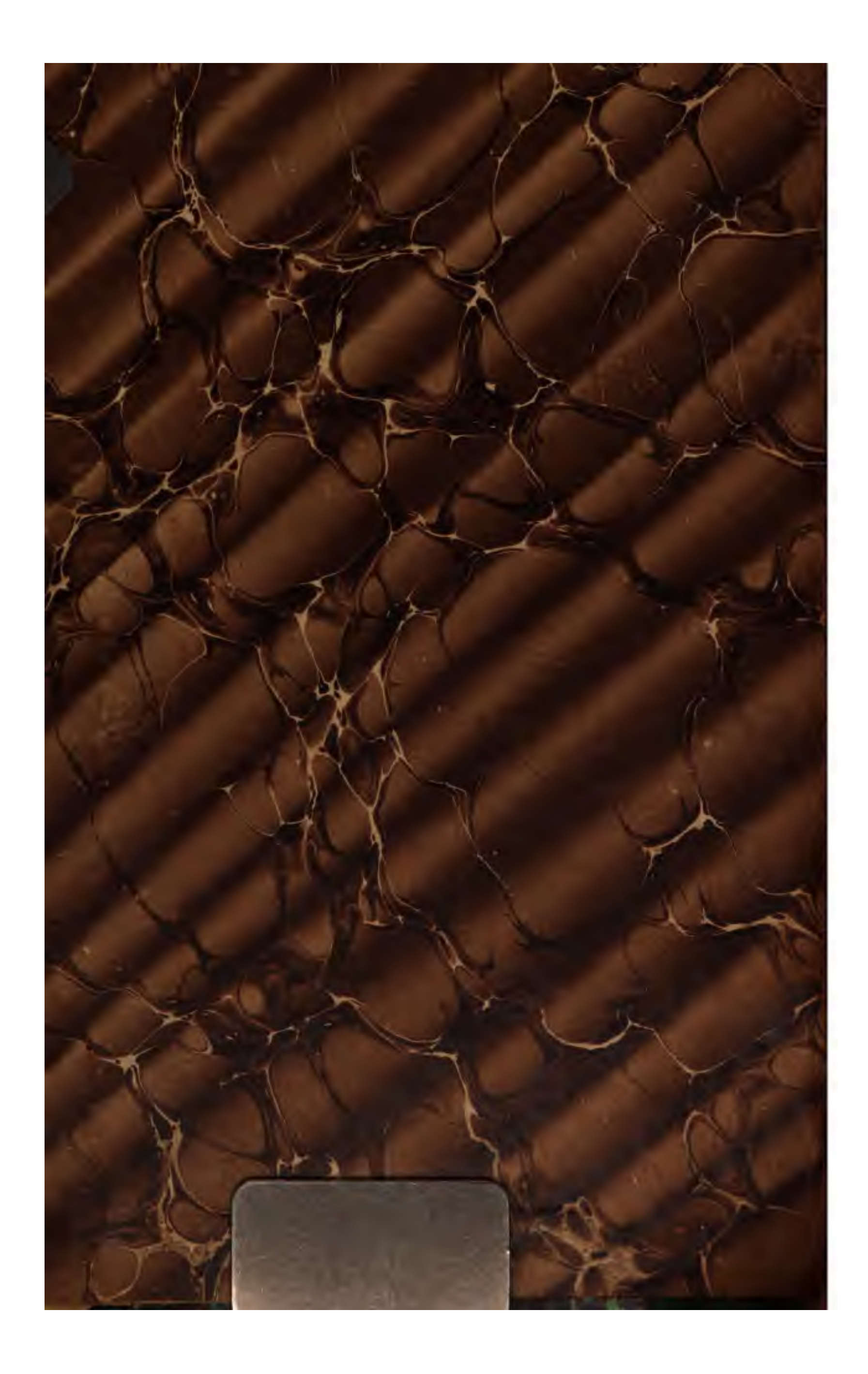
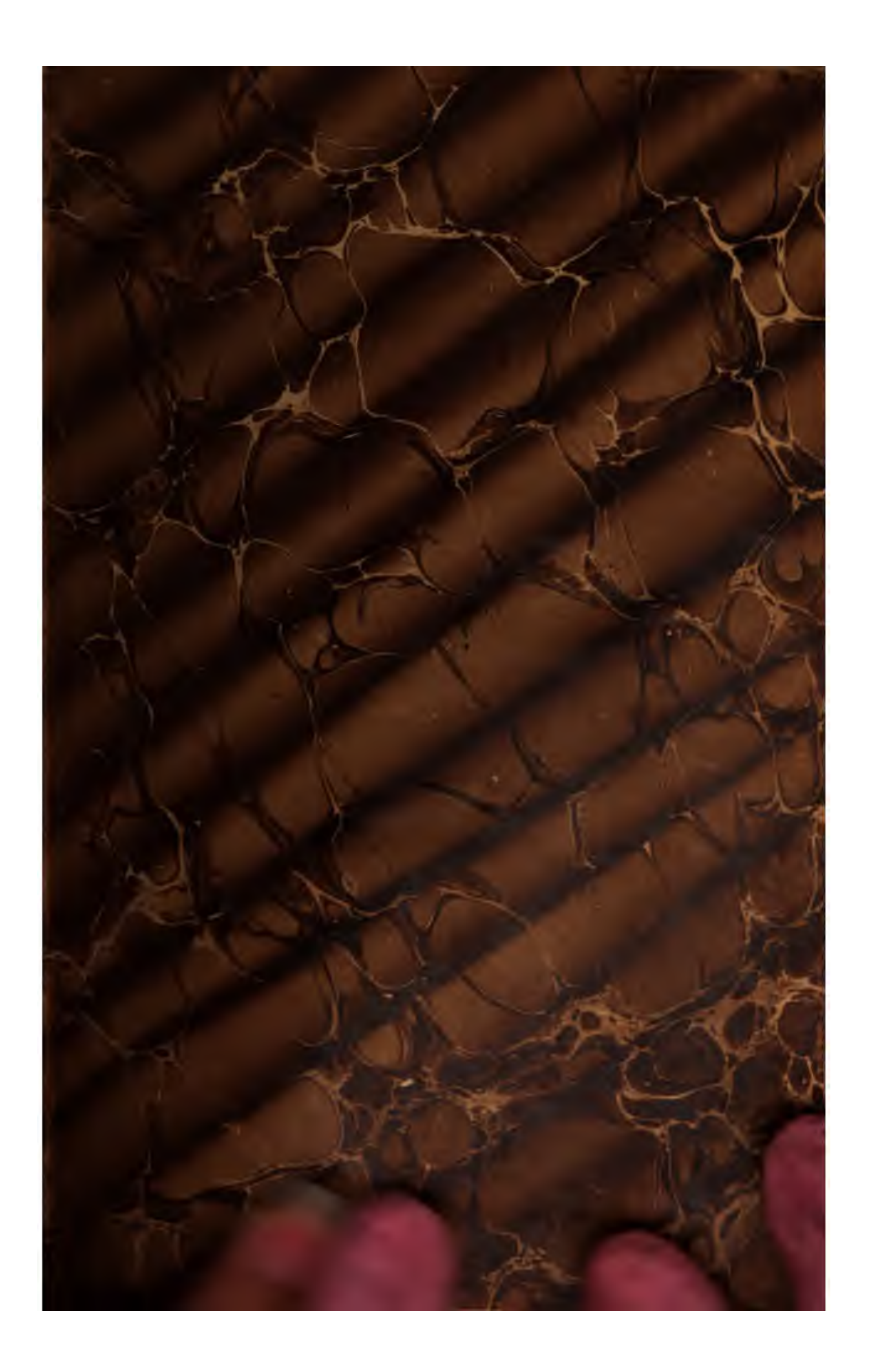
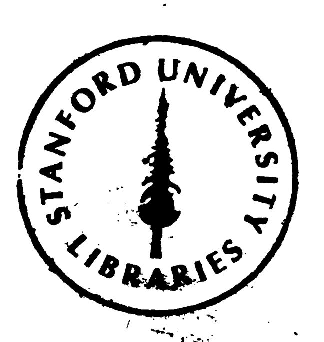






gordsd

3 vols HU ('61)



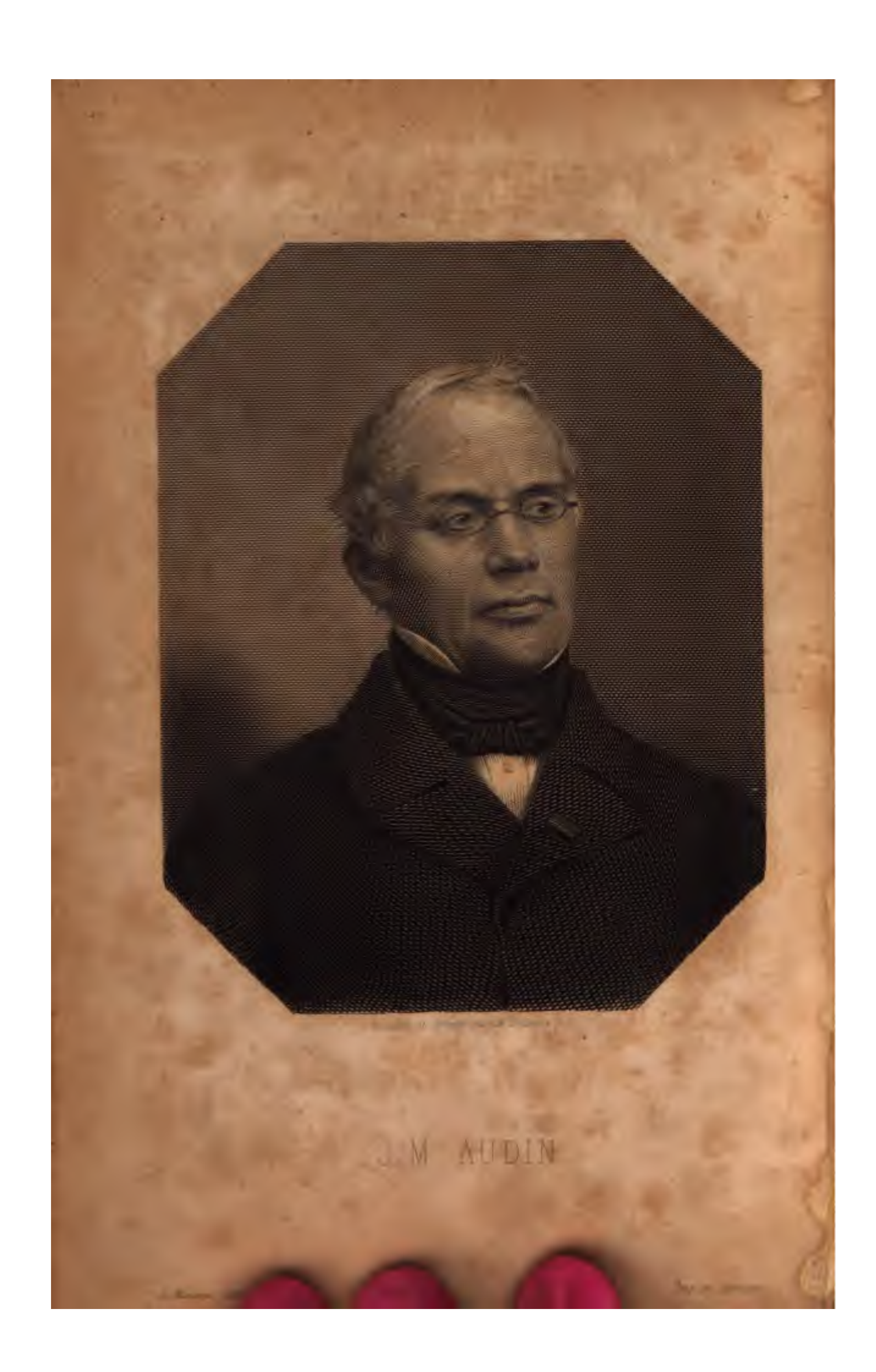
ÉTUDES SUR LA RÉFORME

HISTOIRE DE LUTHER

AVIS DE L'ÉDITEUR

Cette édition, en 3 vol. in-18, renferme tout ce que contient l'édition in-8°, texte, notes, pièces justificatives.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



J. M. AUDIN

HISTOIRE DE LA VIE

DES OUVRAGES ET DES DOCTRINES

DE LUTHER

PAR

J. M. AUDIN

SEPTIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE D'APRÈS LES DERNIERS TRAVAUX DE L'AUTEUR

Non unius diei, fortuitique sermonis, sed plurimorum mensium, exactæque historiæ.

BRANDOLINI, *Dialog.*

TOME PREMIER

PARIS

L. MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE TOURNON, 17

1856

J.-M. AUDIN

Oravit et laboravit.

I

Dans les temps comme les nôtres, le meilleur soldat de l'Église, ce n'est plus le Prêtre. Ces temps sont insolents et grossiers. De cela seul qu'un homme est un prêtre, le voilà suspect dans ce qu'il dit ou écrit pour la gloire ou le salut de l'Église. Cette cause lui est trop personnelle. C'est trop son devoir de la glorifier et de la défendre. C'est sa consigne. C'est presque son métier. Et, quand il n'y a plus de respect nulle part, ni d'autorité, ni de vertus humbles, le devoir, la consigne, le métier, sont des choses qu'il faut tenir en défiance et qui déshonorent l'indépendance de la pensée. Il est tel proverbe vulgaire qu'on ramasse alors contre le Prêtre et dont l'irrévérente application dilate de gaieté les *Compères Matthieu* de la Philosophie. Relégué par l'indifférence sur ces hautes matières dans les grandes études théologiques de son état, le Prêtre ne peut guère en sortir. On lui permet quelques apologies, inutiles à ceux qui les lisent, car ceux qui les lisent sont convaincus d'avance des vérités qu'il y proclame. Mais il lui

est défendu de toucher à l'histoire. S'il y touche, le préjugé se lève; et, s'il l'écrit, c'est qu'il la fait.

Tel est, au dix-neuvième siècle, le sort du Prêtre, — du lettré divin, — de l'enseigneur par excellence. On ne croit plus aux faits qu'il apporte dans ces mains qui portent Dieu, parce que ces mains sont bénies. Comme on dit dans ce jargon moderne qui a remplacé la langue de Bossuet, « on a sécularisé l'histoire. » Les laïques et les philosophes, voilà les maîtres des temps futurs ! Parmi ces laïques et ces séculiers de la pensée qui n'ont pas sur les mains la lèpre de l'onction divine et qui ne sont pas exposés à infecter l'histoire de la sainteté du caractère sacerdotal, brillera au premier rang J.-M. Audin, — lequel a servi l'Église sans appartenir à l'Église, — autrement que par le Baptême et par la ferveur de sa foi.

II

Jean-Marie Audin est né à Lyon dans une année fameuse, — l'année où la Royauté eut la tête coupée sur la place de la Révolution. A dater de cette époque, nous ne devions plus revoir que des fantômes de rois, demandant pardon à leurs peuples de ce qui leur restait de royauté. Issu d'une famille religieuse, Audin aurait pu avoir son berceau, comme les premiers chrétiens, dans des catacombes. Lorsque sa mère faisait sur lui ce signe de croix que la Philosophie n'a jamais pu effacer, Lyon, la cité des martyrs, la ville de saint Pothin, de saint Attale et de sainte Blandine, se mourait sous le fer et le feu. Elle avait pour Césars Collot-d'Herbois, le Néron cabotin, et Couthon, le cul-de-jatte, et ces Césars-là ne se contentaient pas des flots de sang sur lesquels ils auraient pu donner des naumachies à leurs populaces ; ils abattaient encore

le cirque sur les martyrs qu'ils avaient égorgés. Né dans ces massacres et grandi dans ces ruines, Audin eut pour premiers spectacles les malheurs de sa ville natale, et les premières impressions, qui pétrissent et moulent si bien l'âme d'un homme, qu'elles en arrêtent la forme à jamais, affermirent dans l'enfant lyonnais le christianisme de sa mère, et apprirent à cet être doux, fin et candide qu'il était né et qu'il resta toujours, que la religion avait besoin, dans ce temps-là, pour se défendre, de ces *doux* auxquels elle a promis l'empire de la terre!

C'était, en effet, d'organisation, un esprit délicat qu'Audin, plus charmant que puissant, et dont la force, — car il eut un jour la force et l'éclat, — fut, comme les meilleures de nos vertus, lentement acquise. Au début d'une vie qu'on connaît à peine, tant elle fut modeste, on s'imagine que l'esprit d'Audin, gracieux, svelte et pur, devait ressembler à l'esprit et à l'âme d'une femme; mais la Religion et l'Étude ouvrirent la poitrine à cet enfant bien fait et le développèrent. Après le rétablissement des séminaires, il fut certainement un des premiers de sa génération à en franchir les portes rouvertes. Ses parents, et notamment son parrain, un vieux abbé, chenu de foi et de vertus, le destinaient au sacerdoce, et, dans leurs espérances, lui marquaient sa place parmi les recrues de cette Église, veuve de ses prêtres, qui les pleurait comme la mère des Machabées pleurait ses enfants, en regrettant de n'en plus avoir à donner, pour augmenter la grandeur de son holocauste. Si ces projets de famille avaient été réalisés, que fût devenu Audin, l'historien et le biographe?.. Il est bien probable que les devoirs de son état, — immenses alors, — l'auraient dévoré. Il se serait élevé dans la hiérarchie ecclésiastique comme deux de ses condisciples, monseigneur Dufêtre, évêque de Nevers, et M. Deguerry, l'éloquent curé de la Madeleine, et il aurait été l'une des figures les plus spirituelles et les plus calmes du clergé français; mais, quand il fallut se décider, Audin n'entendit point en lui cette grande voix de la Vocation qui fait tout taire, et le jeune lévite de Largentière quitta le séminaire pour s'en aller

à Grenoble étudier la jurisprudence. Les lettres aussi l'entraînaient... Seulement, où qu'il allât dorénavant et quoi qu'il devînt, l'Église lui avait mis la main sur le front, et jamais cette main ne se pose sur une tête humaine sans y laisser quelque chose de supérieur à l'homme. Le caractère indélébile de l'Église romaine n'est pas que dans ses sacrements. Il est dans toutes ses influences. Les moralistes n'ont pas assez remarqué l'action mystérieuse de l'Église sur les esprits qu'elle touche. Même dans le mal, s'ils deviennent pervers, elle les fait grands. Racine, Boileau, Chateaubriand, ont été élevés pour être prêtres, et Diderot aussi, qui dégrada l'âme d'un apôtre en la mettant au service de l'erreur. Les trois têtes les plus fortes de la Révolution française sont des têtes de tonsuré, comme dirait agréablement la Philosophie. Ce furent Sieyès, Talleyrand et Fouché. Et, à Brienne, n'était-ce pas encore une main de prêtre qui passa sur les noirs cheveux de l'empereur futur, caché dans l'enfant corse, et qui le marqua pour son incommensurable grandeur?...

Quand le jeune Audin eut passé sa licence, il se détourna tout à coup du barreau, « obéissant, a dit un de ses biographes, à cette timidité naturelle, venant d'une modestie extrême, qu'il conserva jusqu'à sa mort, et qui, même après tous ses succès, paralysait cet esprit si vif, si pénétrant, devant des étrangers, étonnés qu'on pût ignorer ainsi sa propre valeur. » Fut-ce réellement ce motif qui détermina Audin à repousser une profession vers laquelle il semblait se porter avec tant de goût et de pente? Il était timide, sans doute, comme les êtres nerveux et facilement émus et qui ont dans l'esprit un idéal très-élevé avec lequel ils se comparent. Mais cette timidité, venant d'une exquise distinction de nature, arrivait-elle chez Audin jusqu'à cette faiblesse maladive?... Nous ne le croyons pas. Le visage humain ne nous paraît guère valoir la peine que personne tremble devant lui, et surtout un chrétien qui sait bien que tout ce limon s'en va retourner en poussière. S'il fallait à toute force une explication à ce qui n'était probablement que la changeante inquiétude de la jeunesse, nous aimerions

mieux croire qu'Audin, né pour la vérité absolue, ressentit un mépris légitime pour une profession qui ne se préoccupe que de la vérité relative, et qui s'appuie le plus souvent sur le mensonge, la ruse, l'impudence, la dextérité et toutes les facultés de bas étage... La Fortune ne lui permettait pas ce luxe de la pensée, corrupteur parfois comme tous les luxes, — l'indépendance. La Révolution, qui avait jeté tout le monde en France sur le pavé, le contraignait à la nécessité d'un état... Audin, qui aimait les livres, se fit libraire comme Richardson... La librairie, qui a donné dans tous les pays beaucoup d'hommes distingués à la littérature, en a donné deux à la littérature du dix-neuvième siècle qu'on n'oubliera plus, — tous deux Lyonnais : — Ballanche et Audin. +

Ballanche était resté à Lyon. C'est à Paris qu'Audin fut libraire. En 1816, il ouvrit sur le quai des Augustins, 25, un humble magasin de librairie, dont les cases furent d'abord garnies des livres de sa propre bibliothèque. Ce détail, d'une simplicité naïve, qui serait charmant partout, comme le sont l'obscurité et les trois gouttes d'eau d'une source, sied mieux, selon nous, à Audin qu'à personne. Au fond de cette poétique pauvreté, on croit apercevoir déjà, comme un fruit sous une fleur indigente, l'ordre et l'économie qui produiront tout à l'heure la richesse, et l'on aime ce jeune homme de vingt-trois ans, ce Caleb commercial de bonne humeur, qui cache les vides de sa boutique avec ses chers livres de chevet pour faire honneur à la maison qu'il veut élever. Malgré ces commencements difficiles, Audin la fonda, cette maison, et la rendit bientôt florissante, à force d'intelligence spéciale, d'activité et de bonne foi. Il était bibliophile avec délices, il l'était comme le fut Nodier. Mais son goût épuré pour les livres rares, lequel avait l'ardeur d'une passion, ne l'empêcha pas d'être le commerçant le plus rassis et le plus positif. Cultivant les lettres en homme qui compte sur elles et sur la gloire qu'elles rapportent, quelquefois trop tard, il dirigeait plus qu'il ne maniait les affaires; mais, s'il l'avait voulu, il aurait prouvé une fois de plus aux ignorants, dont l'opinion gouverne le monde, que l'amour de la lit-

térature ne coupe la main à aucune aptitude, et qu'on peut brasser les affaires avec le génie d'un commis en gardant au fond de soi le dangereux amour des choses intellectuelles. Pour être un homme supérieur en affaires, — a dit Chateaubriand, — il ne s'agit pas d'acquérir des facultés, il ne s'agit que d'en perdre ; — et il entendait parler des affaires politiques. Mais tout ce qui tient à nos intérêts et à nos relations avec les hommes se ressemble. C'est toujours la même manivelle à tourner ! Seulement, il faut louer les hommes de spiritualité et de poésie comme Audin, qui, pour remplir un devoir ou donner de la dignité à leur existence, ont le courage de se soumettre, — sans se diminuer, — à cette effroyable monotonie !

Il réagissait contre sa vie commerciale, — sa vie d'échéances, d'expéditions, de correspondances mises à jour, en écrivant ici et là et en agaçant cette publicité dont tout jeune homme s'éprend dans les premières années de la vie. On sortait de l'Empire, de cette époque de silence sous les armes où le canon parlait seul et disait si tristement le mot imputé aux pères de la Trappe : « Frères, il faut mourir. » La vieille alouette des Franks, échappée à son terrible rétiaire, se prit à babiller et à chanter, comme un oiseau délivré. Les journaux, les recueils périodiques, pullulèrent... Audin, du fond de cette arrière-boutique qui était un cabinet d'étude où veillait cette lampe de l'écrivain d'Athènes dont on sentait un peu l'huile dans ce qu'il écrivait, mais qui était parfumée, rédigeait et envoyait aux journaux royalistes du temps, et en particulier au *Journal de Lyon*, fondé par Ballanche, un grand nombre d'articles que les biographes qui aiment à écouter tomber les feuilles que le vent emporte disent avoir été remarqués. Il lança même, à ce qu'il paraît, quand Bonaparte revint de l'île d'Elbe, plusieurs pamphlets politiques qui se perdirent dans la fusillade des brochures de cette époque, comme quelques grenades de plus. C'était alors (a écrit quelqu'un) un brillant émule de Colnet. Mais, pour l'être, fallait-il briller beaucoup ? Colnet tirait la vie de son talent des passions contempo-

raines; qui pourrait le lire aujourd'hui? tandis qu'Audin, qui s'y allumait, ne pouvait pas s'y éteindre. De nature plus haute qu'un folliculaire, il était organisé pour écrire l'histoire, non pour la troubler.

Mais ce n'était pas tout d'abord qu'il pouvait l'écrire. Avec un esprit comme le sien, — et nous en dirons les qualités et les défauts, — Audin devait aller de prime saut aux choses ambiantes et se pénétrer des préoccupations générales qui circulaient autour de lui. Les badauds satisfaits, qui croient au progrès et font des compliments au dix-neuvième siècle, ont inventé un mot, « avoir l'esprit de son temps, » comme un grand éloge. Ils en eussent honoré Audin. Il l'avait trop, en effet, cet esprit facile, que les femmes mêmes ont ou peuvent avoir, pour débuter par cette sévère abstraction du temps où l'on vit qu'on appelle l'étude de l'histoire. Audin avait la sensibilité et l'imagination d'un artiste. Avant d'arriver à cette maturité de mépris dont il est besoin pour juger ou raconter les hommes, il devait user, dans beaucoup d'expériences, un enthousiasme prompt à l'illusion. En 1822, il fut tenté par la grande question du Romantisme posée alors pour être discutée pendant dix ans, et il la traita dans un livre qu'on peut lire encore [1]. Il y montra beaucoup de largeur et un sentiment très-vif de son sujet. Quand la majorité des esprits qui coudoyaient le sien ne voyait dans le romantisme que le soubassement protestant et le triomphe de l'individualité littéraire, le futur historien catholique y discernait le grand côté profond et vrai, la revanche tardive du sentiment historique et de la conscience d'une société foulée aux pieds pendant trois siècles. Le mérite d'Audin fut de voir cela. Mais l'antiquité et Racine, — car Racine, c'est l'antiquité passant à travers la société de Louis XIV, — agissant sur cette tête artiste par leurs indiscutables beautés, brouillèrent bientôt la vue du penseur et le firent conclure, mollement, il est vrai, contre ce qui était, littérairement,

[1] *Essai sur le Romantique*. 1822. Chez Trouvé.

la vérité même! Le Romantisme en effet (qu'importe son nom?) était dans les lettres la Légitimité reprenant la place usurpée par la Bâtardise! La civilisation chrétienne périssant sous la civilisation païenne, ressortie de ses ruines depuis le quinzième siècle, le mort revenant tuer le vif, la tradition coupée comme une corde de harpe, les ancêtres niés, les langues retardées dans leur développement par ce latin qui n'était plus le robuste latin des moines dans lequel palpitaient l'âme et le génie du Moyen Age, mais un latin qui singeait l'antique et qui puait la tombe sous ses élégances comme les momies sous leur rouge ; l'imitation substituée à l'originalité et l'empêchant même de naître, tel fut, en quelques mots, le crime intellectuel de la Renaissance, et ce crime, dont nous portions la peine, s'était épuisé dans des littératures qui n'avaient plus une goutte de sang dans les veines. Qu'y avait-il là à respecter?... Il y avait Racine. Mais le Génie, l'exceptionnel Génie qui, créé pour le vrai, se joue puissamment dans le faux, parce que, s'il est grand, il est plus fort que ses atmosphères, n'aurait pas arrêté un critique en possession de sa pleine vigueur.

Audin n'en jouissait pas. Il cherchait sa voie. Il la chercha longtemps. De 1818 à 1829, il publia plusieurs ouvrages qui semblent les tributs que les hommes destinés à la renommée doivent payer à l'oubli pour s'en racheter. Ces livres, manqués et médiocres, où le talent n'existe qu'à l'état d'éclair, étaient des tentatives dans des genres différents, et ils n'ont à présent d'autre intérêt que le profond mystère du développement des facultés d'un homme qui a battu opiniâtrément le buisson pour découvrir les sentiers cachés par où l'esprit s'élève, trace plus difficile à indiquer que celle du chamois. A cette phase de sa vie, le démon du roman obsédait Audin. Il l'emportait sur la montagne et le tentait en lui déroulant le triple monde de la passion, de la réalité et des chimères. *Michel Morin*, le *Régicide*, *Florence ou la Religieuse*, sont des romans sans grandeur d'invention ou sans observation profonde, dans lesquels le sentiment chrétien se

sauva seul des naufrages de la pensée. Vers ce temps, Audin écrivit aussi sous ce titre « l'*An* 1860 » un panégyrique de Charles X, ressouvenir des plus emphatiques *éloges* de Thomas, et médiocre de tout, excepté d'intention. C'était cependant une idée heureuse que de mettre un quart de siècle entre soi et un homme pour le louer, quoiqu'il faille souvent davantage pour donner à la pensée le sang-froid nécessaire à la justice. Charles X, cette victime du temps, forcera un jour le temps à lui faire réparation sur sa tombe. Les années, qui rongent vite les règnes populaires, diminueront l'impopularité du sien. Elles ne lui répéteront pas l'insolent « *Il est trop tard* » de la Fayette. Au contraire, plus il sera tard dans l'histoire, plus elles lui apporteront de respects..

Mais l'ouvrage capital de cette période fut un livre d'histoire et sur le sujet le plus magnifique qui pût s'offrir à l'intelligence et au génie historique d'un moderne, puisque le monde moderne tout entier est contenu, comme le sens de l'énigme sous sa lettre, dans ce redoutable sujet. C'était l'*Histoire de la Saint-Barthélemy*. La seconde édition de cet ouvrage eut lieu en 1829. Des esprits dont l'admiration s'est gauchie à se trop presser d'admirer ont avancé que ce livre *marqua le genre* d'Audin comme historien, de même que son *Essai sur le Romantique* révéla sa forme littéraire; et rien n'est plus faux d'une double fausseté. Le style des livres d'Audin, quand Audin est tout à fait éclos, ce style d'un carmin lumineux quand il écrit *Luther* ou *Henri VIII*, n'est pas plus la pâle forme littéraire de l'*Essai* que sa manière d'entendre l'histoire dans la *Saint-Barthélemy* n'est celle qu'il finit par dégager, lucide et vivante, du chaos sensible dans lequel elle plongea si longtemps... En se mesurant avec ce grand sujet vierge de la Saint-Barthélemy, qui n'avait encore inspiré que des déclamations ou des impostures, Audin eut plus d'instinct que de puissance, plus d'ailes pour aller à un beau et terrible sujet d'histoire que de serres pour le tenir et de regards pour le percer. Il y échoua en partageant l'erreur commune. Il y échoua en voulant

sauver, à tout prix, le catholicisme, qui ne périssait pas, qui ne se noyait pas dans le sang qu'il avait versé. Or, comme Audin est un catholique dont la foi, le talent, l'érudition, les services et l'autorité ne sont mis en doute par personne, il est bon de dire comme il s'est trompé. Il est utile de montrer comment de ce sang répandu, dont il a méconnu la source, il ne retira rien, parce qu'on ne retire pas des flots les ombres qu'on y fait tomber !... D'ailleurs, dans l'existence si studieuse et si réglée d'Audin, les événements véritables et réellement importants étant les pensées, dire ces pensées et les juger sera continuer de raconter et de juger sa vie.

III

Lorsque l'exécution du 24 août 1572 eut été accomplie, le gouvernement de Charles IX fit frapper, en commémoration de ce terrible événement, une médaille qui représentait le roi, assis sur son trône, sceptre d'une main, épée de l'autre, avec cette légende : « *Virtus in rebelles.* » Au revers, étaient gravées les armoiries de France avec la devise de Charles : « *Pietas justitiam excitavit.* » Une autre médaille, qui fut aussi frappée à la même époque, portait l'effigie du monarque avec l'inscription : « Charles IX, vainqueur des rebelles, » et sur le revers se dressait un Hercule. « Cette médaille, dit Audin, suffirait pour démontrer que le crime de la Saint-Barthélemy fut un crime tout politique, » et c'est sur ces deux faits de si peu d'épaisseur qu'il appuie sa thèse historique. C'est sur l'angle tremblant de cette affirmation négative qu'il élève toute sa conception, qui serait pire qu'un mensonge, — si on l'admettait, — car ce serait une erreur. Lui qui demain sera si sagace, et qui fut toujours d'une si grande droiture, Audin a torturé le sens des légendes qu'il a

interprétées, ou il les traduit sans les comprendre. Tout cela pour innocenter le catholicisme, qui n'a pas besoin d'être innocenté. Aberration et peine inutiles! On ne ferme pas la bouche à la Vérité avec des médailles. Tout le bronze de la numismatique n'y suffirait pas.

Grande faiblesse, mais qui tient à l'énervation universelle du dix-neuvième siècle! Les catholiques de ce temps, si faible de cœur, n'ont pas le courage d'accepter ce que leurs pères ont eu le courage d'accomplir. Eux, les seuls maintenant qui croient à la famille, ont oublié que c'est manquer à la mémoire de ses pères que d'en répudier l'héritage.

L'excuse d'Audin fut ce qui excuse tout, la jeunesse. S'il n'avait pas été à l'époque inférieure de la vie morale où l'on est perméable à son temps; si, devant un des mille ruisseaux de sang qui sillonnent l'histoire, il avait eu cette fermeté de raison qui écrit pour les gens d'État, non pour les têtes poétiques, les enfants et les femmes, il aurait laissé la chimère d'un crime uniquement politique, et il aurait fait de la Saint-Barthélemy ce qu'elle est réellement, une action catholique, à laquelle nul historien n'a encore osé donner son nom. Ici nous voudrions que l'on pesât bien nos paroles... Le catholicisme, — et non l'Église catholique, — a déterminé la Saint-Barthélemy. C'est un fait indéniable; mais il faut comprendre ce fait et les circonstances dans lesquelles il se produisit. Elles étaient telles, que ni Charles IX, le fantôme, ni Catherine de Médicis, la magicienne, n'auraient pu les surmonter et les gouverner. Le protestantisme, c'est-à-dire l'étranger, gagnait chaque jour un terrain énorme. Le Havre n'était plus à nous! Les catholiques menacés, qui n'avaient pas l'Inquisition pour les sauver, comme elle avait sauvé l'Espagne, regardaient l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre devenus protestants, et se croyaient perdus. Ils se soulevèrent, et ce ne fut pas seulement un peuple, mais ce fut la Tradition même du pays, ce fut l'histoire de France tout entière qui se souleva avec eux. Cela dut être quelque chose d'implacable, car on ne touche pas pour la

première fois au Passé, sans que ce vieux lion, qui a ses ongles enfoncés dans le sol, ne rugisse et ne se défende. Véritable Josaphat de cercueils, onze siècles de monarchie catholique se levèrent de leurs sépulcres et dirent à la Réforme les mots de Dieu aux flots de la mer : « Tu n'iras pas plus loin ! » Hélas ! elle a été plus loin, et les siècles se sont recouchés trop tôt dans leur tombe... Mais enfin, à cette heure où la Religion était la première idée des hommes, elle accomplit, l'épée dans la gorge, cet acte de désespoir que le Patriotisme accomplit depuis en 1808 en Espagne, aux applaudissements de tout l'univers. La Religion eut son suprême effort comme depuis l'a eu la Patrie. Et ce ne serait pas tout, si on voulait tout analyser. Aujourd'hui que les questions de subsistance, les questions du vivre et de l'économie, priment la question d'honneur dans une société dont l'âme a passé dans le ventre, ce dernier refuge de l'image de Dieu dans les sociétés matérialistes, il faudrait encore du bas de ces questions comprendre la Saint-Barthélemy comme on la comprend du haut des questions spirituelles, à présent délaissées. En effet, il est maintenant démontré que la libre industrie protestante rompait les catégories de la corporation catholique, — de cette corporation — toute la France industrielle d'alors — qui avait transfiguré l'esclavage antique et constitué cette immense fortune sur le pillage de laquelle le Protestantisme, père du Paupérisme moderne, car tous les pillards sont réservés à mourir de faim, — trouve à peine de quoi vivre depuis trois cents ans !

Incontestablement une société qui avait de la force au cœur et dans les bras ne pouvait accepter des conditions si accablantes et si certaines. Nous-mêmes, qui la jugeons aujourd'hui, catholiques du dix-neuvième siècle, lui en aurions-nous donné le conseil ? Ne savons-nous pas le mépris que l'histoire inflige aux sociétés qui ne savent pas se défendre ? Ne savons-nous pas que, pour les chefs politiques comme pour les chefs de guerre, la gloire est la même, et que cette gloire est de résister longtemps ? L'honneur des peuples est comme l'honneur des femmes : si les violées

de l'histoire sont des héroïnes parce qu'elles ont tué leurs Tarquins; un peuple catholique, violé dans sa conscience et violé dans son territoire, devait-il laisser faire ses profanateurs?

Mais ces mâles considérations, qui simplifient tout dans l'histoire de la Saint-Barthélemy et qui couvrent les faits particuliers, les horreurs de détail, le massacre à l'heure, et toute cette frauduleuse mise en scène des partis vaincus, ont échappé au jeune historien. C'est l'*homme sensible* de Makensie. Il ne voit pas même ce qu'il y a de vrai et de révélateur sur l'état exaspéré des partis en 1572 dans les lettres de Charles IX à ses gouverneurs et aux Ligues : « C'est un accident advenu ces jours passés dans la ville de Paris à la suite d'une querelle particulière arrivée à telle rage, » etc. Et cependant il cite ces paroles à la fin de son volume, mais il les cite comme des justifications après l'événement. Il ne se doute pas qu'elles renferment sinon toute la vérité, au moins la meilleure partie de la vérité.

Quant à la vérité COMPLÈTE, qui sera peut-être dite un jour par un écrivain assez fier pour se soucier peu d'être impopulaire, elle est, d'une part, dans cette furie incoercible du peuple, victime des protestants depuis plusieurs années déjà, — attaqué et périssant dans ses œuvres vives; — mais elle est aussi dans la tentative du gouvernement de cette époque pour s'emparer du mouvement populaire, pour le diriger et en assurer le résultat. Les horripilés de la Saint-Barthélemy, qui ne parlent que des droits du peuple et de la sainteté des constitutions, oublient que le Peuple et la Royauté s'entendaient en 1572, et qu'il y avait encore de l'unité dans cette France que le protestantisme allait diviser. A prendre la tête du mouvement populaire, le gouvernement ne descendait pas. Il ne cédait pas à une tempête de sédition; il restait lui-même, et ce que la constitution de l'État l'obligeait d'être, car la loi salique n'était plus qu'un vieux texte invoqué par le pédantisme des Parlements. Pour monter sur le trône de France, ce n'était pas le sexe qui importait, c'était la croyance. L'essentiel de la constitution exigeait que le sceptre

fût porté par des mains catholiques avant tout. Lorsqu'on arrivera aux détails personnels de l'histoire, Charles IX, Catherine de Médicis et le cardinal de Lorraine prendront chacun leur part dans ce conseil suprême qui précéda une exécution impossible à empêcher, et dont la Haine a fait plus tard un guet-apens ; mais les hommes qui ont le sentiment des nécessités politiques ne s'abaisseront jamais à reprocher à ces trois têtes, jusqu'à présent maudites, d'avoir voulu transformer un coup de peuple en coup d'État.

Pas plus que le fait en lui-même de la Saint-Barthélemy, engendré par l'opinion du temps, sorti de ses entrailles, — plus que de ses entrailles : de sa conscience en colère, c'est-à-dire de ce que les hommes ont tout ensemble de plus profond et de plus violent, — Audin n'a compris les grandes personnalités de l'époque qu'il a essayé de raconter. Il est vrai qu'il importe moins d'être injuste pour les personnes que pour les choses. Il n'a su pénétrer ni les Guise, ni les Valois, ni personne, à plus forte raison ni Catherine de Médicis, l'un des caractères les plus compliqués des temps modernes : Catherine de Médicis, toute l'Italie de Machiavel, que Machiavel lui-même, revenant au monde, ne peindrait que par le dehors, s'il n'ajoutait pas à son génie. Dans le livre d'Audin, c'est l'envoûteuse de la France, chose trop facile à dire et trop vite dite. Elle était mieux que cela. De même que le sang de la Saint-Barthélemy fait voir tout rouge aux regards mal affermis de l'historien, de même une crainte singulière, — la peur d'être dur pour les protestants, — agite sa plume et l'égare. Scrupule qu'une connaissance plus approfondie de leur histoire détruira bientôt chez le futur auteur du *Luther !* Qui sait? Audin croyait peut-être, à cette époque de sa vie, qu'être magnanime pour les protestants était un noble moyen de les accabler. Ivresse de générosité juvénile! Il oubliait qu'il n'est permis à personne d'être magnanime aux dépens de l'histoire, et que la vérité est la seule chose que l'homme, qui n'est grand que par le sacrifice, ne puisse sacrifier. Dans la Saint-Barthélemy de

ce catholique presque infidèle à sa cause par scrupule d'impartialité, les protestants ont le beau rôle, poétiquement parlant. La figure que l'auteur a le plus épousée est celle de Coligny, — un Coligny, type dans lequel la Bible et la *Henriade* se confondent, — et qui n'est pas la haute, mais étroite figure de l'amiral de Châtillon.

Telle est cette histoire, qui, grandement entendue, aurait suffi à la gloire d'un homme. S'il est permis de parler de style après avoir montré de si tristes défaillances dans la pensée, celui d'Audin avait tout ce qu'il fallait pour porter loin ses erreurs au moment où il écrivait son histoire. Il est chaud, coloré, cherchant incessamment l'effet pittoresque, la jeune manie d'un siècle de vingt-neuf ans, qui est resté le vétéran de toutes les manies de sa jeunesse. On sent là dedans, il est vrai, un tempérament littéraire; mais, encore une fois, s'il a vie, il n'est pas en possession de son organisation tout entière Il se remue dans je ne sais quel amnios dont il n'est sorti que plus tard. En fait de talent et d'intelligence, ce n'est pas comme en fait d'hommes. Les gestations ne sont pas régulières, et les enfants les plus forts dépassent bien souvent les neuf mois.

L'effet du livre d'Audin fut à peine remarqué dans la littérature contemporaine. On le traita comme s'il valait quelque chose; on n'en parla pas. Que sont quelques articles de journaux?... L'esprit du temps parfois est ingrat. Quand on lui renvoie trop fidèlement sa pensée, il la regarde, se reconnaît et se rendort. Audin avait sacrifié au Mélodrame, si cher aux sensibilités vulgaires du dix-neuvième siècle. Il plaçait un livre faux, sur une époque dont l'énergie répugne à notre vieille société, entre le 1572 de M. Mérimée et les *États de Blois* de M. Vitet, et il n'était pas, comme ces messieurs, de la coterie du *Globe*, de ce conseil des Dix littéraire qui faisait et défaisait les réputations. En 1829, il n'était qu'un obscur écrivain qui se détirait à grand'-peine de son limon originel. Dans son histoire, il disait trop de bien des protestants pour provoquer la colère de leurs héritiers,

les libres penseurs, — et, d'un autre côté, il mettait trop le catholicisme hors de cause, en l'imputant à la politique, pour remporter leurs applaudissements. Les partis qui allaient consommer l'odieux attentat de 1830 et qui l'avaient préparé par une *comédie de quinze ans*, ne trouvaient pas assez leur compte au livre d'Audin pour en faire grand état ou grand bruit. Cette Saint-Barthélemy de fantaisie fut donc entraînée et perdue dans le torrent des livres dangereux qui circulaient à cette époque, et ne produisit pas tout le mal qu'elle eût pu produire. « Ce n'est pas le *non-savoir* qui perd les peuples, c'est le *mal-savoir*, » a dit un écrivain qui savait mieux que personne. Or le livre d'Audin apprenait mal l'histoire la plus importante à connaître; car 1572 est la clef de l'abîme de 1789. Par cela seul, il ajoutait à la fausseté des notions générales, et l'auteur lui-même, avec son grand bon sens, l'a reconnu depuis. Dans une lettre rendue publique, il s'est confessé de cette histoire avec l'humilité d'une intelligence chrétienne qui ne recule ni devant les aveux ni devant les réparations.

IV

Cependant la vocation d'Audin, éprouvée par des études nouvelles, allait l'emporter. Mal entré dans le seizième siècle par la brèche de la Saint-Barthélemy, il devait remonter vers l'origine du mal et pénétrer dans ses sources mêmes une phase d'histoire dont on peut dire qu'il l'a possédée à la fin, tant il l'a bien comprise! Plongé dans les livres et les manuscrits comme un Bénédictin et un Bollandiste, ayant appris l'allemand avec une ténacité enflammée, comme Alfieri avait appris le grec, à un âge où l'on ne vit plus que par les idées, il ajouta l'érudition des yeux,

les voyages, les monuments, les antiquités, à l'érudition purement littéraire; et, comme les assujettissements du commerce devenaient de plus en plus incompatibles avec l'étendue des travaux historiques qu'il méditait, il céda sa librairie en 1836 à son éditeur actuel, et partit pour faire le tour des bibliothèques de l'Europe.

Il en rapporta un livre d'une touche inconnue, une grande œuvre, la *Vie de Luther*. Publié en 1839, cet ouvrage atteignit les passions protestantes dans les pays où il y en avait encore, en Suisse et en Allemagne, et frappa, en France, les esprits élevés, du moins ceux qui n'étaient pas rongés par les verbiages parlementaires, cette vermine du temps qui a failli nous dévorer. C'était le moment de cette chose petite qu'on a appelée la Coalition, — un grand nom qui la fait paraître plus petite encore. Nous étions en pleine Fronde de bourgeois. On n'avait donc pas grand loisir pour s'occuper d'un livre qui reprenait, dans la personne de Luther, toutes les questions religieuses et dogmatiques du seizième siècle. Cette cohue qui fait la renommée et travaille aux bas côtés de la gloire avait d'autres noms que celui d'Audin à répéter. Mais la plus forte tête vivante du dix-neuvième siècle pensait encore. M. de Bonald remarqua le livre, et il en pressentit l'avenir. C'était, en effet, un de ces livres qui épuisent les questions qu'ils traitent, — qui jettent aux choses et aux hommes la *pelletée de terre sur la tête* dont parle Pascal, et font dire : « *En voilà pour jamais!* » C'était enfin une œuvre de grand artiste où se révélaient des facultés, pour cette fois, nettement supérieures et incontestables. Bossuet avait écrit de la controverse et de l'histoire théologique; il restait à faire ce qu'a fait Audin. Seulement il aurait fallu que la pensée de l'homme d'État dominât la pensée de l'artiste, et c'est au contraire la pensée de l'artiste qui domine, dans Audin, celle de l'homme d'État.

Éternel écueil de cette tête éminente, le côté d'art qui attire Audin, ce côté sentimental et extérieur, a énervé, en bien des points, une sévérité nécessaire. Comme certains peintres plasti-

ques qui flattent en peignant exactement tous les traits, il peint en beau Luther, Charles-Quint, Léon X; Léon X surtout, pour lequel il témoigne une incroyable tendresse. Or peindre en beau n'est pas permis au peintre d'histoire. Cependant le *Luther*, comme le *Calvin*, comme le *Henri VIII* et le *Léon X*, respire une saine orthodoxie, et le service rendu au catholicisme par ces trois publications est immense. Écoutez :

Elles ont porté à la réforme le coup de grâce. Bossuet, dans ses incomparables *Variations*, armé du glaive de saint Paul, avait scindé l'affreux dragon dans toutes les articulations de son être. Audin en a haché les tronçons, et si menu, sous sa critique aiguisée, sous cet infatigable canif qui trouve encore de la besogne à faire là où le glaive fulminant de l'Apôtre a passé, qu'on peut assurer qu'ils ne se rejoindront plus. Il a complété le travail de Bossuet en l'achevant. Bossuet, homme de sommet, et d'un sommet qui touche au ciel, reste sur sa hauteur dans son histoire. Populaire pour les théologiens, il ne l'est pas, il ne pourrait pas l'être pour la populace de la lecture. C'est pour cette masse qu'Audin a écrit. Bossuet a fait voir dans Luther le grand hérésiarque, le descendant de tous les hérésiarques, ses précurseurs, Cerinthe, Pélage, Arnaud de Brescia, Berenger, Abailard, Pierre de Vaud, Jean Huss, Wickleff, les dépassant tous et montant jusqu'à la taille d'Arius! Mais Audin, lui, a voulu peindre Luther en entier. Il n'a pas enfermé son buste dans l'orbe majestueux d'un cadre historique, et il ne l'a pas placé dans cette perspective qui impose au plus ferme regard. Il l'a montré passé la ceinture, — de la tête aux pieds, de cette tête orgueilleuse de génie jusqu'à ces pieds de bête impure qui relevaient cyniquement sa robe de docteur ! A part cette flatterie involontaire dont nous parlions plus haut, à part cet éblouissement des quelques lueurs qui restent au front du Lucifer tombé, et cet attendrissement causé par ces fibres humaines qui étaient en Luther comme elles furent en Danton, du reste, et qui mettaient la grâce et la beauté des larmes dans ces deux natures de porcher, Audin a

saisi Luther par toutes ses faces, extérieures ou intimes, élevées ou basses, éclatantes ou sombres, mais avec une force et une souplesse de préhension irrésistible. Sous sa main inspirée, c'est le Luther de la Wartbourg et de Worms, c'est l'évangéliste d'Eisleben; puis aussi c'est le Luther de la famille, du coin du feu, du cabaret! Après avoir retracé les vastes mouvements d'une scène historique, Audin a retourné la toile et nous a donné un tableau d'intérieur et de genre, mariant dans un mélange inattendu, qui est presque une invention, la biographie à l'histoire. Mérite énorme! Quand des hommes, lassés des conventions d'une poétique fausse, eurent élargi le théâtre et mesuré le drame à la vie, ils accomplirent, certes, littérairement, une grande chose. Mais ils avaient sous les yeux un modèle; ils copiaient. Ils avaient Shakspeare. Pour inventer une histoire qui s'emparât de l'homme dans sa réalité complète, Audin n'avait que lui. Aussi, ce jour-là, il a été créateur.

On avait, il est vrai, des biographies. Cette composition était née. L'Angleterre, nation superbement profonde, qui a donné au Roman tous ses développements et l'a élevé à ce degré de variété, d'analyse et de puissance qui ne peut pas être surpassé, l'Angleterre avait créé aussi la biographie. C'était bien dans ce pays intérieur, dans ce pays du logis, du *home*, où chaque maison, selon la grande expression de lord Chatham, est une « inviolable forteresse, » que devait naître cette histoire intime qui, dans la vie de tout homme public, double son histoire extérieure. Elle devait y naître, mais y naître tard, dans ce repli des mœurs modernes qui se creusent comme nos fronts, comme le sol, comme tout ce que le temps approfondit en le rongeant, le Temps, ce fossoyeur de gouffres! Des vies éparses, détachées de la trame de l'histoire générale, encadrant plus étroitement un homme public, un personnage célèbre, il y en avait partout, dans toutes les littératures, à toutes les époques; mais ces vies, ces récits, ces portraits, n'avaient rien de la biographie telle que les modernes l'ont réalisée, et qui consiste à étudier l'individualité

humaine dans l'individualité historique, comme les naturalistes étudient une plante ou un animal dans tous ses mystères et toutes ses manifestations. C'est cette étude à double aspect qui devait être la gloire d'Audin et sa destinée. Jusqu'à lui, les essais de biographie pratiqués, soit en Angleterre, soit en France, ne pouvaient même faire pressentir le parti qu'il allait tirer de ce genre de composition. En Angleterre, on avait bien Boswell sur Johnson, — un homme qui n'oublie rien, mais à quel prix? — Moore sur Sheridan, — un esprit médiocre affecté sur un grand esprit négligé. Enfin, on avait cette *Vie de Nelson*, par Southey, que les Anglais regardent comme leur chef-d'œuvre. En France, nous avions le cardinal de Bausset et Walckenaër. Mais le livre de Southey, de ce Pindare artificiel, aux lauriers déchiquetés à la mécanique, plus capable de tracer une apothéose que d'écrire la vie épique et romanesque d'Horace Nelson, est bien pâle et bien inanimé auprès de cette *Vie de Luther* par Audin, aux tons vigoureux et transparents, et dont on sent, pour ainsi parler, battre les artères. Bausset, dans ses *Vies de Bossuet* et *de Fénelon*, est agréable de diction, mais ses doctrines sont loin d'être pures; et quant aux *Vies de la Fontaine* et *de madame de Sévigné*, par Walckenaër, elles sont plutôt de la critique ingénieuse et patiente qu'autre chose. Travail de fourmi littéraire, cela est fin, charmant, remué, inépuisable; mais ce genre de talent, qui décompose une existence, ne la recompose jamais, tandis qu'Audin en dresse la synthèse sur les analyses et les atomes de l'érudition et de la recherche. Dieu lui a donné les deux gouttes de vie qu'il met aux doigts de tous les poëtes, et qui leur ont valu leur nom.

C'est le poëte de la biographie. Il n'a pas les facultés devineresses et la profonde bonhomie de ce Walter Scott, par exemple, qui a pris par le roman pour arriver aussi à la biographie et à l'histoire; mais, s'il a d'autres procédés de divination, il arrive aux mêmes résultats de vérité et de ressemblance, et, de plus, il possède une faculté que ne connut point la tête carrée et rassise

du grand Écossais. Il a l'enthousiasme, la sensibilité, une flamme qui s'enlace comme une spirale éthérée et lumineuse à tous les débris du passé, semblable à ce feu léger dont le poëte couronne les cheveux du jeune Iule. Certainement, dans les lettres modernes, — dans les lettres sérieuses, — on peut admettre sans témérité qu'il n'y a pas de talent plus véritablement jeune qu'Audin. La jeunesse, la santé, la fraîcheur, le bon sourire, la cordialité, la larme à l'œil, les beaux tremblements de la main émue, toutes ces qualités si rares dans les talents graves, quels que soient les sujets auxquels ils s'appliquent, Audin ne les a jamais perdues à remuer les impalpables poussières du sépulcre. C'est à cause de cela, sans doute, que les hommes qui l'ont lu autrefois et qui ne sont pas revenus à sa lecture s'imaginent qu'il a dû passer comme le temps et comme eux, l'idée de la jeunesse étant éternellement liée dans l'esprit des hommes à l'idée contraire. Mais la jeunesse du talent d'Audin n'est pas de celles que le temps emporte; elle ne tient pas aux formes de l'imagination de son époque; car chaque époque a son genre d'imagination comme son genre de sensibilité. Elle vient d'un principe immortel, de cette « chaleur de cœur » que Schiller exigeait pour écrire artistement l'histoire. « Il faut, — dit Schiller — que l'historien, après avoir soigneusement recueilli et étudié les sources, les réduise *par la seule chaleur de son cœur* en une seule et nouvelle fusion pour en faire jaillir une œuvre d'art. » Précepte difficile à suivre, parce qu'il suppose une grande faculté. Audin s'y conformait sans s'en rendre compte, et il en a jailli trois œuvres d'une beauté semblable et différente : *Luther*, *Henri VIII* et *Calvin!*

Et cette chaleur de cœur ne se révèle pas seulement dans le *Luther* par l'unité de cette œuvre composite d'histoire et de biographie, elle s'atteste encore par cet esprit de polémique qui y circule d'un bout à l'autre avec une puissance de ressources et une longueur d'haleine qui n'y défaille pas un moment. Audin n'est pas, comme M. Michelet en France, ou Thomas Carlyle en Angleterre, un faiseur de discours, un brillant souteneur de thèses

sur l'histoire; il s'enchaîne fidèlement aux événements; il respecte le tissu des faits; il ne se donne pas des airs d'aigle qui plane ou s'élève dans un orgueilleux caprice. C'est un historien de temps et d'espace; mais, tout historien qu'il soit, il ne raconte pas pour raconter. Soldat de l'Église militante, il a trop de foi religieuse dans l'âme, et dans l'esprit trop de facultés positives, pour concevoir l'histoire à la manière des sceptiques et des philosophes. Il n'admet pas l'histoire impartiale. L'impartialité doit lui paraître ce qu'elle est réellement, — une négation. Il fait de l'histoire passionnée comme en doivent faire les faibles créatures humaines qui aiment la vérité et la justice. Mais, consciencieux et de cette conscience qui sait, s'indigne et repousse, Audin, partial de vérité, a poussé la passion du vrai jusqu'à n'employer exclusivement contre les protestants que les textes protestants! Le *Luther* d'Audin, ou, pour mieux parler, toutes ses œuvres historiques sont des œuvres armées. La Science y amène toujours la Discussion par la main, au milieu du récit des faits et de la citation des textes. Cela devait résulter, du reste, des sujets qu'Audin a choisis, et qu'on peut appeler les sujets les plus intellectuels de l'Histoire. Depuis, en effet, que l'Église romaine a posé dans le monde le principe de l'autorité sur les débris de l'oppression et de l'usurpation antiques, il n'y a pas eu et il ne pouvait pas y avoir un fait d'ordre intellectuel plus considérable dans les annales de l'Esprit humain que la négation et le renversement de ce principe qui avait régné quinze cents ans. Dire comment il fut renversé n'est pas assez pour l'historien. Ici l'Histoire revêt un caractère qu'elle n'a point ailleurs. Dans la chronique des autres choses humaines, ce qui importe et ce qui suffit, ce sont les effets et les résultats; mais, dans l'histoire religieuse, quand on a raconté les luttes, les combats, les victoires, il faut encore peser les boulets, et montrer quel fil avaient les épées qui ont été faussées et les épées qui ont vaincu!

Or voilà ce que fait Audin avec une entente merveilleuse. Il reprend une à une les questions que le protestantisme a soulevées,

et il les débat brièvement, mais péremptoirement, à la manière de l'historien qui ne peut pas s'attarder dans les mille replis de la controverse, et qui aimerait pourtant à s'y jouer, car il semble créé pour elle. Dans le débat rapide de ces questions, on entrevoit des fonds de connaissances prodigieux, et les spécialités d'aptitudes de cette intelligence presque sacerdotale, dont les études se sont creusées dans les grandes préoccupations du prêtre ! Homme du monde par les extériorités de sa vie, Audin semble être resté prêtre par le centre, par l'esprit et par le savoir. Compréhension des Écritures, lecture des Pères, histoire ecclésiastique, théologie, exégèse, Audin a tout traversé avec son esprit agile et pénétrant, et il a rapporté du fond de ce fourré d'érudition, où il ne s'alourdit jamais, de ces notions que des laïques pouvaient avoir encore au dix-septième siècle, mais que ceux du dix-neuvième n'ont plus et qui étonneraient leur frivolité. Sans ces connaissances générales, il n'est pas d'histoire particulière dans l'histoire du catholicisme que l'historien pût toucher, tant les mailles de ce magnifique réseau rentrent profondément les unes dans les autres, tant le fil électrique de la tradition, remué à une place, tressaille et vibre dans toute sa longueur, de l'une à l'autre de ses plus distantes extrémités ! Audin, le plus intéressant et le plus savant des biographes modernes (car la *Vie de Rancé* par Chateaubriand, cet orgueil de dégoûté qui se raconte, en racontant l'humilité d'un saint, n'est qu'une sublime flânerie de grand poëte à travers l'histoire), Audin a quelquefois porté son regard par-dessus le cadre dans lequel il aimait à le ramasser, et l'étendue de l'horizon qu'il a embrassé montre bien que, s'il avait voulu, il aurait pu s'arracher à l'encoignure d'une biographie. Nous citerons, en preuve de ceci, le morceau très-vaste et très-élevé qui précède la *Vie de Luther*, et que l'auteur a divisé en deux parties, « de l'idée protestante avant et après la Réforme. » Ce morceau, un de ces points de vue qui plaisent à la pensée du dix-neuvième siècle, lequel, comme tous les fatigués, aime à se retourner et à regarder de loin les longs espaces par lesquels il est venu jusqu'à cette

borne du temps, dit éloquemment comment Audin aurait entendu l'histoire générale, s'il s'y était adonné. En peu de mots on a rarement dit autant de choses. L'antagonisme de la foi et de la raison, cet antagonisme profond comme l'homme et comme sa chute et qui est toute la métaphysique du catholicisme, — la lutte éternelle de ces deux principes dans le monde, — la nécessité, même pour la foi, de la puissance temporelle de la Papauté, contrairement à l'idée moderne que la Papauté gagnerait en autorité parmi les peuples en reprenant la robe déchirée de saint Pierre et en retournant aux Catacombes, — l'envahissement des dignités ecclésiastiques par les puînés des grandes maisons séculières, — le transport du saint-siége à Avignon, ces deux fautes que la papauté a rachetées en les payant avec des malheurs, — enfin cette préparation incessante, énorme et troublée du protestantisme, qui, si Luther avait manqué, se serait appelé d'un autre nom, tout cet ensemble, complet sinon de détail, au moins de déduction et de contour, promet et indique la main d'un maître. Le maître a abdiqué avant de régner. Audin, dans *Calvin*, dans *Henri VIII*, dans *Léon X*, dans tous ses ouvrages, a mieux aimé rester le grand portraitiste révélé par la *Vie de Luther* que d'être un brasseur de généralités, un allongeur de perspectives! Il l'a mieux aimé, mais il pouvait choisir. Il est bon de le dire à un siècle qui, de toutes les qualités de l'esprit, ne fait plus cas que de l'étendue, et qui, hébété de philosophie comme les Chinois le sont d'opium, a traité Audin et ses livres comme il traite les matières religieuses, avec l'indifférence distraite de sa propre superficialité!

V

Du reste, le grand portraitiste historique avait aussi sa manière de comprendre l'ensemble d'une période d'histoire. Dès qu'il eut plongé dans Luther et trouvé sa veine, l'idée lui vint de donner la galerie de toutes les figures qui dominent et gouvernent le seizième siècle. Selon nous, même au point de vue le plus général, ceci valait bien les petits chapitres de Montesquieu, facettes qui ne sont pas toujours de diamant. Quand Audin touchait à la figure principale du seizième siècle, son plan existait déjà dans son esprit. Il se proposait de commencer par les réformateurs d'une époque où la révolte naissait de la révolte, et réalisait, dans la sphère morale, la divisibilité impossible de la matière à l'infini. Ce grand travailleur creusait sous lui assez profondément le sol pour que le tour d'un siècle suffît au labeur entier de sa vie, quand même cette vie n'eût pas été si promptement interrompue par la mort.

Il nous a appris lui-même qu'en terminant les dernières pages de son *Luther* il préparait déjà son *Calvin*. C'était la même série d'études, mais c'était un autre homme à mettre debout, un autre monde à lever de la tombe, une autre erreur à démontrer. Comme il l'a très-bien dit dans une de ces introductions où il excellait, la Réforme fut à Wittemberg le produit d'une révolte de cloître, à Genève d'un mouvement politique, et, les points de départ différant, les aboutissants différèrent. En Saxe, l'anarchie brouilla tout dans des torrents de fange et de sang qui ont séché où ils coulèrent; mais, en Suisse, de ce sang et de cette fange, le despotisme fit un mortier singulièrement tenace, et en bâtit un édifice qui dure encore sur les débris du protestantisme allemand, pul-

vérisé par son propre principe, cette roue d'Ixion qui tourne toujours, même dans le vide, depuis que Luther lui a imprimé le mouvement. Si les grands peintres, pour être grands, doivent changer de manière en changeant de modèles, on allait juger du talent d'Audin. Calvin et Luther sont l'antithèse la plus complète qui puisse exister dans le tempérament des hommes. Ils sont si opposés de tout, qu'ils semblent opposés encore dans l'identité de leur crime. L'un est le feu, l'autre est la glace; mais, comme le froid, à force d'être intense, finit par brûler comme la flamme, suivant la loi qui veut que les extrêmes se touchent et confluent, il s'est trouvé que Luther et Calvin, avec leurs organisations contraires, ont développé un mal confluent dans l'intelligence humaine et dépravé à la même profondeur les générations. Luther et Calvin, ces deux faces du monstre bicéphale de la Réforme, — car Henri VIII, le cuistre sanglant, n'est qu'un Luther portant couronne, — c'est la pléthore de Luther, la pléthore de sa chair, de son orgueil, de sa lubricité, de tout son être, excepté de son génie; — Luther et Calvin, l'homme rouge et l'homme pâle, pour emprunter à l'Apocalypse, en parlant de ces deux fléaux, le saisissant de ses images, sont les derniers jumeaux de cette ventrée de rebelles que l'Humanité portait depuis tant de siècles et mettait bas à certaines époques. Ils devaient grandir comme ces frères que nous avons vus, qui adhéraient par la poitrine, mystère de physiologie; mais, plus effrayants que les frères de la chair, qui s'aimaient et ajoutaient tendrement à leur attache par l'entrelacement de leurs bras, ces frères de l'esprit, liés par le même principe, devaient se nier, se déchirer et se maudire. Jamais on ne vit rien de si différent et de si semblable, et, comme l'Erreur, en se faisant homme, se rame toujours de la même manière dans le tempérament de l'humanité, nous avons vu, quand, de religieux, le principe protestant est devenu politique, se reproduire le même phénomène d'identité dans le mal et d'antagonisme dans les facultés. Mirabeau et Robespierre, c'est Luther et Calvin, rapetissés par le dix-huitième siècle, — le siècle des athées, des

laquais et des courtisanes, — ne pouvant donner à l'erreur sortie de son sein les proportions humaines que lui donnait encore le Moyen Age, cette épopée de héros, au commencement du seizième siècle. Des deux géants qu'il jeta au monde, assurément le moins colossal, le plus cruel, le plus odieux, le plus anti-homme, est Calvin : mais, malgré les dons surnaturels que Dieu avait versés comme à plaisir sur sa tête et dans sa poitrine, le plus abject, c'est Luther! car chez Luther le sycophante et le menteur ont également dégradé l'homme de cœur et l'homme de génie. Si Thomas Carlyle, en voulant relever Cromwell de cette accusation d'hypocrisie qui accable sa gloire, a eu raison de dire qu'il n'y avait pas de grands hommes sans bonne foi, sans au moins la croyance en quelque supposition ontologique que l'on prend pour la vérité et même sans le fanatisme de cette croyance, il faut chasser Luther de ce troupeau superbe... Toute sa vie et jusqu'à la fin, il n'a cessé de dire, sur toutes choses, le contraire de ce qu'il avait avancé.

Eh bien, dans la biographie de ces deux hommes, Audin fit preuve d'un talent comme eux différent et comme eux semblable. L'écrivain se modifia, se varia sans changer. Tout d'abord on aurait cru que Luther et l'Allemagne, ces deux opulences de vie et de pensée, qui s'entendirent si bien au premier mot, et bondirent de joie en venant l'un vers l'autre, comme deux lions des Écritures, convenaient mieux au talent brillant, mouvementé, pathétique d'Audin, que Calvin, tapi, comme un cloporte, dans sa démocratie bourgeoise, et les tristes momiers de Genève! Cependant on se serait trompé. Audin sait étendre les couleurs de Velasquez sur sa palette et tirer d'un clair-obscur à la Rembrandt, aussi nette que la face pourprée de Luther, bombant dans la lumière, cette autre face hâve, bilieuse, au front proéminent sous sa calotte noire, et dont les yeux, qui n'ont jamais connu les larmes, distillent infatigablement, dans leur méditation immobile, la lueur jaune des regards du tigre et des lampes. Tout ce qu'il y a de heurté et de contraste entre la grande orgie alle-

mande consommée sur des autels renversés et qui finit par cet immense et furieux combat de Lapithes et de Centaures qu'on appelle la *Guerre de trente ans*, et l'opposition étroite, formaliste et cruelle de Calvin, de ce théologien de l'esclavage qui avait concentré dans la boutique d'horlogers et de pelletiers où il régna l'espionnage, le silence et la terreur de Venise, Audin l'exposa avec la même vigueur en ces deux ouvrages, cariatides futures de sa renommée qui s'adossent en se regardant. Mais, également réussis tous les deux, le *Calvin* devra étonner davantage. Il témoigne, plus qu'aucun autre livre de son auteur, l'impersonnalité et la souplesse. Il n'est pas dans son inspiration naturelle. Le *Léon X*, avec toute la Renaissance groupée autour de lui, comme un Olympe envahisseur, le *Henri VIII*, avec l'effroyable drame de ses femmes, que le génie de Shakspeare n'a qu'effleuré, mais comme un tel génie effleure, en laissant dans le marbre qu'il touche l'empreinte du coup de son aile, — ont leurs splendeurs et leurs passions qui rappellent les splendeurs et les passions du Luther avec sa diète de Worms, sa guerre des Paysans, sa solitude de la Wartbourg, toutes ces choses dignes de la grande peinture. Mais Calvin et Genève, c'est la sécheresse de l'argument, c'est la terreur rabougrie, c'est le pédantisme dans la tyrannie, c'est enfin, dans sa forme la plus dure, la plus envieuse et la plus hypocrite, ce qui domine actuellement le monde humilié, — c'est-à-dire — le rationalisme philosophique et le sentiment bourgeois. Le monde moderne est surtout sorti de Calvin, ce fils de scribe qui n'avait rien de prêtre; il en est sorti plus que de Luther, qui a du moine encore, même après son apostasie. Audin n'eut pas peur de la sécheresse de son sujet. Comme tous les artistes puissants, à force de creuser dans ce gypse, dans cette prose, dans cette réalité abaissée, il devait finir par retrouver cette poésie cachée dans les entrailles de toutes choses, même les plus antipoétiques à ce qu'il semble, et qui est la poésie tirée de sa gangue, — ce diamant d'une eau si pure, — *le plus intime de la vérité !*

La vérité! la vérité! il n'y a plus que ce dernier pas à faire en histoire. Les formes littéraires sont épuisées. Elles sont toutes permises peut-être, parce qu'il n'y en a plus de nouvelles à attendre de l'esprit humain affaibli. Mais la vérité complète, la vérité dans sa variété infinie, tel est le but, plus profond que la forme, de toute histoire, et qui restera à atteindre, quand il n'y aurait plus de littérature, jusqu'au jour de la mort de l'esprit humain. Audin le comprenait ainsi. Il a repoussé l'histoire officielle et drapée, l'histoire *ad usum Delphini* qui subsiste encore, et pour des Dauphins qui ne sont, certes, d'aucune manière des fils de roi. Il concevait l'histoire et l'a réalisée, sévère et railleuse en même temps, spirituelle et lyrique, respectueuse et insolente, épique et familière comme la vie des hommes et des peuples. Il l'a illuminée de ces anecdotes que les pédants méprisent, que les penseurs ramassent, car l'homme se réfléchit mieux dans les facettes d'une anecdote que dans tout autre miroir. Il est plus de taille avec elles. Audin a descendu la Muse de son socle. Il l'a forcée à mettre ses deux pieds sur la terre, — plus bas que sur la terre, aux endroits où la main de l'homme a ramolli le sol et creusé quelque trou honteux Il l'a conduite partout, n'ayant ni souci, ni horreur, ni dégoût pour elle. Il s'est dit que l'historien n'était au-dessous, en candeur hardie, ni du savant, ni du juge, ni même de la simple jeune fille, et il a voulu que l'histoire eût la vérité de la Science, de la Justice et de l'Innocence. La première édition du *Luther* donna mieux que les autres ouvrages l'idée de la notion intrépide qu'Audin — cet esprit si délicat pourtant — avait de l'histoire. En lisant et discutant Luther, il avait trouvé dans les écrits de ce révolté, qui fit flèche de tout contre Rome, de ces passages qui retombent sur sa renommée pour la salir, car l'apostat des derniers temps n'avait pas la grandeur tragique de l'apostat des premiers, et c'était autre chose que son propre sang qu'il lançait en blasphémant contre le ciel. Eh bien, ces passages à couvrir de confusion ceux qui croient en Luther, Audin les avait cités audacieusement, sans se soucier du béguen-

lisme qui les eût proscrits. Quelques esprits bien intentionnés, mais d'une susceptibilité par trop muliébrile, se plaignirent de cette impassibilité de citations. Un homme dont l'opinion avait en soi quelque chose d'auguste, M. de Bonald, fut le premier à conseiller à Audin de supprimer les morceaux, plus forts que toute réflexion, où l'ennemi de l'Église se noyait dans l'écume de son injure, et Audin se conforma, dans la seconde édition du *Luther*, au conseil donné par une voix si imposante et si grave, agissant en cela avec une vertu plus haute que l'amour de son œuvre, mais affaiblissant en réalité sa ferme conception de l'histoire. A notre estime, la modestie d'Audin eut tort, et M. de Bonald, homme d'une autre époque et qui entendait la littérature comme au temps des grandes décences du siècle de Louis XIV, méconnut les nécessités de celui-ci. Nous sommes arrivés à cette heure de civilisation où la vérité doit être dite avec une sainte impudence, j'allais presque écrire une sainte impudeur! Ce n'est pas, en effet, quand toutes les pudeurs ont été outragées qu'il convient d'en faire *contre* la vérité. La peau de bête dans laquelle se cacha Adam était bonne après sa première faute; mais lorsque les vieilles sociétés ont entassé sur elles les vices et les crimes, il faut arracher cette peau de bête des épaules qu'elle ne couvre plus et montrer à fond les ulcères! Parler du danger de certaines expressions est de la pusillanimité de rhétorique. Nous savons bien que tout est danger, même l'histoire, et que le mot d'Omar est le plus profond qui ait été dit... Mais puisque le silence, que Gœthe finit par adorer, ne peut remplacer ce langage qu'il trouvait désœuvré, frivole, inutile et qu'il eût pu trouver pervers, ne faut-il pas opposer les livres aux livres comme le poison au poison? Or voiler la vérité ou la taire, sous quelque prétexte que ce soit, c'est diminuer la force du poison qui neutralise, contre le poison qui doit tuer.

Audin avait l'instinct de ces choses; mais, chrétien de cœur comme il l'était d'intelligence, il avait aussi l'humilité qui s'efface et l'abnégation qui se sacrifie. En ouvrant trop l'oreille au conseil, l'homme parfois ferme les yeux à la lumière que Dieu

lui a mise dans la main. C'est ainsi qu'Audin éteignit ou du moins modéra dans son *Henri VIII*, pour obéir à certaines influences, le feu de polémique qui brûlait dans son *Calvin* et dans son *Luther*, et qu'il affaiblit à dessein un des caractères de son talent essentiellement militant. L'originalité d'Audin est d'être un missionnaire historique... Les esprits qui croient encore à la division des genres en littérature l'ont loué d'être revenu, dans son *Henri VIII*, aux vieilles formes conventionnelles de l'histoire. Heureusement qu'il n'y revint pas au point que ces esprits sans hardiesse auraient appelé l'idéal. L'énergie, la vivacité, l'involontaire spontanéité de son talent, le sauvèrent et du conseil et de sa propre volonté. Le *Henri VIII*, publié en 1847, moins polémique que les deux précédents ouvrages, est pourtant encore de l'histoire agressive, et la controverse, immaîtrisable et souveraine dans toute histoire religieuse, s'y trahit par les ardeurs de l'accent, et y déborde le récit des faits. Il n'y a plus, il est vrai, de ces ingénieuses ou éloquentes digressions qui vous saisissent tout à coup, comme la Main mystérieuse prenait le prophète par la chevelure, et vous enlèvent au récit pour vous y ramener; et on les regrette, non dans l'intérêt de l'art, cette voluptueuse bagatelle de l'esprit, mais dans l'intérêt d'une chose plus grande que l'art, et devant laquelle tout ce qui est de cette vie défaille, — la conquête des âmes à Dieu. L'*Henri VIII* d'Audin, écrit pour tout ce qui sait lire, l'a surtout été pour l'Angleterre. L'historien de la Réforme en ce pays ne pouvait pas se détourner de l'état dans lequel l'anglicanisme commençait de tomber, quand il entreprenait d'en raconter l'origine, et, si le *Luther* et le *Calvin* avaient causé dans la patrie du réformateur allemand, où l'on est encore fier de lui, une impression que l'admirable candeur de l'Allemagne n'a pas cachée, que n'était-on pas en droit d'attendre d'un Henri VIII, peint tel qu'il fut, dans le pays qui en a honte, et dont l'établissement politique ne satisfait aucun sentiment religieux? Seulement, pour agir avec fruit sur l'opinion de la Grande-Bretagne, il fallait à

la hideuse chronique de Henri VIII, de ce César de la décadence romaine, tombé, on ne sait comment, dans les temps modernes, ajouter cette discussion de doctrines dont l'Angleterre a plus besoin que tous les autres pays protestants, en raison du peu d'épaisseur de ce qui la sépare de la vérité. Il était évident que le livre d'Audin devait y produire un bien déterminé dans les classes élevées, — or c'est par elles que commencent toujours les révolutions; — mais il en aurait produit un plus grand, si le missionnaire historique l'avait emporté davantage sur l'historien proprement dit. L'ignorance en matière de catholicisme est incroyable en Angleterre, même chez des lettrés de la distinction de MM. Bulwer et Macaulay. Otez le docteur Pusey et son école, qui remontent vers Rome par la science, vous n'avez plus sur cette terre des *Free-Thinkers* que les préjugés du dix-huitième siècle, passés à l'état de momies. La haine même n'y vit plus : elle y radote. Elle croit avoir répondu à tout quand elle a parlé de *bigoterie* et de *papisme* (ces mots essentiellement de fabrique anglaise), comme au temps de lord Bolingbroke.

VI

Quand on se rappelle que les neuf volumes d'Audin sur Luther, Calvin, Henri VIII, Léon X, avec l'imagination qui y brille et le torrent d'érudition qui y circule, ont été écrits de 1839 à 1847, — la première édition du *Léon X* est de 1847, — on est étonné qu'une pareille suite d'études fortes, consciencieuses, animées, n'aient pas eu le retentissement qu'elles méritaient. Mais un regard sur le temps actuel fait bientôt cesser l'étonnement. Les catholiques de notre âge semblent persuadés que la vérité est assez robuste pour se sauver toute seule des périls qu'elle court,

et ils se préoccupent à peine des nobles dupes qui se dévouent à son triomphe. Moyen comme un autre de développer l'abnégation dans les âmes chrétiennes; mauvais moyen de servir une cause que nos ennemis s'entendent mieux à ruiner que nous à défendre! Lorsque dernièrement un écrivain soi-disant catholique, dans une histoire de la *Littérature française sous le gouvernement de Juillet*, pieux ossuaire de toutes les médiocrités que le temps a balayées déjà et qu'il pousse à la fosse commune de l'oubli, a, parmi cette tourbe de noms qui importunent le regard, consacré trois lignes de protecteur distrait au respectable nom d'Audin, — c'est-à-dire de l'homme qui, après MM. de Maistre et de Bonald, a le plus contribué à la diffusion des idées catholiques au dix-neuvième siècle, comment s'étonner que les panthéistes, les libres penseurs, les journalistes, les vaudevillistes (plus nombreux qu'on ne croit), et les jongleurs de feuilleton, composant la littérature contemporaine, aient répugné à parler d'un écrivain qui n'est pas des leurs, et d'ailleurs irréfutable pour des gens de notions aussi peu certaines? Nous l'avons dit plus haut, les esprits élevés, à études sévères, dont le nombre n'est jamais assez considérable pour constituer un public, furent à peu près les seuls en France qui, pendant dix pleines années. prirent garde à cet éminent historien, plus connu et plus salué dans la patrie de Hurter et de M. Léopold Ranke que dans la sienne. Mais, si les catholiques furent ingrats, comme les masses d'hommes le sont toujours, le clergé et les évêques furent reconnaissants comme des prêtres. Eux comprirent tout de suite la grande valeur de l'auxiliaire que Dieu leur envoyait, et ils patronèrent sa renommée. La vraie gloire, comme la lumière et comme la royauté, ne vient point d'en bas, mais d'en haut... Commencée par le sacerdoce, la gloire d'Audin s'achèvera comme elle pourra. Elle a le temps! elle est certaine. Un jour, les critiques distraits sortiront de leur distraction, et, clignant comme le dieu Siva ces yeux de lynx qui dorment du sommeil des marmottes, finiront par découvrir le monument de science et d'art

qui s'était élevé pendant dix ans sans qu'ils l'eussent vu. Alors Audin, le Mabillon laïque de notre époque, aussi peu lu que l'énorme Bénédictin, aura les honneurs rétrospectifs des journaux et des revues, ces chacals intellectuels qui aiment à déterrer les morts célèbres, qu'ils n'auraient pas touchés vivants! Alors il prendra son rang, qu'il ne perdra plus, comme un des premiers historiens du dix-neuvième siècle et comme son premier biographe.

Voilà ce qu'il est, en effet, sans exagération d'aucune sorte, — sans grossissement et sans diminution! Ce n'est pas un homme de génie; mais la vérité absolue du point de vue catholique dispense de cette terrible nécessité d'avoir du génie, et ce n'en est pas moins un maître. C'est un savant relevé d'un artiste, qui, pour la première fois peut-être, a fait entrer un agrément prodigieux dans les matières les plus hautes sans les abaisser jamais et sans nuire à leur solidité. Les défauts ne sont pas, chez lui comme chez tant d'autres, la conséquence des fausses équerres de l'esprit, d'une altération dans le bon sens ou de quelque pauvreté de l'âme; ils viennent justement de ce qui le crée artiste au même degré qu'il est savant. Il aime le beau jusqu'à l'enfantillage, et son imagination est trop bonne. Elle ressemble à son cœur, qu'il ne portait pas dans la tête, où les hommes d'État, a dit l'un d'eux, doivent mettre leur cœur. Sa nature l'attirait trop vers le miel qui est le poison de ce temps. Dans cette vie de sa pensée que nous écrivons, parce qu'il n'eut presque pas d'autre vie que celle de l'esprit, de la méditation, de l'étude assise ou voyageuse, nous n'avons pas à entrer dans l'examen ou la critique des opinions de ses ouvrages; mais nous pouvons dire sous la forme la plus générale que, quand il a failli, ce fut par le fait de la double bonté de son imagination et de son cœur. Ainsi, dans son *Luther*, il ne blâme pas Charles-Quint de son imprudente longanimité à Worms. Ainsi encore il nous conduit dans son *Calvin* jusqu'à la fin de son premier volume avant d'écrire cette phrase : « Il y a des moments où l'on dirait que

l'épée de Charles-Quint est changée en quenouille. Il s'amuse à discuter avec la révolte : discuter, c'est parlementer. » On le voit, la rectitude de l'esprit est encore la plus forte; mais, si « discuter, c'est parlementer, » et si parlementer c'est au moins s'humilier quand ce n'est pas se rendre, l'historien qui condamne Charles-Quint manque de consistance et de logique lorsqu'il vante la longanimité de Léon X, et cette fausse générosité de procédé qui lui fait envoyer vers Luther, au lieu de juges, des théologiens et des diplomates. La faute de Léon X fut précisément de « parlementer » au lieu de frapper comme la foudre; ce fut d'oublier qu'il ne s'agissait pas seulement de Luther, un pécheur de plus, mais que Jean Huss avait prédit qu'un « cygne merveilleux sortirait des cendres de l'oie, » phénix supérieur au premier ! Suspendre une excommunication qui ne suffisait plus et qui devait descendre du monde spirituel pour s'incarner dans le châtiment matériel de l'hérésiarque, accessible à ce seul châtiment, n'était pas seulement le mal irréparable d'une perte de temps dans un incendie, c'était aussi accepter le renversement des rapports qui devaient exister entre le saint-siége indéfectible et la folle personnalité d'un mauvais moine ! Il y a une question qu'Audin n'a pas soulevée, mais qu'un homme plus dévoué à la papauté qu'au pape Léon X n'aurait pas manqué d'examiner. Lorsque les prétentions révolutionnaires sont posées, un pouvoir doit-il consentir à une réforme, même NÉCESSAIRE? A l'époque de Luther, Rome ne commit-elle pas en *cœur humain* et en *pratique politique* la même faute qu'en France les États généraux et la Constituante ont recommencée sur un autre terrain, quand elle se prêta, pour avoir la paix, à des concessions, non sur le dogme, mais sur quelques points de discipline ecclésiastique? N'était-ce pas là « parlementer? » La République romaine, cet immense modèle, ne voulait entendre à rien avec ses ennemis avant qu'ils eussent mis bas les armes. Puisque Léon se détournait de la grande politique des papes du Moyen Age pour écouter la voix du monde antique ressuscité autour de lui, il

aurait pu demander à cette Rome païenne, qu'il passait sa vie à exhumer de ses ruines, l'inspiration de force qu'il fallait avoir pour préserver la Rome de Jésus-Christ. Est-ce que dans le musée de cet antiquaire porte-tiare, qui oubliait la chrétienté en regardant le *Laocoon*, la Louve de bronze ne se trouvait pas?..

Car telle est la faute de Léon X, que beaucoup de vertus d'ailleurs et tout l'art d'Audin ne sauraient effacer. Audin, le plus sensible et le plus aimable des hommes, a voué une espèce de culte passionné à ce pontife, magnifique et doux, qui avait pris pour armes un joug d'or avec ces paroles : « Mon joug est léger. » Ravi par les arts et les lettres humaines, qu'il a toujours adorées, mais, selon nous, surfaisant beaucoup trop leur prix, Audin a cru que la civilisation du monde (un grand mot de ces derniers temps) gisait dans quelques palimpsestes ou quelques marbres retrouvés, et que Léon représentait cette civilisation parce qu'il avait richement payé ces palimpsestes ou fêté ces marbres comme il aurait fêté des saints! De même que Roscoë, il a été séduit par ce qu'il y a de lettré, d'artiste et de grand seigneur dans le Médicis, mais, de plus que Roscoë, par la moralité élevée et pure du pontife. Malheureusement la plus haute dignité dans la vie, l'opulence des facultés, la sainteté, la miséricorde, ne sont pas assez pour le Pasteur universel qui doit conduire, châtier et séparer, et qui n'a pas pour rien à sa houlette le bâton qui frappe et le fer qui retranche. Léon X, excellent dans les temps ordinaires, ne convenait pas aux difficultés d'une époque de perdition. C'était un agneau sans colère. Or Dieu lui-même a parlé de la colère de l'Agneau, plus terrible que la colère des lions, quand il viendra juger les hommes. L'heure du jugement était venue pour Léon X, le représentant de l'Agneau divin sur la terre, et il fut moins grand que son devoir. Audin ne l'a pas dit; mais est-il possible qu'il ne l'ait pas vu? Il s'est détourné pour ne pas être sévère, et il a regardé dans les vertus du prêtre et dans les lumières de l'homme, pour ne pas apercevoir les faiblesses du Pontife-Roi. Il

a regardé aussi,— et trop longtemps,— et avec trop d'ivresse,— dans ce siècle que Léon X a nommé. « Nous avons cherché, — dit-il quelque part, — à étudier la Papauté sous deux sortes d'aspects et telle qu'elle s'est produite à la Renaissance, comme fille du Christ, dans ses manifestations spirituelles, et comme Puissance mondaine, dans ses actes humains. » Assurément le double aspect devait s'accepter; mais, entraîné par ses facultés, ayant précisément celles-là qui auraient fait de lui un Bacchant de la Renaissance, s'il avait vécu alors, Audin a trouvé sa Capoue historique dans ce siècle de Léon X, peint par lui avec un amour dangereux. Il s'y est amolli. Il aurait produit une œuvre plus louable encore s'il avait opposé l'esprit du catholicisme, taillé sur les proportions de l'esprit humain, à la sécheresse indigente de l'esprit protestant. Mais ce n'est pas uniquement l'esthétique du catholicisme, cette grande poésie des sens purifiée, qui exalte son enthousiasme et enlève son admiration. Les lettres profanes, les arts plastiques, les souvenirs de l'antiquité, les manuscrits grecs, et jusqu'à l'imprimerie, ont à ses yeux, d'ordinaire si clairs et si purs, l'importance qu'ils ont aux yeux troublés de la génération présente. Audin croit à l'heureuse influence du mouvement intellectuel provoqué par Léon X comme il croit à sa grandeur. Toutes ces fragiles gloires de passage, Bembo, Politien, Ficin, Sannazar, talents de reflet qui, n'ayant pas d'originalité à perdre, pastichèrent l'antiquité dans des écrits qu'on ne lit plus, lui semblent plus grandes qu'elles ne sont, et la superstition de l'humanisme le possède si bien, qu'il perd entièrement la mesure d'Érasme, — cette première et débile ébauche, essayée par la nature, de l'homme qui sera Voltaire plus tard! Après avoir écrit le mot *Civilisation* avec la béate confiance d'un moderne, il en place l'idée dans le développement des lettres et des arts, et la diffusion des connaissances. Pour un chrétien, rien n'est plus chétif. La civilisation est-elle réellement dans ces misères?... Ne serait-elle pas plutôt dans l'accroissement de la moralité chrétienne, que ni les lettres, ni les arts, ni les sciences n'ont jamais élevée d'un de-

gré?... Vertu à part, Adrien VI, le pauvre moine d'Utrecht, digne du dixième siècle, — cet *âge d'or du monachisme*, comme l'appelle Audin,—n'est-il pas plus véritablement dans le sens de la *civilisation* que Léon X avec tout son cortége d'artistes, de musiciens, d'antiquaires, d'orateurs et de poëtes?... Les matérialistes des vieilles civilisations les magnifient parce qu'elles filent des suaires brodés d'or et de pourpre aux nations sur le bord de leur tombe;—mais la moindre vertu morale les empêcherait de s'y coucher!...

Du reste, malgré ces fléchissements de la raison d'Audin, quand il s'agit de la gloire d'un siècle qui a dupé l'Histoire elle même, —car l'Histoire dit « le siècle de Léon X » et elle l'a placé entre celui de Périclès et celui de Louis XIV,—ce livre rentre, par des côtés nouveaux et courageux, dans l'ensemble de travaux accomplis par Audin contre les idées et les thèses du Protestantisme. C'est dans le *Léon X* qu'une grande justice est rendue à Jules II, dont l'épée a sauvé la nationalité italique, et qui, comme prince temporel, avait le droit de la tirer. En regard de Jules II, s'y dresse cette grande figure presque jumelle, Matthieu Schinner, le cardinal-reître, qu'on croirait une statue de Michel-Ange retrouvée dans les fouilles confuses de l'Histoire. Enfin il a versé les premières gouttes de vérité sur le front d'Alexandre VI, sali par les menteries d'un valet renvoyé; crachats de Burchard qui ont fait mal au cœur à Voltaire! Quoique chaque détail historique soit très-soigné chez Audin comme chez toute intelligence artiste, néanmoins, c'est principalement par l'ensemble et par l'ampleur de ses travaux qu'il sera classé dans la littérature contemporaine. Si le talent et la science, dans leurs superbes certitudes, sont de véritables prises de possession, on peut dire que la Réforme appartient à Audin, et jamais personne n'en parlera désormais sans être obligé de le citer. Il a saisi ce grand fait par le côté qui intéresse le plus les hommes. Il n'y a de puissant que ce qui est personnel. Les choses (comme disent les philosophes) importent assez peu à la marionnette humaine, laquelle a pris au sérieux le

mot d'Épicure et ne fait estime que de ce qui est coulé dans le moule et les proportions de sa petitesse. Tracer le tour du seizième siècle de personnalité en personnalité, — de biographie en biographie, était une idée qu'Audin eût complétée s'il avait vécu. Lorsqu'il est mort, il méditait une *Élisabeth* digne de l'*Henri VIII*. Sans Élisabeth, en effet, le musée de la Réforme a un lambris vide. Figure de premier plan et nécessaire que cette fausse Vierge, mensonge de vertu et presque de génie, qui pensait par la tête de Burleigh et coagulait en vice froid les passions bouillantes de son père! Audin nous aurait donné le chiffre exact de cette contestable valeur... Augmentée par les protestants, à qui les écrivains catholiques ont laissé tout dire, comme les rois (Louis XIV excepté) ont laissé tout faire, Élisabeth est la vivante preuve du peu qu'il faut, à certains moments, pour mener les peuples. Quand elle commença de régner, l'Angleterre avait l'échine assouplie comme Rome après Tibère ou après Néron. Pour faire obéir cette nation si fière, la fille d'Henri VIII n'avait qu'à montrer ce fouet de chasse dont les Anglais connaissaient les coups.

Il ne reste malheureusement aucun fragment de l'*Élisabeth* qu'on puisse citer; il n'en reste pas davantage de cette partie de l'histoire du schisme anglais qui d'Henri VIII devait descendre jusqu'à Édouard VI. Ces deux ouvrages n'ont pas dépassé le seuil de la méditation. En 1849, Audin, préoccupé incessamment de la Réforme, tourna un instant le dos à ses sources pour suivre les dégradations successives, les dépouillements religieux qu'elle subit avant d'arriver à la négation totale où elle est tombée. Il surveilla une traduction du curieux ouvrage de Hœninghaus intitulé *la Réforme contre la Réforme*, et l'orna d'une introduction qui est certainement le chef-d'œuvre de sa manière, chaleureuse, poétique et spirituelle. La même année, son beau-frère, M. Alexandre Martin, ayant publié le *Thomas Morus* de Stappleton, Audin y introduisit aussi le lecteur par quelques pages animées de cette sorte de vitalité qui lui est propre et après lesquelles l'auteur anglais-latin paraît singulièrement froid. Pour un

homme de l'activité d'Audin et de sa vigueur de travail, ces introductions, si graves qu'elles soient, et quelques lectures qu'elles aient entraînées, n'auraient pas interrompu la trame de ses travaux historiques; mais un projet longtemps nourri le maîtrisait, et il le réalisa. Depuis plusieurs années il aspirait à voir l'Orient, et en Orient, ce qui attire le plus un chrétien, la Palestine et la Judée. Pèlerin du moyen âge attardé dans nos mauvais jours, il voulait aller à Jérusalem, non pas pour écrire à son retour ses impressions personnelles (il n'aurait pas pour si peu tracassé la poussière des chemins), mais pour en rapporter une œuvre savante, utile à sa foi, utile surtout à l'incrédulité des autres. Laissons-le parler. Il mandait à M. Collombet, son ami, qui devait l'accompagner dans ce voyage : « Nous écririons de conserve deux volumes in-8° qui auraient pour titre : *Voyages sur les scènes de la Bible et du Nouveau Testament*. A lire l'ouvrage de Keith, écrivain protestant qui fait concorder le récit biblique avec les mœurs actuelles de la Palestine, on dirait que la Bible a été écrite d'hier ; rien n'est changé dans l'aspect des lieux, dans les habitudes des personnages, dans les coutumes, les superstitions de ces peuples primitifs que Keith a visités; mêmes fêtes, mêmes repas, et c'est cette ressemblance qu'il nous faut saisir après lui. » Les deux amis devaient sans doute en tirer d'autres conséquences. Mais le compagnon qu'il s'était choisi n'ayant pu venir, il partit seul avec son neveu, et seul il entreprit son ouvrage. Le moment, du reste, était favorable ; la République de 1848 s'épanouissait, cette république du Paupérisme qui n'a pas encore dégoûté les bourgeois de leur idéal économique : augmenter le nombre des consommateurs sur la terre. Pour qui sentait en soi saigner l'histoire, il était presque doux de se dérober aux atteintes des spectacles qu'offrait la France. Il y avait alors plus de honte à y rester que de regret à en partir.

Le voyage d'Audin dura six mois. Les notes qu'il a rapportées forment une espèce de carte topographique des sites qu'il avait visités. Elles embrassent Nazareth, Bethléem, Jérusalem,

Cana, le Thabor, Jéricho, Jaffa, Béthanie, Damas, etc. Mais ces notes, — *fixés* d'impression qu'il devait reprendre et féconder avec cette force de souvenir qui a peut-être plus de relief que la réalité même, — sont des ébauches trop hâtées et trop incomplètes pour qu'il soit convenable de les publier. Elles ajouteraient à nos regrets, elles n'ajouteraient pas à sa gloire. Ces premiers traits, jetés sur un papier que le vent du désert a tourné, et qui furent écrits sur le pommeau de la selle ou sur la pierre de quelque chemin écarté, ressemblent à ces *quadri* d'André Chenier, base de prose d'où sa poésie s'envolait, trépieds préparés afin que le feu du ciel pût y descendre. Pour Audin, l'inspiration n'y descendit pas. Au moment où il revenait gerber sa moisson d'observations et d'études, il fut atteint d'une mort tout à la fois inopinée et prévue. Quoique d'une constitution résistante où la sécheresse marquait le nerf et le muscle, Audin, comme tous les grands travailleurs, avait un corps qui souffrait de l'activité de son âme. Depuis quelques années, il portait le germe de cette maladie des hommes vaillants qui meurent par l'organe dont ils ont le plus vécu, et chez qui l'intelligence émue a envoyé tant de sang au cœur que le cœur périt sous cette masse de forces généreuses. Revenu à Paris en 1850, lassé et toujours plus souffrant, il partit pour Rome, la cité de tous les repos, mais où les bibliothèques de cette ville, la tête du monde, attiraient encore ses mains mourantes infatigables. A la fin de janvier 1851, le mal empira. Dès que madame Audin eut appris les progrès d'un mal plus fort que les médecins, elle alla rejoindre son mari, l'atteignit à Civita-Vecchia, où il était venu au-devant d'elle. On s'intéressait dans la ville de la Papauté à l'historien catholique qui avait consacré sa plume à l'Église, et de beaucoup d'autels s'élevaient pour lui d'ardentes prières; mais Dieu ne les écouta pas. Il voulait ravoir son serviteur. Il était prêt, lui. Le chrétien s'était mis en mesure avec le ciel. Ce fut aux environs d'Orange, que, dans la voiture qui le ramenait de Marseille à Lyon, il expira sans agonie, la tête sur l'épaule de sa femme. Mort douce comme

sa vie, et comme son esprit! Madame Audin, pour ne pas être obligée d'abandonner la dépouille aimée et respectée qu'elle rapportait à la terre de la patrie, contint l'explosion de sa douleur et voyagea quatorze heures avec son mari expiré... Cette veillée des morts, sans lit et sans suaire, ce fardeau sacré qu'on emporte presque dans ses bras, termina par une scène sublime la vie d'un homme qui ne *fit scène* d'aucune de ses vertus, et laissa sur le front de sa veuve l'auréole d'une douleur courageuse noblement séyante au nom qu'elle a l'honneur de porter!

VII

« Cache ta vie, » a dit l'Antiquité. Audin n'a pas caché la sienne: mais naturellement, par le fait de son amour de l'étude et du recueillement, par la tournure d'une imagination tout à la fois positive et rêveuse, par l'élévation d'un caractère qui se trouvait seul en s'élevant, il a vécu à peu près caché à la foule, même à ceux-là qui auraient besoin, dans l'intérêt de sa renommée, d'ausculter et de savoir sa vie. La timidité des âmes délicates, qui est aux plus beaux sentiments ce que la mousse est aux plus belles roses, qu'elle préserve en les voilant, l'éloigna des coteries, des sociétés retentissantes, de toutes les farandoles de vanité qui se donnent la main, et le retint entre sa famille, quelques amis, et plus tard, — quand ceux qui aiment l'Église surent le bon soldat que l'Église avait en sa personne, — quelques nobles et grandes relations qui lui restèrent toujours fidèles. Traité avec une affectueuse distinction par Grégoire XVI, et par Sa Sainteté le Pape actuel, Pie IX, il fut honoré de l'amitié de plusieurs cardinaux, entre autres le cardinal Lambruschini et le cardinal Mezzofante, le polyglotte qui semblait avoir le *don des langues*,

comme les apôtres. Il fut lié aussi avec monseigneur Sibour, alors évêque de Digne, maintenant archevêque de Paris, et monseigneur Pavy, évêque d'Alger, lequel a trouvé un mot caractéristique en l'appelant dans sa lettre sur *Henri VIII* « l'apologiste domestique de l'Église. » Telle fut, ombragée d'humilité et fleurie d'affections d'élite, l'existence tranquille de ce juste dont Dieu seul a vu les mérites, car la vie des justes ne se raconte pas plus que celle des peuples heureux. Un jour cependant, le malheur, pour parler comme le monde, passa dans cette vie inénarrable. En 1848, la fortune d'Audin, gagnée à la sueur de son noble front, fut fortement endommagée par les événements politiques; mais le chrétien sourit à une perte qui d'ailleurs ne fermait pas sa main à la charité. Si ce fut une douleur pour son âme, elle resta entre lui et Dieu. La plupart des écrivains célèbres de cette époque débordée qui ont l'orgueil de leurs haillons. comme Antisthène, et qui les retournent pour les montrer mieux, marchent effrontément à la postérité avec leur cortége de passions, de douleurs et de fautes; mais les passions et les chagrins d'Audin, — s'il en eut jamais, — furent un secret comme ses vertus et comme ses combats. Hormis dans ses récits, où l'on sent, à certaines touches profondes, que le cœur de l'historien connaît les épreuves dont le talent, pour être grand, a besoin comme la sainteté, Audin ne trahissait rien du mal intérieur de toute vie. Les passions même comprimées, même vaincues, laissent au front des stigmates de leur flamme ou les obscurcissements de leur fumée. Mais le visage d'Audin n'avait de flamme que la lueur de son sourire et d'ombres que celles de sa réflexion. Nous l'avons connu en 1848. Il était pâle alors, un peu ridé, mais vert, l'œil noir, pensif et lucide, et ses cheveux, coupés très-court, blancs et lisses, faisaient songer à un buste, — à ce buste qu'il n'a pas encore, lorsque par ce temps de démocratie orgueilleuse, où nous avons encanaillé jusqu'au marbre, il n'est pas de marché aux chevaux de village qui ne se hérisse de la statue de son grand homme ignoré. Audin est mort à cinquante-sept ans, jeune de

tout, excepté d'années. L'étude des hommes n'avait pas flétri ce cœur et cet esprit plus fort que toutes les expériences. Jean-Paul a dit avec sa manière à lui : « Les femmes ont la délicatesse de l'hermine. Pour conserver leur pureté, il faut leur bâtir des maisons blanches et propres comme celles que l'on bâtit aux paons; tandis que l'homme, quand il a l'âme pure, peut vivre impunément partout, même dans la cage aux canards ! » La *cage aux canards* de Jean-Paul fut pour Audin une cage aux vautours. Ce fut le charnier de l'histoire; mais il avait cette pureté virile, imperméable aux contagions, qui conserve jeunes les têtes blanchies. On ne pouvait pas dire de lui comme de Condorcet, qu'il était un volcan sous la glace; mais n'y a-t-il pas une fleur qu'on appelle *boule de neige* et qui annonce le printemps?

Ses manières étaient calmes et simples. D'ordinaire, il parlait peu, non par distraction, ni dédain, ni lassitude. Il était, au contraire, sympathique et infatigable; mais il n'aimait pas les fracas de l'esprit, quoiqu'il en eût, dans le sens incisif et brillant qu'on donne en France à ce mot-là. Il savait s'effacer et garder l'incognito de sa propre supériorité, — comme les hommes qui observent les autres plus qu'ils ne se contemplent eux-mêmes. En cela, vraie nature d'historien! Sa gravité était attentive et souriante. Voilà sous quels dehors nous apparut cet homme de bien en toutes choses. Sa modestie aimait la gloire avec décence et même les distinctions qui ne sont pas la gloire, — cette grande dignité sans livrée. Il était chevalier de la Légion d'honneur, de Saint-Grégoire, de Saint-Maurice, commandeur de Saint-Sylvestre et du Saint-Sépulcre, membre de l'Académie Tibérine; une médaille d'or de grand module lui avait été adressée par le roi Charles-Albert. Quoiqu'il fût de l'Académie de Lyon, on peut dire que les pays étrangers lui avaient été meilleurs que son pays. En France, pour que l'attention publique, cette distraite, se porte sur un nom ou un homme, il faut que ce nom soit longtemps sonné par les journaux, ces trompettes du rabâchage. Audin était d'un mérite trop sérieux et d'une science trop occupée

pour aller soigner sa renommée dans ces boutiques de bruit public. La littérature des vieilles civilisations est naturellement baladine. On a dit que dans sa jeunesse Audin s'essaya aux comédies; mais il se détourna bien vite de ces amusettes, la grande affaire des peuples qui meurent dans un ennui affreux. S'il avait continué et poussé dans cette voie, il eût pu, les visites aidant, entrer comme un autre à l'Académie française; mais il aima mieux produire dix volumes de travaux immenses, où le talent égale l'abondance des notions. Aussi vous rencontrez des littérateurs au courant de l'intelligence contemporaine qui demandent naïvement « ce que c'est qu'Audin. » Il faut leur répondre : Bibliographe comme M. Beuchot, et biographe comme Boswell, — un Boswell à distance de trois siècles, — curieux comme Plutarque et Suétone, — plus spirituel et plus artiste que Moore, — plus animé et plus vivant que Walkenaër, — aussi courageux que l'auteur du *Ménage et finances de Voltaire,* quand l'imagination ne l'entraîne pas vers ces choses de l'art et de la littérature qui furent toujours les sirènes de sa pensée, — critique d'influences aussi ingénieux que M. Sainte-Beuve, et par-dessus tout historien : voilà, pour nous résumer, cet Audin, dont les mérites sont trop ignorés! Pour nous, nous avons dit dans ce petit nombre de pages ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il sera. Mais les œuvres complètes, qu'on va lire, le diront encore mieux que nous.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

1856.

AVIS DE L'ÉDITEUR

La collection des œuvres d'Audin, que nous publions aujourd'hui, ne renfermera pas le livre de Hœninghaus, *la Réforme contre la Réforme*[1]. Audin n'est point l'auteur de ce livre. Il se contenta d'en surveiller la traduction. Mais nous aurions fait tort au lecteur et à Audin lui-même en ne publiant pas ici l'introduction que l'historien français attacha à l'ouvrage du polémiste allemand. Selon nous, cette introduction est un chef-d'œuvre d'exposition et d'analyse. M. Macaulay, si fort dans le groupement des faits, ne les a jamais plus lumineusement massés. Ce qui distingue cette excellente dissertation, c'est le ton spirituel, ironique et piquant de l'auteur, qui se joue dans la clarté

[1] *La Réforme contre la Réforme, ou Retour à l'unité catholique par la voie du Protestantisme;* traduit de l'allemand de Hœninghaus par MM. W. et S., précédé d'une introduction par Audin. 2 vol. in-8. 15 fr.

avec une grâce de mouvement inconnue, d'ordinaire, aux écrivains si doctement religieux. Nous ne saurions trop le répéter, le caractère du talent d'Audin est le renseignement consommé sans le moindre pédantisme, et la discussion (presque toujours insupportable dans les livres qui se la permettent) constamment jointe à un agrément infini. C'est par ces qualités inattendues et charmantes qu'Audin peut faire tant de bien en France, où les matières religieuses sont délaissées, et où la science est tenue, avant tout, d'être agréable pour réussir.

INTRODUCTION

A LA RÉFORME CONTRE LA RÉFORME

Nous lisions, il n'y a pas longtemps, dans une feuille protestante de Darmstadt :

« Une ère nouvelle va commencer pour notre Église ; les nuages tombent, et l'œil, à travers l'atmosphère qui s'éclaircit graduellement, aperçoit les plaies dont elle souffre : le jour n'est pas loin où, réunis sous les rayons d'une lumière unique, les esprits vivront dans une foi commune [1]. »

C'est pour hâter l'accomplissement de ces prophétiques paroles, si douces au cœur d'un catholique, que M. Hœninghaus a sans doute entrepris son ouvrage [2]. Il le déclare avec une franchise qui mérite toutes nos sympathies.

[1] "Alles hat doch endlich seine Zeit, und so denn auch das klare Bewußtseyn von den Gebrechen unseres kirchlichen Lebens Von allen Seiten werden kräftige Stimmen laut, und die That muß endlich folgen. Es ist im kirchlichen Leben eine neue Zeit eingetreten; der Nebel fallt, und der Blick wird heiter, und sieht das Übel in seiner wahren Gestalt. Aber noch ist nicht alles geschehen, was auch nur vorlaufig geschehen kann, und jeder Beitrage, welcher zur vollen Verständigung mitwirkt, muß daher willkommen seyn."

(Darmstadter allgemeine Kirchenzeitung.)

[2] Das Resultat meiner Wanderungen dürch das Gebiet der protestantischen Literatur, oder die Nothwendigkeit der Rückkehr zur katholischen Kirche, ausschließlich durch die eigenen Eingeständniße protestantischer Theologen und Philosophen, dargethan von Dr Julius V. Höninghaus.

Mœhler, l'auteur de la *Symbolique*, avait lu le livre de Hœninghaus. Il nous en a parlé plusieurs fois comme d'une sorte de prodige d'érudition philologique : il l'appelait une œuvre de bénédictin.

Il avait raison; dans cette Allemagne littéraire, si féconde depuis la réformation, il n'est pas un protestant de quelque valeur que Hœninghaus n'ait mis à contribution. Il a consulté les théologiens, les philosophes, les historiens, les moralistes, et jusqu'aux poëtes; et de tous ces écrivains dissidents, morts et vivants, il a formé comme une sorte de chœur, où toutes les voix chantent à l'unisson un cantique à la gloire du catholicisme. C'est le catholicisme dans sa foi, dans ses dogmes, dans sa liturgie, dans sa discipline, dans ses pères, dans ses docteurs, dans ses pontifes, dans ses ordres religieux, que viennent célébrer nos frères séparés. Hœninghaus écoute et transcrit chaque note de cet hymne magnifique.

Ici pas de controverse irritante; c'est tout simplement la belle pensée de Cicéron mise en action : « Merveilleuse puissance de la vérité qui seule sait résister à toute l'habileté du génie de l'homme[1] ! » En un mot, c'est le protestantisme aux prises avec le protestantisme. Hœninghaus, dans ces débats, fait l'office de rapporteur. Il assiste, avec un douloureux recueillement, à ce duel de l'erreur avec l'erreur, enregistrant fidèlement tout ce que cette force mystérieuse, dont parle l'orateur romain, arrache d'aveux en faveur du catholicisme. Et qu'on ne s'y trompe pas : ce ne sont pas d'obscures intelligences qui viennent mettre à nu les misères de la réforme, mais bien les organes les plus glorieux des trois écoles de Wittemberg, de Genève et de Zurich, depuis Luther, Calvin et Zwingli jusqu'à nos jours.

L'Église, qui nous reçoit sur le seuil de la vie; qui nous fait enfants de Dieu, à l'aide de l'eau régénératrice; qui nous apprend à bégayer le nom de notre Père céleste; qui tranquillise

[1] Magna vis veritatis quæ contra hominum ingenia atque solertiam facile se per seipsam defendit!

notre conscience en la purifiant des souillures qu'elle a contractées; qui nous convie à sa table; qui s'associe à toutes nos joies comme à toutes nos douleurs; qui vient nous visiter à notre dernière heure, quand, d'une main glacée, nous touchons déjà les ombres de la mort : cette Église, exilée sur cette terre, vient-elle de Dieu? est-elle soutenue de Dieu? retournera-t-elle à Dieu? Questions que nous n'avons pas besoin d'examiner, nous, pieux enfants, qui croyons aux promesses de notre sainte Mère, mais que nos frères égarés vont se charger de résoudre. Gœthe lui-même voudra chanter notre foi.

Au milieu de ces communions opposées sorties de la réforme, et qui toutes se vantent de posséder la pure vérité, nous, catholiques, pouvons-nous dire comme l'apôtre : « Seigneur, nous sommes bien ici, bâtissons-y notre tente, » et nous endormir dans notre Église sans aucune crainte pour l'autre vie? C'est ce que nous diront bientôt les mille voix des confessions allemandes.

Au commencement du seizième siècle, un moine vint, qui renversa l'œuvre traditionnelle des siècles, et qu'on a comparé tour à tour à Hermann et à saint Paul, car on voulait nous faire croire que nous étions enchaînés. Alors une rupture, qui ne sera peut-être pas éternelle, eut lieu entre les enfants du même père. Que de larmes n'avons-nous pas versées sur cette funeste séparation! Mais quand, en se penchant sur l'Elbe, Mélanchthon s'écriera : « Toutes ces eaux ne suffiraient pas pour pleurer ce grand schisme, » et que de belles intelligences, qui prirent un autre chemin que le nôtre, pleureront aussi, est-ce que ces larmes ne seront pas plus éloquentes?

Dans ce monde religieux, troublé si violemment il y a trois siècles, Luther, Calvin, Zwingli, et leurs fils soumis ou révoltés, ont-ils introduit quelques vérités rayonnant d'un feu céleste? Nous le verrons, quand chacun de ces symboles tirés du livre de vie passera devant nos yeux, conspué, honni, foudroyé par les disciples mêmes de ceux qui les avaient trouvés. Serf-arbitre, justification par la foi seule, inutilité de l'œuvre, trope eucha-

ristique, prédestinationalisme, autant de dogmes imposés, par qui les avait imaginés, sous peine de mort éternelle, seront rejetés comme autant de blasphèmes. C'est une autre Babel que nous verrons édifier : nous saurons le nom des ouvriers ; mais ce qui n'était pas arrivé lors de la construction de la tour maudite adviendra de nos jours : les maîtres de l'œuvre intellectuelle se maudiront entre eux, et dans une langue intelligible pour tous.

Si l'un dit : Cette pierre a été posée par le Seigneur, n'y touchez pas, un autre répondra : C'est une pierre d'achoppement, ôtez-la. Il n'est pas jusqu'au libre examen, d'abord si magnifiquement glorifié par Luther, dont on contestera la valeur philosophique ou religieuse. Pressé par Carlstadt, qui trouvera dans un texte du Nouveau Testament la nécessité d'un second baptême pour l'adulte qui, nouveau-né, ne croyait pas, le moine de Wittemberg, qui voudra le réfuter, se réfugiera dans la tradition, et, désertant la lettre pour l'esprit, après avoir autrefois sacrifié l'esprit à la lettre, invoquera la voix unanime des temps antérieurs, l'enseignement séculaire de l'Église, en un mot, l'autorité. C'est l'autorité que Zwingli implorera pour sauver son trope ; Calvin, pour justifier sa nécessité volontaire ; Amsdorf, pour colorer son antinomie ; Osiander, pour prêcher sa grâce imputative. Mélanchthon, Bucer, Brenz, Bullinger, Schwenckfeld, Flacius, arboreront chacun une symbolique tirée de l'Écriture, et confirmée par l'assentiment unanime des docteurs de l'ancienne Église. Et chacune de ces symboliques, vieilles de quinze siècles, à les entendre, c'est-à-dire vraies, car personne ne voudrait apporter une nouveauté dans l'Église du Christ, sera bientôt examinée par l'un de leurs disciples, et rejetée impitoyablement. Et Hœninghaus, dans sa stoïque impassibilité, ressemblera au philosophe qui, pour démontrer le mouvement, se mettait à marcher : il s'assiéra sur son roc, et les novateurs, en passant, salueront ce roc immuable de leurs hommages et de leurs hymnes.

Mais ce grand schisme, objet des larmes de toute âme chrétienne, quelles causes en hâtèrent donc le succès ? Bossuet, avec son

coup d'œil d'aigle, les eut bien vite devinées : mais Jurieu répudia le témoignage de son adversaire. Eh bien, voici qu'après trois siècles, des historiens qui n'appartiennent pas à notre école, mais dont on ne saurait contester ni la probité, ni les lumières, se chargent de donner raison à l'évêque de Meaux : Bossuet ne s'était pas trompé, seulement il n'avait pas tout dit.

Presque partout, en Allemagne, c'est le pouvoir qui fit la fortune de la réforme. A chaque électeur qui changeait de religion, une prime, une belle prime était assurée : ici des calices en vermeil, là des châsses couvertes de pierreries, ailleurs de grasses prairies, plus loin des forêts entières, des abbayes, des couvents, et jusqu'à des provinces. Une fois maîtres du bien d'autrui, les princes qui prêchaient eux-mêmes le libre examen étouffèrent la liberté de penser. Un verset de la Bible leur avait livré les trésors des églises, un autre verset pouvait les leur ravir : de par ordre du prince, la Bible fut scellée, et qui s'avisait d'inventer une exégèse nouvelle était banni du pays comme un perturbateur. Il faut rendre justice aux électeurs : ils montrèrent, dans leur chasse aux biens du clergé catholique, une fécondité de ruses qui tient du prodige. Dans certaines principautés saxonnes se jouent des scènes où l'acteur, pour violer en toute quiétude le septième commandement de Dieu, imagine des capitulations de conscience qu'Ulrich de Hutten aurait été tout joyeux de trouver, afin de les prêter, dans ses *Epistolæ obscurorum virorum*, à quelques moines de l'école de Cologne. En Angleterre, on raye le nom de Thomas Becket du calendrier, pour dépouiller sans scrupule le tombeau du saint à Cantorbéry ; tandis que dans le catéchisme, on place parmi les péchés mortels la possession d'une rente ecclésiastique ; quant au bénéfice, le garder est un crime de lèse-majesté. Si la rente emporte la damnation de l'âme, le bénéfice emporte la tête. Hâtons-nous d'ajouter que ces faits, racontés avec une bonhomie charmante par les chroniqueurs de l'époque qui ont embrassé le nouvel Évangile, sont fidèlement reproduits par Menzel, Schrœckh, Muller, Cobbett, et d'autres

historiens que Hœninghaus appelle en témoignage. Seulement ces historiens modernes ne rient pas, ils pleurent : et ces larmes leur font honneur.

Mais donnons une idée de l'œuvre de Hœninghaus : son livre est divisé en onze chapitres.

Le premier chapitre a pour titre : — ÉTAT DU PROTESTANTISME.

Des églises et pas d'Église, des opinions et pas de doctrines, des agrégations et pas de société, des chaires et pas de croyance, des exégèses et pas de théologie, des confessions et pas d'unité symbolique : voilà l'état du protestantisme, tel qu'il est défini dans les livres écrits sous l'inspiration du protestantisme.

Mais comment croire à ce désordre intellectuel?

A moins de repousser systématiquement la lumière, il faut bien se rendre à l'évidence.

— La personnalité du Saint-Esprit est une chimère, dit Ewald ; je ne la trouve pas énoncée dans la Bible ; or je ne crois qu'à la Bible.

Le Saint-Esprit est bien la troisième personne de la sainte Trinité, dit Kœhler.

— Jésus est véritablement le Fils de Dieu, le médiateur de la nouvelle alliance, qui a versé son sang pour la rédemption du monde, dit Ammon.

Jésus n'est pas Dieu ; il ne s'est jamais donné que comme un envoyé de Dieu, dit Claudius.

— Je crois que le Christ est Dieu et homme tout ensemble, dit Mélanchthon.

L'idée d'un Dieu et d'un homme, en une même personne, n'est pas biblique ; elle est sortie des conciles, dit un rédacteur de la *Gazette de Bâle*.

— Sans la croyance au sang de Jésus, personne ne peut échapper à l'empire des ténèbres, dit Kraft.

Expiation par le sang, réconciliation par le sang, ne sont pas des doctrines bibliques, dit le docteur Paulus.

— Le dogme de la Trinité est un article de foi, dit Walch.

Le dogme de la Trinité est une nouveauté que la raison éclairée doit rejeter, dit Cannabich.

Mais où ces contrariétés, dans le domaine de l'enseignement, ont-elles pris leur source? C'est ce que nous allons voir au chapitre II de Hœninghaus, — le PRINCIPE DE FOI.

« Un livre, même divin, remarque Wieland, ne saurait être juge en matière de foi, qu'autant qu'il ressemblerait au traité de géométrie, dont chaque axiome, compréhensible à qui s'en est approprié la notion, représente à l'œil de l'intelligence la même idée. ».

Or c'est la Bible seule que les protestants regardent comme règle de la foi. Autant que nos frères séparés, qu'on le sache bien, nous vénérons, nous aimons la Bible, et notre cœur s'épanouit de joie quand nous voyons Luther la célébrer en termes magnifiques. Mais si la Bible, suivant Ernesti, est plus difficile à comprendre que Thucydide, Homère et Polybe; si, comme le soutient Wieland, elle offre à chaque page des obscurités, même à la foi érudite; si la parole révélée est obligée, pour arriver à notre entendement, de traverser une intelligence humaine qui nous en explique les signes, comme l'observe Krug; si, de cette œuvre ineffable de sagesse divine, une prétendue sagesse humaine a tiré des dogmes absurdes; comment, sans péril pour la foi, nous en rapporterions-nous à la Bible seulement? Est-ce que Luther, en face des images brisées par Carlstadt; Carlstadt devant le conseil d'Orlamunde, dans ses invectives contre ce qu'il nommait des idoles; Munzer, quand il livrait aux flammes les châteaux des seigneurs; Jean de Leyde à Munster, en prêchant la polygamie; Henri VIII, en dévalisant le tombeau du grand Alfred, n'invoquaient pas chacun un texte du livre inspiré? Comment, dit ici Schelling, au lieu d'une autorité vivante, vous m'imposez l'autorité d'une lettre morte!

Schelling, Krug, Wieland, Ernesti, voilà de beaux noms, sans doute, dont personne ne contestera les lumières; et il en est bien d'autres que Hœninghaus appelle ici pour rajeunir une thèse

si souvent soutenue par les représentants de l'école catholique.

Nous arrivons au chapitre III de l'ouvrage : — INSUFFISANCE DU PROTESTANTISME.

Avec des paroles, même tombées du ciel, vous ne formerez jamais une symbolique, mais des symboliques multiples qui participeront, toutes divines que sont ces paroles, des infirmités de leur interprète, comme le rayon solaire, tout rayon solaire qu'il est, participe du milieu qu'il traverse. Dans le système catholique, la parole céleste est recueillie et traduite par une autorité éternellement vivante; dans le système protestant, la parole céleste est reçue et interprétée par la première intelligence venue. Dans l'école catholique, il y a unité; dans l'école protestante, variété discordante. Dans l'école catholique, c'est la tradition qui transmet d'âge en âge la parole expliquée; dans l'école protestante, c'est le moi individuel qui donne la signification du signe révélé. « Mais le libre examen, dit ici Marheinecke, est la source de tous les maux auxquels est en proie l'Église évangélique; chez elle, la vérité n'est plus fille de l'intelligence, mais du caprice; chez elle plus de croyance traditionnelle, plus de passé figuratif, plus de communion d'idées. » Aussi cette Église en est-elle venue, lasse, sans doute, de toutes les symboliques qu'elle a vues naître et mourir, à répudier toute charte écrite, c'est-à-dire tout CREDO.

Entendons Ludke :

— Qu'est-ce qu'une charte symbolique? Un joug de fer qu'on impose aux chrétiens pour obéir à quelque texte obscur de livres douteux, et sous lequel ils sont obligés de fléchir, en dépit de leur conscience.

— Ce que je dois croire comme protestant, je ne le sais pas encore, ajoute Langsdorf; l'Église que je dois confesser, dites-moi donc, où est-elle? Je la cherche, sans pouvoir la trouver. La confession de foi de Luther ne saurait être une règle de croyance pour les générations futures.

— Les partisans des livres symboliques, poursuit Coste, ont bien tort de se moquer du pape de Rome. Eux aussi, quoi qu'ils

en disent, ont un pape, mais un pape de papier. A les entendre, pour arriver au ciel, il me faudrait croire que toutes les formules dogmatiques qu'ils trouvent dans l'Évangile y sont réellement. Mais alors, de grâce, s'il en est ainsi, dites-moi, pourquoi donc me conseillez-vous de lire l'Écriture? Serait-ce pour exiger que je croie que votre dogme est écrit dans la Bible, si je ne l'y vois pas de mes yeux? Est-ce que votre autorité doit engager mon intelligence? Qui êtes-vous? des docteurs qui possédez à fond les langues orientales, mais aussi des fils d'Adam, sujets à l'erreur et à la mort. »

Mais c'est vers l'abîme du rationalisme qu'arrive ainsi fatalement le protestantisme; il le sait, et nous y pousse. Voici ce qu'il enseigne par quelques-uns de ses organes avancés :

« Dans le domaine de la foi le protestant ne reconnaît pas la voix de la majorité : il n'admet que la conscience individuelle : le criterium de toute vérité, c'est le moi qui n'a pas de représentant. Que parlez-vous de doctrine qu'on doive tenir pour vraie parce qu'elle est défendue par quelque haute intelligence, comme Luther, par exemple? Il n'est pas de formule inventée par les hommes qui possède la puissance infaillible d'un axiome de mathématiques. Est-ce que le symbole d'Athanase n'est pas repoussé dans l'Église épiscopale américaine? Est-ce que l'authenticité du symbole des apôtres même n'est pas hardiment niée? Sans doute il faut rendre grâce aux réformateurs qui nous ont tirés des ténèbres; mais à présent que nous jouissons de la lumière, pourquoi donc fermerions-nous les yeux? Celui qui monte sur les épaules d'un autre voit plus loin à l'horizon que celui qui le porte. Est-ce que le rationaliste est coupable parce qu'il s'appuie sur la raison et qu'il ne répond pas à un argument par une allégation écrite sur quelque misérable chiffon de papier? S'attacher judaïquement aux mots, est-ce confesser la véritable pensée de Jésus? Si votre exégèse était la seule vraie, pourquoi donc Dieu me l'aurait-il cachée? Est-ce que je ne suis pas comme vous sa créature bien-aimée? Si d'un texte de la Bible

vous tirez une autre conclusion que moi, cela ne prouve qu'une chose : c'est que votre doctrine ne renferme pas une vérité incontestable; car Dieu l'aurait fait luire, ainsi que son soleil, pour moi comme pour vous : s'il n'y a pas deux soleils, il n'y a pas deux vérités. »

Avouons que Pape, Harms, Marheinecke, Haurenski, sont d'inexorables logiciens. Ils ont pris au mot Luther, qui, sur son lit de mort, disait à ses disciples : « Vous autres, faites aussi quelque chose quand je ne serai plus. » Ce « quelque chose » a été fait, et le voilà : le libre examen a conduit au rationalisme, cette grande plaie du protestantisme allemand qu'il n'est plus possible de guérir. Nous nous trompons : Zimmermann a trouvé le remède. « Qu'on me prouve, dit-il, qu'en fait de croyance, je suis obligé de me soumettre aux décisions de qui que ce soit, et je me fais catholique demain, et tout homme sensé fera comme moi. Ou restons fermement attachés à la liberté d'examen, ou retournons au catholicisme. »

Alberti est encore plus explicite.

« Si l'unité dogmatique ne peut régner dans l'Église protestante, approchons-nous de la tombe du réformateur, et disons en gémissant : Tout royaume divisé contre lui-même périra; puis rentrons dans le sein de l'Église catholique, qui a conservé l'unité. »

Les protestants continuent de combattre pour nous. Il faut les entendre prouver cette proposition développée dans le chapitre IV : — AUX MAUX QUI DÉVORENT LE PROTESTANTISME, IL N'Y A DE REMÈDE EFFICACE QU'UN RETOUR AU SYSTÈME CATHOLIQUE SUR L'INFAILLIBILITÉ DE L'AUTORITÉ.

Encore une fois, n'oublions pas que nous ne parlons pas ici en notre nom : c'est la voix de protestants que nous employons; voix qui sort des quatre coins de ce monde d'intelligences divisées entre elles.

Une religion et une psychologie intelligibles portent justement, à cause de cette intelligibilité même, un caractère évident

de fausseté. Si nous ne devions pas croire, mais comprendre et prouver, nous n'aurions pas besoin de l'Évangile : au lieu de Jésus-Christ, Aristote nous suffirait. Qu'on n'objecte pas avec le rationaliste que la croyance aux mystères suppose une foi aveugle, car une croyance aveugle ne repose sur aucun motif raisonnable; tandis que la croyance aux mystères repose sur le caractère divin d'une révélation. Surnaturel et déraisonnable ne sont pas synonymes. Il n'y a rien dans l'homme de plus sublime que la foi : la foi, c'est l'aile qui porte l'âme à Dieu; il n'y a rien pour la foi de plus sublime que le miracle; le miracle, c'est l'aile sur laquelle Dieu descend jusqu'à l'homme. Sans le Christ révélé, il n'y a pas de sens dans la philosophie, pas d'esprit dans l'histoire, pas de consolation dans la nature, pas de caractère originel dans notre être. La foi est la plus belle parure du savant. Mais que peut produire le soleil de la science sur des hommes soumis aux préjugés du rationalisme? pas plus d'effet que le soleil du monde créé sur des montagnes de glace; il les argente et les dore de ses rayons, mais il ne les fond pas. On ne saurait donc concilier la Bible et le rationalisme: la Bible est un miracle, et conduit tout droit au surnaturalisme.

Que si Dieu a révélé les doctrines enfermées dans la Bible, si ces doctrines sont des vérités de salut, il a dû certainement en confier le dépôt et l'interprétation à une autorité qui fût une, toujours vivante et infaillible. Si l'autorité n'est pas une, la vérité s'altérera; si l'autorité n'est pas toujours vivante, la vérité vieillira; si l'autorité n'est pas infaillible, la vérité s'obscurcira.

Donc le catholique ne doit pas seulement admettre, comme le protestant qui, du reste, repousserait le rationalisme, une vérité révélée, mais une autorité une, permanente, infaillible, dirigée par l'action directe et surnaturelle de l'Esprit-Saint. Voilà le seul système vraiment logique.

Supposez-vous que l'homme réduit à ses seules forces ne saurait trouver la voie du salut, il a donc besoin d'un guide, mais d'un guide qui n'ait rien de terrestre, de passager, d'humain,

qui soit infaillible, en un mot. Mais l'Écriture à laquelle le protestant en appelle n'est pas un guide infaillible, puisque la parole de vie enfermée dans ce livre venu du ciel a été diversement interprétée, non-seulement par le rationaliste et le surnaturaliste, par le protestant et le catholique, mais encore par le protestant et le réformé. Pour démontrer une expérience chimique, il faut un chimiste; pour que la parole garde son infaillibilité, il lui faut un interprète infaillible.

Après ces hommages à l'autorité rendus par des hommes de cœur et de talent, il fallait chercher LES SOURCES DE LA FOI ET DES CROYANCES CATHOLIQUES. Le protestantisme les trouve dans la tradition qu'il va réhabiliter : c'est le sujet du chapitre v de l'ouvrage.

L'ignorance seule a pu faire confondre la Bible avec la foi; comme si, longtemps avant l'apparition de la parole écrite, il n'y avait pas de christianisme. Les premiers chrétiens eurent pour maîtres ou les apôtres ou les disciples des apôtres. C'est par l'enseignement oral qu'ils avaient appris les vérités du salut : on disait le *Pater* avant que saint Matthieu l'eût écrit; avant saint Matthieu on connaissait la formule du baptême. Qu'on nous dise franchement si, dans les quatre premiers siècles, on eut besoin de chercher dans le Nouveau Testament les preuves de la divinité du Christ?

Munscher s'explique ici avec une franchise qui l'honore :

« Oui, dit-il, de toutes les investigations de la science jusqu'à ce jour résulte la preuve que les protestants n'ont pas l'histoire pour eux quand ils s'obstinent à combattre la tradition. » « C'est une idée fausse, ajoute Thieftrunk, que de penser que l'Écriture renferme la doctrine chrétienne tout entière. » « Si l'on ne veut pas admettre la tradition, poursuit Ammon, on pourra contester la nécessité du baptême des enfants, et jusqu'à la divinité de notre Rédempteur. Où donc Dieu a-t-il révélé que les épîtres de saint Paul aient été réellement écrites par cet apôtre ?

« Sans la tradition, nous vous défions de prouver l'authenticité du canon de la Bible. »

Vous allez voir comment le protestant procède ici pour démontrer sa proposition. Il appelle les grandes lumières de son parti, et il leur demande ce qu'elles pensent des livres bibliques.

Luther conteste l'authenticité de l'Apocalypse de saint Jean, et de l'épître de saint Jacques.

Veter soutient que le Pentateuque n'est pas de Moïse.

De Wette affirme que l'autorité des livres des Rois est fort douteuse.

Carlstadt rejette les livres de Samuel et d'Esdras.

Staffner traite le livre de Judith de roman pieux.

Bretschneider nie que les Psaumes et le cantique de Salomon soient inspirés.

Michaëlis regarde le livre du prophète Jonas comme une jolie fable.

Wegschneider prétend que le livre de Daniel n'a jamais été écrit par ce prophète.

Schulz et Schulthess ne croient pas à l'Évangile de saint Matthieu.

Staeudlin établit que l'Évangile de saint Jean est l'œuvre d'un sage d'Alexandrie.

Eichhorn est convaincu que les Évangiles de saint Marc et de saint Luc ont été rédigés d'après un ancien manuscrit araméen.

Geisse affirme qu'aucun Évangile n'est de l'auteur dont il porte le nom.

Claudius veut que les épîtres de saint Jean soient de quelque Juif dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous.

Schleiermacher attaque l'authenticité de la première épître à Timothée.

Baumgarten Crusius soutient que l'épître aux Hébreux est d'un philosophe d'Alexandrie.

Maintenant, comptez! et vous comprendrez ce cri déchirant qui vient d'échapper à Roos : « Où donc est la sainte Écriture, de-

mande-t-il, puisqu'il n'est pas une syllabe de l'Ancien et du Nouveau Testament qui ne soit rejetée par quelque savant d'Allemagne, non pas dans l'obscurité d'un petit réduit semblable à celui d'un étudiant, mais au grand jour, en plein soleil, et souvent sous l'œil du prince dont il est le pensionnaire? Désormais donc, dit Roos, que personne ne cite plus, pour appuyer ses doctrines, des textes de l'Écriture; sans la tradition, il serait impossible de prouver que l'Ancien ou le Nouveau Testament renferme la parole de Dieu. » L'Écriture sainte, suivant Patrick, est elle-même une tradition. Une fois la tradition réhabilitée, l'Église catholique a gagné son procès, et c'est ce qu'avoue Tszchirner, et après lui un grand nombre de protestants dont Hœninghaus cite les témoignages, et qui viennent les uns après les autres reconnaître que, si nos pères dans la foi, Irénée, Athanase, Cyrille, Grégoire, Augustin, Chrysostome, se réveillaient aujourd'hui, ils ne retrouveraient la société dont ils étaient membres que dans l'Église catholique. Et, après un bel hymne à l'unité, les chants cessent, et une voix s'écrie : L'unité, c'est la vérité! cette voix est celle de Waterland.

Mais, si le protestantisme est obligé de confesser que la tradition, cette seconde Écriture, est pour nous; que notre foi est celle des premiers Pères de l'Église, pourquoi donc a-t-il brisé si fatalement avec l'unité? C'est que malheureusement le mensonge était venu obscurcir la vérité, en prétendant que cette belle lumière, qui nous fut apportée de Bethléem, avait été par nous obscurcie. On nous a calomniés: c'est au protestantisme à nous venger : alors s'ouvre le chapitre VI de Hœninghaus: — PREUVES DES VÉRITÉS DE FOI ENSEIGNÉES PAR LE CATHOLICISME.

Et, d'abord, Lessing et Plank avouent que les protestants ne lisent guère les Pères de notre Église, qu'ils connaissent à peine notre dogmatique! Vous les entendrez, dit le docteur de Wette, soutenir que le pape a le droit de prescrire des dogmes, et que son autorité est supérieure à celle de la révélation; que le catholicisme place la religion non pas dans l'amendement du cœur,

mais dans l'œuvre extérieure; que nous adorons les saints, les reliques et les images. Quel moyen alors de réfuter ces absurdités? Hœninghaus l'a trouvé : il dit ce que nous croyons comme autant de dogmes, et chacun de ces dogmes trouve dans un protestant d'un beau nom un éloquent apologiste.

Nous croyons à la transsubstantiation. Le dogme de la transsubstantiation, dit Horst, est l'idée la plus sublime de toute religion, de toute philosophie; c'est la contemplation du fini et de l'infini, du terrestre et du divin. Leibnitz, Mølan, Zeidler, soutiennent et confirment l'idée de Horst, et Bèze est forcé de convenir que si l'on accepte littéralement ees paroles sacramentelles: « Ceci est mon corps, » il faut admettre sans réserve la transsubstantiation. Hospinian pense comme Bèze.

Nous croyons à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie

Mais une partie de l'Allemagne y croit comme nous, et Luther a défendu ce dogme avec une force toute-puissante contre les sacramentaires.

Nous croyons au sacrement de la Pénitence.

A Augsbourg, en 1531, Mélanchthon disait au nom de ses coreligionnaires : Nous reconnaissons que la pénitence est un sacrement, et Horst ajoute : La confession et l'absolution ne sont pas seulement des actes religieux, mais des actes vraiment sacramentels.

A quiconque vous remettrez les péchés, ils seront remis, a dit saint Jean (xx, 23). Il y a là trois personnes désignées : le pécheur, *à quiconque;* le prêtre, *vous remettrez les péchés;* Dieu, *ils seront remis*. Donc, s'il faut trois personnes, deux ne suffisent pas. Exclure le prêtre, c'est arracher les clefs des mains de celui à qui le Christ les a données : Andrews raisonne parfaitement. Walker, Ammon, Bretschneider, ont répudié la confession faite à Dieu seul.

Nous croyons au sacrement de l'Ordre.

Car, dit Marheinecke, l'Ordre repose sur la parole de Dieu, et

l'élément de l'Ordre, c'est l'imposition des mains épiscopales; — et l'Ordre est d'institution apostolique, c'est Grundwig qui le dit et le prouve.

Nous croyons au sacrement de la Confirmation,

Parce que, comme le remarque Marheinecke, les apôtres ne l'ont pas introduit dans l'Église sans en avoir reçu l'ordre du Christ, et que la confirmation, suivant Leibnitz, couronne l'œuvre du baptême.

Nous croyons au sacrement de l'Extrême-Onction,

Parce que l'apôtre qui nous en a transmis l'institution n'agissait pas, dit Augusti, en son nom, mais comme serviteur du Christ; parce que l'Extrême-Onction a toujours été en usage dans l'ancienne Église, comme l'observe Grotius.

Nous croyons au sacrement du Mariage,

Comme Meyer, quand il définit le mariage, une alliance de la terre avec le ciel; la sainte union de deux êtres, en vertu de laquelle se perpétue le genre humain; un véritable sacrement, enfin.

Il faut entendre tous ces témoignages, rassemblés avec une patience si pieuse par Hœninghaus, pour se faire une idée de toutes les belles pages que les sacrements, ces sources de vie spirituelle, inspirent à nos frères dissidents. A lire ces pages, on croirait qu'il n'y a plus qu'un troupeau: jamais on ne dirait que ceux qui les ont écrites se sont exilés volontairement de notre Sion: ils l'aiment ici et ils la vénèrent comme nous. Gœthe lui-même vient, dans sa splendide poésie, raconter la vie de l'homme guidé par les sacrements divers de notre Église. Rien ne manque à son tableau, pas même l'huile sainte qui donnera bientôt au moribond « des ailes de séraphin pour voler jusqu'à Dieu! »

Voilà pour nos sacrements.

Nous croyons que la mort du bienheureux ne rompt pas tous les liens qui l'attachaient à cette vie; et nous pensons, comme l'éloquent Horst, que nous avons parmi les saints des intercesseurs

auprès de Dieu; et, comme Ber de Sanden, que les saints sont semblables aux anges du ciel, qu'ils nous écoutent et nous servent de médiateurs auprès de notre Père.

Nous prions pour nos frères décédés, parce qu'il est au delà de cette vie un lieu d'expiation qu'on nomme le purgatoire, dont Lessing prouve l'existence et par l'Écriture et par la tradition, et que doit traverser l'âme qui n'a pu se dépouiller de toutes ses souillures. Quel temps durera cette expiation? personne ne le sait. Mais nous soutenons, avec Scheldon et Meyer, que la vertu de la prière et l'intercession des bienheureux, de Marie surtout, appuyée sur les mérites du Sauveur, peuvent abréger la durée des peines purificatrices. Douce et sainte croyance, ajoutons-nous avec Collier, qui ravive la foi à l'immortalité de l'âme, enlève le voile noir qui couvre la tombe, et crée de mystérieuses harmonies entre ce monde et l'éternité!

Nous honorons les reliques et les images des saints, en répétant avec Krummacher: Est-il donc impossible qu'une vertu particulière s'attache aux ossements des martyrs? Cette pauvre femme malade, qui ne demandait qu'à toucher la frange de la robe du Sauveur, tombait-elle dans la superstition? Et si ce n'est pas la frange qui la guérit, mais la vertu du Seigneur, l'attouchement du vêtement resta-t-il stérile?

Nous croyons que la papauté est d'institution divine.

Reinhard expliquera notre pensée: Les clefs, dit-il, sont dans l'Écriture le symbole de la puissance (Isaïe, XXII; Apoc., I, 18). Quand le Christ dit à Pierre: « Et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux, » c'est comme s'il disait: « A vous le pouvoir suprême dans mon Église. » Certes, reprend Cowel, il fallait un chef suprême aux douze apôtres, pour qu'ils vécussent dans une unité parfaite de force, de principes et d'enseignement. »

Sans la papauté, la loi aurait disparu, et nous tous, chrétiens,

nous serions morts dans nos ancêtres, ou plutôt nous n'aurions pas vu le jour. »

Qui ne remercierait Tobler de ces belles paroles? En voici d'autres que de Maistre n'aurait pas désavouées :

« On nous dit que le pape n'est qu'un évêque ! Mais on sait quel pape couronna Charlemagne. Voudrait-on nous dire le nom de celui qui fit le premier pape ? Ah ! sans doute, le pape est évêque; mais il est aussi le saint Père, le pontife suprême, le grand calife, comme l'appelle Ibo Albufrède, de tous les royaumes, de toutes les principautés, et de toutes les cités occidentales. C'est le pape qui dompta la jeunesse effrénée, brisa le despotisme des rois, soutint les faibles, et, au milieu du bruit des armes, fit entendre aux monarques la voix de Dieu. Puissant par la mansuétude, objet de la vénération de millions d'êtres; grand aux yeux des souverains, maître d'une puissance devant laquelle passèrent, dans le cours de dix-sept siècles, et la dynastie des Césars, et les princes de Hapsbourg, et des héros, et des peuples, et des nations entières : — voilà le pape. »

C'est Jean de Muller qui parle ainsi du vicaire de Jésus sur la terre.

Et voilà cependant cette Église, dont ils sont obligés d'admirer les enseignements, qui leur paraît si belle dans ses institutions, si grande dans ses œuvres, si héroïque dans ses pontifes, si splendide dans sa liturgie, si unie dans ses membres, que les protestants essayèrent de détruire au seizième siècle; comme si la parole du Christ ne les eût pas condamnés d'avance à l'impuissance.

Cette fois, c'est l'histoire écrite par des réformés qui va chercher à déterminer l'origine et les causes de la réforme.

Nous arrivons au chapitre VII de Hœninghaus : — La fausse réforme.

Leur histoire débute comme la nôtre : elle reconnaît que l'Église avait besoin d'être réformée; et, comme, la nôtre, elle

avoue, par l'organe de Schrœckh et de Menzel, que la papauté travaillait efficacement à corriger des abus dont la chrétienté gémissait. Elle nous montre cette papauté au concile de Latran, sous Jules II et Léon X, s'occupant sérieusement à guérir les plaies de l'Église. A Léon X elle donne un plus beau titre que celui de protecteur des arts et des lettres ; à ses yeux, Médicis fut avant tout un chrétien. Elle salue en beaux termes cet écolier d'Utrecht qui fut pape sous le nom d'Adrien VI, vers qui l'Allemagne en pleurs tendit les mains, et qui écouta la voix de celle qu'il appelait sa fille bien-aimée : noble et sainte figure, si digne des respects de quiconque porte un cœur chrétien !

Tous les incidents du drame révolutionnaire joué par Luther à Wittemberg sont racontés par Plank, Schrœckh, Menzel, Vater, avec une véritable impartialité. Luther disputant à Leipzig, au château de Pleissembourg, avec Eckius, professeur à Ingolstadt, ne ressemble pas le moins du monde à l'image que nous en avait donnée son rival. C'est un théologien dont on ne rougit pas d'avouer la science théologique, aux reparties soudaines, aux saillies heureuses, à la parole colorée, un moine qui nous fait honneur, en un mot. Attristé par tout ce bruit qui menace de troubler le repos de l'Église, Léon X cite Luther à Rome; mais Léon X n'est pas l'homme colère que nous a dépeint le frère Augustin, le pape emporté qu'on arrache violemment au repos poétique du Vatican, et qui, pour se venger, rêve le supplice du novateur. La bulle de Médicis contre Luther, nous dit Menzel, est l'œuvre d'un père, plutôt que d'un juge. Le 10 décembre 1520, Luther convoque les étudiants de Wittemberg sur la place publique, pour assister à l'incendie de la bulle papale : acte insurrectionnel, dit Schrœckh, qui portait évidemment atteinte aux droits de l'autorité spirituelle d'une Église dont Luther se disait membre; attentat frappé d'avance d'illégalité, insulte à cette maxime que le moine défendait en chaire : A celui qui te prend ta robe, donne ton manteau.

La révolution religieuse était accomplie. Voyons donc quelle

symbolique nouvelle allait prendre la place de la dogmatique catholique.

Ici l'historien devient un moment théologien : il examine les doctrines de Luther.

Et d'abord nous voyons le moine, dans son duel avec Érasme sur le libre arbitre, nier que la créature puisse gagner le ciel, si elle ne croit sans réserve à l'impuissance de la volonté pour opérer le bien : l'homme est cloué au mal par une main céleste; il ne peut faire que le mal. Donne-t-il à manger à qui a faim, il fait le mal; — à boire à qui a soif, le mal; — un vêtement à qui souffre du froid, toujours le mal. Mais alors, disait Érasme, à qui la faute? A Dieu, sans doute. — Cela est vrai, répondait Luther; la faute n'est pas à la volonté manifestée de Dieu, mais à la volonté secrète de Dieu, qu'il faut bien se garder de scruter. Et alors Luther jette à son adversaire le passage de Moïse (I, 9) où Dieu endurcit le cœur de Pharaon. Érasme réplique avec raison que toute parole du livre saint ne doit pas être prise à la lettre; autrement l'apôtre ne serait qu'une pierre, et le Christ qu'une vigne. — Poison, riposte Luther, poison que tout sens figuré. — Mais, ajoute Érasme, saint Paul ne nous recommande-t-il pas de nous amender?... Il faut écouter la réponse du moine. — Oui, sans doute, saint Paul dit qu'il faut dépouiller le vieil homme; mais c'est un précepte désespéré qu'il énonce. L'apôtre, en le formulant, pensait : Faites-le, si vous le pouvez; mais vous ne le pourrez pas. En vérité, le Méphistophélès de Gœthe serait un ange comparé au Paul de Luther. Plank n'a pas besoin de nous dire que Luther offense ici les lois du sens commun.

Et quand on pense que Mélanchthon trouvait cet horrible fatalisme dans le livre qu'il appelait un vase d'ambroisie céleste; que Calvin expliquait son particularisme, c'est-à-dire la damnation de certaines créatures, à l'aide d'une nécessité libre qu'il avait trouvée dans la Bible; ne sommes-nous pas en droit d'appeler impie, avec Menzel, une dogmatique qui n'offense pas

moins la Divinité que l'homme, la raison universelle, que le cœur des théologiens qui l'enseignèrent ?

Bientôt une lutte ardente s'allume entre Wittemberg et Zurich. Wittemberg croit à la présence réelle ; Zurich la repousse. Cette dispute est dramatiquement racontée par Marheinecke, Arnold, Plank. Il y a des pages où la parole de Luther étincelle de verve et de raison. Quand la vieille langue de Hermann, si riche, si libre, fait la pauvre ou la prude, Luther, pour trouver une image qui mette son injure en relief, s'en va fouiller dans la langue que parle le paysan du Pollesberg un jour de marché. Mais Zwingli n'écrit pas toujours en face des glaciers de l'Albis ; son style s'échauffe aussi au foyer de la dispute, et alors il jette, dans sa colère, des impertinences à son rival, que les historiens réformés ne cherchent pas même à voiler. Il est curieux de voir le caractère, l'âme, l'intelligence du réformateur peints par ses disciples mêmes. Assurément, quand on aura lu le chapitre VII de Hœninghaus, on ne reprochera plus à la polémique catholique d'être quelquefois passionnée.

Après cette lutte de doctrines qui se heurtent et se détruisent, vient naturellement l'histoire de leur propagation et de leurs succès. Henke, Niemeyer, Kern, Plank, Ancillon, Daumer, Goës, cherchent et décrivent les causes du schisme allemand.

Caractérisons d'abord ce schisme.

« Ce fut une révolution, et les hommes qui se révoltèrent contre l'autorité furent de véritables révolutionnaires, » dit un Berlinois.

« Luther méconnut l'esprit du christianisme, et se détacha criminellement de la communion où une régénération chrétienne était seule possible, » dit Novalis.

« Au lieu de la concorde, de l'amour, de l'unité dont jouissaient nos pères dans la foi, la réforme nous donna des dissensions, des discordes, des troubles éternels, » dit Cobbett.

« Il était facile de prévoir que les moyens qu'on dut prendre pour étendre le règne de la révolte n'apporteraient au monde

que l'anarchie la plus épouvantable, » dit lord Fitz-William.

« Gorgée des biens qu'elle dérobait, des torrents de sang qu'elle versait, la réforme répandit autour de nous des maux de toutes sortes, » dit encore Cobbett.

Encore une fois, nous transcrivons mais non pas fidèlement, car nous affaiblissons ici l'expression colérique de quelques-uns de nos adversaires.

Les historiens qu'analyse Hœninghaus, semblent, dans leur récit des triomphes de la réforme en Allemagne, avoir eu devant les yeux cette phrase de Luther :

« Les beaux rayons d'or de nos ostensoirs ont fait plus de conversions que tous nos sermons. »

En Saxe, la réforme eut un double caractère : elle fut aristocratico-démocratique. Luther, dit le prédicateur Brochmand, donnait aux princes des couvents, aux prêtres des femmes, au peuple la liberté ! Voilà ce qui seconda sa cause : les biens des églises séduisaient les grands, la femme entraînait le prêtre, et l'abolition de la confession, qu'Arnold nomme le martyre des consciences, attirait l'homme du peuple.

Les biens du clergé offraient aux électeurs une riche proie : chaque sécularisation d'un couvent leur valait des prés, des vignes, des forêts, des terres, des menses abbatiales, des bibliothèques, des tombeaux souvent garnis de pierres précieuses. Aujourd'hui, si vous parcourez l'Allemagne, vous êtes tout étonnés de trouver, dans les musées de certains princes évangéliques, des chasubles tissées de soie, des calices en vermeil, des soleils d'or. Pour devenir possesseurs de ces trésors, ils n'avaient besoin que de prononcer ces quatre mots : Je crois à Luther. Le *Credo* d'Athanase donnait le ciel aux chrétiens du temps d'Arius; le *Credo* wittembergeois, au temps de Luther, donnait des abbayes aux électeurs saxons.

Ces princes saxons avaient un instinct admirable pour s'approprier les dépouilles du clergé catholique.

L'évêché de Naumbourg était vacant.

Suivant l'ancienne constitution de l'Église, le chapitre s'assemble, et, à l'unanimité, élit pour évêque Jules de Pflug, doyen de Zeitz. Mais l'électeur Frédéric imagine de contester aux chanoines leurs droits séculaires; et, de son autorité privée, nomme au siége vacant Nicolas Amsdorf.

Or sait-on ce qu'était Nicolas Amsdorf? Un fanatique, dit Plank; un brouillon qui, plusieurs fois dans le cours de son apostolat nomade, n'avait pas craint d'insulter à l'empereur lui-même.

Et Jules de Pflug? Un prêtre d'une vaste érudition, de mœurs angéliques, d'une douceur ravissante : c'est toujours Plank qui parle.

Le prince consulte Luther, qui répond : « Moi, Luther, qui me fais appeler pape et qui le suis en effet, je veux qu'Amsdorf soit évêque : je le sacrerai, moi; et Amsdorf pourra, grâce à la plénitude de ses pouvoirs, absoudre le pape de Rome. Voici la formule qu'il emploiera : En vertu de notre seigneur et maître et de notre auguste Père Luther I[er], je te voue aux flammes éternelles. Amen. »

Et cela se fit : mais sait-on pourquoi? On le devine déjà; c'est que Frédéric acquérait à cette affaire la principauté de Naumbourg qu'il ajoutait à l'électorat : le prince héritait de cent mille livres de rente, et Naumbourg gagnait un évêque dont Luther s'était plus d'une fois moqué.

En Angleterre, c'est aux morts que la réforme déclara d'abord la guerre. L'Angleterre était le pays des tombeaux, des tombeaux couverts de pierreries : or, dit ici l'historien, les séides de Henri VIII auraient ruiné le sépulcre du Rédempteur, s'ils avaient été sûrs d'y trouver quelques grains de poussière dorée. On commença par Cantorbéry, où deux tombes splendides, celles d'Austin et de Thomas Becket, attiraient ces oiseaux de proie. Austin avait établi le christianisme en Angleterre; Thomas Becket, sous le règne de Henri II, avait osé résister au roi, qui voulait opprimer l'Église : les tombeaux furent violés. Il fallait huit hommes

pour rouler jusqu'aux portes du temple les deux coffres qu'on avait emplis de l'or et de l'argent enlevés au sépulcre de Becket. Austin continua de garder sa couronne céleste de confesseur du Christ; mais, de par ordre du roi, Thomas Becket perdit la sienne et ne put plus être invoqué comme un saint. Son nom fut rayé du calendrier. La main royale, qui signera bientôt le meurtre de Thomas Morus, tira une ligne noire, dans le livre d'heures, sur le nom de Thomas Becket; et, grâce à cette tache d'encre, personne ne dit plus, en Angleterre : Saint Thomas Becket, priez pour moi.

Après les tombeaux vinrent les couvents : on n'y laissa pas un prie-Dieu.

On lit dans un document rapporté par l'historien : — «*Item*. Remis à Sa Majesté quatre calices d'or avec leurs quatre patènes, et une cuiller en or ; le tout pesant cent soixante-dix onces. Reçu, Henri, roi : » l'autographe est à Londres.

C'est que Henri VIII savait se faire obéir. Un jour, il fait porter au parlement par ses conseillers un bill qui confisque toutes les propriétés monastiques au profit de Sa Majesté. Quelques membres des communes, en qui restait encore une étincelle de probité, de foi peut-être, hésitent. Henri ordonne aux députés de l'attendre, le lendemain à midi, dans son antichambre. Les députés arrivent à l'heure dite ; mais le roi ne paraît pas. Deux heures sonnent. Voici Henri qui se promène à travers la double haie des députés qui s'est formée sur son passage, jetant çà et là des regards obliques, puis qui s'écrie : « On dit que mon bill ne passera pas ! Il passera, ou je prends vos têtes. » Le bill passa.

En Suède, la réforme luthérienne devait obtenir du succès, car l'État était obéré, et Gustave Wasa aimait l'argent. Le roi donc, dit Menzel, embrassa bien vite des doctrines qui lui permettaient de s'approprier les biens immenses du clergé. Seulement, il eut de grands obstacles à surmonter, et il sut en triompher avec une infernale habileté. Les peuples de la Scandinavie étaient attachés de cœur à la foi de leurs pères : il fallait, à force

de ruse et d'adresse, ruiner la vieille religion d'Ansgair, l'apôtre bien-aimé de la Suède. Or jamais homme qui porta couronne, ous pouvons l'affirmer, après avoir lu les récits de Geijer et de Ruhs, n'entendit l'art de la dissimulation comme Gustave. Il y a dans ce prince du renard et du lion. Dans une lettre, il écrit au pape : « Très-saint Père, pour défendre l'autorité de l'Église, nous sommes prêt à donner notre sang même ; soyez tranquille, nous travaillons à la conversion des schismatiques moscovites et des Lapons païens. » Or, quelque temps auparavant, il avait choisi pour prédicateur Olaüs Petri, qui débitait en chaire, contre le catholicisme, toutes les sottises qu'il avait entendu proférer à Wittemberg par Luther lui-même, son commensal.

Le peuple murmurait, les paysans des vallées surtout. « Pourquoi ces plaintes et ces murmures, mes bons amis des campagnes? écrit le roi. Dès que nous travaillons au soulagement des pauvres, les prêtres sont là qui crient que nous voulons introduire une doctrine nouvelle. »

Et ce jour-là même il assistait au mariage d'Olaüs Petri, et il répondait aux plaintes amères de l'évêque Brask, que Petri soutenait, l'Écriture à la main et à l'aide de la parole divine, qu'il avait pu prendre femme sans violer ses vœux de chasteté.

Cependant, à la vue des attentats répétés aux droits de leur Église, les paysans de l'Upland s'émurent et menacèrent de se soulever. Alors Gustave, suivi d'une garde considérable, se rend à Upsal, convoque les mécontents, les harangue, et leur déclare qu'au lieu de moines paresseux, vers rongeurs du pays, il veut leur donner des ouvriers véritablement évangéliques; les paysans s'écrient qu'ils veulent garder leurs vers rongeurs. Le roi comprima son indignation : il savait qui faisait pousser ces cris d'alarme.

Knut, ancien archevêque d'Upsal, Sunnanwaeder, ancien évêque de Westeraes, n'ont que le temps de s'échapper, car le prince avait donné l'ordre de s'emparer des deux prélats. Réfugiés en Norwége, ils reviennent en Suède, un sauf-conduit à la

main, que Gustave leur a fait délivrer, sont arrêtés, et deux jours après traduits devant les tribunaux.

Ils firent leur entrée à Stockholm, portant des vêtements souillés de boue, assis sur des chevaux étiques, le visage tourné vers la queue de la monture. Pierre Sunnanwaeder avait sur la tête une couronne de paille, au côté droit un glaive de bois ; Knut était ceint d'une mitre faite d'écorce de bouleau. Arrivés sur la place du marché, ils durent, par ordre du prince, trinquer avec le bourreau. Le 15 février 1527, Sunnanwaeder fut roué à Upsal ; le 18, Knut subit le même supplice à Stockholm.

Le renard s'était changé en lion.

Il faut au roi les revenus des évêchés, des couvents, des églises. Pour obtenir le consentement de la noblesse, il accorde aux grandes familles le droit de répéter par les voies judiciaires les biens qui avaient été donnés, vendus ou affermés jadis à l'Église par leurs ancêtres. Alors un tribunal se forme tout entier composé de nobles qui font l'office de rapporteurs et de juges, et les biens du clergé passent en partie dans les mains de la couronne, en partie dans les mains de l'aristocratie : c'est à peu près comme en Angleterre, où les Baring, ces grands banquiers de notre âge, entrèrent, sous Henri VIII, en possession des fondations d'Alfred le Grand.

Les biens des catholiques confisqués, on pourrait croire que Gustave va désormais se reposer : il n'en est rien. Au moyen âge chaque petite église, en Suède, possédait une sonnerie. Le roi convoitait les cloches, parce que, fondues, elles fournissaient une belle matière, qu'il trouvait moyen de vendre fort cher. D'abord, il ne demandait qu'une cloche de seconde grandeur : il laissait à l'église la grosse cloche. On ne croirait pas que cette spoliation faillit opérer une révolution en Suède. Les paysans de la Dalécarlie aimaient avec passion leurs cloches. On sonnait au village quand l'enfant venait au monde, quand il était présenté sur les fonts baptismaux, quand, devenu grand, il s'approchait de la sainte table, quand, plus tard, il venait avec sa fiancée recevoir

la bénédiction nuptiale, quand, malade sur son lit, il demandait au prêtre l'extrême-onction : le son de la cloche se mêlait à toutes les joies comme à toutes les fêtes du paysan.

Le paysan de la Dalécarlie chassa donc ces chasseurs aux cloches ; un pauvre pâtre, du nom de Nilsshon, était à la tête des révoltés. Un jour, le roi paraît à la tête de troupes nombreuses. Le village est entouré, et Nilsshon est rompu avec ses compagnons de révolte, et leurs têtes coupées, puis plantées sur des pieux, pour servir d'avertissement et de menace à tous ceux qui voudraient les imiter.

Le catholicisme était enseveli dans le sang.

Le Danemark obéissait à Christiern II, prince ambitieux, avare, cruel, lâche assassin de patriotes qu'il avait immolés à sa peur. Christiern II obéissait à une Flamande de basse extraction, la fille Duweke. La maîtresse du roi avait pris goût aux doctrines de Luther : la confession lui pesait. Elle parvint aisément à *convertir* son royal amant. Or les archevêques de Lund en Danemark, de Drontheim en Norwége, les évêques de Roskild, de Ripen, d'Odensée, et beaucoup d'autres, n'étaient pas moins riches que les prélats de la Suède : on convoitait leurs biens. Un prédicateur luthérien, du nom de Martin, fut appelé et prêcha publiquement la réforme dans les églises de Copenhague. L'archevêque de Lund possédait l'île de Bornholm, le roi la réclama : le prêtre la refusa : on le mit en prison, ainsi que ses chanoines : et le monarque prit possession de l'île en 1521. Schlageck fut nommé évêque de Lund ; puis, en 1522, pendu et brûlé, parce qu'il avait des velléités d'opposition. Sa Majesté Danoise honora de sa présence la potence et le bûcher.

Qu'on ne s'y trompe pas : nous continuons d'écrire sous l'inspiration d'autorités protestantes.

Il existe un code qui porte le nom de ce prince. A l'article *Clergé* on lit : « Il est permis à tout prêtre, à tout évêque, à tout moine, d'acquérir, — mais après qu'il aura docilement obéi au précepte de saint Paul (Timothée, III) ; en d'autres termes, qu'il

aura pris femme. » Or, il faut le dire à l'honneur du clergé danois, qui fut merveilleux comme le clergé suédois dans la persécution : presque personne n'accepta la proposition de Sa Majesté. On pouvait emprisonner les prêtres, les exiler, les tuer au besoin; mais les faire apostasier n'était au pouvoir ni du bourreau ni du prince. Quant aux renégats, ils saluèrent la disposition législative comme une tendresse monarchique, prirent femme, et femmes quelquefois même, et se servirent des dépouilles de ceux dont ils avaient volé la place pour se rendre propriétaires terriers. La couronne trouva, dans le nouveau clergé, un auxiliaire puissant de propagande luthérienne.

Sous Frédéric Ier, l'aristocratie suédoise, dans la prévision de la ruine prochaine du sacerdoce catholique menacé par le prince, s'était hâtée d'adopter la symbolique luthérienne. C'était toujours ce soleil d'or dont parle le moine de Wittemberg, qui faisait ses miracles accoutumés : à chaque noble converti, dit Baden, tombait en partage quelque bien d'Église, et comme l'Église était fort riche, les miracles étaient nombreux.

Il faut avouer que, si le protestantisme se contentait de rapporter ici sèchement l'histoire de ces apostasies, qui rappellent trop souvent le *Que me donnerez-vous, et je vous le livrerai?* ce récit finirait par être fastidieux. Mais, à côté de ces chutes à prix d'argent, il a placé, dans l'intérêt de la vérité, les nobles exemples de fermeté et de foi chrétienne donnés par le clergé catholique. Les évêques apparaissaient, dans la narration de Hœninghaus, rayonnants de majesté. On les spolie, ils protestent ; on les emprisonne, ils se taisent : on les tue, ils chantent.

On se demande tristement ce que le pauvre peuple dut gagner à toutes ces violences. — Rien, répond bien vite Baden ; ce ne fut que la noblesse qui profita de la chute du vieux culte. Elle reçut, soit en fief, soit en propriété héréditaire, tous les biens sécularisés. Le roi l'autorisa même à revendiquer les domaines inféodés : seulement, elle devait faire la preuve que ces biens avaient été légués par ses ancêtres aux églises et aux couvents.

La preuve se faisait devant le tribunal de l'endroit où résidait le noble réclamant. Or, ajoute notre historien, il est facile de comprendre qu'une rigoureuse impartialité ne dictait pas toujours la décision des juges.

En Norwége, la lutte fut longue et souvent sanglante ; c'est en 1528 que le premier prédicateur luthérien parut à Bergen. L'archevêque de Drontheim, chef du clergé norwégien, les évêques de Bergen, d'Obloë, de Hammer, de Stavanger, refusèrent de déserter la religion de leurs pères. Olof, archevêque de Drontheim, resta le dernier sur la brèche. Quand il apprit qu'on envoyait, pour le prendre, des bâtiments chargés de soldats, il s'embarqua et fit voile pour les Pays-Bas.

C'est Schiller qui raconte la révolution religieuse des Pays-Bas. Il est, dans son récit, historien et poëte. Le poëte nous transporte à Alost, au milieu de cette cohue de paysans armés de rapières, de hallebardes, de coutelas, qui obéit aux ordres de Hermann Stricker, moine apostat. Au milieu du camp s'élève une église construite à la hâte à l'aide de troncs et de branches d'arbres dérobés à la forêt voisine : des chariots superposés figurent la porte du camp. Quiconque passe par là est obligé d'entrer dans le bivac et d'entendre Hermann, qui, du haut de son escabeau, débite ses lazzi contre le pape et la messe. Cet orateur, du reste, excelle à jeter la saillie moqueuse; sa récompense ordinaire est celle des acteurs : on bat des mains pour l'applaudir. Tout autour du camp sont des échoppes, où des libraires vendent leurs marchandises : des traités contre l'Antechrist et la bête de l'Apocalypse.

L'historien flagelle de sa parole toute chrétienne ces propagandistes de tréteaux.

C'est Schrœckh qui s'est chargé d'achever le récit de Schiller. Hœninghaus, il faut lui rendre justice, ne cite que des noms illustres.

La victoire était à la réforme. Tout ce qu'elle avait recueilli sur son passage, dans les Flandres, d'ouvriers, de matelots, de

paysans, de mendiants, de filles perdues, armés de haches et de cordes, se jette dans les bourgs et les villages des environs de Saint-Omer. Ils font sauter les portes des églises et des couvents, renversent les autels, brisent les statues et les foulent aux pieds. Enhardis par le succès, ils poussent jusqu'à Ypres, escaladent, au moyen d'échelles, les murs de la cathédrale, en brisent les tableaux à coups de hache, en dépouillent les autels, en volent les vases sacrés. Quelques jours après, les mêmes scènes se renouvelaient à Bruxelles dans l'église de Sainte-Gudule. Tout à coup un des briseurs d'images ayant aperçu la statue de la sainte Vierge, lui ordonne de crier : Vivent les Gueux ! la statue reste muette. Alors on la renverse de son piédestal; on lui traverse le corps à coups d'épées et de poignards, et on lui abat la tête au milieu de danses folles que des filles de joie et des voleurs forment autour de l'image vénérée. Puis on marche au Christ. Sa statue, de grandeur naturelle, placée entre les deux larrons, est jetée à terre et brisée à coups de hache : celles des deux larrons sont respectées. Oh ! les belles larmes qui coulent des yeux de Fessler, de Kirchhof, de Schiller, au récit de toutes ces profanations!

Recueillons-nous un moment et répétons, la joie dans le cœur, les nobles paroles qui tombent de leurs lèvres :

« Ah ! dit Kirchhof, combien ne devons-nous pas regretter que Luther ait placé, entre les fils du même père, des armes aussi terribles que le libre examen!

« Ce vieil édifice, auquel je n'aurais jamais voulu mettre le feu, dit Jean de Muller, a été brûlé par des incendiaires qui ne songeaient, à la lueur des flammes, qu'à piller et à voler ! Ces vieux pans de murailles qui, depuis tant de siècles, supportaient l'édifice catholique, auraient dû être nettoyés de leur poussière séculaire, mais non pas étayés par des ballots de papier !

« Toutes les larmes des hommes ne suffiraient pas, dit Leibnitz, pour pleurer le grand schisme du seizième siècle. »

« Le poëte a raison, dit Schlegel : lorsque s'élève une nouvelle

doctrine, l'amour et la foi ont le sort de l'ivraie : on les coupe comme de la mauvaise herbe. »

Le terrible monosyllabe NON, trois fois répété par Luther à la la diète d'Augsbourg, n'avait pas détrôné l'autorité : le monosyllabe avait seulement ôté son diadème au pape, ou à l'autorité vivante, immuable, éternelle, pour le poser sur un signe muet, que le moine nommait le Verbe de Dieu, et qui, tombé des lèvres de Luther, n'était plus, pour ses disciples, qu'une parole humaine, caduque et vieillissante. Au lieu donc d'une théocratie vivifiée par le souffle incessant du Saint-Esprit, on allait avoir, pour soumettre l'entendement aux vérités du salut, une démocratie religieuse : le peuple devenu prêtre. Il est certain que, par la consécration du libre examen, le peuple gagnait une royauté, celle de la parole. Il pouvait douter : or la croyance obtenue par le doute, c'est le royaume de la foi abandonné à qui prétend savoir lire. Dès que la révolte se réfugiait dans l'Écriture, pour échapper au pouvoir du grand prêtre, qui, depuis quinze siècles, avait été regardé comme le vicaire de Jésus sur la terre, les livres saints devaient fournir des armes nombreuses à toute individualité qui se croirait assez forte, assez intelligente pour combattre Luther et ses néologies. La parole, c'était l'eau du torrent, qui détruit ce qu'elle a d'abord fécondé. La grande loi du talion allait être appliquée au docteur Martin : on devait lui rendre doutes pour doutes, et au besoin blasphèmes pour blasphèmes. Vous avez donné au peuple une royauté, le peuple vous brise, s'il est le plus fort : cela est logique. Luther, dans les paroles sacramentelles, trouvait le dogme de la présence réelle. Carlstadt le cherchait à la même source, sans le rencontrer. Il devait y avoir lutte : la réforme allait se réformer.

Luther, tant qu'il vécut, avait su retarder la dissolution de son Église. Ce n'était pas seulement à l'aide de cette parole allemande, si puissante dans sa bouche, qu'il était parvenu à dompter l'esprit de rébellion. Plus d'une fois, infidèle aux lois de la logique, il avait employé l'épée de son électeur pour chasser de

la Saxe, tantôt le pauvre Carlstadt, son vieux maître en théologie, qui ne comprenait pas le sens du mot grec τοῦτο; tantôt Schwenkfeld, qui préférait l'esprit à la lettre; tantôt Julius Agricola, qui rejetait la loi pour s'attacher à la grâce.

Après la mort de Luther, deux phénomènes se manifestent dans la réforme : l'adoration de l'homme, le rejet de ses doctrines.

Luther, aux yeux des théologiens de Wittemberg, c'est l'ange de l'Apocalypse qui traverse le ciel l'Évangile à la main. Mathésius l'appelle le bienheureux; Justus Jonas lui donne le nom de prophète; Aurifaber recueille les propos de table du docteur, afin qu'aucune parcelle des mets célestes qu'il servait à ses convives ne soit perdue; et Éobanus Hessus chante : Saint Paul, oserais-je le dire, n'a pas remué l'humanité haletante, comme Luther par sa parole apostolique.

Or, c'est la parole apostolique de cet autre saint Paul que nous allons voir niée, déchirée, honnie, par ses disciples eux-mêmes dans le chapitre VIII de Hœninghaus : — DISSOLUTION DE L'UNITÉ PROTESTANTE.

A peine Luther expirait-il, après avoir écrit sur les murs de sa chambre cette sentence prophétique : « Pape, quand je vivais, j'étais pour toi la peste; quand je serai mort, je serai pour toi la mort, » que la révolte éclatait dans l'Église wittembergeoise. On reprend un à un tous les dogmes qu'il enseigna, et qu'on défend ou qu'on repousse. A Iéna, s'élève une université qui veut ruiner celle de Wittemberg, dont elle commence par condamner la dogmatique. L'Allemagne a des apôtres qui la tiraillent en tous sens; elle a des Schwenkfeldiens, des Antinomiens, des Anabaptistes, des Corruptèles, des Osiandristes, des Stancaristes, des Majoristes, des Adiaphoristes, des Synergistes. En Thuringe, paraît un nouvel Évangile, auquel on a donné le titre de *Confutation*, et dont il faut adopter les enseignements, si après cette vie on ne veut pas être privé de sépulture. Wesenbach, qui refuse de le recevoir, est chassé de Iéna, et Strigel, qui se permet

d'en rire, enfermé dans la forteresse de Grimmenstein. C'est un pape en hermine, le duc électeur, qui fait la police des consciences. Sur ses ordres, Strigel, prédicateur à Iéna, est arraché de son lit et conduit à Leuchtenbourg, et Mulick à Weimar, pour avoir, l'un et l'autre, médit du symbole protégé par Sa Grâce.

La querelle sur le libre arbitre se réveille.

Flacius enseigne que l'homme est plus misérable que la lune, qui reçoit sa lumière du soleil, tandis qu'il ne peut aspirer un seul rayon du soleil éternel. Comme l'or en se consumant se résout en écume, ainsi l'homme, par suite du péché originel, d'ange est devenu démon.

Strigel compare l'homme au moribond qui, tout juste, a ce qu'il faut de force pour ouvrir la bouche au médecin qui présente la potion.

Tout ce qu'il y avait de théologiens éclairés en Allemagne se passionne pour cette affreuse doctrine qui ôte à l'homme sa liberté, le dégrade jusqu'à la bête ou au ver de terre. Ces belles intelligences créées à l'image de Dieu sont toutes glorieuses quand, à l'aide d'un texte de l'Écriture, elles croient avoir démontré que le seul être de la création qui marche en regardant le ciel n'est que fange et pourriture.

Puis vient la querelle sur le sacrement de l'Eucharistie, plus vive, plus féconde en péripéties douloureuses que celle sur le libre arbitre. Étudiants, prédicateurs, professeurs, ouvriers, se mettent à disputer sur la présence réelle avec une loquacité comique. On dispute sur la question de savoir : — si le pain dans l'Eucharistie est le véritable corps qui fut attaché sur la croix du Golgotha; — si les mécréants participent au corps du Christ; — si le traître Judas a mangé le corps du Christ; — si le corps du Christ est donné dans le pain et sous le pain, ou sous le pain et dans le pain, ou avec le pain, ou dans, avec et sous le pain, autour et à l'entour du pain. Ceux qui tenaient pour *dans le pain* ne voulaient pas héberger ceux qui tenaient pour *sous le pain*. En vain Frédéric III, électeur palatin, essayait-il d'interposer son

autorité et de prêcher la paix, ces discussions continuaient. Il proposait d'adopter, pour terminer tout différend, la Confession d'Augsbourg. Alors Hessus, le grand meneur, répondait : De quelle édition? de la première ou de la seconde? de la troisième ou de la quatrième? de l'édition revue et corrigée? de l'édition revue, corrigée et augmentée? Beau symbole, ajoutait il, qui a été changé plus de six fois, et qui maintenant a l'ampleur d'une botte hongroise ou d'une cape polonaise, et derrière lequel le bon Dieu, aussi bien que le diable, pourrait se tapir commodément. C'est Menzel qui rapporte le propos.

Si vous avez lu les *Epistolæ obscurorum virorum*, plus d'une fois vous avez dû sourire au récit des disputes des moines de Cologne sur les entités d'Aristote. Qui donc écoutait aux portes du couvent des Dominicains? Un poëte, Ulrich de Hutten, homme d'esprit assurément, mais dont le témoignage est fort récusable, car les moines n'ont pas imprimé leurs cahiers de philosophie. Mais ici comment ne pas croire à la narration de Menzel et de Henke, qui avaient sous les yeux les thèses sur l'Eucharistie soutenues par les cercles de la Thuringe et de Meissen, de Wittemberg et de Iéna? Les pièces du procès sont là, imprimées sur beau papier, souvent ornées, comme c'était alors la coutume, de gravures sur bois où les théologiens protestants s'amusent à caricaturer les théologiens réformés avec plus de méchanceté que de malice. La méchanceté est jusque sur le titre du pamphlet. Jean Prætorius appelle le sien la doctrine de Calvin puisée dans les marais puants des synagogues de Genève, et distillée dans les fours d'Aristote; — Bèze nomme son libelle le cyclope ou le mangeur de chair humaine.

Il y a deux adverbes, *dans* et *sous*, qui ont fait couler plus de flots d'encre et d'injures que Luther n'en répandit dans ses disputes avec les « papistes. » A Wittemberg, pour être professeur, il faut croire à *dans* et *sous*; à Iéna, rejeter *dans* et *sous*; à Heidelberg, être indifférent pour *dans* et *sous*.

De l'Eucharistie, on passa bientôt à la confession. Jean-Gas-

pard Schade, prédicateur à Berlin, qualifiait cette pratique de meurtre spirituel. Il soutenait en chaire que tout confessionnal était un siége de Satan, une mare de feu. Mais Deutschmann, qui prêchait à Wittemberg, dans la chaire même qu'avait si longtemps occupée Luther, défendait la confession. Pour convaincre son adversaire, il publia un gros factum où il établit qu'on se confessait dans le paradis terrestre. Son livre a pour titre : « la Confession et le confessionnal, fondés par le grand Jéhovah Élohim, dans le jardin des délices. » A la même époque, Jean Lyser, de Leipsick, théologien renommé, enfantait toutes les semaines une feuille de papier noircie pour démontrer, l'Écriture à la main, qu'il est permis d'avoir plusieurs femmes légitimes à la fois. Le bibliothécaire Laurent Bayer, pour plaire, dit Henke, à son prince l'électeur palatin, démontrait, à l'aide du Nouveau Testament, que la polygamie n'a jamais été défendue de Dieu. C'était l'opinion de Samuel-Frédéric Wellenberg, jurisconsulte à Dantzig, du célèbre professeur de droit à Wittemberg, Samuel Stryk, et de Thomasius à Leipsick. Jean Dippel s'insurgea contre le luthéranisme. Il traitait publiquement Luther de charlatan, et refusait toute espèce d'efficacité aux sacrements : le baptême à ses yeux n'était qu'une momerie; le prêtre n'avait reçu ni de Dieu ni de l'homme le pouvoir ou l'ordre d'absoudre les péchés, et dans le véritable royaume du Christ, l'autorité séculière était une superfétation. Dippel fut regardé par quelques-uns de ses disciples, et surtout par le médecin Ackermann, comme un apôtre envoyé du ciel. En 1635, Mathias Hœ, prédicateur à la cour électorale de Saxe, et qu'on appelait la Bouche d'or, promit de prouver que Calvin n'était qu'un arien déguisé, et il tint parole en extrayant des œuvres du réformateur génevois cent propositions qui sentaient l'arianisme. Le pouvoir, honteux et chagrin de tous ces schismes qui désolaient son Église, fit composer un beau livre sous le titre de *Formule de concorde*. A peine a-t-il paru, que le malencontreux écrit est commenté, torturé, et de nouvelles sectes se lèvent, qui prennent le nom de Kargistes, de Hubéristes, de

Hoffmanistes, de Satléristes, de Krypticiens, de Knoticiens. Par intervalles on revient aux folles rêveries de Carlstadt. En Suisse, un paysan nommé Iénas se dit inspiré du Saint-Esprit, prend la plume, écrit un gros volume contre les doctrines luthériennes, fait des conversions, est mis en prison et décapité. Plus d'une fois, quand la parole ne pouvait avoir raison d'un docteur entêté, on eut recours au gibet.

Mais nulle part comme en Hollande ne pullulent les sectes. Là vous trouvez des dogmes qui ressemblent aux étoiles signalées par Herschell et qui se cachent un moment pour reparaître plus tard; de petits ruisseaux qui arrosent dans un cours de quelques coudées deux ou trois symboliques; des haies vives de jardins qui servent de limite à deux cultes divers; des girouettes dont la forme droite ou oblongue indique qu'elles tournent au vent de l'arminianisme ou du gomarisme; des ponts qui touchent d'un côté au particularisme, de l'autre à l'universalisme. On ne demande pas au voyageur son passe-port, mais sa profession de foi. Croit-il que Dieu n'a destiné aucune de ses créatures à la damnation éternelle, il peut entrer à Delft, mais on lui refusera les portes d'Utrecht. Pense-t-il que Dieu, par un décret immuable, pousse au péché et damne violemment les enfants d'Adam, qu'il entre à Bréda, on l'hébergera gratuitement peut-être; mais qu'il ne s'avise pas de demander l'hospitalité à Berg-op-Zoom, on l'emprisonnerait. Que faire? Changer de dogmatique à chaque clocher.

Après le dogme vient l'œuvre révélée. C'est d'abord l'Apocalypse de saint Jean, dont Œder, le surintendant, nie l'authenticité. Vogel conteste l'inspiration divine aux livres de Néhémie, d'Esdras et d'Ézéchiel. Semler va plus loin, il ne croit à la révélation d'aucun des fragments de l'Ancien Testament. Selon ce théologien, ce qui prouve qu'un livre est inspiré, ce n'est pas le témoignage d'une Église, mais la *moralité* même du sujet qui s'y trouve développé : or « il n'y a rien de moral, rien qui ennoblisse l'âme, rien qui élève ou agrandisse l'esprit, dans l'Ancien

Testament, que jamais ni le Christ ni les apôtres n'ont recommandé. »

Hœninghaus, à l'aide de Vater, de Tzschirner, de Claudius, de Schultz, de Cobbett, etc., nous fait assister à toutes les transformations religieuses qui s'opérèrent en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, en Belgique. Ce sont des protestants qui nous servent d'introducteurs dans ce temple chrétien, où chacune des erreurs qui épouvantèrent le monde depuis Eutychès jusqu'à nos jours a son prêtre et son desservant.

Autrefois la pensée humaine restait pendant un siècle en travail d'une nouveauté; dans l'Église luthérienne, chaque mois en voit naître plusieurs. Les noms seuls des diverses sectes dont Hœninghaus fait connaître la symbolique formeraient plusieurs pages. Quelque chose de douloureux saisit l'âme qui contemple cette décomposition du christianisme : c'est l'intolérance des sectaires qui, nés au souffle de l'examen, se roidissent contre l'examen et veulent l'étouffer. Tous les moyens violents que nous avons vu, dans le dernier chapitre, mettre en usage pour fonder le règne de l'école luthérienne, sont employés par les disciples de Luther contre les disciples de Calvin, et contre les Luthériens par les Calvinistes : le pouvoir fait de la propagande et de la force. Devenu juge des consciences, il règle les formes du culte, fait dresser des symboles, impose des exégèses et s'attribue le don de l'infaillibilité. Son livre est la Bible qu'il se croit le droit d'interpréter : il veut bien que les dissidents l'ouvrent, mais sous la condition qu'ils n'y trouveront que ce que lui-même y trouve. Son Saint-Esprit doit être le Saint-Esprit de tout le monde : liberté religieuse, liberté civile, il a tout confisqué. Mais quoi qu'il fasse, une puissance plus grande que la sienne marche et s'avance : le rationalisme déborde de toutes parts, et le pouvoir à la fin est obligé de reconnaître cette royauté nouvelle.

Le projet conçu par Guillaume III, roi de Prusse, d'une réunion des deux Églises protestante et réformée, est-il donc autre chose qu'une pensée de rationalisme? Comprend-on deux chré-

tiens venant à la même table de communion pour recevoir de la main du même ministre, l'un le corps du Christ, l'autre le symbole du corps? Mais c'est une troisième Église que le prince a créée, une Église qui n'est ni luthérienne ni calviniste!

Et maintenant, à travers toutes ces ruines amassées par le protestantisme, ne nous sera-t-il pas donné d'entendre quelques voix qui consoleront nos âmes attristées? Elles ne nous manqueront pas Henke, après nous avoir conviés à une soirée de famille américaine où le père appartient à l'Église presbytérienne, la mère à l'Église évangélico-luthérienne, le fils à la secte des Anabaptistes, la fille à la communauté des Méthodistes, Henke nous dira : Écoutez la prière du Christ : Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient UN comme nous.»

La vérité est donc dans l'unité?

« Oui, car deux religions vraies, c'est une absurdité manifeste, » ajoute Cobbett.

Il y a près de cinquante ans, un des beaux génies de l'Allemagne, le comte de Stolberg, attristé par tous les déchirements auxquels son Église était en proie, se recueillit, joignit les mains, pria, et se réfugia dans le catholicisme. Cette conversion fit du bruit : voici en quels termes elle est jugée par Tzschirner et Köhler :

« Nous comprenons, dit Tzschirner, qu'un homme tel que Stolberg a dû chercher dans le catholicisme une paix du cœur que ne pouvait lui donner son Église : il voulait échapper au doute, il s'est abrité sous une autorité qui se glorifie d'une assistance incessante de l'Esprit de toute vérité. »

« Sous l'aile d'une Église, dit Köhler, dont le surnaturalisme est le seul conséquent. »

C'est grâce à la réforme que la lettre fut mise à la place de la tradition; que la lettre devint le seul criterium de la vérité; que la lettre fut désormais l'unique voie de salut : « En sorte, dit Fichte en souriant, que quiconque ne savait pas lire n'avait pas

d'espoir d'arriver au royaume des cieux! » C'est encore à l'aide de la lettre que la réforme essayera de soutenir et d'étendre ses conquêtes. Ici s'ouvre un des beaux chapitres du livre, le chapitre IX : — ATTEINTE PORTÉE PAR LE PROTESTANTISME AUX SALUTAIRES INSTITUTIONS DE L'ÉGLISE.

Pour convertir les peuples, l'Angleterre imagina les sociétés bibliques : à notre missionnaire vivant, elle substitua un volume relié en basane, qu'elle fait distribuer souvent par des colporteurs, qui ne l'ont jamais lu, ou qui l'ont lu sans croire ce qu'il renferme. Le comité de Londres a toujours pensé qu'un incrédule peut être un fort bon distributeur; et l'un des membres du comité biblique écossais, M. Thomson, disait, le 16 mai 1830, qu'il n'hésiterait pas à se servir du diable lui-même, si le diable se présentait pour se mettre aux gages de la Société.

Ces missionnaires s'imaginent que distribuer l'Évangile, c'est évangéliser : et ils calculent le nombre des conversions sur le nombre de Bibles qu'ils ont adressées, pendant l'année, aux correspondants de l'agence biblique anglaise, dans les diverses possessions de l'empire britannique. Le général Hislop, dans son histoire de l'expédition contre les Mahrattes (*Month. Rev.*, n° 94), s'est permis de rire de cet étrange calcul. Whilt, dans ses remarques sur la situation des Indes orientales, avoue qu'en Orient les conversions signalées par le *Quarterly-Review* sont complétement inconnues.

En général, les peuples sauvages reçoivent avec empressement les Bibles dont on leur fait présent, mais c'est pour les échanger immédiatement, avec des marchands qu'ils connaissent, contre de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs. Les Bibles traduites en chinois par Morrisson, et expédiées dans l'Empire Céleste, ont été publiquement vendues à l'enchère et achetées en grande partie par des cordonniers qui se servaient de la reliure pour faire des semelles de souliers. N'est-ce pas là, dit l'auteur des *Bemerkungen eines Protestanten in Preussen*, une preuve éclatante que la lettre, lors même qu'elle est l'image fidèle de la parole divine,

reste toujours dans son linceul, et que pour en sortir, elle a besoin d'une parole vivante? « Je ne tiens pas, ajoute-t-il, aux sociétés bibliques, et je leur préférerai, je le dis tout haut, quand il s'agit de répandre la semence du christianisme, les sociétés bibliques en chair et en os des Jésuites. Nous avons, il est vrai, nos établissements de missions, mais le protestant est bien moins propre à conquérir des âmes au Christ que le catholique qui présente aux sauvages ses splendides sacrements, ses miracles perpétuels, ses sources fécondes de grâces, ses eaux intarissables de vie spirituelle, et toutes les pompes de sa liturgie. » Il y a dans ce chapitre de magnifiques révélations sur l'héroïsme des missionnaires catholiques. On croit rêver en les lisant; elles sont bien d'écrivains protestants : leur nom est inscrit au bas du feuillet, avec le titre et la page de l'ouvrage.

Frappé des conquêtes du catholicisme, le protestantisme voulut avoir aussi ses missionnaires. En Angleterre on réunit des sommes immenses pour cette œuvre de propagande. Un jour donc, au lever du soleil, des hommes de bonne volonté, grassement payés par les comités, partent pour les contrées du nouveau monde, emportant avec eux des cargaisons de Bibles écrites dans l'idiome des naturels qu'ils allaient visiter. Au lieu de se rendre à l'église, comme nos missionnaires, avant de s'embarquer, ils vont à l'Amirauté, et quelquefois au bureau des affaires étrangères, pour recevoir leurs instructions, et toucher leurs premières années de revenus bibliques.

Je voudrais que celui qui me lit eût ouvert devant lui un de ces petits cahiers à la couverture bleuâtre, qui paraissent mensuellement pour raconter aux membres de la Propagation de la foi les miracles opérés à quelques mille lieues de leur patrie par nos missionnaires catholiques; je le voudrais, afin qu'il comparât les récits des ouvriers des deux cultes.

« Depuis mon arrivée à Banghalpore, dit le missionnaire anglican Christian, je me sens à peine le courage d'avouer que je n'ai pu baptiser que deux indigènes. »

« Et moi, dit l'évêque anglican Héber, à Cawpoor, jusqu'à ce jour, j'ai fait un seul baptême. »

« Et moi, à Rag-Mahul, pendant toute ma vie, je n'ai pu opérer une seule conversion. »

« Et moi, dit un autre missionnaire, si je réussissais à Jaffa à faire un ou deux disciples, je m'estimerais bien heureux. A mes sermons j'ai pour auditeurs un adulte et trois enfants. »

« Dieu soit loué! dit Hébert, voilà le quatrième indigène que j'enfante à l'Évangile. »

« Après sept ans de patience et de travaux à Burdevan, j'ai enfin un paroissien, » dit Townley.

On pense bien que la réforme a dû chercher l'explication tout humaine de cette différence de succès parmi des ouvriers qui semblent travailler à une œuvre commune.

Il est important de recueillir les aveux de nos frères.

Et d'abord ils conviennent en général que le missionnaire protestant ne ressemble nullement au missionnaire catholique. Presque toujours le distributeur de Bibles fait le commerce à son compte; il vend des grains, des noix de coco; il achète des propriétés, dont il échange les produits; il frète des navires; il signe, en qualité de consul, les permis d'embarquement; il a des recettes thérapeutiques dont il tire profit; il est médecin; au besoin, il se sert du forceps pour délivrer ses paroissiennes en couche, comme ce Pritchard, dont les deux mondes ont parlé. Les méthodistes accoucheurs défendent le vin aux convertis, mais ils font venir à grands frais du nord de l'Amérique une excellente bière qui se vend, dans la Polynésie, plus cher que le vin en Prusse. « Quelques-uns d'eux, ajoute indiscrètement Geijer, ont amassé en moins de deux années une fortune de quarante à cinquante mille francs. »

Après des tentatives multipliées, les méthodistes parvinrent à s'introduire à Taïti. Ils gagnèrent à leur doctrine le roi Tajo. Cette conversion fut le signal d'une sanglante révolution : des races entières, qui ne voulaient pas recevoir la Bible, furent

égorgées par le nouveau converti. Après sa mort, Pomaré, roi de la petite île de Tabua, s'empara de l'archipel et vint établir sa cour à Taïti : il s'était fait baptiser. Il mourut dans la force de l'âge, par suite de l'abus qu'il faisait des liqueurs fortes que lui vendaient les navigateurs anglais. Un enfant lui succéda, auquel les missionnaires choisirent pour régent un Taïtien, « véritable montagne de chair, qui, de loin, ressemblait bien plus à quelque animal inconnu qu'à un être humain. » Le précepteur de l'enfant roi était le missionnaire Noll. Au jour du couronnement de Sa Majesté, on fit prêter serment au souverain sur la Bible de propager et de défendre l'Évangile. Si le christianisme de Noll abolit les sacrifices humains, il fit immoler plus de pauvres créatures qu'on n'en avait jamais sacrifié aux dieux du paganisme. La population de Taïti, estimée par Forster à cent trente mille, fut bientôt réduite à huit mille. « Ainsi, dit Kotzebue, le méthodisme a fait l'office de la peste. C'est l'ange exterminateur qui a traversé ces riantes contrées, tuant tout ce qu'il touchait de son glaive. Prier et obéir, voilà la double charte imposée aux Taïtiens. Un officier de police est chargé de conduire les habitants à l'église, comme on y conduirait des galériens, un gros bambou à la main, à l'aide duquel ce berger évangélique pousse ses pauvres brebis dans les pâturages spirituels. » Wilson, qui longtemps administra cette île, de matelot s'était fait théologien. Taïti, où nous avions un moment l'espoir de voir apparaître la croix du missionnaire catholique, vient de retomber dans les mains des méthodistes.

A côté de ce récit des missions protestantes au delà des mers, emprunté aux rapports officiels des missionnaires eux-mêmes, aux comptes rendus des sociétés bibliques de Londres et d'Édimbourg, au *Quarterly Review*, aux voyages de circumnavigation de capitaines anglais, suédois, hollandais et prussiens, Hœninghaus devait naturellement placer le tableau des missions catholiques, tracé par des témoins oculaires qui n'appartiennent pas à notre Église. Si la Société de la Propagation de la foi avait

jamais besoin de voix humaines pour raconter à un monde incrédule les merveilles opérées par ces prêtres qui se dévouent à répandre parmi les païens le grain de sénevé dont parle l'Évangile, elle les trouverait dans le livre de Hœninghaus. Il y a là des pages ravissantes de poétique impartialité. Nous doutons que l'influence des ordres religieux sur le développement du christianisme et de la pensée ait été jamais appréciée avec plus d'indépendance que par Muller, Haller, Dales, Herder, Plank, Rukedorf et beaucoup d'autres.

Si nous disions que la constitution donnée par les jésuites au Paraguay réalisait les songes de Platon et les utopies de Thomas Morus, et que la société de sauvages conquise et formée au christianisme par les pères rappelait celle des premiers chrétiens de Jérusalem ;

Si, à la vue de cette petite presse dont les Jésuites se servaient au Brésil pour répandre l'Évangile, et qu'ils laissèrent en partant pour l'exil, notre cœur se serrait d'une douloureuse pitié ;

Si nous célébrions la constitution de saint Ignace comme l'œuvre d'une sublime intelligence ;

Si nous proclamions que la destruction de l'ordre des Jésuites fut un coup porté jusqu'au cœur de notre Église ;

Si nous écrivions qu'après avoir crié : A bas les Jésuites! on a fini par crier : A bas Jésus! — notre témoignage serait suspect : mais celui de Luthériens, de Calvinistes, d'Anglicans! Ouvrez donc, et lisez.

Avec quel enthousiasme des écrivains protestants célèbrent les couvents! Écoutez Wolfgang Menzel : « Si nous lisons Homère, Virgile, c'est qu'au milieu des tempêtes du moyen âge un pauvre moine les arracha des mains d'un barbare, les enveloppa dans sa robe, et les porta dans le monastère, où, cachés d'abord à tous les regards, ils reparurent, quand une autre colombe vint annoncer au monde que Dieu avait pardonné aux enfants des hommes. Si Luther lui-même, dit Herder, lut dans la petite Bible d'Erfurt, avec tant de ravissement, l'histoire d'Anne et de

Samuel, c'est qu'un de ces pauvres moines qu'il déchira depuis si cruellement l'avait conservée comme le trésor le plus précieux du couvent, qu'il l'avait ornée de lettres d'or, couverte d'un vêtement que les vers ne pouvaient ronger. » De vastes forêts, inaccessibles à la lumière du jour et de l'Évangile, s'étendaient jadis sur les bords du Rhin : c'est la hache d'un moine qui d'abord les abattit ; c'est la main d'un moine qui depuis sema le grain qui fait vivre le corps ; c'est la bouche d'un moine qui plus tard, quand elles se peuplèrent, y fit germer la parole qui nourrit l'âme. Gibbon avoue qu'un seul couvent de Bénédictins a rendu plus de services à la science que les universités de Cambridge et d'Oxford, et Fitz-William affirme que, si le paradis terrestre existe encore ici-bas, c'est dans un couvent de Chartreux qu'il faut le chercher. Que voulez-vous de plus? des regrets, sans doute, sur la destruction de ces maisons de prière? Vous en trouverez dans l'ouvrage de Hœninghaus. Ce que vous entendrez déplorer éloquemment, c'est la chute de ces séminaires, où s'instruisait autrefois dans les saintes lettres le néophyte qui se destinait au service des autels. Ils sont tombés en Allemagne, et ont été remplacés par des écoles connues sous le nom d'universités, et dont les professeurs sont tantôt déistes, souvent panthéistes, presque toujours rationalistes. Si jamais vous visitez Heidelberg, Kœnigsberg ou Bonn, regardez cet écolier dont la casquette est rabattue coquettement sur l'oreille, qui porte une barbe coupée en pointe à la François I[er], qui tient en main un long tuyau de bois de cerisier, terminé par une pipe à tête d'Arminius : c'est un étudiant. S'il a sur la joue quelque balafre, vous pouvez parier que l'écolier est un candidat en théologie, et vous ne vous tromperez pas. A Bonn et à Heidelberg, il n'y a pas de ferrailleur comme un théologien. Jacobi a remarqué que dans les universités protestantes les élèves qui se destinent à l'état ecclésiastique sont les hôtes les plus assidus des tabagies. A ces universités, pas de surveillance sacerdotale, dit Ulmann : médecins, légistes, théologiens, tous vivent ensemble, à la même table. Le

théologien, dès qu'il a subi l'examen voulu, reçoit son diplôme de prédicateur. Il ne lui reste plus qu'à solliciter de l'autorité une place dans une paroisse de village. On se demande maintenant, dit la *Gazette de Darmstadt* (1831), quelle garantie de sagesse peuvent offrir des jeunes gens qui se sont préparés aux fonctions du ministère dans le tourbillon des joies et des plaisirs du monde? Aussi la peinture que Haupfeld fait du bas clergé allemand est-elle fort triste. La plupart des écrivains dont Hœninghaus a recueilli les témoignages attribuent l'abaissement moral du sacerdoce à l'abolition du célibat des prêtres. Cherchez, vous disent-ils, dans les annales de l'Allemagne réformée un saint Vincent de Paul, un saint Charles Borromée, un Fénelon, un Bellarmin! Avez-vous entendu dire qu'à l'époque du choléra un seul protestant ait touché la main d'un pestiféré? Connaissez-vous un seul pasteur qui jamais ait donné sa vie pour ses brebis? Cela se comprend, ces pasteurs ont une femme et des enfants.

Et maintenant, voyons ce que le phénomène visible a dû gagner à la réforme: le chapitre x, auquel Hœninghaus a donné pour titre: — DE L'INFLUENCE FUNESTE DE LA RÉFORME SUR LE CULTE, est tout esthétique. Il s'agit de l'art: la parole protestante, hostile à Luther, va se colorer; ce n'est plus l'historien qui raconte, mais le poëte.

Le protestantisme a-t-il donc pu croire qu'en bannissant l'image de son temple il amènerait plus facilement l'âme à la contemplation de l'infini? Ce serait prétendre que la forme est nécessairement païenne. En ce cas-là, dit Herder, que le protestant soutienne donc que le *Miserere* de Palestrina, la flèche de Erwin de Steinbach, la *Vierge à la chaise* de Raphaël, n'ont pas été conçus par le sentiment chrétien. Mais les images qui tapissent les Églises catholiques, c'est la Bible des peuples qui ne savent pas lire, dit Wohlfahrt, et un beau tableau de sainteté est un sermon muet, dit Meyer. Quoi donc! vous prodiguez dans vos habitations les trésors de la peinture et de la sculpture, et vous laissez la maison du Seigneur dans un état de nudité qui

fait autant de peine à l'œil qu'à l'âme! Ah! dit Claudius, l'esprit de l'Évangile repousse un culte qui regarde la créature comme un être purement intellectuel, qui rejette les exigences des sens, au lieu de les ennoblir et de les purifier. Dans la bouche du Rédempteur, la parole avait sans doute une force merveilleuse, et le Christ cependant s'adressait à l'œil de chair; il produisait le miracle, image matérielle qui tombait sous les sens.

Un jour Schubart entra dans le cloître d'un couvent de Franciscains, et il aperçut un frère agenouillé devant un Christ flagellé par les bourreaux : les yeux du frère rayonnaient d'une douce flamme.

— Oh! le magnifique tableau! s'écria Schubart.

— L'original, répondit le frère, est encore plus beau.

— Alors pourquoi n'adressez-vous pas votre prière à l'original? reprit Schubart.

— Vous êtes protestant, dit le moine; mais vous ne voyez donc pas que cette image est l'aile qui m'emporte jusqu'aux pieds de celui dont elle rappelle les traits? Quand vous priez, priez-vous sans vous créer, en esprit, une image matérielle? Or ne vaut-il pas mieux que ce soit la main d'un maître habile qui l'ait tracée que votre imagination souvent maladive?

Et Schubart ajoute : Je restai muet.

Notre musique, nos hymnes sacrées, nos autels parés avec tant de pompe les jours de solennité, nos cloches qui appellent à la prière, l'*Angelus* de midi, doux souvenir de Marie, la petite croix qui s'élève sur le bord du chemin, le bénitier placé à côté du chrétien endormi, l'image du saint patron collée sur la boiserie de la salle à manger, tout ce qu'il y a d'harmonies dans notre culte a trouvé de poétiques apologistes parmi les protestants. Mais nul, comme Clausen, ne sympathise avec notre esthétique catholique; écoutons-le :

« Lorsque, après un long pèlerinage, le voyageur, agenouillé sur les marches de l'autel, élève dans sa pieuse joie son action de grâces jusqu'au trône du Dieu qui l'a préservé de tout danger; —

lorsque, dans la silencieuse solitude d'une église, la mère confie son nouveau-né à la garde du bienheureux qu'elle lui donna pour patron; — lorsque le soleil, à travers les vitraux de l'église gothique, projette ses rayons mourants sur la figure de ce pauvre laboureur qui a choisi les dernières heures du jour pour prier le bon Dieu; — lorsque, durant le chant des vêpres, les cierges de l'autel éclairent à demi les sombres voûtes du temple, que les sons de l'orgue s'éteignent avec la voix des fidèles; — lorsque le lever du soleil est annoncé par le son des cloches qui appellent les moines du couvent, alors vous comprenez que la vie doit être une adoration incessante de Dieu; que l'art et le cœur ont une langue commune, éternelle, universelle, pour l'adorer en chair et en esprit. Heureuse l'Église qui s'est approprié cette langue des anges! »

Nous arrivons au terme du voyage de Hœninghaus à travers les régions du protestantisme; car c'est à peu près le titre qu'il a donné à son ouvrage. Catholique, il n'a cessé d'être salué sur son passage par une foule d'âmes déchues, mais marquées au front de signes lumineux. Les belles gloires du protestantisme ont rendu, grâce à lui, hommage aux dogmes, à la morale, à la discipline, aux institutions, à la liturgie de cette sainte Église romaine, où Hœninghaus a eu le bonheur de naître. Et maintenant, s'il est une logique au monde, ces âmes détrompées doivent retourner au catholicisme, en d'autres termes, à la vérité : c'est elles-mêmes qui vont, dans le dernier chapitre du livre, reconnaître la nécessité d'UN RETOUR A L'UNITÉ.

Telle est l'œuvre de Hœninghaus, feuillets nombreux arrachés de livres protestants qui n'ont jamais été traduits en français. Nous avons pensé qu'un ouvrage qui, lors de son apparition, avait fait tant de bruit en Allemagne, en Italie, en Angleterre, ne devait pas rester ignoré plus longtemps en France. Deux hommes de talent se sont réunis pour en faire la traduction. L'un et l'autre ont dû s'attacher à reproduire ces révélations sous leur forme originelle, quelquefois légèrement allemande, mais presque

toujours vive et saisissante. En les lisant, on s'apercevra bien aisément que, tout en se faisant l'apologiste de notre foi, l'écrivain dissident a conservé quelque vieux levain de secte. Si vous l'effaciez de l'ouvrage, vous feriez du livre de Hœninghaus un livre catholique. Il est bon qu'à certaines épithètes on devine que l'historien ou le théologien n'appartient pas à notre communion. Qu'importent des signes de colère, rares toutefois, de la part d'écrivains qui confessent que nous marchons, comme autrefois l'Israélite, sous la nuée lumineuse de la vérité ? Qu'on nous appelle papistes, qu'importe, si l'on reconnaît que nous sommes les enfants spirituels de cette papauté si magnifiquement glorifiée par Jean de Müller ?

En tête de son livre, qui est une bonne action, Hœninghaus a mis une préface qui est une bonne pensée.

« Ce livre, nous dit-il, n'a pas été écrit contre les protestants, mais contre le protestantisme : puisse-t-il ramener à l'unité nos frères égarés ! »

C'est notre vœu, c'est notre espérance !

AUDIN.

HISTOIRE DE LUTHER

BREF DE SA SAINTETÉ GRÉGOIRE XVI

ADRESSÉ A L'AUTEUR.

Dilecte Fili, Salutem, et Apostolicam Benedictionem. Nihil certe gratius, nihil jucundius, nihilque optabilius contingere potest, quam ut splendida honorum munera, et Nostræ benevolentiæ testimonia iis potissimum deferamus viris qui ingenio, virtute, religione, ac doctrina præstantes, singulari eorum opera atque industria de re catholica, deque hac Apostolica Sede optime mereri summopere gloriantur. Non mediocri sane paterni animi Nostri voluptate noscimus, te acri ingenio præditum, egregiis animi dotibus ornatum, litteris ac disciplinis excultum, rebusque optimis institutum, ac vitæ integritate, morum gravitate, et pietatis laude spectatum, Nobis vero, atque huic Petri cathedræ ex animo addictum, tanto Catholicæ Religionis amore et studio excellere, ut doctis laboriosisque editis operibus hujus Apostolicæ Sedis laudem, et dignitatem tueri, atque illius hostium errores et fraudes detegere, ac revincere vel maxime curaveris. Itaque aliquam Nostræ in te propensæ voluntatis significationem alacri libentique animo exhibendam censuimus, qua palam testemur te de Catholica Religione, deque hac S. Sede præclare meritum esse. Peculiari ergo te honore decorare volentes, et a quibusvis excommunicationis, et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris, ac pœnis quovis modo, vel quavis de causa latis, si quas forte incurreris, hujus tantum rei gratia absolventes, ac absolutum

fore censentes, de hisce litteris Auctoritate Nostra Apostolica Equitem S. Gregorii Magni classis civilis eligimus, et renunciamus, atque in splendidum aliorum illius Ordinis Equitum cætum, et numerum cooptamus. Quare, ut ejusdem Ordinis insignia nempe crucem auream octangulam rubra superficie imaginem S. Gregorii Magni in medio referentem, ad pectus tenia serica rubra in utraque ora flavo colore appensam ex communi Equitum more in parte vestis sinistra gestare libere, et licite possis, concedimus, ac indulgemus. Ut vero Nostram erga te Benevolentiam magis magisque perspicias, Crucem ipsam Nos ipsi tibi tradi mandamus. Datum Romæ, apud S. Petrum, sub Annulo Piscatoris, die XXII Februarii MDCCCXLII, Pontificatus Nostri anno duodecimo.

A. CARD. LAMBRUSCHINI.

PRÉFACE

La réforme fut une révolution religieuse et politique. A son avénement, Luther trouva tout rassemblés les éléments de ce double mouvement qui devait agiter le monde : il ne les créa pas, ainsi qu'on l'a si souvent répété, il s'en servit. Car les idées ne naissent pas fécondées, il faut un cerveau pour les faire éclore. Le sol de l'intelligence ressemble au sol terrestre, qui ne porte que s'il est ensemencé. Le germe du protestantisme existait donc quand vint Luther : avant la réforme il y avait eu des réformateurs.

L'action du docteur de Wittemberg sur son siècle a été le sujet d'un grand nombre d'ouvrages où sa parole agite les masses comme celle d'un Hermann et d'un Bernard; où sa pensée saisit l'avenir qu'elle a deviné d'intuition; où sa science du Verbe divin fait pâlir celle de tous les génies catholiques. Sans nier les dons qu'il reçut du ciel, nous examinerons l'usage qu'il en fit et l'influence qu'ils exercèrent sur la société chrétienne. On transforme sa mission en apostolat; on compare son

œuvre à une seconde révélation ; nous verrons, dans son duel avec l'autorité, si le moine augustin fut homme, et si les misères de notre nature lui manquèrent.

La réforme ne se contenta pas de chasser nos moines de leurs couvents et nos prêtres de leurs presbytères : elle les calomnia dans leurs mœurs et leurs doctrines, les rapetissa et brûla ou dispersa leurs livres. En Allemagne même, c'est une bonne fortune que de retrouver quelqu'un de ces pamphlets mordants, spirituels, incisifs, où l'écrivain, prêtre, moine, juriste, se prenait à l'enseignement du docteur, à sa mission évangélique, à son intérieur de ménage, à sa vie intime, à ses faiblesses, et le jouait à son tour sur un théâtre où lui-même l'avait joué sans pitié. La réforme accomplie, Luther resta seul sur la scène, sans rivaux, sans contradicteurs. Pour juger ses adversaires, on n'eut donc plus que l'œuvre littéraire qu'il avait laissée après sa mort. C'est là qu'il trace à chaque page un si triste portrait des catholiques : êtres, selon lui, déchus, sans savoir, sans discernement, misérables écoliers se traînant sur les pas d'Aristote, qu'ils n'ont jamais su lire; humanistes tout farcis d'un latin qui ferait pitié à un pédant de village; chrétiens qui répudient la parole évangélique; théologiens qui chantent victoire quand ils ont cité Pierre Lombard ou Scot. Au moral, il en fait des hommes de convoitise et de luxure, livrés au vin et aux femmes, esclaves d'appétits sensuels, et prêts, comme Judas, à dire : Que me donnerez-vous? je vous le livrerai. A peine si, dans leur lutte avec Luther, on peut saisir une noble parole tombant des lèvres de ses rivaux, à travers une phraséologie qui s'embarrasse dans un dédale d'arguments sans coloris, souvent aussi grotesques que leur figure; car talent et figure, tout est fait par Luther à la même image.

Voilà, si nous en croyons le réformateur, les hommes que Dieu avait suscités au seizième siècle pour défendre l'Église d'Allemagne!

L'âme e[illegible]n assistant à des débats où Luther pose

avec une parole si éblouissante, et ses adversaires avec une phrase si ridicule : l'un véritable géant, les autres misérables pygmées ! chez lui une imagination de feu, chez ses antagonistes une organisation décrépite. Eckius, Emser, Latomus, ont à leur disposition les eaux vives où Tertullien, Cyprien et Lactance puisaient des flots de vérités et d'images, et ils n'osent en approcher leurs lèvres ! On rougit pour ces rhéteurs encapuchonnés qui n'ont jamais lu la Bible. La foi, qui transporte des montagnes, ne leur délie pas même la langue. Maintenant étonnons-nous que des historiens qui ne connaissent la polémique du seizième siècle que par les récits de Luther aient une idée si triste de nos docteurs, et qu'ils se passionnent pour leur apôtre ! étonnons-nous qu'ils le comparent à saint Paul, qu'ils en fassent un autre Arminius et un Romain des anciens temps [1] !

Luther, c'est notre conviction, et nous espérons la faire partager, a fait de la caricature, et on a cru à la ressemblance. Non, Dieu n'a pas plus manqué à son Église au temps de la réforme que le talent à ses défenseurs. Dans l'intérêt de l'histoire, nous nous sommes constitué à notre tour juge d'un homme qui jugea ses frères avec tant de passion; c'était notre droit. Nous avons dit à chacun de ces morts qu'il coucha dans la tombe : Lève-toi ! Nous les avons éveillés de leur sommeil et cités devant notre tribunal ! On verra si la poussière catholique ne recouvre pas des ombres illustres, des hommes de foi et d'inspiration, des âmes de poëte, des cœurs chauds, de dignes héritiers des gloires de notre école. On verra si toute étincelle de génie manquait à ces moines à la façon de Luther; si Eck est un théologien sans science, Aleandro un esprit vulgaire, Cajetan un diplomate inhabile, Léon X l'Antechrist prédit par les prophètes.

Dans l'histoire de la lutte de ces deux symboles qui vont se disputer le monde chrétien, nous apprécierons la double doctrine

[1] Joh. Voigt's universalhistorische Ideen über die Nothwendigkeit der Reformation.

qui prétend se recommander du Christ; nous verrons comment l'une, justement parce qu'elle est nouvelle, est en contradiction avec l'Évangile, et l'autre, justement parce qu'elle est ancienne, en reflète les enseignements divins.

Deux principes se trouveront donc en perpétuel antagonisme : l'un qui cherche à détruire l'activité humaine dans ses manifestations extérieures, en enchaînant la liberté; l'autre qui maintient la spontanéité de l'homme par l'alliance de la grâce à la liberté, c'est-à-dire par le double concours du créateur et de la créature dans l'œuvre morale. Quel que soit le dénoûment du drame, comme le succès n'implique pas le droit, une consolation restera toujours au catholicisme, c'est de ne pas avoir fait disparaître le captif racheté de la face de son rédempteur.

« Ce qui me console, disait Staupitz à Luther, c'est que la doctrine que nous enseignons a restitué toute gloire à Dieu, et n'a rien donné à l'homme; la douce joie pour mon cœur, que l'Évangile refuse à l'homme toute sagesse et toute justice ! »

Luther fut trompé d'abord par Staupitz. De la liberté il fit l'adversaire mortel de tout sentiment religieux. Être libre, à ses yeux, c'est être Dieu; se proclamer libre, c'est commettre un crime de lèse-majesté divine. L'école catholique ne cessera de combattre cette désolante doctrine.

On voit que dans notre histoire ce n'est pas seulement la substance périssable qu'on nomme le corps qui luttera, mais encore la substance immortelle qu'on nomme l'âme. Si, comme Kant l'a défini, le beau n'est que le symbole de la moralité, nous saurons qui, du réformateur ou du catholique, dans l'antagonisme des deux doctrines, aurait dû succomber, de l'un qui combat pour l'esclavage, de l'autre qui lutte pour la liberté de l'homme.

Il n'est pas d'écrivain, quelque faible part qu'il ait prise à ces débats, soit qu'il appartienne à notre école ou à celle de Luther, dont nous n'ayons soigneusement étudié les productions. Pour juger le réformateur, nous avons visité une à une ces vastes

nécropoles où dorment pêle-mêle les cendres des réformés et des catholiques. Nous avons fouillé les bibliothèques de Mayence, d'Erfurt, de Cologne, de Strasbourg, de Lyon, de Florence, et du Vatican surtout, où tant de trésors sont enfouis [1].

A l'époque de la réforme on vit se manifester, même dans les plus petites villes d'Allemagne, un mouvement intellectuel prodigieux. Chaque question soulevée à Wittemberg enfantait une multitude de pamphlets qu'il est important de consulter. Ce n'est pas, comme on l'a fait trop souvent, à l'aide des œuvres seules de Luther qu'on pourra jamais décrire la réforme et ses péripéties variées. Est-ce avec la seule relation du docteur de Wittemberg qu'on espérerait juger la dispute de Leipsick, les assises de Worms et d'Augsbourg, la guerre des paysans, la querelle des images, l'entrevue de Marbourg, la lutte et la mort des prophètes? Sans le pamphlet catholique, il est impossible d'avoir une idée complète de la révolution religieuse en Saxe. Or c'est ce livre catholique, brûlé officiellement quand la réforme entrait triomphante dans une ville ou dans un royaume, dispersé lors de l'exil volontaire ou forcé du moine, dont le paysan se servit pour bourrer ses armes à feu lors de la révolte de Munzer, vendu à l'époque de la sécularisation des couvents au profit des électeurs, ou enseveli dans quelque bibliothèque ignorée lors de la paix de Westphalie; c'est ce livre qui a revêtu toutes les formes, quelquefois même celle de cette feuille qu'on crie dans les rues à l'époque des commotions populaires, qu'il nous fallait chercher et découvrir. Singulière histoire que celle qu'on nous a donnée si souvent, où le vainqueur a deux volumes pour écrire son monologue, et où le vaincu n'a pas même une page! Nous avons voulu que la voix du vaincu fût entendue : on sera plus d'une fois émerveillé, comme nous l'avons été nous-même, de ses cu-

[1] Les archives du Vatican renferment la correspondance inédite du nonce Aleandro; la bibliothèque de Mayence et celle de Cologne, les pamphlets, introuvables ailleurs, des deux Eck, de Tetzel, d'Hochstraet; celle de Lyon, un grand nombre de libelles théologiques du seizième siècle.

rieuses révélations ! Et par vaincu nous n'entendons pas seulement Eck ou Cochlée; c'est Carlstadt soutenant son trope contre Luther; Zwingli, son allégorie eucharistique; Munzer, son appel aux mineurs franconiens; Schwenkfeld, sa réhabilitation de la lettre. A moins d'avoir sous les yeux les pamphlets de tous ces sectaires, c'est en vain qu'on se vanterait de comprendre leur polémique avec le Saxon.

Il est une œuvre littéraire dont la seule transcription userait une vie de scribe, car celui qui la produisit ressemblait au fantôme de la ballade allemande, il allait vite; chaos où l'auteur a jeté de tout : poésie, éloquence, images, colère, boue, mensonge, et jusqu'à des vérités; épopée où il a mis en scène des papes, des empereurs, des pères, des docteurs, des juristes, et le diable, son héros, qui tient suspendues par un fil toutes ces têtes qu'il agite et fait mouvoir. C'est cette œuvre où Luther représente Démosthènes, le paysan du Danube, et trop souvent Pétrone, qu'il faut étudier, si l'on doute, pour cesser de douter; symbolique en quinze mille pages in-folio de l'inanité des doctrines protestantes. En effet, assemblez ces pages; rapprochez celles que sa main desséchée, qui déjà touchait les premières ombres de la mort, laissait tomber à Eisleben, de celles qu'il écrivait presque enfant au sortir du couvent d'Erfurt; comparez-les, et vous n'en ferez jamais surgir une dogmatique. Car les enseignements, pour nous servir de l'expression de Wieland, « s'y brisent comme des avalanches, et les doctrines s'y heurtent à l'instar des tempêtes; » pas un rayon du soleil éternel qui vous indique la voie du salut; c'est un abîme de néologies, de contradictions et d'antilogies. Quelque haute que soit la colonne où ils placent leur stylite, nous portons le défi aux apologistes de Luther de le grandir jusqu'à l'affirmation : il n'a su que nier; et nier, c'est détruire.

Mais voici un incident de la réforme auquel personne n'avait pris garde. A Luther dans la tombe il fallait une statue. On réunit donc ses inspirations éparses et jusqu'à ses propos de table en forme d'œuvres complètes, comme le plus beau monument

que la Saxe reconnaissante pût élever au réformateur. Or, en rassemblant tous ces feuillets que la plume de l'écrivain avait noircis pendant plus de trente ans, plus d'une fois le rouge dut monter à la figure de ses disciples. Ils respectèrent le sens, mais voilèrent souvent la lettre. Luther n'était pas notre père; nous avons ôté le voile officieux : lettre et pensée reparaîtront dans notre ouvrage comme l'auteur les avait conçues ou écrites, grâce à ces textes originaux que nous devons tantôt à nos bonnes fortunes personnelles, tantôt aux communications de quelques bibliophiles amoureux comme nous de ces raretés littéraires, que la patience sait découvrir quand l'or ne peut en faire la conquête[1].

Plusieurs fois notre cœur aussi s'est contristé en voyant l'usage que le moine augustin a fait des dons brillants que Dieu lui avait accordés. Nous avons mis en relief ses variations continuelles, les impossibilités qu'il donne pour des évidences, ses prophéties sur la chute de l'Église romaine, ses blasphèmes contre la chaire de saint Pierre, ses outrages aux lumières de la tradition, ses dédains pour les splendeurs du sacerdoce et de l'humanité, son fiel et ses injures pour quiconque ne croit pas à la symbolique de Wittemberg.

Au début de la querelle sur les indulgences, quand Luther s'essayait contre l'autorité dans des thèses qu'il donnait au monde catholique comme de simples paradoxes d'enfant, Érasme se plaignit spirituellement d'un pronom possessif que Hutten avait glissé en faveur du moine, dans une lettre du philosophe. « Luther, » disait Érasme; « notre Luther, » écrivit Hutten. Nous n'avons pas voulu que le lecteur nous soupçonnât de prêter au réformateur même un seul pronom. De là cette exubérance de citations jetées au bas des pages, non pas dans l'intention de faire parade d'une érudition trop facile pour exciter la surprise, mais afin de montrer notre bonne foi au lecteur défiant. Nous

[1] C'est ainsi que nous possédons un sermon publié, en 1522, à Wittemberg, dans lequel Luther s'est fait représenter, la tête dans un limbe lumineux et surmonté de l'Esprit-Saint, sous la forme d'une colombe.

n'avons pas la prétention d'exiger qu'on nous croie sur parole; notre livre tombera souvent des mains; le doute se dressera contre notre récit : mais qu'on se débatte tant qu'on voudra, notre preuve est là, il faut s'y soumettre ou renier Luther. Nous disions, dans notre premier travail : « C'est la parole de Luther que nous reproduisons, et sa parole toute nue. Un moment nous avons hésité, n'osant traduire des images qui révoltent à la fois l'œil et l'oreille; mais nous nous sommes enhardi en pensant que ce n'était point à nous de rougir pour Luther. S'il y a de la honte, qu'elle retombe sur son front. » Mais des hommes, dont la foi est aussi vive que l'intelligence, avaient blâmé notre courage; nous avons dû les écouter. C'est la langue latine ou allemande qui désormais racontera ce que Bossuet appelle les prodigieuses imaginations du moine augustin. Luther lui-même les a choisies pour interprètes.

Quand ce Samson de la réforme s'attacha, pour les renverser, aux colonnes du temple catholique, de nombreux ouvriers vinrent à son aide : c'étaient Carlstadt, Œcolampade, Schwenkfeld et beaucoup d'autres encore, auxquels, pour récompense, il décernait des couronnes sur la terre et dans le ciel. Mais ces esprits indépendants voulurent travailler pour leur compte et se passer de Luther. Alors survient un incident trop sérieux pour prêter au rire. « Qui êtes-vous, crie le docteur, pour annoncer un autre évangile? Quels sont vos miracles? Où sont les signes que vous avez posés dans le ciel? » Pas un ne répond; pas un qui ait seulement, suivant Érasme, redressé un cheval boiteux. Ils ne sont pas interdits; ils demandent à leur tour à Luther : « Et toi, qui t'a envoyé? A quels signes pouvons-nous reconnaître ta mission? Quel miracle as-tu opéré? » Luther n'a pas dit une seule fois : Ephphétha, ouvre-toi. A défaut de signe, il a sa grande colère. Donc il s'irrite, il bondit, il se met à fouiller les livres de ces nouveaux apôtres, qu'il pousse pêle-mêle devant son tribunal; qu'en plein prétoire, et aux éclats de rire des assistants, il fustige et marque au front comme Caïn; puis, de sa voix de prophète,

il les chasse en ces mots : Allez au diable si vous ne vous repentez ! Tous moururent dans l'impénitence; mais, avant de quitter cette vie, ils eurent leur tour, et citèrent à leur barre le réformateur. N'attendons pas d'eux des mouvements oratoires ; leur parole est sans reflet, mais poignante ; nous l'avons cherchée et trouvée dans des feuilles d'une extrême rareté.

Ainsi voilà l'anarchie dans l'Église de Wittemberg ! Les frères utérins de la réforme, allaités de son lait, se maudissant entre eux, et s'appelant l'un l'autre aux pieds du juge suprême : Luther pour demander compte à Munzer de toutes les âmes qu'il a enivrées de ses poisons, et Munzer pour lui jeter à la face le sang des anabaptistes;

Carlstadt pour accuser Luther d'avoir perverti le Verbe divin, et Luther pour se moquer des visions de l'archidiacre;

Zwingli et Œcolampade, pour expliquer à Luther le sens des paroles de la Cène, et Luther pour proscrire l'interprétation des Suisses.

N'est-ce pas un singulier spectacle que ce drame, où ne paraît aucune individualité catholique, et dont tous les acteurs sont des moines, des clercs, des prêtres, qui ont apostasié? Évangélistes qui se croient illuminés d'en haut et se disent anathème; prophètes et apôtres du Christ qui se vantent de posséder le criterium de la vérité, et ne s'entendent pas plus entre eux que les ouvriers de Babel ! — Nous avons mis à découvert cette plaie de la réforme personnifiée dans ses athlètes les plus connus. C'est le Saxon qui les jugera.

Nous aurions eu le tort d'oublier une nouvelle inconséquence de la pensée novatrice en Allemagne. C'est au nom de la raison personnelle substituée à toute autorité, à toute tradition autre que la Bible, que Luther avait opéré son schisme. Mais, la raison individuelle ne pouvant être à l'abri ni de la déception ni de l'erreur, les résultats de ses investigations devaient être nécessairement contradictoires. Carlstadt, le premier, usant de ce droit d'examen biblique proclamé par Luther, fut conduit, en

vertu même de la lettre inspirée, à produire un système différent de celui qu'établissait le moine de Wittemberg. Infidèle à sa logique, Luther s'insurgea, dans son duel avec l'archidiacre, et plus tard avec Zwingli et les sacramentaires, contre le droit d'examen qu'il avait fondé : il réformait l'autorité, et ne voulait pas qu'on le réformât; prétention que Zwingli, comme Carlstadt, repoussa d'abord par le rire, puis par la colère : rires et colères ont été recueillis par nous, non pas dans le récit souvent infidèle de Luther, mais dans les livres originaux des dissidents.

On s'était étonné que nous eussions négligé les questions de philosophie : la liberté de l'homme, sa déchéance, sa réhabilitation, qui avaient eu le privilége de passionner l'école wittembergeoise.

Nous nous en sommes occupé cette fois, parce que, en donnant la solution de ces hauts problèmes au point de vue de l'école catholique, on jugera plus facilement les symboles aventureux que Luther voulut édifier sur les ruines de notre dogmatique traditionnelle; symboles nés au souffle d'une bouche humaine, et qui, à peine éclos, éprouvent toutes les misères de leur père, souffrent, vieillissent et meurent, quelquefois de leur mort naturelle, c'est-à-dire de la main du temps; presque toujours d'une mort violente, c'est-à-dire de la main même des fils spirituels de Luther. En exposant l'antagonisme des doctrines réformées, nous ferons ressortir l'unité et l'immutabilité du dogme catholique, qui, depuis les grands assauts qu'il eut à supporter au seizième siècle, est aujourd'hui ce qu'il était hier, ce qu'il sera demain.

Qu'un autre Élisée soufflât sur la poussière du docteur Eck : en reparaissant à la lumière, Eck n'aurait pas d'autre catéchisme que celui qu'il tenait en main à Leipsick : le soleil aurait pu changer, la parole catholique appuyée sur la révélation serait restée et restera éternellement la même.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, notre livre n'est point une controverse : dévoiler les enseignements contradictoires de la réforme, ce sera pour nous le plus souvent les réfuter. A quoi bon,

par exemple, prouver que l'homme est libre? ne vaut-il pas mieux rapporter les singuliers arguments à l'aide desquels Luther se vante d'avoir prouvé que la bonne veuve Cotta, qui, émue de pitié, lui jette un liard quand il mendiait dans les rues d'Eisenach, était poussée fatalement à faire l'aumône, et que le petit liard qui tombe dans la casquette de l'enfant était une offense à Dieu?

Un homme tel que Luther ne revit pas seulement dans ses œuvres et dans les récits de ses contemporains. Son pied, partout où il a posé, s'est si fortement empreint sur le sol, qu'il y a laissé des traces impérissables. La vie du docteur fut à la fois un combat et un pèlerinage à travers l'Allemagne. Des âmes enthousiastes vont visiter aujourd'hui les lieux où se passèrent les phénomènes de la réforme, comme autrefois nos pères étaient poussés vers la terre sainte. Nous aussi, nous avons entrepris ce voyage. Nous avons vu Eisleben, Eisenach, Erfurt, Worms, Spire, Wittemberg, recueillant des souvenirs et des images qui aideront à la compréhension de notre narration, et qui nous fourniront d'utiles leçons. Ainsi, s'il arrive qu'on nous montre, avec un respect idolâtre, le verre où s'attachèrent les lèvres de Luther, nous demanderons qu'on nous explique le dédain de nos adversaires pour les ossements des martyrs de notre foi; si le protestant s'assied avec émotion sous l'arbre qui abrita Luther à Pfifflichheim, il nous sera bien permis à nous de baiser la main de l'un de nos saints qui préféra la mort au parjure; et, si l'on nous fait voir les gouttes d'encre qui jaillirent de l'écritoire que Luther jeta à la tête du diable, nous aurons moins de peine à obtenir grâce pour quelques-unes de nos naïves légendes.

Encore une fois, nous reproduisons notre travail. Si quelque chose a pu le récompenser glorieusement, c'est l'accueil qu'il a trouvé en Allemagne, ce pays des consciencieuses études. Parmi les éloges que l'Allemagne a bien voulu nous décerner, il en est un dont nous sommes fier, parce que nous croyons le mériter, c'est celui qui s'adresse à notre probité historique. Avant de pu-

blier cette nouvelle édition, nous sommes rentré dans la poussière des bibliothèques. Personne n'eut jamais plus d'amour pour la couche terreuse qui recouvre les vieux livres, parce qu'à nos yeux c'est là que repose cette perle qu'on nomme la vérité, et que la vérité, suivant Schelling, c'est la beauté réelle de toute espèce d'œuvre intellectuelle [1].

[1] Nous serions ingrat si nous ne témoignions notre reconnaissance à M. l'abbé Albanès, du diocèse de Marseille, pour d'utiles observations qu'il nous a transmises sur divers passages de nos *Histoires de Luther*, de *Henri VIII* et de *Léon X*.

INTRODUCTION

DU RATIONALISME AU SIÈCLE DE LUTHER.

La réforme ne fut pas, comme on l'a dit, un accident, mais l'œuvre progressive du Rationalisme. Luther vint achever ce que le Rationalisme, en travail, cherchait à opérer depuis si longtemps.

On trouve dans l'histoire de l'intelligence en Allemagne un moment, bien court, il est vrai, où la pensée ne donne presque plus signe d'existence ; c'est au commencement du quinzième siècle. A peine l'homme se doute-t-il alors qu'il représente autre chose que de la matière. Il semble avoir oublié que son âme devrait vivre de tout ce qui « procède de la bouche de Dieu, » qui le créa à son image. Il la laisse emprisonnée dans les liens terrestres, où elle languit et se dessèche comme une plante sans soleil. Si dans ce sommeil des esprits nous cherchons un front où se lisent les signes de notre origine céleste, il nous faut entrer dans la chapelle d'un couvent. Là, quelques moines représentent seuls la substance immatérielle qui ne finira jamais, l'esprit pur, la foi vivante. Otez ce moine, tout un symbole s'efface : on dirait le monde retombé dans l'idolâtrie, mais la pire de toutes, l'idolâtrie de la force.

Avant le quinzième siècle, la voix du prêtre allemand, le représentant de la science et de la vérité, avait presque toujours été écoutée dans

un religieux silence; c'était plus que l'écho du Verbe vivant, c'était comme la voix de Dieu même et sa lumière. Pauvres et riches, sujets et monarques, obéissaient à cette parole qui domine tous les bruits du monde, comme celle qu'entendit Moïse sur la montagne. Si par intervalles une nature rebelle essayait d'altérer l'enseignement du prêtre, alors on s'écartait d'elle; on la laissait seule, abandonnée, jusqu'à ce qu'elle eût pleuré et fait pénitence. Persistait-elle dans sa rébellion, l'âme coupable était condamnée, anathématisée; les portes du temple lui étaient fermées et la table sainte refusée, jusqu'à ce qu'elle se fût repentie dans les larmes et la prière. Toutes les pompes menaçantes que l'Église déploie dans sa colère servaient en Allemagne à accroître le respect et l'effroi des peuples. Comme il n'y avait de lumière que dans le cloître, la révolte sortait ordinairement du monastère. C'était un pauvre moine épris de passion pour ses livres, sa seule joie en ce monde, dont il rêvait la nuit et jusque dans ses prières, et qui, devenu fou à force d'étude, jetait toutes sortes de capricieuses imaginations à la multitude, qui, ne comprenant rien à sa parole, l'écoutait dans un naïf recueillement. Mais, bientôt averti par ses supérieurs, le coupable se hâtait de s'amender et d'expier ses hardiesses par le jeûne et la mortification. Dans ces temps de foi docile, le clergé malheureusement négligea trop souvent le culte des lettres divines et humaines. Parce que le monde moral était à lui, il estima que le monde créé ne pourrait lui échapper. En Saxe, cette flamme pour l'étude, qui détache le prêtre de tous les hommes soumis à l'empire de la matière, va s'affaiblissant tellement à partir du quatorzième siècle, qu'il n'en reste au quinzième que quelques pâles lueurs. Le prêtre redevient homme, de pur esprit qu'il nous apparaissait d'abord. La langue de Virgile, qui revit en écho affaibli dans les poëmes de Prudence, dans Lactance, dans saint Augustin, et qui devrait se refléter dans la parole du prêtre saxon, perd sa grâce, se rouille, se ternit, et n'est bientôt plus une langue, mais un dialecte barbare. En vain les papes essayèrent à diverses époques de raviver en Allemagne la flamme des lettres antiques, comme ils l'avaient fait en Italie, soit par de simples exhortations, soit par des honneurs rendus à ceux qui les cultivaient à l'imitation d'Érasme [1]; leur voix, pas plus que l'aiguillon de la gloire, n'était assez puissante pour secouer des âmes endormies depuis trop de temps dans le sensualisme.

[1] Lettres de Léon X à Érasme : 10 juillet 1515, pour l'exhorter à publier les œuvres de saint Jérôme, et son travail sur le Nouveau Testament. Du 26 janvier 1516 : « Dilecte fili, Vitæ morumque tuorum honestas, » etc.

Les libéralités de Charlemagne, après la défaite des Saxons, s'étaient répandues sur les évêques allemands, qui se servaient des grâces du prince, en seigneurs féodaux, pour traîner à leur suite des cavaliers bardés de fer, des lances et des instruments de guerre. Sous Louis le Débonnaire, le fils de Charlemagne, on entendit dans la Westphalie une voix qui criait : « Malheur! malheur! aujourd'hui, le poison a été versé sur l'Église! » Cette voix avait prophétisé l'avenir de l'épiscopat allemand corrompu par le grand empereur[1].

Au moment de la réforme, tous les prélats germains ne ressemblaient pas, il est vrai, à celui qu'a peint Érasme dans sa lettre à François I[er] [2]. L'évêque de Brandebourg s'était placé noblement à la tête des humanistes; Albert de Mayence protégeait Hutten; les évêques de Paderborn et de Posen aimaient les lettres et entretenaient dans leur diocèse de nombreuses écoles. Mais avant eux la plupart des membres du haut clergé étaient malheureusement trop occupés du monde matériel, pour penser à l'âme et à ses besoins incessants. Il eût fallu, pour briser leur vie fastueuse, une secousse imprévue : elle eut lieu, lorsqu'un pauvre ouvrier eut trouvé l'imprimerie.

L'imprimerie fut comme un nouvel arbre de la science. Prêtres et laïques, hommes de robe et d'épée, moines et magistrats, artistes, ouvriers, jusqu'aux femmes, voulurent en cueillir les fruits[3]. Plus ce mouvement des esprits se répandait, plus l'enseignement oral du prêtre perdait de sa puissance sur les masses. Les âmes avaient trouvé une existence nouvelle, une source inconnue de jouissances. Milton a peint cette ivresse ineffable, quand l'homme ouvre pour la première fois ses yeux à la lumière. Les disciples les plus fervents abandonnèrent leurs maîtres spirituels, dès qu'ils purent lire ailleurs que dans ces livres éblouissants d'or et de peintures que les couvents conservaient si précieusement, et qu'on vendait auparavant à si haut prix.

L'imprimerie devait être une arme puissante dans les mains du Rationalisme. Le clergé allemand eùt pu imiter l'exemple du clergé d'Italie, s'emparer de cet instrument, le manier, s'en servir à son profit

[1] Hodie, væ, væ, venenum sparsum est per universam Ecclesiam — Toute l'idée de Ranke sur l'influence du clergé séculier est dans cette prophétie rapportée par le père Thomassin.

[2] Érasme, dans sa lettre à François I[er], parle de l'un de ces évêques : « qui trecentos equites balistis, lanceis, ac bombardis instructos secum ducit. »

[3] Quin potiùs cedunt feliciori sæculo, quod feminæ latinè sciant. — Erasm. Epist., Nicol. Everardo, Holland. Præsid.

et à sa gloire, et personne, assurément, n'eût été tenté de lui en disputer la possession. Malheureusement les évêques de la Germanie en général ne parurent pas assez comprendre l'enseignement que Dieu leur donnait et la mission qu'ils pouvaient accomplir; ils ne s'aperçurent pas assez des changements qui s'étaient opérés dans la société; ils ne pressentirent pas assez complétement l'avenir. Quelques vives sympathies, il est vrai, se manifestèrent dans le sacerdoce pour l'amélioration de l'esprit humain; mais, au lieu d'aller s'inspirer, comme en Italie, aux sources antiques, le sacerdoce germain aima mieux rester dans ses cloîtres, et y étudier, pour ressusciter les lettres, les œuvres de ses théologiens, admirables comme enseignement dogmatique, mais dont la forme littéraire avait vieilli. Tout ce qu'il fit pour se donner un air d'érudition mondaine, ce fut d'associer, dans ses études psychologiques, Aristote à saint Thomas. Mais Aristote, avec sa terminologie aride, sa froide raison et sa parole incolore, ne pouvait toujours enchaîner l'imagination d'un peuple qui tôt ou tard devait appartenir à la poésie.

Or cette poésie se trouvait répandue à pleines mains dans la philosophie de Platon. Les Grecs bannis de Constantinople l'avaient récemment emportée de l'exil et révélée aux âmes italiennes, qui s'étaient tout à coup éprises pour les rêves mystérieux du disciple de Socrate [1]. Ainsi deux grands systèmes de philosophie venaient d'être mis en présence et se disputaient le domaine de l'intelligence : l'un représenté par Aristote, esprit grave et systématique; l'autre par Platon, esprit brillant et coloré; Aristote ne parlant qu'à la raison, Platon s'étudiant à captiver les sens. Positif dans ses déductions comme une formule algébrique, Aristote répudiait toute parure comme une folie; vague comme un rêve, Platon pouvait revêtir dans ses manifestations les formes les plus musicales de la langue. L'Italie tout entière, avec ses clercs, ses laïques et jusqu'à ses prêtres, embrassa avidement les théories platoniciennes [2]. L'Allemagne sacerdotale choisit Aristote; mais, en dehors du clergé, Platon trouva plus d'un disciple enthou-

[1] Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Laurent de Médicis, le père de Léon X, contribuèrent surtout à répandre les dogmes de cette philosophie nouvelle, qui, malgré son hétérodoxie, séduisit beaucoup d'hommes religieux. Au lieu d'un Dieu en trois personnes, c'est une âme unique qu'admettent les platoniciens; âme, rayon, parcelle de la Divinité, unie à la matière; après les épreuves de la vie, l'âme rompt ses liens, et va se perdre dans le sein de la Divinité, comme une goutte d'eau dans la mer. — Voyez Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, t. III.

[2] Ginguené pense qu'on a trop accordé d'influence à la chute de l'Orient

siaste. Les humanistes et les lettrés penchaient pour Platon; Ulrich de Hutten et Reuchlin répudiaient Aristote et poussaient la multitude vers l'antiquité païenne. La multitude obéissait et délaissait les moines, qui, à l'aide de Pierre Durand, de Gabriel, de Scot, de Biel, et de tous les anges du couvent, espéraient régénérer l'entendement humain. On conçoit maintenant que, le jour où le prêtre allemand put être raillé et sa parole discutée; où l'on put rire en toute quiétude de ses doctrines littéraires, le Rationalisme, par une réaction naturelle à l'orgueil, dut se prendre nécessairement à la parole dogmatique. L'examen individuel vint donc affaiblir la foi. Pour un peuple indifférent ou léger, c'eût été vraiment une bonne fortune que ce mystère de l'infériorité sacerdotale ainsi dévoilé; la malignité française s'en serait amusée; mais, pour une population aussi sérieuse que celle d'Allemagne, le danger était plus grand. Ainsi, parce que quelques moines avaient mal compris leur siècle, avaient eu peur des lumières païennes, que de bruit fit Reuchlin et son école! « Comment voulez-vous, disait-il, que je croie à ce purgatoire annoncé par une bouche ignorante, qui ne sait pas même décliner *musa?* » On riait, et pas un de ses écoliers ne se levait pour lui dire: « Maître, est-ce que Sadolet, qui chante en latin comme Horace, n'enseigne pas aussi ce dogme? » Reuchlin s'en aperçut plus tard.

C'était alors la coutume, en Allemagne, qu'au sortir des écoles de droit ou de médecine, les jeunes gens allassent compléter leurs études en Italie, à Bologne ou à Padoue. Car, peinture, musique, sciences naturelles, tous les modes de la pensée s'épanouissaient à la fois sur cette terre privilégiée. Tandis qu'à Rome et à Florence l'artiste cherchait ses inspirations dans la contemplation des chefs-d'œuvre antiques; aux universités de Padoue ou de Bologne la science étudiait l'homme dans l'homme, sans s'inquiéter des doctrines des maîtres anciens. Ce double spectacle de spontanéité et d'imitation artistique, également fécond en résultats, dut frapper vivement des imaginations qui n'avaient encore poursuivi la science dans aucune intuition active. Nos pèlerins quittaient donc l'Italie, emportant des germes d'indépendance intellectuelle qu'ils allaient répandre à leur retour dans leur pays, ou de nouvelles idées sur la résurrection de l'art par l'imitation, qui devaient également développer en Allemagne le goût et l'amour de l'étude. Le Rationalisme trouvait son compte à ces pèlerinages, dont il entretenait le goût; il y

sur la renaissance des lettres en Italie. Il croit que, sans l'émigration des Grecs en Occident, l'Italie n'en eût pas moins ressuscité le culte de l'antiquité. Il a raison.

applaudissait, il y poussait les esprits, persuadé que de ces migrations scientifiques naîtrait quelque beau triomphe pour le doute, et pour la foi un obscurcissement inévitable. Ce qui devait aider au progrès du Rationalisme, c'était justement le spectacle moral qui venait de frapper ces écoliers, plus encore que les fêtes du catholicisme, que les splendeurs de la cour de Rome, que la vie joyeuse des artistes ou les miracles de l'art : c'était l'état de la pensée, voulons-nous dire, qu'ils avaient laissée en Allemagne soumise, austère, et qu'ils trouvaient à Rome, à Venise et à Florence, affranchie, ne relevant de personne, ne reconnaissant ni joug ni maître. Rieuse, libertine, incrédule, mais dans la forme seulement, la pensée, au delà des Alpes, va se jouant de tout, du passé et du présent, du clergé et des papes eux-mêmes. Elle a pour organes Dante, qui jette des pontifes tout vifs dans les enfers [1] ; Pétrarque, qui fait de Rome une courtisane [2], et jusqu'au moine nommé Baptiste de Mantoue, qui s'est mis à chanter les amours des moines. Leurs livres, quoique défendus par l'autorité, circulaient dans Rome sous Jules II et Léon X, et se trouvaient dans la bibliothèque de la plupart des lettrés. Bibbiena et Bembo en savaient par cœur de longs fragments qu'ils s'amusaient à réciter tout haut [3]. Ce n'était pas seulement la parole de quelques hardis penseurs que les écoliers emportaient pour la traduire et lui rendre une seconde vie, mais bien d'autres nouveautés. D'abord des livres de poésie, comme ceux de Dante et Boccace, que ne connaissait pas encore l'Allemagne, qui ne les reçut que plus tard; puis des livres d'art comme ceux de Vitruve; des écrits politiques comme ceux de Machiavel; des sermons comme ceux de Savonarole. Quand certains théologiens de Cologne tourmentaient Reuchlin qui voulait ranimer l'étude des langues d'Orient [4], Léon X appelait à Rome un savant pour professer l'hébreu [5], et plaçait dans sa bibliothèque le Lexique du juif David Kimchi, imprimé à Venise; Sadolet allait commenter l'épître aux Romains [6]; un camaldule traduisait en italien la Bible [7];

[1] Dante, Inf., c. 19.

[2] Petrarca, Fiamma dal ciel su le tue treccie piova.

[3] Shepherd's Life of Poggio Bracciolini, p. 88, 428. — Ginguené, Hist. d'Italie, vol. VII, p. 303, 313, 319.

[4] Maii, Vita Reuchlini.

[5] Tiraboschi, t. VII, part. II, p. 1083. — Lelong, vol. I, part. I, p. 97; vol. II, part. II, p. 534.

[6] Hirt's orientalische und exegetische Bibliothek, t. I, p. 35, 44.

[7] Fontanini, p. 673. Une autre traduction de la Bible parut à Venise en 1471. Bib. Spencer. vol. I, p. 63.

et le livre inspiré, qu'on accusait l'Église d'Allemagne de cacher au peuple, ou de n'expliquer que dans un latin barbare, était publié dans toutes les langues que parlent les hommes. Les pèlerins littéraires emportaient avec eux le Cantique de Salomon en éthiopien, œuvre de Jean Potken [1]; le Psautier chaldéen, arabe, grec, latin, de l'évêque Giustiniani, dédié à Léon X, l'Évangile en syriaque, et d'autres travaux de linguistique [2].

Le Rationalisme triomphait, à la vue de ces trésors intellectuels apportés d'une terre étrangère, et s'en servait pour accuser l'ignorance du clergé allemand; de là l'affaiblissement de l'élément spiritualiste parmi le peuple; le doute entrait à pleines voiles dans le domaine de la foi.

Cependant en Allemagne une révolution s'était opérée, qui allait puissamment contribuer à déplacer l'intelligence; — les communes achevaient lentement leur affranchissement, et la bourgeoisie se formait des débris de la féodalité. Le travail avait graduellement amélioré le sort des bourgeois, êtres laborieux qui avaient fini par se grouper, s'entendre et se constituer; hommes nouveaux dans la famille sociale, qui participent à la fois du seigneur et du vassal. C'est le bourgeois du seizième siècle qui, dans le mouvement des idées de cette époque, jouera un rôle, et un rôle important [3]. Propriété d'autrui d'abord, esclave de ses mains ensuite, et à la fin ne relevant plus que de Dieu seul, quand ces mains ont été assez puissantes pour assurer son avenir, le bourgeois commence à sentir le prix de son triomphe, qu'il veut conserver à tout prix. Il comprend que la force assemble bien des pierres, mais que l'intelligence seule élève des édifices; que la force livrée à elle-même peut faire des conquêtes, mais fragiles, qui meurent bien vite, si l'intelligence n'est commise à leur garde. Aussi vit-on ces affranchis de la veille, une fois que leur corps eut son lendemain gagné, songer aussitôt à émanciper leur âme. La lumière spirituelle qui se dégageait des Alpes attira d'abord leurs regards : livres, arts, idées, tout ce qui venait d'Italie occupa leur pensée. Les bourgeois saxons sont les premiers disciples de l'école philosophique allemande représentée par Reuchlin, école sceptique et railleuse, et qui a pour devise: Haine aux moines et à tout ce qui vient des couvents. On les voit se mêler, comme s'ils les comprenaient, à ces disputes platoniciennes et aristotéliciennes,

[1] Simon, Hist. critique du Nouv. Test., p. 550-556.
[2] Lelong, Bibl. fr., vol. I, part. II, p. 146, 147.
[3] Rossi, Cours d'économie politique professé au collége de France.

qui commencent à agiter en Allemagne toutes les existences, et, comme à Rome, adopter pour représentant celui qui parle à l'âme, qui la féconde, qui jette quelque poésie dans toutes ses spéculations. Ces querelles, où le monachisme laissait une trop large part aux humanistes laïques, contribuèrent à l'invasion de la réforme, en donnant à un peuple singulièrement méditatif le goût de discussions excentriques, où l'esprit venait jouer avec des forces qu'il n'avait appliquées jusqu'alors qu'à la contemplation intérieure.

L'Allemagne laïque voulut imiter l'Italie : Tubingue, en 1477, Mayence en 1482, Wittemberg en 1502, et Francfort-sur-l'Oder en 1506 [1], avaient élevé et doté des écoles, et, comme au delà des Alpes, des universités où l'antiquité était expliquée et commentée devant une foule de disciples fervents, parmi lesquels on remarquait des figures hâlées par le travail; hommes de chair et de matière, qui n'entendaient encore que peu de chose sans doute à ce culte d'âmes vivifiées par l'étude d'un passé tout intellectuel, dont la forme ne pouvait tomber sous les sens. Mais les signes destinés à représenter l'idée du maître n'avaient pas besoin cette fois d'être traduits, et pouvaient sans truchement parvenir jusqu'à l'oreille des nouveaux disciples; car c'était dans le langage du peuple que se faisaient les leçons orales du professeur allemand, suivant la coutume observée en Italie. C'était toute une révolution que ce simple changement de langage. L'Italie l'avait tenté la première sans danger pour la foi. Mais un peuple rêveur comme le peuple germain devait tôt ou tard abuser d'un aliment qui exaltait avec trop d'énergie son penchant au mysticisme. Ainsi les princes, et quelques évêques, en fondant ces universités, travaillaient, sans s'en douter, au triomphe du Rationalisme, et préparaient la voie aux nouveautés religieuses.

Le clergé teuton eût pu dispenser au peuple la manne nouvelle, s'il eût voulu la chercher où la trouvaient les laïques : il la chercha ailleurs, et, comme il vit que le passé était la grande source inspiratrice, il songea à l'appeler; mais, au lieu de ces ombres qui avaient rempli de leur gloire l'antiquité païenne, il évoqua d'autres morts. C'étaient les théologiens du moyen âge. On vit donc tous les dieux de la scolastique, troublés dans leur silence, sortir de la tombe, ressusciter à la voix du prêtre et reparaître sur les bancs témoins de leurs anciens triomphes. Dieux disputeurs, qui soufflèrent à leurs disciples un esprit de chicane,

[1] Robelot, Influence de la réformation de Luther, in-8, p. 340.

de ruses, d'équivoques, de subtilités grammaticales, recommencer des luttes dont ils avaient emporté le se plus ces nobles et savantes joutes où l'âme cherche à vinité la source mystérieuse d'où naissent la pensée, humaine; mais des polémiques frivoles, où des moin leur imagination exaltée par la solitude à résoudre morale, dont les naïves hardiesses eussent effarouché des âmes moins pures. La joie de ces cénobites, quand le problème était deviné, aurait dû mourir dans le cloître; mais elle franchissait les grilles et allait trouver, au milieu de leurs investigations, les humanistes, qui s'amusaient à expliquer la thèse. Après l'avoir dépouillée du pudique vêtement de la parole monacale, ils la reproduisaient dans toute la nudité de l'idiome vulgaire. Ainsi, malgré lui, sans s'en apercevoir, le peuple était emporté dans un mouvement spiritualiste et dans une sphère d'idées nouvelles qu'avaient apportées du Midi les pèlerins allemands. Le bruit de ces discussions arrivait donc incessamment à ses oreilles. Avant que Luther parût, le peuple savait que l'école était troublée et le monde théologique en émoi; il savait que les hommes qui passaient pour des apôtres de la science riaient effrontément des spéculations du couvent. Quand donc des novateurs viendront remuer en plein air des questions qui ne s'agitaient jusqu'alors que dans l'intérieur du cloître, et qu'ils diront à haute et intelligible voix, comme Luther : « Vous examinez bien, vous, si Jésus-Christ est le Fils de Dieu, si Marie est sa mère; et moi, sous la forme de doute, je ne pourrai contester la vertu des indulgences? » le peuple sera tout prêt à donner raison aux nouveaux maîtres, et à se laisser séduire et tromper[1].

Ainsi, au moment où allait paraître Luther, tout se préparait, comme on voit, pour une révolution intellectuelle. Elle eût eu lieu sans secousse et sans violence, si elle se fût accomplie par l'action que l'Italie aurait exercée nécessairement sur les destinées de l'Allemagne et par l'association du double élément religieux et païen; il fallait laisser faire la foi, qui ne repoussait pas la lumière. Le Rationalisme l'emporta sur l'autorité, mais aux dépens du repos de la Germanie, du sang de ses

[1] Cur non etiam tacent et gratias agunt, et suas frivolas disputationes omittunt de potestate et bonitate ejus, qui dedit istam potestatem Ecclesiæ? Denique, quid est tam secretum vel in illâ summâ majestate, vel sacratissimâ humanitate, quod non propè nugis ita contaminaverint, ut omnium penè et affectum et reverentiam cordium assiduitate nugandi in Deum, extinxerint? Hieronymo Sculteto, episc. Brand., 22 maii 1515.

quants, des arts et des lettres. Le Rationalisme, ce protestantisme de tous les âges, semait à chaque heure contre l'autorité du passé de nouveaux levains de révolte qui n'avaient plus besoin pour éclore que d'un souffle puissant. Les voies étaient préparées pour un autre Arius. La presse, qui avait déjà répandu en Allemagne des libelles passionnés contre les droits temporels du saint-siége; la lumière qui, partant d'Italie, avait franchi les Alpes pour illuminer la Saxe; la fermentation intérieure de la société teutonne, et la personnification d'une forme sociale nouvelle dans cet homme à double nature, qu'on nomme bourgeois; la sourde insurrection de l'homme du Nord contre l'homme du Midi; les subtilités théologiques remuées dans toutes les écoles; l'insouciance ou le dédain d'une partie du clergé pour la littérature antique; la croisade de certains rabbins convertis contre les livres juifs; l'ignorance des ordres mendiants; le faste turbulent de divers évêques : voilà quelques-uns des spectacles qui frappèrent l'œil de Luther à son entrée dans le monde, et les rudiments de l'œuvre révolutionnaire qu'il devait achever. L'œuf était pondu, suivant la pittoresque expression d'Érasme : Luther devait le couver et le faire éclore.

Nous n'avons pas cru que les éléments divers qui produisirent ou développèrent le mouvement réformateur pussent être suffisamment étudiés dans une introduction. Il nous a semblé qu'à mesure que les faits se manifesteraient dans le monde religieux ou social, il nous serait plus facile d'en apprécier les causes génératrices. D'avance nous déclarons que, dans l'examen de ces événements qui ébranleront l'Allemagne, c'est le témoignage de la réforme que nous consulterons surtout. Sans doute il est aisé, après que trois siècles se sont écoulés depuis une révolution, de formuler un système qui explique un passé mystérieux. Mais un système n'a de vie que pendant un temps déterminé; dépourvu de signification réelle, il ne saurait être tenu que pour vraisemblable, et jamais pour vrai, parce qu'il n'a de certitude que sous un point de vue relatif, et qu'il n'exprime qu'un symbole transitoire. N'est-il pas vrai que la parole d'hommes témoins ou acteurs d'un fait a bien une autre puissance, si l'on a soin, comme nous le ferons constamment, de chercher nos témoignages dans le récit même de ceux qui vinrent pour faire prévaloir des doctrines en opposition avec celles de l'école catholique? C'est donc à nos adversaires religieux que nous en appellerons pour expliquer ou juger les hommes et les faits qui vont se produire dans l'histoire de Luther.

HISTOIRE

DE LUTHER

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES ANNÉES DE LUTHER

— 1483-1507 —

Naissance de Luther. — Hans, son père, et Marguerite Lindemann, sa mère. — Enfance de Luther. — Il part pour étudier à Magdebourg. — Il mendie en chantant, et est recueilli par Ursule Cotta. — Il étudie à Erfurt. — Ses professeurs. — Diverses épreuves auxquelles le ciel le soumet. — Mort de son ami Alexis. — Luther renonce au monde pour se faire moine. — Il entre au couvent des Augustins à Erfurt. — Les couvents au moyen âge.

Le père de Luther[1], Hans, était un pauvre paysan de Mœhra (Moer) dans la Thuringe, petit village situé presque au sommet de cette chaîne de montagnes où saint Boniface avait apporté le christianisme. Sa mère, Margue-

[1] Un théatin italien, Cajetano Vicich, a composé un poëme où il fait naître Luther de Mégère, l'une des furies, qui fut envoyée des enfers en Allemagne. Florimond de Rémond place sa naissance au 22 octobre, pour confirmer les prédictions de Junctin, l'astrologue, qui a été réfuté par un

rite Lindemann, était une servante de bains, craignant Dieu, vertueuse et chaste. Elle aimait la prière, et passait pour être l'ornement de Mœhra[1]. « Je lui ai demandé souvent, dit Mélanchthon, quand était venu au monde Martin : elle se rappelait bien le jour et l'heure de la naissance; mais l'année, elle l'avait oubliée. Elle racontait qu'elle était accouchée le 10 novembre, à onze heures du soir, à Eisleben, où elle était allée pour acheter des provisions au marché qui se tenait chaque année dans cette petite ville; qu'on avait baptisé l'enfant le lendemain, et qu'on lui avait donné le nom du saint dont on célébrait la fête. » Jacques, honnête et bon jeune homme, croyait que son frère était né l'an du Seigneur 1483. Toute sa famille : son père, son oncle, son aïeul, travaillaient aux champs. Six mois après la naissance de Martin[2], Hans quitta Eisleben et vint habiter la ville de Mansfeld, où bientôt il abandonna le métier de laboureur pour prendre celui de mineur. Hans acquit un modeste coin de terre. Plus tard, nous le trouvons exerçant une magistrature que lui avaient déférée l'amitié et l'estime

professeur de mathématiques de Strasbourg, Isaacus Malleolus : Dissertatio de geniturâ Lutheri, Argentorati, 1617. Gauric indique le 22 octobre 1484, à une heure et dix minutes après midi, et à ce moment il trouve dans l'état du ciel des signes certains qui indiquent Luther. Jean-Michel Dilher, ministre à Nuremberg, a essayé de prouver, dans l'ouvrage qui a pour titre : Neu-geistreiches Handbuch, page 639, que Luther est cet ange dont saint Jean parle dans l'Apocalypse, XIV, 6. Mais Nicolas Weislinger, auteur du Friss Vogel oder stirb! trouve dans Lauter (c'est le nom du moine dans le haut saxon, et celui même dont Dilher se sert pour prouver la nature du réformateur) le nombre cabalistique 666, qui désigne la bête apocalyptique du verset de l'apôtre : Hic sapientia est. Qui habet intellectum computet numerum Bestiæ. Numerus enim hominis est. Et numerus ejus sexcenti sexaginta sex.

[1] Mathesius, in Vitâ Luth. Conc. I. — Cochlæus, in Actis Lutheri, p. 1. — Sleidanus, lib. XVI, Hist. — Tenzel, Hist. Ref., p. 138. — C. Christ. Schlegelii Vita Spalatini, ad an. 1521.

[2] Paulinus, in Syntagmate rerum germ., p. 125. — Keil, Leben Hans Luther's, p. 23.

de ses concitoyens [1]. Il travaillait jusqu'au soir pour nourrir ses enfants, passait les fêtes et les dimanches au logis, et n'allait que rarement au cabaret. Avant son arrivée à Mansfeld, la famille vivait dans un grand dénûment. Chaque fois que ces souvenirs d'enfance revenaient à son esprit, Luther aimait à s'en entretenir avec ses amis. « Mes chers parents étaient bien pauvres, disait-il ; pour nous nourrir, mon père était obligé de bêcher la terre, et ma mère de porter du bois sur les épaules ; bonnes gens qui ont bien eu du mal, et dont la race est éteinte aujourd'hui [2]. » Dieu bénit tant de pauvreté et de labeur : Hans devint maître mineur, prit des ouvriers, et put élever sa nombreuse famille. On ne sait pas combien il eut d'enfants : deux moururent de la peste qui désola l'Europe au commencement du seizième siècle ; une de ses filles épousa le scribe Ruhel de Mansfeld, dont le nom est cité quelquefois dans la correspondance de Luther [3].

Hans était un de ces braves paysans allemands dont le type se retrouve encore dans la Haute-Saxe. Ardent au travail et à la prière, amoureux des siens, et de sa fille surtout, jamais il ne murmurait contre la Providence, même quand elle lui envoyait un nouvel enfant. Il aimait à se délasser, le soir, auprès d'un grand pot de bière, en écoutant quelque récit biblique, que Jacques lui lisait dans un des livres que leur prêtaient difficilement les pères du couvent ; car les livres étaient aussi chers que

[1] Parentes Lutheri primùm in oppido Eisleben, ubi Lutherus natus est, domicilium habuerunt ; deinde migrârunt in oppidum Mansfeld. — Mel., in Vitâ Lutheri. — Chytræus, in Chron. Sax., p. 223.

[2] Ego sum rustici filius de Moër circa Islebiam. Ego natus ex pauperibus parentibus. Pater fuit fossor montium, mater omnia ligna ad rem domesticam necessaria in dorso importavit. Proavus, avus, pater meus, fuerunt naturâ rustici. — Lut. Coll. mens., t. II, p. 18 et 118.

[3] Lettres de Luther à Jean Ruhel, 30 mai 1523 ; au même, 3 juin 1525. Voyez le recueil de Lebrecht de Wette : Dr. Martin Luther's Briefe, Sendschreiben und Bedenken. Berlin, 1826, in-8, 6 vol.

rares. Il se couchait de bonne heure, faisait sa prière, et venait s'agenouiller au pied du lit de Martin, en demandant à Dieu que l'enfant grandît dans la crainte du Seigueur[1]. Hans avait des armes, à l'imitation des nobles de son temps : un marteau de mineur sur un socle de granit[2], et dont il était fier comme Sickingen de son épée. Souvent il invitait à sa table le prieur ou le maître d'école de Mansfeld, qui se plaisait à questionner l'enfant, dont l'œil s'arrêtait déjà sans sourciller sur l'interrogateur. Luther à six ans savait lire et écrire couramment. Quand Mélanchthon se maria, Hans fut de la noce, et vint s'asseoir à la table du festin parmi les hellénistes, les docteurs, les savants et les lettrés, que le professeur y avait conviés. Jean Reinick fut le premier et le meilleur camarade de Martin Luther. Hans ni Marguerite, du reste, n'épargnaient les châtiments à leur enfant. Luther raconte que sa mère, un jour qu'il avait dérobé une pauvre petite noix, le frappa jusqu'au sang, et qu'il avait tellement peur de son père, qu'il allait se réfugier dans l'âtre de la cheminée quand il avait eu le malheur de lui désobéir.

L'an 1497, au mois de mai, deux écoliers cheminaient sur la grande route de Mansfeld à Bernbourg, le havre-sac sur le dos et le bâton à la main, le cœur et les yeux gros de larmes. C'étaient Martin Luther, qui avait quatorze ans, et son camarade Reinick, du même âge à peu près[3]. Tous deux venaient de quitter la maison paternelle, et se rendaient à pied à Magdebourg pour y fréquenter les Currend Schulen, gymnases célèbres dans le moyen âge et qui subsistent encore. Là, chaque enfant payait sa nourriture, son entretien, son éducation, à l'aide des petites

[1] Gustav Pfizer, Luther's Leben. Stuttgart, 1835, in-8.
[2] M. Michelet, Mémoires de Luther, t. II, p. 3.
[3] Mathesius, Pred. I.

aumônes que lui faisaient les riches, sous les fenêtres desquels il allait chanter deux fois par semaine, ou qu'il amassait à l'église en psalmodiant au chœur : école d'épreuves et de misères, d'où sont sorties de grandes lumières qui ont illuminé l'Allemagne. Mais les riches de Magdebourg étaient bien peu charitables, puisque Luther, malgré sa belle voix, ne put trouver de quoi payer ses maîtres pendant plus d'une année. Jean Reinick fut plus heureux. Donc Martin, ayant épuisé son dernier groschen, quitta, en 1498, la cité au cœur d'airain. Après avoir dit adieu à ses camarades et à son petit ami, qui devait être un jour inspecteur des mines à Mansfeld[1], il prit son bâton et son sac de pèlerin, se remit en route, et se dirigea vers Eisenach, petite ville de la Thuringe, appartenant aux ducs de Saxe, et où sa mère avait des parents nombreux. Il suivait la grande rue Saint-Georges. Ayant aperçu une maison de belle apparence, il s'arrêta, posa son sac à terre et se mit à chanter[2]. Une femme parut à la fenêtre. Émue de ce son de voix que le besoin rendait éloquent, elle jeta deux ou trois pièces de monnaie de cuivre à l'enfant, qui les ramassa joyeux, en remerciant du regard sa bienfaitrice. Cette femme, qui se nommait Ursule Cotta, veuve d'un riche bourgeois de la ville, à la vue des yeux mouillés de larmes du petit mendiant, lui fit signe de monter : et l'enfant de grimper l'escalier de bois. Arrivé dans la salle à manger, il trouva un repas tout prêt, du vin et des fruits[3]. Sa faim et sa soif une fois apaisées, il se leva de table, en recommandant au bon Dieu celle qui prenait ainsi pitié des pauvres, et puis embrassa, en signe de reconnaissance, l'enfant d'Ursule, au-

[1] Luther's sämmtliche Werke. Halle, 1774.
[2] Andr. Toppii, Historie von Eisenach, p. 74.
[3] Dr Martin Luther und seine Zeitgenossen, von Ant. Theod. Effner. Augsburg, 1827, t. I, in-12, p. 36.

quel il adressa diverses questions sur le catéchisme. Son bâton à la main, il allait descendre l'escalier, quand la veuve l'arrêta, et lui dit de rester. C'était un fils nouveau que la Providence lui envoyait, et dont elle voulait avoir soin : le pauvre petit avait une seconde mère.

Ce fut à la table de sa bienfaitrice, jeune encore, qu'il entendit la première fois ce distique allemand, qu'il plaça depuis en guise de glose sur la marge de sa Bible en langue vulgaire, au chapitre XXX des Proverbes :

« Sur la terre il n'est rien de plus doux que l'amour des femmes, quand on est assez heureux pour l'obtenir[1]. »

A l'abri du besoin, Luther se mit avec ardeur au travail. « Ne dites pas du mal, répétait-il, des petits chanteurs qui vont de porte en porte, demandant le pain du bon Dieu, *panem propter Deum;* car j'ai aussi chanté aux portes pour avoir le pain du bon Dieu, et surtout à Eisenach, ma chère Eisenach[2] ! »

Il se trouva que cet enfant qui possédait une si belle voix aimait la musique avec passion. Cotta lui fit présent d'une flûte et d'une guitare, dont il apprit à jouer sans maître. Quand il avait étudié et mendié, il revenait au logis hospitalier, et sur un de ces instruments chéris il essayait quelque vieux cantique allemand qu'il avait retenu sur son chemin, comme : « Bénissons le petit enfant

[1] ... Nichts lieber ist auf Erden
Denn Frauen-Lieb', wem sie mag zu Theil werden.
Tisch-Reden. Eisleben, fol. 442.

[2] Henri Cotta, que Luther avait interrogé sur le catéchisme, devint bourgmestre d'Eisenach. Luther l'invita plus d'une fois à sa table. A la mort de Henri Cotta, sa veuve Catherine (Auerbach) fit graver sur le tombeau de son mari l'épitaphe suivante :

Ipsum ceu natum est complexus amore Lutherus;
Fecit eum hospitii jure domûsque rui.

— Cyprian. Hilaria Evangelica. t. III, p. 43.

qui nous est né; » ou : « Bonne Marie, étoile du pèlerin. » La veuve l'écoutait et l'applaudissait[1].

Il est vraisemblable qu'il puisa dans cette existence voyageuse, où il était obligé de triompher de la misère sous peine de mourir, ces germes de force contre l'adversité que l'âge ne fit que développer, et cette colère toujours grandissante contre l'humanité, à laquelle il avait été obligé de tout payer, jusqu'à l'air qu'il respirait.

A Eisenach, Luther étudia la grammaire, la rhétorique, la poésie, sous un maître renommé, J. Trebonius, recteur du couvent des Carmes déchaussés. Trebonius avait coutume de donner ses leçons la tête découverte, pour honorer, disait-il, les consuls, les chanceliers, les docteurs et les maîtres qui sortiraient un jour de son école[2]. L'esprit vif, l'éloquence naturelle, la rare facilité d'élocution, l'habileté à composer en vers et en prose de l'écolier, le firent bientôt remarquer : il n'avait pas de rival parmi ses condisciples. Luther a fait plus d'une fois l'éloge de son professeur[3].

Quand il eut goûté de la douceur des lettres, il jeta les yeux sur Erfurt (1501), où brillait une académie célèbre. Il avait hâte d'aller se désaltérer, dit son disciple bien-aimé, à la source des bonnes doctrines. Son père céda facilement à ses désirs. « Mon cher Hans, dit Luther[4], m'a

[1] Ulenberg, Historia de vitâ, moribus, rebus gestis, studiis, etc., doct. Martini Lutheri, in-12; Colon., 1622, p. 5. — Guilielmus Ernestus Tenzelius, Colloquia mens. 1691, p. 767. — Pfefferkorn's merkwürdige und auserlesene Geschichte von der berühmten Landgrafschaft Thüringen; in-4°, p. 363.

[2] Sedent inter hos pueros ex quibus Deus consules, cancellarios, doctores et magistratus faciet, quamvis ad vos jam lateat; hos non immerito honoratis. — Seckendorf, Commentarius historicus et apologeticus de Lutheranismo; in-folio. Lipsiæ, 1694, p. 23.

[3] Mel. in Vitâ Lutheri; Decl., t. III, p. 497.

[4] Dans le registre matricule de l'université, on trouve, à l'année 1501, le nom de Luther ainsi écrit par le recteur Jodocus Truttvetter : Martinus Ludher, ex Mansfeld. Plus tard, en 1502, sous le décanat de Jean Hœns-

permis de fréquenter l'université d'Erfurt, où, grâce à son amour et à son travail, j'achèverai mes études scolastiques. » Il se serait aisément initié à tous les arts libéraux, s'il eût trouvé des maîtres dignes de lui. Peut-être que les charmes de la philosophie, que l'harmonie de la parole antique, s'il eût pu s'y livrer plus à son aise, auraient contribué à adoucir son caractère. A Erfurt, il s'abandonna avec toute l'effervescence de la passion à l'étude si difficile de la dialectique, qu'ensuite il délaissa pour pratiquer les beaux génies de l'antiquité : Cicéron, Virgile, Tite-Live. Il lisait leurs livres, non pas en écolier qui ne cherche qu'à deviner des mots, mais en intelligence curieuse, tâchant d'y puiser des enseignements, des conseils, des maximes pour la vie à venir. De toutes ces fleurs il formait un bouquet, dont la douce odeur devait embaumer le chemin qu'il avait à parcourir, et calmer un jour ses souffrances de tête et de cœur.

Il eut pour professeurs, à Erfurt, Jodocus Truttvetter, qu'on nommait alors le docteur d'Eisenach, et dont il s'accusa plus tard d'avoir hâté le trépas par ses mutineries contre la théologie scolastique[1]; Jérôme Emser, qui

heim de Rheinsberg, la lettre *h* est effacée, et on lit : Martinus Luder ex Mansfeld, Baccalaureus philosophiæ. En 1520, Jean Crotus, recteur, et qui, avec Hutten, composa les Epist. obscur. virorum, voulut célébrer le retour de Luther de Worms. Il choisit un calligraphe habile qui dessina sur deux feuillets les armes des apôtres de la réforme; à droite, au haut, sont celles de Luther : une rose épanouie; au milieu, un cœur enflammé surmonté d'une croix de patriarche dans un champ d'or; dans les coins, les lettres M. Luth.

Ludder ou Luder était, dit Érasme, Epist. ad Goclenium, le nom véritable de Luther, qui le quitta parce qu'en saxon Luder signifie mauvais garnement.

La bibliothèque de la Vaticane, à Rome, possède divers autographes du docteur : deux lettres en latin, datées de Wittemberg, 1516, et signées F. Luder; trois en allemand et signées M. Luther, et la paraphrase des fables d'Ésope en allemand. Jean Maurice Gudecus, dans son Historia Erfurtensis, liv. III, ch. XXII, p. 215, écrit toujours Luder.

[1] Timeo causam acceleratæ suæ mortis fuisse... profanationibus... quibus

expliquait l'œuvre poétique de Reuchlin[1]; Gérard Hecker, moine de l'ordre des Augustins, qui déserta le catholicisme et introduisit la réforme dans son couvent[2]; Bath. Usinger, surnommé Arnoldi, qui resta fidèle à sa foi et combattit courageusement les doctrines nouvelles[3]; Jean Grevenstein, qui blâmait tout haut le supplice de J. Huss à Constance, et regardait le curé de Bethléem comme un martyr[4]; Jean Bigand, qui resta toute sa vie attaché à son disciple[5].

Alors chaque couvent en Allemagne avait des bibliothèques, composées en partie de manuscrits aux belles miniatures rehaussées d'or et d'argent, œuvres patientes où étaient reproduits les trésors de l'antiquité profane, qui sans les moines auraient été à jamais perdus. C'était à la bibliothèque des Augustins d'Erfurt que Luther passait ses plus douces heures. Grâce à Guttenberg, pauvre ouvrier, on allait s'affranchir désormais du travail des cénobites : l'imprimerie avait été trouvée. Mayence, Cologne, reproduisaient les livres saints dans tous les formats. Le couvent avait acheté à grand prix quelques bibles latines, qu'il montrait difficilement aux visiteurs. Luther en ouvrit une, et ses yeux tombèrent avec un ravissement de cœur inexprimable sur l'histoire de Hanna et de son fils Samuel. « Mon Dieu! murmura-t-il, je ne voudrais pour tout bien qu'un livre semblable. » Alors une grande révolution

scholasticam theologiam incredibiliter contempsi. — Mss. Bib. Jenæ, 17 dec. Spalatino.

[1] Altes und Neues, anno 1720, p. 14.

[2] Georg. Groschii, Vertheidigung der evang. Kirche, p. 249.

[3] Fabricii Cent., p. 20. — Dr. Jöcher's Gelehrten-Lexicon, t. IV, p. 1748.

[4] Op. Luth. Halle, t. XX, p. 1687.

[5] Fabric., l. c., p. 18.

Sur le séjour de Luther à Erfurt, cons. Christ. Motschmann, Erfordia litterata, t. V, p. 696-701. — Nicol. Sinnhold, Commentatio de meritis Lutheri in civitatem et eccles. Erfordiensem, 1746. — Henr. Wolfg. Fratzscher, de Acad. Erf. de Luthero bene meritâ. Cobl., 1751.

s'opéra dans son âme. La parole humaine, parée de poésie, lui parut misérable au prix de la parole inspirée; il se dégoûta de l'étude du droit, auquel Hans, son père, avait voulu qu'il se livrât. Que Jodocus Truttvetter, son maître, qui jouissait comme canoniste d'une réputation méritée, lui semblait petit quand il le comparait à Moïse ou bien à saint Paul! Il avait vingt ans, et le travail avait épuisé ses forces; il tomba malade. Un vieux prêtre vint le confesser : l'adolescent était pâle, défait, et s'abandonnait à des pensées qui aggravaient ses souffrances. « Allons, mon ami, lui dit le bon prêtre, du courage; vous ne mourrez pas de cette maladie, Dieu vous réserve de belles destinées; il fera de vous un homme, et vous consolerez les autres à votre tour, car Dieu vous aime, puisqu'il vous châtie. » Assurément ce confesseur ne lisait pas dans l'avenir, et ne se doutait guère des desseins de la Providence sur le pénitent.

Durant le cours de ses études, Luther eut envie de revoir ses vieux parents. Son père Hans ne travaillait plus à la terre, il était maître mineur, et avait de nombreux ouvriers sous sa direction; Marguerite Lindemann ne portait plus du bois sur les épaules : elle gardait la maison, faisait le ménage, élevait ses enfants, et, à mesure qu'elle avançait en âge, devenait plus pieuse. C'était, en un mot, un heureux et saint ménage, comme l'Allemagne alors en possédait en grand nombre. En traversant Eisenach, Luther s'était promis de revoir la maison devant laquelle il s'était arrêté pour chanter son cantique, de rendre visite à sa bonne Cotta, et de l'embrasser joyeusement : beaux projets qu'il ne devait pas réaliser! Il s'était mis en route de grand matin et avec un seul compagnon de voyage, quand, à peu de distance d'Erfurt, le couteau qu'il portait s'ouvrit en tombant et lui coupa la veine crurale. Son camarade le prit sur ses épaules, et le ramena tout san-

glant à la ville. Pendant que le chirurgien liait la veine, le malade, joignant les mains, regardait le ciel et se recommandait à Marie. « Bonne Vierge, disait-il, venez à mon secours, ou je meurs[1]. »

Luther allait être mis à d'autres épreuves.

Il avait, depuis deux ans, reçu ses grades de philosophie, et il se mettait à étudier la Physique et la Morale d'Aristote, lorsqu'un événement fortuit vint donner une autre direction à ses idées : son meilleur ami, le jeune Alexis, mourut à ses côtés, frappé du tonnerre[2], à Stotterheim, près d'Erfurt. Luther ferma les livres d'Aristote, qu'il avait à peine ouverts : dieu inconnu pour lui, qu'il ne cessa de poursuivre jusqu'à la mort, et dont il appelait la philosophie une œuvre diabolique[3]. Effrayé comme Paul sur la route de Damas, l'écolier leva les yeux au ciel et crut entendre une voix qui lui criait : Au couvent! Alors, après avoir invoqué le secours de sainte Anne, il fit vœu d'embrasser la vie monastique[4]. La nuit venue, il quitta sa chambre, sans dire adieu à ses condisciples, un petit paquet sous le bras, où il avait enfermé soigneusement un Plaute et un Virgile, et il alla frapper à la porte du couvent des Augustins. « Au nom de Dieu, ouvrez. — Que voulez-vous? demanda le frère portier. — Me consacrer à Dieu. — Amen ! » répondit le frère; et il ouvrit. Le lendemain Luther renvoyait à l'université ses insignes de maître : l'habit et la bague qu'il avait reçus en 1505.

[1] Dr. Martin Luther's merkwürdige Reisegeschichte, von Johann Theodor Lingke, Archidiaconus zu Torgau. Leipzig, 1760, in-4°, p. 11, note.

[2] Martin Luther's Leben, von Gustav Pfizer, p. 2. — Chytræus, dans sa Chronol., p. 223, place ce fait en 1504.

[3] Nonne Lutherus totam philosophiam Aristotelicam appellavit diabolicam? — Erasm. Epistolæ, ep. 99, lib. XXXI.

[4] Adjuva me, ô sancta Anna, cucullum enim monachi jam induam. — Col. Luth., t. II, p. 12. — Cochlæus, in Act. Luth., fol. 2. — Melanchthon, in Vitâ Lutheri, p. 6. — Ulenberg, Historia de vitâ, moribus, etc., p. 6.

Cette fuite précipitée fit du bruit; les professeurs dépêchèrent à Luther quelques-uns des élèves qu'il aimait particulièrement; mais il refusa de les voir et resta caché à tous les regards pendant un mois entier. Il écrivit à son père la résolution qu'il avait prise de se consacrer à Dieu. Hans irrité menaça Luther dans une lettre, où, au lieu de l'ihr allemand qu'il lui donnait pour honorer le savant, il ne lui adressait plus la parole qu'en se servant du du de colère ou de mépris[1]. Il voulait faire de son fils un savant professeur de droit, qui se serait marié richement et aurait fait honneur à sa famille[2]. Mais l'adolescent se croyait appelé de Dieu : la voix paternelle ne fut point écoutée. Qui sait ce qu'une âme comme la sienne fût devenue après ce coup de foudre qui avait frappé de mort celui qu'il aimait si tendrement? Peut-être se fût-elle livrée au désespoir; peut-être serait-elle tombée dans la folie, si elle n'eût eu devant elle un asile pour se guérir de ses terreurs et trouver un repos perdu. Ainsi, c'est à de pauvres ermites que Luther dut la raison, et la vie sans doute : il faut avouer que le malade oublia bien vite le souvenir du médecin!

Mais le genre humain est redevable aux cloîtres de plus grands bienfaits. Si nous les racontions, nous serions suspect : laissons un moment parler les protestants.

Les couvents ont été, dans le moyen âge, l'asile des arts et des lettres. Les moines sont alors les seules images de l'intelligence : c'est au cloître que vous trouverez peinture, sculpture, poésie, archéologie. Voyez tous les grands édifices, les temples, les chapelles, les maisons de prière qu'ils ont élevés! les monastères, les abbayes,

[1] Pfizer, loc. cit., c. I, p. 22.

[2] Er dachte, sein Sohn solle ein Rechtsgelehrter werden, sich anständig verheirathen, und ihm Ehre machen. — Leopold Ranke, Deutsche Geschicht im Zeitalter der Reformation. Berlin, 1842, t. I, in-8, p. 290.

les prieurés qu'ils ont fondés et dotés! les ponts qu'ils ont jetés sur les fleuves! les hospices, les nosocomes qu'ils ont ouverts aux infirmes et aux malades! les gymnases et les académies qu'ils ont institués[1]! C'est là que se réfugia la civilisation; sans les cloîtres, l'Europe aurait vieilli et serait morte peut-être dans la barbarie. Chaque cénobite a son travail marqué. Les uns ensemencent la terre, défrichent les forêts, fertilisent les landes incultes, arrêtent les torrents, enseignent et transmettent les principes de l'irrigation, de l'assolement, de la greffe, de la science agricole. D'autres s'occupent à transcrire et à déchiffrer les vieilles chartes, et à sauver ainsi les titres de nos libertés communales, ou à commenter et à traduire les textes grecs et latins, pendant que de simples scribes travaillent avec une patience d'ange à rehausser de vermillon et d'azur nos hymnes et nos proses d'église. Il est des cloîtres, en Italie, par exemple, au quinzième siècle, qui sont transformés en ateliers de peinture, d'architecture ou de statuaire. Quand la prière est finie, les moines courent à l'ouvrage; les uns prennent le ciseau, les autres le compas ou le pinceau. L'Italie est toute pleine de la gloire des moines. A Florence, la plus grande merveille de la galerie Pitti, c'est le *Saint Marc* de frà Bartolomeo. C'est le frère Giocondo qu'on appelle en France pour construire un des plus beaux ponts de la capitale. On dirait, à la vue d'un couvent au moyen âge, d'une véritable ruche. Aux uns le travail du bois, qui sous leurs mains prend toutes les formes et s'anime souvent comme le marbre; à d'autres les explorations paléographiques[2]. Il en est à qui on a donné pour patrimoine le ciel et les étoiles; d'autres aux-

[1] Quàm longè nos majores nostri in bonis operibus superant nemo non videt, verbi gratiâ, quam magnifica ædificia, quæ antiqua monumenta posteris reliquerunt!

[2] North American Review.

quels on jette un monde peut-être plus merveilleux, le cœur humain. L'Asie Mineure est remplie de cloîtres où de pauvres frères étaient jour et nuit occupés à transcrire les œuvres des poëtes et des orateurs de la Grèce et de l'Italie antique[1]. Cent cinquante de ces sanctuaires de la science existaient dans la Calabre et autour de Naples. Voyez ce monastère qui s'avance de la Macédoine sur les flots de la mer Égée; c'est le couvent du mont Athos; jamais institution humaine ne rendra à la civilisation les services que lui rendit cette maison de prière. On cite soixante-trois palais de rois francs où des moines s'appliquaient à reproduire les chartes royales. L'Église entretenait un peuple nombreux de scribes, tous voués à Dieu, et consumant leur intelligence à copier dans les salles du scriptorium des manuscrits profanes ou sacrés. C'est un moine d'Afrique, Eutholicus, qui inventa les accents; un autre moine qui imagina les lettres onciales[2].

Occam, Scot, Durand, quoi qu'on en ait dit, ont été des hommes remarquables. Ils ont aidé à perfectionner l'intelligence et préparé les voies aux grandes découvertes du seizième siècle. Luther n'a pas toujours été injuste envers les scolastiques : il a proclamé les titres de l'un d'eux, Pierre Lombard, à l'estime et à la reconnaissance du genre humain[3].

Les cloîtres ont d'autres titres encore à faire valoir. C'est dans la solitude des couvents que vinrent se vider souvent en Allemagne les querelles des seigneurs avec leurs vassaux; et il faut rendre justice aux moines, l'opprimé trouvait en eux d'éloquents défenseurs. Si malheu-

[1] Revue Brit., 2 mars 1836.

[2] Montfaucon : Des endroits et des pays où l'écriture grecque fut en usage.

[3] Ein sehr fleißiger Mann und eines feinen Verstandes, und hat viel Treffliches geschrieben.

reusement leur voix n'était pas écoutée, et si le prince en appelait à son épée, alors la cellule se changeait en refuge où le vaincu trouvait un abri, des consolations et du pain, jusqu'à ce qu'il se fût réconcilié avec son maître. Que de fois le vainqueur vint expier son triomphe et ses fautes dans les larmes et le cilice! N'oublions pas que le cloître fut l'arche sainte[1] qui recueillit dans le grand naufrage des lettres les livres inspirés, et qui les sauva des mains des barbares; que les premières versions de la Bible en langue allemande sont dues à des cénobites; qu'Ottfried de Weissembourg rimait l'Ancien Testament et les Psaumes dans le dixième siècle; que Raban Maur et Walfrid avaient traduit toute l'Écriture; qu'Augsbourg et Nuremberg publiaient au quinzième siècle des versions de la Bible dues à des religieux, à ces ermites que les réformés traitèrent si cruellement. L'un d'eux ne disait-il pas : « Quand nous avons besoin de figurer le diable, nous prenons un moine[2]. » Et pourtant ce sont ces diables qui ont donné au monde Érasme, Reuchlin, Ulrich de Hutten, Agricola, etc.

[1] Johann Frick, dans la préface : Ueber die neue lutherische Ulmer Bibel.

[2] Wir Lutheraner bilden den Versucher Satanen unter die Gestalt eines Mönchs mit seiner Kutte, ab. — Christian Thomasius zu Halle, in den kurzen Lehrsäzen von der Zauberei, p. 44, 45.

Herder, dans sa préface sur les Légendes, et le Magasin historique des missions protestantes, ont rendu de beaux témoignages aux moines d'Allemagne. Nous renvoyons au chapitre IX de l'ouvrage de Hœninghaus : Das Resultat meiner Wanderungen durch das Gebiet der protestantischen Literatur, qui vient d'être traduit sous le titre de : *la Réforme contre la Réforme*, pour avoir une idée des aveux de certains protestants en faveur des ordres religieux.

Nous racontons aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° I, ce que dans le cours des siècles les moines firent au delà du Rhin pour le christianisme et la civilisation.

CHAPITRE II

LUTHER AU COUVENT

1507-1510

Staupitz, vicaire général du couvent des Augustins où vient d'entrer Luther. — Ses idées erronées sur la grâce. — Vie claustrale du moine. — La prière et l'étude l'occupent tout entier. — Épreuves qu'il endure. — Il tombe malade. — Il reçoit la prêtrise. — Il dit sa première messe. — État de son âme. — Hans assiste au saint sacrifice. — Il aurait voulu empêcher son enfant de prendre les ordres. — Nouveaux troubles et doutes nouveaux qui assiégent Luther. — Un frère le réconforte en lui expliquant ce que c'est que la foi. — La paix semble rentrer dans l'âme du malade. — Sa symbolique touchant la justification. — Doctrine catholique.

Le couvent des Augustins, où venait d'entrer Luther, avait eu pendant près d'un demi-siècle André Prolès pour vicaire général[1]. A Prolès avait succédé Staupitz. C'étaient deux hommes de talent, mais qui semblaient avoir adopté certaines idées, qui reposaient, dit-on, à l'état de germe dans les sermons du dominicain Tauler[2], sur la

[1] Ranke, l. c., t. 285 — Christ. Wilh. Walch, Geschichte der evang.-luther. Kirche, p. 223-232.

[2] N. Humi, Christliche Betrachtung der neuen paracelsischen und weigelianischen Theologie. Witt., 1622, in-8. — Buddei Isagoge ad theologiam universam, p 608, 609. — Eccius reprochait à Tauler diverses erreurs sur la grâce, involontaires sans doute, car le dominicain est resté l'une des gloires de son ordre.

déchéance absolue du libre arbitre. De l'homme, ils faisaient une créature inerte, qui ne pouvait arriver au salut que par l'activité divine; tandis que, dans le système catholique, une double activité, celle de Dieu et celle de l'homme, se rencontrent, se pénètrent et s'assimilent en quelque sorte pour opérer la régénération[1]. La grâce vient éveiller l'homme, mais l'homme doit y correspondre. Dieu s'offre pour tirer l'homme de l'abîme, mais l'homme doit tendre la main à son libérateur. On voit combien est consolante cette doctrine, qui nous laisse notre liberté tout entière. Si l'Église enseigne que la grâce est toute gratuite[2], elle déclare, en même temps, qu'elle est offerte à tous; qu'ainsi la mort éternelle a sa cause dans le libre refus de recevoir le secours céleste.

Luther entra donc au couvent l'imagination troublée par la mort subite de son ami, et tremblant que la terre ne s'ouvrît sous ses pieds, et qu'il ne tombât sans avertissement, ainsi qu'Alexis, dans les mains de la Divinité. Cette vision tourmenta longtemps son sommeil; la nuit, il lui semblait entendre la voix du mort qui venait l'avertir de faire pénitence. Luther, qui n'avait encore goûté d'aucune joie mondaine, lui, si pur alors et si candide, se croyait un grand pécheur! Pour détourner la colère de Dieu, il jeûnait, il se mortifiait comme un anachorète de la Thébaïde. Surtout il avait peur du démon, et ce n'était qu'à force de prières qu'il parvenait à en chasser le fantôme. Un jour que le prêtre récitait à la messe l'évangile et qu'il prononçait ces mots : *Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum*, Martin, saisi de terreur, se leva et s'écria : *Ha! non sum ego, non sum ego*[3]*!*

Sa vie claustrale était celle d'un véritable ermite. « Si

[1] Mœhler, la Symbolique, traduite par F. Lachat, in-8, 1836, t. Ier, p. 100
[2] Concil. Trid., sessio VI, c. II.
[3] Lingæus, in Vit. Luth., p. 4.

jamais, disait-il, augustin alla droit au ciel par les murs d'une abbaye, je mérite d'y entrer : c'est un témoignage que me rendront tous mes frères. Je jeûnais, je veillais, je me mortifiais, et je pratiquais les rigueurs cénobitiques jusqu'à compromettre ma santé. Ce ne sont pas nos ennemis qui croiront à mon récit, eux qui ne parlent que des douceurs de la vie monastique, et qui n'ont eu jamais aucune tentation spirituelle[1]! »

Parfois une hymne ou bien une prose d'église charmait ses ennuis : il aimait surtout le chant grégorien, et son plus grand bonheur était de faire sa partie avec quelque enfant de chœur. Il avait une belle haute-contre[2].

Parfois aussi il quittait le couvent au lever du soleil, s'enfonçait dans la campagne, et, au pied d'un arbre où il s'asseyait, il prèchait la parole de Dieu aux bergers, puis s'endormait aux sons de leur musique champêtre[3]. Le soir, il rentrait dans sa cellule solitaire, se remettait à prier, et s'endormait au bruit de cette petite fontaine dont l'eau, coulant par mille canaux, allait mouiller les rosiers du couvent.

Son noviciat fut pénible : ses supérieurs, qui s'étaient aperçus de son penchant à l'orgueil, tentèrent sa vocation par d'énergiques épreuves. Luther était obligé de balayer les dortoirs, d'ouvrir et de fermer les portes de l'église, de monter l'horloge et d'aller, un sac sur le dos, mendier publiquement[4]. Le frère murmura; l'université de Wittemberg intervint et le bon Staupitz aussi, qui mirent fin à de semblables épreuves, où il était à craindre qu'il ne succombât[5].

[1] Math., in Vità Lutheri.
[2] Ratzebergius, Mss.
[3] Ranke, l. c., t. I, p. 292.
[4] Primum ejus officium in cœnobio fuit cloacæ expurgatio. — Pfefferkorn, l. c., p. 358.
[5] Mathesius, l. c., pred. I.

Il prononça ses vœux en 1507, et reçut la prêtrise la même année. « Promettez-vous, dit le prélat ordinant Lasphe[1], de vivre et de mourir dans le sein de l'Église catholique notre bonne mère? » Le néophyte répondit : « Je le promets. » Ce fut un jour mémorable, une grande solennité dans sa vie, que celui où Luther célébra le saint sacrifice, le 2 mai, le quatrième dimanche après Pâques[2]. « C'est aujourd'hui, écrivait-il à Jean Braun, d'Eisenach, que je dirai ma première messe; venez l'entendre. Pauvre jeune homme, indigne pécheur! Dieu, dans ses trésors de miséricorde, a daigné me choisir; je tâcherai de me rendre digne de sa bonté, et, autant qu'il est possible à de la poussière comme moi, d'accomplir ses desseins. Priez pour moi, mon cher Braun; que mon holocauste soit agréable au Seigneur[3] »

Hans Luther vint mêler, en assistant à la première messe de son fils, ses prières à celles de Braun. « Mon père, dit Martin, n'était pas du tout content; au contraire, il s'emportait contre un fils qui ne craignait pas de lui désobéir. La peste vint, qui lui ravit deux de ses enfants : moi j'étais au lit, malade et près de mourir; mes supérieurs pressaient mon père de me laisser embrasser la vie cénobitique et de me consacrer aux autels. Hans hésitait, il avait d'autres desseins; enfin on vint à bout de vaincre ses répugnances; il céda, mais de mauvaise grâce. « Dieu veuille, « dit-il, qu'il ne soit pas trompé sur sa vocation! » Avant le jour de ma première messe, je lui écrivis; mon père m'apporta vingt gouldes[4]. »

Après le sacrifice, on se mit à table; Hans était à côté de

[1] Friedrich Keyser, Reformations-Almanach für 1817. Erfurt, in-18, p. 89.
[2] Buchholz, Chronol. sub anno 1507.
[3] Sancto et venerabili Christi Mariæque sacerdoti, Johanni Braun, Isenacensi vicario, 23 apr. 1507. — De Wette, l. c., t. I, p. 3, 4.
[4] Mathesius, fol. 3. a. — Colloquia latina, t. II, f. 13, 14, 6, 5

son fils, qui croyait recueillir de la bouche paternelle des paroles de jubilation : « Mon cher père, dit Luther au vieux mineur, de grâce, pourquoi donc êtes-vous si triste, et d'où vient que vous ne m'avez laissé prendre qu'à regret l'habit de moine? Mais c'est un bel habit, mon père[1]! » Hans se leva, et, s'adressant aux docteurs, aux maîtres en théologie et aux autres pères : « N'avez-vous pas lu dans l'Écriture, demanda-t-il, qu'on doit respecter son père et sa mère? — Oui, cela est écrit, » dirent les conviés; et le regard de Hans s'arrêta sur Martin, qui resta muet. On se mit à parler de choses et d'autres, mais le père reprit tout haut : « Fasse le ciel que ceci ne soit pas un leurre du démon... Allons, buvons, trinquons, et que Martin nous aime un peu mieux. » Luther était monté à l'autel tout tremblant; au canon il fut saisi d'une telle épouvante, qu'il aurait quitté l'église sans achever le sacrifice, si le prieur ne l'eût retenu[2].

L'étude continua de faire les délices de Luther; il lisait Occam, qu'il préférait à saint Thomas et à Scot; Gerson, dont il ne cessait de vanter l'intelligence; saint Augustin, qu'il préférait à tous les Pères, et la Bible surtout, qu'il regardait comme la source unique des doctrines célestes[3]. La lecture avait pour lui tant de charmes, que, plus d'une fois, il oublia, pendant des semaines entières, de réciter ses heures : le soir venu, au lieu de se coucher, il allumait sa petite lampe, et passait une partie de la nuit à réparer sa faute, pour ne pas désobéir aux règles de son ordre.

Le sacerdoce exaltait la piété de Luther, dont le temps

[1] Tenzel's Bericht von der Reformation, t. I, p. 148. — Luther's Werke. Halle, t. XIX, p. 1808.

[2] Martin Luther's Leben, von Gustav Pfizer. — Coll. lat., t. II, p. 13, 14. — Cochlæus, in Actis Lutheri, p. 2. — Ulenberg, l. c., p. 6.

[3] Seckendorf, l. c., p. 21.

s'écoulait à étudier et à prier; ses joues se fanèrent, son teint se décolora, et l'adolescent, si frais, si rosé, quand il allait chanter aux portes de Magdebourg, tomba dans une sorte de marasme qui faisait pitié à Mosellanus[1]. Ce savant nous le représente usé, flétri, et tellement amaigri, qu'on eût pu compter ses côtes[2]. Ses supérieurs craignirent un moment que cette fièvre de dévotion ne nuisît à son intelligence et à son corps, et ils essayèrent d'y remédier. Staupitz, vicaire général de l'ordre des Augustins, qui l'avait pris en vive amitié, et que Luther chérit toujours si tendrement, lui disait : « Assez, assez, mon enfant : tu parles de péché, et tu ne sais pas ce que c'est que le péché; si tu veux que Dieu t'assiste, ne joue donc plus à la poupée. » Un jour qu'il confessait de misérables peccadilles, tout contrit comme s'il eût accusé des crimes le prêtre l'arrêta en riant : « Tu es donc fou? lui dit-il, Dieu ne t'en veut pas, c'est toi qui lui en veux[3]. »

Mais Luther n'écoutait ni les conseils de Staupitz ni les avis de son confesseur. On le voyait au pied des autels, les mains jointes, les yeux levés au ciel et tout pleins de larmes, demandant pardon à Dieu. Souvent la nuit il s'a-

[1] Sur ce savant consulter *Erasmi Epistolæ*, t. I, in-fol. Ludg. Bat., 1606, p. 323, 404, 405, 567, 856, 797.

[2] Löscher's vollst. Reformations-Acta, III, 247. Il y a, dans la sacristie de l'église paroissiale de Weimar, une vieille peinture de 1572, par Vicher, un des disciples de Lucas Cranach, au bas de laquelle le maître a placé son monogramme, qui imite assez bien les deux bras d'un télégraphe, et où Luther est représenté sous l'habit de moine (frère augustin), sous l'habit de chevalier Georges (à la Wartbourg) et sous l'habit de docteur (l'Ecclésiaste de Wittemberg) : l'image du frère augustin ressemble bien au portrait de Mosellanus. Ces trois têtes, reproduites par Jagemann, sont regardées par l'auteur de l'Almanach de la Réformation, publié à Erfurt, comme les portraits les plus exacts que nous ayons de Luther. Ils ressemblent, du reste, aux originaux de Lucas Cranach qu'on voit à Weimar, à Gotha et à Erfurt, et aux peintures d'Holbein qu'on trouve aux musées de Bâle et de Florence.

[3] Gustav Pfizer, Luther's Leben, l. c.

genouillait au chevet de son lit, et restait en oraison jusqu'au lever du soleil[1]. Un jour la porte de sa cellule ne s'ouvrit pas à l'heure accoutumée; ses maîtres étaient inquiets; on frappa à la cloison de son oratoire : personne ne répondit. On prit le parti d'enfoncer la porte, et on trouva le frère dans un état extatique, la face contre terre et respirant à peine. Alors un moine, prenant sa flûte, se mit à jouer un des airs qu'aimait Luther, qui revint doucement à la lumière[2]. Avouons que ces couvents d'Allemagne, où le supérieur, comme Staupitz, se délasse dans l'étude et la lecture des poëtes profanes, où l'on guérit les maladies de l'âme à l'aide de l'harmonie, où des moines se meurent d'amour pour Dieu, ne ressemblent pas beaucoup à l'image qu'en ont donnée les philosophes du dix-huitième siècle!

Pauvre jeune homme! qui ne trouve qu'amertume et désespoir dans le service de Dieu; qui essaye de tous les moyens pour l'aimer, et dont les aspirations vers le ciel s'arrêtent en chemin; qui se consume à prier, à jeûner, à se mortifier, et à qui les prières, les jeûnes incessants, n'apportent ni joie ni soulagement, comme si son cœur se fût flétri dans le crime! La lutte était trop forte, il aurait fini par succomber. Cette chaîne de terreurs et de tentations était trop pesante pour lui; il s'en fût débarrassé peut-être par le désespoir, car il ne pouvait chasser ces fantômes qui l'obsédaient la nuit, le troublaient dans ses études, et venaient le tourmenter jusqu'au pied des autels où il se réfugiait pour leur échapper. C'est qu'à son âge il se trompait sur ces caprices d'imagination, et qu'il prenait pour des châtiments du Seigneur les songes d'un cerveau fatigué de travail. Si, lorsque la cloche le

[1] Gustav Pfizer, l. c.
[2] Seckendorf, l. c., p. 21.

réveillait, il prenait son livre d'heures, ses yeux tombaient toujours, nous dit-il, sur des passages de l'Écriture qui l'effrayaient. Il lisait : « Dirigez-moi, Seigneur, dans votre justice et dans votre vérité. Or, continue-t-il, la justice de Dieu, c'était pour moi la colère de Dieu[1]. » Étrange hallucination d'un cœur malade qui n'a pas compris que la justice embrasse toujours sa sœur la miséricorde!

Un jour qu'il se promenait, en proie à sa mélancolie ordinaire, il trouva sur son passage un vieux moine, qu'il interrogea douloureusement.

« Mon frère, lui dit le religieux, je sais un remède aux maux qui vous tourmentent.

— Et lequel? reprit Martin avec une voix tremblante.

— La foi; dit le moine.

— La foi? reprit Luther, que ce mot avait bouleversé, la foi?

— Oui, mon frère, la foi gratuite : croire, c'est aimer; qui aime sera sauvé. »

Les yeux du malade brillèrent d'un feu nouveau.

« La foi! répétait-il, croire! aimer! comme une âme qui sort d'un long rêve.

— Oui, continua le frère; n'avez-vous pas lu ce passage de saint Bernard dans le sermon de l'Annonciation : « Crois que par Jésus tes péchés te seront remis, c'est le « témoignage que l'Esprit-Saint met dans le cœur de « l'homme; car il dit : Crois, et tes péchés te seront par-« donnés. »

La foi par l'amour, la justification par la foi, et la justification gratuite, voilà tout ce que Luther vit dans la parole du frère augustin. Ce fut un éclair, mais un éclair trompeur.

A partir de cet entretien si court où chaque interlocu-

[1] Ranke, l. c., t. I, p. 292.

teur eut à peine le temps d'échanger quelques mots, plus de terreurs ou d'obsessions nocturnes : Luther sommeille en paix. Le jour, plus d'épouvantes intérieures; il se livre à l'étude sans distraction; il assiste aux offices comme les autres avec un recueillement qu'aucune frayeur ne vient troubler; il prie, il jeûne, et ne se croit plus déshérité du ciel. Un mot avait opéré ce changement; à l'aide de ce mot, la FOI, tout s'explique pour lui. S'il était assailli de vaines terreurs, s'il tombait dans le désespoir, s'il doutait de son salut et de la miséricorde de Dieu, c'est qu'il ne croyait pas; — s'il avait souffert dans son âme depuis qu'il se connaissait, c'est qu'il n'avait pas la foi; — si ses supérieurs avaient essayé inutilement de le consoler, c'est qu'il n'entendait pas le langage que parlait si admirablement le pauvre frère, ou que peut-être il n'aimait pas comme le moine. Avec la foi il a reçu une nouvelle vie. Il était encore malade, mais d'une autre affection, malade d'amour et non plus de crainte et de désespoir, car chez lui tout était passion. La foi gratuite ou la grâce devint donc pour lui une symbolique qui exprimait la pure essence du christianisme; un miroir, ou, comme il l'appelait, une vérité qu'on avait obscurcie et cachée jusqu'alors, ou remplacée par des pratiques, des observances, un culte extérieur et des traditions, qu'il faudrait tôt ou tard effacer, si on voulait revenir à la pureté primitive de la parole divine. Un chapitre de saint Paul aux Corinthiens, sur lequel, au sortir de son colloque avec le moine, tombèrent ses regards, lui parut comme une illumination de Dieu même, qui prenait soin de confirmer par l'apôtre la grande vérité qu'il venait de trouver. Il referma le livre, tout joyeux de sa bonne fortune. Sa joie devait être de courte durée.

Il venait de rêver un système sur la justification, qu'il élèvera bientôt jusqu'à la puissance du dogme, et qui formera l'article fondamental du symbole de sa nouvelle

Église. Il importe donc de nous faire une idée de ce que Luther croyait au sujet de la justification : qui, mieux que Bossuet, pourrait nous le réveler?

« La justification, c'est la grâce, qui, nous remettant nos péchés, nous rend en même temps agréables à Dieu. On avait cru jusqu'alors que ce qui fait cet effet devait à la vérité venir de Dieu, mais enfin devait être en nous ; et que, pour être justifié, c'est-à-dire de pécheur être fait juste, il fallait avoir en soi la justice, comme, pour être savant et vertueux, il faut avoir en soi la science et la vertu. Mais Luther n'avait pas suivi une idée si simple. Il voulait que ce qui nous justifie et ce qui nous rend agréables aux yeux de Dieu ne fût rien en nous ; mais que nous fussions justifiés, parce que Dieu nous imputait la justice de Jésus-Christ comme si elle eût été la nôtre propre, et parce qu'en effet nous pouvions nous l'approprier par la foi.

« Mais le secret de cette foi si justifiante avait encore quelque chose de bien particulier : c'est qu'elle ne consistait pas à croire en général au Sauveur, à ses mystères et à ses promesses, mais à croire très-certainement, chacun dans son cœur, que tous nos péchés nous étaient remis. On était justifié, disait sans cesse Luther, dès qu'on croyait l'être avec certitude ; et la certitude qu'il exigeait n'était pas seulement cette certitude morale qui, fondée sur des motifs raisonnables, exclut l'agitation et le trouble, mais une certitude absolue, une certitude infaillible, où le pécheur devait croire qu'il était justifié de la même foi dont il croit que Jésus-Christ est venu au monde.

« Sans cette certitude il n'y avait point de justification pour le fidèle ; car il ne pouvait, lui disait-on, ni invoquer Dieu, ni se confier en lui seul, tant qu'il avait le moindre doute non-seulement de la bonté divine en général, mais encore de la bonté particulière par laquelle Dieu imputait

à chacun de nous la justice de Jésus-Christ ; et c'est ce qui s'appelait la foi spéciale.

« Il s'élevait ici une nouvelle difficulté : savoir, si, pour être assuré de sa justification, il fallait l'être en même temps de la sincérité de sa pénitence. C'est ce qui d'abord venait dans l'esprit à tout le monde; et, puisque Dieu ne promettait de justifier que les pénitents, si l'on était assuré de sa justification, il semblait qu'il le fallait être en même temps de la sincérité de sa pénitence. Mais cette dernière certitude était l'aversion de Luther; et, loin qu'on fût assuré de la sincérité de sa pénitence, on n'était pas même assuré, disait-il, de ne pas commettre plusieurs péchés mortels dans ses meilleures œuvres, à cause du vice très-caché de la vaine gloire ou de l'amour-propre.

« Luther poussait encore la chose plus loin : car il avait inventé cette distinction entre les œuvres des hommes et celles de Dieu, que les œuvres des hommes, quand elles seraient toujours belles en apparence et sembleraient bonnes probablement, étaient des péchés mortels; et qu'au contraire les œuvres de Dieu, quand elles seraient toujours laides et qu'elles paraîtraient mauvaises, sont d'un mérite éternel. Ébloui de son antithèse et de ce jeu de paroles, Luther s'imagine avoir trouvé la vraie différence entre les œuvres de Dieu et celles des hommes, sans considérer seulement que les bonnes œuvres des hommes sont en même temps des œuvres de Dieu, puisqu'il les produit en nous par sa grâce ; ce qui, selon Luther même, leur devait nécessairement donner un immortel mérite : mais c'est ce qu'il voulait éviter, puisqu'il concluait, au contraire, que toutes les œuvres des justes seraient des péchés mortels, s'ils n'appréhendaient qu'elles n'en fussent ; et qu'on ne pouvait éviter la présomption, ni avoir une véritable espérance, si on ne craignait la damnation dans chaque œuvre qu'on faisait.

« Sans doute la pénitence ne compatit pas avec des péchés mortels actuellement commis . car on ne peut ni être vraiment repentant de quelques péchés mortels sans l'être de tous, ni l'être de ceux qu'on fait pendant qu'on les fait. Si donc on n'est jamais assuré de ne pas faire à chaque bonne œuvre plusieurs péchés mortels : si, au contraire, on doit craindre d'en faire toujours, on n'est jamais assuré d'être vraiment pénitent; et, si on était assuré de l'être, on n'aurait pas à craindre la damnation, comme Luther le prescrit, à moins de croire en même temps que Dieu, contre sa promesse, condamnerait à l'enfer un cœur pénitent. Et cependant, s'il arrivait qu'un pécheur doutât de sa justification, à cause de son indisposition particulière dont il n'était pas assuré, Luther lui disait qu'à la vérité il n'était pas assuré de sa bonne disposition, et ne savait pas, par exemple, s'il était vraiment pénitent, vraiment contrit, vraiment affligé de ses péchés; mais qu'il n'en était pas moins assuré de son entière justification, parce qu'elle ne dépendait d'aucune bonne disposition de sa part. C'est pourquoi ce nouveau docteur disait au pécheur : Croyez fermement que vous êtes absous, et dès là vous l'êtes, quoi qu'il puisse être de votre contrition; comme s'il eût dit : Vous n'avez pas besoin de vous mettre en peine si vous êtes pénitent ou non. Tout consiste, disait-il toujours, à croire sans hésiter que vous êtes absous : d'où il concluait qu'il n'importait pas que le prêtre vous baptisât ou vous donnât l'absolution sérieusement ou en se moquant; parce que, dans les sacrements, il n'y avait qu'une chose à craindre, qui était de ne croire pas assez fortement que tous vos crimes vous étaient pardonnés dès que vous aviez pu gagner sur vous de le croire[1]. »

[1] Bossuet, Variations, in-12, t. I, p. 9-12.

Ainsi cela est bien entendu : la foi, comme l'enseigne l'école catholique, c'est un ferme assentiment par lequel l'esprit croit, avec une certitude pleine et entière, la révélation des mystères de Dieu[1]. Mais, comme la justification est le renouvellement complet de l'homme, la foi seule ne saurait nous rendre justes aux yeux de Dieu ; il faut, pour qu'elle accomplisse notre régénération, qu'elle soit, comme dit l'école, *formata*, animée, vive, vivifiante ; en d'autres termes, que, prenant sa source dans l'amour, elle opère et agisse par les œuvres, qu'elle soit un foyer d'où la charité jaillisse comme l'étincelle de la pierre[2].

La foi protestante, telle que Luther venait de la concevoir, ne ressemble pas à la foi catholique. C'est, comme il le dira plus tard quand il voudra la définir, une perle que Jésus dépose dans notre cœur, qui brille de son seul feu, qui n'a nul besoin de l'amour ni de l'œuvre pour rayonner[3]. Elle saisit Dieu comme la lumière saisit les ténèbres. Une fois cette théorie admise, nous comprendrons une foule de passages qui, d'abord, frappent de saisissement ou de vertige celui qui les trouve dans Luther : que l'homme, par exemple, comme il l'enseignera, ne peut être déshérité du ciel par aucun péché, mais seulement par l'incrédulité[4] ; que repentir et confession, satisfaction et œuvres, sont de véritables superfétations humaines ; ou bien, comme le veut Mélanchthon, que boire, manger, travailler, tout est péché, et que celui qui a la

[1] Certissimæ assentionis vim habet quâ mens Deo sua mysteria aperienti firmè constanterque assentitur. — Catech. Trid., p. 17.

Quemadmodùm à sulphure ignis emicat, ita per fidem in nobis extemplò succendit. — Pallavicini, Hist. concil. Trid., l. VIII, c. 9, n° 6.

[3] Luther's Werke. Witt., Ire part., p. 49. — Mœhler, l. c., t. I, p. 158.

[4] Auslegung der Briefe an die Gal. Witt., Ire part., p. 70. — Mœhler. l. c., p. 164.

foi n'a plus de juge dans le ciel, mais seulement un père tout plein d'amour[1].

Maintenant, que Tetzel porte en chaire la question des indulgences, nous verrons comment Luther en niera l'efficacité : à quoi bon, en effet, l'indulgence à qui possède cette perle qu'a trouvée notre malade?

[1] Melanchth., Loci theol. Qualiacunque sint opera, comedere, bibere, laborare manu, docere, addo etiam ut sint palam peccata.

CHAPITRE III

LUTHER A ROME

1510

Staupitz envoie Luther à Rome. — Départ du moine. — Ses sensations à la vue de l'Italie. — Luther à Milan, à Florence. — Impressions et préjugés du voyageur. — Il entre à Rome. — Enfant du Nord, il ne comprend pas le monde nouveau qu'il vient visiter. — Son ignorance de l'esthétique. — Il juge l'Italie en Germain. — Son séjour à Rome. — Ses adieux à la ville. — Ce qu'il en raconte.

Luther avait beau s'agiter, prier, lire la Bible, se recommander aux âmes pieuses, il ne pouvait trouver le repos. Sa pensée, aussitôt qu'elle cessait d'être occupée, retombait dans l'angoisse et les terreurs. Le doute veillait à son chevet. Pour se distraire, il se prit à quelques-unes de ces questions théologiques qu'avaient traitées les maîtres de l'école, entre autres l'auteur de la Somme, le divin Thomas; mais, au fond de ces spéculations philosophiques, son cœur trouvait toujours une secrète amertume.

De vagues récits, donnés par les voyageurs qui venaient de l'Italie, circulaient dans l'Allemagne. Semblables aux narrations fabuleuses que les pèlerins apportaient de l'O-

rient, ils étaient empreints d'un merveilleux propre à saisir l'imagination. On avait prononcé le nom de Rome. Luther y rêvait constamment; il rêvait surtout à cette image du pape, objet de la vénération des peuples, et qu'il voulait voir face à face pour comprendre la fascination qu'elle exerçait sur les intelligences. Staupitz, soit qu'il crût qu'un voyage dans une contrée lointaine apaiserait une fièvre d'esprit qui menaçait d'être mortelle, soit qu'il eût à régler quelques difficultés survenues entre Rome et son ordre [1], résolut de l'envoyer dans la capitale du monde chrétien [2]. Luther, qui d'abord avait refusé, était trop fatigué des assauts répétés du doute pour résister plus longtemps. Il pensait trouver la paix intérieure sur la terre des martyrs [3].

Ses préparatifs de voyage furent bientôt terminés. Il partit à pied avec un de ses frères, un bâton à la main, et du pain dans sa besace pour la nourriture du premier jour. Le lendemain, la charité des cloîtres devait fournir aux voyageurs le viatique nécessaire. Luther emportait avec lui six ducats pour payer le cicerone chargé de lui montrer les merveilles de la Ville éternelle [4].

« Comme son cœur battait de plaisir, dit Niemeyer [5], à l'idée de voir et le pape, cette parole vivante de Dieu,

[1] Christ. Juncker, Vita M. Lutheri... nummis illustrata. Francf. et Lipsiæ, 1669, in-12, p. 14.

[2] Staupitzius traducit Lutherum Wittebergam anno 1508. — Post triennium Romam profectus est propter monachorum controversias. — Melanchth., Declam., t. IV, p. 503.

[3] Causa profectionis meæ erat confessio quam volebam à pueritiâ usque texere et pietatem exercere. — Coll. Lutheri. Francof., 1572, t. II, p. 14 — Es begab sich, daß Dr. M. Luther nach Rom verreisen mußte, welches er desto williger über sich nahm, dieweil er hoffte, er wollte durch Visitirung der heiligen Oerter Ruhe und Trost für sein Gewissen finden. — Benj. Lindner, in dem Leben Dr. L.

[4] Pfizer, Luther's Leben, l. c.

[5] Luther's Auftreten, vorbereitet durch das vergangene und einwirkend auf das ihm gegenwärtige Zeitalter. — Reformations-Almanach, p. 58.

cette splendeur du Christ et des apôtres ! et Rome, cette terre illuminée des rayons du soleil des âmes, et qui ne pouvait être qu'un paradis céleste [1] ! »

On sait l'empire d'une première impression : elle flétrit ou colore à jamais toutes les autres. Dès que nos pèlerins ont mis le pied hors du sol allemand, ils ne trouvent qu'un temps triste, de lourds et épais nuages, une hospitalité équivoque. Alors ils regardent en arrière, et ils regrettent leur Sion, cette Souabe et cette Bavière, où tous deux ont voyagé autrefois, où « les logis sont si bons, où les gens sont si affables, et traitent si bien l'étranger pour son argent [2]. » Après une route bien fatigante, bien ennuyeuse, ils atteignent l'Italie, et leurs rêves dorés s'enfuient. Leurs yeux ne peuvent supporter l'éclat de son immense horizon; son ciel leur semble trop ardent, ses crépuscules du soir trop chauds, et ses nuits trop fraîches. Son vin leur brûle la tête, et ses eaux mêmes sont mortelles. Un jour que Luther cheminait avec son compagnon, et qu'il avait fait un long trajet par une chaleur insupportable, il se pencha pour prendre, dans le creux de la main, un peu d'eau jaunâtre : cette eau, qui toute la journée avait été sous un soleil de plomb, l'enivra comme du vin. Il chancelait et se désespérait, quand Dieu lui fit trouver des grenades, dont la douce liqueur le rendit bientôt à la vie. Luther, dix ans après, remerciait encore le ciel de cette miraculeuse fortune [3].

En Allemagne, au couvent et chez son père, il se levait

[1] Niemeyer, l. c., p. 92.

[2] Wenn ich viel reisen sollte, wollte ich nirgends lieber denn durch Schwaben- und Bayerland ziehen, denn sie sind freundlich und gutwillig, herbergen gerne, gehen Freunden und Wandersleuten entgegen, und thun den Leuten gütlich und gute Ausrichtung um ihr Geld. — Luther's Werke. Halle, t. XXII, p. 2359.

[3] Acerbissimum capitis dolorem sensit, qui tamen suppeditatis ab hospite malis punicis sedatus est. — In Narr. de profectione Lutheri in urbem Romam.

avec le soleil, pour respirer l'air du matin, et jouir de la vue des campagnes, si vertes à cette heure dans la Saxe ; souvent même il dormait la fenêtre ouverte, pendant les chaleurs de l'été; il crut qu'il ne fallait rien changer à ses habitudes. Un soir, en se couchant, il oublia de fermer la fenêtre de sa petite chambre, et, quand il se réveilla, sa tête souffrait horriblement; elle était lourde, pesante; en sorte que le lendemain c'est à peine si nos deux moines purent faire un mille d'Allemagne [1].

A l'entrée de la Lombardie, sur les bords du Pô, ils descendirent dans un couvent de l'ordre des Bénédictins, dont la splendeur étonna nos pauvres pèlerins. « Il rend annuellement trente-six mille ducats, raconte Luther, douze mille en produits agricoles, douze mille en locations diverses, douze mille qui sont payés par les moines pensionnaires. » Mais il se hâte d'ajouter, ce qui nous réconcilie avec les richesses du monastère : « Au cloître je fus bien traité [2]. »

A Milan il voulut entendre la messe, mais il ne comprenait rien à l'office : à toutes les questions de surprise qu'il adressait aux assistants, toujours la même réponse : « Nous sommes du rit ambrosien. » Il reprend ses questions, et un prêtre lui raconte que Milan, ne sachant quel rit adopter, pria Dieu de s'expliquer par un miracle. On mit donc le missel de saint Ambroise et le missel du pape Grégoire sur le même autel : les livres y restèrent toute la nuit. Le lendemain, quand on ouvrit les portes de l'église, on trouva le missel de saint Ambroise intact, et le missel du pape Grégoire en lambeaux. Alors il fut décidé que Milan ne suivrait pas la liturgie romaine [3].

Ce qui l'émerveilla le plus à Florence, ce furent les hô-

[1] Tisch-Reden, p. 602.

[2] In selbem Kloster bin ich gewesen, und ehrlich traktirt und gehalten worden. — Luther's Werke. Halle, t. XXII, p. 1468.

[3] Luther's Werke, t. XXII, p. 1513

pitaux. « Comme les hospices sont bien tenus! va-t-il répétant, comme les lits sont propres, les rideaux soignés, les dortoirs en bon état, le vin et le pain de bonne qualité! comme les serviteurs sont empressés, les médecins habiles! Arrive-t-il un malade, vite on lui ôte ses habits en présence d'un notaire, qui en prend note et lui en donne un reçu. Le lit est tout prêt, de beaux draps blancs! Deux médecins se présentent, et des frères qui apportent du vin dans une carafe reluisante de netteté, et des mets sur des plats où l'on se mirerait [1]. »

A Montefiascone, au sommet de l'Apennin, Luther regarda devant lui, et il vit s'étendre au loin une terre stérile et aride, des rochers nus et décrépits, lui qui s'attendait à voir partout des myrtes et des orangers. Quel contraste avec la Saxe qu'il venait de quitter, où les fleurs sont si belles, les bois si touffus, la verdure si brillante! Son œil était désenchanté. Il était descendu dans une petite hôtellerie où des moines attablés buvaient, gesticulaient, bavardaient avec une volubilité tout italienne, et s'entretenaient cavalièrement, nous dit-il, de choses saintes. Il avait cru que l'ombre du Vatican devait s'étendre comme un manteau sur la nature humaine : c'était un miracle qu'il attendait de la papauté. Comme le miracle n'arrivait pas, il se leva, de peur de quelque mauvais parti dont on menaçait son compagnon de voyage, qui défendait trop courageusement l'honneur du capuchon [2].

Comme la nature, l'humanité apparut à Luther appauvrie, méchante, déshéritée de ses dons anciens, et hors des voies célestes. Partout, sur son passage, il voyait des saints placés dans des niches, devant qui fumait l'encens, que l'on couronnait de fleurs, qu'on implorait les mains jointes.

[1] Luther's Werke, t. XXII, p. 786.

[2] Niemeyer. l. c.. . 92. Il ne faut pas oublier que c'est ici un récit protestant

« Misérables ! s'écrie-t-il douloureusement, qui craignent beaucoup plus saint Antoine ou saint Sébastien que Notre-Seigneur Jésus, et qui, pour préserver une maison, y peignent l'image d'un bienheureux; gens sans Dieu, qui ne croient pas à la résurrection des corps, à l'éternité, et ne redoutent que les maux de cette terre ! » Comme si cette dévotion aux saints ne témoignait pas d'une croyance à l'autre vie ! Si dans la pensée d'un Italien il n'y a pas d'éternité, à quoi bon ce culte pour des êtres qui ne sont plus que poussière? Évidemment il y a trop de sang du vieil Allemand dans les veines de Luther, qui obéit, sans qu'il s'en doute, à la haine innée dans un cœur germain pour tout ce qui vient de par delà les Alpes. Notre voyageur ressemble au peintre Lucas Cranach, qui donne dans ses tableaux une belle barbe, des yeux noirs, un front élevé, aux têtes teutonnes, et peint les figures italiennes avec un menton dépouillé, un regard sévère et des traits efféminés. Luther a remarqué le peu d'empressement des maris ultramontains auprès de leurs femmes, et il conclut que le mariage n'est point en honneur parmi les Italiens, qu'il appelle des enfants de péché [1].

Il pressait le pas, tant il désirait arriver à Rome la veille de la Saint-Jean, « car, dit-il, on connaît le vieux proverbe romain : Heureuse la mère dont l'enfant célébrera la messe la veille de la Saint-Jean ! Oh ! comme j'aurais voulu faire le bonheur de ma pauvre mère ! Mais cela me fut impossible, et j'en eus bien du chagrin [2]. »

Enfin le voilà dans Rome : toutes ses illusions de bonheur et d'espérance reviennent l'assaillir. Son cœur bat violemment. A genoux, les mains levées au ciel, il baisse la tête, en saluant la ville de toutes sortes de noms d'amour et de respect : « Rome sainte, trois fois sanctifiée par le

[1] Tisch-Reden, p. 607.
[2] Luther's Werke. Halle, t. V, p. 1646.

sang de tes martyrs[1] ! » Il avait à peine dépassé la porte du Peuple, que ses songes se dissipaient.

Le pauvre moine n'avait appris l'homme que dans son livre d'heures. Il connaissait les vieux Romains, dont il touchait le sol ; leur mythologie, leurs dieux, leurs héros peut-être, ce que clercs et laïques étudiaient sur les bancs de l'école ; mais la Rome moderne, la Rome des papes, était un livre qu'il n'avait jamais ouvert. Quand donc il passa sous la porte du Peuple, sa pensée ne ressuscita pas cet empereur allemand qui, venu, avec de nombreux soldats, pour éteindre jusqu'au nom de la cité antique, n'osé pas aller plus loin, de peur du glaive tout spirituel qu'un pontife tient dans ses mains débiles. Il ne vit pas non plus les ombres de Philippe-Auguste de France et de Jean d'Angleterre s'arrêter tremblantes devant un vieillard, qui ne peut leur opposer que des soldats manquant de pain et de vêtements : c'étaient là cependant de magnifiques images ! Quand il approche du Vatican, et que le pape lui apparaît, qu'aperçoit-il ? Des courtisans qui baisent avec humilité la mule du pontife, et son œil ne distingue pas, parmi les flots adulateurs, ces âmes qui « viennent, dit Navagero, solliciter une nouvelle croisade, afin de reconquérir, en Orient, quelques vieux manuscrits. » Le passé est mort pour Luther, qui ne sait pas ce que Rome a fait pour l'humanité. De tous les papes qui montèrent sur la chaire de saint Pierre, il ignore les titres à l'admiration et à la reconnaissance. Il quitte une contrée que menace le Turc, et il oublie que si le Coran n'est pas l'Évangile du Nord, c'est qu'un pape en arrêta le triomphe. Il a vu la force brutale régner en Allemagne, et ses barons poser leur gantelet de fer sur toute âme rebelle à leurs volontés ; et il ne se doute pas que l'intelligence n'a de pro-

[1] Anno 1510, cùm primùm civitatem inspicerem, in terram prostratus dicebam : Salve, sancta Roma. — Luther's Werke. Halle, t. XXII, p. 2574.

tecteur, après Dieu, que dans son vicaire sur la terre ; que la papauté, en brisant la force matérielle et en la contraignant de ployer devant les lois de la morale, a donné le plus beau spectacle auquel l'homme pourra jamais assister [1].

Ce qu'il ne peut entendre sans souffrir dans son âme et dans son corps, c'est Flaminio le poëte qui met Jules II au-dessus de tous les rois de la terre [2]. Or jamais Teuton n'aima d'un amour aussi vif que Luther, jusqu'à présent, son prince et son pays ! Il se rappelle ces cohortes romaines qui traversèrent autrefois les Alpes pour porter en Allemagne le fer et la flamme. C'est de ce Capitole, dont il va gravir les marches, que Cæcina partit un jour pour enchaîner la Germanie. En traversant la Suisse, on n'a pas manqué de montrer aux pèlerins la ville où le farouche guerrier mit à mort le vieillard d'Aventicum, malgré les larmes d'Alpulina, la prêtresse de la déesse Isis. Si les prières patriotiques de Luther étaient écoutées, Maximilien régnerait à Rome; Bologne, Urbin, Parme, Plaisance, seraient les quatre diamants de la couronne de son empereur. Le préjugé l'aveugle, comme il aveugle Hutten. Ni l'un ni l'autre ne comprennent Jules II. Ils sourient et pleurent peut-être quand ils voient dans la main du pape la grande épée dont l'arma Michel-Ange; comme s'ils pouvaient ignorer que cette épée a sauvé la nationalité italique, et que, sans cette épée que Jules avait le droit de manier comme prince temporel, Rome serait peut-être tombée dans les mains du doge de Venise ou du monarque français. Esprit des peuples, histoire, esthétique, ces hommes du Nord ont tout oublié.

[1] Ranke, Hist. de la Papauté. — Revue Brit. 1836.

[2] Quem divûm genitor Romanâ in sede locavit
Et summum in terris jussit habere locum.

— Carm. ill. poet Ital., vol. IV, p. 357.

Pour comprendre les déceptions de Luther en entrant à Rome, il faut s'être familiarisé avec sa triple vie d'enfant, de mendiant et de moine. Moine, mendiant, enfant, quand il prie, c'est sur la pierre; l'autel devant lequel il s'agenouille est presque toujours en bois; son temple est noirci par le temps, et la chape de ses prêtres est une misérable étoffe de laine. Représentons-nous donc ce Teuton après quatre cents lieues de chemin, transporté tout à coup au milieu d'une ville aux tumultes païens, lui qui n'a jamais entendu que le bruit de la petite fontaine de son couvent, qui n'a pour délassement que la flûte dont il joue quand ses prières sont finies, et aux yeux de qui la plus grande merveille du monde est encore la prise d'habit d'un moine augustin! Comme il dut être étonné! Il rêvait une religion austère, le front ceint d'une couronne d'épines, couchant sur la dure, se désaltérant dans l'eau du ciel, vêtue comme les apôtres, cheminant à travers des chemins pierreux, et la croix de Jésus à la main; et il voyait des cardinaux en litière, à cheval, en voiture, resplendissants de pierreries, et marquant leur passage par des flots de poussière qui souvent l'empêchaient d'apercevoir le cortége et de s'agenouiller pour demander leur bénédiction. Pauvre écolier, élevé si durement, qui souvent dans son enfance n'avait eu pour oreiller qu'une dalle froide, le voilà qui passe devant des palais de marbre, des colonnes d'albâtre, de gigantesques obélisques de granit, des fontaines jaillissantes, des villas, des jardins, des grottes et des cascades. Veut-il prier, il entre dans une église qui lui semble un monde véritable, où les diamants scintillent sur l'autel, l'or aux soffites, le marbre aux colonnes, la mosaïque aux chapelles, au lieu d'un de ces temples rustiques qui n'ont dans son pays pour ornement que des fleurs qu'une main pieuse va poser sur l'autel le jour du dimanche. A-t-il soif, en place d'une de ces sources qui coulent le long des tuyaux de sapin ainsi

qu'à Wittemberg, ce sont des fontaines de marbre blanc, « grandes comme une maison allemande. » Est-il fatigué, il trouve sur son chemin, non plus un modeste banc de bois, mais un siége d'albâtre antique récemment déterré. Cherche-t-il une sainte image, il n'aperçoit que des fantaisies païennes, des divinités olympiques, Apollon, Vénus, Mars, Jupiter, auxquelles travaillent mille mains de sculpteurs. Ce sont les dieux de Démosthènes, de Praxitèle, les fêtes et les pompes de Délos, le mouvement du Forum, des folies toutes mondaines; mais qui lui rendra la croix de bois qu'a chantée l'apôtre saint Paul? Il n'en voit nul souvenir, nulle représentation. Il croit rêver, il s'indigne, et parce que Rome n'est pas faite à son image, il est tout prêt à condamner Rome.

Laissons-le fuir des spectacles dont il ignore le sens réel, se réfugier dans le silence de la contemplation pour échapper aux fêtes profanes de la papauté, et se scandaliser de tout ce luxe de cérémonies, chaudes et brillantes comme le soleil qui les éclaire, et dont la vue le tourmente. Au peuple romain il faut des fêtes, parce que, sous un ciel toujours paré, un culte est plus qu'un symbole. Ici, l'idée, pour pénétrer jusqu'à l'esprit, a besoin de se transformer en images; pour Luther, l'idée peut suffire; pour l'Italien, ce n'est point assez; il faut l'apparence, la visibilité. Si l'Italie s'est montrée toujours indocile aux tentations de la réforme, n'est-ce pas que la réforme, méconnaissant le génie des peuples, n'a voulu parler qu'à la raison? Plus tard, la réforme n'a-t-elle pas été forcée, en Saxe, où repose son berceau, d'emprunter aux catholiques quelques-unes de leurs pompes extérieures, de parer la nudité de ses temples et de séduire l'œil matériel? C'est un prince luthérien, le chef de la maison de Brunswick, qui a le premier compris toute l'influence des signes sur l'intelligence. Ainsi l'étonnement de Luther, et si l'on veut sa pruderie enfan-

tine dans ce monde semi-païen, prouvent combien il était étranger aux simples notions de l'esthétique. Quand donc les iconoclastes de la Souabe renverseront les images, si Luther s'émeut, ce ne sera pas dans l'intérêt de l'art, mais parce qu'il aura trouvé dans la Bible quelques passages en faveur des signes symboliques : si le texte eût été obscur à ses yeux, il aurait brûlé les images. Des merveilles que Rome étalait au temps de Jules II, il ne vit rien. Aucun rayon de la couronne du Pérugin ou de Michel-Ange n'éblouit ses regards; il resta froid et muet devant tous les trésors de peinture et de sculpture rassemblés dans les églises; son oreille fut fermée aux chants de Dante que le peuple répétait sur le chemin. Plus tard le nom de la cité éternelle revint souvent à sa pensée et dans ses souvenirs : on voudrait surprendre alors en ses récits une aspiration poétique; mais en vain. Tout ce qui l'a le plus frappé, après le libertinage de quelques prêtres, le faste triomphal du pontife, et les épaules découvertes des dames romaines, c'est l'étendue de la ville, qui égale la distance de Wittemberg au Polersberg, environ un mille allemand[1]; c'est l'argent et le temps que l'église de Saint-Pierre a dû déjà coûter. Sa méthode est de formuler une proposition en chiffres, pour qu'elle vienne se représenter plus nettement à l'imagination du lecteur; ainsi fait-il pour saint Jérôme, dont le salut lui paraît si incertain, qu'il n'accepterait pas dix mille gouldes pour prendre sa place dans l'autre monde[2]. Or Jules II a déjà dépensé plus de cinquante mille gouldes à la réédification de Saint-Pierre : il est donc coupable. Ainsi pensait Hutten.

Maintenant est-on curieux de savoir ce que ce petit moine, qui voudrait que sa mère fût morte pour la déli-

[1] Tisch-Reden, p. 609.

[2] Ich wollte nicht zehntausend Gulden nehmen, und in der Gefahr stehen, für unsern Herrn-Gott, da Sankt Hyeronimus inne stehet. — Tisch-Reden, p. 113.

vrer par la prière des flammes du purgatoire[1], a vu pendant son séjour à Rome... qu'on écoute un moment :

« Dans une grande rue, la rue qui mène à Saint-Pierre, j'ai vu de mes yeux une statue de femme revêtue des insignes de la papauté, et tenant un enfant dans les bras. Jamais pape n'a passé par là[2]. »

Or il n'y a qu'une rue qui mène à Saint-Pierre. Par où passerait donc le pape pour y arriver? Et cette statue qui reste dans sa niche pour insulter à la papauté! Quoi! pas un pontife qui ait songé à la renverser de son piédestal, ni Alexandre VI, ni Jules II?

Il n'est pas difficile de dire le nom de la statue. « C'est celle de cette Agnès, née à Mayence, conduite en Angleterre par un cardinal, puis de là ramenée à Rome, couronnée pape, succédant à Léon IV en 857, et accouchant dans la rue où s'élève son image[3]. »

« Vraiment, ajoute le moine, je suis étonné que les papes la laissent subsister : mais il y a là un miracle de Dieu; c'est Dieu qui les frappe d'aveuglement! »

Le miracle, n'est-ce pas le conte ridicule que Luther, de retour de Rome, va débitant à tous ses commensaux buveurs de bière, qu'il a trouvé dans Gervais de Tilbury, et dont rougit aujourd'hui tout protestant éclairé?

Autre miracle!... Voici ce que Luther a entendu :

« Une dispute où trente docteurs assistaient, et qui roula sur le pouvoir que s'arrogeait le pape de commander de sa main droite aux anges du ciel, de sa main gauche

[1] Mathes., Predigt I. — Wilhelm Ernst Tenzel, Bericht von der Reformation, p. 158.

[2] Les Propos de table de Martin Luther, revus sur les éditions originales et traduits pour la première fois en français, par Gustave Brunet. Paris, in-12, 1844, p. 116.

[3] Les Propos de table, p. 116. — Cons. Dissamina di C. Boccacio intorno alla papissa Giov. Firenze, 1828, in-8°. — W. Smets, Das Märchen v. d. Papstin Johanna, neu erörtert. Cologne, 1829.

aux âmes du purgatoire; d'être d'une nature qui participe de l'homme et de la Divinité[1]. »

Or c'était Jules II qui régnait alors à Rome : pense-t-on qu'il aurait souffert une pareille dispute? Et puis quel pape a donc jamais dit que de sa main droite il faisait marcher des légions de séraphins? serait-ce la Rovère, qui, si souvent, eut besoin du canon pour triompher de ses ennemis?

Voici ce que Luther disait plus tard :

« C'est qu'un moine avait été étranglé dans son lit pour avoir ri de la papauté[2] : traitement qu'encourt inévitablement quiconque s'aviserait de se moquer du pape ! »

Or le pontife qui fait étrangler un moine médisant, c'est Léon X.

Et le moine qu'on trouve mort dans son lit, c'est Égidius de Viterbe, que Sa Sainteté nomma depuis cardinal!

Nous oublions une curieuse révélation :

« Saint Ulrich, évêque d'Augsbourg, raconte dans une lettre que le pape Nicolas Ier, qui voulait établir le célibat, résolut de faire vider un étang qui se trouvait à Rome près d'un couvent de religieuses; quand l'eau eut été détournée, on trouva dans la vase plus de six mille crânes d'enfants qu'on y avait jetés et noyés.

« Voilà bien les fruits du célibat, » ajoute le moine[3].

[1] Tisch-Reden, p. 464.

[2] Der Herr Ludovicus, ein Barfüsser-Mönch, und Egidius, ein Augustiner, des andern Morgens sind tod gefunden worden, und die Zungen sind ihnen ausgeschnitten und in Hindern gesteckt worden. — Tisch-Reden, p. 608.

[3] Les Propos de table, page 90. — Nous disions, dans l'édition précédente, que nous avions en vain cherché la lettre de saint Ulrich. Le savant traducteur des Propos de table, M. Gustave Brunet, avait fait les mêmes investigations, et n'avait pas été plus heureux, comme il nous l'apprend, p. 90, note, de sa Traduction des Propos de table. Un de ces beaux livres qu'on est heureux de trouver dans l'intérêt de la science historique, le *Reformator difformis et deformis*, du père Rapperswil, Strasbourg, 1726, in-4°, p. 249, partie I, chap. I, explique naturellement l'inutilité de nos

Double outrage, à la vérité et à la chimie.

Luther était entré dans Rome en pèlerin, il en sortit comme Coriolan. Il s'écrie avec Bembo :

« Adieu, Rome, que doit fuir quiconque veut vivre saintement ; adieu, ville où tout est permis, excepté d'être honnête homme [1]. »

Au moins, en se rappelant plus tard ces vers, n'aurait-il pas dû dire que tous ces messotiers italiens étaient des ânes qui n'entendaient rien au latin et ne savaient même pas parler leur langue maternelle [2].

Érasme le monacophobe était plus juste : « Pour moi, disait-il, est Italien quiconque est honnêtement docte, et Grec quiconque est versé heureusement dans la connaissance des auteurs grecs, qu'il ait ou non de la barbe [3]. »

doubles recherches : c'est que Nicolas était mort quand saint Ulrich écrivait sa prétendue lettre : « *Hanc historiam, quamvis falsissima sit, et antequam S. Udalricus nasceretur, Nicolaus jam obierit, ac consequenter nondum natus ad jam defunctum scripserit, tamen hi Cretenses eam ut populo verissimam depingunt.* » Les *Cretenses* du père sont les centuriateurs de Magdebourg, qui ont enregistré le fait de la lettre dans leur ouvrage, centurie 9, chap. x.

[1] Vivere qui sanctè vultis, discedite Româ;
Omnia hic esse licet; non licet esse probum.

[2] ... Wie die Meßpfaffen in Italià und Gallia ungelerte Esel weren, die kein recht Latin verstünden, haben auch ihre rechte Muttersprache in Italia nicht gelernt. — Tisch-Reden, p 607.

[3] Mihi Italus est quisquis probe doctus est; mihi Græcus est quisquis in græcis auctoribus diligenter ac feliciter versatus est, etiam barbam non habeat. — Ep , t. I, p. 379.

CHAPITRE IV

LUTHER DOCTEUR

1512

Frédéric, électeur de Saxe, fonde l'université de Wittemberg. — Martin Pollich. — Frédéric appelle Luther à Wittemberg. — Le Sénat le nomme prédicateur de la ville. — Luther en chaire. — Idée de ses sermons. — Luther licencié et docteur. — Luther quitte la chaire pour enseigner la théologie. — Par ordre du vicaire général Staupitz, il part de Wittemberg pour visiter les couvents de son ordre. — La peste se déclare à Wittemberg; conduite de Luther durant le fléau. — Ses tentations, ses doutes. — Est-il encore catholique? — Ses lettres à divers amis.

Frédéric, électeur de Saxe, était un prince ami des lettres et des arts, un habile musicien, et un humaniste qui savait par cœur les poëtes classiques de l'antiquité [1].

En 1502, il sollicita du pape l'autorisation d'établir à Wittemberg une université [2] : le pape l'accorda. Au moment où Luther se préparait à recevoir son grade de doc-

[1] L'influence de Frédéric sur les mouvements de la réforme a été appréciée dans les notices qui accompagnent l'ouvrage de Franz Wolkmar Reinhard : Sämmtliche Reformationspredigten. Sulzbach, 3 vol. in-8, t. III, p. 90 et suiv.

[2] Le privilége se trouve dans Grohmann, Geschichte der Universität. Wittemberg, p. 110.

teur, deux hommes, appartenant l'un et l'autre au parti des humanistes, s'étaient voués de cœur et d'âme à l'institution de Frédéric. C'étaient Martin Pollich de Melrichstadt et Jean Staupitz[1].

Martin Pollich était nominaliste comme son collègue. A Leipsick, où pendant quelque temps il avait été professeur, la scolastique avait été l'objet de ses railleries; tous ses dieux, les uns après les autres, étaient tombés sous le poids des sarcasmes du docteur; Thomas, l'Ange de l'école, n'avait pas été épargné[2].

L'électeur avait entendu plusieurs fois prêcher Luther, dont il avait admiré la parole[3]. Le prince consulta Staupitz sur le choix des professeurs qu'il voulait attacher à son institution. Staupitz lui désigna Luther comme un des jeunes prêtres sur qui l'Allemagne fondait de brillantes espérances. Luther reçut aussitôt sa nomination à la chaire de philosophie de Wittemberg. La lettre du prince était si pressante, qu'il n'eut que le temps de prendre congé de ses maîtres. « A peine, écrit-il à un de ses amis, ai-je pu faire mes paquets et embrasser ceux que j'aime[4]. » Sa malle était légère : elle renfermait une robe de bure, deux Bibles, une grecque et l'autre latine, quelques livres ascétiques, et un peu de linge. En quittant Erfurt, des pleurs vinrent mouiller les yeux du jeune religieux : il li-

[1] Grimm, de Johanne Staupitzio ejusque in sacrorum christianorum restaurationem meritis. In Illgen, Zeitschrift für die hist. Theologie. N. F. I. II, p. 78.

[2] Lœscher, dans les Unschuld. Nachrichten de 1716, et dans les Reformations-Akten, t. I, p. 88, a rapporté quelques propositions de ce professeur, enterré dans l'église paroissiale de Wittemberg. On lit sur sa tombe : *Hujus gymnasii primus rector et parens.* — Consult. Schœttgenius ad Fabricii Bib. lat. med. ævi, t. VI, p. 4, 5. — Cat. Bib. Bun., t. VII, p. 1525.

[3] Elector Saxoniæ audierat eum concionantem et vim ingenii et nervos orationis ac rerum bonitatem expositarum in concionibus admiratus fuerat. — Melanchthon, Vita Lutheri, Decl., t. IV, p. 503.

[4] Luther's Werke. Halle, t. XXI, p. 525. — Dr. Martin Luther's Reisegeschichte, von Lingke, p. 25.

sait peut-être dans l'avenir; peut-être prévoyait-il qu'il allait trouver du bruit et des chagrins; mais il n'y avait pas à désobéir. Il partit, et descendit au couvent des Augustins.

C'étaient deux sciences pour lesquelles il n'avait pas grand goût que la physique et l'éthique. Combien il leur eût préféré la théologie, qu'il aimait passionnément, « cette maîtresse du monde, cette reine des arts, » qu'il a louée pendant toute sa vie[1]! Aussi, à l'un de ses amis qui lui demande des nouvelles de son existence collégiale, répond-il. « Grâce à Dieu, je me trouve bien; mais je serais encore mieux, si je n'étais contraint de professer la philosophie. »

C'était celle d'Aristote, « ce maître en diable, comme l'appelait plus tard Luther, qui voulait bâtir sur l'homme au lieu de bâtir sur Dieu[2]; » cet épicurien qui pensait que Dieu gouverne le monde comme une servante endormie berce son nourrisson[3]. Il paraît que la jeunesse wittembergeoise se porta bientôt en foule aux leçons du professeur. On admirait sa parole claire, incisive, et toute remplie d'ironie; son mépris pour les astres de l'école et pour les maîtres venus avant lui, « échos du passé, qui ne rendent que des sons humains, comme tous les philosophes imbéciles qui cherchent l'explication des phénomènes moraux dans l'homme, au lieu de remonter à leur source, c'est-à-dire à Dieu et à son verbe[4]. »

Le sénat de Wittemberg, à la recommandation de Staupitz, le nomma prédicateur de la ville : l'évêque approuva ce choix. C'était une mission nouvelle pour Luther, dont la responsabilité l'effrayait. Il avait peur de succomber, et

[1] Voy. Tisch-Reden, p. 179, 185 et passim.
[2] Tisch-Reden, p. 464.
[3] M. Brunet, l. c., p. 369.
[4] Pfizer, Martin Luther's Leben.

il disait à son ami quelles terreurs l'assiégeaient. Le docteur relevait son courage. Luther insistait et se fâchait presque. « Vous voulez donc ma vie, docteur. Je ne ferai pas ce métier-là trois mois. — Eh bien, répondait le maître en théologie, vivre ou mourir pour le Seigneur[1], quel beau sacrifice! » Luther se résigna.

Il monta donc en chaire et prêcha tour à tour dans le cloître, dans la chapelle du château, et dans l'église collégiale. Il avait tort de se défier de ses forces; car son succès fut grand. Sa voix était belle et sonore; ses gestes, larges et nobles. Il avait dit à Staupitz qu'il n'imiterait pas ses devanciers, et il tint parole. Pour la première fois, on vit un orateur chrétien cesser d'invoquer les maîtres de la scolastique, et puiser ses textes et ses images dans les livres inspirés.

Quelques-uns de ses sermons ont été imprimés. On y trouve diverses assertions opposées à la doctrine commune. Ici, l'orateur, s'emparant d'un texte de saint Augustin qu'il commente à sa manière, soutient que la foi seule obtient ce que commande la loi; là, sans s'élever précisément contre le jeûne, les pèlerinages et la prière, il exalte la foi au point de déprécier l'œuvre. Ici, il affirme que le prêtre a souillé le royaume de Dieu par des pratiques superstitieuses qui ne sont propres qu'à tuer l'âme; là, s'il accorde encore quelque vertu à l'indulgence, il lui refuse le titre de remède spirituel : l'indulgence, à ses yeux, ne peut pas plus guérir la concupiscence que féconder l'amour. La même formule revient sans cesse dans ses discours : le salut par la foi. Il pleure en songeant que trop longtemps l'homme a dédaigné le sang du Christ; qu'il est allé chercher au ciel, parmi les anges et les saints, des médiateurs, quand il n'en est qu'un seul auquel il doive

[1] Cochlæus, Acta Luth., p. 3.

crier pitié et miséricorde, celui qui mourut pour nos péchés. Ce n'est pas là l'erreur, mais c'en est l'ombre : il n'a plus qu'un pas à faire pour entrer dans les ténèbres[1]. Dès qu'il avait un moment de libre, il se mettait à étudier la théologie : il aimait à lire surtout les épîtres de saint Paul, le traité de saint Augustin contre Pélage et les sermons de Tauler. Dans les prédications du dominicain, qu'on venait de réimprimer, Luther crut avoir trouvé trois symboles qu'il adopta : le serf arbitre, la justification par la foi seule, l'inutilité de l'œuvre[2]. Si l'on ajoute quelques livres de poésie latine, une concordance de la Bible et divers traités d'Aristote, on aura la bibliothèque tout entière du moine de Wittemberg[3].

Ses vœux les plus chers allaient être satisfaits : il reçut la charge et le grade de bachelier en théologie, et, sans renoncer à la chaire, il put, dès ce jour, faire des leçons sur des textes sacrés. C'est Luther qui, dans le protestantisme, a créé cette science dont on a depuis si souvent abusé, l'exégèse, qui, sous le souffle de ses successeurs, a tout terni, tout décoloré, a mis l'examen où la foi devait régner, analysé sèchement l'inspiration, tué l'esprit au profit de la lettre, et traité le livre de bonne nouvelle comme un livre sorti de la main des hommes : « souffle empesté, dit le docteur de Wette, qui voudrait tirer la vie de la mort même[4]. »

L'exercice journalier de la parole le préparait ainsi à ces grandes luttes qu'il allait soutenir contre la papauté. Son auditoire était nombreux et formé en partie de jeunes

[1] Sermo Lutheri in Nativitate Christi, 1515. — Sermo de propriâ sapientiâ, 1516. — Sermo X post Trinit. — Voy. Lœscher, t. I, p. 761.

[2] Thaulerii Johannis Sermones. Augsb., 1508, 2e éd.

[3] Histori so zwen Augustinerordens gemartert seyn zu Brüssel in Brabandt.

[4] De Wette, Ueber den Verfall der protestantischen Kirche in Deutschland, und die Mittel, ihr wieder aufzuhelfen, p. 355. — Reformations-Almanach, 1817.

écoliers qui connaissaient les écrits de Hutten, et avaient pris part aux débats intellectuels dont l'Allemagne était troublée depuis 1500. L'université de Wittemberg grandissait de jour en jour dans l'opinion. « Semblable au cyprès, dont la tête s'élève au-dessus de tous les arbres du jardin; à la lune, dont la lumière efface celle des étoiles du firmament; l'université, dit Juncker[1], éclipsait toutes les autres académies. » Erfurt en était jaloux et se repentait d'avoir perdu Luther. Il avait raison, car on n'avait encore entendu dans aucune chaire saxonne une exégèse aussi lumineuse que celle du professeur sur l'Ancien et le Nouveau Testament. C'était la Vulgate dont il expliquait le texte, cette version qu'il regardait alors comme une belle création, et qu'il devait dénigrer plus tard. Il s'était pris de passion pour ce travail philologique : il y passait les nuits et les jours, et mangeait et dormait à peine. Parfois des docteurs venaient assister à son cours et se retiraient émerveillés. Le vieux Pollich, connu sous le sobriquet de *Lux mundi*, l'entendit, et, frappé d'admiration, s'écria au sortir de la leçon : « Ce père a un profond regard, des imaginations admirables; il donnera du tourment aux docteurs et soulèvera de grandes tempêtes[2]. »

Staupitz veillait sur Luther, auquel il n'épargnait ni les conseils, ni les leçons, ni les applaudissements. Pour le récompenser de ses travaux, il lui offrit le grade de docteur. C'était un titre qui coûtait assez cher, et Luther ne possédait rien, ses leçons étant gratuites. Il n'avait pas même toujours à son service une robe de professeur. L'électeur s'était chargé de la garde-robe du frère, qui, dès

[1] Tunc suum efferebat caput velut in hortis alta cupressus eminet reliquas juxta arbores, aut inter ignes luna minores promicat. — Juncker, l. c., p. 17.

[2] Hic monachus profundos habet oculos; mirabiles habet fantasias; omnibus doctoribus facesset negotium. — Ulenberg, p. 8, 9.

que sa soutane commençait à s'user, recevait une belle pièce de drap qu'il donnait au tailleur, et dont le prince payait encore la façon.

Le 18 octobre 1512, jour de la fête de saint Luc, Luther reçut ses grades de docteur. L'assemblée était nombreuse. Elle était présidée par André Bodenstein (Carlstadt). C'est cet archidiacre dont Luther vantait alors les lumières, et qu'il devait plus tard immoler à la risée du monde saxon. « Pauvre diable! dit-il dans ses **Tisch-Reden**, qui n'a jamais rien su; piètre dialecticien, ignare rhéteur, qui pour deux gouldes donnait le grade de théologie, bien qu'il sût que le *nolite vocari Rabbi* de l'Écriture lui en déniait le droit. » Luther prononça ce jour la formule ordinaire d'obéissance à l'Église et à ses canons. « Alors, dit-il plus tard pour justifier sa révolte, j'étais dans les langes du papisme, et Dieu n'avait pas encore dessillé mes yeux. » Le 19, Carlstadt revêtit Luther des insignes du doctorat, aux sons de la grosse cloche [1]. Le moine put se livrer à tout son mépris pour Aristote, et faire rire Wittemberg aux dépens du philosophe. Ces rires étaient si bruyants, qu'on les entendit jusqu'à Erfurt et à Cologne [2]. Erfurt vit avec douleur que son élève attaquât si rudement un de ces demi-dieux que la scolastique avait si souvent couronnés, et Cologne fut tenté de prendre en pitié ce duel entre deux adversaires d'une valeur aussi inégale; mais les humanistes de ces deux villes se réjouis-

[1] Decimâ octavâ octobris, quæ fuit festivitas S. Lucæ, religiosus Pater. frater Martinus Luder, ordinis F. Eremitarum S. Augustini, S. Theologiæ Licentiatus, horâ primâ pomeridianâ secundùm formam statutorum à Magistro nostro eximio Domino Archidiacono omnium Sanctorum Andreâ Bodenstein ex Carolstadt vesperatus est, præsentibus Dominis de Universitate, plurimisque aliis venerabilibus hospitibus; sequenti die ad pulsum majoris campanæ congregatis ut priùs Patribus et hospitibus idem Pater à præfato Magistro nostro Andreâ Doctoralibus insigniis in S. Theologiâ secundùm formam statutorum est insignitus. — In libro statutorum Facult. Th. Witt.

[2] Pfizer, Martin Luther's Leben.

saient de l'apparition de ce nouveau combattant qui essayait, à l'aide de l'Écriture, de renverser l'autorité traditionnelle. Reuchlin surtout triomphait, car il savait tout ce que valait le frère augustin. Reuchlin avait imaginé une conspiration contre les lettrés, où il faisait entrer tout ce qui portait froc ou capuchon. L'Allemagne se réveilla donc un matin, menacée, disait-on, dans sa pensée par quelques moines dont le repos n'était nullement attaché à l'obscurcissement des lettres, comme on affectait de le répandre. Dans leur zèle exagéré, ils auraient voulu, disait-on, anéantir des livres où la révélation de Jésus était attaquée. Selon Reuchlin, si on les eût laissés faire, ils auraient jeté aux flammes tous les écrits qui sentaient le judaïsme, comme Calvin y jeta le *Traité sur la Trinité*, de Servet; seulement ils n'auraient pas brûlé l'Espagnol ; c'est une justice qu'Érasme leur a rendue hautement. Luther, dans sa haine contre le froc, prit naturellement le parti de Reuchlin.

Alors régnait à Dresde le duc Georges, vaillant homme de guerre, qui se mêlait de théologie; catholique ardent, dont toutes les calomnies des réformés n'ont pu flétrir le magnanime caractère. Le duc voulut entendre Luther. Le moine prêcha donc devant la cour [1], et, suivant sa coutume, il se moqua de la scolastique, souveraine à Dresde. Les théologiens, et le duc Georges surtout, écoutèrent froidement l'orateur. Ce prince, cependant, au dire de Luther, avait étudié la Bible mieux qu'aucun homme de la Germanie [2].

Le docteur quitta la chaire un moment, pour d'autres

[1] Il développa cette pensée : Saluti fiduciam nulli mortalium esse abjiciendam, quod ii qui verbum Dei animis attentis audirent, veri christiani discipuli ut ad vitam æternam electi et prædestinati essent. — Ex Fab. Orig. Sax., lib. VII, p. 889.

[2] Ich glaube daß Herzog Georg die Bibel fleißiger gelesen habe, denn alle unsere vom Adel. — Tisch-Reden. Eißleben, p. 622.

occupations que lui avait confiées le vicaire général. Staupitz, obligé de s'absenter, chargea son protégé de visiter les couvents de la province. Ce fut pour Luther une occasion d'études morales sur la vie intérieure des cloîtres. S'il faut l'en croire : « La Bible était un livre qu'on trouvait rarement dans les mains des religieux, qui connaissaient beaucoup mieux saint Thomas que saint Paul [1]; » c'est le plus grand reproche qu'il fait, du reste, aux moines de cette époque, et il n'était pas mérité.

Ses pouvoirs étaient très-étendus : il devait déposer ceux qui mettraient le scandale parmi leurs frères. A Erfurt, il reconnut pour supérieur Jean Lange [2], qui depuis fut un des premiers à jeter la robe monacale pour se marier. Le couvent de Neustadt était en proie à des querelles qui en troublaient la paix : Luther la rétablit en demandant au prieur Michel Dressel, dont la faiblesse avait entretenu ces désordres, la démission de sa charge et le sceau de l'ordre. Sa lettre à ce moine est un mélange de fermeté et de douceur; s'il ouvre des plaies, il a du miel pour les adoucir. L'humilité et l'amour sont les deux vertus qu'il recommande; l'humilité surtout, dit-il, la mère de la charité. Comme sa parole pouvait affliger le frère, il se hâte de le consoler en mettant les zizanies du couvent sur le compte d'occupations qui ne lui auront pas permis d'arracher du champ du Seigneur la mauvaise herbe [3]. Peut-être aussi, ajoute-t-il, parce que vous n'avez pas prié devant Dieu, notre Père et notre Créateur, et que, « les mains jointes, vous ne lui avez pas demandé de diriger vos voies et de vous illuminer de sa justice [4]. »

[1] Tisch-Reden, p. 606.

[2] Acta historico-eccles., t. XI, p. 119. — Lingke, l. c., p. 29. — Fabr. Centifol., p. 225.

[3] De Wette, Martin Luther's Briefe, t. I, p. 31.

[4] Consulter, sur les visites conventuelles de Luther, Theodor Lingke, Dr. Martin Luther's Reisegeschichte. — Motschmann, in Erfordiâ litteratâ,

A Grimma, on lui dit qu'un frère du nom de Tetzel prêchait à Wurzen, les indulgences, et qu'il soutenait que dès que le groschen tombait dans l'escarcelle du quêteur, une âme s'envolait du purgatoire au ciel. — Luther secoua la tête, et dit en riant : « Dieu aidant, je ferai un trou à l'escarcelle [1]. »

De retour à Wittemberg, le pauvre moine, qui la veille comptait les heures qui lui restaient à vivre encore, qui s'effrayait de cette immense responsabilité à laquelle voulait le condamner Staupitz, qui ne savait où trouver les fonds nécessaires pour payer sa robe de docteur, fut assailli de travaux. Il trace dans une lettre à Lange une amusante peinture de ses occupations [2]. « Il me faudrait deux secrétaires, dit-il ; je ne puis suffire à ma correspondance : plaignez mon malheureux sort. Je suis concionateur conventuel, ecclésiaste de la table, prédicateur paroissial, régent d'études ; je suis vicaire, c'est-à-dire onze fois prieur, conservateur des étangs à Litzkau, avocat à Torgau, lecteur paulinique et collecteur de psaumes ; ajoutez à cela les assauts de la chair, du monde et du diable ! »

Il avait toutes les tentations à la fois. Voilà ce que lui procurait la gloire qui commençait à le visiter au cloître ; il ne pouvait acheter le bruit que Dieu le condamnait à faire dans le monde que par des tourments d'esprit et de corps. Que deviendra-t-il donc quand il entrera dans la révolte à pleines voiles ? La gloire est son premier châtiment, et il souffre déjà si vivement, qu'il n'y peut plus tenir, et qu'il est obligé de prier son ami Christophe Scheurl d'avoir pitié du moine de Wittemberg, de cesser de l'exposer aux

n° 5, Joh. Jak. Vogel, Tetzel's Leben, p. 148-154. — M. Paul Christian Helscher, von Dr. Luther's dreimaligen Anwesenheit in Alt-Dresden. 1728, in-8, p. 23, 27. — Anton Weck, Beschreibung von Dresden, p. 306, 307. — Löscher's Reformations-Akten, t. I, p. 344. — Luther's Werke. Halle, t. XXI.

[1] Chron. Mss. de Grimma, an. 1516.

[2] De Wette, Martini Luther's Briefe, t. I, p. 41.

agaceries de cette femme adultère, de cette séductrice des adolescents que cite Salomon dans ses Proverbes, dont le poison brûle les veines, et qu'on nomme vanité mondaine. Il ne veut pas qu'on loue celui qui n'est qu'ignominie et péché, le pauvre Luder [1].

Détails pleins de charmes, pages qu'on ne voudrait pas arracher de la biographie du réformateur! Mais autant il est humble en face de la gloire, autant il est fier devant un autre fléau qui ne tue que le corps : ce moment de la vie de Luther est encore plus beau. La peste était à Wittemberg. Les amis du docteur le conjuraient de les imiter et de fuir : « Fuir? dit le frère; mon Dieu, non! Pour un moine, le monde ne périra pas. Je suis à mon poste, j'y reste par obéissance, jusqu'à ce que l'obéissance me fasse un devoir de m'éloigner; non pas que je n'aie aucune crainte de la mort, je ne suis pas l'apôtre Paul, mais le Seigneur me délivrera de la peur [2]. »

Voilà le langage d'un prêtre catholique. Quand Luther en aura dépouillé le vêtement, il ne parlera plus de même. Si la peste s'abat sur son troupeau, il repoussera les âmes qui viendront à la table de la communion s'abriter contre la mort. « C'est bien assez, dira-t-il, qu'elles reçoivent publiquement quatre fois par an le corps de Jésus : l'Église n'est point une esclave; donner le sacrement à quiconque s'approcherait de la table sainte, surtout en temps de peste, serait un poids trop lourd pour les ministres [3]. »

Quelques années plus tard le fléau avait passé par Genève, et les ministres étaient allés trouver le conseil souverain en disant : « Magnifiques seigneurs, dispensez-nous de soigner les pestiférés, car nous tremblons. » Ces ministres, c'étaient Calvin, Enoch et Cop. Cela est écrit

[1] De Wette, Martin Luther's Briefe, t. I. p. 69 et suiv.
[2] Lango, 26 oct. 1516.
[3] M. Michelet, Mémoires de Luther, t. II, p. 3,2.

dans les registres de la cité réformée [1]. Vers le même temps la peste décimait Lyon, et ses prêtres se présentaient à l'archevêque en disant : « Monseigneur, soyez assez bon pour nous permettre de nous enfermer avec les pestiférés. » Cela n'est pas écrit dans les registres de la ville, mais dans l'histoire contemporaine, et peut-être dans le charnier de quelques églises dont le calvinisme n'aura pas dispersé les ossements.

Luther était-il encore catholique? aucune pensée mauvaise n'était-elle entrée dans son âme? le doute ne l'avait-il pas souillée? A toutes ces questions il répond d'abord affirmativement. « J'étais aviné et noyé tellement dans le papisme, que j'aurais tué, ou aidé du moins à tuer quiconque aurait dénié une seule syllabe d'obéissance au souverain pontife [2]. »

Il nous trompe.

Sa correspondance démontre au contraire que sa foi, si elle n'avait pas succombé, allait bientôt fléchir; que le doute l'obsédait; qu'il s'enivrait au fond du cœur du scandale que commençait à faire son nom, de ses hardiesses oratoires et des louanges de Hutten; qu'il ne cherchait plus, comme il l'a dit ailleurs, Jésus dans les langes de sa crèche. Il s'était essayé contre la scolastique dans des *Positions*, thèses qu'il n'ose pas montrer au grand jour, mais qu'en secret il avoue à Christophe Scheurl, pour que son ami, un homme érudit, en dise son opinion [3]. A Lange, il adresse les *Quarante préceptes* qu'il a prêchés à Wittemberg, et où se trouve une partie de sa symbolique future. A son langage embarrassé, à ce titre de paradoxe sous le-

[1] Voy. Hist. de Calvin, t. II, ch. Genève avant la Réformation.
[2] Préface de ses œuvres.
[3] 12 septembre 1517, à Christ. Scheurl, p. 61. — De Wette. Ces Positions sont imprimées dans l'édition de Jéna, t. I, p. 9, et dans celle de Wittemberg, t. I, p. 55.

quel il désigne ces thèses, on voit clairement qu'il sait bien tout ce qu'il y a caché. C'est un duel théologique qu'il offre par l'organe de Lange à qui voudra se présenter, « afin qu'on apprenne désormais qu'il n'est pas homme à emprisonner dans un coin du monastère ces *Positions*, si toutefois l'université n'est pas assez niaise pour l'enfermer dans un cercle aussi étroit [1]. Il n'est qu'une théologie qui lui plaise, c'est celle que Jean Tauler enseigne dans ses sermons, mais qu'il dénature évidemment ; aussi voudrait-il que tous ses amis connussent les œuvres du dominicain [2]. S'il écrit encore à Érasme, c'est qu'Érasme continue de faire une rude guerre à l'ignorance des moines et des prêtres [3]. Aristote lui déplaît de plus en plus ; il se dégoûte des Sommes et des sentences [4], et le monoglotte Augustin lui paraît bien préférable au polyglotte Jérôme [5].

Il n'est pas heureux. Le doute lui fait la guerre. Incapable de trouver en son âme assez de force pour le repousser, il demande le secours d'un ami dont il sait la prière puissante auprès de Dieu. « Priez pour moi [6], écrit-il au prêtre Leitzken, car chaque jour m'amène une misère nouvelle, chaque jour je fais un pas vers l'enfer. » Cette lettre est signée Martin Luther, fils exilé d'Adam.

Pauvre Cotta ! bon ange de l'écolier, qu'êtes-vous devenue ? Ce n'est plus de pain matériel qu'aurait besoin votre petit mendiant d'Eisenach.

[1] J. Lango, 4 sept.
[2] Georgio Spalatino, 14 déc. — De Wette, l. c., t. I, p. 46.
[3] Johanni Lango, 1er mars 1517. — De Wette, l. c., t. I, p. 52.
[4] Johanni Lango, 15 mai. — De Wette, p. 57.
[5] De Wette, l. c., p. 52.
[6] Confiteor quod vita mea in dies appropinquet inferno, quia quotidie pejor fio et miserior. — De Wette, p. 64, t. I.

CHAPITRE V

TETZEL ET LE SERMON SUR LES INDULGENCES.

— 1517 —

Léon X publie les indulgences. — Tetzel est chargé par l'archevêque de Mayence de les prêcher en Allemagne. — Doctrine catholique. — Les écrivains protestants ont calomnié Tetzel. — Étranges propositions qu'ils lui prêtent. — On les chercherait en vain dans les sermons du moine. — Preuves à l'appui. — Tetzel à Juterbock. — Luther prêche contre les indulgences sans avoir étudié la matière, comme il l'avoue. — Fragments de son sermon. — Examen de cette œuvre, qui est réfutée par Tetzel. — Singulier défi porté à ce moine par Luther.

Albert, archevêque de Mayence et évêque d'Halberstadt et de Magdebourg, devait au pape Léon X quarante-cinq mille thalers pour droit de pallium [1]. Les écrivains réformés nous représentent ce prélat menant une vie fastueuse,

[1] Anmerkungen über Dr. Franz Volkmar Reinhard's Reformations-Predigten, von D. Berthold, t. I, p. 273. — Seckendorf, Commentarius de Lutheranismo, sect. II, p. 24 et suiv. Lipsiæ, 1690, in-fol.

« Le 21 janvier, jour de Sainte-Agnès, dans l'église de ce nom, au moment où se chante l'Agnus Dei, on présente deux blancs agneaux qui sont bénits, et qu'on remet à deux sous-diacres apostoliques, qui les donnent à garder dans quelque communauté religieuse jusqu'à ce qu'on leur enlève leur toison. C'est de la laine de ces brebis qu'est formé le *pallium*, marque

ayant une cour brillante, et réduit, à cause de ses dépenses, à ne pouvoir payer ce qu'il devait au saint-siége. Il fallait s'acquitter : le pape lui en donna le moyen. Léon X avait, en 1516, publié des indulgences qu'il permit de prêcher en Allemagne : leur produit devait être employé à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre, cette merveille de Bramante, que Jules II n'avait pu terminer. Une nouvelle Rome, que la papauté voulait faire plus belle que la Rome païenne, commençait à sortir de terre. Parmi les ouvrages d'architecture destinés à effacer tout ce que l'antiquité nous avait légué, l'église de Saint-Pierre allait bientôt étaler aux regards son dôme, qui semble appartenir au ciel ; la piété des fidèles devait aider à terminer l'œuvre colossale. Jean-Ange Arcimbold, doyen d'Arcisate, et depuis archevêque de Milan, avait été chargé de prêcher les pardons en Allemagne [1]. C'était un ecclésiastique de bonnes mœurs, d'une foi vive, qui aimait les lettres, mais qui se laissait facile-

de dignité que les empereurs de Constantinople envoyaient autrefois aux prélats comme un symbole mystérieux de l'autorité que le prêtre exerçait dans son royaume spirituel. Le pallium avait alors, dit M. Pascal, à peu près la forme de nos chapes ; depuis il subit diverses modifications. C'est aujourd'hui une bande de laine blanche, large de trois doigts, qui entoure les épaules comme d'un cercle, et de laquelle pendent, sur le devant et par derrière, deux bandes de même largeur, une sur chaque côté, longues d'une palme, et garnies aux extrémités de petites lames de plomb arrondies. Sur le pallium sont figurées quatre croix grecques de couleur noire ; les croix étaient anciennement de pourpre, et Durant y voit le symbole des quatre vertus cardinales. Isidore de Peluse, qui vivait au commencement du cinquième siècle, dit, en parlant du pallium : Parce qu'il est tissu de laine, et non pas de lin, il désigne la peau de cette brebis que Notre-Seigneur a cherchée et qu'il a portée sur ses épaules après l'avoir retrouvée. Sans le pallium, le prélat ne peut jouir de la plénitude de la dignité pontificale. Sous Léon X, comme de nos jours, le pape, en le conférant, se réservait une somme, qu'il employait aux besoins de l'Église. » — M. Pascal, Origines et Raisons de la Liturgie catholique, grand in-8. Paris, 1834, p. 616-618. — Jakob Vogel, Leben des päpstlichen Gnaden-Predigers Johann Tetzel. Leipsick, 1727, p. 142-143. — Seidel, Tract. de Hierarch. Ecclesiæ veteris.

[1] Pfeifferus, in Rerum Lips., lib. III, p. 337.

ment séduire aux apparences. A Rome, la chancellerie avait coutume d'aliéner dans chaque État catholique le droit de publier et de distribuer les indulgences. Albert l'acheta et le revendit à Fugger d'Augsbourg, un de ces riches banquiers du moyen âge qui faisaient argent de tout, et dont Luther, dans ses Tisch-Reden, a flétri la vénalité. Albert exerçait donc la charge de commissaire de la cour de Rome pour toute l'Allemagne. Arcimbold gagna le Danemark et la Suède, où dans quelques années il recueillit d'abondantes aumônes, dont le produit était versé dans le trésor pontifical. Malheureusement l'infidélité de quelques agents en dérobait une partie. L'honneur d'Arcimbold est resté sans tache.

Albert choisit pour prédicateur Tetzel[1], qui avait eu déjà la confiance d'Arcimbold et jouissait de la réputation d'un orateur. A entendre les historiens protestants, c'était une imagination malheureuse, exaltée par les lectures ascétiques, sans savoir ni prudence, et toute remplie de fatuité. Fils d'un orfèvre de Leipsick, il était entré en 1487 dans l'ordre des Dominicains, et avait prêché avec succès à Zwikau. Tetzel prit le titre d'inquisiteur de la foi, qu'on n'accordait qu'à des hommes d'expérience et de doctrine[2].

Or ce moine, dont on s'est si brutalement moqué, avait fait d'excellentes études. En 1487, il avait été reçu bachelier en philosophie à Leipsick. Jamais concours n'avait été si nombreux : cinquante-six candidats se présentèrent à l'examen. Les juges étaient des hommes d'une haute capacité : c'étaient Thomas Hertil, Henri Heldler,

[1] Tetzel, Dötzel, oder, *italicè*, Tottila, à voce Död, das ist Gott. — Leben des päpstlichen Gnaden-Predigers oder Ablaß-Krämers Johann Tetzel, von M. Johann Jakob Vogel, p. 34.

[2] Inquisitor non à casu, sed ab arte, ex amussi instituendus est et debet esse doctus et expertus in his quæ ad officium suum pertinent; debet esse resolutus et fulgere in geminâ scientiâ, theologicâ scilicet et juridicâ. — Cramerus, in Arbore hæreticæ consanguinitatis, p. 48.

Jean Laricke et Jean Fabri. Tetzel fut nommé le sixième[1]. Jean Lindner le regarde comme une des lumières de l'ordre des Dominicains[2], et Buddeus, écrivain protestant, dit que la parole éloquente du dominicain entraînait les populations[3].

Avant de se mettre à l'œuvre, le moine avait fait imprimer à Mayence une *Instruction sur les devoirs des prédicateurs d'indulgences*[4]. Il choisit Leipsick pour débuter; mais les princes saxons refusèrent de le recevoir, parce que cette ville avait déjà été visitée par d'autres missionnaires. Tetzel jeta les yeux sur l'électorat de Mayence, et parcourut successivement Halberstadt, Anhalt et Brandebourg, accompagné d'un autre moine dominicain, nommé Bartholomée, et de deux scribes; car il vendait non-seulement des indulgences, mais des dispenses de mariage, de jeûne et de carême. Il avait soin de se faire annoncer, et il entrait dans les villes au son des cloches et de la musique, bannières flottantes, et accompagné du clergé, de moines et de religieuses, de magistrats et d'écoliers, et d'hommes et de femmes qui chantaient des cantiques. Il montait un char magnifique; la bulle reposait sur un coussin de velours. Le cortége prenait le chemin de l'église, traversant les rues remplies d'une foule pieuse qui se pressait autour des frères quêteurs. Le temple était paré, les cierges allumés; devant l'autel s'élevait une croix en bois rouge où étaient attachées les armes pontificales. Ordinairement Tetzel montait en chaire, prêchait sur les indulgences, et menaçait des foudres de l'Église quiconque en nierait l'efficacité. L'orateur s'adressait à un peuple

[1] Vogel, l. c., p. 47.
[2] Ibid., p. 47.
[3] Buddeus lobet ihn von seiner Beredsamkeit, wodurch er sich bei dem Pöbel in großes Ansehen gesetzet. — Vogel, p. 59.
[4] Instruktion. wie die Prediger den Ablaß anpreißen sollen.

qu'il était facile de remuer, et Tetzel aimait les images. Son discours achevé, le frère Bartholomée criait : « Achetez! achetez[1]! » en frappant d'une pièce de cuivre un plat de métal qui contenait des centaines de cédules toutes signées. La foule se heurtait, tendait la main et donnait, en échange d'absolutions, le denier du pauvre ou l'argent du riche. Ceci est encore un récit protestant[2].

S'il est vrai, on comprend la colère de Luther contre ce vendeur de choses saintes que Jésus aurait chassé du temple. On a peint Tetzel au sortir de l'église, assis à table avec Bartholomée et quelques servantes d'auberge, faisant bonne chère et vidant de grands pots de bière que payaient les cédules papales. Or Tetzel ne ressemblait guère à ces moines au large abdomen, à la face avinée, dont Hutten, dans ses petites lettres, a célébré la gloutonnerie. Quand en 1518 Carl Miltitz vint au nom de Léon X réprimander le dominicain, qui n'avait péché que par excès de zèle, et qui ne put supporter la colère du nonce[3], aucun reproche de libertinage ne lui fut adressé. Ce qu'on a pu blâmer en lui, c'est une exaltation religieuse dont un prêtre plus prudent se fût préservé; c'est un fanatisme pour la papauté que le pape lui-même eût désavoué; c'est une turbulence de cerveau qui le compromettait. Luther n'a rien dit des mœurs de son ennemi : il fallait qu'elles fussent irréprochables!

Un soir qu'il était assis à table avec ses compagnons de bonne chère et de gais propos, médisant des papes, des évêques et des moines, qu'il jetait pêle-mêle en enfer, on vint à parler de Tetzel. Luther se prit à rire : « Vrai pipeur, dit-il, qui osait prêcher « qu'eût-on violé la mère de

[1] Anmerkungen, etc., l. c., p. 276.

[2] Anmerkungen, etc., l. c., p. 276.

[3] Man weiß... daß der päpstliche Nuntius, Carl Miltiz, dem Tetzel das höchste Mißfallen des Papstes zu erkennen gab.— Bertholdt, l. c., p. 276.

« Dieu, l'indulgence était assez puissante pour effacer le pé-« ché[1]. » Tetzel n'a rien dit de semblable. Il enseignait que le péché contre la mère de Dieu, quelque énorme qu'il soit, est moins grand que le péché commis contre son Fils, et qui peut être remis néanmoins, selon le témoignage exprès du Christ[2]. C'était assez de médire du dominicain, pourquoi le calomnier?

« Tetzel, théologien passionné, dit Seckendorf, exagérait à la fois la vertu des indulgences et le pouvoir des clefs. » Bartholomée, si le récit des réformés est vrai, pour frapper son auditoire, répétait souvent : « Je vois le sang du Christ qui coule de cette croix! » — « Ainsi, ajoute un écrivain protestant, l'indulgence de Tetzel opérait sans l'expiation intérieure, tandis que l'indulgence que le pape donnait aux fidèles ne pouvait être efficace qu'autant que le pécheur avait pleuré, confessé sa faute et fait pénitence[3]; Tetzel trompait donc le pape, son évêque et son auditoire. »

Non! Tetzel ne trompait personne, car voici ce qu'il prêchait :

« Quoi donc! vous rougiriez de vous approcher du tribunal de la pénitence, et vous ne rougissez pas de fréquenter les salles de danse! Il s'agit ici du salut de votre âme et non de votre corps, aujourd'hui plein de santé, demain en proie aux maladies; aujourd'hui vivant, demain mort. Donc, sachez-le bien : quiconque, CONFESSÉ et CONTRIT, apportera l'aumône que le directeur aura pres-

[1] Ja wenn einer gleich die Jungfrau Maria hätte geschwängert, so könnte er's ihm vergeben. — Tisch-Reden, p. 355. *Nous affaiblissons, à dessein, la traduction.*

[2] Cùmque peccatum in matrem Christi commissum quantumvis enorme, minus sit quàm si illud ipsum in Filium committatur, quod est Christi expresso testimonio remissibile. — Seckendorf, Comm. de Luther, p. 27.

[3] Alle über den Ablaß erschienenen päpstlichen Bullen setzten als Bedingung fest, daß der Ablaß-Suchende seine Sünden beichten und bekennen, und eine Büßung übernehmen muß. — D. Berthold, Anmerkungen, etc., t. I, p. 277.

crite, obtiendra la rémission pleine et entière de ses péchés[1]. »

Sur la foi du Réformateur, Mathésius prête à Tetzel cette étrange proposition : Qu'à celui qui achète des lettres de pardon, repentir, contrition, sont tout à fait inutiles[2]. Cherchez dans l'œuvre du dominicain, vous ne trouverez nulle part cette assertion. Voilà comme à cette époque on écrivait l'histoire; ajoutons, comme on tuait un homme. Et nous aussi, nous le confessons, nous avons cru longtemps que ce moine qui montait en chaire pour annoncer l'Évangile était un prêtre ignorant, menteur, qui trompait les âmes qu'il attirait dans ses piéges en leur promettant le ciel en échange d'une cédule qu'il avait parafée au cabaret. D'expiation sanglante du Christ, nous croyions qu'il n'avait jamais dit un mot. Or écoutons-le parler.

« Notre mère nous a enfantés dans le péché, nous avons étreint en naissant le péché, et, pour arriver au salut, il nous faut de toute nécessité le bras protecteur de Dieu. Ce n'est pas par l'œuvre de la justice que nous pouvons être sauvés, mais par la seule miséricorde de Dieu[3].»

Et, du reste, pense-t-on que l'archevêque de Mayence n'aurait pas imposé silence au prêtre qui se serait permis de débiter en chaire les paroles inconvenantes que lui prê-

[1] Voir l'extrait d'un des sermons du dominicain, PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° II, que nous prenons dans l'ouvrage de Jean-Jacques Vogel : Leben des päpstlichen Gnaden-Predigers oder Ablaß-Krämers Johann Tetzel, satire virulente du moine. Vogel met le texte original allemand en regard du texte latin. Nous choisissons ce dernier.

[2] Es wäre nicht Noth, Reue noch Lieb' oder Buße für die Sünde zu haben, wenn einer den Ablaß oder Ablaß-Briefe lösete oder kaufte. — Mathesius, in der Predigt von Luthero, p. 2. — Selneccer (in Orat. de Luthero). — Chemnitz, in Exam. C. T., p. IV. — Mayer, in Disput. II de Vitâ Lutheri, p. 35.

[3] In peccatis mater nostra nos concepit, heu qui funes peccatorum complexi sunt nos; et est difficile, et quodam modo impossibile ad portum pervenire salutis, sine divino adjutorio. Quia non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed per sanctam suam misericordiam salvos nos facit. — Vogel, l. c., p. 221.

tait Luther? Dans une lettre pastorale adressée à ses diocésains et qui fut affichée à la porte de toutes les églises, Albert établissait formellement que, pour participer aux grâces spirituelles que le pape offrait à toutes les âmes, il fallait d'abord confesser ses péchés, puis les pleurer et les racheter par une pénitence salutaire [1].

Expliquons la doctrine de notre école touchant l'indulgence.

« La théologie distingue, dans le péché, la coulpe et la peine. La coulpe est l'offense à Dieu; la peine, le châtiment que mérite l'offense, peine éternelle ou temporelle. L'Église, qui, avec les clefs, a reçu le pouvoir de lier et de délier, exerce ce pouvoir à l'égard du péché commis après le baptême, et par le sacrement de la pénitence, et par l'application de l'indulgence; dans le sacrement de la pénitence, l'Église remet le péché quant à la coulpe et à la peine éternelle, mais non toujours quant à toute la peine temporelle [2]. Par l'indulgence elle délie en tout ou en partie de la peine temporelle qui reste à subir pour nos péchés, en ce monde, par le moyen des œuvres satisfactoires; dans l'autre, par l'expiation du purgatoire. L'indulgence remet donc la peine, mais non la coulpe. Le trésor des indulgences, qui appartient au pape et aux évêques, se compose des satisfactions surabondantes de Jésus-Christ : une seule goutte du sang de l'Homme-Dieu eût suffi mille fois pour racheter des milliers de mondes. A ce fonds inépuisable de mérites viennent s'ajouter, agréées de Dieu comme méritoires, à cause de leur union avec les satisfactions du Sauveur, et comme étant appliquées en vertu du dogme de la communion des saints, les satisfactions surabondantes

[1] ... Qui eorum confessione diligenter auditâ... et pœnitentiam salutarem injungit. — Voy. n° CXI, aux Pièces justificatives, le mandement de l'archevêque.

[2] Traité des Indulgences, 1844.

de Marie, mère de douleurs, qui n'eut jamais aucune faute à expier, et celles d'un grand nombre de saints qui ont souffert pour la justice, et pratiqué de longues pénitences pour racheter de légères imperfections[1].»

Le dogme de l'indulgence et le dogme du purgatoire sont intimement liés : ôtez l'un, vous détruisez l'autre.

Au delà de cette vie, la foi catholique enseigne qu'il est un lieu de purification où l'âme achève de se laver de ses souillures jusqu'à ce que, les temps prescrits par la miséricorde et la justice divine étant accomplis, elle vienne s'asseoir parmi les bienheureux; car rien de souillé, dit l'Écriture, ne saurait entrer dans le royaume céleste. La foi nous dit aussi que ces heures d'épreuves et ces peines dont nous ignorons la nature peuvent être abrégées et adoucies par les œuvres satisfactoires. Non pas que ces œuvres aient aucune puissance en elles-mêmes; mais, offertes par notre divin Médiateur à son Père, elles désarment et fléchissent un Dieu de miséricorde et de charité[2]. Consolante doctrine qui donne des ailes à la prière et la fait monter jusqu'au trône de Dieu! Or l'indulgence, comme la prière, comme l'aumône, vient apporter, par l'application des mérites du Christ, quelque adoucissement aux souffrances passagères des âmes de nos frères : c'est la rémission intégrale ou partielle des peines temporelles encourues par le péché. L'Église a le droit d'abréger ces peines satisfactoires, en vertu même des paroles du Sauveur : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que vous délierez sera délié*. Il est aisé de suivre la tradition de l'indulgence depuis Jésus-Christ jusqu'au dixième siècle, époque où le protestantisme place l'invention de ce dogme.

[1] Concil. Trid., sess. XI, c. XIX.

[2] Ita non habet homo unde glorietur, sed omnis gloriatio nostra in Christo est, in quo vivimus, in quo meremur, in quo satisfacimus, facientes fructus dignos pœnitentiæ qui ex illo vim habent, ab illo offeruntur Patri et per illum acceptantur à Patre. — Conc. Trid., sess. XIX, c. VIII.

Eck avait raison, en défendant les indulgences, d'en appeler à la preuve traditionnelle des âges : si la doctrine des pardons était si nouvelle, comment avait-elle été reçue dans toutes les églises du monde? Or cette doctrine catholique, c'était celle qu'enseignait Tetzel[1].

Dans les derniers mois de 1517, le dominicain vint à Juterbock, petite ville de la principauté de Magdebourg, et à huit milles de Wittemberg, qui s'émut vivement et devint bientôt désert, tant les habitants avaient hâte d'entendre le prêtre! Luther essayait en vain de retenir ses pénitents, qui voulaient, à toute force, acheter des lettres de pardon. Dans un premier mouvement de colère, il écrivit à l'évêque de Misnie une lettre pressante, où il suppliait le prélat de mettre fin au scandale que Tetzel promenait en Allemagne, et qui affligeait les âmes religieuses. La réponse de l'évêque n'arrivait pas, et la tête du moine fermentait. Le confessionnal des pères augustins était désert; la foule allait à Tetzel, et revenait à Juterbock gaie, insouciante, sans signe extérieur d'affliction, comme si elle fût sortie du cabaret, nous disent les relations protestantes. Luther n'y put plus tenir. Il avait annoncé qu'il prêcherait sur les indulgences, et, depuis plusieurs jours, enfermé dans sa cellule, il travaillait à son sermon. L'église était toute pleine. Ses amis s'étaient placés en face de l'autel, pour le soutenir de

[1] Porro quod universa recepit et tenuit Ecclesia, quomodo posset esse in fide erroneum? Universitas Ecclesiæ toto orbe terrarum diffusa accepit indulgentias à tempore Gregorii Magni. — Et concilia generalia approbaverunt, sicut sacrum concilium Lateranense celeberrimum sub Innocentio III, in quo et saluberrima constitutio omnis utriusque credita est, limitavit autoritatem minorum prælatorum in concessione indulgentiarum. Et sacrum concilium Viennense approbavit indulgentias Urbani quarti pro venerabilis Eucharistiæ veneratione. Et omnis Ecclesia ex Germanis, Gallis, Hispanis, Italis, Anglis, Hungaris, Polonis, Danis, Scotis, etc., reverenter suscepit Jubileos in Româ à pontificibus cum plenariis indulgentiis celebratos. — Enchiridion locorum communium adversus Lutheranos. Antuerpiæ, 1527, in-12, § XXIII.

leurs regards; car ils savaient que Luther allait accomplir une œuvre de courage. Presque tous appartenaient à l'école d'Érasme, école railleuse, qui, à table, dans ses discours, dans ses livres, ne se servait que de la moquerie pour attaquer Rome, qu'elle ne connaissait pas; qui mit le rire à la mode et en imprégna la peinture et la sculpture. Ils étaient curieux de voir comment la parole du frère, ordinairement si grave, se prendrait aux indulgences, et si, pour faire justice de Tetzel, elle s'inspirerait des *Epistolæ obscurorum virorum*, ou de saint Augustin. Ils cherchaient, d'un œil inquiet, dans ces deux longues files de moines qui s'avançaient sur le parvis du chœur, la figure de Luther. Ils n'eurent pas de peine à la reconnaître : elle était austère, comme de coutume; mais rien n'y révélait la grande idée qui le tourmentait intérieurement. Dès que les pères se furent placés, chacun dans sa stalle, le célébrant entonna le psaume. On remarqua que Luther, comme de coutume, mêlait sa prière à celle des assistants; qu'il suivait des lèvres et de l'œil le prêtre à l'autel et que sa voix n'était point altérée. Cette quiétude de « l'apôtre, » dans un moment aussi solennel, n'a point échappé à ses disciples et à ses admirateurs.

Toute la symbolique de Luther repose dans cette instruction religieuse[1], qui est vive et pressée, et coupée en alinéas formant autant de sentences ou de propositions. La pensée du moine saxon ne s'enveloppe pas de ténèbres : elle se produit aux intelligences, ainsi qu'elle a été conçue, novatrice, hostile aux doctrines reçues jusqu'à ce jour, insolente pour la tradition, dédaigneuse de ménagements, et hautaine : telle elle se révélera dans toute la vie du réformateur. Luther se complaît dans son œuvre : ce n'est plus une lutte académique qu'il propose à son ennemi, mais un

[1] Sermon vom Ablaß und der Gnade. Il parut quelques jours après, imprimé avec soin.

duel en champ clos. S'il eût voulu d'une dispute à la manière de l'école, pourquoi le grand jour de la chaire évangélique ?

Citons quelques-unes des formules où la parole nouvelle s'essaye avec le plus d'audace [1].

6. Je dis qu'on ne peut pas prouver, par l'Écriture, que la justice divine exige du pécheur d'autre pénitence ou d'autre satisfaction qu'un amendement du cœur, et que nulle part elle ne prescrit le concours de l'acte ou de l'œuvre, ainsi qu'il est écrit dans Ézéchiel : « Le Seigneur n'imputera pas le péché à qui se repent, ou qui fait le bien. »

12. On nous dit que l'indulgence, appliquée à l'âme qui souffre dans le purgatoire, lui est imputée, et lui compte pour la rémission du châtiment qu'elle doit encore endurer : c'est une opinion sans fondement.

14. L'indulgence, au lieu de prêcher l'expiation, laisse le chrétien dans la fange du péché : si on ne doit rien dire contre l'indulgence, il ne faut pas non plus en vanter l'efficacité.

15. Donne si tu as de reste, au nom du Seigneur, pour l'édification de Saint-Pierre de Rome, mais n'achète pas de pardons.

16. As-tu de quoi ? Donne à celui qui a faim; cela vaudra mieux que de donner pour élever des pierres, et beaucoup mieux que de faire emplette d'indulgences.

17. Encore une fois : à Saint-Pierre et aux indulgences préfère ton frère qui est pauvre. Si tu as du superflu et que ta charité ne puisse trouver des mendiants dans ton pays; alors, si tu veux, donne aux églises, orne les autels, et, s'il t'en reste, donne à Saint-Pierre de Rome, qui en a moins besoin.

[1] Reinhard, t. I. — Luther's Werke, von Walch, t. XV, p. 474.

18. Ne fais rien pour le bon plaisir des indulgences. Saint Paul a dit, I *Tim.*, 5, 8 : « Qui n'a pas soin des siens n'est pas chrétien, et est pire qu'un infidèle. » Celui qui te dit le contraire te trompe : il cherche ton âme dans ta poche, il y trouve un pfenning qui vaut mieux à ses yeux que ton salut. — Mais je n'achèterai donc pas d'indulgences? me diras-tu. — Je t'ai déjà dit que ma prière, mes vœux, ma volonté, mes conseils, sont que tu te dispenses d'en faire emplette. Laisse-les aux chrétiens paresseux et endormis; tu peux t'en passer, toi !

19. L'indulgence n'est ni de précepte ni de conseil divin : ce n'est point un commandement, une œuvre qui opère le salut.

20. Que les âmes soient délivrées du purgatoire par la vertu de l'indulgence, c'est ce que je ne crois pas, bien que quelques nouveaux docteurs l'enseignent : mais ils ne peuvent le prouver, l'Église n'en dit rien. En bonne vérité, il vaut mieux prier pour elles.

21. Ce que je t'enseigne est certain ; cela est fondé sur l'Écriture, tu ne dois pas en douter : laisse les scolastiques dans leur scolastique; ils ne sont pas capables, tous, tant qu'ils sont, de créer rien qui vaille.

22. Que quelques-uns m'accusent bénévolement d'hérésie pour leur avoir dit des vérités qui feront tort à leur boutique, que n'importent leurs bourdonnements? Cerveaux creux qui n'ont jamais ouvert la Bible, qui n'entendent rien aux doctrines du Christ, ne se comprennent pas eux-mêmes, et s'abîment dans leurs ténèbres. Que Dieu leur octroie l'entendement. Amen [1].

Certes, ce n'est pas là de la criaillerie d'école, mais une parole claire, positive, qui du premier coup se rue brutalement sur un enseignement vieux d'un si grand nombre de siècles, et dont l'Église a trouvé la lettre écrite dans la

[1] Luther's Werke, von Walch, t. XV, p. 474.

Bible. Un moine qui a pris soin de nous dire lui-même qu'il ne sait pas au juste ce qu'on appelle indulgences [1] les attaque le front découvert, comme s'il avait étudié la question toute sa vie. Car, remarquons-le bien, ce n'est pas seulement l'abus qu'il combat, alors il aurait pour lui l'Église tout entière, c'est le remède spirituel qu'il attaque. Toute la vie à venir de Luther se reflète dans ce sermon; vous le retrouverez là avec sa foi imprudente, son moi qui prétend s'appuyer sur la parole de la Bible, son dédain pour la tradition, son insolence envers l'école, et son rire qu'il ne cessera de jeter à ce qui s'appellera thomiste ou aristotélicien.

C'était une œuvre révolutionnaire qu'un pareil sermon : le couvent des Augustins n'était pas accoutumé à entendre une parole si hautaine, il en fut effrayé. Si Staupitz eût été là lorsque Luther monta en chaire, peut-être la phrase du moine se fût-elle accommodée à l'oreille de religieux qui n'avaient rien tant à cœur que de vivre en paix avec la cour de Rome. Certainement Luther n'aurait pas imprimé son discours tel qu'il l'avait prêché.

Un des pères, s'étant approché du prédicateur, le tira par la robe, et hochant la tête : « Savez-vous, docteur, lui dit-il, que vous avez été bien hardi? N'allez pas nous faire de mauvaises affaires au moins ; les dominicains rient déjà dans leur barbe, notre ordre pourrait en souffrir.

— Cher père, répondit Luther, si cela ne vient pas de Dieu, cela tombera; si cela procède de son saint nom, laissez faire, cela ira [2].»

C'était le propos de Jean Huss et de Wicleff : le succès fondant le droit, la glorification du Coran.

Les lettrés de l'époque, qui depuis Reuchlin étaient en

[1] M. Michelet, Mém. de Luther, t. I.

[2] Ist es nicht in Gottes Namen angefangen, so ist es bald gefallen; ist es aber in seinem Namen angefangen, so lasset es geschehen. — Reinhard.

possession de se moquer du monachisme, mais qui n'osaient toucher au dogme, furent étonnés de l'audace du frère augustin. Un d'eux s'émerveille surtout de la suffisance de ce petit moine qui possède à peine un toit pour se défendre contre les injures de l'air... « Représentez-vous, dit-il, un couvent où il n'y a d'achevé que le dortoir; des fondements qui rasent seulement le sol; au milieu, un autel en bois de trente pieds de long, large de vingt, qui trébuche, menace ruine, et a besoin de contre-forts; une muraille au midi, haute de trois pieds, et de vieilles planches toutes ballottantes; une vraie crèche de Bethléem : c'est là cependant que Dieu, dans ces derniers temps, a voulu que son Évangile fût prêché, et que son fils Jésus prît une seconde vie pour notre salut commun. Gloire au Christ, qui, parmi cette myriade de temples élevés dans la chrétienté, a choisi ce misérable taudis pour la régénération de son œuvre[1] ! »

Le sermon de Luther ne pouvait passer pour un badinage d'école. Tetzel le prit au sérieux, monta en chaire, examina une à une les propositions du frère, et montra qu'elles offensaient la doctrine commune. Mélanchthon a écrit que le dominicain fit allumer un grand feu sur la place de Juterbock où il jeta le sermon du Saxon[2]; et Hutten n'a pas manqué de railler en citant cette phrase de Tacite : « Comme si la flamme pouvait étouffer la voix du genre humain. » Nous avons cherché, sans la trouver, la source où Mélanchthon a puisé le récit de cet exploit.

Tetzel ne mit qu'une nuit à réfuter son adversaire. Son travail, calqué sur l'œuvre luthérienne, est divisé en vingt paragraphes ou propositions[3]. La polémique tetzélienne

[1] Myconius.

[2] Seckendorf, Comm. de Luther., p. 25.

[3] Vorlegung, gemacht von Bruder Johann Tetzel, Prediger-Ordens Ketzermeister, wider einen vermessenen Sermon von zwanzig irrigen Artikeln, päpstlichen Ablaß und Gnade belangende.

n'a rien de saisissant, et, après l'avoir lue, on ne comprend pas le bruit que l'inquisiteur a fait en chaire; car le lecteur n'est pas même arrêté par ces images de mauvais goût, par ces comparaisons dévergondées, et ce luxe de figures insolentes, dont on disait qu'il gâtait ses discours. C'est un professeur de théologie, qui n'a pas besoin d'injures, tant il se sent assuré de son triomphe. Sa péroraison seule réveille le lecteur assoupi : on aime à lui voir jeter à son rival le défi de l'eau et du feu.

Luther ne l'accepta pas [1], il voulait que la querelle se vidât en champ clos à Wittemberg. Il répondit à Tetzel : « Je me moque de tes cris comme des braiments d'un âne : au lieu d'eau, je te conseille du jus de la treille; et, en place du feu, hume, mon ami, l'odeur d'une oie rôtie [2]. Je suis à Wittemberg. Moi, docteur Martin Luther, à tout inquisiteur de la foi, mangeur de fer rouge, et pourfendeur de rochers, fais savoir qu'on trouve ici bonne hospitalité, porte ouverte, table à convenance et soins empressés, grâce à la bienveillance de notre duc et prince l'électeur de Saxe [3].

Tetzel ne vint pas au rendez-vous; il avait raison : la partie n'était pas égale. Le dominicain, dans sa discussion, n'eût osé se servir ni du jus de la treille, ni du fumet de l'oie rôtie. Il n'y avait qu'un moine au monde qui pût employer de pareilles figures [4].

[1] Freyheit des Sermons. D. M. L. päpstl. Ablaß und Gnade belangende, wider die Vorlegung, so zur Schmach sein und desselben Sermons erdichtet.

[2] Ut pro aquâ liquorem vitis et pro igne fumum culinæ ex anseribus assis appetat.

[3] Löscher's Reformations-Akten, t. II, p. 537.

[4] Consultez, sur les premières années de Tetzel, Albinus, Meißner's Land- und Berg-Chron. — Pfefferkorn, merkwürdige Geschichte von der Landschaft Thüringen. — Cramerus, Hærescologicæ descriptio, cap. XII, de Inquisitoribus et Inquisitione hæreticæ pravitatis. — Tenzel, Historia von Luthero, edent. Cypriano. Hecht, Vita Joh. Tetzelii, nundinatoris sacri. — Hottinger, Hist. eccles. seculi XVI, part. III. — Tenzel, Hist. Bericht vom Anfa[illegible]gang der Reformation. (*Sources protestantes.*)

CHAPITRE VI

OPPOSITION CONTRE LE CLERGÉ ET LE MONACHISME. REUCHLIN.

Effet produit sur le peuple par la parole de Luther. — Causes des sympathies populaires pour le moine. — La querelle de Pfefferkorn avec Reuchlin sert la cause de Luther. — Récit de cette querelle. — Reuchlin prend parti pour les Juifs contre Pfefferkorn. — Il entraîne les humanistes. — L'affaire est déférée à Rome. — Léon X et le cardinal Grimani protégent Reuchlin. — C'est une victoire que cette protection. — Comment elle est exploitée par Ulrich de Hutten. — Pamphlets et caricatures contre les moines qui ont le poëte pour auteur.

On a besoin d'expliquer comment cette langue inusitée dans la cellule, et qui réjouissait l'oreille des humanistes, saisit si vivement les esprits. A l'époque où Luther conçut sa pensée réformatrice, le pouvoir temporel en Allemagne était de fait émancipé[1]. Depuis Louis de Bavière, toute lutte entre le pape et l'empereur avait cessé. Mais le peuple gardait encore rancune au sacerdoce : il en voulait au clergé, qui s'immisçait trop souvent dans les affaires de ce monde. Il oubliait que, dans les différends entre la pa-

[1] Neuere Geschichte der Deutschen, von der Reformation bis zum Bundesakte, von K. Menzel, t. I, p. 14.

pauté et l'empire, le sacerdoce avait sauvé l'Allemagne de l'esclavage, et que, si quelques lambeaux de liberté restaient aux communes, c'était au clergé qu'elles en étaient redevables. Des essais d'indépendance religieuse avaient singulièrement contribué à leur persuader qu'elles pouvaient s'affranchir de l'autorité sacerdotale. Ainsi, au quinzième siècle, la bourgeoisie de Francfort-sur-l'Oder, excommuniée parce qu'elle n'avait pas voulu rompre avec le margrave Louis, était restée longtemps sans prêtres, et, quand l'excommunication fut levée, elle avait accueilli avec des rires moqueurs le retour de ses pasteurs. L'exemple de Francfort était un appel au schisme.

Les nobles devaient haïr le clergé. En temps de trouble, voleurs de grands chemins, ils voulaient faire en paix leur métier ; ils craignaient beaucoup plus le pape que l'empereur. Vassaux puissants, ils pouvaient faire trembler le monarque, et jamais le pontife : ils payaient tribut au saint-siége, et c'était un de leurs griefs contre la papauté. Aussi voulaient-ils faire revivre la vieille Allemagne, et rêvaient-ils le retour de cet âge de fer, où tout ce qui portait calotte, capuchon ou couronne, baisait l'épée d'un chevalier. « Donnez à Hutten, dit Camérarius[1], le nerf de la force et du pouvoir, et la république humaine changera de face ; » c'est-à-dire que l'oppresseur qui pourra acheter une épée sera sûr de faire la loi. Un vieux levain de haine contre la cour de Rome s'était donc propagé d'âge en âge dans le corps des chevaliers de la Teutonie. Quand quelque grand malheur fondait sur l'Allemagne, ils levaient les yeux vers Rome et l'accusaient hautement. Ils auraient voulu déposséder le pape de sa souveraineté temporelle.

[1] Nam si consilio et conatui Hutteni non defecissent quasi nervi copiarum, atque potentiæ, jam mutatio omnium rerum extitisset, et quasi orbis status publici fuisset conversus. — Camerarius, in Vitâ Melanchthonis. — Menzel, l. c., p. 16.

C'est dans cette intention qu'Ulrich de Hutten fit réimprimer le libelle de Laurent Valla, contre le « mensonge de la Donation de Constantin[1]. » Dans une préface de sa main, adressée à Léon X, il traite les prédécesseurs du pontife d'escrocs et de voleurs. Cette préface eut du succès.

La bourgeoisie et la noblesse teutonne accueillirent donc avec sympathie le manifeste de Luther contre l'autorité. L'électeur de Saxe conçut seul des alarmes, et il envoya demander au couvent raison de ce bruit contre les indulgences. Staupitz était de retour. Il répondit que Sa Grâce n'avait aucune inquiétude à concevoir; que la parole du jeune frère disputait sans rien affirmer, et faisait de la scolastique et non du dogme. C'était une ruse dont Luther se servit plus tard. Chaque fois qu'il était vivement pressé et que quelque intelligence d'élite paraissait s'effaroucher, il l'endormait en lui disant : « Ceci n'est qu'un jeu, qu'un exercice de collége, où la foi n'est pas le moins du monde intéressée; » et il riait de la pauvre colombe qui ne savait pas deviner la vérité.

Si l'on étudie avec soin les monuments de la vieille littérature allemande, on trouvera les germes de l'opposition anticléricale, qui éclata si vivement après le sermon de Luther, dans diverses productions de l'âge précédent. Les *Fastnachtsspiele* de Hans Rosenblut jouent, avec une maligne gaicté, presque tous les états; mais le sacerdoce surtout. L'*Eulenspiegel* dut son succès populaire moins au talent de l'écrivain qu'à l'ironie dont il poursuit les robes noires. Le *Reinicke Fuchs* de Baumann est comme un symbole de la vie allemande à cette époque; le prêtre n'y est guère ménagé. Baumann en veut principalement aux

[1] Ulr. Hutteni in libello Laur. Vallæ contra efficlam et ementitam Constantini donationem, ad Leonem X pont. max., præfatio. — Menzel, l. c., p. 16.

moines, qui ont de grands chevaux de bataille, mais qui se gardent bien de rompre une lance avec les païens[1].

Mais aucun ouvrage ne fit peut-être plus de tort à la réputation des moines que la satire à laquelle Jean Geiler de Kœnigsberg, prédicateur à Strasbourg, a donné le titre de : le *Livre des fourmis*[2]. L'insecte revient dans divers chapitres pour faire la guerre à la paresse, à la gourmandise, à l'intempérance des religieux. Geiler suit la petite fourmi dans ses promenades sur les bords du ruisseau, cherchant l'aile du moucheron, le grain de blé du bon Dieu, les miettes de pain de l'enfant, qu'elle apporte fidèlement à son nid, dont il décrit l'admirable architecture. Puis vient le moine avec toutes sortes de robes, noires, blanches et brunes, qui prend le grand chemin, s'arrête dans le cabaret, vide d'énormes flacons, s'égaye avec la servante d'auberge, et revient la tête chancelante au monastère. On ne saurait lire toujours, sans crainte pour l'oreille, la satire de Geiler. Il exagère les désordres des couvents. Les moines se vantent d'être le sel de la terre : *Vos estis sal terræ*. Oui, dit-il, mais la lettre *S* exprimera la superbe, la lettre *A* l'avarice, la lettre *L* la luxure. C'est un homme d'esprit qui plaisante avec finesse, un joyeux diseur de bons mots, dont le style a quelquefois la mousse petillante de cette bière de Strasbourg que ses ennemis l'accusaient injustement d'avoir trop aimée.

Quand, au commencement du seizième siècle, partit de l'Italie le signal de la résurrection des lettres, beaucoup de professeurs, en Allemagne, furent pris au dépourvu. Le

[1] Welche hohe Rosse reiten, aber nicht mit den Heiden kämpfen wollen. — Ranke, l. c., t. I, p. 253.

[2] Die Ameise. Dieß ist das Buch von den Ameisen. — Antiqua literarum Monumenta autographa. Brunsvigæ, 1690, p. 46 et suiv. — Trithemii Catal. Script., ecclés., p. 168. — Flacii Catal. Test. verit., p. 1921. — M. de Bussière, dans la Foi de nos Pères, in-8°, 1844, a donné quelques bonnes pages sur Geiler, 473 et suiv.

grand chancelier d'Ingolstadt, George Tingal, doyen de la faculté de théologie, ne connaissait des anciens que Prudence, et des modernes que Baptiste le Mantouan. Or ces vieux Romains, dont les moines avaient un moment dédaigné la langue, rappelaient à la Germanie de beaux souvenirs de gloire nationale, et le peuple était tenté d'accuser le cloître d'indifférence coupable envers la patrie commune : il aurait voulu que le froc pût chanter en latin les exploits de cet Hermann qui avait un moment arrêté le vol des aigles romaines. Il eût fallu, dans l'intérêt des couvents, que Tritheim fût venu un siècle plus tôt.

La presse commençait à reproduire dans quelques heures le labeur monacal de plusieurs années : c'était un malheur qu'on n'aurait jamais pu prévoir, et qui devait déshériter les monastères d'une de leurs gloires les moins contestées, la reproduction des manuscrits! Car alors un manuscrit était une œuvre immense d'art que se léguaient entre elles des générations ; qui coûtait souvent la vue, la santé, la vie même à plus d'un cénobite ; qu'on bénissait solennellement quand elle était achevée, comme on bénit les cloches de nos églises, et qu'on cachait sous l'or ou le cèdre. Les livres imprimés remplacèrent dans les familles riches les livres écrits à la main, dont la mode coûteuse passa bien vite. Alors des milliers de moines, peintres de lettres, rehausseurs d'or, copistes, parcheminiers, calligraphes, se virent condamnés à l'oisiveté. Il fallut leur créer un travail dans ce désœuvrement qui les prenait tout à coup ; voici ce qu'on imagina pour chasser de leur cellule le démon de la paresse[1].

C'était l'époque où le platonisme, après avoir été apporté en Italie par les Grecs de Constantinople, pénétrait en Allemagne, séduisant le cœur de ceux dont il ne pou-

[1] Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, zunächst in Deutschland, von Jakob Marx, Kaplan in Wittlich, p. 125. Mayence, 1834, in-12.

vait conquérir la raison. Les cloîtres refusèrent de lui ouvrir leurs portes. L'image d'Aristote, depuis un siècle surtout, était dans toutes les cellules. A l'exception de la prière, on avait épuisé pour lui toutes les formules de l'admiration. Son dogmatisme inflexible flattait bien autrement la pensée obéissante d'un religieux que la poésie vaporeuse de son rival. Nourri du syllogisme aristotélicien, le moine ne pouvait croire aux mondes rêvés par Platon : il était attaché au réalisme dont le philosophe de Stagire avait fondé le règne. Que si parfois son intelligence voulait sortir de la cellule et se repaître de poésie, il trouvait dans son oratoire la Bible, source inépuisable et type éternel d'idéalisme. Menacés dans leur affection pour Aristote, les moines durent prendre sa défense ; mais il arriva par malheur que quelques-uns d'eux, qui, tout au plus, auraient pu copier ses manuscrits, essayèrent de le chanter : encore si leurs hymnes n'eussent été que maladroits ! mais ils furent offensants pour les adeptes de la philosophie nouvelle. Ces apologies eurent le châtiment qu'elles méritaient : on s'en moqua publiquement, et l'auteur de l'*Éthique* dut souffrir de l'ignorance présomptueuse de ses panégyristes[1]. Quand Luther parut, la guerre était dans tout son feu : sans prendre le parti de Platon, il attaqua Aristote, parce qu'Aristote, c'était l'autorité, la magistrature du génie, la royauté de la parole, la papauté philosophique. Ce n'était que le signal des tribulations de la vie monastique; d'autres plus douloureuses allaient venir, et c'étaient deux juifs qui devaient les susciter : Victor de Carben, dont le nom est oublié, et Pfefferkorn, qui malheureusement acquit dans ses débats avec l'école des humanistes une triste célébrité. Victor de Carben, savant rabbin, après avoir ra-

[1] Voir, pour l'examen de l'influence d'Aristote dans les écoles, l'Histoire de la Réformation, par M. Meiners (Lhéritier), in-12, 1825.

conté les motifs de sa conversion au catholicisme [1], publia vers 1509 un pamphlet contre les Israélites [2]. Le censeur, Ortwinus Gratius, docteur en théologie, approuva l'œuvre de Carben en termes louangeurs; il en faisait un livre d'or, que le monde savant attendait avec impatience [3].

Jean Pfefferkorn, lui aussi, s'était récemment converti au catholicisme. Après avoir reçu le baptême, son premier acte de foi fut d'attaquer ses coreligionnaires avec une aigreur qui n'était ni selon la charité ni selon la science. Il dénonçait à l'empereur Maximilien Ier d'Autriche divers livres hébraïques, dont il demandait l'extinction par le fer et la flamme, à l'exception toutefois de la Bible [4], que les Juifs devaient continuer de porter avec eux, comme Caïn portait le signe dont le Seigneur l'avait marqué sur le front. L'empereur conféra l'examen de cette question religieuse à Uriel [5], archevêque de Mayence, qui

[1] Victor von Carben. Hier inne wird gelesen, wie Herr Victor von Carben, welicher eyn Rabi der Juden gewest ist, zu cristlichen Glawben komen. Cœln., 1508, in-4°.

[2] Propugnaculum fidei christianæ Victoris de Carben, primùm Judæi Rabbi legisperiti, dein christiani sacerdotis, instar dialogi Christianum et Judæum introducens, etc.

[3] Opus aureum ac novum et à doctis viris diu expectatum Dni Victoris de Carben, olim Judæi, sed modò Christiani et sacerdotis, in quo omnes Judæorum errores manifestantur qui hactenùs nobis ignoti fuêre. Declarantur etiam in hoc opere omnes Judæorum mores, quos circa quæcumque opera exercere consueverunt, ac tandem (id quod inauditum est) ex Veteri tantùm Testamento convincuntur.

A la fin de l'opuscule on lit : Impressum est hoc opus egregium quod à multis etiam doctoribus est commendatum ac revisum. Coloniæ, per honestum civem Henricum de Nassiâ, anno Domini M CCCCC IX. — Voyez Unsch. Nachrichten, t. XXV, p. 261, 262, ad an. 1725.

[4] Voyez l'ouvrage de Pfefferkorn, imprimé à Angsbourg, et dédié à S. M. I. Maximilien, par Erhard Œglein, an. 1510, et commençant ainsi : Zu Lob und Ehre, chap. II, p. a. 11,—6, et du même, Epistola ad Leonem X. in Lament. obs. vir. p. 115.

[5] Kaysers Maximiliani I Commission an den Erzbischoff Uriel, wegen der Juden-Bücher. Maximilien Ier, prince éclairé, reconnaît dans un de ses *Mandats* la science de Pfefferkorn : Haben dem nach unserm Diener und des

nomma pour en connaître une commission de théologiens, formée de Jacques Hochstraët ou Hogstraët, professeur d'Écriture sainte à Cologne, de Victor de Carben, et de Jean Reuchlin, helléniste merveilleux, dont la fortune littéraire est curieuse à raconter [1].

Le pape avait envoyé une ambassade au duc de Wittemberg, Eberhard. Le docteur Hechinger, chancelier aulique, était chargé de la harangue officielle. C'était un courtisan épais, un homme du Nord, qui méprisait souverainement les natures méridionales; à la prononciation bohémienne, criarde et traînante; qui ne comprit rien au latin des envoyés, modulé à l'italienne, et tombant de leur bouche comme des notes de musique. Quand, après de grands efforts de mâchoire, il eut détaillé tous les titres du prince, dans son latin vocalisé à l'allemande : *Ceilsissimous*, *illoustrissimous*, les députés, malgré la gravité de leurs fonctions et la présence de Sa Grâce, partirent d'un grand éclat de rire que l'un d'eux parvint à comprimer, en déclarant qu'il n'avait pas le bonheur de comprendre l'orateur. Le prince chercha de l'œil, parmi les courtisans, quelqu'un qui voulût remplacer le chancelier. La tâche était trop difficile : les courtisans restaient muets. Alors un appariteur prononça le nom de Reuchlin, jeune étudiant de Tubingue, et attaché au docteur Hechinger, en qualité de servant. Ce fut un coup du ciel pour le ministre embarrassé. « Qu'on appelle Reuchlin, » dit le duc. L'enfant parut. « Veux-tu, lui dit le prince en allemand, nous servir d'interprète ? — Je tenterai l'entreprise, et, Dieu ai-

reichs getruwen Joa. Pfefferkorn von Cöln als einem wolgelerten, und erfarn ewers Glaubens. Weislinger, dans son Huttenus delarvatus, a donné les trois mandats impériaux de Maximilien Ier, p. 18 et suiv., 24 et suiv., 27 et suiv. — Reuchlin reçut l'ordre d'examiner les livres juifs dans une commission signée d'Uriel, archevêque de Mayence, et datée d'Aschaffenbourg, le lundi après la Saint-Laurent, 1510. — Voir Weislinger, l. c., p. 29, 30.

[1] Caspar Bucher, in suo Mercurio, anno 1615. Tubingæ.

dant, j'en viendrai à bout, » répondit l'écolier, en latin d'Érasme. Et voilà Reuchlin qui improvise une harangue en termes si purs, si choisis, avec une si grande facilité de sons et de mots, que l'assistance demeura tout ébahie d'admiration. « En vérité, dit un des envoyés, la harangue finie, voilà un enfant admirable; le servant pourrait passer pour le docteur. — Et le docteur pour le servant, » murmura le prince. Quelques jours après, Reuchlin quittait le service du chancelier, volait de ses ailes, s'arrêtait à Rome, à Paris, apprenait le grec, l'hébreu, montait en chaire, expliquait Thucydide à un vaste auditoire où se trouvait Jean Argyropulo, Hellène réfugié de Constantinople, qui le prenait par sa robe de professeur au sortir de l'école, pour lui demander qui il était, et quel pays lui avait donné le jour. « L'Allemagne, » répondait le jeune homme; et Argyropulo se jetait dans les bras de Reuchlin en s'écriant : « En vérité, la Grèce s'est abattue au delà des Alpes[1]. »

Reuchlin, comme toutes les hautes intelligences d'une époque de rénovation littéraire, désirait impatiemment prendre part au mouvement des esprits; il entra donc tout à coup et de vive force dans la querelle de Pfefferkorn avec le judaïsme, et établit, dans quelques chapitres, son opinion sur les livres hébreux. Il abandonnait volontiers aux flammes ceux qui étaient écrits contre le Christ, la Vierge, les saints ou les dogmes de l'Église catholique; mais il voulait qu'on épargnât le Thalmud et les commentaires qu'il avait fait naître, les annales des Juifs, leurs traités de philosophie, leurs livres de médecine : les uns, parce qu'ils servaient de témoignage contre la folie des dogmes judaïques, et pouvaient ramener à la vérité les âmes égarées; et les autres, parce qu'ils devaient éclairer l'histoire et la

[1] Seckendorf, in Additionibus ad Commentarium historicum de Lutheranismo, p. 119 et seq.

science. Pfefferkorn publia son Hand=Spiegel [1], satire théologique pleine de jargon scolaire et d'insinuations malveillantes sur la foi de son adversaire, qui avait pris soin de soumettre ses écrits au jugement de l'Église. Reuchlin, huit jours après, avait, en réponse à la diatribe du juif converti, improvisé son Augen=Spiegel [2], pamphlet où l'austérité de la question débattue se cachait sous des formes de style dont malheureusement il n'avait pas livré le secret à son rival. A côté de sa confession religieuse [3], en tout conforme aux exigences les plus scrupuleuses, il avait placé sa profession de foi philosophique, qui n'était pas favorable à Aristote.

Quelques platoniciens du clergé catholique prirent parti pour Reuchlin. Gros et Briesgern, chanoines d'Augsbourg; Nuenar, chanoine de Cologne; Adelmann, chanoine d'Eichstaedt; André Fuchs, doyen à Bamberg; Laurent Truchsess, de Mayence; Wolfgang Tauberg, de Passau; Jacques de Bannissis, de Trèves, défendirent courageusement l'humaniste. Laurent Truchsess surtout montra dans cette affaire un vif intérêt au savant; Hutten l'en a remercié dans la préface de son Tite-Live [4].

Les couvents s'émurent, comme si le dogme eût été menacé; et la question changea de face : Aristote fut mis en cause à propos du Thalmud. Arnold et Hochstraët se

[1] Hand-Spiegel (miroir), et non Brant-Spiegel, comme on le lit dans le Lexique historique d'Iselin, t. III, p. 894.

[2] Doctor Johannsen Reuchlins, der kayserl. Majest. als Erz-Herzog zu Oesterreich, auch Chur-Fürsten und Fürsten gemeinen Bundrichters in Schwaben, wahrhafftige Entschuldigung gegen und wider eines getaufften Juden, genannt Pfefferkorn, vormals gedruckt, ausgegangenes unwahrhafftiges Schmäh-Büchlein. — Augen-Spiegel.

[3] A la page 32 de sa défense. — Reuchlin répéta cette profession de foi dans son apologie contre les théologiens de Cologne : Defensio Joannis Reuchlini Phorcensis doctoris, contra calumniatores suos Colonienses, p. D. ij. 6. Tubingæ, an. MDXIII.

[4] Op. Hutteni, t. III, p. 334, ed. Münch.

distinguèrent surtout par l'amertume de leur polémique; les moines avaient crié à l'hérésie, on cria à l'ignorance. Le chevalier de Hutten, pour triompher plus sûrement de Pfefferkorn, imagina de l'accuser de vouloir étouffer, dans son amour pour les ténèbres, jusqu'à la Bible. C'était une calomnie, car Pfefferkorn avait excepté de son anathème le livre inspiré; mais ce mensonge eut des ailes et se transforma bientôt en une vérité de foi pour les lettrés de l'époque, et c'est sous cette forme que nous le retrouvons encore aujourd'hui dans quelques ouvrages historiques. En vain Pfefferkorn agitait son malheureux *Miroir*[1]; le monde savant passait outre sans y regarder, tandis qu'on s'arrêtait devant le verre menteur où Reuchlin montrait ses ennemis sous les figures les plus difformes, et à côté de Bibles dévorées par les flammes. Et voyez comme la passion est aveugle! la mémoire de Pfefferkorn est arrivée jusqu'à nous honnie et flétrie parce qu'il s'était mis dans la tête de brûler quelques livres d'Israélites, et on a oublié que Luther, plus fanatique encore, demandait qu'on arrachât aux juifs leur Thalmud, leurs ouvrages de médecine et de sciences, et jusqu'à la Bible elle-même[2]; qu'on mît le feu à toutes leurs synagogues, pour la plus grande

[1] Voici les titres de quelques-uns des pamphlets que Pfefferkorn publia dans la question du judaïsme :

Pfefferkhorn. Joann. Speculum adhortationis judaicæ ad Christum. Colon., 1508. — Libellus de judaicâ confessione. Colon., 1508. — Hostis Judæorum qui declarat nequitias eorum circa usuras et dolos. Col., 1509. — In hoc libello comparatur absoluta explicatio quomodo cæci illi Judæi suum pascha servent. Col., 1509. — In laudem et honorem Maximiliani principis.

Si l'on veut connaître l'opinion d'Érasme sur Pfefferkorn, Pepericornus, on consultera les Lettres du polygraph., t. I, p. 84, 677; t. II, p. 1577, 1630.

[2] Zum andern, daß man ihnen alle ihre Bücher nehme, Bet-Bücher, Thalmudisten, auch die ganze Bibel, und nicht ein Blatt liesse. — Voyez dans le troisième volume de cette histoire le chapitre qui a pour titre les Tisch-Reden

gloire de Dieu[1], et qu'on y secouât la poix, le soufre et les flammes de l'enfer, pour purifier ces demeures abominables, où le Père, le Fils et le Saint-Esprit avaient reçu tant d'outrages.

La question grandit bientôt, agita les consciences et troubla la paix du monde religieux. Cologne, Louvain, Erfurt, Mayence, examinèrent le pamphlet de Reuchlin, y signalèrent quelques propositions offensantes contre la foi catholique et le condamnèrent aux flammes. La procédure et l'arrêt furent imprimés. Spire prit la défense de Reuchlin, dont le livre traversa bientôt le Rhin, et, soumis à l'examen de la faculté de théologie de Paris, y fut solennellement condamné[2].

Bien loin de courber la tête, Reuchlin, excité par les humanistes, défendit son œuvre dans un pamphlet[3] d'une violence extrême où il traitait ses juges de faussaires et de calomniateurs[4]. Pfefferkorn, de son côté, dans une réponse à son adversaire sous le titre de : le *Tocsin*, **Sturm-Glock**[5], après avoir invoqué contre Reuchlin l'incendie de l'*Augenspiegel* à Cologne, et la sentence de la Sorbonne, et le décret de condamnation de l'empereur Maximilien, lui jette ce superbe défi : « *Item* j'offre de prouver par l'épreuve du feu, partout où le bruit de cette querelle sera parvenu, la vérité de mes accusations[6]. »

Rome évoqua l'affaire : Reuchlin trouva dans Léon X et le cardinal Grimani deux protecteurs éclairés.

[1] Erstlich, daß man ihre Synagoga mit Feuer verbrenne. — Luther's Werke, t. VIII, Jenæ, fol. 103, a, b, et seq.

[2] Acta doctorum Parisiensium contra Speculum oculare Joh. Reuchlini, cum sententiâ condemnativâ ejusdem libelli. Colon., 1514.

[3] Defensio Johannis Reuchlini, Phorcencis LL doctoris, contrà calumniatores suos Colonienses. Tubing., 1513.

[4] Tungarus Arnoldus, calumniator, falsarius, per omnia sæcula sæculorum.

[5] Sturm-Glock von Johann Pfefferkorn, gedruckt zu Cöllen, anno MCCCCCXIII.

[6] Des erbeit ich mich mit dier zu probierenn in das fuwr an allen enden und

Rome, après un examen attentif des actes du procès, ne voulant pas se prononcer, un *mandatum de supersedendo* parut[1], qui, sans donner gain de cause aux théologiens de Cologne, représentés par l'inquisiteur Hochstraët, non plus qu'aux humanistes, dont Reuchlin était comme le symbole vivant, remettait indéfiniment la décision du procès Ce fut, il faut l'avouer, une véritable victoire pour les lettrés allemands que cet arrêt de la cour de Rome. En lisant la correspondance de Reuchlin, on voit le vif intérêt que l'Allemagne portait à son noble enfant. C'est comme un grand concert de joie qui éclate dans toutes les cités impériales : Pirkheimer à Nuremberg, Peutinger à Augsbourg, tous deux conseillers d'État; les deux grands orateurs Capiton et Œcolampade; les légistes Hazius et Cuspinien; Hutten, Eobanus Hessus et les poëtes de l'époque, l'armée tout entière des reuchlinistes, célébrèrent bruyamment cette victoire[2].

Personne qui songe à remercier Rome : toutes les couronnes sont pour l'humaniste. Il était aisé de voir que le froc, la soutane blanche surtout du dominicain, était gravement compromise aux yeux de l'Allemagne lettrée.

Sous le nom d'Eleutherius Bysenus, Hutten chanta la victoire de Reuchlin sur les hommes obscurs de Cologne, c'est-à-dire sur les théologiens de l'université. Comme tous les pamphlets de cette singulière époque, celui de Hutten est orné d'une gravure allégorique. Sur un char antique paraît Reuchlin, d'une main tenant son Augen-Spiegel, de l'autre une corbeille de fleurs, et sur la tête une couronne de laurier. Derrière le char s'avance piteusement une foule de dominicains, enchaînés l'un à l'antre

orten, wo sich dann solche Sach zu verhoren und zu rechtfertigen gebürt. (Sic.)

[1] Reuchlin, de Arte cabalisticâ, in-4°, p. 730. — Acta judiciorum, p. 130 — L'auteur avait dédié son livre sur la cabale à Léon X. — Erasmi Epist. t. II, p. 1598.

[2] Leopold Ranke, Deutsche Geschichte, t. I, p. 277.

comme des captifs antiques. La marche est ouverte par des hérauts d'armes qui sonnent de la trompette. On aperçoit dans le fond la porte par où passera le cortége, et çà et là des figures rieuses d'enfants ou des têtes grimaçantes de moines. Des jeunes filles, des docteurs barbus, jonchent la terre de fleurs. Sur le dernier plan, vous voyez le pauvre Pfefferkorn assisté de deux valets de bourreau, dont l'un lui traverse les jambes à l'aide d'un fer acéré, et l'autre lui frappe à coups redoublés la tête, d'où s'échappe un sang fétide, que lèche la langue d'un chien [1].

A la naissance de la réforme, c'est Hutten qui parut le premier comprendre la puissance de la caricature sur le peuple : Luther lui déroba cette arme. Les moines s'en servirent, mais trop tard, quand l'image commençait à s'user.

[1] Voir la description de la gravure dans Huttenus delarvatus, de Jean-Nicolas Weislinger. Costanz., 1730, in-12, p. 56-58.

Consulter, sur la querelle de Reuchlin avec les théologiens de Cologne :

Hoc in opusculo, Speculum oculare Joh. Reuchlini, continentur prænotamenta Ortwini Gratii. Col., 1514;

Dialogus novus et mirè festivus et quorumdam virorum salibus cribatus non minus eruditionis quàm macaronis plenus. Tubingæ;

Jacobi Hochstraten apologia ad Leo. X et Max. imperatorem contra dialogum Georgio Benigro in causâ R. adscriptum. Col., 1518;

Acta judiciorum inter J. Hochstraten inquisitor. Coloniensem et J. Reuchlin, 1518;

Reuchlini causa Fratris Logumeni modus inquirendi hæreticos ad usum romanæ curiæ, lectu dignissimus. Augustæ Vind., 1519;

Hochstratus ovans, dialogus festivissimus... 1520.

Il faut se défier d'Érasme en lisant ce qu'il dit à la louange de Reuchlin. Epist., t. I, p. 144, 146, 154, 189, 219, 268, 270, 322, 484, 485, 517. 550, 577, 605, 618; t. II, p. 1596, 1598, 1587, 1660, 1915.

CHAPITRE VII

OPPOSITION CONTRE LE CLERGÉ ET LE MONACHISME.
ULRICH DE HUTTEN.

Ulrich de Hutten. — Ses études au couvent de Fulde. — Il quitte le monastère. — Le margrave de Brandebourg, Albert, depuis archevêque de Mayence, vient au secours de Hutten. — Les *Epistolæ virorum obscurorum* jugées par les écrivains de l'école protestante. — Examen de cette satire. — Fragments divers de l'œuvre. — Jugée par Érasme et Reuchlin. — Ces lettres offensent à la fois la pudeur et la vérité. — Opinion de Hutten sur Hochstraët, Pfefferkorn et Arnold de Tongres. — Procédé littéraire de l'écrivain. — Comme on aurait pu le jouer en se servant de sa manière. — Les moines ne pouvaient recourir, pour attaquer leur rival, à la forme qu'il avait mise en usage. — Ils devaient donc succomber dans leur duel avec Hutten.

Hutten, ce roi de la presse au commencement du seizième siècle, avait lu le sermon de Luther sur les indulgences ; il en témoigna sa joie, et contribua par ses louanges à égarer l'orgueil du moine. Il avait préparé les voies à la révolte par ses *Epistolæ obscurorum virorum*[1],

[1] Epistolarum obscurorum virorum ad M. Ortwinum Gratium, nil prætelusum continentium et jocum in arrogantes sciolos, plerùmque famæ bonorum virorum obtrectatores et SANIORIS DOCTRINÆ contaminatores. Volumen primum. Ad lectorem.

Risum Heraclitæ est, vasti ridere parati
Arida mutàrunt pectora, Stoicidæ.
Da mihi tristem animum, ferales objice luctus.
Disperceam, nisi mox omnia risus erunt.
Exerce pulmonem.

ce pamphlet plus obscène qu'éloquent, qui servit si puissamment le mouvement insurrectionnel des esprits. Hutten fut le précurseur de Luther : s'il eût porté la soutane au lieu de la cotte de mailles; s'il eût été aussi grand théologien qu'il était grand poëte, peut-être aurait-il entrepris l'œuvre de la réforme. C'était le premier écrivain de son siècle, et il est resté une des plus brillantes gloires de l'Allemagne littéraire. Mais il est permis de croire qu'il dut le succès merveilleux de ses petites lettres moins à son talent incontestable de satirique qu'aux passions déjà soulevées contre les moines par Reuchlin. L'appréciation d'un écrit qui joua un si grand rôle dans l'histoire de la pensée allemande doit trouver ici naturellement sa place.

En 1499, Hutten chantait au chœur de l'abbaye de Fulde des cantiques, dont les moines lui avaient enseigné la musique et les paroles. L'enfant, qui n'avait pas de goût pour la vie monastique, quitta le couvent et visita Cologne pour apprendre les lettres latines. De Cologne, ses études terminées, il passa bientôt à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où il reçut, à l'âge de dix-huit ans, ses grades de maître ès arts. Le jeune homme voulait aller à la recherche de trésors plus abondants que ceux qu'il avait trouvés dans les monastères, mais il était pauvre : une bonne âme vint au secours de l'écolier en lui envoyant deux cents ducats d'or. La bonne âme se nommait Albert, margrave de Brandebourg, qui fut plus tard archevêque de Mayence.

En 1508, l'écolier, grâce à la munificence du margrave, prenait le chemin de l'Italie, où il eut bientôt dépensé l'argent de Sa Grâce.

En 1514, le margrave de Brandebourg succédait à Uriel sur le siége archiépiscopal de Mayence, et Ulrich de Hutten, d'après le conseil de son ami le chevalier Eitel Wolff, de Stein, improvisait un poëme sur l'élection d'Albert, qu'il

adressait au prélat[1]. Les fautes de quantité ne manquaient pas dans l'œuvre d'Ulrich : on pouvait en compter plus de six. L'archevêque, qui était poëte, ferma les yeux sur les outrages de son jeune protégé aux règles de la versification[2], et lui fit présent de deux cents autres ducats.

Voilà le prélat dont Luther fera bientôt le grand chancelier de l'enfer.

Nous l'avouons, nous nous étions représenté, sur la foi de témoignages dont on ne pouvait suspecter la sincérité, les lettres de Hutten comme un des beaux monuments littéraires du seizième siècle. Entendez Burckard : « Nul, sous des formes rieuses et badines, n'a su, comme le chevalier, cacher un sens profond, et soulever d'aussi grandes questions de morale[3]. — Jamais, nous dit Mœller, l'intelligence humaine n'a revêtu une pensée de plus de charmes, et n'est allée à la raison par des rires plus expansifs[4]. — Voyez, dit Lœscher[5], comme l'écrivain sait secouer l'ignorance théologique, et enlever aux moines les masques dont ils s'étaient jusqu'alors couverts! Si vous les écoutez, c'est une source inépuisable de gracieuses moqueries, que ces *Lettres d'hommes obscurs*, où la langue latine se déploie avec une richesse de style dont Hutten a dérobé le secret aux grands maîtres du siècle d'Auguste[6]; où abondent le lyrisme des prophètes et la verve caustique d'Aristophane;

[1] In laudem reverendissimi Alberthi archiepiscopi Moguntini, Ulrichi de Hutten equitis panegyricus.

[2] Obschon über ein Halbdutzend poetische Böck darinnen stehen von ungemeiner Grösse. — Weislinger, l. c., p. 1.

[3] Inficeti sæculi barbariem ac stribliginem facetè exprimit. Ridendo et ludendo divina humanaque in optimum restituit statum. — In Comm., part. I, p. 166; part. II, p. 69.

[4] Neminem non studiis excultum politioribus ad risum effusissimum. — In Homonymoscopiâ, p. 814.

[5] Quòd Reuchlini causa scitè admodùm obscurorum virorum Epistolis sit defensa, et theologorum ætatis ejus ignorantia atque inertia acutè prorsus ac facetè iis exagitata sit. Vollständ. Reformations-Acta, t. II, cap. IV, p. 102.

[6] Burckard, de Fatis linguæ latinæ in Germaniâ, p. 442.

qu'on doit prendre et lire quand l'âme tombe dans la mélancolie, pour chasser les noirs chagrins, et qui font sur l'intelligence l'effet du vin de Chypre sur le cerveau. » Puis vient la question religieuse, et l'éloge prend alors une forme plus emphatique, s'il est possible : « Ces lettres sont une véritable aurore qui se lève sur les couvents, dont elle découvre aux regards les souillures; c'est la lumière qui pénètre dans un cloaque; c'est le soleil de vérité qui illumine et chasse le mensonge; c'est le canon qui a battu en brèche cette citadelle où les ténèbres s'étaient réfugiées en Allemagne depuis tant de siècles, et d'où elles allaient se répandre dans le reste de l'Europe[1]. Hutten, c'est l'Hermann de la réforme que Dieu a suscité pour venger la foi et la vérité évangélique[2]; c'est le peintre qui a représenté sous des couleurs inaltérables les scandales de la papauté, la tyrannie de Rome, les mœurs des cardinaux, des abbés, des évêques, du clergé catholique; c'est le précurseur du nouveau Messie auquel il a préparé les voies; seul il a failli opérer la révolution religieuse[3]. » L'un de ces panégyristes, ne sachant plus comment louer son héros, imagine une petite comédie, se met à la place des moines, et s'écrie piteusement comme Sganarelle dans son sac : « Ah! le dos! Ah! les lombes! j'ai les os brisés jusqu'à la moelle, mon cœur s'en va : ah! je meurs! Ah! heu! heu! ah! ah[4]! »

Ce fut avec une vive curiosité que nous ouvrîmes pour la première fois les feuillets de ce livre; et en vérité notre surprise fut grande en trouvant dans Hutten une raillerie cruelle, qui, au lieu de jouer les ridicules de ceux qu'elle attaque, entre dans leur vie privée, la fouille et la salit;

[1] In Iconibus virorum litteris illustr. Argent., 1719, p. 83.
[2] Leonardus Hutterus, in Actione contra Gretserum, p. 70.
[3] Joach. Camerarius, in Vitâ Melanchth., p. 97.
[4] In Prisciano vapulante, act. IV, scena II.

invente, calomnie, et croit avoir retrouvé le rire d'Héraclite, quand elle a remué tout ce qu'il y a d'ordure dans l'âme d'un homme créé à sa fantaisie, et dont le type est son œuvre; ou quand, changeant de manière, elle s'amuse à jeter de la boue sur le vêtement de son ennemi. Nous avions souvent entendu parler de Jacques Hochstraët, ce théologien de Cologne, si chaud, peut-être si mal inspiré dans la dispute, et nous nous attendions à quelque rude supplice que lui infligerait Hutten. Au lieu d'un moine fustigé, nous voyons un dominicain dans sa chambre, une cape à ses côtés, toute pleine de poux, et s'écriant avec le Psalmiste : « Vos animaux habiteront en elle; vous avez, ô Dieu ! préparé par un effet de votre bonté une nourriture au pauvre [1]. »

Voici une de ces plaisanteries qui déridaient le front des humanistes, et leur faisaient jeter des cris d'admiration. Hutten s'adresse à la femme de Pfefferkorn : « Ma chère dame, ne rougissez pas, je sais que vous êtes pudique comme il n'y a pas de femme à Cologne : je ne vous demande rien de déshonnête ; dites-moi la vérité : *utrum maritus vester habet præputium, vel non?* parlez sans crainte, par amour de Dieu, et dites toute la vérité [2]. »

Pfefferkorn était marié, il était père de dix enfants, qui, comme lui, avaient reçu le baptême. Que l'humaniste cherchât à ridiculiser le nouveau converti, c'était son rôle; mais outrager un ennemi dans sa femme, c'est une lâcheté indigne d'Ulrich de Hutten [3].

[1] Ep. 7.

[2] Credo quòd uxorem Joannis Pfefferkorn non vincerent quinque juvenes quadrati rustici ex Westphaliâ. Ep. 15.

[3] Sicut scripsistis mihi (Epist. XII, p. 48 et seq.) quòd non amplius curatis illas levitates, et non ampliùs vultis amare mulieres, vel supponere nisi in mense semel, aut bis : ego miror, quod talia scribitis, tamen ego scio contrarium. Est hic unus socius, qui nuper venit ex Coloniâ, et benè est vobis notus, et fuit etiam semper ibi vobiscum. Ipse dicit, quòd suppo-

Ailleurs, c'est Juvénal, ivre de falerne et portefaix de la Via Sacra.

Faut-il vous raconter, à la manière de Hutten, une scène de nuit dans un couvent de moines? « Savez-vous que no-

nitis uxorem Joh. Pfefferkorn, et dixit mihi veraciter et juravit, et ego credo etiam. Quia vos estis valdè amicabiles, et etiam scitis dare bona verba. Et cum hoc scitis perfectè artem amandi ex Ovidio. Etiam dixit mihi quidam mercator quod dicunt Coloniæ, quòd magister noster Arnoldus de Tungeris etiam supponit eam. Sed hoc non est verum, quia ego scio veraciter, quòd ipse adhuc est virgo et quod nunquam tetigit unam mulierem : sed etiamsi fecisset, vel faceret, sicut non credo, tamen non esset propterea ita malus, quia humanum est errare. Vos multùm scribitis mihi de isto peccato, quod non est majus peccatum in mundo, et allegatis multas scripturas. Ego scio benè, quòd non est bonum, sed tamen etiam in Sacrâ Scripturâ reperitur, quòd aliqui sic peccaverunt, et tamen fuerunt salvati. Sic Samson, qui dormivit cum unâ meretrice et tamen posteà Spiritus Domini irruit in eum. Et possum contra vos arguere sic :

Quisquis non est malevolus, recipit Spiritum sanctum;
Sed Samson non est malevolus;
Ergo recipit Spiritum sanctum.

Majorem probo, quia scriptum est : In malevolam animam non introibit Spiritus sapientiæ.

Sed Spiritus sanctus est spiritus sapientiæ.
Ergo, etc.

Minor patet, quia si illud peccatum fornicationis esset ita malum, tunc Spiritus Domini non irruisset in Samson, sicut patet in libro Judicum. Etiam legitur de Salomone, quòd habuit trecentas reginas et concubinarum non fuit numerus : et ipse fuit maximus fornicator usque ad mortem suam, et tamen doctores communiter concludunt, quòd est salvatus. Quid nunc videtur nobis? Ego non sum fortior quàm Samson, et non sum sapientior Salomone. Et ergo oportet aliquando habere unam lætitiam. Quia, ut dicunt medici, hoc valet contra melancholiam. Ah, quid dicitis de istis seriosis patribus? tamen dicit Ecclesiastes : Et deprehendi nihil esse melius, quam lætari hominem in opere suo. Quapropter ego dico cum Salomone ad amicam meam : Vulneràsti cor meum, soror mea, sponsa mea, vulneràsti cor meum in uno crine colli tui. Quam pulchræ sunt mammæ tuæ, soror mea, sponsa mea! Pulchriora sunt ubera tua vino, et cætera.

Per Deos, valdè jucundum est amare mulieres, secundùm illud carmen Samuelis poetæ :

Disce, bone clerice, virgines amare,
Quia sciunt dulcia oscula præstare,
Juventutem floridam tuam conservare.

Quia amor est charitas, et Deus est charitas : ergo amor non mala res.

tre révérend père est tout contristé? pendant plusieurs jours il était absorbé dans sa tristesse; il y a huit jours de cela aujourd'hui, le matin apres sa troisième digestion, il a eu une sueur affreuse, il s'est levé et *cacavit valdè nimis*, *non spissè*, *sed tenuiter*, et il a éprouvé du mieux. Il a beaucoup d'espoir dans l'assistance d'un cuisinier de l'ordre qui lui prépare de bons bouillons, des pets-de-nonne [1] et d'autres douceurs. »

On trouve dans les lettres de Hutten un grand nombre de scènes semblables qui avaient le privilége d'exciter les ris des réformés : vous diriez souvent d'une boutique d'apothicaire, où rien ne manque, pas même l'instrument qu'on dérobe ordinairement aux regards, et dont l'écrivain se sert à chaque instant, à la grande joie des assistants. Vous entendez les cris de moines qui se pressent le ventre, crient à la colique, appellent le frater, se purgent devant vous, et racontent ensuite avec une science de détails qui soulèvent le cœur comment ils ont été délivrés. La traduction est impossible : il n'y a qu'une langue au monde assez effrontée pour ne pas rougir du métier que veut lui faire jouer l'écrivain [2].

Plus loin ce sont deux clercs qui vont à Rome solliciter un bénéfice, et qui racontent leur voyage. Et certes, au musée érotique de Naples, l'imagination païenne n'a pas

Solvatis mihi illud argumentum. Etiam dicit Salomon si dederit homo omnem substantiam domûs suæ pro dilectione! quasi nihil despiciet eam, etc.

Weislinger, le saint prêtre, qui cite en entier cette lettre de Hutten, a mis ici cette note. — Ignoscas velim, verecunde Lector, necessitate adactus hoc axioma Hutteno-Priapeium, sicut reperi, apponendum duxi, ut Orbis Christianus manibus palpet, Burkhardum Hutteni encomiasten omnem exuisse pudorem, dignissimum proinde esse, qui publico præsit lupanari, prædicaturus venereum Lutheri sui evangelion : Pecca fortiter, etc. Vid. Friß-Vogel, part. I, cap. III, § 8, p. 67 : Huttenus delarvatus.

[1] Moniales crepitus.

[2] Sumsi unam purgationem, et, salvâ reverentiâ coram dominatione vestrâ, ego merdavi unam merdam ità tenuem, quòd aliquis posset sorbere cum

créé de peintures pareilles à celles que le chevalier se plaît à dessiner dans quelques-unes de ses lettres[1].

Encore si, à défaut de la pudeur, la vérité n'était pas of-

cochleari, etc.; pro nunc scio benè comedere, quia habeo bonum appetitum. Laudetur Deus. — Ep. 9.

Estis poeta : ego habeo etiam poetas qui sunt amici mei et sunt benè ita boni sicut vos : ego benè merdarem in vestram poetriam. — Ep. 3.

Monachi mentiuntur sicut sceleratissimi caupones qui volunt Christum fuisse portentosum animal et cucullatam bestiam. — Ep. 64.

In Epistolâ XIII (XII Lond. 1689) gloriantur se crucem facere solitos ex stercore humano ad domos suarum meretricum.

Percutiat Deus omnem societatem poetarum, et juristarum, et non derelinquat unum ex eis mingentem ad parietem. — Ep. 31.

[1] Quando exivimus Wormatiam, venerunt quidam viri terribiles in equis, habentes balistas cum telis, volentes nos sagittare; tunc socius meus clamavit; *Jesus! Jesus!* et ego habens bonum cor, dixi, quòd non debet ita clamare; et dixi ad illos viros : Domini gratiosi, nolite sagittare nos, quia non sumus induti cum armis et non sumus inimici vestri, sed sumus clerici : et tendimus Romam pro beneficiis. Tunc dixit unus : Quid ego curo beneficia? detis mihi pecuniam et sociis meis, quòd habemus bibalia, vel diabolus debet vos confundere. Tunc si voluimus venire de ipsis, oportet, quòd dedimus ipsis II florenos; et ego dixi occultè : Bibite, quod diabolus benedicat vobis; et posteà socius meus dixit : Quid vobis videtur, volumus illos citare ad curiam Romanam? Tunc dixi : Quod non est possibile, quia non scimus nomina ipsorum.

Deinde per multam merdam ivimus ad Augustam, et valdè pluit. Et etiam ita minxit, quod non potuimus aperire oculos nostros; tunc dixit socius : O diabole, quomodo friget me; si essem adhuc Coloniæ, ego non vellem ire ad curiam Romanam. Et ego risi. In hospitio autem erat una pulchra virgo et de nocte fecerunt choream, et socius meus chorizavit etiam, et dixi ei, quòd non deberet facere istas levitates; sed ipse non curavit, et dixit mihi : Si illa virgo vellet mecum dormire per unam noctem, ego vellem de merdâ ejus comedere unam libram. Et non potui amplius audire, sed allegavi Ecclesiastem, id est : Vanitas vanitatum et omnia vanitas, et ivi dormitum.

De mane venimus ad Landsperg ubi socius meus supposuit ancillam hospitis per noctem. Et de mane, quando exivimus hospitium, tunc equus suus claudicavit, et dixi : Supponatis cras ampliùs ancillas! et unus faber juvit ei... Deinde ivimus versùs Inspruck; tunc fuit ita mala via, quòd equi non potuerunt ire, et fuit ita profunda merda, quòd transivit equis ad ventres superius. Et sic post multas tribulationes venimus Inspruckon, ubi fuit dominus imperator..... Posteà transivimus per unum montem, qui fuit plenus nive, et est ita altus, quòd credo, quòd transit ad medium cœli, et fuit ita magnum frigus super illum montem, quòd putavi habere febrem, et

fensée par Ulrich de Hutten. Qu'il attache sur un bûcher les têtes de Hochstraët, d'Arnold de Tongres, de Pfefferkorn, qui en brûlant éclairent au moins une fois le monde[1], la plaisanterie peut faire sourire; mais il ne faudrait pas dénigrer, comme il le fait, l'inquisiteur Hochstraët, dont Érasme, bon juge assurément, a loué les lumières[2]; Pfefferkorn, qui, en face de l'Allemagne tout entière, promit de démontrer que Reuchlin n'était pas un hébraïsant de première force, et qui le prouva en effet[3]; Arnold de Ton-

cogitavi de stufâ Coloniæ. Dixit autem socius meus : O si haberem pellicium meum! tunc dixi ei : Vos semper quæritis de frigiditate, quando estis in campo, et quando venitis ad hospitium, tum vultis supponere. Non scitis, quòd coitus etiam infrigitat. Respondit ipse quòd non videtur sibi quòd infrigitat, sed calefacit.

Et debetis scire, M. Ortuine, quod in vitâ meâ non vidi unum hominem ita luxuriosum; semper quando intravimus unum hospitium, tunc primum verbum fuit ad famulum hospitis : O famule! non habemus aliquid pro genibus? Datulus meus stat mihi ita durè, ego scio, quòd vellem cum eo nuces supra percutere. Deinde venimus ad Tridentum, et parcat mihi Dominus, et vos etiam non habeatis mihi pro malo, quòd scribo vobis veritatem. Quia ibi etiam semel purgavi renes, vadens occultè ad prostibulum, sed posteà de nocte oravi horas de Beatâ Virgine de peccato illo... Posteà sunt parvæ civitates, et una vocatur Montefiascone : ibi bibimus optimum vinum, quale non bibi in vitâ meâ : et interrogavi hospitem : Quomodò vocatur illud vinum? Respondit : Quòd est Lacryma Christi. Tunc dixit socius meus : Utinam Christus vellet etiam flere in patriâ nostrâ. Et sic bibimus bonam potionem. Et post duos dies intravimus Romam. Laudetur Deus, etc.

[1] Et credo quòd vos cum vestrâ scientiâ, mediante forti palo ex aliquo excelso loco aridorum lignorum congerie exædificato, essetis colligati, posset statim unum magnum lumen mundi fieri. Non est possibile ut illa magna scientia quæ est in vobis deberet sic in merdâ jacere. — Epist. lib. LXIII.

[2] Epist. lib. XVI, ep. 19. — Voy. encore Einsengrein, Catal. testium veritatis, p. 192.

[3] Des bin ich urbittig mit dir zu probiren, und zu beweisen, und wo ich es nie thu, so will ich in der Straff und Schand stehen, acht Articul darynnen du yetzund gefallen bist. — Sturmglock, p. 3.

A entendre Hutten, aucun des nombreux théologiens catholiques qu'il combattit n'avait étudié l'Écriture; Hochstraët surtout n'avait jamais ouvert la Bible. Or nous possédons du dominicain un opuscule imprimé à Cologne en 1510, sous le titre de *Tractatus magistralis declarans quàm graviter peccent quærentes auxilium à maleficis*, où des textes nombreux de l'Ancien

gres, dont la science est célébrée par presque tous les hommes impartiaux de l'époque.

Voilà ce livre, qui fit un si grand bruit, auquel pourtant personne n'avait osé attacher son nom, et qu'on donnait à chacune des plus illustres intelligences de l'époque, tantôt à Reuchlin, et tantôt à Érasme; qu'on reproduisait dans tous les formats, et qu'on vendait en Allemagne jusqu'à la porte des couvents. La bulle de condamnation donnée par Léon X [1], œuvre latine où Sadolet avait répandu toutes les grâces du style cicéronien, comme pour lutter avec les humanistes allemands, ne servit qu'à exciter plus vivement la curiosité en faveur du livre proscrit. Quand on relit aujourd'hui cette œuvre de Hutten, on ne peut comprendre l'influence qu'elle eut sur la destinée de la réforme. C'est une débauche d'esprit indigne d'un écrivain, ou d'un homme qui se respecte, dit Erasme [2]; une farce de tréteaux, suivant Reuchlin, dont le mépris avait fait justice avant Léon X [3].

Hutten a un procédé d'art mécanique que personne n'a tenté de dévoiler : c'est de transformer perpétuellement l'idéalisme en réalité, et de faire un corps de chaque péché qu'il met en scène. On s'accoutuma à cette forme encore neuve, et qui plus tard dans le drame luthérien reçut de si saisissantes applications. Aux yeux de la multitude, qui,

et du Nouveau Testament sont allégués par le moine pour combattre ceux qui cherchent à deviner l'avenir dans des incantations démoniaques.

[1] Voir aux Pièces justificatives, n° IV.

[2] Magnopere mihi displicebant Epistolæ obscurorum virorum... Quæso te, vir optime, ut istiusmodi nugas IMPIAS pro tuâ virili premendas cures, priusquàm excudantur... porrò quod ad me pertinet, scio neminem fore, qui me nôrit, quin satis intelligat, istiusmodi nænias mihi supra modum displicuisse, quippe indignas eruditis ac probis viris... Bene vale, doctissime Cæsare. Antwerpiæ, postridie assumptæ Virginis anno MDXVII. — M. Ortuini Gratii Lamentationes obscurorum virorum, p. m. 22, 23.

[3] Ich bin unschuldig an den Greueln, so ihr angerichtet... etc., cité par Ort. Gratius, Lam., p. 1. — Ep. 16, p. 33, 34.

grâce à cette plastique, pouvait juger la question débattue entre Hutten et ses adversaires, un frère ne fut plus un moine seulement, mais un type vivant, tantôt couvert de haillons exhalant une odeur immonde, tantôt paillard, éhonté, et allant à la chasse des jeunes filles; tantôt s'enivrant et cuvant son vin dans la vermine. Et, comme tous les religieux, les dominicains surtout, se mêlaient de théologie, on finit par se représenter les théologiens sous ces divers emblèmes. On juge si la scolastique dut perdre dans l'esprit du peuple. Il ne faut pas s'étonner si les moines surent si mal se défendre; ils ne pouvaient pas employer le même procédé artificiel que Hutten, et mettre en action les péchés de leurs adversaires. Il en est un qui eût pu cependant jouer un rôle bien comique : celui qui est défendu par le sixième commandement, que le chevalier n'avait pas toujours observé. Figurons-nous donc ce chevalier de la vertu des blondes Allemandes, cet anachorète de la Thébaïde, mis en scène par une main de laïque dans un livre ou sur une feuille de papier, et qu'on verrait nourri dans le cloître aux dépens du sacerdoce, entrant dans le monde littéraire sous le patronage de l'archevêque de Mayence, quittant les lettres pour le camp, où il gagne une maladie qu'on ne nomme pas, abandonnant le corps de garde et trouvant sur sa route du bois de gaïac dont il se met à chanter la vertu antisyphilitique [1]; puis en guerre ouverte avec les couvents, et finissant par aller mourir dans une petite île du lac de Constance, rongé par le mal qu'il ne peut guérir [2].

[1] De lue venereâ et ligno guajaco. 1519.

[2] Morbus hic Huttenum jam tum arripuit quùm pontificiorum adhuc sequeretur castra. — Burckardus, in Vitâ Hutteni, lib. III, p. 428, 153. — Morbus quo laboravit insolens et vix medicis tunc ipsis cognitus fuit, nisi quòd linguam nigredo et adustio occupârat. Unde et genus morbi vernaculi Die Bräune, à colore fortassis, appellatur; ex hoc ergo tandem cum ingenti pectoris cruciatu expiravit. — Melchior Adam, in Vitis medicorum, p. 22-23

Ah ! si les jacobins de Cologne avaient pu déposer le capuchon ! Mais c'étaient là des images que la langue ou le pinceau monacal ne pouvait reproduire.

Un frère ne devait pas faire le métier de Pétrone : la Bible était là qui flétrissait comme un crime la moquerie du fils de Noé, quand il découvre la nudité du patriarche. Quel avantage avait donc Hutten, qui pouvait tout à son aise répandre la calomnie sans crainte de représailles ! Ne nous étonnons pas de l'immense infériorité des moines dans leurs disputes avec le précurseur des idées nouvelles. Comment pouvait-il en être autrement? la peinture et ses reliefs saisissants ne leur étaient pas permis comme à leur adversaire; il leur fallait parler à l'intelligence, et jamais à l'œil. D'un côté, le drame et la poésie; de l'autre, les symboles et l'allégorie, toutes figures sans transparence. Chez Hutten, un front qui ne rougit jamais, un pinceau qui prend tous ses ébats, se trempe dans les couleurs les plus voyantes, une parole aventureuse et obscène; chez les moines, une phrase timide, qui cache ce que l'auteur pense, qui a peur de la clarté et du grand jour. Maintenant jugez quel découragement jeta dans les couvents le mensonge mis en action par Hutten! Beaucoup d'intelligences monacales durent se révolter, surtout parmi celles qui étaient si activement occupées avant la découverte de l'imprimerie et qui venaient de tomber dans le désœuvrement. Le désœuvrement amena la paresse, et la paresse le murmure. C'est alors que Luther parut au milieu d'elles, leur jeta le premier cri d'indépendance et de soulèvement contre l'autorité. Ce cri dut être écouté, moins d'abord par un désir de s'affranchir de la servitude volontaire qu'elles s'étaient choisie de plein gré que pour échapper à la réprobation que faisaient peser sur elles les lettres d'Ulrich[1]. Les premières

[1] Voy. Nicol. Weislinger : Huttenus delarvatus, imprimé à Augsbourg.

âmes rebelles furent justement celles qui s'étaient jusqu'à ce jour occupées de transcription de manuscrits, mais dont l'intelligence n'avait pu trouver moyen de se défendre contre les inspirations mensongères de la presse.

en 1730, in-12. — L'auteur, curé de Capell-sous-Rodeck en Brisgau, a rassemblé dans ce curieux ouvrage écrit en allemand la plupart des citations que nous rapportons ici, et qu'il traduit presque toujours. Son livre porte : Avec l'approbation et la permission des supérieurs.

Cons. sur Hutten : Olaus Borrichius, Dissert. de poetis lat. — Bayle, Dict. histor. — Th. Magiri Eponymol., voce Ulrichus Huttenus. — Schœtten ad Fabric. Bibl. lat. med. ævi. — Dan. Gerdes, Hist. reformat., t. I, p. 157, 161. — Chauffepié, Nouveau Dictionnaire historique. — Freytag, Analecta litteraria. — Nachrichten von Ulrich von Hutten. — Deutscher Mercurius, 1776, I. Stück, p. 174; II. Stück, p. 1. — Effner, Dr. Luther und seine Zeitgenossen. 1817, part. II, p. 223, 234. — Meiner's Lebensbeschreibungen berühmter Männer, t. III, p. 479. — Ranke, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation. 1844, p. 424-432.

CHAPITRE VIII

LA RÉFORME CATHOLIQUE.

— 1517 —

Deux sortes d'esprits demandaient une réforme. — Plaintes sur les désordres du clergé que le cardinal Julien fait entendre au concile de Bâle. — A Rome, Baptiste le Mantouan en s'adressant à Jules II, exprimait les mêmes plaintes. — Jules II songe à réformer l'Église. — Concile de Latran. — Léon X poursuit l'œuvre de son prédécesseur. — Actes du concile de Latran pour la réforme de l'Eglise dans les membres et dans le chef. — Les protestants ont eux-mêmes reconnu que Rome avait commencé la régénération spirituelle.

Mais quelque chose de plus puissant pour séduire et entraîner le peuple que l'*Augenspiegel* de Reuchlin, que les *Epistolæ obscurorum virorum* de Hutten, que cette satire qui venait de paraître à Leipsick, sous le titre de l'*Étoile des Clercs*[1]; que la *Nef des fous*, où Geiler frappe « comme un timbalier » sur toute espèce de vêtement laïque ou sacerdotal[2], c'était la voix solennelle de la

[1] Stella Clericorum, cuilibet clerico summè necessaria. Lipsiæ, 1516.

[2] Narrenschiff, Navicula, sive Speculum fatuorum. In hoc speculo veritas moralis, sub figuris, sub vulgari et vernaculâ linguâ nostra teutonicâ, sub verbis, similitudinibusque aptis et pulchris, sub rhythmis quoque concinnis et instar cymbalorum concinnentibus. Strasb., 1510.

chrétienté, qui depuis longtemps demandait une réforme.

« Deux sortes d'esprits la demandaient, dit ici Bossuet : les uns, vraiment pacifiques et vrais enfants de l'Église, en déploraient les maux sans aigreur, en proposaient avec respect la réformation, dont aussi ils toléraient humblement le délai, et, loin de la vouloir procurer par la rupture, ils regardaient au contraire la rupture comme le comble de tous les maux. Au milieu des abus, ils admiraient la divine Providence, qui savait, selon ses promesses, conserver la foi de l'Église, et, si l'on semblait leur refuser la réformation des mœurs, sans s'aigrir et sans s'emporter, ils s'estimaient assez heureux de ce que rien ne les empêchait de la faire parfaitement en eux-mêmes. C'étaient là les forts de l'Église, dont nulle tentation ne pouvait ébranler la foi, ni les arracher de l'unité. Mais il y avait, outre cela, des esprits superbes, pleins de chagrin et d'aigreur, qui, frappés des désordres qu'ils voyaient régner dans l'Église et principalement parmi ses ministres, ne croyaient pas que les promesses de son éternelle durée pussent subsister parmi ces abus : au lieu que le Fils de Dieu avait enseigné à respecter la *chaire de Moïse* (Matth., XXIII, 2, 3), malgré les mauvaises œuvres des *docteurs et des pharisiens assis dessus*, ceux-ci, devenus superbes, et par là devenus faibles, succombaient à la tentation qui porte à haïr la chaire en haine de ceux qui y président, comme si la malice des hommes pouvait anéantir l'œuvre de Dieu! L'aversion qu'ils avaient conçue pour les docteurs leur faisait haïr tout ensemble, et la doctrine qu'ils enseignaient, et l'autorité qu'ils avaient reçue de Dieu pour enseigner[1]. »

Au concile de Bâle, le cardinal Julien disait au pape Eugène IV, en parlant des désordres du clergé allemand :

[1] Bossuet, Variations, t. I, in-12, p. 6, 7.

« Ces désordres excitent la haine du peuple contre le clergé : si on ne les corrige, on doit craindre que les laïques ne se jettent sur le clergé à la manière des Hussites, comme ils nous en menacent hautement[1]. »

Il prédisait, si on ne réformait promptement le clergé d'Allemagne, qu'après l'hérésie de Bohême, et quand elle serait éteinte, s'en élèverait bientôt une autre encore plus dangereuse. « Car on dira, poursuivait-il, le clergé est incorrigible, et ne veut point apporter de remèdes à ses désordres; on se jettera sur nous quand on n'aura plus aucune espérance de notre correction. Les esprits des hommes sont en attente de ce qu'on fera, et ils semblent devoir bientôt enfanter quelque chose de tragique. Le venin qu'ils ont contre nous se déclare : bientôt ils croiront faire à Dieu un sacrifice agréable en dépouillant les ecclésiastiques comme des gens odieux à Dieu et aux hommes et plongés dans la dernière extrémité du mal. Le peu de dévotion qui reste encore, l'ordre sacré achèvera de le perdre. On rejettera la faute de tous ces désordres sur la cour de Rome, qu'on regardera comme la cause de tous les maux, parce qu'elle aura négligé d'y apporter le remède nécessaire. La cognée est à la racine, l'arbre penche, et, au lieu de le soutenir pendant qu'on le pourrait encore, nous le précipitons à terre... les corps périront avec les âmes. Dieu nous ôte la vue de nos périls comme il a coutume de faire à ceux qu'il veut punir : le feu est allumé devant nous, et nous y courons[2]. »

A Rome, au moment même où Luther entrait au couvent, le poëte Baptiste le Mantouan faisait entendre les mêmes plaintes. Il s'adressait à Jules II, et lui disait en parlant des remèdes que réclamait l'état de l'Église : « Rappelez-

[1] Bossuet, Hist. des Variations, t. I, p. 2. — Epist. Jul. Card. ad Eug. IV, in op. Æn. Sil., p 66-67.

[2] Jul. Card. 67, 68, 77. — Bossuet, ib., p. 5.

vous l'exemple de vos glorieux prédécesseurs, Grégoire, Léon le Grand, Sylvestre, et de tant d'autres que votre noble cœur est si digne de prendre pour modèles : étayez de votre épaule un édifice qui semble menacer ruine. Tous ceux qui vous aiment désirent vous voir mettre la main à l'œuvre[1]. »

Or, il faut le dire bien haut, Jules II n'avait pas attendu la voix du poëte pour se mettre à l'œuvre. Mais il mourut avant d'avoir pu l'achever. Il avait convoqué à Latran un concile qui devait s'occuper de porter remède aux maux de l'Église. Depuis bien des années, Rome poursuivait une réforme sacerdotale. Ce mot ne lui avait jamais fait peur : elle l'avait prononcé sous Nicolas V, sous Sixte IV, sous Innocent VIII. Au milieu de toutes les tempêtes qui menaçaient à la fois la double souveraineté du pape, Jules II ne cessa de s'occuper des besoins de la chrétienté. Son successeur l'imita.

Voyons donc les réformes que la papauté venait d'entreprendre.

A l'exemple d'Alexandre III, Léon X veut désormais qu'on n'élève au sacerdoce que des hommes d'un âge mûr, de mœurs exemplaires, et qui aient étudié longtemps sur les bancs de l'école[2].

Il ne veut pas qu'on agite, comme c'était la coutume à Florence, de vaines questions sur la nature de l'âme : l'âme

[1] . . . . Veterum reminiscere patrum;
Gregorium pone ante oculos, Magnumque Leonem,
Sylvestrum, et reliquos, quorum est imitabilis alto
Vita animo, regnoque humeros suppone labenti :
Qui te cumque colunt, optant hæc cernere et istud
Expectant ardenter opus.

Voir, aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° V.

[2] Ut ætas, morum gravitas ac litterarum scientia in personis promovendis in episcopos ac abbates, diligenter inquirantur. — Sessio nona, Bulla reformationis curiæ.

est immortelle. Il défend d'enseigner qu'il n'y a qu'une âme répandue dans le monde[1], ainsi qu'on le faisait dans quelques universités d'Italie : à chaque homme, quand il naît, Dieu donne une âme qui ne peut jamais périr[2]. Cette science qu'il aime à glorifier, et qu'on appelle la maîtresse des sciences, la théologie, a trop été négligée jusqu'à ce jour : il faut qu'elle refleurisse. Bannie soit cette philosophie platonicienne qui l'a séduit lui-même ! Désormais qui voudra se livrer au ministère des autels devra connaître les Pères et les canons. Encore cette science, toute belle qu'elle est, ne lui suffirait-elle pas pour mériter d'entrer dans les ordres sacrés, si sa vie n'est exemplaire. Il faut qu'une fois dans le saint ministère le prêtre vive dans la chasteté et la piété; il faut non-seulement qu'il s'abstienne de faire le mal, mais qu'on ne puisse le soupçonner de pouvoir le commettre; il faut qu'il soit comme une lampe allumée devant les hommes, et qu'il honore Dieu par ses œuvres[3].

Voilà pour les prêtres; mais, s'il s'agit d'un dignitaire de l'Église, combien le pape est plus exigeant !

Il veut que la demeure du cardinal soit comme un port, un hospice ouvert à tous les gens de bien, à tous les hommes doctes, à tous les nobles indigents, à toute personne de bonne vie[4].

La table du prélat doit être simple, frugale, modeste; dans sa maison ne régneront ni le luxe ni l'avarice; ses domestiques seront peu nombreux; il aura toujours l'œil levé

[1] Damnamus et reprobamus omnes asserentes animam unicam esse in cunctis hominibus. — Sessio octava.

[2] Cùm pro corporum quibus infunditur multitudine singulariter multiplicabilis et multiplicata, et multiplicanda sit. — Sessio octava.

[3] Ita sobriè, castè ac piè vivat, ut non solùm à malo, sed ab omni etiam specie mali abstinens coram hominibus luceat, Deumque imprimis operibus honorificet. — Sessio nona, de Cardinalibus.

[4] Cùm domus cardinalium patens hospitium portusque ac refugium proborum et doctorum maximè virorum et pauperum nobilium, honestarumque personarum esse debeat. — Sessio nona. de Cardinalibus.

sur eux, il punira leurs déréglements, il récompensera leur bonne conduite [1].

S'il a des prêtres à son service, ces prêtres seront traités comme des hôtes honorables [2].

Vient-on frapper à sa porte, il regardera le client, et refusera, s'il sollicite des places et des honneurs, d'être son avocat à la cour; s'il demande justice, au contraire, il intercédera pour lui. Il faut qu'il soit toujours prêt à plaider la cause du pauvre et de l'orphelin [3].

S'il a des parents dans le besoin, la justice exige qu'il vienne à leur secours, mais jamais aux dépens de l'Église [4].

L'évêque doit résider dans son diocèse, et, s'il en a commis l'administration temporaire à des hommes d'une conduite éprouvée, le visiter au moins une fois par année, afin d'étudier les besoins de son Église et les mœurs de son clergé [5].

En mourant, il n'oubliera jamais que sa fille bien-aimée, l'Église qu'il administrait, a droit aux témoignages de sa reconnaissance.

Pas de vaine pompe à son enterrement : le bien qu'il laisse appartient aux pauvres; ses héritiers ne pourront dépenser au delà de quinze cents florins pour la cérémonie funèbre [6].

Il faut lire chaque ligne de ce décret pontifical sur le cardinalat, pour voir avec quel soin Léon X descend jusqu'aux moindres détails qui touchent à la vie intime des prélats dans leur palais, avec leurs domestiques, avec leurs parents, avec leurs clients, à l'église, dans leur diocèse, à table même.

[1] Sessio nona, de Cardinalibus.
[2] Ne in vilia descendant ministeria. — Ibid.
[3] Sessio nona.
[4] Ibid.
[5] Ibid.
[6] Ibid.

Ainsi donc ce n'était pas une réforme qui n'atteignît que le pauvre prêtre dans son église que demandait le pape, mais une réforme qui s'étendît jusqu'au prêtre en robe rouge ou violette. « Le champ du Seigneur, disait Léon X en 1514 [1], a besoin d'être remué de fond en comble, pour porter de nouveaux fruits. »

Il faut l'entendre joignant sa voix à celle de l'Allemagne et de la France, et confessant que chaque jour des plaintes arrivent de toutes les parties du monde chrétien sur les extorsions de la chancellerie romaine [2] : Hutten est plus amer, mais non pas plus explicite. Ce que le pape demande en ce jour, ce qu'il demande bien haut, afin qu'on l'entende au delà des Alpes, des Pyrénées, par delà les mers, c'est que désormais le fisc s'amende [3], qu'il cesse de pressurer ceux qui ont recours à lui, qu'il redevienne ce qu'il était dans les premiers temps de l'Église [4].

Mais, pour arriver à cette pureté des temps anciens, il faut que le néophyte qu'on destine aux autels reçoive une éducation sévère, chaste et religieuse.

A Florence, à Rome et dans toute l'Italie, on croyait, à la Renaissance, avoir assez fait pour la culture de l'intelligence, quand on avait appris à un écolier à lire Virgile ou Théocrite, à connaître les dieux d'Ovide, à traduire les songes de Platon. Léon X ne veut pas que l'âme se contente désormais de cette éducation toute sensuelle. Il faut qu'elle sache qu'elle a été créée de Dieu pour l'aimer et le servir;

[1] Nostra firma intentio et dispositio universalem reformationem, tanquam utilem et necessariam, ad Domini agri purgationem et culturam, omninò prosequi et perficere. — Sessio septima.

[2] Graves in dies querelæ contra officialium Romanæ curiæ abscissum et extorsiones ad nos deferuntur ex diversis orbis partibus. — Sessio septima.

[3] In exigendis taxis, emolumentis, regalibus et proventibus. — Sessio septima.

[4] Juxta primævas officiorum institutiones seu antiquas consuetudines. — Sessio septima.

qu'elle pratique la loi du Christ, qu'elle chante à l'église nos saintes hymnes; qu'elle psalmodie à vêpres nos psaumes du prophète-roi; que chaque soir elle lise les faits et gestes de ces héros chrétiens que l'Église inscrivit parmi ses Pères, ses docteurs, ses martyrs et ses anachorètes. Il veut que l'enfant sache par cœur le Décalogue, les commandements de Dieu, les articles du symbole, son catéchisme enfin; et que, sous la conduite de leurs maîtres, les élèves laïques ou clercs entendent la messe, les vêpres, le sermon, et emploient le dimanche et les jours de fête à célébrer le Seigneur [1].

On n'a pas assez étudié les actes du concile de Latran. Qu'on ouvre le beau livre où Rinaldi les a reproduits, et l'on verra combien les plaintes de Hutten étaient injustes. On disait à Wittemberg que la papauté refusait d'écouter les gémissements de l'Église d'Allemagne. Voyez-la donc, cette papauté représentée par Léon X, quel zèle elle fait éclater au palais de Latran pour la gloire du catholicisme! Ici, c'est le pape qui demande que les votes des Pères soient secrets, afin qu'ils puissent en toute liberté exposer leurs griefs, formuler leurs plaintes, proposer leurs réformes; ailleurs, c'est l'abolition des taxes trop onéreuses de la chancellerie romaine qu'il provoque spontanément; plus loin, c'est l'envoi de légats aux princes étrangers, hérauts de paix, qu'il arrête avec le concile. Voici une page de ce grand livre où le pape exige que les cardinaux et les abbés rétablissent à leurs frais les autels que la guerre civile a renversés. En voici une autre où chaque prélat est imposé, suivant ses revenus, pour subvenir aux frais de cette glorieuse croisade que le saint-siége prêche depuis plus d'un siècle contre les Turcs. Lisez ces belles lignes : « Princes,

[1] Verùm etiam docere teneantur ea quæ ad religionem pertinent, ut sunt præcepta divina, articuli fidei, sacri hymni et psalmi, ac sanctorum vitæ. — Reformationes curiæ et aliorum.

donnez-vous le baiser de paix; vous n'avez qu'un ennemi à combattre : l'Ottoman qui menace la chrétienté. » Prêtres du Seigneur, ceci s'adresse à vous; écoutez bien : « Désormais personne n'entrera dans le saint ministère s'il n'a fait un cours de théologie. » Tournez la page : « Érasme ne se moquera plus de l'ignorance des moines mendiants; aucun d'eux ne pourra prêcher la parole divine s'il ne remplit ces conditions[1] dont le juge ecclésiastique doit répondre sur le salut de son âme : âge mûr, probité, doctrine, prudence, mœurs exemplaires. » — Ces sages règlements s'adressent à l'Eglise tout entière : il faut que les évêques des provinces chrétiennes veillent à l'exécution des décrets de Latran, et que, réunis en conciles provinciaux ou en synodes, au moins tous les trois ans, ils s'occupent de l'amélioration des mœurs de leurs diocésains, et de la décision des cas de conscience controversés[2]. Mais qu'ils n'oublient pas ces belles paroles de l'Ecriture : « Employez pour guérir les plaies des pécheurs l'huile et le vin, à l'instar du Samaritain, afin qu'on ne vous dise pas avec Jérémie : Est-ce qu'il n'y a plus de résine en Galaad? Est-ce qu'il n'y a plus ailleurs de médecins[3]? »

A l'époque de la Renaissance, quand la philosophie de Platon passa de la Grèce en Italie, presque tous les esprits étudièrent l'astrologie; l'école de Florence, représentée

[1] Ut nullus tam clericus sæcularis quàm cujuscumque etiam mendicantium ordinis regularis, aut quivis alius ad quem facultas prædicandi, tam de jure quàm de privilegio aut aliàs pertinet, ad hujus modi officium exercendum admittatur, nisi priùs per superiorem suum respectivè diligenter examinatus (in quâ re conscientiam ipsius superioris oneramus) ac morum honestate, ætate, doctrinâ, probitate, prudentiâ et vitæ exemplaritate ad illud aptus et idoneus reperiatur. — Sessio undecima.

[2] Sessio decima.

[3] Salutifero olei et vini medicamine ad instar Samaritani in Evangelio sollicitam operam impendamus, ne nobis illud Jeremiæ objiciatur : Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non alibi? — Sess. octava. — Labbe et Cossart, Col. Conciliorum, conc. Lat., p. 187. t. XIV. Parisiis, in-folio.

par Benivieni, Marsile Ficin et d'autres prêtres de Santa Maria del Fiore, l'enseignait publiquement dans ses vers : le prédicateur la prêchait même en expliquant dans la chaire l'évangile du dimanche. A Rome, le moine prédisait la fin du monde, qu'il lisait dans les astres. Léon X, au nom de la religion, proteste contre ces superstitions et défend d'effrayer l'imagination des fidèles par des peintures tirées d'un monde imaginaire. Machiavel avait dit, en parlant des Florentins : « Ce ne sont pas des enfants, et ils croient pourtant aux prédictions de Savonarole. » Le pape ne voulut pas que le prêtre répétât en chaire le rôle du dominicain. Il avait vu quel parti l'incrédulité pouvait tirer de ces révélations surnaturelles que certaines âmes voulaient s'attribuer, et il défendit, de toute l'autorité de sa parole, confirmée encore par l'assentiment du sacré concile, à quiconque enseignait en chaire, dans un cloître ou dans un livre, de prédire des événements dont Dieu seul s'était réservé le secret [1]. L'autorité suprême avait besoin de protester contre des superstitions qui s'étaient propagées comme autant de vérités, non-seulement dans quelques universités italiennes, mais jusque dans les couvents de l'Allemagne. C'est ainsi qu'à Spanheim, sur les bords du Rhin, l'abbé, dont l'orthodoxie n'était pas plus douteuse que la science, Tritheim, vénéré de Jules II, avait publié le secret de se mettre, à l'aide des esprits célestes, en communication avec une personne absente. Non pas que le

[1] Mandantes omnibus... ut evangelicam veritatem et sanctam Scripturam, juxta declarationem, interpretationem et ampliationem doctorum, quos Ecclesia vel usus diuturnus approbavit, legendosque hactenus recepit, et in posterum recipiet, prædicent et explanent; nec quidquam ejus proprio sensui contrarium aut dissonum adjiciant, sed illis semper insistant quæ ab ipsius sacræ Scripturæ verbis et præfatorum doctorum interpretationibus ritè et sanè intellectis non discordant, tempus quoque præfixum futurorum malorum, vel Antichristi adventum, aut certum diem judicii prædicare, vel asserere nequaquam præsumant.

pape nie que Dieu ne se révèle à des créatures privilégiées et que ces créatures ne puissent prédire l'avenir; il l'a dit, il le croit, et le déclare formellement; mais il veut qu'on éprouve ces âmes qui annoncent les futurs contingents, et que les révélations que l'Esprit-Saint peut leur communiquer soient soumises à celui à qui Dieu dit par la bouche de son Christ : « Vous êtes Pierre. »

Dans son noble enthousiasme pour cette littérature païenne dont les humanistes de la Renaissance poursuivaient la glorification, le savant avait renoncé trop souvent à la langue de nos Écritures en parlant de notre Dieu, du Christ, de sa mère, des anges : il lui semblait que lorsqu'il avait appliqué au Sauveur des hommes une épithète tirée d'Homère ou de Virgile, la puissance céleste devait apparaître aux regards dans un limbe plus lumineux. Malheureux travers dont le théologien lui-même ne sut pas toujours se préserver! Il fallait une leçon à ces adorateurs fanatiques de l'antiquité : elle leur fut donnée par le concile de Latran. C'est la langue de l'Évangile qu'il parle constamment; c'est à la source de nos livres saints qu'il va s'inspirer; les images qu'il emploie sont tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Une seule fois, à la dixième session, un vieillard au beau langage, l'archevêque de Patras, délaissa l'humble prose pour chanter en vers la Reine des anges; mais sa poétique invocation ne renferme aucune expression que le casuiste le plus sévère oserait blâmer [1]. Il

[1] Omnium splendor, decus et perenne
Virginum lumen, genitrix Superni,
Gloria humani generis Maria
Unica nostri;

Sola tu virgo dominaris astris;
Sola tu terræ, maris atque cœli
Lumen, inceptis faveas, rogamus,
Inclita nostris.

— Sessio decima.

s'excuse si candidement, lui pauvre septuagénaire « dont le luth ne rend plus que des sons plaintifs, » de son appel aux Muses pour célébrer Marie, qu'il serait bien difficile de ne pas lui pardonner.

Luther, dont nous venons de raconter le voyage en Italie, de retour en Allemagne, publiait des prodiges qu'il n'avait pas vus et qu'il n'aurait pu voir assurément. Nous ne parlons pas du haut clergé romain magnifiquement représenté à l'époque où Luther voyageait, et dont il dénigre l'intelligence, aux grands éclats de rire de ses disciples, qui croient à l'ignorance de cardinaux tels que Caraffa, Frégose, Piccolomini. Il ne s'agit ici que de ce Christ qu'il a la prétention de venir révéler au monde chrétien, qui l'avait oublié depuis longtemps[1]. Mais Luther ne connaît donc pas les actes de ce concile de Latran, où, à chaque page, le sang de l'Homme-Dieu est glorifié, invoqué, adoré? Ouvrez-les, et vous verrez le pape, les archevêques, les évêques, les prélats, les abbés, s'incliner à ce nom sacré et répéter ces belles paroles de l'Apôtre : « Il n'est d'autre fondement que celui qui a été posé, et ce fondement, c'est Jésus-Christ. » (I *Cor.*, ch. III, v. 11.) Il a visité l'Italie tout récemment, et il n'a pas vu les symboles nombreux de la foi romaine au Christ rédempteur, sculptés ou peints sur les murailles des églises ; ces calices suspendus à toutes les chaires de prédicateur ; ces croix élevées à presque chaque coin de rue ; ces bons pasteurs, placés sur la façade des maisons, et emportant sur leurs épaules les brebis égarées ; tous ces hymnes en pierre, en marbre, en bois, qui chantent le sang du Golgotha !

Ainsi donc, à ces plaintes tour à tour pieuses et menaçantes contre les désordres du clergé exhalées par l'Alle-

[1] Unser Evangelium hat, Gott Lob, viel großes Gutes geschafft; es hat zuvor Niemand gewußt, was das Evangelium, was Christus..., was ein Christ, was Kreuz sey. — Luther's Werke. Jen., t. V, fol. 306; Nürn., t. VII, fol. 288.

magne, Rome avait répondu comme elle le devait : en prescrivant une réforme. « Et certes, dit ici l'historien Menzel, que l'esprit de vérité éclaire si souvent, on ne saurait contester que les belles intelligences réunies au concile de Latran n'aient compris les maux de l'Eglise, et n'aient été animées d'un ardent désir d'y porter remède[1]. »

Un moine devait arrêter cette glorieuse rédemption.

[1] Menzel, Neuere Geschichte der Teutschen, t. I, p. 3. — Voir les témoignages d'un grand nombre de protestants sur cette question, rassemblés par Hœninghaus dans l'ouvrage qui a été traduit sous le titre de la *Réforme contre la Réforme*, t. I, ch. VII.

CHAPITRE IX

LES THÈSES.

— 1517-1518 —

Luther s'effraye du bruit de ses prédications. — Il a peur de l'archevêque de Mayence et lui écrit pour lui dénoncer les sermons de Tetzel. — Sa lettre reste sans réponse. — Il écrit à divers évêques. — Scultet, évêque de Brandebourg, envoie l'abbé de Lehnin prier le moine de garder le silence. — Luther le promet, et trompe l'évêque. — Il affiche ses thèses sur la muraille de l'église collégiale de Wittemberg. — Examen de ces thèses. — Comment divers écrivains catholiques ont pu se tromper sur les intentions de Luther. — Effet du manifeste du moine augustin sur les lettrés et le peuple. — Érasme semble l'approuver d'abord. — Hutten fait imprimer la lettre du philosophe, mais en la défigurant.

Le sermon de Luther dans l'église de Wittemberg fut regardé comme un premier souffle de vie et de régénération nouvelle. Nul ne se doutait des voies où le Saxon allait jeter le monde : Dieu seul le savait.

Luther fut effrayé du bruit de sa prédication. Une colère puissante pouvait compromettre son œuvre et l'étouffer avant le temps : c'était celle de l'archevêque de Mayence, prince de la maison de Brandebourg, et électeur de l'Em-

pire, dont il lui importait de se concilier l'affection ou du moins le silence. Il lui écrivit ; sa lettre est d'un moine qui a coutume de baiser, à l'élévation, le pavé de l'Église. Elle est humble et dévote.

« Père vénérable en Jésus, écrit-il, pardonnez-moi, prince illustrissime, si j'ose, argile et poussière, lever les yeux sur Votre Sublimité, et lui adresser cette lettre. Jésus, mon Seigneur, m'est témoin que, longtemps enchaîné par le témoignage de ma turpitude et de ma faiblesse, j'ai différé d'accomplir l'œuvre que j'entreprends aujourd'hui et le front levé, poussé par la fidélité que je dois à mon père en Jésus-Christ : daigne donc Votre Grandeur jeter un regard sur ce grain de sable, et recevoir mes vœux dans sa paternelle clémence...

« On colporte des indulgences papales sous le nom et le titre auguste de Votre Seigneurie, pour la construction de Saint-Pierre de Rome. Je ne dis rien des vanteries des prédicateurs que je n'ai pas entendus ; mais je me plains amèrement de l'erreur où ils jettent de pauvres intelligences, qui croient, insensées qu'elles sont, être sûres de leur salut en achetant des lettres plénières ; que les âmes s'envolent du purgatoire dès qu'on met dans le bassin, et qu'à ces indulgences est attachée une si grande vertu, qu'il n'y a pas de péché, à entendre ces pauvres gens, le viol de la mère de Dieu, si cela était possible, qu'elles ne pussent effacer...

« O Dieu ! c'est ainsi qu'on instruit, en les livrant à la mort, des âmes qui vous appartiennent! comme il s'accroît, le compte que vous rendrez un jour de leur salut ! Je n'ai pu me taire plus longtemps. Non, il n'y a pas de pouvoir épiscopal qui puisse assurer l'homme de son salut : la grâce infuse du Seigneur n'est pas elle-même une garantie suffisante, puisque l'Apôtre nous recommande d'opérer incessamment notre salut dans la terreur et la crainte, et

que le juste lui-même à peine trouvera miséricorde[1]... »

L'archevêque ne répondit pas. Luther, quelques jours auparavant, écrivait, et à peu près dans les mêmes termes, à l'évêque de Misnie, qui lui recommandait la prudence sur des matières aussi irritantes. — Ce qui prouve bien, disait plus tard Luther, que l'évêque était alors possédé du diable[2]. Une troisième lettre, adressée à l'évêque de Brandebourg, Jérôme Scultet, et probablement au commencement d'octobre, fut plus heureuse. Scultet appartenait, par ses études, au parti des humanistes. Il fut effrayé en lisant le sermon manuscrit et les thèses de Luther. Il se hâta donc de lui envoyer un homme de science et de foi[3], porteur d'une lettre où l'évêque donnait de fines louanges à la science du moine, manifestait son mécontentement contre Tetzel, et demandait à Luther, dans l'intérêt des esprits, d'oublier le passé.

« Sa Grâce vous conjure, disait l'abbé de Lehnin, de ne pas mettre en vente votre sermon sur les indulgences[4].

Cette prière émut le cœur de Luther, qui répondit : « Je suis content : je ferai ce que Sa Grâce demande ; car j'aime mieux obéir que d'opérer des miracles[5]. »

L'abbé de Lehnin prit congé du docteur ; mais le sermon sur les indulgences fut mis en vente. Le moine écrivait à

[1] Dr. Martin Luther's Briefe, t. I, p. 67, 68. — Voir aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° VI.

[2] Da redete der leibhaftige Teufel aus diesem Bischoffe. — Tisch-Reden, p. 378.

[3] Hofmann, Lebensbeschreibung des Ablaß-Predigers Dr. Joh. Tetzel. Leipzig, 1844, p. 81, note.

[4] Lutherus griff die Kirchen-Gewalt an, und würde sich viel Mühe machen, er riethe ihm, er müße mit seiner Predigt noch eine Zeitlang zurück halten. — Vogel, Tetzel's Leben, p. 285.

[5] Abbas Leninensis nomine D. episcopi Brandenburgensis ad me attulit referens... mihi mandato ejusdem nostri se optare et petere... de Indulgentiis sermonem vulgarem editum, valdè nollet nec vendendum rogavit... Bene sum contentus, malo obedire quàm miracula facere. — De Wette, t. I, l. c., p. 71.

Lange : « Je ne veux pas qu'ils me croient assez faible, assez hypocrite, veux-je dire, pour suivre leurs conseils et ne pas publier mon sermon : que la volonté de Dieu soit faite. Arrière la prudence intéressée des hommes[1] ! »

Quelques jours après l'entrevue, Luther, qui préférait l'obéissance au miracle, affichait ses thèses à la porte de l'église de Tous-les-Saints, à Wittemberg.

L'église collégiale de Wittemberg est sous l'invocation de tous les saints. Le 1er novembre était une grande fête : on accourait en pèlerinage de bien loin pour visiter la basilique, y vénérer les nombreuses reliques qu'elle possédait, et obtenir les indulgences que le pape Boniface, en 1398, accordait à tous ceux qui, après s'être confessés, venaient dévotement communier ou faire les stations voulues dans certaines chapelles. L'électeur Frédéric de Saxe et son frère, le duc Jean, consacraient annuellement de grandes sommes à la réparation de cet édifice, qui tombait en ruines. En témoignage de sa reconnaissance pour la piété de ces princes, Léon X avait accordé de nouvelles indulgences, dans sa bulle de 1516, aux fidèles de Wittemberg. Cette bulle menaçait de l'indignation des saints apôtres et de la colère divine quiconque entreprendrait de nier l'efficacité des grâces spirituelles que le saint-siége, suivant sa coutume, octroyait aux chrétiens repentants[2].

Il y avait de l'audace chez Luther à venir placarder un programme de révolte sur un des piliers de l'église de Tous-les-Saints, et un jour comme celui du 1er novembre, où le temple ne pouvait contenir la foule qui se répandait au dehors ; où l'université, les divers couvents de moines

[1] Non itaque volo eam ex me expectent humilitatem, id [illegible] ut priùs eorum consilio et decreto mihi utendum esse cr[illegible] nolo quòd hominis industriâ, aut consilio, sed Dei fiat [illegible] 1517.

[2] Seckendorf, Comm[illegible] etc. — Dresseru[illegible] in Vitâ Lutheri. — [illegible]bel-Bred., p[illegible]

r Frédéric et sa cour, et les lettré
ter à l'office. C'était une vieill
lisputer, la veille de quelque fête.
que, afin d'avoir de nombreux
professeurs étaient inquiets de
a résolution de Luther : ils au-
re que promettait à leur ordre
ite, mais de la gloire sans l
Is n'étaient pas entièremen
le l'électeur depuis qu'il ava
ermon contre Tetzel. Il par
r avait voulu d'abord
ce qu'on put obtenir
une langue que le

le portier du cou
s extérieurs d
frère augustin

vérité
rg, sou
les Au
écolo

e
n-
de

per-
ieu

in-
nt

n



« Faites pénitence, » il veut que la vie des fidèles sur cette terre soit une perpétuelle pénitence.

2. Il n'a pas certainement entendu parler du sacrement de la pénitence, c'est-à-dire de la confession du prêtre, et de la satisfaction qu'il impose.

3. Et il n'entend pas seulement une pénitence intérieure, insuffisante si elle-même n'est pas accompagnée de l'immolation de la chair.

5. Le pape ne veut ni ne peut remettre d'autres peines que celles qu'il a imposées lui-même, ou en vertu des canons.

6. Le pape ne remet pas, il déclare seulement que le péché est remis de Dieu.

7. Dieu ne pardonne à l'homme qu'autant que l'homme s'est humilié...

8. Les canons pénitentiaux, c'est-à-dire le mode de confession et de pénitence, sont pour les vivants et non point pour les morts.

13. Les morts ont satisfait, en quittant ce monde, aux sentences canoniques, qui ne peuvent plus les atteindre.

19. Les âmes dans le purgatoire ne sont point assurées de leur salut, quoiqu'il soit hors de doute pour nous qui sommes encore sur la terre.

21. Les prêcheurs de pardons se trompent, qui estiment que l'indulgence papale délie l'âme de toute satisfaction, et lui ouvre le ciel.

25. Le pouvoir qu'a le pape en purgatoire, les évêques et les curés l'ont aussi.

26. Si le pape peut soulager les âmes du purgatoire, c'est par la prière, et non par le pouvoir des clefs.

27. Ils nous pipent en prêchant qu'aussitôt que la pièce bruit dans le bassin, l'âme quitte sa demeure purgatoriale.

28. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'ils empochent

la pièce qui tinte, et en font leur profit : le secours que l'Église peut leur procurer vient de Dieu et de sa grâce.

29. Et qui sait si toutes les âmes voudraient être délivrées, par exemple l'âme de Séverin et de Paschal, comme on le rapporte?

32. Au diable maître et disciples, qui croient qu'avec une lettre d'indulgence on peut compter sur son salut!

33. Arrière ceux qui soutiennent que l'indulgence est la plus grande grâce de Dieu, ou le don qui réconcilie avec Dieu!

34. Car la grâce de l'indulgence ne regarde que la peine de la satisfaction, qui est purement humaine.

35. C'est un enseignement impie, que ceux qui ont acheté une cédule de confession ou délivré des âmes du purgatoire n'aient pas besoin de se repentir.

38. On ne doit pas mépriser le pardon du pape, qui est, comme je l'ai dit, la déclaration du pardon divin.

41. Il faut prêcher les indulgences papales avec mesure, afin que le peuple abusé ne les estime pas trop haut, ou ne les préfère aux œuvres de charité.

43. Il faut prêcher aux chrétiens que celui qui donne aux pauvres ou qui assiste celui qui est dans le besoin fait mieux que s'il achetait des indulgences.

45. Il faut prêcher aux chrétiens que celui qui délaisse son prochain dans le besoin et va faire emplette d'une indulgence ne change pas son argent contre une cédule de pardon, mais contre la colère de Dieu.

46. Il faut prêcher aux chrétiens que, à moins de superflu, ils sont tenus de garder pour eux le nécessaire, au lieu de le dépenser en achats d'indulgences.

47. Il faut prêcher aux chrétiens que l'achat de l'indulgence est chose libre, et n'est pas de commandement divin.

48. Il faut enseigner aux chrétiens que le pape, tout en

vendant des indulgences, a grand besoin de prières, et qu'il en est plus besoigneux que d'argent.

50. Il faut enseigner aux chrétiens que le pape, s'il connaissait la piperie de ses questeurs, préférerait voir tomber en poussière le dôme de Saint-Pierre plutôt que de l'élever avec la peau, la chair et le sang de ses brebis.

52. Attendre son salut d'une lettre d'indulgence, c'est folie, quand bien même le vendeur ou le pape vous cautionnerait de son âme.

55. Si on annonce l'indulgence, chose si petite! au son des cloches, des cantiques et des processions, le devoir du pape est d'annoncer l'Évangile, chose si grande! au bruit de cent cloches, de cent cantiques et d'autant de processions.

56. Le trésor de l'Église, d'où le pape tire ses indulgences, n'est pas assez connu des fidèles.

62. Ce trésor, c'est le saint Évangile, don d'éternité et de grâce.

63. Trésor maudit! car des premiers il fait les derniers.

64. Mais l'indulgence, trésor autrement précieux, qui des derniers fait les premiers!

65. Les trésors de l'Évangile sont des filets où l'on pêchait autrefois les hommes de richesses.

66. Le trésor des indulgences est un filet où l'on pêche aujourd'hui les richesses des hommes.

67. Les indulgences que les prédicateurs trompettent sont un beau trésor de grâces! oui sans doute, pour celui dont elles emplissent les poches.

71. Malédiction et anathème à qui s'élève contre les indulgences du pape!

72. Bénédiction à qui a le courage et la force d'attaquer les prédicants d'indulgences!

79. Dire que la croix où sont attachées les armes du pape a autant de vertu que la croix du Christ est un horrible blasphème.

81. Qu'arrive-t-il de ces ignobles parades, de tout ce bruit en faveur de l'indulgence? C'est que le savant ne sait comment s'y prendre pour défendre l'honneur du saint-siége, et pour répondre à ces questions, par exemple :

82. Pourquoi le pape ne délivre-t-il pas toutes les âmes du purgatoire par pitié pour leurs souffrances, et en vertu de sa très-sainte charité; ce qui vaudrait cent fois mieux que de leur ouvrir le ciel pour quelques misérables florins destinés à l'édification de Saint-Pierre?

86. Pourquoi le pape n'élève-t-il pas plutôt de son argent le dôme de Saint-Pierre que de celui du pauvre chrétien, lui qui est plus riche que Crésus?

89. Si le pape est plus amoureux du salut que de l'argent des âmes, pourquoi retire-t-il des indulgences qu'il a données autrefois, ces indulgences si puissantes?

91. Si l'indulgence était prêchée comme la comprend et la veut le pape, il serait bien aisé de répondre à ces questions.

92. Arrière donc ces prédicateurs qui disent aux fidèles du Christ : « Paix! paix! » sans que vienne la paix...

Depuis l'appel prophétique du prêtre de Bohême sur son bûcher, jamais parole plus insultante contre Rome n'avait retenti en Allemagne. Les humanistes, les bourgeois et les nobles crurent que le cygne annoncé par Huss avait paru. Voltaire a dit qu'au moyen âge « la papauté c'était l'opinion; » on conçoit donc le bruit que durent faire ces thèses. C'était un duel proposé à la papauté en face du monde entier. Luther, qui savait bien quelles émotions il allait exciter, avait eu soin de se présenter à l'Allemagne comme un écolier qui veut jouer avec son maître, comme un moine « tout frais sorti de la cuisine du cloître, » qui, sur les bancs de l'école, jette tout ce qui lui passe par la tête, bon ou mauvais, et sous forme de doutes; comme un adepte en théologie, épilogueur de mots, qui

veut s'amuser avant tout, et de la colère de ses adversaires, et de leur ignorance. — « Sur mon salut, disait plus tard Luther, je ne savais pas plus à cette époque ce que c'était qu'une indulgence qu'aucun de ceux qui venaient me consulter [1]. » C'était un jeu qu'il jouait. Que s'il perdait la partie, il avait pour excuse son âge, son peu d'expérience dans la matière, et la protestation même qu'il publiait avec ses paradoxes; mais, si son adversaire, qui représentait Rome, était battu, Rome, à son avis, succombait. Sa protestation était humble, obséquieuse, et d'un véritable enfant de l'Église, « qui ne veut tenir pour vrai que ce qui est appuyé sur l'Écriture sainte, les Pères, les décrétales et les canons, et qui cherche à disputer sur ce qu'il y a de douteux ou d'embarrassé dans certaines sentences des Pères ou décrétales des papes; toujours soumis à ses supérieurs, mais qui veut profiter de la liberté qu'a tout chrétien d'attaquer les folles imaginations qui, dans saint Thomas, saint Bonaventure, et les autres scolastiques et canonistes, ne reposent pas sur la lettre biblique, suivant ce passage de saint Paul : « Éprouvez et choisissez ce qui est bon [2]. »

Mais au même instant, c'est-à-dire le 11 novembre, il s'emporte, dans une lettre qu'il écrit à Lange, contre tous ceux qui attaquent ses thèses, et il les traite de Momi, de piètres critiques, d'écoliers, de larves de terre. Or ces larves de terre, ces piètres critiques, ces maîtres fous, c'étaient l'archevêque de Mayence, son évêque Scultet, et l'épiscopat

[1] ...Und ich, so wahr mich mein Herr Christus erlös't hat, wußte ich nicht, was der Ablaß wäre. — Luth. Op., t. VII, Alt., p. 462.

[2] Submittit se in eâ Scripturis, Patribus in Ecclesiâ romanâ receptis, canonibus et decretis et omnium superiorum suorum judicio; ità ut si errare possit, hæreticus tamen non sit futurus : à Thomâ enim, Bonaventurâ aliorumque scholasticorum et canonistarum nudis opinionibus, quæ textu et probatione destituerentur, dissentire liberum sibi esse. — Seckendorf, l. c., p. 24. — Reinhard, l. c., t. I, p. 297.

saxon. La protestation d'obéissance était pour le commun des lecteurs : la lettre était pour un ami de cœur ; en face de l'Allemagne, il se posait comme un moine docile : en tête-à-tête avec Lange, il répétait sérieusement le rôle qu'il s'apprêtait à jouer [1].

Quelques écrivains catholiques, faute d'avoir suffisamment étudié l'histoire, peut-être parce qu'ils n'avaient pas comme nous sous les yeux la correspondance de Luther, se sont trompés sur les motifs qui dirigèrent le moine. A les entendre, si Luther pécha dans cette occasion, ce fut par excès de zèle : c'est l'opinion d'Alphonse de Castro [2]. Suivant Laurent Surius, des hommes de piété et d'intelligence ne virent d'abord dans Luther qu'un adversaire, trop pétulant peut-être, d'abus dont la chrétienté se plaignait [3]. Un écrivain protestant, dont nous aurons plus d'une fois occasion de louer l'impartialité, Schrœckh, pense que, dans ses thèses, Luther continue de croire à la suprématie du pape, qu'il reste soumis à l'Église, qu'il ne rejette pas l'indulgence, qu'il est tout disposé à se soumettre à la décision de son supérieur [4].

On ne prend pas garde qu'il y avait une double individualité en Luther : celle qui a besoin de se produire au grand jour est douce, obséquieuse, rampante même. A l'envoyé de l'évêque de Brandebourg elle dit : « Sa Grâce sera contente de moi, j'obéirai et dédaignerai de faire des mi-

[1] Momus, momorum momus... Meri critici, Aristarchi, momorum lemures. — Johanni Lango, 11 nov. — De Wette, l. c., t. I, p. 72.

[2] Ab indulgentiis suorum errorum auspicium sumpsit... zelo, sed non secundùm discretionem motus, in publicum prodiit. — Adversùs hæreses, sub voce Absolutio, l. 11.

[3] In ipsis hujus tragœdiæ initiis, visus est Lutherus etiam plerisque viris gravibus et eruditis non pessimo zelo moveri, planèque nihil spectare aliud quàm Ecclesiæ reformationem, cujus quidam deformes abusus non parùm malè habebant omnes. — In Appendice ad Chronicon Naucleri, l. 11. p. 566.

[4] Schröckh, Christl. Kirchengeschichte, t. I, p. 129.

racles : je dispute et n'affirme pas ; que l'Église prononce, et je me soumets [1]. »

L'autre individualité, ce moi superbe qui a besoin de faire du bruit, qui rêve une scission avec Rome, s'explique nettement, mais dans le silence du cloître. Le soir, à la lumière de sa petite lampe, elle écrit : « A vous, Spalatin, et à nos amis, je déclare que l'indulgence n'est qu'une momerie. Je sais bien que j'ameute contre moi six cents minotaures. rhadamanthotaures, cacotaures; mais qu'est-ce que cela me fait [2] ? »

Les propositions allèrent donc .remuer l'Allemagne; « elles marchaient, selon l'expression de Myconius, comme si des anges les eussent portées sur leurs ailes [3]. »

Elles tombèrent bientôt dans les mains d'Érasme, qui les lut avec une vive curiosité. Érasme était alors dans toute sa gloire : il faisait la guerre aux moines. Les moines, à ses yeux, étaient les apôtres de l'ignorance, et il s'amusait à les poursuivre de ses sarcasmes, qui couraient le monde et faisaient les délices des lettrés. Ce fut un bonheur pour les Augustins que les applaudissements donnés par le philosophe de Rotterdam à des propositions où d'abord il ne vit que de fines plaisanteries d'un humaniste contre le capuchon. Il croyait à une lutte à coups d'épingle; quand le duel changea de forme, Érasme se hâta de désavouer et d'abandonner Luther.

[1] Hieronymo, Ecclesiæ Brandenburgensis episcopo, 23 maii 1518. — De Wette, l. c., t. I, p. 112-115.

[2] Duo tamen dicam primùm *tibi soli et amicis nostris, donec res publicetur :* Mihi in indulgentiis hodiè videri non esse nisi animarum illusionem et nihil prorsùs utiles esse nisi stertentibus et pigris in viâ Christi. Etsi hanc sententiam non tenet noster Carlostadius, certum est tamen mihi quòd eas nihil ducit. Nam hujus illusionis sustollendæ gratiâ, ego veritatis amore in eum disputationis periculosum labyrinthum dedi me ipsum, et excitavi in me sexcentos minotauros, imò et rhadamanthotauros et cacotauros. — De Wette, 15 feb. 1518, t. I, p. 92.

[3] Als wären die Engel selbst Botenläufer. — Bertholdt, l. c., p. 298.

Mais il avait applaudi, et cela avait suffi pour populariser les thèses. Il disait, dans une lettre adressée à l'archevêque de Mayence : « Savez-vous, monseigneur, pourquoi ces propositions font tant de bruit? c'est qu'elles attaquent des ignorants, passionnés contre tout ce qui pourrait réveiller l'amour des lettres [1]. » Quelques années plus tard, c'était le luthéranisme qu'Érasme accusait d'éteindre la flamme des études. « Je m'étais trompé, dit-il : j'admirais cet homme qui venait, le front levé, fustigeant les mœurs de son siècle et les évêques empourprés; qui ne reculait devant aucune majesté, pas même celle de l'Antiste souverain, et dont la main saintement libertine découvrait jusqu'aux nudités de son père [2]. »

Hutten se hâta de publier la lettre d'Érasme, et fit ce qu'il reprochait aux moines : il falsifia le texte du philosophe batave, et, au lieu de Luther, imprima *notre Luther* [3]. C'était donner à Érasme une pensée d'amitié qu'il n'avait pas, et que dans tous les cas il n'aurait pas eu le courage d'avouer. Hutten ne le connaissait pas; mais l'Allemagne fut trompée : elle crut à une communauté d'idées religieuses entre les deux écrivains, et c'est tout ce que demandait le chevalier, qui s'était permis bien d'autres libertés dans ses *Lettres d'hommes obscurs*.

[1] Voir à ce sujet sa lettre au duc Georges, 1524, 12 décembre. — Beaucoup d'évêques furent d'abord trompés comme Érasme.

[2] Erasmi Epist., p. 736. — Die Ursachen der Reformation, von J. Marx, p. 37.

[3] Pfizer, Martin Luther's Leben.

Consulter encore sur les questions des indulgences : — *Sources cath.* — Bellarmin, t. II, Controv., t. IV, de Eccles., c. XIII, f. 295. — Cornelius à Lapide, in Comment. in II Pet., II, 5. — Cutsemius, Saxonia catholica, p. 11. — Henri Sponde, Ann. Eccl., t. II, ad an. 1517, n° 15. — Surius, Comm. rerum gestarum. — Cochlæus, Act. Lutheri. — *Sources protest.* — Mayer, Disputatio de Tezelio, § 3, et Luth. Apocalyp., p. 181. — Hopfnerus. Sax. evang., p. 120 et seq.

CHAPITRE X

LES ÉCOLIERS ET LES THÈSES DE TETZEL.

— 1518 —

C'est du bruit qu'a voulu faire Luther. — Comment il se pose en face de ses adversaires. — Son voyage à Dresde, où il soutient publiquement que tout acte humain est une offense mortelle à Dieu.— Il dispute à Leipsick.— Récit qu'il fait de sa rencontre avec un thomiste. — Il déclare à ses amis intimes qu'il va faire une guerre à mort à ses adversaires. — Tetzel part pour Francfort-sur-l'Oder afin d'y soutenir les thèses qu'il se propose d'opposer à celles de Luther. — Examen de l'une de ses propositions. — Il veut les faire afficher à Wittemberg. — Les écoliers se soulèvent et brûlent les contre-thèses du dominicain. — Premier acte de révolte ouverte contre l'autorité. — Comment l'expliquer. — Hutten et Éobanus Hessus applaudissent à l'insurrection. — Ce que c'était qu'Éobanus Hessus.

C'était du bruit qu'avait voulu produire Luther : il réussissait. Quelques mots jetés d'une chaire obscure par un professeur qui n'avait pas même de quoi se vêtir en hiver, et qui remerciait son prince du don d'un habit comme d'une grâce insigne, troublaient le monde catholique, mettaient en mouvement les cloîtres d'Allemagne, agitaient les consciences et menaçaient le repos de l'Église! Luther, quoi qu'il fasse, a de la peine à cacher sa joie. Il

la dissimule mal : elle éclate dans une phrase dénigrante, dans une parole moqueuse, dans des termes méprisants que la langue latine, son esclave, lui prête avec une merveilleuse complaisance. « Minotaures, s'écrie-t-il, qui vont répandant partout que je suis un hérétique, moi et l'université de Wittemberg! Ils en verront bien d'autres, quand j'aurai fait, Dieu aidant, imprimer mes Positions. Avec des rustres semblables, des ignares, des ignorants, des crasseux, pas de gloire à triompher. Il y en aurait plutôt à se vaincre soi-même pour ne pas pécher contre le Christ, en les méprisant. Cachés dans leurs trous comme des limaces ou des larves, ils voudraient bien que je coassasse comme eux! Pies jacasses qui vont bavardant, ce qui me cause beaucoup de chagrin, que tout ce que je fais est fait à l'instigation du prince, qui m'aurait entraîné dans sa haine pour l'archevêque de Mayence[1]. »

Il avait besoin de disputer; la dispute était la harpe de David qui calmait ses douleurs de tête, ses tentations et ses colères. Luther vint à Heidelberg et descendit au couvent des Augustins[2]. Sa parole avait remonté le Rhin et traversé les cloîtres et les écoles. Une foule de lettrés, dont quelques-uns devaient un jour faire du bruit dans le monde savant, étaient accourus pour l'entendre : c'étaient Martin Bucer, le dominicain, qui devait porter de si rudes coups à la foi catholique à Strasbourg; Jean Brenz, professeur de philosophie et recteur à Heidelberg; Erhard Schnepf, alors étudiant en droit, plus tard professeur de théologie à Marbourg, à Tubingue et à Iéna; Théobald Billican (Gerlacher) de Billigheim dans le Palatinat; tous jeunes gens de savoir, élevés à l'ombre des cloîtres par la charité du clergé catholique. Luther disputa plusieurs

[1] Epistolæ Lutheri Johanni Lango 11 novemb.; Spalatino, in fine novemb., et alias, 1517, 1518, t. I, de Wette.
[2] Lingke, l. c., p. 41.

jours dans la grande salle du cloître, où il immola à la risée de ses auditeurs Aristote, Gabriel, saint Thomas, et tous les casuistes de l'école romaine. Il soutint dans ses thèses, auxquelles il continuait de donner le nom de Paradoxes, que les œuvres du juste lui-même sont autant de péchés mortels; que l'homme, s'il est libre, n'a de liberté que pour le mal[1]. Les cris éclatèrent, quand un jeune bachelier se mit à dire : « Si les paysans nous entendaient, ils nous lapideraient. » Érasme, s'il eût été là, aurait ramassé la pierre pour en frapper la tête de tous ces fatalistes : la réforme plus tard devait donner raison au docteur imberbe[2]. S'il faut en croire Bucer, Luther, à force d'éloquence, aurait gagné à sa désolante doctrine sur l'esclavage de la liberté tous les assistants[3].

Luther revint à Wittemberg pour voyager de nouveau. Il partit pour Dresde, autre ville de moines, de disputes et de syllogismes, mais alors en paix avec les universités ses voisines. « Notre pauvre fils d'Adam[4], chaque jour plus misérable, chaque jour faisant un pas en enfer, » voudrait échapper à ce bruit que faisait son nom à Wittemberg et vivre en silence quelques douces heures. Il part à pied, comme de coutume, « désobéissant volontairement aux ordres de ses supérieurs, mais comptant pour obtenir l'absolution sur sa contrition intérieure, et certain de satisfaire à Dieu sans qu'il eût besoin de recourir à la vertu des indulgences[5]. »

[1] Opera justorum sunt mortalia peccata. — Nulla est virtus moralis sine vel superbiâ, vel tristitiâ, id est peccato. — Non efficimur justi operando. — Voir Löscher's Reformations-Akten, t. II, p. 43, 60.

[2] Scult. Ann. Eccl., t. I, p. 22. — Seckendorf, Commentarius, etc., p. 28.

[3] Mira Lutheri in respondendo suavitas, in audiendo incomparabilis longanimitas : in dissolvendo Pauli agnovisses acumen, non Scoti, adeo brevibus equè divinæ Scripturæ penu depromptis responsis in sui admirationem facilè cunctos adduxit. — Sculteti Ann. Eccl., f. 25.

[4] An den Probst in Leitzken, 1518. — Luther's Briefe, t. I, p. 64.

[5] Me peccâsse confiteor, quia pedester viam cepi. — Verùm id peccati,

Le lendemain de son arrivée dans la résidence, Emser, un aristotélicien de première force, l'invite à ce cénacle du soir qu'aimaient alors les savants, et qu'ils fréquentent encore dans les villes d'Allemagne; c'est notre souper d'autrefois. On se mettait à table au jour tombant, et à dix heures on regagnait son logis.

Après quelques paroles joyeuses et bienveillantes, on s'assit sur de vieux bancs de chêne.

Soit qu'Emser l'eût fait à dessein, soit hasard, le voisin de Martin était un thomiste renforcé, « un magistercule thomastercule, » suivant la dénigrante expression de Luther, à humeur guerroyante, qui, après quelques larges rasades, voulut entrer en lice avec le nouveau venu, et se mit à entonner les louanges de saint Thomas et d'Aristote, deux hommes qui n'étaient guère du goût du Saxon, qui traitait l'un « d'enfileur de mots » et l'autre de charlatan, *momum, imo momorum momum*[1]. Le moine augustin arrêta le discoureur en s'écriant : « Thomas et tous les thomistes du monde n'avez jamais compris un « capitule » d'Aristote. » Le Thomiste rougit, pâlit et se mit à jeter à pleine main, à la figure de Luther, des épithètes de courroux et de dédain, des moqueries et des injures; à quoi ce dernier ripostait avec une faconde surprenante. Emser et les autres convives ne se mettaient point en peine de terminer la querelle : on ne sait comment elle eût fini, si le Lipsien ne se fût levé tout glorieux de sa victoire. Ce que voyant, Luther le prit par le pan de la robe, et l'arrêta en lui disant : « Tu chanteras victoire après; dis-moi seulement ce que c'est que : *implere mandata Dei*. Je t'en

cùm sit contritio perfecta, et satisfactio mihi plenissima mihi imposita, non eget remissione indulgentiarum : vehementer fatigor... et sic abundè nimis, valdè satis conteror, pœniteo et satisfacio. — Lingke, l. c., p. 39, note.

[1] Suo Georgio Spalatino, 14 janv. 1518.

défie, toi et tous les thomistes. — Bon, dit l'autre, j'accepte; mais *da mihi pastum.* » Luther, à cette réponse, se prit à rire au nez du pauvre théologien [1].

En quittant la table, il vit collé à la serrure un certain frère de l'ordre des Prêcheurs, qui écoutait en silence et qui regarda de travers le docteur, puis s'en alla publiant partout — que vingt fois il avait été sur le point d'ouvrir et de cracher à la figure du moine augustin, que le maître de Leipsick avait collé et mis à quia, en latin et en allemand [2].

C'est le récit de Luther que nous donnons ici en l'abrégeant. On voit déjà combien le petit moine d'Erfurt a gagné de jour en jour en violence. Quiconque lui résiste n'est plus qu'un sot, un thomastercule, un homme de carrefour [3].

Ce n'était pas un duel dans un cabaret que demandait Luther, mais une lutte en règle, une thèse soutenue devant l'école, une argumentation à la face du soleil. — « Voilà de l'encre, du papier et des plumes, disait-il; allons donc [4], aristarques, scolastiques, larves, vers de terre, à l'œuvre; montrez, étalez toutes les splendeurs de votre science [5] ! »

Mais les moines prenaient d'autres voies. Ils attaquaient la foi du moine augustin, surtout son orgueil, et il faut avouer qu'ils avaient beau jeu.

« Orgueil ! orgueil ! Mais sans orgueil, répondait Luther, comment tenter une œuvre nouvelle? Si l'humilité des-

[1] Integro viro Joh. Lango; 11 nov. 1517.

[2] Lango; 11 nov. 1517.

[3] Hic homo ex trivio. — Ostendi nec Thomam, nec omnes thomistas simul vel unum in Aristotele intellexisse capitulum. — Georgio Spalatino. — De Wette, l. c., p. 84-85.

[4] Critici, aristarchi, scholastici, mutuique momi..., lemures nihil majoris quam lemures. — Epist. Johanni Lango, 11 nov. 1517.

[5] Ego istas larvas contemnens... si sunt docti adeò, sunt typi et chartæ : edant aliquid et ostendant gloriam magnificentiæ eruditionis suæ. — Spalatino, 14 janv. 1518.

cendait sur la terre et qu'elle se mît à prêcher, vous verriez qu'elle courrait risque d'être lapidée comme enseignant des nouveautés. Et pourquoi le Christ, pourquoi les martyrs ont-ils souffert la mort, et tant de docteurs les moqueries du monde? Parce qu'on les taxait justement de superbe, et de mépris pour la sagesse antique. Non, point de folle humilité, je veux dire d'hypocrisie[1]! Je n'ai que faire des avis d'autrui. Je ne veux de conseils que de Dieu, Dieu qui travaille avec moi. Si Dieu est avec moi, qui sera contre moi? Si mon œuvre vient de Dieu, qui l'arrêtera? Si mon œuvre ne procède pas de Dieu, comment triomphera-t-elle? O mon Père qui es dans les cieux, que ta volonté soit faite et non la mienne! »

Nous ne reconnaissons plus Luther : il y a quelques semaines, il vantait l'humilité comme la mère des vertus.

Tant de vanité ne pouvait rester impunie. Il est malheureux que, pour défendre la cause catholique, Dieu n'ait pas suscité d'abord d'autres hommes. Ceux qui vinrent les premiers étaient des théologiens versés dans la science des Pères et des livres saints, qui avaient vieilli sur les bancs à disputer, dont la plume et les vêtements s'étaient souvent usés à défendre Aristote; mais voilà tout. Ils croyaient avoir fait merveille quand ils avaient enlacé leur adversaire dans des réseaux d'arguments tous de la même famille, d'une ressemblance parfaite, coupés et taillés sur le même patron; drames en trois actes, sans vie, sans mouvement, dont tout le monde se moquait, le Saxon le premier, qui les comparait à ces ânes qu'Abraham laisse derrière lui lorsqu'il va sacrifier[2]? Lui n'avait garde de faire de la dialectique. Il bondissait, chevauchait par monts et par vaux,

[1] Non itaque volo eam ex me expectent humilitatem, id est hypocrisin, etc. — Lango, 11 nov. 1517.

[2] In sacris litteris ubi mera fides et superna expectatur illustratio, foris relinquendus universus syllogismus, non aliter quàm Abraham sacrificaturus reliquit pueros cum asinis. — Spalatino, 29 jun. 1518.

sautait les fossés, s'arrêtait, sans avis, sans besoin, comme il l'entendait ; sans s'enquérir si Aristote le suivait ; sans tourner les yeux pour savoir si saint Thomas ne restait pas en arrière ; tout fier de s'être débarrassé des langes de l'école et de marcher seul, comme un enfant qui s'essaye loin de sa nourrice, et battant la nourrice même, pour faire rire le peuple. Lorsque, après avoir épuisé le sarcasme et l'hyperbole, il en venait à l'injure, alors Luther n'avait plus de rival. La colère le rendait poëte. Sa muse se répandait en images dérobées à l'histoire, aux livres saints, à la mythologie, à la cuisine, au cabaret, aux mauvais lieux souvent: images qu'un peintre ou un statuaire aurait traduites sur-le-champ, tant elles tombaient sous les sens, et tant elles étaient vives et saisissantes!

Le premier qui se présenta, nous l'avons vu, ce fut Tetzel, qui maniait lourdement l'ironie, et jetait comme du plomb le syllogisme sur la tête de son adversaire. Tetzel, s'il faut en croire les réformés, fit des thèses ce qu'il avait fait du sermon, il les mit au feu ; puis, quand les flammes furent éteintes, il médita, pour répondre à son adversaire, une série de contre-propositions.

A Francfort-sur-l'Oder, un moine jacobin, Conrad Koch, plus connu sous le nom de Wimpina, jouissait d'une grande réputation théologique. Aristotélicien encroûté, il avait eu avec Pollich de Wittemberg quelques discussions qui avaient fait du bruit dans le monde. L'université de Francfort regardait Wimpina comme son oracle. Ce moine parlait le latin avec facilité, connaissait ses Pères, savait son saint Thomas par cœur, et citait à tout propos le philosophe de Stagire, qu'il avait amoureusement étudié. Or c'est à Francfort-sur-l'Oder que Tetzel s'était hâté de se rendre, afin de disputer le titre de docteur qu'avait obtenu Luther, son adversaire. Il apportait avec lui deux thèses sur les indulgences, l'une formée de cinquante proposi-

tions, l'autre de cent six, qu'il soutint solennellement le 15 du mois de mai [1]. On a dit que Tetzel s'était aidé dans ce double travail de l'assistance de Wimpina [2]; mais on a dû voir que Tetzel pouvait se passer d'auxiliaire : le titre d'inquisiteur dont il était revêtu ne se donnait, comme nous le savons, qu'à des hommes d'intelligence. Wimpina présida les thèses, qui furent attaquées avec un certain talent par un des assistants, Jean Knipstrov [3].

Parmi les propositions que défendit bravement Tetzel, il en est une qui fit jeter de grands cris à quelques disciples de l'école de Luther, c'est celle-ci : Il faut enseigner aux chrétiens que l'Église tient pour catholiques beaucoup de vérités qui ne sont formulées nettement ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament [4]. Trois siècles après que Tetzel était descendu de chaire, un des chefs de l'école historique en Allemagne, Ad. Menzel, se faisait tetzélien et ne craignait pas de soutenir que la foi et l'enseignement oral, la tradition, en un mot, sont plus anciens que l'Écriture, et qu'avant la promulgation de l'Évangile l'Église était dépositaire d'un grand nombre de vérités de salut qu'elle enseignait publiquement [5].

[1] Vogel, l. c., p. 326.

[2] Ranke, l. c., t. I, p. 314.

[3] Frederic Meyer, in Vitâ Joh. Knipstrovii, et in disputatione de Tezelio, § 3.

Avant d'être attaqué par Luther, Tetzel eut à soutenir contre Barth. Bernard de Feldkirchen une discussion sérieuse. C'est ce prêtre Bernard qui, l'un des premiers en Allemagne, se maria. On lisait sur son tombeau l'épitaphe suivante :

Anno Leucorei petii loca culta lycei
Quarto, conversans, sancte Luthere, tibi
Tezelii tecum deliria stulta refelli,
Ut fidei staret salvificantis honos.

— Feustking, in Vitâ Barth. Bernhardi, § 15, p. 18.

[4] Docendi sunt christiani quòd Ecclesia multas tenet catholicas veritates, quæ in canone sacræ Scripturæ Veteris et Novi Testamenti, in propriâ verborum formulâ minime continentur.

[5] ... Glauben und Lehre wären älter als die Schrift... Ehe es Evangelien

Tetzel, en développant sa proposition, soutenait qu'il y avait des chrétiens avant la Bible ; or, après trois siècles encore, le docteur protestant J.-S. Semler a répété, presque mot pour mot, la phrase du dominicain [1].

Ses thèses soutenues [2], Tetzel résolut, pour frapper les esprits, de les faire afficher sur les colonnes de l'église de Wittemberg, à côté de celles de Luther [3].

On connut à l'université le projet du dominicain. Un pauvre bouquiniste était parti de Halle, portant dans sa besace tous les trésors de l'érudition et de la colère de Tetzel. A peine a-t-il posé le pied dans Wittemberg, qu'un essaim d'écoliers s'échappe par toutes les portes ; on l'arrête, on lui barre le chemin ; ceux-ci le menacent du poing, ceux-là l'entourent en dansant. On délie sa sacoche, on se jette sur les propositions toutes fraîches imprimées. Il y en avait près de huit cents, qui sont déchirées et livrées aux vents aux cris de *Vive Luther!* Puis un écolier écrit sur le verso du programme : A brûler A DEUX HEURES APRÈS MIDI ! Tous ensemble se répandent alors dans les rues de Wittemberg, jouant avec les contre-propositions, et en frappant la figure des passants. Un d'eux s'étant emparé d'une trompe, s'en servit comme un crieur public pour rassembler le peuple, pendant qu'un autre, monté sur une borne, criait à tue-tête : « A deux heures, vous êtes aver-

und Episteln gab, hatte die Kirche schon eine Summe von wesentlichen Wahrheiten. — Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 27-33.

[1] Semler, Hirsching's historisches Handbuch, t. XXII, p. 293.

[2] Elles furent imprimées au nombre de CVI à Francfort-sur-l'Oder sous ce titre : Quò veritas pateat, erroresque supprimantur, redditâque ratione, contra catholicam veritatem objecta solvantur, frater Johannes Tetzel, ordinis Prædicatorum, sacræ theologiæ baccalaureus, ac hæreticæ pravitatis inquisitor, subscriptas positiones sustinebit in florentissimo studio Franckfordensis cis Oderam. Ad laudem Dei, pro fidei catholicæ defensione, obque sanctæ sedis apostolicæ honorem.

[3] Joh. Lango, 21 mart. 1518. — Hist. de la Réformation, de Sleidan, in-4°, t. I. — Vie de Léon X, par Roscoë, t. III.

tis qu'on ardera en place publique les propositions de Me Tetzel, inquisiteur de la foi, prêtre de l'ordre de Saint-Dominique. Qui veut voir le grand feu de joie? Camarades, à l'enterrement de Tetzel sur la place du Marché [1] ! »

Les lettrés criaient : « *Vivat Luther! Pereat Tetzel!* » Le peuple : « Vive le docteur ! »

A deux heures, la flamme brillait sur la place du Marché. La troupe d'écoliers, grossie dans son chemin, se mit à danser autour du bûcher ; et l'un d'eux, coiffé du bonnet de l'ordre de Saint-Dominique, et la figure couverte d'un masque, vint jeter au feu les thèses du moine de Francfort. Ce fut le signal d'une joie tumultueuse, d'un bruit assourdissant de voix et de mains. Le docteur était alors dans sa cellule, où bientôt un écolier vint lui porter un exemplaire à demi consumé qu'il avait arraché des flammes.

La nouvelle de cet auto-da-fé se répandit dans toute l'Allemagne. On nommait tout haut Luther, on l'accusait d'avoir excité ses élèves à brûler les Positions de Tetzel. Il s'en défendit comme d'une mauvaise action [2]. S'il ne poussa point au désordre, il ne l'empêcha pas, et sa voix était assez puissante pour le prévenir ou l'apaiser.

Du reste, c'était pour ces écoliers un livre fermé que les Positions de Tetzel ; mais on leur avait représenté les indulgences comme un impôt levé sur le peuple, pauvre et souffrant, par des moines qui menaient joyeuse vie. Les indulgences étaient donc jugées et condamnées, et Tetzel un envoyé du diable. — *Pereat Tetzel !* criaient-ils ; c'est-à-dire l'ignorance qui avait revêtu une forme corporelle ;

[1] Commilitones, ad funus thesium Tezelianarum. — Vogel, l. c., p. 325.

[2] Miror autem quòd etiam credere potuisti me fuisse auctorem concremationis Positionum Tezelianarum ; adeo mihi omnem sensum humanum periisse credas, ut tam insignem injuriam ego religiosus et theologo, in loco non meo, homini tanti officii irrogarem? — Jodoco Treuttvero. — Vogel, l. c., p. 325.

— *Vivat Luther!* c'est-à-dire l'homme de la science. — *Pereat Tetzel!* c'est-à-dire le représentant du passé; — *Vivat Luther!* c'est-à-dire l'homme de son siècle[1].

Hutten et Hessus Eobanus, les deux plus grands poëtes de l'époque, au bruit de cet incendie, se mirent à chanter: — *Pereat Tetzel! Vivat Luther!*

Nous connaissons Hutten, l'auteur *de Lue venereâ et ligno guajaco*.

Eobanus achevait de corriger la dernière épreuve d'une nouvelle édition de son traité *de Amantium infelicitate contra Venerem de cupidinis impotentiâ*[2].

C'était l'auteur de ce distique latin qui courait les rues:

O monachi, vestri stomachi sunt amphora Bacchi;
Vos estis, Deus est testis, teterrima pestis.

Il est malheureux que le poëte ne prêchât pas d'exemple : c'était le plus grand buveur de son temps : il avalait d'un trait deux pintes de bière[3].

[1] Seln., Vita Lutheri, p. 5, 6. — Ulenberg, Historia de vitâ Lutheri, p. 20.

[2] Erphordiæ ad diem Severi. In ædibus Joannis Knap, in-4°, 18 feuillets non chiffrés.

[3] Voici une anecdote que rapporte Melchior Adam, le protestant : Putavit (Eobanus Hessus) se etiam inter poculorum certamina, quæ maximè tum in aulis certabantur, et à nobilitate frequentabantur, non vinci ab altero opportere... Atque est Eobanus quidem hoc quoque consecutus, ut de palmâ in isto genere contendere cum eo vellet nemo. Hic, quamvis jucunda mentio non sit, tamen, quia scitum est, narrandum videtur, quid inter Eobanum et gloriosum alterum potorem acciderit. Aderat fortè Eobanus in convivio. Eodem venit ille quoque, et jussit introferri vas grande ligneum, quo adportari de puteis aqua solet (nos situlam aut urnam possumus, opinor, nominare); cujus generis minimùm capit congios duos. Id posuit in medio repletum Gedanensi cerevisiâ : ac præfatus quædam, quæ comperisse se diceret de strenuâ potatione Eobani, petiit, ut ebiberet illud vas, sibique propinaret. Hoc si fecisset, præmium se jam ei tribuere annulum cum gemmâ pretiosâ, quem detractum de digito in vas illud abjecit. Eobanus nihil cunctatus, neque multa locutus, non enim solebat, arripuit vas : et non longo tempore assumto, evacuat bibendo : et cum everteret, sicut fert

Luther avait dit souvent : « Que le syllogisme s'en aille; *recedat syllogismus* : autrement, point de déductions tirées de premiers principes garantis par la raison universelle : en matière religieuse, point d'autre autorité que le moi, lumière de la lumière, manifestation infaillible, écho divin, seul juge souverain. » Et toute cette tourbe d'écoliers, mettant en pratique l'enseignement du maître, faisait sur la place de Wittemberg l'office de juge, de rapporteur et de bourreau. C'était le premier acte du libre examen, la première œuvre du sens individuel, la première mise en scène du moi luthérien. Tous les germes de désobéissance à l'autorité, déposés chaque jour par Luther dans les esprits, fécondés par sa parole, venaient d'éclore enfin, trop tôt sans doute au gré du novateur; mais à qui la faute? Il avait dit : « Aristote, saint Thomas, syllogisme, autorité, Pères de l'Église, tradition, que tout s'en aille. » Le peuple aussi se mettait de la partie, parce que les enseignements de Luther avaient depuis longtemps traversé les murs du cloître, et étaient venus le troubler jusque dans son atelier. On ne lui avait pas dit : « Ne crois pas à l'autorité, » parce que l'autorité devait se traduire par une image matérielle que le peuple pût voir et toucher; mais : « L'autorité, c'est l'homme gâté, corrompu, ignorant, menteur; c'est le pape, c'est saint Jérôme ou saint Augustin. »

Luther, du reste, ne se contentait pas de la chaire pour fonder ses doctrines, il les répandait à l'aide de la presse. Ce n'était plus en latin, mais en allemand, qu'il écrivait;

mos compotantium, decideretque annulus in mensam, applaudere illi omnes, et imprimis provocator, et annulum donare, ac incredibile se factum cognovisse dicere. Tum Eobanus torviore vultu, ut consueverat in commotione, eum intuitus : Quid tu, inquit, me mercede potare censes? ac rejecto ad illum annulo : Tuum, inquit, annulum tibi habeto; et idem, quod ego feci in vase isto evacuando, ut promisisti, facito. Tum ille ostentator, inchoatam rem cùm perficere non posset, ab omnibus derisus, et in convivio obrutus summo relictus fuit.

et, afin que le peuple pût comprendre plus facilement les théories de la nouvelle école, Luther les développait en commentant le *Pater noster* [1], le psaume cx : *Dixit Dominus Domino meo* [2], et les sept Psaumes-pénitentiaux [3].

L'École catholique ne pouvait garder plus longtemps le silence.

[1] Auslegung des Vaterunsers für die einfältigen Layen. Leipzig, 1815.

[2] Auslegung des cx Psalm's. Augsburg, 1518.

[3] Die sieben Bußpsalmen, mit deutscher Auslegung, nach dem schriftlichen Sinn. Leipzig, 1815.

CHAPITRE XI

ECOLE CATHOLIQUE, ECK, EMSER, PRIÉRIAS.

— 1518 —

Doctrine catholique sur la tradition, rejetée par Luther. — C'est cette doctrine que ses antagonistes cherchent à défendre. — Eck et ses obélisques. — Comment il est réfuté par Luther. — Emser défend le principe de l'autorité. — En quels termes lui répond Luther. — Priérias (Mazzolini) attaque les nouveautés luthériennes. — L'Allemagne s'émeut, et Luther, pour tromper l'opinion, est obligé d'avouer qu'il n'a jamais eu l'idée d'attaquer l'autorité. — Il écrit en ce sens à l'évêque de Brandebourg, qui ne lui répond pas. — Motif du silence de Scultet, qui devinait le moine. — Pendant que Luther écrit à son évêque une lettre pleine d'humilité, il s'attaque au sacrement de la pénitence. — Doctrine catholique et doctrine de Luther opposées sur ce sacrement.

Quelle voie Dieu a-t-il donnée au chrétien pour arriver à la vérité? Luther, à cette question qui formait le fond de toutes les disputes, a déjà répondu : L'Écriture sainte, juge infaillible en matière de foi. Ses adversaires, au contraire, répondent : L'Église, qui donne seule l'intelligence de l'Écriture. Non pas que le catholique nie que la vérité soit renfermée dans l'Écriture; seulement il soutient que, dans la perception des manifestations divines, l'intelligence humaine peut se tromper. Comment savoir si notre percep-

tion a saisi la vérité? par cet esprit de Dieu, qui n'a cessé de gouverner l'Église; c'est donc l'Église, c'est-à-dire le corps ou la forme visible et vivante de Jésus-Christ, en un mot, la tradition, ou, comme la nomme le concile de Trente, le *sens universel de l'Église*, qui décide contre le sens individuel, nécessairement faillible [1].

Eck, qui se présenta le premier pour soutenir le principe catholique, était déjà connu par son traité sur la Prédestination [2]. Il disait dans ses *Obélisques* [3] : « Se cacher dans les rayons de lumière qui ont illuminé l'Église du Seigneur depuis saint Pierre ; croire aux enseignements qui se sont perpétués sans ombre ni tache dans les écoles; suivre les vestiges des docteurs, des Pères, des papes, que le catholicisme compte au nombre de ses gloires ; est-ce faire abnégation de sa raison, rejeter le témoignage des sens, et mettre le chandelier sous le boisseau? Nos interprètes de la parole divine ne l'ont-ils pas lue et méditée? Pourquoi Dieu leur en aurait-il caché la perception, qu'il n'aurait livrée qu'à Luther? — Et voilà que je serai avec vous aujourd'hui et jusqu'à la consommation des siècles, dit Jésus-Christ en parlant des apôtres. Ce qu'ils croyaient, nous l'enseignons, nous, rayons du même foyer, souffle de la même bouche, flots du même océan. »

Que répond Luther au professeur? « Ses *Obélisques* ne sont qu'un chaos d'opinions scolastiques, de vains songes, de rêves, où l'on ne trouve rien des Pères de l'Église, rien des sacrés canons [4]. » Or, à moins de regarder comme des fantaisies de l'école les enseignements de saint Irénée, de

[1] Moehler, la Symbolique, t. II, p. 195.

[2] Chryssopassus seu de prædestinatione, Augustæ Vindelicorum, in-folio, 1514.

[3] Eccii Obelisci. Luther leur opposa ses Asterisci.

[4] Per totum illud Obeliscorum chaos nihil sacrarum Litterarum, nihil ecclesiasticorum Patrum, nihil canonum, sed omnia scholasticissima, opiniosissima, meraque comminissatura. — Luth. Asterisci, sect. l. c., p. 30.

saint Cyrille, de saint Athanase, de saint Jérôme, qu'à chaque instant Eck invoque en démontrant leur conformité avec la parole révélée, pour renverser la doctrine de son adversaire, doctrine née d'hier, il est impossible de nier ou que Luther se trompe, ou qu'il veut tromper son lecteur. Attendons quelques semaines seulement, et le grand reproche que le Saxon adressera au professeur, ce sera justement de s'appuyer dans ses argumentations sur la tradition ou la doctrine commune des Pères. Canons et Pères, Luther rejettera toute la voix du passé; pour lui, une seule manifestation sera bientôt admise comme règle de croyance : l'Écriture sainte.

C'était un nom connu dans l'Allemagne savante, que celui d'Eck, docteur en théologie, chancelier à l'université d'Ingolstadt; homme d'érudition et d'esprit[1]. C'est le témoignage qu'en rendit d'abord Luther en 1518. Deux ans plus tard, ce n'était plus — qu'un valet de Satan, qu'un ennemi insigne du Christ, qu'un théologastre et un malheureux sophiste[2]. Eck dépensa beaucoup de travail et de veilles, répandit à pleines mains les textes profanes, les citations des Pères, parfuma ses *Obélisques* d'une odeur d'antiquité, à méprendre même Érasme, obtint pour sa phrase cicéronienne les éloges des savants, étonna par sa vaste mémoire; et ce fut tout.

Emser, professeur à Leipsick, voulut s'essayer avec Luther; il eut deux réponses de son rival, pleines d'insolences contre la papauté[3]. Le Saxon faisait ainsi ses adieux à la Rome d'Emser : « Adieu, Rome, ville de scandale!

[1] Insignis veræque ingeniosæ eruditionis et eruditi ingenii homo. — Optimo et integerrimo amico, Joh. Sylvio Egrano, 24 maii 1518.

[2] Aperuit oculos suos Satan. Servum suum Johannem Eccium insignem Christi adversarium, exstimulavit, etc. — Leoni X, 13 oct. 1520.

[3] Emser défendit jusqu'à la fin la doctrine de l'Église catholique. Il dédia à Nicolas Hausmann un ouvrage qui a pour titre : Missæ Christianorum contra lutheranam missandi formulam assertio. — Coloniæ, 1532.

La colère de mon Maître qui est au ciel va se lever sur toi : adieu, séjour des dragons ; adieu, nid des vautours, des hiboux et des chauves-souris ; adieu, retraite des fouines, des lutins, des gnomes, des farfadets [1]. »

Sylvestre Mazzolini, Priérias (Prierio), dominicain, maître du sacré palais, ne fut guère plus heureux. Hôte assidu de Laurent ; l'ami, le Mécène, le familier des artistes qui s'étaient donné rendez-vous à Florence ; homme poli, brillant, il ne porta pas dans sa dispute avec Luther la mauvaise humeur de style qu'on est en droit de reprocher à certains adversaires du moine augustin. Sa parole fut constamment calme, ornée, parée avec trop de soin peut-être. La forme même qu'il adopta pour répondre à Luther était une bonne fortune ; c'était le dialogue aux allures franches, à la marche sans gêne, insouciant et libre, à deux personnages ; où l'adversaire se tait quand on veut, parle comme on l'entend ; où le maître a toujours le dernier mot, et où le disciple est sûr d'être battu [2].

Priérias, qui avait passé ses vieux jours dans cette Rome où peuples et rois s'épuisaient à flatter Léon X, ne vit que la papauté dans la question agitée par Luther. Vieux débris de la cour des Médicis, où son enfance avait éte élevée, il ne put supporter que Luther eût la pensée de toucher aux rayons de la tiare de Léon X, son bienfaiteur.

On voit, en le lisant, qu'il était sous l'empire de la fascination que le pape exerçait sur toutes les intelligences. Il est certain que son culte pour la papauté va jusqu'à l'adoration. Il ne faut pas lui faire un reproche de son enthousiasme : il y a quelque chose de chevaleresque dans

[1] Ein Behältniß aller unreinen Geister, und aller feindseliger Vögel, Strauße, Geier, Eulen; ein Behältniß der Marder, Feldteufel, Kobolde, Igel ꝛc.

[2] R. P. Fratris Sylvestri Prieratis ord. Prædicatorum et sacræ theologiæ professoris in præsumptuosas Martini Lutheri conclusiones de potestate papæ dialogus. — Löscher, Reform.-Akten, II, 13.

le dévouement de cet homme à cheveux blancs, qui n'a plus que quelques jours de vie, et qui va se commettre, cassé, usé, malade qu'il est, avec une imagination de trente ans. Sur la puissance des clefs, les doctrines de Priérias étaient ultramontaines, comme celles de toutes les écoles, à cette époque.

Luther ne resta que deux jours pour composer un pamphlet en réponse au dialogue de Priérias[1]. Il l'adressa sur-le-champ à son adversaire avec le billet suivant : « Voici, mon révérend père, un petit livre que je n'ai mis que deux jours à composer, pour répondre aux babioles que vous m'avez envoyées ; je vous donne tout ce qui me vient à la bouche et à la plume. Si vous avez encore des dialogues, tâchez d'armer un peu mieux le Thomas que vous m'opposerez[2]. »

Érasme, qui de Bâle épiait les fautes que pouvaient commettre les moines, pour les livrer aux moqueries de ses amis, ne laissa pas tomber certaines paroles de Priérias ; il en rit, et fit rire aux dépens du dominicain. Luther fut moins sérieux, et vit, dans le maître du sacré palais, un scribe qui tenait la plume pendant que Satan dictait[3]. On

[1] Responsio M. L. ad dialogum Sylv. Prieratis. Vit., 1518, in-4. V. Lœscher, t. II, p. 390, Walch., t. XVIII, p. 120.

[2] De Wette, l. c., t. I, p. 136. La lettre est de la fin du mois d'août 1518.

[3] Epitomen seu, ut sylvestraliter græcissem, epitoma responsionis ad M. Lutherum edidit, tot tantisque blasphemiis a capite ad pedes usque refertum ut in medio Tartaro, ab ipsomet Satanâ editum libellum existimem. — Luth. Op., vol. I, p. 54, 56.

Érasme a dit : « Respondit Sylvester Prieras tam feliciter, ut ipse pontifex indixerit illi silentium. » (Ep., t. I, ep. 910.) Léon X imposa si peu silence à Priérias, que divers opuscules du maître du sacré palais parurent depuis : De juridicâ et irrefragabili veritate romanæ Ecclesiæ romanique pontificii. libri tres ; Romæ, 1520, etc.

Il ne faut pas croire, comme on affecte de le répéter, que l'Italie ait assisté comme un simple témoin au duel entre Luther et l'autorité ; elle voulut prendre part au combat et se distingua dans la lutte. L'ordre des Augustins

sait que Raphaël a choisi la tête de Priérias pour la donner à l'un des sages antiques de son *École d'Athènes* : l'âme chez Priérias était aussi belle que la tête.

Avec un homme comme Luther, la question grandissait : chaque parole, ou douteuse ou hostile, échappée à l'un de ses adversaires, était pour lui le texte d'une glose nouvelle. C'était une bonne fortune, à ses yeux, qu'un moine ignorant ou passionné : le combat se perpétuait. Ses amis, ses mauvais penchants, son amour du bruit, l'œil de l'Allemagne ouvert sur lui, tout l'entraînait à disputer : c'était sa joie, sa vie, son destin. Et puis, comme il dit, « les luttes incessantes de la parole secouaient ce corps ou ce corpuscule, qui sans cela aurait succombé à d'autres tentations. Chanter au Seigneur, c'est-à-dire combattre, voilà son lot sur cette terre. »

Mais comme on va vite dans la voie de la révolte! Voyez Luther! D'abord il s'irrite contre les vendeurs d'indulgences, mais il croit à l'efficacité des remèdes spirituels et au pouvoir qu'a le chef de l'Église de les administrer. Anathème, dit-il, à qui nie la vérité des pardons[1]. Puis, dans un de ces jeux d'esprit qu'aimait avec tant de passion l'homme du cloître, il essaye de soumettre cette doctrine touchant l'indulgence à l'examen; prêt, si l'on veut, à jeter au vent, aux flammes, ce qu'il donne pour de vains caprices d'esprit, des rêves de folle imagination, des bulles de savon[2]. Qui veut argumenter? mais, comme on dis-

fournit à notre foi quelques vaillants champions. Nous citerons entre autres Amb. Fiandino, Napolitain, qui a fait une Apologie de la messe, un Examen vanitatis duodecim articulorum Martini Lutheri; Conflictationes de verâ et catholicâ fide; André Bauria, qui se fit un nom par son Defensorium apostolicæ potestatis contra Martinum Lutherum, Ferrare, 1521; et plus tard Pierre Aurel. Sanuto, qui publia, en 1543, sa Recens Lutheranarum assertionum oppugnatio. — V. Ossinger, Bibl. August., et Elssius, Encomiast. Augustin.

[1] Prop. 71, t. I, Wit.

[2] Hieronymo Sculteto, Eccl. Brandenburgensis episcopo, 22 maii 1518.

pute sur la puissance du Créateur, sans que la majesté divine souffre, dans son repos, de ces vaines criailleries d'enfant : voici Luther. Personne n'étant venu, et voyant que sa parole se répandait au loin [1], il se résout à imprimer sa thèse, qui bientôt s'étend, s'élargit et devient un chaos de doutes : — doutes sur l'efficacité des indulgences, — doutes sur le mérite des bonnes œuvres, — doutes sur la puissance du prêtre dans le sacrement de la pénitence, — doutes sur le libre arbitre. En vain prétend-il qu'il dispute et qu'il n'affirme pas [2]; ce jeu hardi devait troubler les consciences. L'Allemagne religieuse s'émut, en effet. Elle s'émut bien plus vivement quand Luther eut imaginé de traduire ses propositions en langue vulgaire. Dans quel dessein, s'il était, comme il le dit, affligé de tout le bruit que son nom faisait? Pourquoi transporter au milieu du peuple des débats qui devaient s'agiter tout au plus dans l'intérieur d'un cloître? Le motif qu'il allègue est singulier. — C'est bien malgré lui qu'il donne au monde ce spectacle, pauvre enfant sans intelligence ; mais il aime mieux qu'on le traite de fou que d'exposer le salut des âmes. Et puis, il ne fait que proposer [3]. Alors pourquoi s'adresse-t-il au peuple? pourquoi a-t-il abandonné l'usage de la langue latine? S'il ne dogmatise pas, pourquoi donc accuser d'astuce, d'ignorance et de blasphème tous ceux qui ne croient point en lui [4]? Si, parmi ces questions frivoles, légères, ineptes, il en est de vraies, d'autres

[1] Ep. Sculteto, sub initio.

[2] Disputo, non assero, ac disputo cum timore Ibid., sub fine

[3] Coactus sum præter spem et votum, meam infantiam et ignorantiam in vulgum mittere, et declarationes et earum probationes in publicum edere, satiùs ratus me facere, si imperitiæ meæ infamiam incurrerem, quàm illos errare sinerem qui fortè putant omnia esse asserta. — Hieronymo Sculteto, Eccl. Brandenburgensis episcopo.

[4] Sic enim suavissimi homines, crassissimâ astutiâ instructi, cùm negare non possint ea quæ dixi, etc. — Johanni Staupitio. 30 maii 1518.

douteuses et beaucoup d'obscures[1] dont il faut déférer la solution au souverain arbitre de l'Église, pourquoi demander qu'on détruise les canons, les décrétales, la théologie, la philosophie, la logique, c'est-à-dire l'Église elle-même [2]?

Soit que Luther s'effrayât des tempêtes qu'il préparait à l'Allemagne, soit que cet accord des voix catholiques à condamner ses propositions l'étonnât, ou que les prodiges de sa doctrine troublassent son âme, un moment il recula devant l'œuvre commencée, et la lettre qu'il écrivit à l'évêque de Brandebourg [3] atteste toutes ses anxiétés.

« Mon maître bien-aimé, lui disait-il, mes folies, les voilà; accueillez-les comme elles méritent de l'être. Afin qu'on ne dise plus que j'affirme avec audace, non-seulement je vous permets, mais je vous supplie d'effacer, la plume à la main, tout ce qui vous déplaira dans ces fantaisies, et, au besoin, de les jeter au feu : cela ne m'inquiète guère. Encore une fois, je proteste que je dispute et que je n'enseigne pas. Je dispute sans affirmer, je dispute avec crainte, mais sans peur des bulles dont me menacent tous ces gens-là, qui donnent leurs songes pour des paroles d'Évangile [4]..»

[1] Inter quæ sunt de quibus dubito, nonnulla ignoro, aliqua nego. — Hieronymo Sculteto.

[2] Atque ut me resolvam, ego simpliciter credo quòd impossibile sit Ecclesiam reformari, nisi funditùs canones, decretales, scholastica, theologia, philosophia, logica, eradicentur. — Jodoco Eisenacensi theologo, 9 maii 1518.

[3] Rever. domino Hieronymo, 22 maii 1518. — De Wette, p. 112, t. I.

[4] Itaque digneris, clementissime pater, suscipere has meas ineptias, atque ut omnes sciant, quàm nihil audacter asseram, non solùm permitto, sed etiam obsecro, ut reverenda Paternitas tua, arrepto calamo, quodcunque visum est aboleat aut igne facto totum comburat : meâ prorsùs nihil refert... Idcircò meî non oblitus, his verbis protestor, me disputare, non determinare. — Domino Hieronymo, Ecclesiæ Brandenburgensis episcopo. De Wette, l. c., t. I, p. 115.

Cette lettre, trop affectueuse pour être sincère, resta sans réponse. On fut contristé du silence de l'évêque : on aimait à se persuader que des paroles d'amour pouvaient arrêter Luther sur le bord de l'abîme. La grande plaie du frère augustin, c'était l'orgueil. Il ne put pardonner au prélat. On dit que Scultet, persuadé que la voix du moine ne trouverait pas d'écho, dormit tranquille au milieu de ses ouailles. Sleidan, Burnet et tous les écrivains réformés se sont trop hâtés de condamner cet évêque, qui mourut, dit-on, en gardant le secret de son silence. Il est facile à deviner. C'est ce Scultet qui, l'année précédente, avait envoyé l'abbé de Lehnin pour prier Luther de ne publier ni son sermon sur les indulgences ni ses thèses. Luther, confus et joyeux de cette démarche, avait promis de se taire. Or le sermon avait été publié ; on le vendait à Wittemberg et à Leipsick, et les thèses avaient été affichées sur les murs de Wittemberg.

Mélange de finesse italienne et de bon sens allemand, Scultet ne pouvait être la dupe de Luther. Que pouvait-il dire à un prêtre qui, dans sa réponse au dialogue de Priérias, appelle Rome Babylone empourprée et synagogue de Satan? Devait-il croire aux protestations d'un moine qui conseillait aux empereurs, aux rois, aux princes de la terre, de revêtir leur armure et de chasser, non pas avec des édits, mais à l'aide du fer, les Romanistes pensant comme Priérias ; et qui voulait qu'on se lavât les mains dans le sang des cardinaux, des papes, de la nichée de serpents couvant dans la Sodome romaine, comme on met au gibet un voleur, à la potence un meurtrier, au feu un hérétique [1]?

[1] Si fures furcâ, si latrones gladio, si hæreticos igne plectimur, cur non magis hos magistros perditionis, hos cardinales, hos papas, et totam istam romanæ Sodomæ colluviem quæ Ecclesiam Dei sine fine corrumpit, omnibus armis impetimus, et manus nostras in sanguine istorum lavamus? Op. Lutheri ; t. I, Ienæ, p. 60.

Scultet n'était pas seulement prêtre, il était prophète.

Pendant qu'il s'épuisait, dans sa lettre du 22 mai 1518 à l'évêque, en protestations de dévouement à l'autorité, Luther, dans une autre lettre du 30 du même mois à Staupitz [1], cherchait formellement à ruiner l'un des dogmes de l'Église catholique. A l'entendre, les Latins jusqu'à ce jour se sont trompés sur la signification du mot de *pœnitentia*. Se repentir exprime pour eux une sorte d'acte matériel qui consiste le plus souvent en une confession laborieuse de ses fautes, en froides satisfactions. Les Pères grecs ont bien mieux compris le sens intime de cette expression. *Pœnitentia* vient de deux mots grecs, *μετανοία*, de *μετὰ* et *νοεῖν*, c'est-à-dire de *post* et *mentem*. Ainsi donc la pénitence est une résipiscence fondée sur l'intelligence de sa faute, qui ne peut exister sans un changement d'affection.

Dans cette théorie, qu'il développait presque aussitôt à l'aide d'un traité spécial [2], Luther altère la doctrine catholique touchant la pénitence. Dans les principes catholiques, la contrition constitue l'essence de la pénitence; la confession en est la forme et le complément, et la satisfaction en est la confirmation. Luther bouleverse le dogme. Il conserve bien encore la contrition et la confession auriculaire, mais il rejette ou dédaigne la satisfaction, c'est-à-dire la peine temporelle que nous trouvons établie dans l'Église depuis les premiers siècles. Aux yeux de l'Église, le pécheur, bien que pardonné, reste sujet à des châtiments; racheté, il est encore redevable à la justice divine. Toujours elle a cru et enseigné que Dieu, en portant le décret de la rédemption, n'a point exempté l'homme des peines temporelles qu'il peut subir.

[1] Johanni Staupitio, 30 maii; de Wette, l. c., p. 115, 118.

[2] Sermo de Pœnitentiâ F. Martini Lutheri, augustiniani Wittembergensis, 1518.

Du reste, si l'on se rappelle la théorie de Luther sur la justification, on trouvera qu'il était ici d'accord avec ses premiers enseignements. Si la foi seule opère la rédemption dans l'homme déchu, il est clair que l'œuvre satisfactoire est parfaitement inutile dans le sacrement de la pénitence. A quel titre l'aurait-il conservée? Comme restitution? mais ce serait proclamer la nécessité de l'œuvre. Comme moyen de conversion? mais ce serait rétablir le double concours catholique du créateur et de la créature. Comme partie intégrante du sacrement? mais déjà, nous l'avons vu, Luther a rejeté la possibilité du précepte. Et d'ailleurs, à la doctrine des œuvres satisfactoires se lie le dogme des indulgences qu'il a voulu détruire [1]. Ainsi tout s'enchaîne, dans la vérité comme dans l'erreur.

[1] Mœhler, la Symbolique, t. I, p. 318 et suiv.

Sur la tradition. Consulter surtout Vincent de Lérins, Commonitor., ed. Klupfel, Vienne, 1809. — Concile de Trente. — Bossuet dans ses Variations. — Mœhler dans sa Symbolique, t. II, ch. xxxviii à xlii.

Sur la pénitence Bellarmin, de Pœnitentiâ, l. c., c. xix, t. III. — Hugo von Sankt-Victor und die theol. Richtungen seiner Zeit, von Alb. Liebner. Leipzig, 1832, pour voir avec quelle profondeur les scolastiques ont traité la question de la pénitence, de la justification. — Catech. ex decreto Conc. Trid. — Joan. Perrone, Prælectiones theologicæ, Lovanii, in-8°, un de ces grands et beaux livres qui font honneur au monde catholique — Billuart, Theologia dogmatica et moralis, t. III.

CHAPITRE XII

LUTHER CITÉ A ROME.

— 1518 —

Les thèses de Luther traversent les Alpes. — Appel de Luther au pape. — Sa feinte soumission au moment même où il écrit le sermon « touchant la mort d'Adam, dans l'homme. » — Léon X veut ramener le docteur, et lui fait écrire par Staupitz. — Luther refuse d'écouter le moine. — Ses doctrines se repandent. Les princes travaillent à les populariser et par quels motifs. — L'empereur Maximilien dénonce Luther au pape. — Cajetan est chargé par le souverain pontife de citer Luther à Rome. — Hésitation du moine; son subterfuge pour refuser d'obéir. — Il reprend courage et se rit des menaces d'excommunication et du bref du pape. — Il ne partira pas, il veut être jugé en Allemagne. — Le pape consent à lui donner Cajetan pour juge. — Luther est décidé d'avance à ne pas se rétracter. — C'est ce que prouve sa correspondance.

Pendant que l'Allemagne quittait la voie lumineuse où Trithem l'avait conduite, pour s'attacher aux pas d'un moine en quête d'une étymologie hétérodoxe, que faisait Rome?

« Maintenant donc, vivons en paix, disait Léon X, la hache ne frappe plus l'arbre au pied, elle ne fait qu'en émonder les branches [1]. » Léon X avait raison. Jamais à

[1] Ora mai possiamo viver sicuri; perche la scure non è più alle barbe,

aucune époque du christianisme la tiare n'avait brillé de tant de splendeur : toutes les couronnes s'effaçaient devant elle. Le pape était véritablement le monarque universel : rois, princes, grands du monde, c'était à qui briguerait un de ses regards : on le chantait dans tous les idiomes, et ses images étaient dans les palais comme dans les chaumières. C'est que le nom de Léon X réveillait à la fois les idées de science, de poésie et de gloire. C'étaient la pensée recouvrant ses droits, la poésie recommençant ses chants interrompus, la statuaire reprenant son ciseau, la peinture sa palette ; c'était l'antiquité retrouvée, avec son culte pour les arts, ses couronnes pour les artistes, sa passion pour les monuments ; c'était la vieille Rome ressuscitée, avec ses tribuns et ses prêtres, ses empereurs et ses orateurs; c'était un monde nouveau, et fait comme à dessein pour éterniser la mémoire du pontife, qui le baptisait de son nom, en le peuplant de créations trop païennes peut-être. Après un long règne, il se reposait enfin dans cette Rome qui éclipsait les cités anciennes et modernes. C'est au sein de ces hommages universels que Léon apprit qu'un moine, du nom de Luther, troublait dans un coin de sa cellule la paix de l'Allemagne. Ses thèses, imprimées par Froben de Bâle [1], avaient traversé les Alpes et commençaient à se répandre à Rome et à Venise. A Milan, un poëte le comparait à Hercule [2]; à Venise, Burkard-Shenk,

ma è a' rami. — Segni, Storie Fior., libr. IV. — Fabroni, Vita Leonis X, adn. 55. — Voyez dans cette histoire le chapitre qui a pour titre Léon X, t. II.

[1] Maccrie, Histoire des progrès et de l'extinction de la Réforme en Italie; in-8°, p. 35.

[2] Schelhorn, Amœnitates hist. eccl. et litt., t. II, p 624, nous a conservé cette pièce de vers, qui se termine ainsi :

Macte igitur virtute pater celeberrime Luther,
Communis cujus pendet ab ore salus;
Gratia cui ablatis debetur maxima monstris
Alcidæ potuit quæ metuisse manus.

gentilhomme allemand qui venait d'embrasser la vie monastique, avait lu, non sans quelque émotion, les écrits du Saxon [1]. Léon ne fut point effrayé, car il ne connaissait ni l'humeur ni l'audace de Luther. Le supplice de Jean Huss, celui de Jérôme de Prague, étaient à ses yeux des leçons données aux novateurs qui pourraient être tentés de les imiter, et les troubles excités par ces hérésiarques un grand enseignement pour les peuples qui voudraient se révolter contre l'autorité. Le passé n'était pas encore assez loin pour qu'il fût oublié ; et d'ailleurs, dans la vie religieuse d'une nation, rarement deux révolutions s'essayent dans le même siècle. Ce qui devait le rassurer, c'est la lettre même qu'il venait de recevoir de Luther.

Tout colère du nom d'hérétique que lui donnaient ses ennemis, et qui retentissait à ses oreilles « comme un bruit de cymbales, » Luther avait pris le parti d'en appeler au pape. Si Léon X se taisait, il interprétait ce silence comme une sanction tacite de ses doctrines, qu'il répandait désormais librement. Il avait eu soin de déclarer qu'il disputait sans affirmer; il n'avait donc à craindre que des conseils et point de sentence. Cette soumission extérieure, en même temps qu'elle condamnait au silence ses adversaires, effaçait la tache d'hétérodoxie dont on l'avait flétri [2]. Jamais paroles plus humbles, mais d'une humilité plus apprêtée; rien dans sa lettre de spontané : tout y respire l'étude, tout y sent le travail de tête. C'est merveille comme la langue latine s'assouplit sous sa plume, et se fait, au gré de son caprice, esclave et courtisane! Il est impossible de croire que ces signes tourmentés représentent la pensée intime de Luther.

[1] Seckendorf, Comment. in Luth., t. I, p. 115, cité par Maccrie, p. 57.

[2] Dr. Hagenbach, Professor in Basel, Vorlesungen über Wesen und Geschichte der Reformation in Deutschland und der Schweiz. Leipzig, 1834. t. I, p. 205.

« Ce sont des propositions que j'émets, très-saint Père, sous forme de thèses et non de doctrines, de véritables énigmes proposées en style énigmatique. En vérité, si j'avais pu prévoir le bruit qu'elles causeraient, j'aurais tâché de me mettre beaucoup plus que je ne l'ai fait à la portée des intelligences.....

« Que faire maintenant? me rétracter? Cela n'est pas possible, et pourtant que de haines je viens d'amasser sur ma tête en publiant ces thèses! Me voilà, malgré moi, jeté au milieu d'un public hostile, de docteurs d'opinions contradictoires; moi, pauvre moine sans science, sans esprit, sans lettres, et dans un siècle comme le nôtre, poli, brillant, qui, heureux de ses dons et de ses génies littéraires, réduirait au silence un Cicéron.... Que voulez-vous, très-saint Père, c'est l'oie qui criaille devant des cygnes!...

« Donc, pour adoucir l'humeur de mes adversaires, pour contenter mes amis, voilà mes fantaisies que je publie aujourd'hui, qui donneront l'explication de mes thèses. Afin d'être en sûreté, je les place sous le patronage de votre nom auguste, sous l'ombre protectrice de Votre Sainteté, pour qu'on sache désormais quel culte, quel respect je porte à la puissance des clefs, et combien on a eu tort de me prodiguer les épithètes dont on a essayé de me flétrir. Si je ressemblais au Luther de mes ennemis, si dans mes disputes j'avais paru manquer de déférence envers le saint-siége, est-ce que l'illustrissime Frédéric, duc de Saxe, aurait souffert une peste semblable dans son université, lui, si plein d'amour pour la vérité catholique? est-ce que tant d'hommes d'étude et de piété m'auraient souffert plus longtemps? »

Et, comme si une profession de foi si claire ne suffisait pas, Luther se jette aux genoux de Sa Sainteté, et, les larmes aux yeux, les mains jointes, lui crie :

« Vivifiez, tuez, appelez, rappelez, approuvez, réprou-

vez; votre voix est la voix du Christ qui préside et parle en vous [1]. »

Au moment même où Luther protestait en termes si candides de son dévouement et de sa soumission au pape, il attachait à un livre ascétique, *Sur la mort d'Adam et la résurrection du Christ dans l'homme*, une préface où il parlait insolemment du pouvoir des clefs [2]. Loin de se taire, comme il l'a promis, en attendant la décision du pape, il répand sa doctrine, l'enseigne publiquement au peuple, monte en chaire, soumet au doute la vertu de l'excommunication, et se rit, en face de l'autel, de l'ignorance et de la tyrannie des « porte-foudres spirituels [3]. »

Cependant à Rome on était incertain sur le parti qu'on devait prendre à l'égard de Luther [4]. Quelques cardinaux, nous disent des écrivains protestants, demandaient qu'on en finît par le feu [5]. Mais on a oublié de nous donner leur nom. C'était aussi, assurent-ils, le conseil de Jacques Hochstraët de Cologne [6]. D'autres, en repoussant les voies de rigueur, voulaient que le pape le déclarât hérétique, sans citation et sans procès ; mais les plus éclairés, ceux qui connaissaient l'Allemagne, opinaient pour qu'on l'appelât à Rome, qu'on lui donnât des juges, et qu'on ne le condamnât qu'après l'avoir entendu. Ils espéraient que la pompe de la cour de Léon X l'éblouirait; que ses entre-

[1] Voyez aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° VIII.

[2] Das Büchlein vom rechten Verstand, was Adam und Christus sey, und wie Adam in uns sterben, und Christus in uns auferstehen soll. Ged. Wittenberg, durch Joh. Grünenberg, 1518, mit einer Vorrede von Luther. L'ouvrage fut réimprimé à Leipsick la même année.

[3] Habui nuper sermonem ad vulgum de virtute excommunicationis, ubi taxavi obiter tyrannidem et inscitiam sordidissimi istius vulgi officialium, commissariorum, vicariorum, etc. — Reverendo patri Wenceslao Linco, 10 jul. 1518.

[4] Ibid., sub fine.

[5] Hagenbach, l. c., t I, p. 203.

[6] Luth. contra Jacob. Hochst., t. I. — Sleidan, t. I. — Roscoe, t. III.

tiens avec les doctes personnages qu'elle renfermaït l'éclaireraient, et qu'éloigné de ces têtes turbulentes qui le poussaient dans l'abîme, il se réconcilierait avec l'Église. Léon X se laissait aller à sa nature amoureuse du repos. Comment punir un homme dont l'Allemagne savante s'enorgueillissait, « ce frate Martino, disait-il, doué d'un si beau génie, et qu'on ne haïssait que par jalousie de couvent[1]? » Il aima mieux tenter une réconciliation. Il fit écrire à Jean Staupitz, qui exerçait une grande influence sur Luther. C'était ce vicaire général en qui Luther révérait une piété sans faste, des mœurs d'une évangélique pureté, des lumières étendues. Staupitz n'avait pas voulu assister seulement comme témoin au drame intellectuel qui se jouait en Allemagne, il y avait pris part depuis près de quinze ans. L'histoire, en reconnaissant les services que ce moine rendit aux études, voudrait pouvoir louer son caractère comme elle loue sa science. C'était une organisation molle et flottante. On le voit recevoir une à une les confidences, les projets et jusqu'aux sermons de Luther. Curieux beaucoup plus de la lettre que de l'esprit, il se fatigue à polir la phrase de son ami; intraitable sur l'orthodoxie du langage, facile sur la doctrine, et toujours étroitement lié avec Rome. Il correspond avec Érasme et Cajetan, et s'entretient familièrement avec Carlstadt et Eckius. A table, il se moque de Tetzel; en public, il s'incline devant l'inquisiteur de la foi : il est rieur comme Érasme, et plus couard encore que le philosophe[2]. Staupitz ne devait pas réussir. Il est probable que, pour plaire à Léon X, il essaya des conseils timides. Luther ne l'écouta pas, et continua de prêcher.

[1] Frate Martino ha un bellissimo ingegno, e coteste sono invidie fratesche. — Bandello, in Colomesii oper., p. 322.

[2] Luther reprochait à son ami de ne savoir se décider, ni pour le pape, ni pour le Christ... Quòd inter Christum et papam medius hæreat.

Il commençait à faire des disciples. C'étaient quelques frères du couvent des Augustins, tout fiers de sa gloire; des princes à qui pesait le joug fiscal de la chancellerie romaine; des écoliers que sa parole avait conquis; de pauvres ouvriers mineurs qui croyaient en lui comme à un prophète. Parmi ses apôtres les plus fervents, on citait alors Mélanchthon.

Au sortir de l'enfance, l'imagination odorante de grec et de latin, Mélanchthon voulut entendre Luther, et son oreille fut d'abord séduite : son cœur ne résista pas longtemps. C'était un adolescent tendre et rêveur, porté de sa nature au mysticisme et facile à gagner. La langue de l'école ne pouvait lui plaire : celle du Christ, allégorique, effusive, tout empreinte de tendresse, devait bien vite le charmer, et Luther s'en servit heureusement. Qu'on se figure un beau jeune homme de vingt-deux ans, aux cheveux bouclés, à l'œil pudique, rehaussant une grande austérité de principes par des dons de lumière et de science qu'on eût trouvés difficilement, même à cette époque, parmi les vieux humanistes. Luther eut à s'applaudir de le compter au nombre de ses disciples! Nul autre mieux que Mélanchthon n'était fait pour étendre le règne du nouvel évangile. Les catholiques et les protestants s'accordaient à dire qu'en le voyant on était presque conquis à la réforme. Quand Luther, pour la première fois, l'entendit à Wittemberg, expliquant les comédies d'Aristophane devant un auditoire formé de barons, de princes, de comtes et de lettrés, il ne put retenir son admiration, et se leva pour applaudir le jeune professeur [1]!

Des princes, des électeurs, des nobles, des chevaliers, encourageaient tantôt ouvertement, tantôt en silence, la

[1] Auditores singulis temporibus plerumque bis mille; inter hos, principes, comites, barones, à generis nobilitate præstantes plurimi. — Heerbrand, Leichenrede, etc. — Voyez le chapitre intitulé : MÉLANCHTHON, t. II.

révolte de Luther. Ni les uns ni les autres ne prévoyaient l'avenir, ne devinaient comment finirait la lutte. Nul n'avait examiné sérieusement la question religieuse. Si elle se fût présentée sans aucune chance pour eux de bénéfices à venir, sans aucun espoir de gain, comme pure spéculation théologique, ils l'auraient résolue contre Luther, et se seraient constitués juges souverains de la conscience populaire; mais l'intérêt privé dominait la querelle. Les vendeurs d'indulgences, qui se répandaient dans les villes et jusque dans les hameaux, recueillaient partout d'abondantes aumônes. Quand les princes envoyaient percevoir les impôts, les portes se fermaient, et souvent on usait de violence contre les collecteurs[1]. Obligés d'entretenir un luxe coûteux, les grands avaient à leur solde de nombreux courtisans, des chevaux, des meutes, des valets[2]. La sécularisation des couvents, inévitable si Luther triomphait, était un appât pour la cupidité de ces hommes de table, mais de peu de foi. Du reste, tant d'abus s'étaient glissés dans le trafic des pardons, qu'en se déclarant pour le prêtre de Wittemberg ils avaient l'air de servir les intérêts de la religion.

L'empereur Maximilien ne ressemblait pas à ces princes : refroidi par l'âge, il voulait mourir en paix. Il fut le premier à dénoncer au pape les troubles qui menaçaient l'Allemagne. Il était prêt à approuver ce que déciderait le saint-siége, et à faire recevoir les décisions pontificales dans toutes les provinces de l'empire. Seulement il priait le pape de proscrire des écoles ces vaines disputes de mots, ces questions oiseuses, ces artifices de sophistes qui n'étaient propres qu'à troubler les consciences. Il ajoutait

[1] Nulla vectigalia, nullum ærarium; quisque rei suæ moderator et arbiter esse vult. — Æneas Sylv., de Moribus Germ., p. 706.

[2] Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, von Jakob Marx, in-12, p. 162 et suiv.

que, si l'on inclinait à abandonner l'unité, il fallait s'en prendre à ces misérables ergoteurs en matière de doctrine qui pullulaient dans les couvents et les universités. Cette idée était celle d'un esprit clairvoyant. Depuis Scot, le sophisme régnait dans l'école : on disputait sur le libre arbitre, sur l'immortalité de l'âme, sur Dieu, sur l'éternité. Luther fit comme ses devanciers : il disputa, et il a raison de le dire, sur les indulgences, matière autrement controversée, mais avec cette différence, toutefois, que leurs thèses n'étaient que des caprices d'imagination, tandis que Luther faisait de la dogmatique. Quand il vint, maîtres et écoliers avaient vu une scène semblable à celle qu'il se mit à représenter ; seulement c'était sérieusement que le nouveau professeur jouait son rôle. On dut s'y tromper.

Le pape, avant d'avoir reçu la lettre de l'empereur, s'était décidé à intervenir. Il chargea donc l'évêque d'Ascoli de sommer le moine de se rendre dans soixante jours à Rome pour y répondre sur ses doctrines devant des juges choisis par Sa Sainteté. La citation porte la date du 7 août 1518 [1]. Luther continuait de prècher et d'écrire. Alors Léon X, dans le cas où Luther désobéirait, prescrit à son légat à la cour de Maximilien, le cardinal Cajetan [2], de provoquer l'assistance de l'empereur, des princes de l'empire, des universités, et de l'enfermer jusqu'à ce que de nouveaux ordres lui enjoignissent de l'envoyer à Rome. « Si Luther se repent, disait le pape, pardonnez-lui ; s'il s'opiniâtre, interdisez-le [3]. »

Si Luther refusait de comparaître, le cardinal avait ordre de le menacer de l'excommunication. Le bref déclarait infâmes — tous ceux qui recéleraient l'hérétique, et les pri-

[1] Cette citation, comme le remarque Lœscher, Reform. act., t. II, p 370, n'a jamais été imprimée.

[2] Sleidan, Histoire de la Réformation, t. I.

[3] Vie de Léon X, par Roscoe, t. III.

vait de leurs priviléges, de leurs charges civiles, princes ou sujets, laïques ou prêtres, l'empereur seul excepté [1].

Quelques jours après, le 23, Frédéric recevait un bref de Rome, où Sa Sainteté prévenait l'électeur qu'elle venait de faire citer Luther, qui semait en Allemagne le trouble et l'hérésie. Léon X engageait le duc à user de tout son pouvoir pour contraindre Luther à obéir. « S'il est innocent, disait le bref, nous le renverrons en paix ; s'il est coupable, nous lui ouvrirons nos bras pour se repentir [2]. »

Luther ne manifesta ni dépit ni colère en recevant la citation. On avait répandu le bruit, en Allemagne, qu'il n'arriverait pas à Rome sain et sauf. On devait lui dresser des embûches sur la route et le noyer, ou « le rebaptiser, » comme il le dit en riant. Ces bruits étaient sans fondement.

« Mon âme est sans angoisse, écrit-il à Wenceslas Linck; que peut-on me faire à moi, pauvre malade, tout usé, tout flétri? S'ils m'ôtent la vie, c'est deux heures, une seule heure peut-être d'existence qu'ils m'enlèveront. Chantons avec Reuchlin : Le pauvre n'a rien à craindre, rien à perdre.

« La parole du Christ est ainsi faite : qui veut la porter doit, avec les apôtres, renoncer à tout, être prêt à souffrir la mort..., la mort, le lot de la parole de Dieu ; car c'est par la mort que cette parole a été achetée, par la mort qu'elle s'est répandue, par la mort qu'elle se développe, par la mort qu'elle se perpétuera. Le Christ, notre époux, est pour nous un époux sanglant. Priez Dieu pour son serviteur [3]. »

Cependant ses amis intervinrent. Résolu d'abord d'aller à Rome, Luther hésite; il cherche et trouve, pour refuser

Cochl., in Act. fol. 15. Selnec. Orat. de Luth., p. 8.
Voy. le bref, Op. Luth., t. I.
Wenceslao Linco. 10 jul. 1518. — De Wette, l. c., t. I, p. 129-130.

d'obéir à la citation, un misérable subterfuge, indigne d'une âme comme la sienne : c'était d'écrire à l'électeur de Saxe, Frédéric, et de lui demander un sauf-conduit que le prince refuserait ; « et alors, disait Luther, voilà une bonne excuse pour ne pas comparaître [1]. »

Le rouge lui vint bientôt à la figure : il eut honte de son expédient, résolut de désobéir, et de ne reculer ni devant les dangers, dont ses amis essayaient de lui faire peur, ni devant les menaces d'excommunication du saint-siége. Ce n'est plus ce Luther à genoux aux pieds de Léon X. Écoutons-le sous l'impression encore toute fraîche du bref, au moment où on lui remet la citation du pape, et où, seul dans sa cellule, il écrit à Staupitz. A chaque ligne de cette lettre, c'est une fibre nouvelle de son âme qu'il met à nu.

« D'excommunication humaine, je n'en crains qu'une seule, c'est la vôtre... Il y a trop longtemps aussi que ces Romanistes se moquent de nous, nous calomnient et nous traitent comme des marionnettes... Toute leur étude, à eux, est que le règne du Christ ne soit pas le règne de la vérité ; que la vérité ne règne pas, qu'elle soit étouffée, emprisonnée, bâillonnée dans son propre empire... J'en veux être de cet empire, sinon par une vie sans reproche, du moins par un cœur et une bouche purs de tout mensonge... Le peuple soupire après la voix du Christ, son pasteur... Je suis sur les épines de tous côtés. Mais le Christ vit ; il régnait hier, il régnera demain et dans tous les siècles. J'ai enseigné la vérité : ma conscience me le dit ; mais la vérité, sortie de ma bouche, est odieuse. C'est

[1] Georgio Spalatino. Id visum est amicis nostris tum doctis, tum benè consulentibus, ut ego apud principem nostrum Fridericum postulem salvum (ut vocant) conductum per suum dominium. Quod ubi mihi negaverit, sicut scio mihi negaturum, justissima mihi fuerit exceptio et excusatio non comparendi in Româ. 21 august. 1518. — De Wette, ib., p. 133.

le ventre de Rébecca; il faut que ses enfants y soient froissés, même au péril de la mère [1].

« Que Sylvestre Priérias, ce sophiste campagnard (*sylvestris*), continue et me provoque encore de ses folies, je ne jouerai plus; mais, lâchant le frein à mon humeur et à ma plume, je lui ferai voir qu'en Allemagne on connaît ses roueries : le plus tôt ne sera que le meilleur. »

La pensée que ses ennemis pouvaient regarder son refus de comparaître à Rome comme une faiblesse de caractère, peut-être même comme l'aveu qu'il n'osait rendre compte de sa foi, tourmentait Luther; il ne persista pas longtemps dans son projet de désobéissance. On le vit même, au dehors, étaler dans ses paroles un grand respect pour Léon X et une entière soumission au bref. Il s'abstint un moment de prêcher. La multitude fut trompée. Pour colorer son refus de comparaître à Rome, il prétexta la longueur du voyage, la rigueur de la saison, les dangers de la route, son état d'affaissement et les longs travaux qui avaient usé son corps. « Il était prêt à confesser sa foi devant des juges de capacité à Wittemberg, à Augsbourg, ou dans quelque ville d'Allemagne qu'on voudrait lui désigner. »

Ses sollicitations furent vaines : celles de ses amis ne furent pas plus heureuses. Les jours s'écoulaient, et le terme assigné par Léon X approchait. On pouvait craindre que Luther ne fût condamné sans être entendu.

C'est alors que l'université de Wittemberg écrivit au pape pour appuyer la demande de Luther. Les motifs qu'elle alléguait pour le dispenser de se rendre à Rome étaient à peu près les mêmes qu'il avait inutilement fait valoir [2].

L'université avait lieu de se glorifier de Luther, dont les

[1] A Staupitz, 1er sept. 1518.
[2] Seckendorf, l. c., p. 4.

leçons orales attiraient un grand nombre d'étrangers; tous ces pèlerins, venus de loin, joignaient les mains à la vue des tours de la ville, et s'inclinaient, comme d'autres voyageurs devant Jérusalem. Wittemberg était pour elle une nouvelle Sion[1], d'où la lumière se répandait dans les royaumes voisins, ainsi qu'autrefois de la sainte cité dans les royaumes païens.

L'électeur lui-même, Frédéric, écrivit au nonce Cajetan, pour le prier d'obtenir du pape que Luther fût dispensé d'aller à Rome, et qu'il rendît compte de ses doctrines à Augsbourg[2].

Cajetan, légat à la diète impériale, avait toute la confiance de Léon X; il ne lui fut pas difficile de réussir. Le pape consentit à ce que Luther comparût devant le cardinal.

Cette concession de la cour de Rome étonna Luther et ses partisans. Il s'attendait que Léon serait inflexible. L'obstination eût avancé les affaires de la réforme. Quelques-uns des amis du moine, Hutten par exemple, dissimulèrent mal leur dépit. Ils croyaient que Luther serait obligé d'aller à Rome, et ils célébraient d'avance son dévouement, rêvaient des périls et arrangeaient un voyage qui finissait à la manière de celui de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Ils connaissaient mal les Médicis. Toujours, comme on le voit, c'est l'homme du Nord qui calomnie l'homme du Midi.

Ce juge dont le pape avait fait choix, dit un historien protestant, était un homme éclairé, un exégète habile, un savant théologien[3], un courtisan de mœurs polies, en-

[1] Sicut olim è Sione, ità illo sæculo è Wittembergâ evangelicæ veritatis lux in remotissima regna diffunditur. — Scult. ann. 1517, p. 16, 17. — Seckendorf, l. c., p. 59.

[2] Cochl., l. c., fol. 17, 18.

[3] Papst Leo X trug dem Cardinal Cajetan, ehemaligem Lehrer auf verschiedenen Universitäten, einem berühmten Schriftsteller, der eben sein Legat vom

nemi de toute violence. Cajetan ne voulait pas faire de Luther un martyr ni disputer avec lui comme Priérias. Luther avait dit au pape : « Je condamne tout ce que vous condamnez. » Or le pape s'était expliqué. Le rôle de Cajetan en présence du moine était bien simple : « Luther, enseignez-vous ces propositions? » S'il disait oui, Cajetan n'avait qu'à répondre : « Vous êtes hérétique. » Luther, de son côté, avait pris son parti : c'était de paraître devant Cajetan en accusé qui débat sa foi, qui veut qu'on l'écoute, et qui parlera à tout prix.

Il ne faudrait pas lire sa correspondance; son entrevue avec le légat est un drame sans effet dont il a soin de donner d'avance le dénoûment, en déclarant hautement qu'il aimerait mieux périr que de se rétracter[1]. — Pourquoi comparaître? c'est donc une comédie qu'il joue et laisse jouer au légat, puisqu'il est décidé, quoi qu'il advienne, à ne pas céder à des hommes qui ont fait de l'Italie une nouvelle Égypte, toute remplie de ténèbres palpables; à des fous, ennemis des lettres, qui ignorent le Christ et ce qui est du Christ, et que pourtant on est obligé de tenir comme maîtres de la foi et des mœurs, afin que la parole de Dieu s'accomplisse : Je leur donnerai pour princes des enfants, et des intelligences efféminées[2].

Ces ennemis des lettres, c'étaient Cajetan, Scultet, Sadolet, Bembo, les plus grands humanistes de l'époque.

Ce pape, devant lequel il se prosternait jusque dans la poussière, est, s'il faut l'en croire, un malheureux dont les Florentins exploitent les folles dissipations. Ces car-

ersten Range in Deutschland war, auf, Luther'n zu verhören — Schröckh. — Voy. Hœninghaus, la Réforme contre la Réforme, t. I, ch. VII.

[1] Malo enim perire quàm ut revocem benè dicta. Phil. Melanchthoni.

[2] Apud insipientissimos, ità acerrimos litterarum et studiorum hostes, Italia est in Ægypti tenebras palpabiles projecta, etc. Ibid

dinaux de la cour de Rome ne sont plus des légats du saint-siége, mais des légats de l'avarice[1]. De la théologie scolastique, de celle qu'on enseigne à Rome, comme en Allemagne, il ne veut à aucun prix, il n'en voudra jamais[2]. En même temps, le « petit moine ignorant » poursuit de ses intraduisibles injures les thomistes ses ennemis. A l'un d'eux, Jacques Hochstraët, il jette ces insolentes paroles :

« En avant donc, tête folle de moine, homme de sang, puisque tu n'es pas soûl du sang de tes frères, en avant! Fouille donc dans le fumier comme le scarabée pilulaire, jusqu'à ce que tu saches ce que c'est que l'erreur, le péché et l'hérésie. Vraiment, je n'ai pas encore vu d'âne comme toi, qui te vantes d'avoir pendant tant d'années étudié la dialectique[3]. »

Et ce n'est pas seulement dans ses lettres confidentielles à ses amis de cœur qu'il révèle ainsi sa pensée intime; l'Allemagne en sait autant à cet égard que Mélanchthon. C'est l'encre et la plume dont il s'est servi pour écrire à Sa Sainteté ces paroles si charmantes d'effusion chrétienne qui vont l'aider à écrire à Priérias :

« Si Rome pense et enseigne ce que je refuse de croire, comme Sylvestre Priérias, je le déclare ouvertement, l'Antechrist siége dans le temple de Dieu, Babylone règne dans Rome empourprée, et la cour de Rome

[1] Ipsi enim pontificis facilitate utuntur in omnem suæ voraginis libidinem. Cardinales enim legatos esse avaritiæ. 2 sept., Spalatino. — De Wette, l. c., t. I, p. 139.

[2] Illorum nolo, usquam, ullo modo. 9 sept. Lango. — De Wette, t. I[er], p. 142.

[3] So gehe denn hin, du unsinniger, blutdürstiger Mörder, der du des Blutes christlicher Brüder nicht hast satt werden können. Geh, erforsche, und suche Roßkäfer in ihrem Miste, bis du lernest was Irrthum, Sünde und Ketzerei sey. Ich habe noch keinen größern Esel gesehen, als eben dich, wenn du dich gleich rühmst, so viele Jahre hindurch die Dialektik studirt zu haben. — Luther's Werke (Walch), t. XXI, p. 118.

est la synagogue de Satan. Si Rome soutient Priérias, ô Grèce bienheureuse! ô bienheureuse Bohême! ô bienheureux vous tous qui vous êtes séparés de Rome, qui vous êtes retirés de cette Babylone! Ah! je le dis, si le pape et les cardinaux ne ferment pas la bouche à ce Satan, je le confesse à la face du ciel, je me sépare de l'Église romaine, je renie le pape et les cardinaux, et je tiens l'Église romaine pour l'abomination assise dans le lieu saint.

« Si Rome et les Romanistes pensent comme Sylvestre Priérias, tout est dit : plus d'autres remèdes pour arrêter leurs fureurs impies que de crier aux princes : Empereurs et rois, liguez-vous pour écraser ces pestes, non plus par la puissance de la parole, mais par celle du glaive[1]. »

Luther parlait de ténèbres dans sa lettre à Mélanchthon : il a raison, ce sont des ténèbres visibles comme celles de Milton; mais sur qui sont-elles descendues?

[1] Si Romæ sic sentitur et dicitur, scientibus pontifice et cardinalibus quod non spero, liberè pronuntio his scriptis antichristum illum verum sedere in templo Dei, et regnare in Babylone, illâ purpuratâ Româ, et curiam romanam esse synagogam Sathanæ..... Si sic Roma credit, beata Græcia, beata Bohemia, beati omnes qui sese ab illâ separârunt, et de medio illius Babylonis exiverunt..... Et ego quoque si pontifex et cardinales hoc os Sathanæ non compescuerint, his testibus confiteor me dissentire romanæ Ecclesiæ, et negare eam cum papâ et cardinalibus tanquam abominationem stantem in loco sancto..... Mihi verò videtur, si sic pergat furor Romanistarum, nullum reliquum esse remedium quàm ut imperator, reges et principes vi et armis accincti aggrediantur has pestes orbis terrarum, remque non jam verbis, sed ferro decernant. — Opera Lutheri, Jenæ, t. I, p. 58, 60, germanicè; t. I, lat., p. 170.

CHAPITRE XIII

LUTHER DEVANT CAJETAN.

— 1518 —

Ce qu'était Cajetan.— Ses études exégétiques.— Départ de Luther pour Augsbourg. Luther à Weimar, à Nuremberg. — Son arrivée dans la ville impériale. — Sa lettre à Mélanchthon. — Son entrevue avec l'internonce Urbain de Serra Longa. Il refuse de se présenter devant le légat avant d'avoir reçu le sauf-conduit de l'empereur. — Il paraît devant Cajetan. — Récit de la conférence. — Le moine refuse de se rétracter. — Staupitz et Wenceslas Linck sont chargés de la part du légat de ramener Luther. — Luther, ému jusqu'aux larmes, confesse ses emportements dans une lettre à Cajetan. — Il s'enfuit d'Augsbourg après avoir fait afficher sur les murs du couvent des Carmes son appel au pape mieux informé. — Son billet au cardinal. — En route pour Wittemberg, il médite un appel au futur concile et à la Sorbonne de Paris. — A Nuremberg, il reçoit le bref de Sa Sainteté adressé à Cajetan. — Sa lettre à Spalatin sur le pape, qu'il traite de « polisson. » — État de son âme.

Cajetan, devant lequel allait paraître Luther, était une des gloires de la pourpre romaine. Il était né sur les bords de la mer Tyrrhénienne, dans le petit bourg de Cajeta, et descendait de l'illustre famille de Vio[1]. Sa mère, quand elle était enceinte, vit, dit-on, en songe, saint Tho-

[1] Flores Historiæ sacri Collegii S. R. E. cardinalium à D. Lud d'Attichy. Lut., 1660, t. III.

mas qui prenait le nouveau-né dans ses bras et l'emportait au ciel[1]. Son père voulait en faire un homme du monde; mais l'enfant entra volontairement dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Bien jeune encore, Cajetan s'était pris d'un véritable amour pour ce beau génie qu'on a surnommé l'Ange de l'école[2]. Il passait la nuit à lire la *Somme* de saint Thomas; aussi disait-on que, si l'œuvre du saint s'était perdue, on l'eût retrouvée tout entière dans le cerveau de son disciple. Cajetan avait eu de beaux succès en chaire : cardinaux, évêques, prêtres, légistes, écoliers, tout le monde voulait l'entendre. Sa parole était douce et allait au cœur. Après l'avoir écouté, il était impossible de ne pas l'aimer. Le peuple surtout le chérissait, depuis que Cajetan avait pris la défense des ouvriers contre les usuriers italiens, qui lui enlevaient la nourriture quotidienne. Sa charité égalait son zèle évangélique : c'était l'homme du pauvre. On savait qu'il dédaignait la gloire et la richesse; sa chambre était aussi modeste que ses vêtements[3]. Aussi l'Italie fit-elle éclater sa joie quand Léon X, écoutant la voix populaire, décerna la pourpre au frère prêcheur. Cajetan rehaussait ses vertus par une science profonde de l'Écriture : c'était un des premiers exégètes de son siècle; ses principes hardis en matière d'herméneutique ont été quelquefois blâmés[4]. On voit que la cour de Rome était noblement représentée par Cajetan.

[1] Roccaberti Bibl. Max., t. XIX, p. 413.

[2] Divi Thomæ Summa cum commentariis Thomæ de Vio. Lugd., 1587. Præfatio : Inter theologos quem divo Thomæ Aquinati præferre ausis, invenies neminem.

[3] Non opibus, gemmis, aut fulvo ditior auro,
Sed modicis contentus erat fictilibus usus.

[4] Il dit au commencement de son Commentaire sur la Genèse : Non alligavit Deus expositionem Scripturarum sacrarum priscorum doctorum sensibus, sed Scripturæ ipsi integræ sub catholicæ Ecclesiæ censurâ; alioqui

Le nonce, du reste, s'était empressé de promettre à l'électeur Frédéric de traiter paternellement Luther[1].

Ce fut à Wittemberg un grand spectacle que le départ de Luther pour Augsbourg! La veille, le 25 septembre, des écoliers rangés autour de la même table, presque tous se destinant à la vie monacale, écoutaient en silence leur père, car c'est le nom qu'ils donnaient à leur professeur. Les uns le regardaient d'un œil muet, d'autres retenaient à peine quelques larmes prêtes à s'échapper; tous étaient en admiration devant ce vieillard de trente-cinq ans, dont les soucis avaient blanchi les cheveux, flétri la figure et courbé le corps. C'était ce corps, usé par les méditations, qui devait traverser une longue route, appuyé sur un bâton, et tomber peut-être de lassitude et de souffrances avant d'arriver au terme du voyage. Ils rêvaient des périls, des embûches, et les noms de Jean Huss et de Jérôme de Prague venaient involontairement

spes nobis et posteris tolleretur exponendi Scripturam sacram, nisi, ut aiunt, de libro in quinternum.

Le cardinal pensait que l'exégète peut s'écarter dans les détails de l'interprétation des saints Pères sans être infidèle au dogme universel.

Melchior Canus s'est déclaré contre l'opinion de Cajetan. Il a dit du cardinal : Illud breviter dici potest Cajetanum summis Ecclesiæ ædificatoribus parem esse potuisse, nisi..... ingenii dexteritate confisus, litteras demùm sacras suo arbitratu exposuisset felicissimè quidem ferè, sed in paucis quibusdam locis acutiùs sanè multò quàm feliciùs. — Loci theol., c. VII, p. 437.

Pallavicini a pris la défense de Cajetan. Equidem affirmo Cajetanum à suis quamvis in hoc dicto licentiæ reprehensum, nunquam protulisse sensa Tridentino decreto in hâc parte adversantia... Prohibet concilium ne sacris litteris aptetur interpretatio repugnans SS. Patrum sententiæ, idque in rebus tùm fidei, tùm morum, et Cajetanus, utut Canus rem intelligat, de his minimè loquitur, neque unquàm declarat, fas esse adversus communes SS. Patrum sententias obviam ire, sed fas esse depromere Scripturæ expositionem prorsùs novam et ab omnibus eorum expositionibus diversam. — Hist. Conc. Trid., l. VI, c. XVIII, n° 2.

[1] Persuaseramus nobis vestram pietatem, audito Martino secundùm vestram multiplicem promissionem, eum paternè ac benevolè dimissurum esse — Lœscher, l. c., t. II, p. 543.

sur leurs lèvres. Enfants pour la plupart de la Thuringe, ils ne connaissaient Léon X que par les récits malveillants de quelques-uns de leurs compatriotes. Mélanchthon surtout, le disciple bien-aimé, paraissait frappé de tristes pressentiments; son œil ne pouvait se détacher de Luther, qu'il croyait ne plus revoir. Le docteur était sans crainte, mais non sans émotion, jouissant, avec un attendrissement mêlé de joie, de toutes ces marques d'amour. Il les consolait, les encourageait, leur touchait la main à tous, les pressait tour à tour sur sa poitrine, et leur récitait quelques-unes de ces sentences des livres saints si propres à raviver celui qui met son espérance dans le Seigneur. Il leur disait en riant : « Ma femme et mes enfants ne manquent de rien, mes champs et mon logis sont en bon état. Plus ils me menacent, plus je suis tranquille; que de bruit pour un corps débile comme le mien[1]! Ils pourraient me l'ôter; mais mon âme, jamais! »

Au point du jour, le lendemain, Luther se mit en route, à pied, sans un pfenning dans sa poche, et couvert d'une robe usée. Des grands, des moines, des ouvriers surtout, l'attendaient aux portes de Wittemberg. En l'apercevant, ils crièrent :

« Vive Luther !

— Vive le Christ et sa parole ! » reprit le Saxon.

Quelques-uns se détachèrent de la foule et vinrent s'incliner devant le pèlerin.

« Courage ! maître, disaient-ils, que Dieu vous soit en aide !

— Amen ! » répondit Luther.

Ses amis l'accompagnèrent jusqu'à quelques lieues au

[1] Martin Luther's Leben, von Pfizer, p. 85. — Opera Lutheri, t. I, Jenæ, in-fol., 108. — Selnec., p. 9. — Ulenberg, Historia de vita, etc., p. 28 et seq.

delà des faubourgs. On se sépara, après un nouvel échange de caresses et de douces paroles.

« *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, dit Luther.

— *Amen!* » répondirent en chœur ses disciples.

Luther se mit gaiement en chemin. Souvent il fut sur le point de regarder en arrière et de s'arrêter, tant étaient violentes ses souffrances d'estomac[1] : mais son cœur était plus fort que le mal. Il continuait sa route, acceptant l'hospitalité qu'on lui offrait quand il ne pouvait pas loger dans quelque couvent[2].

A Weimar, il passa la nuit du 28 chez le curé de la ville, Myconius, qui depuis un an environ avait renoncé au catholicisme, après avoir lu quelques-uns des écrits du réformateur. La soutane et le cordon pesaient également à Myconius, qui les jeta bientot de côté l'une et l'autre pour se marier avec une jeune fille de Gotha[3]. Luther prêcha dans l'église du château sur la fête du saint.

Quelques jours après il embrassait, à Nuremberg, son ami Wenceslas Linck, qui lui faisait présent d'une belle robe noire, et l'accompagnait, avec un augustin du nom de Léonard, jusqu'à Augsbourg. Tous trois voyageaient à pied; mais, à quelques milles de cette ville, Luther pouvait à peine marcher, il fallut se reposer un moment et louer une voiture que Linck paya, et sur laquelle les trois moines firent leur entrée dans la cité impériale[4].

[1] Venimus Augustam, venimus autem fessi, et ego per viam penè defecerim, hausto nescio quo gravi incommodo stomachi, sed revalui. — Spalatino, 10 oct. 1518. De Wette, Luther's Briefe, t. I, p. 142.

[2] Veni igitur pedester et pauper. — Luth., in præf.

[3] Reinhard, l. c., t. II, p. 123, 124. Voir la biographie de Myconius dans Reinhard, p. 112 et suiv., t. III, l. c., et dans la correspondance de Luther une lettre en date de 1541, que le réformateur adresse à ce savant. Le sermon parut, en 1518, sous le titre de : F. M. Luther sermo die sancti Michaelis in arce Vinariensi.

[4] Lingke, l. c., p. 48. — Reformationshistorie von Leipzig, p. 440 et suiv.

En apercevant les clochers d'Augsbourg, Luthes impru-dejoie. Une grande foule s'était rassemblée aux po prêt à la ville pour voir le docteur, dont le nom était populaou-Les poëtes, à l'instar de Hans Sachs, qu'on appelait chanteurs, pour la plupart cordonniers, charrons, chapeliers de leur métier, le regardaient avec orgueil; ses amis l'attendaient. Le docteur Conrad Peutinger le mena chez lui : il avait préparé pour son hôte un souper frugal [1]. C'était le vendredi 8 octobre. Trois jours après, Luther voulut rassurer ses frères de Wittemberg, et il écrivit une lettre affectueuse à Mélanchthon.

« Rien de nouveau, mon cher Philippe, sinon que la ville est pleine du bruit de mon nom, et que c'est à qui verra cet Érostrate qui vient d'allumer un si vaste incendie. Sois homme toujours, et instruis la jeunesse. Je vais pour vous tous m'immoler, si telle est la volonté de Dieu : j'aimerais mieux mourir, et, ce qui est bien un autre supplice, être privé pour toujours de vos doux entretiens, que de me rétracter, et de perdre ainsi tout le fruit de nos bonnes études [2]. »

A peine Luther était-il entré au couvent des Carmes qu'il en donnait avis au cardinal [3]. Le lendemain, Urbain de Serra Longa, internonce [4], vint au monastère pour demander à Luther le motif de son retard à paraître devant le cardinal, qui l'attendait et le recevrait avec toutes sortes d'égards.

« C'est, répondit le moine, par déférence pour les conseils que m'ont donnés quelques hommes graves auxquels Sa Grâce l'électeur a bien voulu me recommander. Ils ne

[1] Spalatino, 10 oct. 1518. — De Wette, t. I, p. 142.

[2] Melanchthoni, 11 oct. — De Wette, t. I, p. 145.

[3] Gottlob Hofmann, Lebensbeschreibung des Ablaßpredigers Dr. Johann Tetzel. Leipzig, 1844, in-8, p. 130.

[4] Lingke, l. c., p. 49. — Luther's Werke, Halle, t. XXI, p. 8.

delà des fau… me présente devant le cardinal sans
de caress… Majesté l'empereur; dès que je l'aurai,
« Iv… »
dit l… …nné.

…, demanda-t-il, que le prince Fré-
…mes pour vous protéger?

…s pas, dit Luther.

— Et où iriez-vous alors? reprit Urbain.

— Sous le ciel de Dieu, répondit Luther.

— Mais, ajouta l'envoyé, si vous aviez en votre pouvoir le pape et les cardinaux, qu'en feriez-vous?

— Je les traiterais avec toutes sortes d'honneurs et de déférence, répondit sur-le-champ Luther.

— Hé, hé! » reprit Urbain en se mordant les doigts et en saluant le moine [1].

Les amis de Luther furent d'avis en effet qu'il devait attendre le sauf-conduit de Maximilien avant de paraître devant le cardinal. Le 11 octobre, le secrétaire de Sa Majesté, comte de Schauenbourg, remettait au sénat le sauf-conduit impatiemment attendu [2]. Luther n'avait plus rien à craindre, quand bien même le légat ne se fût pas appelé Cajetan, et le souverain dont il était accrédité Léon X.

Le lendemain Luther fit sa prière accoutumée, lut quelques versets des psaumes, son livre de prédilection, et se présenta chez le légat. Ses amis l'accompagnèrent, entre autres le docteur Linck et Jean Frosch, prieur du couvent des Carmes, où le docteur logeait [3]; quelques groupes de peuple rassemblés sur les degrés du palais l'accueillirent affectueusement. Le légat parut, vint au-devant du moine, qu'il embrassa. Luther se jeta aux pieds du cardinal [4].

[1] C'est le récit officiel de Luther. Il est fâcheux que Cajetan n'ait pas donné le sien. — Voyez Seckendorf, l. c., p. 45.

[2] Luther's Werke, Halle, t. XXI, p. 9.

[3] Luther's Werke, Halle, t. XV, p. 37.

[4] Tisch-Reden, p. 519.

« Pardon, monseigneur, dit-il, si quelques paroles imprudentes me sont échappées; je proteste que je suis prêt à les désavouer, si vous me montrez qu'elles sont coupables [1]. »

Cajetan le releva. « Mon frère, lui dit-il, mon intention n'est pas de disputer ; je vous demande, par ordre de Sa Sainteté, de rétracter vos erreurs et de vous abstenir de rien enseigner désormais qui puisse troubler la paix de l'Église.

— Mon père, dit Luther, montrez-moi en quoi j'ai péché.

— Encore une fois, mon fils, reprit Cajetan, je ne viens pas ici pour disputer avec vous comme dans une école. Je ne suis point votre juge [2], je suis envoyé par notre père commun, à qui vous écriviez il n'y a pas longtemps : « Approuvez, condamnez, appelez, rappelez, je suis prêt à « écouter votre voix comme la voix de Dieu... » Rétractez-vous donc, car telle est sa volonté.

— Me rétracter! dit Luther; mais quelle erreur ai-je enseignée? »

Le cardinal lui cita deux propositions... La première : « que les mérites de Jésus-Christ ne sont pas les trésors des indulgences... » La seconde : « que pour être justifié la foi seule suffit. » Et il lui rappela la bulle de Clément VI sur les indulgences, *Extravagans*, *in sexto decretalium*, et l'enseignement universel de l'Église sur la nécessité de la foi associée aux œuvres [3].

Luther se mit à citer les articles principaux de l'*Extra*-

[1] Friderico Electori, 19 nov. — De Wette, t. I, p. 175.

[2] An Andreas Carlstadt, 14 oct. — De Wette, t. I, p. 159.

[3] Voici quelques-unes des propositions extraites des sermons et des thèses de Luther, et qui avaient été dénoncées au saint-siége :

On n'est pas même assuré de ne pas commettre plusieurs péchés mortels dans ses meilleures œuvres. — Luther, t. I, Prop. 48.

Les œuvres des hommes, même belles en apparence, au fond sont des

vagante avec une netteté de parole et une assurance de mémoire qui étonnèrent le cardinal... « Je la connais, cette bulle, ajouta-t-il, cette bulle, œuvre tout humaine du reste, où l'esprit et la lettre des Écritures sont étrangement torturés. »

Le cardinal haussait la voix et disait : « Voici saint Thomas, voici l'*Extravagante*. » Luther, impatienté, se mit à crier : « Si votre *Extravagante* enseigne que les mérites de Jésus-Christ sont les trésors des indulgences, je me rétracte.

— Mais voyez donc, dit le cardinal sur le même ton : *Christus suâ passione acquisivit*.

— Pesez bien cette expression, révérend père, *acquisivit*. Si le Christ a acquis des mérites, les mérites ne sont pas un trésor [1]. »

Le cardinal sourit de dépit, et l'interrompit en répétant : « Vous rétractez-vous, oui ou non ? »

L'entretien, repris, interrompu, tantôt froid et calme, tantôt agité et véhément, se traînant en longues citations, durait ainsi depuis plusieurs heures, lorsque le légat se ressouvint de la parole qu'il avait donnée de ne pas disputer, et la rappela en riant à Luther.

péchés mortels; les œuvres de Dieu, même laides à la vue de l'intelligence, sont admirables de justice... Ibid., Prop. 3, 4, 7.

Toute œuvre, opérée même par le juste, est un péché mortel si le juste n'appréhende d'offenser Dieu en la pratiquant... Ibid.

Crois que tu es absous, et tu l'es, quoi qu'il puisse être de ta contrition. — De Indulg., t. I, f. 59.

Personne ne doit répondre au prêtre : Je suis contrit.

La contrition, par laquelle on repasse ses ans écoulés dans l'amertume de son cœur, en pesant la gravité de ses péchés, leur multitude, leur difformité, la béatitude perdue, ne fait que rendre les hommes plus hypocrites. — Serm. de Indulg.

On n'aime qu'après que les fautes ont été remises.

La foi sauve, et sans nécessité de bonnes œuvres.

[1] Georg. Spalatino, 14 oct. – De Wette, t. I, p. 147.

« Donc, ajouta-t-il, finissons... Vous rétractez-vous, oui ou non? »

Luther demanda trois jours pour répondre. On se sépara.

Il n'attendit pas le troisième jour. Le lendemain il vint, accompagné de quatre sénateurs, de témoins nombreux, et d'un notaire, et remit au nonce une protestation en forme, où il déclarait « qu'il n'avait jamais eu l'intention de rien enseigner qui pût offenser les doctrines catholiques, les divines Ecritures, l'autorité des saints Pères, les décrets des papes. Que, du reste, s'il avait erré, homme faible qu'il était, il offrait de soumettre ses écrits au jugement du saint-père, des universités de Bâle, de Fribourg, de Louvain et de Paris surtout, la mère et la patronne des bonnes études. »

Cajetan se mit à lui rappeler les paroles de la veille.

« Hier, répondit Luther, nous nous sommes trop longtemps escrimés : c'est assez de paroles humaines, l'Écriture sainte peut seule nous mettre d'accord.

— *Non digladiatus sum*, reprit le cardinal en jouant sur le mot échappé à Luther. Il ne s'agit pas de disputer... Je suis venu pour recevoir votre rétractation et vous réconcilier avec l'Église [1]. »

Le moine resta muet, comme s'il se fût repenti intérieurement de l'expression dont il s'était servi.

Alors Staupitz, arrivé de Salzbourg pour prendre part aux conférences [2] et qui était à l'écart, s'approcha du cardinal, et demanda que Luther pût se défendre par écrit...

« Et devant témoins, » reprit le docteur.

Le cardinal fit un signe de tête négatif.

[1] Epistola Thomæ Caietani ad D. Fridericum. — Pallavicini, Storia del concilio di Trento, cap. IX, p. 79. — Epistola L. illustrissimo Friderico Electori, 19 nov. 1518. — De Wette, t. I, p. 147.

[2] Lingke, l. c., p. 50.

« Pardon, continua Staupitz d'une voix suppliante, devant quelques témoins. »

Le cardinal hésitait... « Eh bien, j'y consens, dit-il ; allez, je vous entendrai, mais encore une fois n'oubliez pas que je ne fais pas l'office de juge. »

Luther passa la nuit à préparer sa défense. C'était une thèse, ou plutôt un nouveau programme de ses doctrines. Amsdorf et ses amis s'étonnent de cette puissance de tête qui lui permit, dans l'espace de quelques heures, de rassembler tant de textes sacrés ! Dans cette œuvre, Luther, descendant malgré lui aux formes scolastiques qu'il dédaignait si hautement, argumente à la manière des couvents. Mais il avait tenu sa promesse : c'était aux livres saints seulement qu'il avait dérobé les lumières qui devaient éclairer la discussion ; à l'exception toutefois d'un seul passage où il s'étaye de l'autorité de Panormita, qui soutenait, disait-il, que le simple laïque, en matière de dogme, s'il s'appuie sur l'autorité et la raison, est supérieur au pape [1]. Après toutes ses professions de foi sur l'autorité du chef de l'Église, une proposition semblable, et destinée à être placée sous les yeux du nonce, n'était guère de nature à opérer un rapprochement. Luther, depuis qu'il a quitté le bâton de mendiant, s'amoindrit à vue d'œil. Il est venu pour être martyr de sa foi, et il n'ose la confesser. Seul, retiré dans sa cellule, caché aux regards, dans ses entretiens du soir avec ses disciples de Wittemberg, il se hausse jusqu'à la révolte ; et, en présence de Cajetan, il simule l'obéissance et la soumission. En public, il est prêtre et catholique ; dans sa chambre, quand on ne le voit plus,

[1] Panormitanus quoque, lib. I, de Elect. C., ostendit in materià fidei... quemlibet fidelem esse super papam si melioribus nitatur auctoritate et ratione quàm papa. *Nous n'avons pas trouvé le passage allégué par Luther.* — Reverendiss. card. Dom. Thomæ Caietano, 14 octob. 1518. — De Wette, t. I, p. 149.

il déchire sa soutane et répète Jean Huss ou Jérôme de Prague.

Au moment même où il écrivait cette défense « qui devait confondre Cajetan, » il préparait son appel au pape : « car à aucun prix il ne voulait se rétracter même d'une syllabe, » c'est lui qui l'affirme [1].

Il présenta le lendemain sa lettre au nonce : Cajetan la parcourut. « Mais c'est une apologie, dit-il, aux premières lignes, et non une discussion... Voyez, reprit-il en montrant du doigt le passage de Panormita, voilà qui est monstrueux ; et vous voudriez que je misse sous les yeux de Sa Sainteté de si odieuses paroles, après toutes les assurances que vous lui avez données de votre obéissance filiale ! »

Il continua de lire, jetant par intervalles des regards de dépit sur Luther, haussant les épaules ou faisant craquer ses doigts à la manière italienne.

« Mais, reprit Luther en colère et cessant de s'adresser directement au légat, qu'on lise donc ! je n'affirme rien... Je m'en rapporte au témoignage de Léon X.

— Frère, frère, vous étiez hier si doux, et aujourd'hui comme vous vous emportez ! dit Cajetan. En vérité, Sa Sainteté vous a jugé, vous et vos doctrines... Voyons, reprit-il en se rapprochant et prenant la main du moine, il est encore temps : comme vous le dites [2], je suis prêt à intercéder pour vous auprès de notre père commun, mais qu'une vaine gloire, que de mauvais conseils, qu'une obstination aveugle ne vous retiennent pas : allons, rétractez-vous. »

[1] Appellationem autem paro quotidiè, ne syllabam quidem revocaturus, eam autem responsionem meam ei oblatam ut per orbem confundatur. — Georgio Spalatino, 14 octob. — De Wette, t. I, p. 147.

[2] Velit R. P. tua ad sanctissimum dominum nostrum Leonem X pro me intercedere... Non tam arrogans et vanæ gloriæ studiosus sum, ut hâc causâ pudeam revocare malè dicta. — Caietano, 14 octob. 1518. — De Wette, t. I, p. 149.

Luther garda le silence.

« Eh bien, ajouta Cajetan, ne revenez plus... tout est fini.. »

Luther s'inclina et s'éloigna.

Mais ce soir même, après le souper, Cajetan manda Staupitz et Wenceslas Linck; il eut avec eux un long entretien, et les chargea d'essayer sur l'esprit de Luther quelques paroles plus efficaces que les siennes. Il les pressa si vivement au nom de Léon X, de la paix publique, du repos de la Saxe, qu'ils lui promirent d'aller sur-le-champ trouver Luther. Ils tinrent parole.

Luther fut ému jusqu'aux larmes de cette mission de charité; et il écrivit au nonce une lettre pleine de sentiments affectueux, comme on va le voir.

« Je reviens à vous, mon père... J'ai vu notre vicaire Jean Staupitz, mon frère maître Wenceslas Linck. Vous ne pouviez choisir des médiateurs qui me plussent davantage. Je suis ému... Je n'ai plus de crainte; ma crainte s'est changée en amour et en respect filial; vous auriez pu certainement employer la force; vous avez fait choix de la persuasion et de la charité.

« ... Je l'avoue maintenant... Oui, j'ai été violent, hostile, insolent envers le pape. Poussé à tous ces emportements, j'aurais dû traiter avec plus de révérence une matière si grave, et, en répondant à un fou, éviter de lui ressembler. Je suis affecté, repentant; je vous demande pardon, je dirai mon repentir à qui voudra m'entendre. Désormais je vous promets, mon père, de parler et d'agir tout autrement; Dieu m'aidera. Je ne dirai plus rien des indulgences, pourvu que vous imposiez silence à tous ceux qui m'ont jeté dans cette tragédie.

« Quant à la rétractation, mon révérend et doux père, que vous et notre vicaire demandez avec tant d'insistance, ma conscience ne me permet en aucune manière de la

donner, et rien au monde, ni des ordres, ni des conseils, ni la voix de l'amitié, ne pourrait me faire parler ou agir contre ma conscience. Il reste une voix à entendre, qui vaut toutes les autres, c'est celle de l'Épouse, qui n'est que la voix même de l'Époux.

« Je vous supplie donc en toute humilité de porter cette affaire sous les yeux de notre saint-père le pape Léon X, afin que l'Église prononce sur ce qu'il faut croire ou rejeter [1]. »

Que restait-il à faire à Cajetan, qui avait épuisé (le témoignage de Luther ne suffirait-il pas pour l'attester ?) les exhortations bienveillantes, les doux reproches, les conseils de la prudence, la voix de l'amitié [2] ? Il se flattait encore d'un rapprochement, quand l'appel de Luther au pape, affiché sur les murs de la cathédrale et du couvent des Carmes, fit évanouir toutes ses espérances ; l'illusion n'était plus permise.

Luther s'était hâté de quitter Augsbourg. Staupitz avait fait préparer un cheval, et donné pour guide à son ami un paysan qui connaissait les chemins [3]. Un magistrat d'Augsbourg, Langemantel, le conduisit de nuit par des rues détournées, jusqu'à une petite porte qui donnait sur les remparts. Luther n'avait pas même eu le temps de prendre ni ses chausses ni ses souliers [4].

Le lendemain, un moine, à l'instigation du prieur des Carmes, qui s'était hâté de s'enfuir, affichait l'appel sur les portes du couvent.

Luther expose ainsi ses griefs :

1° S'il a disputé sur les indulgences, c'est que les indul-

[1] Voy. la lettre aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° IX.

[2] Benevolentia et clementia in me eximia fuit et copiosa. — Spalatino, 31 oct. — De Wette, t. I, p. 166.

[3] V. le récit du paysan dans les Œuvres de Luth. Halle, t. XV, p. 731.

[4] Spalatino, epist. 31 oct. — De Wette, p. 166.

gences ne sont ni de précepte ni de conseil divin. Jamais il n'eut la pensée de disputer sur la foi, sur la discipline, sur aucun symbole catholique;

2° Il a toujours protesté qu'il soumettait ses thèses au jugement de l'Église et du souverain pontife;

3° Les juges qu'on lui a donnés lui sont suspects. Sylvestre Priérias, qui a écrit contre lui des dialogues, ne s'est jamais occupé de théologie ; ce n'est qu'un thomiste;

4° S'il n'est pas parti pour Rome, c'est qu'à Rome, où jadis habitait la justice, habite maintenant l'homicide. *Justitia habitavit in eâ, nunc autem homicida.*

Donc, oppressé, frappé dans sa liberté et dans son honneur, et dans ses écrits, qu'il soumet du reste encore une fois au jugement de Sa Sainteté;

DU PAPE MAL INFORMÉ, IL APPELLE AU PAPE MIEUX INFORMÉ [1].

Le cardinal reçut, le 18, le billet suivant, où Luther le prévenait de son départ précipité :

« Votre Révérence a vu quelle était mon obéissance dans ce grand voyage que j'ai entrepris, malade de corps, pauvre et sans ressources pour vivre. Je ne pourrais plus longtemps perdre mon temps ici, sans être à charge à ces chers pères qui m'ont logé et nourri. Je m'en vais, me confiant à la garde de Dieu [2]. »

En chemin, à Nuremberg, il reçut le bref du pape à Cajetan, que son ami Spalatin lui avait adressé, et qu'il lui renvoya avec un commentaire marginal.

Il lui écrivait en même temps :

« En vérité, c'est à peine si je puis croire que quelque chose d'aussi monstrueux vienne d'un pape, et surtout de Léon X. Quel que soit le polisson qui, sous le nom de Léon X, essaye ainsi de me faire peur avec son bref, qu'il

[1] Seckendorf, l. c., p. 49.
[2] Luther's Werke, t. XV, p. 714.

sache que je comprends la plaisanterie; s'il vient réellement de la chancellerie, je leur apprendrai leurs superbissimes iniquités et leur iniquissime ignorance [1]. Les Romanistes commencent à trembler et à mettre peu de confiance en leurs œuvres. »

Il n'est pas possible de croire que le moine eût lu le bref du pape; car rien, dans ce bref [2], n'explique ses emportements contre Léon X. Le pape aurait pu excommunier Luther. Il préféra, ainsi que le remarque l'historien anglican Roscoë [3], mettre à l'épreuve la sincérité du docteur. Chef visible de l'Église, image vivante du Fils de Dieu sur la terre, Léon venait, au nom de la toute-puissance du Christ, dire au catholique : Voilà l'enseignement de l'Église ; crois et obéis, ou tu seras retranché de la communion des apôtres. C'est un dogme de foi, que l'efficacité des indulgences. Ta raison le repousse, tu n'es plus mon fils; tu n'es plus un anneau de cette grande chaîne qui te liait aux disciples de Jésus; tu n'es plus une goutte d'eau de cet océan qui ne se desséchera qu'à la fin des siècles; je te renie au nom du Christ, comme ont été reniés Jean Huss, Wiclef, et tous ceux qui, ainsi que toi, ont voulu marcher dans leur sagesse, au lieu de suivre cette lumière qui éclairera tout enfant docile jusqu'à la consommation des temps. — Dans le bref à Cajetan, le nom de Luther n'est même pas prononcé.

Depuis son retour à Wittemberg, Luther s'est ravisé. — Et si le pape, mieux informé, allait le condamner? Le moine a tout prévu; il a rédigé un appel du pape mieux informé au concile. — Et si le concile le punissait? Alors

[1] Ideo, quisquis ille fuerit nebulo, qui sub nomine Leonis decimi tali me terrere proposuit decreto, intelligat me posse quoque nugas intelligere. — Spalatino, 31 oct. 1518.

[2] Ce bref du pape se trouve dans les Œuvres de Luther, edit. lat. Jenæ, t. I, p. 81.

[3] Roscoë, Vie de Léon X, t. III, p. 175.

il déférerait ses écrits à la Sorbonne de Paris [1]. La Sorbonne, comme il le dit à tous ses amis, c'est la mère des sciences. — Mais un jour arrivera, et ce jour n'est pas loin, où la Sorbonne, sa seule espérance en ce moment, flétrira toutes les thèses qu'il a publiées. En ce cas, ce temple des lumières théologiques qu'il place à Paris ne sera plus qu'un repaire de sots, et, il faut bien le traduire, d'ânes et d'ânissimes.

Maintenant, approchez la main et touchez le cœur du moine : il bat, vous l'entendez ; mais c'est de joie et de bonheur [2]. La robe de bure s'est moquée de la robe rouge.

[1] Interim hic positus aliam parabo appellationem ad futurum concilium, adhæsurus Parisiensibus in eventum quo hanc priorem appellationem de plenitudine potestatis, imò tyrannidis refutaret papa. — 31 oct. Spalatino, De Wette, l. c., t. I, p. 166.

Roscoë, faute de documents, s'est trompé en prétendant que la bulle de Léon X sur les indulgences provoqua l'appel de Luther au concile. La bulle est du 9 novembre 1518, et le 31 octobre Luther écrit à Spalatin : « Je prépare mon appel au concile dans le cas où le pape repousserait mon premier appel » (au pape mieux informé).

[2] Sum plenus gaudio et pace. — Spalatino, 18 oct. Ib.

CHAPITRE XIV

ÉLECTION D'UN EMPEREUR.

— 1518-1519 —

Le peuple, en Allemagne, favorise la réforme. — L'imprimerie et la gravure s'unissent au peuple. — Luther nie l'infaillibilité du pape. — Travaux nouveaux du moine. — Interrompus par l'élection d'un empereur d'Allemagne. — Les électeurs s'assemblent à Francfort-sur-le-Mein. — Les compétiteurs à l'empire, Henri VIII, François Ier et Charles d'Autriche. — Moyens employés pour obtenir la couronne. — Politique de la cour de Rome. — Charles est élu. — Capitulations que dressent les États. — Portrait de Charles-Quint. — Il prête serment à Aix-la-Chapelle. — Conduite de Luther pendant la diète.

La Saxe révolutionnaire contemplait, en ce moment, avec une ivresse orgueilleuse, l'un de ses enfants, moine obscur, luttant seul contre Rome, représentée par ses docteurs, ses théologiens et ses princes spirituels. Chaque mouvement de scène, dans ce drame joué sur les places publiques, irritait sa curiosité; elle se demandait comment et quand il finirait. Elle soutenait Luther de ses vœux et de ses applaudissements. Il y avait lutte, à ses yeux, entre le bon et le mauvais principe. Le bon principe, c'étaient Luther, les universités d'Allemagne, les écoliers, les sa-

vants, les poëtes, les artistes; le mauvais principe, c'étaient les moines, les théologiens de Cologne, les prédicateurs d'indulgences, les cardinaux et le pape : tels la parole novatrice les représentait depuis deux ans. La terre de la lumière, c'était la Saxe; la terre des ténèbres, c'était l'Italie. On osait imprimer que le pape et les cardinaux étaient de véritables barbares[1]. L'opinion venait de trouver une tribune puissante : l'imprimerie traduisait en langue vulgaire ces graves disputes, et les jetait simples, vives, austères, railleuses, selon le besoin, en pâture aux esprits prévenus. Le peuple ne s'était point encore mêlé à des débats où jusqu'alors il s'était contenté de se faire représenter par ses prêtres. Il s'asseyait donc enfin, lui qu'on avait si longtemps interdit, à la table des docteurs de la loi; il les interrogeait, les écoutait, et croyait comprendre leur enseignement, grâce à la polémique du Saxon. Cette réhabilitation de son être, il la devait, disait-il, à Luther, qui avait frappé le rocher et fait couler l'eau de la science divine; son pain immatériel, c'était Luther qui l'avait préparé. L'épée d'un conquérant n'aurait jamais rien pu opérer de semblable. L'art vint s'associer à la presse pour hâter le triomphe du réformateur, et se fit son complice, tantôt en gravant sous les formes les plus bouffonnes les portraits des adversaires du moine, que le bois surtout reproduisait par milliers; tantôt en éparpillant comme de la monnaie les médailles du docteur[2] et de ses disciples; tantôt en taillant leur statue, qui devait servir d'enseigne à quelque marchand de la cité. Pendant qu'imprimeurs, graveurs sur bois et métaux, chalcographes, copistes de manuscrits,

[1] L'ouvrage a pour titre : Quòd Italia sit barbara terra; quòd Itali sint barbari populi; quòd papa et cardinales sint plus barbari quàm Scythæ et Tartari. Sans date ni nom d'imprimeur, mais que l'auteur des Monumenta litteraria, Brunsvigæ, 1690, place au commencement de 1519.

[2] Voyez le chapitre qui a pour titre les *Images*, t. II.

tous ouvriers et hommes de travail, à défaut de leur âme, livraient leur corps à Luther, la peinture, représentée à Bâle par Holbein, à Nuremberg par Cranach, idéalisait son image et faisait du moine le type de l'homme juste et du chrétien[1].

Toutefois, la puissance de Holbein et de Cranach n'était pas à comparer à celle d'un pauvre artisan, qui n'avait, lui, qu'un morceau de bois pour exprimer ses sympathies; et, en vérité, la réforme fut heureuse de trouver dans les ateliers des disciples plus habiles encore que ceux qu'elle avait formés dans ses écoles ! Les uns, pour avancer l'œuvre nouvelle, n'avaient que la parole, mais parole difficile à être entendue des simples et à convertir les masses; les autres avaient reçu de Dieu le pouvoir de séduire les yeux dans une comédie jouée à toute heure, en plein soleil, dans ce musée de têtes d'antiréformateurs si difformes, qu'on en rit encore aujourd'hui. C'était la meilleure traduction qu'on eût pu faire des thèses de Luther. Rarement, l'histoire nous l'enseigne, les hommes de savoir font seuls des révolutions matérielles ou morales. C'est le peuple, instrument de vie ou de mort, qui les prend tout ébauchées, et les conduit à leur fin; sans lui elles se seraient arrêtées en chemin ou seraient mortes en germe. Le peuple, c'est le souffle du Psalmiste, qui vivifie l'argile, qui fait lever les os arides et leur donne le mouvement. Son influence n'a point été assez appréciée dans les questions spirituelles ou matérielles de la Renaissance, quand l'intelligence se réveille au souffle qui vient de l'Italie, et qu'elle s'essaye à la lumière qui a lui de l'Orient. Voyez l'Allemagne. Si le peuple

[1] Ara cui impositus liber apertus, addito ejus titulo : Verbum Dei. Super libro est cor crucis signo conspicuum et radiis solaribus desuper collustratum, cum epigraphe : Vir multa struens; quæ verba simul transpositis litteris nomen Martini Lutheri repræsentant. — Juncker, l. c., p. 24.

En 1520, on trouvait dans Luther : Lux vera totius Ecclesiæ Romanæ.

n'était pas sorti de ses ateliers, de sa boutique, de ses marchés, pour féconder l'ivraie d'insurrection que la parole de Luther avait jetée dans les consciences, cette semence, comme celle qu'avaient déposée dans les esprits, un siècle auparavant, Jean Huss et Jérôme de Prague, eût été balayée par le vent; et la voix de tous les théologiens, leurs débats passionnés, n'auraient servi qu'à l'étouffer à jamais. Wiclef n'avait-il pas enseigné en partie tout ce qu'enseignait aujourd'hui Luther? Mais Wiclef n'avait pas songé à transporter sa querelle dans les carrefours; et il eut tort. En ce sens, on ne peut qu'admirer la prescience de Luther et de ses amis. Les masses une fois en mouvement, Luther ne pouvait plus s'arrêter : il marcha.

Son appel au futur concile parut : il l'avait préparé de longue main. Comme Abraham, il est tout prêt, dit-il, à aller où le guidera la voix de Dieu [1], affrontant la malédiction de Rome « le siége de l'Antechrist. » Il eût attendu, s'il faut l'en croire, de connaître l'opinion du souverain pontife avant de livrer son appel à l'impression; mais son libraire, bon homme comme il le représente, entendant à merveille ses intérêts, au lieu de déposer l'édition entière chez l'auteur, ainsi qu'il en était convenu, mit en vente le pamphlet, dont tous les exemplaires furent enlevés en quelques semaines [2].

Dans cet appel, Luther, qui prévoit que Rome doit le condamner, élève pour la première fois des doutes sur l'infaillibilité du pape, qu'il n'a point encore ouvertement niée. « Loin de lui l'intention d'attaquer l'autorité du saint-père, enseignant une pure doctrine, et beaucoup

[1] Cæterùm exspecto maledictiones ex urbe Româ quotidiè; ideò omnia dispono et ordino ut cùm venerint, paratus et succinctus eam cum Abraham nescio quò, imò certissimus quò, quia Deus ubique. — Spalatino, 25 nov. — De Wette, l. c., t. I, p. 188.

[2] Wenceslao Linck, 11 dec.

moins de se séparer de l'Église[1]; mais le pape n'est-il pas de même chair, de même condition que les autres hommes, peccable, faillible comme eux, comme eux pouvant errer et tomber, ainsi que saint Pierre? Telles étaient et la puissance du pape et ses richesses, que nul n'avait le pouvoir de les réprimer : à qui donc recourir, sinon à une autorité plus grande, au concile? » Il terminait cet appel par des plaintes sur la dureté du cardinal Cajetan, de ce prélat dont quelques semaines auparavant il vantait l'ineffable douceur[2], et qui depuis l'entrevue d'Augsbourg avait perdu jusqu'à son orthodoxie et à sa science biblique, et n'était plus qu'un sot en théologie, et un hérétique en doctrine[3]. L'or pur dont parle l'Écriture ne se change pas aussi promptement en un vil métal.

Comme s'il eût voulu connaître l'effet qu'allaient produire en Allemagne son invocation au futur concile, formulée en termes pleins d'arrogance, et sa leçon donnée à Léon X sur la fragilité humaine, Luther rentre un moment dans sa cellule, ferme ses cahiers de théologie et semble écouter ce qui se dit autour de lui. Un moment cette pauvre Allemagne respire. Qui eût alors parcouru la Saxe, le Wittemberg, la Thuringe, les eût trouvés plus calmes. Mais, au fond de la solitude où Luther s'était réfugié, son repos était à chaque moment interrompu. A toute heure du jour la cloche du couvent venait réveiller le cénobite d'un sommeil qu'il était heureux qu'on interrompît. C'était tantôt un pèlerin illustre qui frappait pour voir et écouter le frère Martin; tantôt des théologiens qui l'interrogeaient sur saint

[1] Seckendorf, Comment. de Luther, p. 58.
[2] Luth. Opera. Jenæ, t. I, p. 217.
[3] Præterea ex ore ejus multas audivi propositiones atheologissimas, et quas, si alius dixisset, hæreticissimas pronuntiâssem. Sylvester secundus est ab hoc. Tu cogita, nam Sylvestrum nôsti, quid sint decimi, aut centesimi, si secundus talis est, talisque et primus? — Spalatino, 15 nov. De Wette, l. c., t. I, p. 175.

Thomas, dont le nom seul lui fait mal, et qu'il voudrait chasser des écoles, pour lui substituer Ovide et ses *Métamorphoses*[1]; tantôt une docte consultation sur la guerre des Turcs et le culte rendu aux saints qu'on lui demande par écrit. Une autre fois, c'est Hutten qui l'encourage : « Allons, frère, tout va bien; sus, sus, guerre aux moines! » ou Érasme qui le félicite sur ses commentaires des psaumes[2]. Luther est un véritable Père de l'Église, qui de son oratoire rend des décisions, et dont la parole est écoutée comme celle d'un pape. Il suffit à tous. Les heures mêmes du sommeil, il les emploie à répondre à ses amis. Il blâme ouvertement une croisade contre les Turcs. « A quoi bon ces guerres toutes charnelles? c'est une guerre intellectuelle contre nous-mêmes qu'il faut entreprendre. Ah! quand Rome laisse si loin la tyrannie des Turcs, et qu'elle s'élève par tant d'abominations contre le Christ; que le clergé se noie dans une mer d'avarice, d'ambition, de luxure; que la face de l'Église est si misérable; il n'y a plus d'espérance d'une bonne guerre, d'une heureuse victoire. Dieu combat aujourd'hui contre nous : il faut le vaincre par nos larmes, nos prières, la sainteté de nos mœurs, la pureté de notre foi[3]. » Sa doctrine sur le culte des saints est encore catholique. Il ne veut pas qu'on taxe de superstition l'invocation des bienheureux, ni les prières qu'on leur adresse, même pour les besoins corporels, comme font quelques hérétiques de la Bohême[4]. « Les saints sont

[1] Spalatino.
[2] Sleidan, Hist. de la Réformation, in-4, t. I, p. 47.
[3] Quandò autem romana curia hodie omnium Turcarum superat tyrannidem (tantis monstris contra Christum et ejus Ecclesiam pugnat) et clerus in avaritiæ, ambitionis et luxuriæ profundo submersus est, et miserrima sit ubique facies Ecclesiæ; non est spes boni belli aut felicis victoriæ. — Spalatino, 21 déc. De Wette, l. c., t. I, p. 200.
[4] Spalatino, 31 déc. De Wette, l. c., t. I, p. 201.

des avocats auprès de Dieu; seulement il faut se garder de ne les invoquer que pour guérir les infirmités de la chair[1].»

La voix de Luther eût été bien plus puissante encore, qu'elle se fût perdue devant le tumulte des ambitions qui menaçaient de troubler l'Europe. Maximilien, l'empereur, venait de mourir. Il s'agissait de donner à l'Allemagne, peut-être au monde, un nouveau maître. Les électeurs du saint-empire, suivant que le prescrivait la Bulle d'or, s'étaient assemblés à Francfort-sur-le-Mein, pour peser les titres des concurrents et décerner la couronne. Les électeurs ecclésiastiques qui disposaient alors de l'un des plus beaux trônes du monde étaient Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence, Hermann de Weyden, archevêque de Cologne, et Richard de Greifenklaw, archevêque de Trèves. Les compétiteurs à l'empire étaient François Ier, roi de France, le prince le plus élégant du siècle, l'ami de Léonard de Vinci, de Raphaël, de Léon X; et Charles d'Autriche, qui trois ans auparavant avait succédé à Ferdinand, roi d'Espagne, son aïeul maternel. Les ambassadeurs de Charles s'arrêtèrent à Mayence; ceux de François à Coblentz, attendant avec impatience la résolution de la diète. Elle s'ouvrit en présence de Louis, comte palatin, de Frédéric, duc de Saxe, de Joachim, marquis de Brandebourg, de Louis, roi de Hongrie et de Bohême, représenté par Ladislas de Stenberg, tous convoqués, selon la coutume de l'empire, par l'archevêque de Mayence.

En Allemagne, des électeurs étaient décidés à écarter les deux rivaux pour donner leurs voix à un prince d'origine germaine. La cour de Rome appuya d'abord ce projet; elle ne voulait pas pour roi des Romains le roi de Naples, que la constitution de Clément IV excluait positi-

[1] Lib. de abrogandâ missâ privatâ, in epilogo; Opera Lutheri, t. II, lat. Jenæ, fol. 493. — Seckendorf, Comm. de Lutheranis, p. 122.

vement du trône impérial[1]. Un moment Henri VIII conçut l'idée de se mettre sur les rangs pour disputer une couronne[2] qu'un écrivain contemporain compare à l'ombre d'un arbre gigantesque, au rayon de soleil qui perce difficilement les fenêtres d'un appartement[3]; mais il renonça bien vite à ses projets.

Les deux princes qui seuls avaient des chances à la couronne impériale étaient donc François I[er] et Charles d'Autriche. Pour l'obtenir, tous deux employèrent la corruption. François I[er], qui estimait le trône germanique à trois millions de thalers[4], chargea des chariots d'or pour corrompre la conscience des électeurs; malheureusement ces chariots furent pillés en route. Les traites qu'il avait tirées sur les banquiers d'Augsbourg ne furent guère plus heureuses : les Fugger refusèrent de les accepter.

Charles fit comme son rival, il acheta des votes. Sa confiance n'était pas moins grande, du reste, que celle de François I[er]. « Absolument, disait Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, le roi est délibéré de lui-même parvenir à l'empire, comment que ce soit, et quoi que il lui doibye couster[5]. »

Robertson rend hommage à la politique de Rome[6]. Pour l'équilibre européen, il y avait un égal danger dans le triomphe de l'un des deux compétiteurs. Si François I[er] obtient la couronne, plus de barrières de glace entre la France et l'Italie. Si Charles est proclamé empereur, plus de murs entre les États de l'Église et ce prince, déjà maître

[1] Goldast, Const. imp., t. I, p. 620.
[2] Ranke, l. c., p. 369.
[3] Pet. Martyr de Ang., ep. 654.
[4] Er ließ sich vernehmen, er werde drei Millionen Kronthaler daran wenden, um Kaiser zu werden. — Ranke, l. c., t. I, p. 359.
[5] Lettre de Marguerite à Zevenberghen.
[6] Robertson, Histoire de Charles-Quint, t. I, p. 336. — Schmidt, Histoire des Allemands, t. VI, p. 182 et suiv.

de Naples. Du reste, Léon X prédisait que, si Charles ou François arrivait à l'empire, l'Italie serait bientôt le champ clos où les deux rivaux videraient leur querelle.

Le 28 juin, les électeurs en robes rouges s'assemblèrent aux sons des cloches de toute la ville, dans la petite chapelle attenant au chœur de l'église de Saint-Barthélemi[1].

L'Église va nous donner un beau spectacle en nous montrant comment le catholicisme, quand il abrite sous une de ses ailes les dogmes de la foi, couvre de l'autre les libertés du peuple. C'est l'archevêque de Mayence qui fit l'ouverture de la diète. « Nos lois et nos serments, dit-il, nous défendent de transporter la dignité impériale à un étranger. Quand sa naissance ne l'exclurait pas du trône impérial, notre intérêt serait de l'écarter, parce que François I[er], une fois maître de cette couronne, cherchera bientôt à étendre ses États et ses frontières aux dépens de l'empire, et l'Allemagne sera agitée de grands troubles. Sans doute, il nous fera de magnifiques promesses qui ne doivent guère nous toucher; car la cupidité et l'ambition enivrent bientôt les hommes. Voyez la France, elle comptait autrefois un grand nombre de souverains, aujourd'hui elle n'obéit qu'à un seul homme ; le roi est un maître absolu. On dit que ce prince est courageux, et qu'il a de la vaillance : ce sont des vertus qui conviennent sans doute à une grande monarchie, mais qui peuvent être funestes à nos priviléges. » — Le prélat continue : — « Avec Charles, roi d'Espagne, nous avons les mêmes craintes; je vous avoue que ce nom seul me saisit de frayeur ; Charles viendra avec ses Espagnols, et nos libertés courront de graves dangers. Si les Espagnols recouvrent par la force des armes le Milanais, ils le garderont. »

L'électeur de Trèves parla longtemps et éloquemment

[1] Ranke, l. c., t. I, p. 385.

pour François Ier. « Si nous préférons Charles, disait-il, que de troubles vont naître en Italie! le Turc se jettera avec toutes ses forces sur la Hongrie; et qui lui résistera? Gardons-nous d'appeler à notre secours les Espagnols, qui, maîtres de Naples, pourront nous opprimer. L'Allemagne a besoin d'un prince qui puisse raffermir l'État, réformer l'Église et maintenir nos franchises. Et qui pourrait accomplir ces desseins mieux que le roi de France, qui possède autant d'esprit que de jugement, qui se plaît à s'entretenir de matières religieuses avec les savants, qui entend le métier des armes; à la fois actif et heureux; qui a vaincu les Suisses, qu'on regardait depuis César comme invincibles? Charles est trop loin de nous; qui donc en son absence réprimerait les soulèvements soudains et les commotions domestiques? Et, quand s'élèvera quelque grande tempête, qui sauvera le vaisseau privé de son pilote? Charles, loin de nous, ne connaîtra nos affaires que sur des rapports souvent mensongers; il n'aura dans son conseil que des Espagnols; et si, irrité par les calomnies, il vient en Allemagne avec des soldats étrangers, que deviendront la fortune, la constitution et la liberté de cet État? » Vint ensuite le tour de l'archevêque de Cologne, qui entraîna l'assemblée en faveur de Charles d'Autriche. Frédéric, électeur de Saxe, à qui la veille on avait offert l'empire, et qui l'avait noblement refusé, donna lui-même son suffrage au prince espagnol.

C'était une détermination pleine de sagesse. Frédéric, qui avait vu la bière que Maximilien, dans ses derniers jours, faisait traîner à sa suite, ne pouvait se laisser prendre aux piéges de la royauté; d'ailleurs, il connaissait beaucoup mieux les livres que les hommes. Sa couronne, c'était son université de Wittemberg, la gloire de l'Allemagne, et où Mélanchthon attirait des milliers d'auditeurs. Quand, assis parmi la foule, il écoutait le jeune professeur,

Frédéric n'aurait pas échangé sa place contre le plus beau trône du monde. Pouvait-il ambitionner cette couronne impériale dont le maître n'avait souvent pas de quoi payer la solde des Suisses à son service[1] ? Au livre si fastueusement nommé la Bulle d'or il préférait l'Horace des Alde, qu'il portait dans tous ses voyages.

Conformément à ses instructions, le légat de la cour de Rome eut ordre d'offrir, au nom de Léon X, une dispense à Charles pour réunir la couronne impériale à celle de Naples[2]. Rome, à défaut de Frédéric, eût préféré François Ier à Charles, roi d'Espagne et maître de Naples.

Cette politique déplut aux vieux descendants de Hermann, qui protestèrent énergiquement, par l'organe de Jérôme Gebwiler, contre l'esclavage qu'on voulait leur imposer, en appelant au trône impérial un prince de race étrangère : nés Germains, ils voulaient mourir Germains[3]. Ulrich de Hutten s'associa noblement à cet élan patriotique; aussi accueillit-on avec des transports de joie l'élection à l'empire du roi d'Espagne, car il y avait du sang allemand dans les veines de ce prince.

L'autorité du pape était encore trop respectée en Allemagne pour qu'on osât attaquer ouvertement Léon X; on s'en prit à Cajetan. Hutten, dans un pamphlet d'une âcre éloquence[4], traita cette robe rouge de cardinal comme il traitait la robe blanche du dominicain Hochstraët. La satire de l'humaniste parut à Mayence, sans que le cardinal Al-

[1] Gaillard, Histoire de François Ier, t. I, in-8°, p. 301 et suiv. — Schmidt, l. c., VI, p. 190 et suiv.

[2] Giannone, Hist. de Naples, t. II, p. 498. — Gregorio Leti, Vie de l'empereur Charles-Quint, 1708, t. I, p. 104. — Sandoval, Historia de la vida del emperador Carlos V. En Pamplona, 1614, t. I, p. 139 et suiv.

[3] Libertas Germaniæ, quâ Germanos Gallis, neminem verò Gallum à christiano natali Germanis imperâsse, certissimorum classicorum testimoniis probatur... Hieronymo Gebvilero auctore, in singulare potius Germaniæ et Alsatiæ præconium congesto. Argent., 1519.

[4] Febris prima, Œuvres de Hutten, éd. de Munck, t. III, p. 109.

bert, ennemi de François I[er], songeât à réprimer les insolences du patriote.

Nous avons vu, toutefois, que la politique de Rome s'était nettement dessinée : elle voulait un électeur pour empereur; mais, aucun électeur n'étant assez riche pour acheter la couronne, elle fut donnée à celui des deux rivaux qui sut répandre avec le plus d'adresse l'argent et les promesses[1]. Charles maître de l'empire, que devait faire Rome? Se rallier, dans l'intérêt de l'unité catholique, au monarque nouveau. Charles, empereur, devait l'aider à réprimer l'hérésie naissante.

La nuit qui suivit l'élection fut employée à rédiger les capitulations que le prince était obligé de signer avant de recevoir la couronne.

Voici quelles étaient ces capitulations :

Charles jurerait sur les saints Évangiles : de défendre la république chrétienne, le pape et l'Église romaine ; d'établir un sénat formé d'Allemands qui prendraient soin du gouvernement et de l'empire ; de n'abolir ni de diminuer les droits et priviléges des divers ordres ; de n'empêcher ni d'entraver les délibérations des électeurs ; de restituer à la première sommation les fiefs de l'empire qu'il posséderait injustement ; de n'entreprendre ni au dedans ni au dehors aucune guerre sans le consentement des ordres ; de n'assembler aucune diète, de n'imposer aucune taxe, aucun impôt, sans la volonté expresse des électeurs ; de maintenir la liberté de ses sujets, qu'il ne pouvait enlever à la justice du pays ; de veiller à ce que la cour de Rome n'attentât jamais aux priviléges ni aux libertés de la nation ; de ne point affaiblir le droit d'élection en le conférant à un trop grand nombre ; de laisser aux tribunaux de la justice ordinaire du pays la décision des différends entre

[1] Papiers d'État du cardinal Granvelle, t. I, p. 112.

le prince et les ordres; de ne proscrire aucun Allemand sans proclamer les motifs de l'exil, et sans se conformer aux lois; de ne donner à aucun de ses courtisans les biens vacants de l'empire, mais de les réunir au trésor public; de ne jamais rien tenter pour rendre héréditaire la dignité impériale; d'octroyer enfin bonne et loyale justice à tous ses sujets. Les ambassadeurs, après avoir accepté au nom de leur maître ces capitulations, et juré de les observer religieusement, en répétant chaque article textuellement, donnèrent le 3 juillet les lettres scellées à chaque électeur, conformément aux décrets du droit canon[1].

C'est un beau spectacle qu'une assemblée de princes de l'Église catholique stipulant avec une inquiétude si vive les droits et les libertés d'une nation, avant de conférer la couronne au prince qu'elle vient d'élire. Ainsi, quand on proclame que la réforme jeta le premier cri en faveur de la liberté civile, c'est qu'on n'a pas lu l'histoire ou qu'on a fermé volontairement les yeux. Toutes les fois que l'humanité est menacée de perdre quelqu'un des titres qu'elle tient du ciel, le catholicisme est là qui la défend contre les empiétements du pouvoir, qui fait revivre des chartes qu'on croyait oubliées, qui les expose à la lumière, et sait au besoin les défendre si on ose y porter la main, que celui qui veut y attenter s'appelle prince ou peuple.

Charles-Quint, qui va tenir une si large place dans l'histoire de la réformation, était à peine connu du monde teuton qui l'adoptait pour maître. Il avait dix-neuf ans. Un de ses professeurs était un théologien d'Utrecht, du nom de Florent, esprit pratique qui possédait au suprême degré l'art de se taire et d'écouter, qu'il apprit à son élève. Le Flamand devait être bientôt pape sous le nom d'Adrien VI. Charles avait la figure allemande, le teint pâle,

[1] Histoire de la Réformation, par Sleidan, t. I, liv. I.

la lèvre inférieure épaisse, les cheveux blonds, de larges et fortes épaules. Au conseil, il prenait rarement la parole, regardait fixement l'orateur, et par des oscillations de tête se contentait d'exprimer sa pensée. Ses conseillers avaient fini par comprendre les signes divers de cette mimique royale. Son ministre était fier, quand, à force de talent, il avait pu obtenir du prince un monosyllabe. Du reste, cette taciturnité habituelle ne venait ni d'un défaut de caractère ni d'un défaut d'intelligence, car ce prince avait autant de cœur que de jugement. Il avait la foi d'Adrien, son maître, foi sincère, mais sans faste; esclave de sa parole, qu'il donnait difficilement, il ne l'eût violée à aucun prix. Il aimait l'étude, mais fort peu les arts. Après qu'il eut visité l'Italie, il parut comprendre que le pape, son professeur, avait eu tort de lui cacher la connaissance des phénomènes visibles : un tableau du Titien le réconcilia avec la forme. Ce qu'il aimait surtout, c'était l'équitation. Personne à la cour ne savait aussi bien que lui manier un cheval espagnol. Sur son écusson, on lisait le nom de *Nondum*, c'est Charles qui lui-même avait choisi cet adverbe pour devise. Personne n'en comprit d'abord la signification. Le cavalier savait tout ce que le cheval portait, et il n'avait encore voulu le dire à personne [1].

Il reçut sans émotion la nouvelle de son élection à l'empire [2]. Après avoir réglé les affaires intérieures de ses États espagnols, il partit pour Aix-la-Chapelle, que la Bulle d'or désignait pour le lieu du couronnement.

L'archevêque, en habits pontificaux, posa la couronne sur la tête du prince, en lui demandant s'il promettait de protéger l'Église et de rendre au souverain pontife l'obéissance voulue.

[1] Schmidt, l. c., t. VI, p. 199.

[2] Res digna visu, sine ullà ostentatione tantum honorem suscepit. — Pet. Martyr, ep. 648.

L'empereur, levant la main, prononça le serment : « Je le veux, et, pour remplir ma promesse, que Dieu et ses saints me soient en aide. »

Alors, se tournant vers les électeurs et les assistants, l'archevêque leur demanda s'ils voulaient de Charles pour maître.

« *Fiat*, *fiat!* » s'écrièrent-ils tous à la fois[1].

Luther, de son couvent, suivait le mouvement des assises impériales de Francfort. En travaillant à de nouveaux pamphlets contre Rome, il assistait à toutes les scènes qui se passaient dans le monde visible. Si ses prières eussent été écoutées, Frédéric serait à cette heure empereur d'Allemagne, et la révolution religieuse, protégée par ce prince, se fût accomplie sans secousse. Charles sortait des mains d'un thomiste; quel parti prendrait-il? Miltitz, nouvel envoyé de Rome, venait d'arriver en Allemagne, pour tâcher de rendre le repos à l'Église : mais le repos était la ruine de l'hérésie nouvelle[2].

[1] Goldast, D. N. N. Imperatorum, etc., Statuta et rescripta, 1667, in-fol., p. 11.

[2] Sur la diète et l'élection de Charles-Quint, on consultera encore : Rudloff, Neuere Geschichte von Mecklenburg, t. I. — Stumpf, Baierns pol. Geschichte, t. I. — Flassans, Hist. de la dipl. fr., t. I. — Mémoires de Fleuranges, coll. un., t. XVI. — Lettere de' principi, t. I. — Pezii Script., t. II. — Hubert Thom. Leodius, Vita Friderici Palatini, t. IV. — Spieß, Brandenburgische Münzbelustigungen, t. I. — Herbert, Life of Henry VIII. — Dumont, Traités, t. IV. — Chytræus, Saxonia, t. VIII.

CHAPITRE XV

MORT DE TETZEL.

— 1518-1519 —

Miltitz arrive à Altenbourg pour terminer le différend religieux. — Caractère de ce nonce. — Il écrit à Tetzel de venir le trouver. — Le dominicain s'excuse de ne pouvoir obéir au nonce. — Sa lettre. — Hermann Raab, provincial des dominicains, à Leipsick, prend la défense du moine. — Sa lettre à Miltitz. — Le nonce arrive à Leipsick, fait appeler Tetzel, qu'il menace de la colère du pape. — Tetzel, déjà malade, se met au lit et meurt. — Luther, en apprenant la maladie du moine, s'était empressé de lui écrire. — Ce qu'il faut penser de cette lettre. — Luther a causé la mort de Tetzel en lui attribuant un propos dont il est innocent. Preuves à l'appui. — Ses disciples répètent et répandent le mensonge. — Un protestant, Walch, l'a rejeté.

Léon X voulait la paix dans son Église d'Allemagne : c'était le vœu de son cœur. Nous en avons un témoignage dans l'envoi du cardinal Cajetan, qui malheureusement avait échoué devant l'opiniâtreté de Luther. Le pape s'obstinait : cette fois il avait jeté les yeux sur un négociateur d'un esprit moins orné que Cajetan : c'était un Allemand, un noble saxon, d'une douceur de caractère que quelques historiens catholiques ont sévèrement blâmée. Chanoine de Mayence et nonce apostolique, Mil-

titz[1], ne venait pas pour disputer. Le silence qu'il allait demander à Luther, il l'imposait aux prédicateurs d'indulgences. Il écrivit à Frédéric de Saxe le but de sa mission, en l'exhortant à le seconder de tout son pouvoir, à suivre l'exemple de ses ancêtres, et à ne rien faire qui fût indigne de leur mémoire. En même temps il faisait remettre à Georges Spalatin une lettre autographe où Léon X le priait de ramener Luther à l'obéissance. Spalatin était de Spalt, dans l'évêché d'Eichshaedt en Franconie : il s'appelait de son nom de famille Buchart, et avait fait de bonnes études à l'école de Saint-Sébald de Nuremberg. Il venait d'obtenir un canonicat à Altenbourg. Il écrivait l'allemand avec pureté, connaissait assez bien l'antiquité, et partageait les idées de Staupitz sur le libre arbitre et la justification : homme de caractère, tenace dans ses opinions, austère dans son langage, mais infatué de préjugés, et du monde littéraire n'estimant rien au-dessus de l'Allemagne.

En traversant la Saxe, Miltitz avait entendu les plaintes des populations catholiques contre Tetzel. Partout on répétait le propos qu'on attribuait au moine sur la Vierge Marie. Le nonce arriva donc, sur la fin de décembre, à Altenbourg, avec de funestes préventions contre le prédicateur d'indulgences. Il lui écrivit de venir le trouver, afin de se réconcilier avec Luther, s'il était possible. Le moine, malade à Leipsick, s'excusa dans une lettre qui n'est pas sans intérêt[2].

« Votre Grandeur, disait Tetzel, me prie de me rendre à Altenbourg, pour une communication importante qu'elle veut bien me faire. J'obéirais avec empressement à Votre Seigneurie, si je pouvais l'aller trouver sans

[1] Hofmann, Lebensbeschreibung des Ablaßpredigers D. J. Tetzel, 1844, in-8, p. 133.
[2] Id., ibid., p. 131.

danger, car l'augustin Martin Luther a excité contre moi, non-seulement en Allemagne, mais en Bohême, en Hongrie, en Pologne, de si puissantes colères, que je ne suis en sûreté nulle part. A Augsbourg, et dans sa conférence avec le cardinal Cajetan, et dans son appel au pape, il m'a décrié et flétri du nom d'hérétique et de blasphémateur. J'ai depuis longtemps soumis à Sa Sainteté un sermon où le docteur m'accuse d'avoir outragé la sainte Vierge, calomnie que je pris soin, l'an dernier, de repousser et de bouche et par écrit. Malgré cela, Martin continue de me poursuivre indignement, comme un hérétique, comme un blasphémateur. Il a ameuté contre moi les esprits, tellement que, lorsqu'après avoir prêché, je descends de chaire, je vois devant moi des regards menaçants. De braves et pieux catholiques m'ont averti de me tenir sur mes gardes, car plus d'un disciple de Luther m'a déjà menacé de la mort.

« Donc, sans danger de mort, je ne saurais aller trouver Votre Seigneurie, que je verrais avec plus de plaisir que je ne verrais un ange. Que Votre Seigneurie veuille bien m'excuser, par amour de Dieu, et à cause de mes justes frayeurs. Vous le savez, jusqu'à ce jour j'ai chéri tendrement le saint-siége, je veux continuer de l'aimer jusqu'à la fin. Pour en défendre l'honneur, depuis un grand nombre d'années, et surtout depuis la révolte de Luther, je me suis exposé dans mon nom et ma personne aux inimitiés du peuple et du clergé; mais que m'importe? je suis décidé à soutenir le saint-siége apostolique, jusqu'à ma dernière heure, contre les attaques de ses ennemis. Que Votre Grandeur veuille me dire ce que j'ai à faire. Je suis prêt à lui obéir, si je le puis sans danger. — Leipsick, le dernier jour de décembre 1518[1]. »

[1] L'original est perdu; Spalatin en a donné une traduction allemande. — Tenzel, l. c., t. II, p. 374. — Hecht, Disputatio de vitâ Joh. Tezelii.

Une seule bonne âme vint en aide au malheureux Tetzel : ce fut Hermann Raab, provincial des Dominicains à Leipsick, qui ne craignit pas de prendre la défense d'un moine que tout le monde semblait abandonner[1].

Le provincial écrivait au nonce:

« Vous savez tout ce que le révérend père maître Jean Tetzel a eu à souffrir de la part de Martin Luther, en prenant en main les intérêts du siége apostolique, qu'il n'a cessé de défendre au péril de sa réputation, comme le prouvent assez et les sermons qu'il a prêchés en public et le témoignage de tous ceux qui l'ont entendu. Qui a lu l'appel de Luther et ses autres écrits peut se faire une idée des fureurs de ce moine contre Tetzel. En vérité, je ne sais s'il s'est jamais trouvé personne qui ait autant que Tetzel souffert et combattu pour la gloire du saint-siége. Ah! si notre très-saint Père le savait, je ne doute pas qu'il ne récompensât un si beau dévouement. Qu'il ait été outragé, insulté, calomnié, nos places publiques sont là pour le dire. Je me permets donc de le recommander à Votre Paternité; qu'elle veuille le prendre sous sa protection, sous la protection du saint-siége, qu'enchaîné comme il l'est, il continue de défendre courageusement. Je voudrais que Votre Domination eût entendu le sermon qu'il a prononcé le jour de la Circoncision, et vous auriez jugé quel amour il porte au saint-siége. Encore une fois je vous le recommande[2]. »

Quelques semaines après, Miltitz arrivait à Leipsick, faisait appeler Tetzel, et, devant le provincial, le menaçait de le dénoncer à Sa Sainteté. Tetzel ne put parvenir à

Wittemb., 1707, in-4°, p. 101. — Lœscher, l. c., t. II, p. 567. — Hofmann, l. c., p. 135, 136.

[1] Tenzel, l. c., t. II, p. 106. — Unschuld. Nachrichten, 1721, p. 700. — Hofmann, l. c., p. 139.

[2] Hofmann, l. c., p. 146, note.

détromper le nonce. Frappé jusqu'au cœur, il se retira sans murmurer et se mit au lit. Une fièvre ardente le dévorait. Il comprit que tout était fini pour lui, qu'il fallait quitter ce monde, emportant dans la tombe les reproches du ministre d'un pontife pour lequel il mourait; moine plus imprudent que coupable, et qui pécha, mais par excès de zèle.

Le 14 juillet 1519, quand les Dominicains virent que la dernière heure de leur frère approchait, ils se rendirent, suivant la coutume, dans le chœur de leur église, pour chanter le *Salve, Regina*. Tetzel, de son lit, pouvait entendre l'hymne sainte. Au moment où toutes les voix réunies murmuraient *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix*, l'agonisant poussa un léger cri, leva ses yeux au ciel et rendit l'âme.

Paix à son ombre! que nous-même avions contristée peut-être, car longtemps nous avons cru aux calomnies dont on l'avait abreuvé. Luther, en apprenant la maladie du moine, s'était hâté de lui écrire de reprendre courage et d'être sans crainte, parce qu'il avait tout oublié[1].

[1] Ante obitum litteris benigniter scriptis consolatus sum, ac jussi bono animo esse, nec meî memoriam metuerit. — Luth., præf. ad t. I. Op., ed. Witt., § 28.

Voici la proposition qu'on prêtait d'abord à Tetzel : Der Ablaß ist das höchste und wertheste Geschenk Gottes, und vermögend, den Sünder auch ohne Reue und Buße zu rechtfertigen, selbst wenn er die Mutter Gottes sollte geschändet und geschwächt haben. « L'indulgence est le don le plus précieux de la Divinité, elle peut réhabiliter le pécheur sans repentir ni pénitence, même quand il aurait violé la mère de Dieu. » L'expression allemande est beaucoup plus forte. — Voici comme la proposition est formulée dans Sleidan, part. II, p. 218. *J. Tetzelius inter alia docebat se tantam habere potestatem à pontifice, ut etiam si quis Virginem matrem vitiasset et gravidam fecisset, condonare crimen ipse posset interventu pecuniæ.* On voit déjà que la proposition n'est plus présentée sous la même forme : Sleidan ne parle ni de la pénitence ni du repentir, que Tetzel regarderait comme inutiles à qui achèterait l'indulgence.

Luther, en rapportant le propos dans sa lettre à l'archevêque de Mayence, s'exprime ainsi : *Prædicatorum exclamationes quas non audivi.* Plus tard il

Généreuses et nobles paroles, auxquelles nous voudrions applaudir, s'il nous était permis d'oublier le passé.

C'est Luther qui a tué Tetzel en lui prêtant cet horrible propos : qu'eût-on violé la mère de Dieu, l'indulgence était assez puissante pour laver le crime. Luther l'accueille d'abord comme un bruit populaire; il n'a pas l'air d'y croire; puis il le répète, et le fait entrer dans ses thèses affichées sur les murs des églises, et enfin, à table, il finit par le donner comme certain; et c'est vingt ans après la mort du dominicain qu'il ressuscite au milieu de ses amis ce propos mensonger! Luther en connaît la source; il sait que c'est Mecum (Myconius) qui l'inventa, qui le colporta. En vain, pendant plus de deux ans, en chaire, dans ses livres, au couvent, dans ses voyages, sur son lit de souffrance, Tetzel a demandé, les mains jointes, qu'on épargnât le prêtre et le moine; Luther le promit un moment, puis il eut le triste courage de violer la parole qu'il avait donnée à un agonisant. Ses disciples n'ont

écrit : (Wider Hanns-Wurst.) Indeß kömmt für mich wie der Tetzel hatte geprediget, gräuliche, schreckliche Artikel. « Il m'est revenu que Tetzel a prêché certaines propositions scandaleuses; » il ne dit pas quelles propositions. Dans ses *Resol., disput., de virt. Ind.* (Lœscher, p. II, p. 291), il s'exprime de façon à faire croire qu'il ne rapporte qu'un bruit populaire. Enfin, dans ses Tisch-Reden, Eisl., 1566, il affirme que le propos a été tenu par Tetzel, quand, en face de l'Allemagne, il avait répété que le propos n'était qu'un bruit populaire.

Une autre version existe, version protestante. On fait dire à Tetzel : *Si quis virginem aut matrem vitiâsset.*

Walch, l'éditeur de la collection des Œuvres de Luther, avait d'abord rapporté comme vraie la proposition (t. XV, p. 417). Arrivé au t. XXIII, il cesse d'y croire et la regarde comme apocryphe. L'auteur de Vertraute Briefe zweier Katholiken a éclairci cette question et prouvé la fausseté de l'accusation portée contre Tetzel.

Nous ajouterons qu'un écrivain récent, appartenant au protestantisme, M. Fr. Gottlob Hofmann, dans sa Vie de Tetzel, semble abandonner l'accusation portée contre ce dominicain. Plus d'une fois dans le cours de son opuscule, il avertit de se défier du témoignage de Vogel, écrivain sans critique, et dont l'ouvrage (Vie de Tetzel) est l'arsenal où depuis un siècle on ne cesse de fouiller pour salir la réputation du moine et de son ordre.

pas eu plus de pitié pour la vérité de l'histoire que pour le cadavre du moine. L'un fait jeter Tetzel dans un cloaque par ses frères eux-mêmes[1]. Un autre improvise une épitaphe insultante, qu'il se permet de clouer sur la tombe du frère, si jamais il la rencontre[2]. Un troisième s'amuse à faire la caricature du docteur : tête énorme entre deux monstrueuses épaules, teint enluminé par l'abus des boissons spiritueuses, œil lubrique, lèvres de satyre : masque de fantaisie, que Vogel et les biographes du dominicain ne manquent pas de coller à la première page de leurs pamphlets[3], quand on sait positivement qu'il n'existe aucun portrait original de Tetzel[4]. D'autres plus hardis imaginent, pour tromper la postérité, de restituer le texte accusateur; mais chacun a sa version : celui-ci se contente du blasphème contre Marie, celui-là au blasphème ajoute l'hérésie, et fait proclamer par Tetzel que le crime commis contre la mère de Dieu, pour être pardonné, n'a pas même besoin du repentir, et que quelques pfennings jetés dans une escarcelle suffisent pour le racheter.

[1] Arnoldi, Vita Mauricii, in Menk, t. II, p. 1158.

[2]
In hoc sive sepulchro sive carcere
Ad quietem inquietam,
Ad memoriam laudis immemorem,
Ad futuræ mortis expectationem potiùs
Quàm vitæ melioris spem,
Ab iis fuit reconditus
Qui fœtorem cadaveris ferre non poterant.
Fuge, viator,
Etiam mortuus crumenis imminet.
Vogel, l. c., p. 384.

[3] In Kreußler's Denkmäler der Reformation der christlichen Kirche. Leipzig, 1817. Taf. XIV. — In Schreiber's, Beillodter's und Henngings's allgemeine Chronik der dritten Jubelfeier der deutschen evangelischen Kirche. 1 Bd. und 2 Bde. Abth., Gotha, 1819.

[4] Wo mögen sich aber wohl die Originale zu diesen verschiedenartigen Kupfern und Holzstichen befinden? Kein Schriftsteller, der sein Werk damit versehen ließ, sagt Etwas davon. — Hofmann, l. c., p. 154.

Mais, enfin, la vérité finit par triompher, et, par un bonheur inouï, c'est une main de protestant qui essuie cette tache d'encre que la plume d'un augustin avait jetée sur la robe blanche d'un dominicain.

Honneur au courage de Walch[1]!

[1] Voyez p. 224, la note.

Tetzel compte aussi des apologistes. Voici comment ils le peignent : Verùm alioquin mirà comitate præditum fuisse gravitatemque præ se tulisse. (Albinus, p. 342.)

Sed quæ doctrinæ præstantia fuerit, ex sæculi, quo vixit ille, consuetudine cum primis, certamine quod cum Luthero iniit, cognoscas. Quo factum uti in animos hominum ac plebeiorum in primis, sese insinuaverit, eorumque amorem sibi ac benevolentiam facilè conciliârit. Maximè verò propter eloquentiæ laudem, magnam nominis apud plebem, ut plerùmque fieri solet, auctoritatem consecutus, magis clarescere cœpit, præconisque luculenti et suavissimi pro istorum conditione temporum, elogium indè tulit. (Hecht, p. 19.)

Consulter l'excellent ouvrage allemand qui a pour titre : Vertraute Briefe zweier Katholiken über den Ablaßstreit D. M. Luther's wider D. J. Tetzel, bei der dritten Jubelfeier der lutherischen Reformation geschrieben. Frankf. a. M., 1817, in-8.

CHAPITRE XVI

ENTREVUE DE LUTHER ET DE MILTITZ.

— 1519 —

Miltitz, nonce de Léon X, se rend à Altenbourg pour avoir une entrevue avec Luther. — Comme il traite le moine. — Luther promet au nonce d'écrire une lettre de soumission à Sa Sainteté. — Il tient parole. — Sa lettre. — Il s'engage à prendre pour juge de ses doctrines l'archevêque de Salzbourg, et écrit en ce sens à l'électeur Frédéric. — Mais bientôt il change de langage. — Ses emportements contre Miltitz, dont il avait d'abord loué la douceur. — Ce qu'il écrit à ses amis de cœur. — Il ne veut pas de paix, il ne veut pas se taire. — Peinture qu'il fait de Rome. — Le pape, à ses yeux, est le véritable Antechrist. — Rôle qu'a joué la papauté. — Luther finit par récuser les juges qu'il a choisis. — Ce qu'il pense de l'épiscopat allemand. — Il se prépare à disputer à Leipsick avec le docteur Eck.

Miltitz demandait une entrevue au docteur Luther. Elle eut lieu le 5 janvier 1519 à Altenbourg, à la table de Georges Spalatin[1]. Point d'amères paroles, de plaintes ou de menaces : on se fêta comme de bons convives. Luther rejeta le bruit malheureux dont s'affligeait l'Allemagne, d'abord sur Tetzel, qu'abandonna le nonce, puis sur le pape, que Miltitz défendit, mais mollement

[1] Hofmann, l. c., p. 137.

« Savez-vous, Monseigneur, disait Luther, ce qu'a prêché Tetzel? il criaillait en chaire : « Si vous voulez m'apporter de l'or à pleines mains, je puis vous promettre « que toutes vos montagnes se changeront en argent[1]. »

« C'est la faute du pape, ajoutait Luther : avec ses droits énormes de pallium et de dispense, il a forcé l'évêque de Magdebourg (l'archevêque de Mayence) à faire de l'argent à l'aide des pardons; de là les piperies scandaleuses des quêteurs[2]. » On s'embrasse, et Luther promet de vivre désormais en paix et d'écrire au pape. Il proteste de son amour et de son respect pour Léon X, de sa foi humble et docile, et s'engage à choisir pour juge de ses écrits l'archevêque de Salzbourg. Miltitz, de son côté, jure d'imposer silence aux adversaires du moine.

Franc buveur, c'est un protestant qui parle ici, homme de table et de plaisirs, Miltitz s'était imaginé de ramener Luther à force d'adulations. Il lui disait qu'il entraînait à lui le monde, et l'enlèverait au pape; que de Rome à Altenbourg à peine s'il y avait encore deux ou trois papistes[3].

Luther ne donne pas une bien grande idée de la capacité du légat, si les paroles qu'il lui prête sont sérieuses.

A la vue du docteur, Miltitz n'avait pu réprimer un mouvement de surprise : « Sais-tu bien, Martin, dit-il au Saxon, que je me suis étrangement trompé? je me représentais un vieux théologien blanchi auprès des fourneaux de la cuisine, et je trouve un gaillard vert et bien portant. Quand j'aurais avec moi vingt-cinq mille hommes d'armes, je désespérerais de te conduire à Rome. En route, dans les

[1] Wenn sie fleißig bezahlen würden, so würden alle Berge dort herum zu gediegenem Silber werden. — Myconius.

[2] Da der Papst so viel tausend Gülden für die Pallien und Dispensationen genommen, hat er den Bischof zu Magdeburg genöthiget, durch den Ablaß zu markten, und auf diese Weise seinen Ablaßpredigern Ursach geben das Volk Christi auf's schändlichste zu schinden. — Lœscher, l. c., t. III, p. 9.

[3] Lutheri relatio de colloquio Altenburgensi.

auberges, je trouvais trois antipapistes pour un ou deux papistes[1]. Dans mon chemin je disais aux filles d'auberge: Mesdemoiselles, que pensez-vous du siége de Rome? — Monseigneur, les siéges de Rome? nous ne savons pas de quoi ils sont faits; sont-ils en pierre ou en bois[2]? »

Tous deux restèrent plusieurs jours à Altenbourg, y menant joyeuse vie (c'est toujours un protestant qui écrit), mangeant et buvant du soir au matin, parlant fort peu de Dieu, mais beaucoup de bonne chère et de vin[3]. On se sépara bons amis : Miltitz était content et riait de Cajetan. Jamais diplomate n'avait été si complétement joué.

A peine les conférences étaient-elles terminées, que Luther écrivait à l'électeur Frédéric[4]:

«Mon cher et honoré seigneur, j'ai vu Charles de Miltitz, et voici ce dont nous sommes convenus : 1° Je cesserai de prêcher et je vivrai en repos, pourvu, bien entendu, que mes adversaires en fassent autant; 2° j'écrirai à Sa Sainteté que je n'ai jamais été qu'un enfant docile et que je suis attristé que mes dernières prédications aient pu soulever tant d'injustes préventions et de haines contre l'Église de Rome; 3° j'inviterai le peuple à persévérer dans son obéissance au saint-siége, et à interpréter mes œuvres, non comme hostiles, mais comme pleines de respect pour la papauté; 4° je prendrai pour juge de ma foi et de mes écrits le docte archevêque de Salzbourg. Que si Votre Seigneurie

[1] Carolus Miltitius me vidit Altenburgi; conquestus quòd orbem totum mihi conjunxerim et papæ abstraxerim, exploratum se habere per hospitia cuncta quòd inter quinque homines tres aut duo vix romanæ parti faverent. Fuit armatus 70 brevibus... ut me captum perduceret in homicidam Jerusalem, purpuratam illam Babylonem. — Lœscher, t. III, p. 964. — De Wette, l. c., p. 231.

[2] Præf. Op. Luth. lat.

[3] Reissenbusch, Epist. Feilitschia. — Seckendorf, p. 99.

[4] An Friedrich Kurfürsten von Sachsen, Anfang Januars, 1519. — De Wette, l. c., p. 207, 209.

trouve que cela ne suffit pas, je suis tout prêt, pour l'amour de Notre-Seigneur, à faire ce qu'il vous plaira[1]. »

Luther tenait parole; il écrivait à Sa Sainteté, dans les premiers jours de mars :

« Très-saint Père, la nécessité me contraint de nouveau, moi lie des hommes et poussière de terre, à m'adresser à une aussi grande majesté que la vôtre. Que Votre Sainteté daigne prêter une oreille miséricordieuse à une pauvre petite brebis, et écouter mes bêlements...

« Charles de Miltitz, camérier secret de Votre Sainteté, homme de probité, m'a accusé en votre nom, auprès de l'illustre prince Frédéric, de présomption, d'irrévérence envers l'Église romaine, et Votre Sainteté en a demandé satisfaction. J'ai été contristé d'être assez malheureux pour qu'on me soupçonnât d'irrévérence envers la colonne de l'Église, moi qui n'ai jamais eu d'autre désir que d'en défendre l'honneur...

« Que faire, très-saint Père? Les conseils me manquent. Je ne puis m'exposer à votre colère : comment y échapper? je ne le sais. Me rétracter? Si la rétractation qu'on me demande est possible, je suis prêt. Grâce à mes adversaires, à leurs résistances et à leurs hostilités, mes écrits se sont répandus beaucoup plus que je n'y comptais. Mes doctrines ont pénétré trop profondément dans les cœurs, pour qu'il soit possible d'en effacer les traces. L'Allemagne fleurit aujourd'hui en hommes de génie, d'érudition, de jugement. Si je veux honorer l'Église romaine, c'est en ne rien révoquant. Une rétractation ne

[1] La conduite de Miltitz envers Luther a été sévèrement blâmée. Maimbourg l'accuse « d'avoir loué Luther bassement, de l'avoir flatté d'une manière tout à fait indigne de son caractère et de sa qualité. » — Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, liv. I, p. 29, in-4. — Pallavicini n'est guère plus favorable à Miltitz. « Il si avvili a parlargli con termini di umiliazione e di timore, e si contentó di ricevere anche in iscritto risposte ignominiose al sommo pontefice. » — Pallavicini, liv. I, ch. XIII, n° 8.

ferait que la souiller et la livrer aux dénigrements des peuples.

« Ceux-là, oui, très-saint Père, l'ont injuriée et l'ont souillée, cette sainte Église de Rome, ceux-là que je n'ai cessé de combattre, et qui, dans des discours insensés, tenus au nom de Votre Sainteté, voulaient, adorateurs d'un lucre fétide, jeter sur le repentir l'opprobre et l'abomination; et, comme si ce n'était pas assez de toutes ces iniquités, moi qui luttai contre ces monstruosités, ils me chargent de tout le poids de leurs témérités.

« Ah! très-saint Père, devant Dieu, devant la création, j'affirme que je n'ai jamais eu la pensée d'affaiblir ou d'ébranler l'autorité du saint-siége. Je confesse que la puissance de l'Église romaine est au-dessus de tout; au ciel ni sur la terre il n'est rien au-dessus d'elle, Jésus excepté. Que Votre Sainteté n'ajoute aucune foi à ceux qui parlent autrement de Luther.

« Quant aux indulgences, je promets à Sa Sainteté de ne plus m'en occuper, de garder le silence, pourvu que mes adversaires le gardent à leur tour; de recommander dans mes sermons au peuple d'aimer Rome, et de ne pas lui imputer les folies des autres; de ne pas croire aux paroles amères dont j'ai usé et abusé envers elle en combattant ces jongleurs, afin qu'à l'aide de Dieu ce bruit de discorde s'apaise; car tout mon désir était que l'Église de Rome, notre mère commune, ne fût pas flétrie de la souillure de ces hommes d'argent, et que le peuple apprît à préférer la charité aux indulgences [1]. »

Miltitz n'eût pas dicté certainement une autre lettre à Luther. Comment n'eût-il pas été joyeux? Pouvait-il supposer qu'il était la dupe du moine; qu'une soutane de bure cachait sous ses plis plus de finesse et d'astuce que la robe

[1] Voy. la lettre aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° X.

d'un diplomate; que l'hôte d'une cour où les lèvres ne disaient pas toujours ce que pensait le cœur était joué par un petit frère allemand? Et Léon X, comme il dut être trompé par cette phraséologie caressante, obséquieuse, qui baise la terre et rampe en serpent; par ces flots d'encens qui s'exhalent de chaque période; par ce parfum de louanges qui semble si enivrant; par ces hyperboles latines, qui, pour être reproduites dans leur candeur native, défieraient la langue la plus riche en images! Qu'on s'y prenne comme on voudra, jamais en français on ne traduira ces mots si amoureusement étudiés, et qui semblent si naturellement tomber de la plume : *Fæx hominum, pulvis terræ, paternas Christi vicarias aures*. Luther n'est pas seulement un agneau, mais une pauvre petite brebis, *ovicula;* il ne crie pas, il bêle [1]. Le voilà tel qu'il se montre à l'envoyé du pape, comme il veut qu'on le juge à la cour de l'électeur de Saxe, son protecteur. C'est Luther se posant en public, devant ses juges, en face de l'Allemagne. Mais attendez, le rôle change : le frère va se dépouiller de sa toison de brebis pour revêtir une peau de couleuvre, et, au lieu de bêlements plaintifs, il reprendra cette voix de tonnerre que nous lui connaissons. Le voici en tête-à-tête avec ses amis d'enfance, Spalatin, Égranus, Staupitz, sans témoins, sans mystères. Écoutons.

Veut-on savoir ce qu'est ce Miltitz, l'*honestus vir* de la lettre à Léon X du 3 mars? « Un trompeur, un menteur, qui l'a quitté, lui donnant un baiser, baiser de Judas, et en versant des larmes, larmes de crocodile [2]. L'hôte d'Al-

[1] Ego fæx hominum et pulvis terræ... Quare paternas ac verè Christi vicarias aures huic oviculæ interim clementissimè accommodare dignetur Beatitudo tua, et balatum meum hunc officiosè intelligere.

[2] Mutavit violentiam in benevolentiam fallacissimè simulatam... Sic amicè discessimus etiam cum osculo (Judæ scilicet), nam et inter exhortandum lacrymabatur. Ego rursùs dissimulabam has crocodili lacrymas à me intelligi. — 2 feb. 1519, Sylvio Egrano.

tenbourg, ce joyeux et franc buveur, qui trinquait à la saxonne, en vidant d'énormes pots de bière d'Eimbeck, venait armé de soixante-dix brefs apostoliques pour le prendre et le conduire captif dans son homicide Jérusalem, dans sa Babylone pourprée, comme on l'a dit à la cour du prince[1]. »

Désire-t-on connaître ce qu'il pense de la cour de Léon X ? « Ah! que je voudrais qu'on répandît ce dialogue de Jules et de Pierre, où nous sont révélées les abominations de Rome; révélées, non pas, car où ne sont-elles pas connues ? et que les cardinaux vissent leur tyrannie et leur impiété traduites à tous les regards ! »

Sur la proposition de Miltitz, il a choisi pour juge de sa doctrine l'archevêque de Salzbourg; tournez quelques feuillets de sa correspondance, et vous verrez quel cas il fait de l'épiscopat. « Ils m'appellent superbe et audacieux, ces évêques; je ne dis pas non! mais que sont-ils, ces hommes-là, pour savoir ce qu'est Dieu, ou ce que nous sommes[2] ? »

Il s'est prosterné jusqu'à terre en confessant qu'il n'est sous le ciel aucun pouvoir au-dessus du pouvoir des clefs; il a conjuré avec humilité Léon X et le nonce de ne pas croire aux calomnies de ses ennemis, qui le peignent comme voulant toucher à l'autorité pontificale. Attendez quelques heures seulement, donnez-lui le temps de clore sa lettre au pape et de la remettre à Miltitz; laissez sécher l'encre de la suscription. En voici une autre qu'il écrit à Spalatin, son confident bien-aimé : « Faut-il que je vous le dise à l'o-

[1] Missus ad principem nostrum, armatus plùs 70 apostolicis brevibus, in hoc scilicet datis, ut me vivum ac vinctum perduceret in Hierusalem homicidam illam Romam. — 2 feb. 1519, Sylvio Egrano. — Aurifaber, t. I, p. 140. — Lœscher, l. c., t. III, p. 956.

[2] Superbum me vocant et audacem, quorum autem neutrum negavit; sed non sunt ejusmodi homines qui sciant quod vel Deus sit, vel ipsi simus. — Georgio Spalatino, 12 feb. — De Wette, t. I, p. 224.

reille? en vérité, je ne sais si le pape est l'*Antechrist* en personne ou son apôtre, tant le Christ, c'est-à-dire la vérité, est corrompu, est crucifié dans ses décrets. Je suis déchiré en voyant qu'on ose se jouer ainsi du peuple de Jésus [1]. »

Or, même quand nous ajouterions foi à tout ce que les écrivains protestants publient sur la faiblesse de caractère de Miltitz, et qu'ont répété trop légèrement des écrivains catholiques, ce qu'il faut dire bien haut à l'éternel honneur de ce diplomate, c'est que c'était un honnête homme, une âme trop confiante, si l'on veut, mais franche et loyale, un Saxon, en un mot, du bon vieux temps. Au moment où Luther l'accusait de félonie, Luther avait sur sa table une lettre autographe où Miltitz lui disait : « Je viens d'écrire à notre Saint-Père une lettre où je le presse de vous adresser un bref qui, je l'espère, terminera cette malheureuse affaire; » et l'hôte confiant d'Altenbourg faisait ce qu'il avait promis [2].

Maintenant qu'on nous dise si, dans cette grande question religieuse où Rome est si intéressée, la papauté a failli à ses devoirs; si elle n'a pas accompli les préceptes du Christ et les maximes de l'Évangile; si elle n'a pas épuisé pour Luther toute l'huile de Galaad, comme parle l'Écriture. Voici près de trois ans que le monde est troublé par des querelles sur les indulgences : vous ne trouverez pas à

[1] In aurem tibi loquor, nescio an papa sit Antichristus ipse vel apostolus ejus; adeò miser corrumpitur et crucifigitur Christus (id est veritas) ab eo in decretis. Discrucior mirum in modum, sic illudi populum Christi, specie legum et christiani nominis. Aliquando tibi copiam faciam annotationum mearum in decreta, ut et tu videas, quid sit leges condere, postpositâ Scripturâ ex affectu ambitæ tyrannidis, ut taceam quæ alia romana curia Antichristi opera simillima exundat. — Spalatino, 12 mart. — De Wette, l. c., t. Ier, p. 239.

[2] Ich habe unserm heiligsten Herrn geschrieben, und aufs fleißigste angehalten, daß von Seiner Heiligkeit Briefe und Brevia ausgefertigt würden, damit eure Vaterheit glücklich, wie ich hoffe, abgethan würde. — Walch, t. XV, p. 865.

cette heure un village d'Allemagne où le nom de Luther n'ait retenti, où l'on ne se passionne pour ou contre ses thèses. A mesure que le temps a marché, ses doctrines ont grandi; elles gagnent du terrain, elles cessent d'être modestes et vont le front levé. Luther n'est plus ce pauvre moine trop heureux de son « petit trou; » sa chaire est partout. Il n'est plus maître, même de sa pensée. Veut-il la tenir cachée jusqu'à des temps plus propices, l'imprimeur ne craint pas de lui désobéir, et publie par feuilles détachées des opinions qui se répandent de toutes parts. A Rome, Miltitz vous le dira, on eût donné tous les trésors du Vatican pour assoupir ce grand tumulte. François Ier, dans toute sa gloire, et Charles d'Autriche, n'ont pu le faire oublier que pendant les jours de l'élection impériale; et ces jours se sont bien vite passés. Pour détourner la tempête, quels moyens Léon X n'a-t-il pas employés! C'est d'abord, comme nous l'avons vu, dès que l'intégrité du dogme catholique est menacée, des brefs adressés à des archevêques et des évêques d'Allemagne, aux divers ordres, aux couvents de la Saxe et du Wittemberg, dont la voix n'est point entendue de Luther. Alors le pape a recours à la puissance civile. Maximilien n'est pas plus heureux. Peut-être que la pompe romaine éblouira les regards du moine. Luther la voit et sourit. Cajetan est usé au bout de deux conférences. Survient Miltitz, qui tue de quelques paroles amères le chef des quêteurs Tetzel; puis Staupitz, puis Jérôme Spalatin, et jusqu'à de pauvres moines de Juterbock, qui, à défaut de savoir, eux, n'ont à faire parler que leur conscience troublée par tant de discordes.

A Juterbock, des religieux franciscains, contristés de ces scandales qu'un prêtre répand en Allemagne, se rassemblent sous la présidence de leur supérieur, et extraient des divers écrits de Luther quatorze propositions dont s'est effrayée leur foi, et qu'ils défèrent à l'évêque de Bran-

debourg. Ils ne pouvaient comprendre que le Saxon eût soutenu cette étrange proposition devant le cardinal Cajetan : que l'autorité du laïque, se fondant sur l'Écriture, est supérieure à celle du pape, à celle du concile, à celle de l'Église. Cette simplicité de colombe était au fond de la véritable science. Mais Luther veut avoir raison contre le sens commun lui-même. « Oui, répondit-il aux cénobites de Juterbock : au laïque armé de l'Écriture sainte il faut croire plus qu'au pape, plus qu'au concile, plus qu'à l'Église elle-même. C'est la doctrine de saint Augustin, et il n'est au monde que des moines observantins, au front de prostituée, pour soutenir le contraire[1]. »

Ainsi passaient, en s'inclinant devant Luther, tiare et diadème, robe rouge et robe de bure. Il y avait là, certes, de quoi émouvoir une âme, quelque inflexible qu'on la suppose; et pourtant Luther résiste. Il ne veut rien écouter : pourquoi ? A l'entendre, c'est Dieu qui le presse et le pousse, *rapit et pellit*; il n'est plus maître de lui. Ce mouvement des esprits, ce désordre des intelligences, « cette grande plaie du ciel, » n'ont rien qui l'effraye[2]; il veut à toute force accomplir sa mission, sans peur du jugement des hommes, des avis de ses compagnons d'étude, des menaces des foudres de l'Église, de l'exil ou de la mort[3]. Il ne craint qu'un homme, et ses lettres témoignent com-

[1] Quòd laico habenti auctoritatem, plùs sit credendum quàm papæ, quàm concilio, IMO QUAM ECCLESIÆ, hoc etiam juristæ docent... et adeò ut catholicum, ut Augustinus in multis locis, hoc pro regulà habeat legendi auctores. Nec fuit aliàs tam fœdus hæreticus qui hoc negàrit, nisi novi isti hæretici Jutterboccenses observantini qui fronte suà meretricià sacratissimas Patrum doctrinas quas nunquam legerunt, pronuntiant pestiferas, etc. — Venerabilibus patribus conventûs Jutterboccencis ordinis Minorum, — 15 maii 1519. — De Wette, l. c., t. I, p. 268.

[2] Non fuit causa quæ plus negotii fecisset vulgo isti otiosissimo cardinalium et Romanantium Romanatorum. Ego gaudeo. — Sylvio Egrano, 2 feb. 1519.

[3] Staupitio, 26 feb. 1519.

bien ses craintes sont vives, c'est l'électeur de Saxe, qui grandit ici de toutes les terreurs de Luther. Aussi bien Frédéric, d'un mot, pourrait briser cet instrument de trouble, et faire de Luther ce que le bras séculier fit de Jérôme de Prague ou de Jean Huss : mais il ne l'essayera pas ; non que sa foi flotte indécise, qu'il se tourmente de la question des indulgences, qu'à ses yeux la grâce ne puisse s'allier à notre libre arbitre, ou qu'il ait les convictions que les écrivains réformés lui prêtent; mais il a un enfant naturel auquel Rome a refusé un bénéfice, et voilà vraisemblablement l'explication de son penchant pour Luther et de sa politique envers le saint-siége[1]. Aussi, maintenant que Miltitz et les évêques pressent Luther de remplir sa promesse, et de porter sa cause devant le juge qu'il a choisi lui-même dans le colloque d'Altenbourg[2], Frédéric se tait et ne s'étonne même pas du refus du moine. Ses motifs à lui, Luther, pour ne pas céder à Miltitz, les voici, énumérés dans une lettre au camérier du pape[3].

« C'est qu'à Altenbourg il jugeait que sa comparution devant l'archevêque était nécessaire; mais, maintenant que ses doctrines ont affronté le soleil, à quoi bon? Qu'on lui désigne les articles qu'il doit rétracter, en lui donnant les motifs de cette rétractation. C'est ensuite qu'une dispute solennelle lui est offerte à Leipsick, par Eck, l'archevêque n'ayant pas voulu qu'elle eût lieu à Augsbourg. Or, s'il refusait d'accepter ce défi, quelle ignominie rejaillirait sur lui, sur ses amis, sur son ordre, sur l'université et l'électeur de Saxe, son protecteur! Est-ce que tant d'illustres personnages qui doivent assister à ce tournoi ne sont

[1] Pallavicini, l. c., t. I, chap. XIII.

[2] Placuit principi ut ipse nominarem episcopum qui hoc causæ perageret; ego nominavi archiepiscopum, et primò Treverensem, deinde Salzburgensem, tandem Naumburgensem, comitem illum palatinum. — Spalatino, 19 feb. 1519. — De Wette, l. c., t. I, p. 213.

[3] Miltitio, 17 maii 1519. — De Wette, l. c., t. I, p. 276.

pas des docteurs aussi compétents qu'un archevêque ou un cardinal? Et puis, ajoutait-il, je ne veux pas pour juge d'un Cajetan, qui aurait voulu me faire renoncer à la foi chrétienne, et qui n'est rien moins que catholique[1]. »

L'Érostrate d'Augsbourg, l'Arminius germain, le théologien qui met en feu l'Italie, usait ses vêtements en véritable écolier. Sa soutane était trouée de tous côtés. Il s'adresse à l'électeur pour en avoir une autre. Le secrétaire de Sa Grâce en promet une : deux mois se passent, le drap n'arrive pas; nouvelle lettre plus pressante : nouvelle réponse plus explicite. A la fin, le moine s'impatiente, et il écrit : « Vos paroles ont beaucoup de fil, je ne dis pas non; mais de ce fil on ne fait pas une bonne étoffe[2]. »

[1] Sed age, sint illa omnia plena : tamen coram R. D. cardinale nolo hanc causam agi : nolo eum præsentem, neque dignus est ut qui me à fide christianâ tentavit Augustæ deturbare; ego eum dubito esse catholicum christianum. Atque si etiam fuerit, scribam ad romanum pontificem et dominos cardinales, ac coarguam eum, si se ipsum non emendavit in omnibus quibus fœdissimè errat. Doleo legatos sedis apostolicæ tales esse qui Christum abolere moliantur. — De Wette, t. I, p. 276.

[2] Blandorum verborum fila ducere probè novit, sed pannus bonus ex illis non texitur.

Consulter sur l'entrevue de Miltitz et de Luther : — les lettres de ce dernier, janvier 1519, à Jer. Dungersheim, p. 205, De Wette; 11 janvier à Spalatin, 209; à Scheurl, 13 janvier, 211; 19 janvier, à Spalatin, 212; 2 février, à Egranus, 215; 31 janvier, à Dungersheim, 218; 12 février, à Spalatin, 222; 20 février, à Staupitz, 231; 13 mars à l'électeur Frédéric, 237; 13 mars à Spalatin, 238.

CHAPITRE XVII

ECK ET CARLSTADT.

— 1519 —

Luther, à Augsbourg, règle les termes d'une dispute entre les deux théologiens.— Portraits d'Eck et de Carlstadt.

Eck se trouvait à Augsbourg quand Luther se présenta devant le cardinal Cajetan. Il venait de proposer une dispute théologique, sur les questions qui travaillaient le monde, à Carlstadt, qui l'avait acceptée. Luther en avait réglé la forme et la matière. Eck, dans un programme, *schedula*, qu'il répandit à grand nombre, annonça fastueusement cette nouvelle à l'Allemagne, en attaquant avec aigreur quelques-unes des thèses de Luther[1].

[1] Ranke, l. c., t. I, p 466. — Bartholini commentatio de comitiis Augustanis, p. 615. — Epistolæ Lutheri, Sylvio Egrano, 3 febr.; Spalatino, 7 feb.; Lango, 13 april. 1519. — Raumer, Neuere Geschichte Europa's, t. I. — Marheinecke, l. c., t. I.

Le 3 mai 1518, Carlstadt fit paraître à Wittemberg, en réponse à diverses attaques du Dr. Eck contre l'orthodoxie des membres de l'Université de cette ville, un ouvrage qui a pour titre : — D. Andreæ Carlstadti et archi-

Luther ne demandait pas mieux que de disputer. Son programme est d'une rare insolence. On en jugera par quelques fragments de sa lettre à Carlstadt.

« Salut! Notre Eccius, illustre maître, vient de publier une *schedula*, où il annonce en termes ampoulés, selon sa coutume, qu'il va disputer avec vous à Leipsick. Vous savez que, pendant mon séjour à Augsbourg, j'arrangeai la forme d'une discussion tout amicale entre vous et Eccius, et que vous acceptâtes de grand cœur. Mais voilà que cet homme, comme il se rappelle admirablement nos conventions et sa promesse! après vous avoir honteusement outragé, et tout ayant l'air de vous attaquer, me prend pour point de mire, faut-il dire de ses coups de grenouilles ou de mouches[1]?

« Je croyais en vérité à une lutte décente sur toutes les choses sérieuses que vous vous proposiez de traiter : sur la grâce de Dieu, sur la misère de l'homme, etc.

diaconi Wittenburgens. CCCLXX et apologeticæ conclusiones pro sacris literis et Wittenburgens. compositæ. Ejusdem Defensio adversùs monomachiam D. Joannis Eckii, theologiæ doctoris, grand in-8.

Carlstadt, dans cet opuscule, ne dit rien des indulgences. Nous savons pourquoi : il ne pensait pas alors sur cette matière comme Luther (De Wette, t. I); mais il s'étend longuement sur la pénitence, et paraît adopter l'opinion de quelques théologiens du couvent des Augustins, que la satisfaction est inutile, et, par satisfaction, c'est l'œuvre qu'il entend.

Dans le cours de la discussion, plus d'une fois le nom du Dr. Eck revient, et presque toujours avec quelque épithète louangeuse; il le nomme le très-docte Eckius.

Le livre se termine par cette formule : Sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ omnia subjicimus.

Une chose bien remarquable, c'est que l'image, à laquelle il devait faire plus tard une guerre si vive, apparaît resplendissante sur le titre de l'Opuscule. Il y a placé les quatre Pères de l'Église, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire.

[1] Sed ecce homo pulchrè memor et sibi constans, postquàm te fœdè infamârat, tandem promittit in te, sed vertit in me impetum ranarumne an muscarum suarum, nescio. — Eruditissimo D. Andreæ Bodenstein Carlstadio. — De Wette, l. c., t. I, p. 250.

« Or je ne veux pas, mon cher André, que vous vous présentiez seul à cette misérable dispute qu'il vous offre, parce que d'abord il m'attaque moi aussi, et qu'il n'est pas juste ensuite qu'un homme de votre science s'abaisse jusqu'à prendre la défense de ce que j'appelle mes fantasques imaginations...

« Ah! mon cher Eccius, je ne t'accuse pas d'un appétit de vaine gloire auquel tu auras succombé en publiant ton programme... Je ne t'accuse pas d'avoir frauduleusement, inhumainement, antithéologiquement présenté au docteur Carlstadt des propositions sur lesquelles tu savais bien qu'il ne voulait pas disputer; comptant, ainsi que tu le croyais, sur quelques bouffées de fumée que tu attraperais dans un tournoi où tu n'aurais pas d'adversaire.

« Je ne te reproche pas, adulateur effronté du pape, de m'attribuer des enseignements de ta façon : cela convient à un théologien comme toi. Seulement je veux que tu saches que nous comprenons tes roueries, tes malheureuses figures sans figure, et t'avertir charitablement, dans l'intérêt de ta gloire, de t'y prendre plus adroitement pour venir frotter ton nez à notre talon : garde pour tes cuistres de consophistes cette rustique et câline finesse.

« Donc, mon héros, fais l'homme et ceins ton glaive sur ta cuisse. Si, dans l'intérêt de ton repos, tu m'as récusé comme médiateur, tu m'accepteras peut-être pour second dans le combat. Non pas que j'aie la prétention de te vaincre; mais, après toutes tes victoires lombardes, pannoniennes, bavaroises, je veux te fournir l'occasion d'ajouter à tous tes titres de triomphateur ceux de saxonique et de misnien, et de toujours auguste, si tu le veux. A vrai dire, j'aimerais mieux que tu enchaînasses ce monstre que tu nourris contre moi; que tu rendisses en public cette bile qui te travaille l'estomac, et que tu en

finisses enfin avec tes menaces de majesté théâtrale[1]. »

Mais qu'était-ce que ce professeur qui avait ainsi le bonheur d'allumer la colère de Luther? Eck n'était pas seulement un grand théologien : vous allez le voir[2].

A cette époque, étudiait à Ingolstadt un enfant du nom d'Urbanus Regius, qui faisait la joie de ses professeurs, mais qui, l'école fermée, fréquentait les tabagies, où il dépensait l'argent que ses parents lui envoyaient pour payer ses maîtres. Il avait fait des dettes; il devait à l'aubergiste, il devait à ses camarades, il devait à des bourgeois de la ville; si bien que, pour s'acquitter, il vendit un jour ses livres et sa garde-robe. Ses créanciers payés, il lui restait quelques gouldes, dont il achète une épée et une hallebarde. L'écolier veut être soldat, et s'enrôler pour faire la guerre aux Turcs. Il était sur la grande place, en ligne avec ses camarades, recrues comme lui, quand Eck vient à passer, jette un coup d'œil sur ces soldats improvisés, et parmi eux reconnaît avec étonnement Urbanus Regius. Jugez de sa surprise! Son parti est bientôt pris. Eck s'abouche avec quelques riches bourgeois, et la rançon de Regius est trouvée, et Regius en liberté. Tout n'est pas fini : le lendemain, le chancelier écrit une lettre aux parents de l'écolier, une lettre sévère, où il les menace de la colère de Sa Grâce l'électeur, s'ils n'envoient à leur enfant de quoi vivre et étudier en paix : l'argent ne se fit pas attendre.

Et, quelques années plus tard, Regius sortait de l'université d'Ingolstadt avec toutes sortes de talents dont il se

[1] Quanquam mallem, ut monstrum quod jam diu in me alis, et quod te malè habet, aliquandò pareres, nauseas, quibus stomachus tuus periclitatur tandem evomeres in publicum, minisque illis tuis basilicis et gloriosis per omnia finem imponeres. — De Wette, p. 250.

[2] Geschichte der durch Publication der päpstlichen Bulle wider D. Martin Luther im Jahr 1520 erregten Unruhen, in-4°. — Altdorf, 1676, p. 4 et suiv.

servait pour attaquer la foi de son vieil ami le docteur[1].

Eck savait ce qu'il valait, il le savait trop bien peut-être; l'orgueil était le péché où il retombait le plus souvent. Quand il rencontrait sur sa route des hommes comme Luther, il est juste de remarquer qu'il s'inclinait; mais, quand, par hasard ou par bonheur, il trouvait embarrassant son chemin un de ces théologiens qui s'appelaient Osiander, alors il était d'une impertinence bouffonne.

Osiander lui reprochait, dans un triste pamphlet dont le titre même est oublié[2], d'avoir pris le nom de Jean Eck pour remplacer celui de Mayer, qu'il portait autrefois.

« Vraiment, répond le professeur, ce Mayer, que les papistes s'obstinent à nommer Eck, mais les papes ne l'appellent pas autrement. Voici des lettres de cardinaux, d'évêques, d'archevêques, d'empereurs, de rois, de princes, avec la suscription : au docteur Eckius, à Ingolstadt. Jean-Michel Mayer von Eck était mon père, qui pendant trois ans fut bailli d'Eck. Le fils a étudié trois ans le droit sous d'illustres maîtres : Ange de Besuzio, Paul de Citadinis, Ulrich Zasius, la lumière du droit, *lucerna juris*, Blasius Eichhorn, Sonnenberg et d'autres. Voyons donc, Hosandérie, dis-moi un peu les noms de tes professeurs en théologie : les miens, les voici : Chunrat Summerhat, Wendel Steinbach, Jacques Lemp, Dietrich Sustern, mes professeurs ordinaires; puis Arnold de Tongres, Geor, Northofer, Jean Winckler, Jean Brisgoicus... Qu'as-tu donc écrit, toi? des misères! moi, j'ai traité de la dialectique et de l'éthique d'Aristote, j'ai composé *Chrysopassus de prædestinatione, de Mysticâ theologiâ Dionysii, de Ju-*

[1] Voir la biographie d'Urbanus Regius, dans : Dr. Luther und seine Zeitgenossen, von Th. Effner, t. II, p. 120 et suiv.

[2] Verantwortung des nürnbergischen Catechismi wider den ungelerten, zenkischen Sophisten, Hannsen Mayr von Ingolstadt, der sich lest nennen Johannes Eck. — Andreas Osiander. Nürnberg, 1539, in 4.

ramento; j'ai prêché sur le sacrement de l'autel, sur le Décalogue, j'ai fait de l'exégèse sur les prophéties d'Aggée, de Malachie, sur le premier et le vingtième psaume ; j'ai composé trois livres sur la primauté de saint Pierre, quatre livres sur la pénitence, trois livres sur le sacrifice de la messe, sur les briseurs d'images et sur ton ordination [1]. »

Un homme de cette vanité devait aimer la dispute, et il l'aimait avec passion. C'était un jouteur impitoyable qui n'épargnait à son adversaire ni le sarcasme ni l'insulte ; qui le déchirait jusqu'au sang, et, la lutte finie, chantait lui-même sa gloire à faire mourir de honte ou de ridicule son malencontreux rival. Il avait promené dans une partie de l'Europe son insatiable manie de duel théologique : tout lui était bon pour disputer, la chaire comme la table. En chaire comme à table, il avait une mimique tout italienne ; sans cesse en mouvement, il argumentait avec l'épaule, la tête, la main et les pieds ; beau de style et de science, doué de poumons de Stentor, et d'une mémoire qu'eût enviée Pic de la Mirandole ; une de ces natures, enfin, dont on aime presque autant les défauts que les qualités.

Eck ne ressemblait guère à son rival.

André-Rodolphe Bodenstein était né à Carlstadt en Franconie. Il fit de bonnes études, visita l'Italie, séjourna quelques mois à Rome, vint à Wittemberg, où, après avoir reçu les ordres, il fut nommé successivement archidiacre et chanoine de l'église du château, puis, en 1502, obtint le grade de docteur, et fut choisi pour professer la théologie à l'université fondée par l'électeur Frédéric [2].

[1] Schutzred kindlicher Unschuld wider den Catechisten Andre Hosander und sein Schmachbüchlein, durch D. Johann Ecken zu Ingolstadt, 1540, in-4.

[2] Gottfried Arnold's unpartheyische Kirchen- und Ketzer-Historie, vom Anfang des Neuen Testaments bis auf das Jahr Christi 1683. Frankfurt am Mayn, 1729, 2 vol. gr. in-4, t. I, p. 695. — Hagenbuch, Vorlesungen &c., t. I, p. 204, 205.

Nulle existence de novateur n'offre, comme celle de Carlstadt, d'aussi cruels exemples d'instabilité de fortune. Pendant huit ans de sa vie, l'archidiacre est adulé et fêté; Luther n'a pour lui que de douces paroles : il l'appelle son maître et son ami. En lui dédiant son commentaire sur l'épître aux Galates, il lui donne le titre de théologien illustre [1]. Mélanchthon fait comme Luther : il exalte la science de Carlstadt, qui n'a pas de rival en doctrine et en érudition [2]. Chaque matin, l'archidiacre voit son nom entouré d'auréole dans une lettre que lui montre le moine augustin : on le chante en vers comme en prose.

Mais un jour cette pauvre tête, qui commence à se troubler, n'y peut plus tenir, elle s'égare et se perd. Fou de vanité, Carlstadt veut montrer au monde qu'il est digne de l'encens qu'on brûle pour lui depuis huit ans : il prend la Bible, la lit, se croit illuminé, et a le courage de penser et d'écrire autrement que Luther. Alors ce n'est plus qu'un apostat, qui dans un seul jour perd tous ses titres de gloire. Mélanchthon en fait une sorte de rustre, à qui Dieu a refusé la raison, l'intelligence, la science, et jusqu'aux sens organiques [3]; et Luther, en riant aux éclats, prétend que le lépreux se vante de manger chaque matin à son déjeuner un Saint-Esprit même avec les plumes [4] : c'est la plus hardie, mais non pas la plus cruelle des injures que Luther a prodiguées à son professeur.

[1] ... Dem vornehmsten Vertheidiger der reinen Theologie, seinen *Præceptorem* und ältesten in Christo. — Luther's Werke, t. I, Ep. 84; t. I, Op. lat., p. 385. — Arnold, l. c., t. I, p. 695.

[2] Carlstadt ist ein guter redlicher Mann, und von seltener Gelehrsamkeit, und ist gelehrter als man sie insgemein zu finden pflegt. — Epist. ad auctorem Paralipomen. ad Conrad. Ursperg, p. 476.

[3] Es ist ein wilder Mann gewesen, ohne *sensu communi* und der kaum seine fünf Sinnen brauchen könnet. — Lib. de Sententiis veterum de Cœnâ Domini.

[4] Er wolle gesehen seinen Geist als der aller höchste, der den Heil Geist mit Federn und mit allem gefressen habe. — Op. Luth. Altenb., t. III, p. 41.

Pour nous, qui l'avons étudié sans passion, Carlstadt est un rhéteur bouffi de vanité, amoureux plus encore du bruit que de la gloire, décidé, pour qu'on parle de lui, ne fût-ce qu'une heure de la journée, à soutenir les plus folles imaginations, à monter au besoin sur les tréteaux, afin de vendre à quelques esprits faibles ses rêves de nuit et de jour; tantôt se cramponnant à la lettre, si la lettre peut faire rire, comme dans son exégèse sur le passage du Nouveau Testament : « Allez, quiconque croira et sera baptisé, obtiendra le royaume des cieux, » d'où l'archidiacre tirait la conclusion que la foi doit précéder l'acte baptismal ; tantôt, désertant la lettre pour chercher l'esprit, qui ne le tue pas, mais qui l'immole à la risée des protestants et des catholiques, comme dans son interprétation des paroles de la cène ; tantôt revenant à la lettre, quand son trope a cessé d'amuser le monde théologique, pour crier des petits pâtés dans une misérable bourgade, en portant sur sa poitrine cet arrêt divin dont Dieu frappa nos premiers pères : Tu travailleras à la sueur de ton front. Esprit fantasque, toujours prêt au premier chant du coq à renier son maître, dans le seul espoir qu'on dira dans le monde qu'il vient d'apostasier de nouveau. Du reste, âme sans fiel ni malice, qui ne sut jamais haïr, qui supporta avec courage la misère et l'exil, plus digne enfin de pitié que de colère, et que Geiler, s'il eût vécu quelques années plus tard, n'aurait pas même voulu donner pour pilote à son Navire des Fous, parce que le pilote eût fait échouer le bâtiment sur quelque banc de sable, afin que les côtes de la Baltique retentissent du récit de ce naufrage.

Voilà les deux champions qui partaient, l'un de Wittemberg, l'autre d'Ingolstadt, pour se rencontrer à Leipsick [1].

[1] Consulter sur J. Eck : — Rotmar, Annal. Ingolstadiensis academiæ. — Cornel. Loos Callidii illustrium Germaniæ scriptorum Catalogus qui do-

ctrinâ simul et pietate illustrium vita et operæ celebrantur, quorum potissimùm ope litterarum studia Germaniæ ab an. 1500 usque LXXXI sunt restituta et sacra fidei dogmata à profanis sectariorum novitatibus et ressuscitatis veteribus olim damnatis erroribus vindicata; Moguntiæ, in-8°, 1581. — Christ. Siegm. Liebens, Lebensbeschreibungen der vornehmsten Theologen, so wohl evangelischer als päpstlicher Seite, welche anno 1530 den Reichstag zu Augsburg besucht.

Sur Carlstadt : — Daniel Gerdes, Scrin. antiq. sive Miscell. Grœning, prem. part. du t. I, p. 1-56. — Doct. Andreä Bodenstein, sonst Carlstadt's Leben, in-4, 1710. — Mich. Stricii Dissertatio de Andreâ Bodenstein Carolostadio; Lubecæ, 1708, in-8. — J. Fred. Mayeri Dissertatio de Carolostadio; Halens.

CHAPITRE XVIII

DISPUTE DE LEIPSICK. — ECK ET CARLSTADT.

Luther avant son départ pour Leipsick. — Lettre d'Eck au docteur. — C'est sur la primauté du pape que s'établit la lutte. — Arrivée de Carlstadt et Luther à Leipsick. — Dispositions hostiles des Lipsiens envers les voyageurs. — On convient que les actes de la conférence seront recueillis par des notaires et envoyés à diverses universités. — Commencement de la dispute. — Thèses soutenues par l'archidiacre, qui nie la liberté morale. — L'orateur, accablé par Eck, se retire. — Jugement d'écrivains protestants sur Carlstadt.

On disait que Luther n'oserait pas aller à Leipsick et qu'il avait peur de son rival. « J'irais, dit-il, quand bien même je n'aurais pas l'espoir d'enlacer ce tortueux sophiste, cet homme de bruit et de vanité... Le Christ m'aidera[1]... Le Christ découvrira ses larves, et, comme parle Job, ôtera le voile qui couvre sa figure. Voici des lettres que je vous envoie de cet Eccius, tout bouffi d'orgueil, de ce petit

[1] Ego verò et si non spero me capturum lubricissimum sophistam, deinde clamosum mirè ac fastuosum, tuebor tamen, Christo propitio, mea. — Johanni Lango, 13 mart. — De Wette, t. I, p. 254.

dieu de l'Olympe qui se croit sûr de sa victoire... Vous savez que j'ai affaire à un sophiste frauduleux, superbe, braillard, à double peau, qui veut me commettre en public, et me vouer aux fureurs du pape[1]... Me voilà sous les coups des théologiens, et surtout de ce Dungersheim, taureau, bœuf et âne, et grand mangeur de paille[2].

« C'est nous, Germains[3], qui avons protégé, soutenu les pontifes romains; et, pour prix de nos services, il nous faut supporter leurs menaces, leurs extorsions, leurs vols au pallium et à l'épiscopat ! »

Eck venait d'écrire à Luther :

« Le 22 du mois passé, je vous dis le jour que nous avions fixé pour disputer. Comme Carlstadt n'est plus que votre second, et que vous êtes aujourd'hui l'homme de la lutte, c'est à vous de fixer le jour où elle s'ouvrira[4]. »

Nous nous rappelons l'époque où Luther montait en chaire pour combattre non pas le mérite des indulgences, mais le trafic qu'on en faisait en Allemagne. Ce qu'il semblait demander avec la Saxe et le Wittemberg, c'est qu'on imposât silence à Tetzel et « aux marchands de choses saintes. » Aujourd'hui il ne s'agit plus d'indulgences : l'indulgence a vieilli. Il vient de se mettre en route avec Carlstadt et Mélanchthon pour Leipsick, afin d'y défendre d'autres thèses; par exemple : que l'homme ne peut opérer que le mal; que le juste pèche, même en faisant le bien,

[1] Spalatino, 13 maii. — De Wette, l. c., t. I, p. 262.

[2] Theologi interim me proscindunt, præsertim ille taurus, bos et asinus qui paleas comedit. — Lango, 18 mart. — De Wette, l. c , t. I, p. 255.

[3] Nos Germani tantùm, accepto imperio, Romanos pontifices stabilivimus, quantùm potuimus. Ideò in pœnam rursùs eos passi sumus dirarum tortores, et vexatores et nunc palliorum et episcopatuum exhaustores. — Spalatino, maii. — De Wette, l. c., t. I, p. 263.

[4] Ich habe den 22sten Tag des Brachmonats bestiemt, an welchem wir den Anfang zur Disputation machen wollen. Weil nun Carlstadt euer Vorfechter ist, ihr aber der Prinzipal seyd,... deshalben will es sich geziemen, daß ihr selbst dahin kommt. — Riederers Nachricht zur Kirchengeschichte, p. 48, 178.

que le purgatoire ne saurait se prouver par l'Écriture; que la pénitence doit commencer toujours par l'amour et jamais par la crainte; et enfin que la primauté du pape est de droit humain et non de droit divin[1].

Si Luther triomphe à Leipsick, il n'y a plus de papauté : car ôtez à la papauté son origine divine, ce n'est plus qu'un pouvoir humain, qui participe de la nature des œuvres terrestres, changeant avec le temps, infirme, caduc, et mourant de vieillesse[2]. Si l'homme l'a fait, l'homme peut le défaire. Sans cette nuée lumineuse où elle cache sa tête, qu'est-ce donc que la papauté? Une couronne comme celle des autres rois, dont le peuple se joue dans sa colère, et qu'il transporte à son gré sur le front de qui bon lui semble; un morceau de parchemin qu'il a donné et qu'il reprend! Si la primauté du pape n'était que de transmission humaine, il y a longtemps que l'édifice catholique serait ruiné. Dans le temps d'épreuve et de persécution, sur qui le chrétien jettera-t-il ses regards, quand il veut savoir s'il souffre, s'il combat, s'il meurt pour la vérité? — Sur son évêque? Mais si, comme au temps de la réforme, cet évêque a failli, s'il a déserté le dogme pour embrasser les nouveautés de Carlstadt, de Storch, de Munzer, que fera-t-il? Que la papauté soit la fille du Christ, vivante sur cette terre jusqu'à la fin des siècles, alors son œil ne peut pas plus se tromper que sa foi.



Nous disons sur son évêque, parce que Luther tient encore à la hiérarchie; mais, quand il soutiendra que nous sommes tous prêtres, à qui donc l'âme dans le doute en appellerait-elle? Évidemment à elle seule, c'est-à-dire que le doute invoquerait le doute.

[1] Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I. — Hagenbach, Vorlesungen &c, t. I.

[2] C'est bien ainsi que Luther entendait la puissance pontificale. Ego istam pontificiam potestatem inter eas res numero, quæ sunt neutrales, ut divitiæ, sanitas, et alia temporalia. — Spalatino. — De Wette, t. I, p. 264.

C'était sur une grave question que le chancelier d'Ingolstadt, avec une rare habileté, voulait attirer les débats. La papauté allait donc être livrée à des disputes d'école, et dans ses attributs en quelque sorte mystérieux, qu'aucune voix depuis longtemps n'avait été tentée de nier. Luther avait deviné la pensée de son adversaire et le piége qu'il tendait. S'il admettait le dogme de la transmission divine dans la personne de Pierre et de ses successeurs, la dispute était close; il ne lui restait plus qu'à rentrer dans le cloître. La personnification du Christ dans son vicaire impliquait nécessairement l'infaillibilité du pape : or Léon X était le légitime successeur des apôtres, et Léon X avait condamné l'hérésie luthérienne sur les indulgences, dans une bulle en date du 9 novembre 1518[1]. Mais, s'il niait cette émanation spirituelle, il se séparait, et d'un seul coup, de l'Église, et perdait beaucoup de grands seigneurs qui avaient intérêt à ménager Rome, beaucoup d'âmes flottantes dont il chagrinait les croyances, beaucoup de prélats qui aimaient en lui sa vaste science, et jusqu'à des cardinaux, qui, au delà des Alpes, ne prononçaient son nom qu'avec une sorte d'admiration. On voit à chaque page de sa correspondance, surtout avec ses amis, combien cette discussion à venir le tourmentait, et tout ce qu'il eût fait pour l'écarter. « En vérité, dit-il à Spalatin, que je voudrais être ailleurs! je vomirais tout ce que j'ai sur le cœur contre Rome, ou plutôt contre cette Babylone dévastatrice de l'Eglise et de l'Écriture; mon ami, on ne peut parler d'Écriture ou d'Église sans offenser cette bête féroce[2]. » Spalatin redoutait lui-même ce duel, et était

[1] Roscoë l'a donnée t. III, p. 507. Il a raison de remarquer, t. III, p. 178, que Léon X, au lieu d'avoir recours d'abord à l'excommunication, voulut mettre à l'épreuve la sincérité de Luther en publiant une bulle où il déclare que le pape, en qualité de successeur de saint Pierre et de vicaire de Jésus-Christ sur la terre, a le droit d'accorder des indulgences.

[2] Quæ, si alibi essem, evomerem in vastatricem Scripturæ et Ecclesiæ

impatient de connaître les arguments dont se servirait Luther; mais Luther ne satisfait qu'en partie aux désirs de son ami; — « non pas, dit-il, que je craigne de vous confier les secrets de mon âme, mais parce que le Seigneur ne souffre pas qu'on révèle ses desseins, ainsi que le dit Isaïe : *In novissimis intelligetis consilium ejus*[1]. »

Il y avait dans cette lutte quelque chose de trop merveilleux pour que l'âme du moine n'en fût pas saisie d'émotion. Ce pauvre cénobite, qui se confond en remercîments pour dix misérables florins que lui a prêtés Spalatin, le voilà dans la docte Leipsick, disputant avec Eccius, un des plus grands théologiens de l'époque, sur l'origine de la papauté, alors représentée par ce brillant Médicis, le Mécène et l'ami des lettrés! Léon X et sa tiare entre Eck et Luther! Eck qui la contemple avec respect, et Luther qui la regarde dédaigneusement, le sourire sur les lèvres.

S'il faut en croire le théologien d'Ingolstadt, Luther fit son entrée à Leipsick dans un appareil militaire, sur un char découvert, assis entre Mélanchthon et Carlstadt, et suivi de deux cents étudiants de Wittemberg, de quatre docteurs, de trois licenciés, d'un grand nombre de maîtres, de nombreux disciples, des théologiens Lange et Egranus, de schismatiques, de hussites, qui voyaient en lui un nouveau Jean Huss. Eck était parti d'Ingolstadt pour arriver à la ville ducale, accompagné d'un seul serviteur[2].

Les peuples n'étaient pas encore accoutumés à voir bafouer la théocratie en plein théâtre. A Leipsick on comprit que Luther, en se défendant de toute pensée de révolte, venait pour faire de la papauté ce qu'il avait fait des indul-

Romam, meliùs Babylonem Non potest Scripturæ et Ecclesiæ veritas tractari, mi Spalatine, nisi hæc bellua offendatur. — Spalatino, sub fine maii. — De Wette, t. I, p. 260.

[1] Spalatino, sub fine maii. — De Wette, l. c., t. I, p. 262.

[2] Chrit. Huber, Hist Martini Lutheri, in-4. Ingolstadt, 1582, p. 30.

gences. A son arrivée, les Lipsiens vinrent offrir à Luther, selon la coutume, le vin de l'hospitalité; mais là se borna leur politesse; ils ne le visitèrent pas, ils ne l'invitèrent pas à souper; ils ne se découvrirent pas même sur son passage; tandis qu'ils s'épuisèrent en respects pour son rival, auquel ils donnèrent un fort beau manteau, et qu'ils accompagnèrent à cheval à toutes les promenades. Le prince électeur envoya à Luther un cerf, à Carlstadt une biche pour fêter leur bienvenue.

Au moment de l'entrée des voyageurs à Leipsick, on affichait aux portes des églises un ordre de l'évêque de Mersebourg, Ernest-Adolphe d'Anhalt, qui, en sa qualité de chancelier de l'université de Leipsick, défendait toute espèce de dispute sur des matières religieuses; mais le duc Georges ne voulut pas qu'on eût égard au mandement de l'évêque, et menaça de la prison quiconque mettrait empêchement à la réunion projetée[1].

Par ordre de Sa Grâce, on avait préparé, dans le château de Pleissenbourg[2], une vaste salle pour le tournoi théologique. Elle était ornée magnifiquement et tendue de tapis. Deux chaires s'élevaient en face l'une de l'autre, sur lesquelles étaient représentés les deux chevaliers saint Martin et saint Georges[3].

Le dimanche 26 juin, il y eut au Pleissenbourg une réunion préparatoire, où assistèrent les commissaires ducaux, César Pflug, chevalier et chancelier, et Jean Kuchel, secrétaire du prince Georges de Wiedebach, gouverneur du château. Il fut arrêté que les actes de la dispute seraient recueillis et soumis à l'examen de diverses universités, et qu'aucune des parties ne pourrait les publier[4].

[1] Luther's sämmtliche Werke. Halle (Walch), t. XV, p. 1281.
[2] Gretschel, Leipzig und seine Umgebungen, p. 87.
[3] Ranke, l. c., t. I, p. 411.
[4] Vogel's Leipziger Annal., p 97.

Soixante-seize hommes d'armes devaient rester aux portes du château jusqu'à la fin de la conférence, pour préserver les théologiens de toute insulte.

Le lundi 27, à sept heures du matin, les trois champions et leurs tenants se réunirent dans la salle du collége des princes, et furent harangués par Simon Pistorius, professeur ordinaire de la faculte de droit. Ils partirent de là pour se rendre à l'église Saint-Thomas[1]. Après avoir entendu une messe en musique, ils prirent le chemin du château, où les attendaient le prince Jean, le prince Georges d'Anhalt et d'autres grands seigneurs[2].

Pierre Mosellanus, professeur de littérature grecque, ouvrit la séance au nom du duc Georges, dans un discours où il prit soin de recommander aux théologiens la modération dans le langage, la probité dans la citation des textes, la charité dans la discussion. Le discours dura plus de deux heures[3].

Quand Mosellanus eut cessé de parler, l'assemblée se retira pour aller dîner.

A deux heures, la dispute commença par le libre arbitre. Carlstadt parla le premier, après qu'il eut fait, à la demande d'Eck, une profession de foi catholique, et de soumission à l'Église romaine.

Il est aisé de voir, en lisant la thèse soutenue par Luther, que le maître ne faisait que répéter la leçon de son élève[4]. En effet, l'archidiacre établissait comme Luther que

[1] Lingke, l. c., p. 62.

[2] Vogel's Leipziger Annal., p. 97.

[3] Luther's Werke. Halle, t. XV, p. 999-1015.

[4] Nonne omne peccatum est omninò mortale ex naturà suà, solà autem misericordià Dei veniale? Nonne omne peccatum est contra legem Dei? At contra legem Dei esse, jam gravissimum est, quantùm in ipso est. Necesse est enim perpetuò separari à Deo, quidquid quodcunque contra legem Dei est, quum nihil inquinatum intraturum sit in regnum cœlorum... Propositionem Eccianam esse erroneam et impiam, quum negat justum in omni opere bono peccare, affirmo. aut justum peccare mortaliter, aut peccatum

l'homme, depuis le péché originel, ne possède pas même une ombre de liberté; que les actes qu'il a l'orgueil de regarder comme la manifestation de sa volonté n'ont que le voile de la spontanéité; que sous la main de Dieu l'homme marche, s'arrête ou recule fatalement; que le mot de liberté, que l'école a fait si fastueusement retentir, ne se trouve pas dans l'Écriture, qu'il est né dans le cerveau de quelques-uns de ces sophistes qu'on a nommés scolastiques: à l'entendre, le dogme du libre arbitre ne pouvait se vanter que de deux ou trois siècles d'antiquité.

A l'honneur des Lipsiens, il faut dire que la thèse désolante de Carlstadt fut accueillie par des sourires d'incrédulité; pas un des auditeurs ne voulant ressembler à cet homme-machine, créé non pas à l'image de Dieu, mais à celle de l'archidiacre.

Puis vint la question de l'œuvre, qui, bonne ou mauvaise, était, suivant Carlstadt, toujours une offense à Dieu. Le brillant professeur d'Ingolstadt démontra, aux applaudissements de l'assemblée, que cette doctrine offensait à la fois Dieu et la créature. Il invoquait le sang du Golgotha et demandait pour qui donc il avait coulé, si l'homme pèche toujours, même quand il le recueille pour l'adorer.

Par malheur pour Carlstadt, il avait été décidé que la lutte serait toute verbale et qu'aucun des athlètes n'apporterait avec lui de livres[1]. Or l'archidiacre, qui n'avait étudié la matière qu'il discutait qu'imparfaitement, et dont

in baptisato remanere. — Resolutiones super tredecim propositionibus Lipsiæ disputatis, in-8, 1519.

[1] C'est du moins ce qu'affirme Luther : Carlstadius noster secum libros attulerat. Quum sit honestissima disputandi et tutissima, ex præsentibus libris loca ostendere et dicta vel probare vel refutare, magno tumultu hoc Eccius noster detrectavit. — Epistola D. Martini Lutheri ad Georgium Spalatinum de disputatione suâ. — L'ouvrage original, grand in-8°, lettres gothiques, se termine ainsi :

..... Præsens malè judicat ætas;
Judicium melius posteritatis erit.

la mémoire était aussi malheureuse qu'infidèle, cherchait ses textes tantôt sur le plafond de la salle, tantôt dans l'œil de ses amis, et quelquefois sur son front couvert d'une froide sueur, et, ne les trouvant nulle part, demandait miséricorde et répit jusqu'au lendemain.

Le lendemain, le soleil en se levant inondait de ses rayons la vaste salle du Pleissenbourg, mais ne pouvait arriver jusqu'au cerveau du malheureux archidiacre. Jamais défaite ne fut plus humiliante[1].

[1] Les protestants en conviennent... Carlstadt hatte es sich nicht nehmen lassen, zuerst zu disputiren, trug er wenig Ruhm davon. — Ranke, l. c., t. I, p. 411. — « Carlstadt et Eck disputèrent sur le libre arbitre : l'archidiacre niait, comme Luther, la liberté humaine, opinion aussi fausse qu'offensante pour le sens commun. Lorsqu'il eut été battu par Eck, qui lui était si supérieur par le talent de la parole, et parce qu'il avait pour lui le bon sens et l'autorité, la lutte recommença. » (Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 43-54.)

CHAPITRE XIX

DISPUTE DE LEIPSICK : ECK ET LUTHER.

— 1519 —

Renouvellement des débats. — La primauté divine ou humaine du pape. — Argument de Luther. — Combattu par Eck. — Où Luther l'avait pris. — Eck prouve que l'opinion de son rival était celle de Jean Huss et des Bohémiens. — Luther repousse d'abord toute communauté d'idées avec l'hérésiarque. — Mais, pressé par son adversaire, il finit par confesser que, parmi les articles de la confession de Huss condamnés à Constance, il en était d'orthodoxes. — Un concile général a donc pu se tromper. — Parti que le docteur Eck tire de cet aveu. — Physionomie de l'assemblée réunie à Leipsick. — Portrait des trois rivaux. — Luther déserte la dispute. — État de son âme.

Carlstadt avait besoin de repos. Le 4 juillet, Luther parut en chaire : le docteur d'Ingolstadt venait de mettre en cause la papauté. De ce passage de saint Matthieu : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, » Eck faisait découler l'origine divine de la papauté. Si les évêques sont les successeurs des apôtres, et Luther ne rejetait pas encore cette marque extérieure de la véritable Église, il s'ensuit que l'ordre hiérarchique est de droit divin, et que le pape en est le chef visible.

Luther répondait : *Tu es Pierre*, s'adresse à l'apôtre; *Et sur cette pierre je bâtirai mon Église* [1], à la personne même du Christ. Il reconnaissait la primauté du pape, mais il niait que cette primauté fût de droit divin, c'est-à-dire qu'il rejetait implicitement la visibilité de l'Église.

Il est manifeste, en effet, que si la parole du Christ ne se rapporte pas à l'apôtre, il n'y a plus d'alliance vivante entre le Christ et son vicaire, et que, sans un chef extérieur dont le pouvoir émane de Dieu, il n'y a pas d'Église visible. Un esprit aussi lumineux que le docteur d'Ingolstadt vit sur-le-champ que son adversaire ressuscitait une des hérésies de Jean Huss, et, avec une joie maligne qu'il sut mal dissimuler, il dit en riant qu'il connaissait parfaitement la source où Luther était allé s'inspirer.

« Où donc? demanda Luther [2].

— Eh! mais dans les œuvres de Jean Huss. Et voilà les Bohémiens bien fiers d'avoir trouvé un auxiliaire sous la robe d'un augustin.

— Vous m'offensez, lui dit Luther; j'ai toujours regardé les Bohémiens comme des perturbateurs de l'Église [3]. »

Eck se mit alors à citer la proposition de Jean Huss, condamnée par le concile de Constance : c'était mot pour mot celle de Luther.

Luther parut se recueillir : qu'allait-il répondre? Tout le monde était dans l'attente.

L'œil fixé fièrement sur son rival, Luther en haussant la voix s'écria que, parmi les propositions condamnées par le concile de Constance, il y en avait de véritablement évangéliques [4].

[1] Menzel, Neuere Geschichte, t. I, p. 43-54.

[2] Ranke, l. c., t. I, p. 416. — Menzel, l. c., t. I, p. 43-54.

[3] Iniquè fecisse Bohemos quòd ab Ecclesiæ communione discesserint, eamque ob causam sibi invisos semper fuisse. — Ulenberg, l. c., p. 52.

[4] Er wagte zu sagen, unter den Artikeln des Johann Huß, welche das Verdam-

Ce fut un silence général, que le duc Georges interrompit en disant d'une voix colère et la main tendue en signe de menace : « Mais c'est donc la peste[1] ! »

Eck se redressa tout fier de son triomphe, et, s'adressant d'une voix caressante à son adversaire : « Est-il possible, demanda-t-il, que Luther condamne ainsi un concile général? Vraiment nous ne pensons pas que Leurs Grâces les princes électeurs de la Saxe aient pu lui permettre d'outrager à ce point les décisions de l'Église.

— Mais, reprit Luther en croyant expliquer sa pensée, le concile de Constance n'a pas condamné comme hérétiques toutes les propositions de Jean Huss. » Et il se mit à en citer, qu'il disait trouver dans saint Augustin.

« Non, non, reprit Eck en s'échauffant, point de distinction : la lettre et l'esprit, tout a été condamné; le concile n'a pu se tromper.

— Ni dresser, sans doute, ajouta Luther, un nouvel article de foi ; et comment me prouverez-vous qu'un concile ne peut pas se tromper?

— Ah! cher père, s'écria le docteur Eck, que dites-vous là? un concile régulièrement assemblé qui peut se tromper! Mais cela sent le païen ! »

La dispute, bien qu'elle fût reprise, mais sur d'autres matières, était finie; la victoire était au professeur d'Ingolstadt, qui venait de forcer son adversaire à répudier l'enseignement universel de l'Église. Luther n'était plus catholique.

Aussi le duc Georges de Saxe, au moment de quitter la salle des conférences, dit-il assez haut pour que Luther l'entendît :

« Petit-fils de Podiebrad, roi des Hussites, Georges de

mungsurtheil des Conciliums zu Costnitz verzeichne, seyen einige grundchristliche und evangelische. — Ranke, l. c., t. I, p. 416.

[1] Das walt die Sucht. — Walch, t. XV, p. 1400.

Saxe connaît trop bien l'histoire récente de sa famille maternelle pour recommencer un nouveau schisme [1]. »

Luther, qui avait intérêt à protester contre le nom de Hussite, abhorré à Leipsick, balbutia quelques mots en faveur de son orthodoxie.

« En finissant, je répète, dit-il, ce que je disais au début de la dispute : oui, je confesse et défends la primauté du pape, mais primauté de droit humain. De la primauté divine aucun Père de l'ancienne Église n'a voulu faire un dogme de foi [2]. »

Mais Luther, qui s'était vanté plus d'une fois, dans le cours de ce duel, de dire tout ce qu'il avait sur le cœur, était-il fidèle à son serment ? Ses lettres et ses écrits nombreux nous restent. Avant comme après les débats, le pape n'était à ses yeux que l'Antechrist.

Quelle est donc cette primauté qu'il confesse et défend ? la primauté du mauvais ange.

Après trois siècles, on peut réveiller ces deux grandes ombres qui si longtemps restèrent aux prises à Leipsick. L'une, si elle revenait à la lumière, ne défendrait pas sa cause par d'autres arguments. Elle trouverait cette Église, pour laquelle elle avait lutté avec tant de gloire, debout; et, si elle jetait ses regards sur la chaire de saint Pierre, alors si violemment menacée, elle la verrait radieuse de vie et de jeunesse. L'autre, au contraire, chercherait et ne pourrait retrouver son œuvre, tant elle a été défigurée par ceux qui se nomment encore ses disciples : elle ne reconnaîtrait plus sa doctrine, à son tour étouffée sous l'exégèse, ni sa symbolique, que l'école réformée a répudiée, ou dont elle retran-

[1] Als Enkel des Hussitenkönigs Podiebrad hatte Georg in der Geschichte seines mütterlichen Stammes die Wirkungen einer Kirchenspaltung viel zu nahe gehabt, um vor derselben nicht zu erschrecken. — Menzel, l. c., t. I, p. 43-54.

[2] In fine repeto quæ in principio dixi : Me prorsus confiteri et tueri primatum romani pont. — Resolutiones, etc. Wittemb., 1519.

che chaque jour quelque lettre nouvelle. Qui donc oserait enseigner aujourd'hui que l'homme est un automate?

Assis sur les débris de cet édifice, champ clos du duel théologique[1], on peut les relever en pensée; à cette longue salle de conférences, où s'était réuni tout ce que la Misnie avait d'hommes illustres, rendre ses bancs remplis d'écoliers, ses deux chaires, dont quelques parcelles existent encore conservées sous verre. Grâce aux actes publiés par les deux partis, tout le jeu de la scène et la scène elle-même peuvent être reconstitués. — Voici le pupitre où Carlstadt avait entassé les volumineux écrits d'Augustin, d'Origène, de Scot, de Capréolus, qu'on ne lui permit pas d'ouvrir, à son grand mécontentement. Au milieu de la salle est le fauteuil doré où s'assit constamment le duc Georges de Saxe, qui, selon Érasme, dit le mot le plus profond qu'on eût prononcé dans la dispute : « Que le pouvoir du pape soit ou non de droit divin, il existe, cela suffit[2]. » Noble prince, qui reçut trois fois à sa table Luther; et, le repas fini, prit à part le docteur, et tâcha de le ramener, au nom de cette vieille Allemagne, à tous deux si chère[3]. A côté, à droite du duc, vous apercevez, dans leur costume scientifique, le neveu de Reuchlin, des licenciés en théologie, et des docteurs en droit que Luther voulut amener avec lui, et qui, s'il faut en croire Eck, que son adversaire n'a pas contredit[4], battent des mains au moindre mot de leur maître.

[1] On le connaît encore à Leipsick sous le nom du petit ou du vieux Pleissenbourg, n° 678, sur les bords de la rivière.

[2] Erasmi Epist., lib. XIII, ep. 19.

[3] Invitavit aliquando ad prandium, quumque mensa remota esset, Lutherum à reliquis duxit seorsim, eumque perbenignè monuit, Bohemos lectis ipsius libellis in erroribus confirmari. — Ulenberg, l. c., p. 57. — Lingke, l. c., p. 66.

[4] Eck rendit compte de la dispute de Leipsick. Son récit est accompagné d'une lettre au révérend père Hochstraët. — Op. Lutheri, t. I, p. 302, 343. Jenæ, 1612. Cette lettre est un modèle d'urbanité; pas une injure, pas un seul mot d'amertume. C'est là qu'il se plaint du bruit que faisaient les

Dans toute la périmétrie de la salle sont les membres des facultés de théologie et de droit de Leipsick et de Cologne, qui seront appelées bientôt à juger elles-mêmes la doctrine de Luther : — théologastres, sentine et écume de l'école, sophistes au gros ventre [1], dont Luther, avant d'entrer en lice, a salué les lumières. Parmi ces docteurs de la loi, vous reconnaissez aisément, à sa barbe blanche et à son front plissé, beau témoignage d'une vie usée dans l'étude, le vieil Hochstraët, qui n'a pas voulu céder aux cajoleries du moine de Wittemberg, et qui restera jusqu'à la fin fidèle à sa foi ; — cet âne, ainsi que le nomme Luther, qu'Érasme nous représente plein d'amour pour les belles-lettres, et respirant dans ses écrits l'antiquité et tous ses charmes [2]. Emser, canoniste célèbre, qui est assis à côté du duc Georges, a habilement flairé du Jean Huss [3] dans les thèses de Wittemberg. Cette révélation a mis en fureur le docteur, qui s'est vengé en comparant son adversaire à

amis de Luther, tandis que lui était venu seul, confiant dans la cause qu'il défendait.

Une polémique s'établit ensuite entre Eck et Carlstadt : l'archidiacre avait d'abord intitulé son ouvrage : Contra brutissimum asinum et assertum doctorculum. Ce titre déplut à Luther. — Georg. Spalatino, 20 nov. 1520.

[1] Ventrosi sophistæ. — Georg. Spalatino, 20 nov. 1519.

[2] Nam literarum nostrarum avidissimum esse te, vel tua scripta, palàm clamitant. — Ep. Erasmi, ep. 19, lib. XVI.

[3] Luther repoussa comme une injure la comparaison qu'on établissait entre divers points de sa doctrine et les articles tirés des livres du prêtre de Bohême. Quelques semaines ne s'étaient pas passées qu'il revenait sur le compte de Jean Huss, et se montrait joyeux qu'on eût l'idée de réimprimer ses écrits et de les répandre. — Spalatino, 19 mart. 1520. — Plus tard, Huss, à ses yeux, était un martyr. Emser répondit à Luther dans un livre intitulé : A venatione Lutherianâ Ægocerotis assertio. C'était toujours en latin, comme on voit, que se continuait la polémique religieuse, et les théologiens catholiques ne repoussaient pas la langue latine pour se défendre. Nous lisons cependant dans une lettre de Luther à Spalatin du 7 décembre 1519 : Tessaradecada meam nondum scio an edam, præsertim latinè, quum id genus scriptionis quod Christum sapit, sophistis sit odiosissimum. Eck parlait allemand et latin... « Eck vient de cracher au visage du prince un chaos de salive, *vernaculè.* » — A. J. Lange, 18 déc. 1519.

un éléphant en couche. Tout autour de la salle, dans un rayon qui va se brisant comme l'amphithéâtre des anciens, dont il imite assez bien la forme, sont de grossiers bancs de bois élevés à la hâte, trône de quelques centaines d'écoliers de diverses facultés, qui se sont inclinés quand on a annoncé l'apparition de Luther. Pour ces jeunes imaginations gâtées par la lecture des écrivains païens de l'ancienne Rome, Luther, c'est Hermann venu pour délivrer sa patrie de la tyrannie papale. Ce peuple imberbe, quand viendra le moment d'agir, servira plus efficacement qu'on ne pense les intérêts du novateur. Il brûlera la bulle et fera des feux de joie des décisions pontificales. Ces écoliers doivent de la reconnaissance à Luther, qui a ruiné la théologie, et c'est un service qu'ils n'oublieront pas. Plusieurs déjà ont jeté leurs livres et leurs cahiers, pour lire et étudier le seul livre qu'il vante, la Bible. La plupart sont venus de Wittemberg tout exprès pour accompagner leur maître, qu'ils attendent au sortir du palais et qu'ils soutiennent de leurs regards et de leurs applaudissements. La nuit venue, ils se rassemblent devant le couvent qu'habite le professeur d'Ingolstadt, et crient : *Pereat Eccius, vivat Luther!* Puis ils retournent au logis en chantant le refrain de Hessus Éobanus :

O monachi, vestri stomachi sunt amphora Bacchi,

et glissent sous la porte des monastères des feuilles de papier où le Bavarois est menacé du poignard. Sans les précautions qu'a prises le duc Georges, le chancelier ne serait peut-être pas sorti vivant de Leipsick[1].

Quelques têtes caduques, quelques barbes grisonnantes,

[1] Arnold, Kirchen- und Ketzerhistorie, part. II, p. 514. — Arnold est un écrivain de la réforme. Voyez encore Auserlesene Merkwürdigkeiten von alten und neuen Theologischen. Augsburg, 1750, IIIe partie, p. 279. — Menzel, Neuere Geschichte, t. I.

apparaissent çà et là au milieu de ce cercle mouvant d'écoliers. Ce sont deux ou trois prêtres bohêmes, qui ont conservé un culte pour Jean Huss, leur grand apôtre, et qui sont venus à cette dispute parce qu'on leur a dit que Luther y défendrait la communion sous les deux espèces. Louvain a envoyé à ce congrès théologique ce qu'il possède de professeurs éclairés : Jacques Ceratinus, un des humanistes les plus distingués de l'époque; Hermann, habile à former l'esprit et le cœur de la jeunesse; Adrien Suesionius, canoniste, philologue et jurisconsulte; Rogerus Rescius, professeur de grec, véritable puits de science; Conrad Goclenius, aussi docte qu'infatigable au travail ; Adrien Barlandus, qu'on prendrait pour Cicéron lorsqu'il improvise en latin; Melchior, qui porte deux couronnes sur le front, science et vertu [1].

Leipsick est représenté par Jean Cellarius, professeur d'hébreu [2]; par Georges Rhau, chantre à Saint-Thomas, et qui se fit plus tard imprimeur, pour répandre les pamphlets de Luther [3]; par Jean Poliander, qui trahit Eck, son ami, et passa dans le camp luthérien [4]; par Simon Pistorius, le juriste [5]; par Henri Stromer d'Auerbach, professeur de thérapeutique [6]; par Breitenbach et Henri Schleinitz, conseillers du duc Georges [7].

Par intervalles on aperçoit entrer ou sortir quelques prêtres de Leipsick, admirateurs d'Eck, qui passent en jetant sur Luther un regard de colère, et « tout prêts à donner l'absolution à qui le tuerait [8]; » ou des desservants de Saint-

[1] Epist. Erasmi, lib. XVII, ep. 12.
[2] Löscher, Ref. Act., t. III, p. 232.
[3] Walther's ergänzte Nachricht, t. I, p. 72.
[4] Dav. Pfeiffer, Lipsia, p. 356.
[5] Albini, Meißnisches Landbuch, p. 38.
[6] Hoffmann's Refor. Hist. von Leipzig, p. 428.
[7] Luther's sämmtliche Werke. Halle, t. XXI, p. 652.
[8] Hâc horâ mihi Philippus refert sacerdotes Lipsenses, adeò cum Emsero

Paul, qui, au bruit que Luther doit visiter leur église, se sont hâtés de cacher dans la sacristie le saint sacrement et les reliques des saints[1]. A droite du Saxon, vous voyez cette figure empreinte d'une double mélancolie, ce front si blanc où se jouent de si beaux cheveux, cet œil à demi baissé, et qui ne se relève que pour s'attacher avec une curieuse inquiétude sur Eck quand il monte en chaire, ou sur son maître impatient: c'est Mélanchthon, Philippe Schwartzerde, l'ennemi le plus redoutable du diable et de la théologie scolastique[2]. » Il eût voulu, comme l'évêque de Mersebourg, Ernest-Adolphe d'Anhalt, éviter ces disputes, qui n'avancent guère le règne du Seigneur; « car, disait-il, l'Esprit de Dieu, pour se révéler à l'âme, choisit de doux silences, amoureux qu'il est, non pas d'un vain bruit, mais de la charité qui fuit les regards; c'est l'épouse qui n'attend pas son époux devant les portiques, mais qui se cache pour l'introduire dans le sanctuaire de la paix, dans la maison de sa mère; c'est le rayon divin qui ne vient nous illuminer que lorsque notre cœur est pur de toute souillure et de tout désir de gloire[3]. » Il ne rompit pas le silence une seule fois pendant le cours de la dispute. Parfois pourtant il se penchait sur l'épaule de Luther, peut-être pour souffler à son maître quelque texte oublié; mais il se relevait bien vite à la voix stridente d'Eck, qui lui criait: « Tais-toi, Philippe, occupe-toi de ta grammaire: *tace, Philippe, et tua studia cura*[4]. » Son œil suivait avec amour le moindre geste de son maître. Mais il ne se montra point injuste

in me insanire, ut sine peccato esse eum censeant qui me interfecerit. — Spalatino, 25 déc.

[1] Lingke, l. c., p. 65.

[2] Spalatino, 21 déc.

[3] Sua enim silentia amat Spiritus, per quæ nobis illabitur, seque insinuat cupidus non gloriæ, sed cognoscendæ veritatis. — Epistola Philippi Melanchthonis de lipsicâ disputatione, ad amicum quemdam, t. I. p. 303, Opera Luth.

[4] Effner, l. c., p 264.

envers le chancelier; et plus d'une fois, séduit par l'éloquence entraînante du théologien catholique, il dut mêler ses applaudissements à ceux des spectateurs [1]; même, la dispute finie, il ne savait à qui donner la victoire [2]. Comme Mélanchthon, Érasme se sentait charmé quand Eck lui écrivait : « Tu ne m'en voudras pas, tu me remercieras, j'en suis sûr, moi, ton élève, moi, dont l'enfance fut bercée par tes adages, si je t'ai dit sans fard les calomnies imaginées par tes ennemis. Non, tu ne saurais m'en vouloir, pas plus que lorsque tu m'entendras te proclamer l'astre de la dialectique, le phénix des écrivains de notre siècle. Pardonne, mon cher Érasme, à ce style sans grâce. Vois-tu, comme le caméléon qui se teint de la couleur qu'il touche, moi qui vis avec des barbares, je gagne leur barbarie, je me souille de leur souillure. Vis heureux, vis glorieux, toi l'ornement de notre âge. Je dirai que tu m'aimes si tu me réponds. » Et voilà cet Eck que Luther nommait un sycophante. Il y a dans cette lettre à Érasme un parfum d'antiquité, un choix d'expressions, une grâce de style, une harmonie de périodes, qu'aucune traduction n'essayerait de reproduire; après l'avoir lue, on est tenté, comme Érasme, de placer une couronne de chêne sur le front du théologien.

Nous connaissons l'archidiacre de l'église de Tous-les-Saints. Mélanchthon affirme que Carlstadt montra dans la

[1] Cæterùm apud nos magnæ admirationi plerisque fuit Eccius ob varias ingenii dotes. — Oper. Luth., t. I, p. 345.

L'éloge que Menzel, l'historien, fait du professeur d'Ingolstadt, mérite d'être cité : — Zu Ende des Jahres 1518 hatte Johann Eck als mehrfacher Sieger in Disputationen berühmt, und nicht mit gemeiner Belesenheit in den Kirchenvätern und Kanonisten, Fertigkeit im lateinischen Ausdruck und Gewandtheit in den Künsten der Rede-Kunst begabt, zu Wittenberg eine Disputation mit And. Carlstadt verabredet. — Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 43-51.

[2] Quorsùm inclinarint res, mihi sanè non est in proclivi judicare..... non pronuntio uter vicerit. — Defensio Melanchthonis contra Eccium, epist. 106.

dispute le talent d'un orateur, la dextérité et l'érudition d'un théologien [1]. Il est permis de croire que le témoin n'écoutait alors que les inspirations de l'amitié, ou qu'il cédera à de funestes préventions quand deux ans plus tard il nous représentera Carlstadt comme une espèce d'homme des champs, sans esprit, sans science, sans étincelle divine [2].

Amsdorf et Mosellanus, deux amis enthousiastes de Luther, assistaient à la dispute.

Amsdorf prétend que c'était pour les Lipsiens une lutte de poumons et de gosier plutôt que de science et de raison. « Comme Eck criait plus fort et parlait plus haut que ses adversaires, il était toujours sûr d'être applaudi. »

Mosellanus, qui présida la dispute, a peint la forme extérieure des trois athlètes.

« Martin est d'une taille moyenne, tellement amaigri par les soucis et les veilles, qu'en le regardant de près on pourrait compter ses côtes. Il a la voix douce et sonore, une grande érudition, et une science si merveilleuse des saintes Écritures, qu'il les sait presque par cœur, de grec et de latin assez pour juger de toute espèce d'exégèse biblique. Dans la conversation, il est abondant et varié, c'est une forêt de mots et de choses; il est souple, poli, jamais pédant. En société, c'est un conteur agréable, alerte et éveillé; vous ne devineriez jamais les soucis dont il est tourmenté, à voir la sérénité qui repose sur son front. On lui reproche avec raison de porter dans la dispute une

[1] Er ist ein redlicher Mann, von seltener Geschicklichkeit und hoch studirt. — Melanchthon's Bericht über die Leipziger Disputation, an Oecolampadius.

[2] Carolstadius primum excitavit hunc tumultum : homo ferus sine ingenio, sine doctrinâ, sine sensu communi, quem nullum unquam humanitatis officium intelligere aut facere animadvertimus, tantùm abest ut in eo manifestatio aliqua Spiritus sancti animadversa sit. — Ep. ad Frider. Miconium. Melanchthon pflegte Carlsstadten nur das böse A, B, C zu nennen. — Elfner, l. c., t. II, p. 238, note.

aigreur qui ne convient ni à un réformateur ni à un théologien [1].

« Carlstadt a la taille petite, le visage noirâtre et brûlé, la voix rauque, le geste et le ton colères, la mémoire infidèle.

« Eck porte un corps épais sur deux hanches fortement accusées, et a l'air d'un comédien ou d'un crieur public. Avec ses gros yeux, ses lèvres épaisses, sa face enluminée, on le prendrait plutôt pour un boucher ou un guerrier de la Carie que pour un théologien : donnez-lui autant d'intelligence qu'il a de mémoire, vous en ferez un homme accompli. Il manque de pénétration et de jugement. Vous le voyez dans la dispute entasser les arguments, amonceler les citations, sans choix ni méthode. Ce qu'il cherche, c'est à éblouir l'auditeur; ajoutez une incroyable suffisance qu'il a l'art de cacher avec un bonheur infini. Il fait de la finesse. S'aperçoit-il que son ennemi l'a deviné, il sait, par une brusque conversion, changer de terrain et se placer sur celui de son rival, qui paraît alors défendre l'opinion que l'adversaire soutenait d'abord ; c'est un frelon qui dérobe le miel des autres. »

Au moment où l'on s'y attendait le moins, car la dispute n'était pas terminée, Luther et Carlstadt quittèrent Leipsick [2]. Luther expliqua ce départ subit par la crainte qu'il avait de rester plus longtemps à charge à ses amis, qui l'hébergeaient gratuitement, par le désir de retourner à Wittemberg, où l'université le rappelait, enfin par l'épuisement complet des questions en litige. Les écrivains catholiques y voient une fuite véritable, une honteuse déser-

[1] Pierre Mosellanus a donné deux récits de la dispute; l'un qu'il adressa à Bilibad Pirkheimer, l'autre à Jules de Pflug. C'est de cette dernière relation qu'est, en partie, tiré le portrait des trois antagonistes.

[2] Lutherum priùs et dein et Carolostadium subitò post disputationem et quasi clanculùm discessisse. — Schulerus. — Seck., l. c., t. I, p. 76, 92.

tion des débats, une insulte au docteur Eck, qui devait remonter en chaire, une défaite palliée par de futiles prétextes. Jean Ruber (Rubeus), qui s'était montré d'abord plein d'admiration pour le moine augustin, fut atterré quand il le vit s'éloigner sans avoir pris congé de ses amis et de ses adversaires, et, dans le récit qu'il a tracé de la dispute, un contemporain avoue que Luther avait perdu beaucoup, depuis cette fuite, dans l'estime et l'amitié de son disciple [1].

Luther quitta Leipsick à la fin de juillet [2]; pendant près de trois mois, il n'écrit pas une lettre où le nom d'Eck ne soit ramené avec colère.

Cette dispute l'a mis en fureur.

De sa cellule, où il s'est enfermé, il tient tête à ses adversaires, et ne leur laisse pas le temps de respirer. Pape, archevêques, évêques, prêtres et moines, tout ce qui porte soutane, rouge ou noire, est en butte à ses emportements.

— Son évêque est en travail, il accouchera bientôt d'un monstre; — Eck n'est qu'une misérable vessie, enflée de vent, un *glorianus*, un *gloriensis*, un *gloriosus* [3]; — les Lipsiens sont des ânes coiffés du bonnet doctoral [4]; — Alfeld, qui a défendu la primauté du pape, est un bœuf, de tête, de nez, de bouche et de poil [5]. Pas une figure

[1] Ich gestehe daß der ehrwürd. Vater weyland selbst bey Rubro groß war; nun aber gestehe ich, daß sein Lob ganz in meinem Herzen verloschen und vergangen; denn der ehrw. Vater hat, ehe der Kampf ausgegangen, so wenig drum gewußt, daß er sich fleißig nach den Thoren umgethan. — Luther's Werke, t. XV, p. 1474. — Rubeus fit paraitre un petit poëme sous le titre de : Neu Büchlein von der löblichen Disputation. — Löscher, t. III, p. 272.

[2] Voyez, pour avoir une idée de cette polémique, racontée à la luthérienne, les lettres à Staupitz, 3 octobre 1519; à Spalatin, 13 octobre, même année; à Spalatin, 9 décembre; au même, 3 décembre; à Lange, 28 décembre, etc., imprimées dans le recueil du Dr. de Wette : D. M. Luther's Briefe, Sendschreiben zc., t. I.

[3] Spalatino, 13 oct. 1519.

[4] Spalatino, ib.

[5] L'ouvrage d'Alfeld a pour titre : Super apostolicâ sede, an videlicet

catholique, de toutes celles qu'il a devant lui, n'a été bénie du ciel. Elles grimacent toutes à faire rire de pitié.

Mais déjà Luther ne se bornait plus à dénoncer les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement temporel du pontife romain. Dans l'ouvrage qu'il publia peu de temps après la dispute de Leipsick, sous le titre de : *A l'empereur et à la noblesse allemande*[1], il proposait de suspendre le pontife de sa dignité spirituelle; en sorte, remarque ici Menzel, que, pour contenter Luther, le pape aurait dû descendre de son trône et devenir curé de Rome.

Qu'il y a loin maintenant de ces heures où Luther enfant gagnait son pain en chantant aux portes de Magdebourg! Luther est devenu riche à son tour, on lui demande l'aumône, et il la refuse. Son cœur est aussi dur que celui des habitants de la cité inhospitalière. Il ne veut de paix à aucun prix : guerre à la scolastique, guerre à la théologie, guerre à la papauté, guerre au catholicisme! Qu'il soit donc fait comme il veut! que le monde se trouble, que l'Allemagne soit déchirée, et que bientôt le sang de ses enfants coule à longs flots! Mais vous le verrez regretter le passé! Et quand, après une longue fatigue et une chaleur accablante, il trouvera, comme l'Athelstan de Tieck, une fontaine pour se désaltérer, il en approchera subitement les lèvres, et les retirera tout aussi vite, car il est voué à la souffrance.

L'évêque de Mersebourg avait eu raison de défendre l'entrevue de Leipsick. La dispute ne servit qu'à soulever de nouvelles passions contre Rome. Le désordre moral se

divino jure sit, necne, etc. Lociner répondit à Alfeld, dans un écrit qui parut à Wittemberg : Contra romanistam Alveldensem, etc. Luther, qui d'abord avait regardé Alfeld comme un ennemi indigne de lui, finit pourtant par lui répondre dans son pamphlet allemand : Vom Pabstthum zu Rom.

[1] An den christl. Adel deutscher Nation. — L'ouvrage parut le 25 juin 1520.

révélait par des pamphlets, où le dogme et l'histoire étaient également outragés.

C'est Carlstadt qui, pour se venger de sa récente défaite, veut prouver en style d'énergumène que le saint-siége a plus d'une fois failli dans sa foi[1]. Il y a quelques mois, Luther se plaignait dans une lettre à l'un de ses amis de n'avoir pu convertir l'archidiacre, non plus que quelques autres docteurs de Wittemberg, à sa doctrine sur les indulgences. Carlstadt, qui se vante d'avoir été, dans l'intervalle, illuminé de l'Esprit-Saint, attaque les pardons à l'aide de tous les arguments que lui souffla l'augustin son élève[2].

Loin de l'œil d'Eck, l'archidiacre veut faire du bruit, sans peur d'être contredit. Il fouille dans les livres, et enfante libelles sur libelles contre l'enseignement traditionnel de l'Église[3].

Partout s'élèvent des voix qui crient à l'Allemagne de briser ses fers et de se détacher de Rome, qui l'opprime.

C'est Luther qui montre à l'empereur comment la papauté s'est toujours traîtreusement conduite à l'égard de l'empire, et combien peu de foi il doit avoir en elle[4].

C'est un appel tout lyrique aux nobles héros de la

[1] Von päbstlicher Heiligkeit Andreas Bodenstein von Carolstadt D. Dieses Büchlein beschleust durch Heil. Schrift daß päbstliche Heiligkeit allzuviel irren, sündigen und Unrecht thun kann. — Witt., au commencement de 1520, in-8.

[2] Von Vermögen des Ablaß, wider Bruder Franciscus Seyler, Barfüßer Ordens, Andreas Carlstadt Doct. — Witt., 1520, in-8.

[3] Missive von der allerhöchsten Tugend, Gelassenheit. Andreas Bodenstein. an seine liebe Mutter und Freunde, 1520.

Appellation Andreas Bodenstein von Carlstadt zu dem Allerheiligsten gemeinen Concilio christlicher verständiger Versammlung, 1520.

Bedingung Andreas Bodenstein von Carlstadt, Doct und Archidiac zu Wittenberg.

Von geweihetem Wasser, wider den unverdienten Gardian Franciscus Seyler an Heinrich von Konritz, Hauptmann in Sanct Jochimstal, 1520.

[4] Kurzer Auszug, wie böslich die Päbste gegen den deutschen Kaisern iemahls

nation allemande, qu'un autre écrivain excite à briser les liens où le cerbère infernal, Rome, les tient enchaînés[1].

Ce n'est plus seulement aux écoliers que l'opposition anticatholique s'adresse, c'est le peuple qu'elle cherche à séduire; elle a des livres pour le peuple, celui-ci, par exemple : « Comment la Germanie idolâtre, changée en ânesse du pape, a retrouvé son véritable cavalier, grâce à l'eau de la montagne Blanche (Weissenberg), où elle est venue se désaltérer[2]. »

On traite le vicaire du Christ comme les Juifs traitaient le Christ : on lui met une couronne d'épines sur la tête, un manteau de pourpre sur les épaules, un roseau à la main, et à cette royauté qui civilisa le monde, l'un dit : Prouve-nous que saint Pierre, dont tu te dis le successeur, est allé jamais à Rome, menteuse que tu es[3]; un autre : Jette ce roseau à l'aide duquel tu fouettais cette pauvre nation allemande, lasse de ton joug depuis si longtemps[4]; un autre : Dépouille-toi de ce manteau royal que tu as volé à notre empereur et maître[5].

gehandelt, daß billig auch nur um der Gewohnheit willen kein Kaiser einige Pabst mehr trauen sollte, er wolle denn gern betrogen seyn.

[1] Lebendige Abcontrafactur des ganzen Pabstthums, sammt einer tröstlichen Ermahnung an die freien starken Helden deutscher Nation, daß sie doch einmahl das Vaterland von diesen höllischen Hund gar erretten.

[2] Der neu deutsch Bileams Esel, wie die schon Germania durch Arglist und Zauberey ist zur Pabst Eselin transformiret worden, jetzund aber, als sie vom Wasser aus den Weissenberg fließend getrunken, durch Gottes Gnad schier wieder zu ihrem rechten Aufsetzer kommen.

[3] Gravissimis certissimisque et in S. Scripturâ fundatis rationibus variis probatur apostolum Petrum Romam non venisse neque illic passum; proindè satis frivolè et temerè romanus pontifex se Petri successorem jactat et nominat, cum præfatione Ulrichi Veleni Minhoniensis, 1520. On sait que la critique historique a prouvé jusqu'à la dernière évidence la réalité de ce voyage.

[4] Von der Gewalt und Haupt der Kirchen, ein Gespräch zwischen dem Peter und dem allerheiligsten Pabst Julio, 1520.

[5] Voyez la plupart des dialogues de Hutten.

Si l'Allemagne veut être sauvée, son pape doit être Jean Huss[1].

[1] Liber egregius de unitate Ecclesiæ, cujus auctor periit in concilio Constantiensi M. Joh. Huss, quem collegit à 1413, et est pronuntiatus publicè in civitate Pragensi, 1520.

CHAPITRE XX

LUTHER EN RÉVOLTE CONTRE ROME.

— 1519-1520 —

Rome ne perd pas l'espoir de ramener Luther. — Lettre affectueuse qu'elle lui adresse. — Nouvelles protestations d'obéissance et de soumission de la part du moine. — Entrevue de Miltitz et de Luther à Liebenwerda, puis à Lichtenberg. — Engagement que prend Luther d'écrire à Sa Sainteté. — Le nonce est joué. — Luther recherche la protection de l'empereur. — Lettre qu'il lui écrit, humble et soumise. — Ce qu'on doit en conclure quand on la compare à celle qu'il adresse à ses partisans secrets. — Ce qu'il pense du pape, qui ne représente plus à ses yeux que l'Antechrist. — Écrits divers où le moine tente de ruiner l'enseignement catholique. — Progrès de la révolte. — Leurs causes signalées par Érasme et d'autres écrivains. — Sacerdoce au point de vue luthérien. — Véritable caractère des doctrines luthériennes. — Peut-on les considérer comme favorables aux libertés intellectuelles et au spiritualisme?

Rome, patiente parce qu'elle est éternelle, travaillait encore à ramener Luther. Elle voulait le voir et l'écouter, l'embrasser et lui pardonner. Miltitz entretenait les espérances de Léon X. A chaque instant c'était un courrier du nonce, qui, d'Allemagne, apportait au saint-siége d'heureuses nouvelles. La cause de tout ce bruit, excité par les prédicateurs d'indulgences, n'existait plus : Tetzel était

mort. Luther avait promis de se taire; plus d'une fois il avait témoigné devant l'électeur, le duc Georges de Saxe, des évêques, le vicaire général de son ordre, son repentir et sa douleur. Du reste, à Liebenwerda, où Miltitz avait donné rendez-vous au moine, on réglerait définitivement une entrevue avec un des évêques les plus éclairés de l'Allemagne, que le docteur avait promis de prendre pour juge.

Et Rome se laissait tromper, et, toute joyeuse, elle écrivait à Luther cette lettre que le premier humaniste du siècle, le secrétaire bien-aimé de Léon X, Sadolet, signait de son nom :

« Cher fils, c'est avec un vif contentement que nous avons appris, par la correspondance de notre cher fils Charles Miltitz avec notre cher fils Frédéric, électeur de Saxe, que des écrits ou des paroles qu'on vous reprochait s'adressaient non point au siége apostolique ou à la sainte Eglise romaine, que votre intention n'a jamais été d'offenser, mais à un religieux commis par notre cher fils Albert, cardinal du titre de Saint-Chrysogone, pour prêcher les indulgences. Nous savons qu'en lui répondant vous êtes allé, ainsi que vous l'avouez, au delà des bornes de la vérité et de la décence; que vous vous êtes repenti de ces écarts dans l'amertume de votre cœur; que vous êtes prêt à les désavouer, même par écrit; à les reconnaître publiquement devant les princes et autres, à vous en abstenir désormais, et que vous vous seriez rétracté devant notre légat, si vous n'eussiez craint de trouver en lui un juge trop sévère et trop prévenu peut-être en faveur du moine, la seule cause, selon vous, de toutes les fautes où vous êtes tombé.

« Pour nous, considérant que la chair est prompte et l'esprit faible, et que, emporté par la colère, on laisse échapper des mots que, plus calme, on se hâte de désavouer, nous ren-

dons grâces au Tout-Puissant, qui a daigné illuminer votre cœur, et qui n'a pas voulu que les chrétiens fidèles pussent, sous l'autorité de votre savoir, être entraînés dans des erreurs funestes au salut de leur âme. En conséquence, représentant sur cette terre de celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais bien sa conversion et sa vie, nous agréons paternellement vos excuses, et, mû par cette bienveillance que nous portons aux hommes qui cultivent les saintes lettres, notre désir le plus ardent est de vous voir et de vous entendre, afin que cette rétractation que vous n'avez osé faire devant notre légat, vous la fassiez en toute sécurité, en toute liberté, devant le vicaire de Jésus-Christ. Au reçu de ces présentes, mettez-vous en route et venez à nous. Nous espérons que, déposant toute haine, toute animosité, toute prévention; n'écoutant que la voix de l'Esprit-Saint, le conseil de la charité, et dans l'intérêt de la gloire de Dieu, vous nous donnerez la joie de trouver en vous un fils obéissant, et que vous vous donnerez à vous celle d'embrasser un père plein de douceur et de clémence[1]. »

Cette lettre est datée de la Magliana, cette villa où Léon X, loin du bruit de Rome, prenait plaisir, comme notre saint Louis sous son chêne, à rendre la justice aux pauvres villageois. Luther la reçut dans le mois de septembre.

Nous étions curieux de connaître l'effet que de si ravissantes paroles avaient opéré sur l'âme du moine : Luther semble attendri, on dirait qu'il est vaincu. Il confesse que « l'Église romaine est la chaste couche du Christ, la mère des Églises, la maîtresse du monde, l'épouse du Seigneur, la fille de Dieu. » Il l'aime, cette Rome; il l'aime, cette Église, il ne veut pas s'en séparer[2]...

[1] Voyez la lettre aux Pièces justificatives, n° XI.
[2] Illam scio purissimum esse thalamum Christi, matrem Ecclesiarum, do-

N'accusons pas Miltitz. Qui ne se serait laissé tromper comme le nonce, à moins de lire dans le fond des cœurs?

Mais ce moment d'effusion chrétienne passe comme l'éclair. Deux jours après, Luther écrit à Staupitz que Miltitz, dans une lettre doucereuse, lui a donné rendez-vous à Liebenwerda, et il ajoute : « Je comprends le renard[1] ! »

Miltitz un renard!

Puis il ajoute : « Le rideau est baissé, et la farce jouée[2]. »

Puis la toile se relève; les deux Saxons se retrouvent à table : le renard Miltitz et la colombe Luther. Là, le renard se laisse prendre encore au piége, et confesse piteusement, dit Luther, que le pape n'a qu'une primauté de droit humain[3].

Lors de l'entrevue d'Altenbourg, Miltitz avait demandé une nouvelle conférence à Luther; pressé de se rendre à Leipsick, comme nous l'avons vu, pour disputer avec le professeur d'Ingolstadt, Luther y avait consenti. Le 30 septembre, l'électeur Frédéric faisait prier par Spalatin le moine augustin de remplir la parole donnée[4]. Le 8 octobre suivant (1519), Luther et Miltitz, comme nous venons de le voir, se trouvaient en présence à Liebenwerda. L'entrevue fut de courte durée. Miltitz se contenta de demander au moine s'il était toujours dans l'intention de déférer ses écrits, comme il en avait pris l'engagement public, à l'archevêque de Salzbourg.

minam mundi, sponsam Christi, filiam Dei, terrorem inferni... Sciant sese errare quando à romanâ Ecclesiâ alienum clamant qui purissimè diligo non modò romanam sed totam Ecclesiam Christi. — Petr. Lupino Radhemio, et Andreæ Carlstadio, sept. 1519. — De Wette, l. c., t. I, p. 334.

[1] Joh. Staupitio, 3 oct. 1519. — De Wette, t. I, p. 341.

[2] At hic ultimus actus fabulæ. — Spalatino, 8 octobre. — De Wette, t. I, p. 243.

[3] Ibid., de Wette, p. 344.

[4] Cyprian., Urkunr, t. 1, p. 418.

Luther répondit par un monosyllabe : *Ia*[1].

Après avoir serré la main de Luther, Miltitz partit, toujours riant de l'infortune de Cajetan, et heureux d'avoir triomphé d'un petit moine qui mettait en branle les mondes latin et germain.

Or Luther n'avait pas la moindre envie de s'en rapporter au jugement de l'archevêque; dans ses lettres à ses amis, il continue de se moquer de Miltitz, de l'archevêque et du pape.

Miltitz n'avait pas voulu quitter l'Allemagne sans être certain que Luther avait tenu sa parole. Trois évêques avaient été tour à tour choisis par le moine comme juges de capacité, et aucun d'eux n'avait, l'année suivante au mois d'août, reçu officiellement un seul des écrits incriminés. Alors le nonce a recours à son expédient ordinaire : il demande une troisième entrevue, qu'on n'a garde de lui refuser.

Ils se retrouvèrent donc à Lichtenberg le 12 octobre (1520)[2].

Ce jour-là Miltitz, d'un ton moins triomphant, écrivait à l'électeur : « Comme je l'avais déjà dit à Votre Grâce, je désirais avoir une nouvelle entrevue avec le docteur Martin, et, Dieu soit loué, elle vient d'avoir lieu le 12 de ce mois, jour de saint Maximilien, martyr, à Lichtenberg; elle a été tout amicale. Dieu fasse que l'affaire finisse heureusement[3]!

A cette conférence, dont Luther rendit compte à Spalatin, il fut convenu que le docteur écrirait à Sa Sainteté une nouvelle lettre, à laquelle il joindrait un traité ascétique propre à consoler Léon X[4].

[1] Cyprian., Urkund, t. II, p. 140.
[2] Ibid., t. I, p. 444.
[3] Lingke, l. c., p. 75, 76. — De Cyprian., l. c., p. 449.
[4] De Wette, l. c., t. I, p 495.

Or la lettre était écrite depuis longtemps, le traité composé depuis longtemps, et l'un et l'autre partis depuis longtemps pour Rome.

Nous verrons dans le chapitre suivant ce que renfermaient le livre et la lettre.

Maintenant Miltitz peut partir pour Rome.

S'il voit à Florence Machiavel, l'ancien secrétaire de la république, il pourra lui faire le récit de ses conférences avec Luther, et nous sommes sûr que l'auteur du *Prince* n'osera pas soupçonner la bonne foi du moine saxon. Machiavel a trouvé son maître.

Voyons comment, dans l'intervalle de ces deux entrevues, Luther a su se moquer de l'Allemagne.

Charles-Quint était empereur. Luther avait besoin de la protection du prince. Nous l'avons vu avec ses arrogances envers Eck et Emser; c'est avec une autre puissance qu'il luttera bientôt. Il sait changer de nature, et au besoin baiser les pieds du monarque, sauf à rire plus tard, avec ses amis, de la bonhomie impériale.

Il écrit à Charles une lettre où il parle de son désir de rester caché dans son petit coin de terre; où il demande pitié, lui, pauvre enfant, à ses ennemis; où il offre son silence comme gage de ses bonnes volontés pour la paix de l'Église [1].

« Grâce et paix au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Que j'ose écrire à votre sérénissime Majesté, très-cher empereur Charles, c'est ce dont tout le monde s'étonnera; chose étrange, en effet, que le roi des rois, le maître des dominations sur cette terre, soit ainsi provoqué par un nain d'aussi basse extraction [2].

[1] Nihil unquam ardentioribus votis repetens quàm ut in angulo meo laterem. — 16 janv. 1520.

[2] Quid enim insolentius videri poterit quàm regem regum et dominum

« Mais l'étonnement cessera si l'on fait attention, en considérant la grandeur du sujet, qu'il s'agit de la vérité évangélique. Si la vérité est digne d'approcher du trône de la Majesté céleste, elle peut bien s'adresser à un prince de ce monde; mais ces princes terrestres, image de la Majesté céleste, doivent la prendre pour modèle, et, bien qu'habitant dans les hauteurs, jeter un regard sur tout ce qui rampe, relever le mendiant et tirer le pauvre du fumier; mendiant et pauvre, je me jette aux pieds de Votre royale Majesté...

« J'ai publié divers ouvrages qui m'ont attiré des haines nombreuses et puissantes. Je croyais être à l'abri de ces attaques, d'abord parce que c'est bien malgré moi qu'on m'a jeté, à force de machinations, dans l'arène publique, moi qui ne demandais qu'à rester dans mon petit trou de terre; ensuite parce que, d'après le témoignage d'hommes d'une rare probité, ce que j'ai voulu défendre contre les folies superstitieuses de la tradition, c'est la vérité de l'Évangile. Voilà trois ans que je suis en butte aux haines, aux opprobres, aux dangers. En vain j'ai crié merci, en vain j'ai offert de me taire, en vain j'ai donné mes conditions de paix, en vain j'ai demandé à être éclairé : on veut m'étouffer, moi et l'Évangile.

« Après tout ce que j'ai fait, il ne me reste plus, à l'exemple de saint Athanase, qu'à invoquer l'assistance de Votre Majesté impériale, si Dieu permet toutefois que vous veniez au secours de sa sainte cause. Sérénissime Majesté, cher prince des rois de la terre, je suis à vos genoux : que Votre Majesté daigne me prendre sous ses ailes, ou plutôt la vérité pour laquelle seule vous êtes armé du glaive, et me protéger seulement jusqu'à ce que je sache si je suis vain-

dominantium in terris à vili et infimæ sortis homuncione compellari? — De Wette, l. c., t. I, p. 392.

queur ou vaincu. Je n'ai plus rien à vous demander, si je suis convaincu d'impiété ou d'hérésie[1]...

« Votre tout petit client. »

Cette lettre fut lue de l'Allemagne entière, et l'Allemagne fut trompée comme Miltitz. On disait que, Tetzel mort, Luther allait rentrer dans sa cellule, se cacher à tous les regards, cultiver ses petites fleurs qu'il aimait avec passion, se délasser avec sa flûte ou ses livres de toutes ces fatigues auxquelles son corps, comme son intelligence, aurait fini par succomber. Staupitz et Wenceslas Linck avaient eu plusieurs conférences avec le moine, qui leur avait promis de s'ensevelir dans ce petit trou dont il parlait à Charles-Quint. Et, en effet, il avait cessé de voyager, et, rentré à Wittemberg, il s'était enfermé dans son couvent; mais de là il continuait de remuer le monde de sa parole ardente.

Sa lettre à l'empereur n'avait pas eu le temps d'arriver en Espagne, qu'il écrivait à Spalatin :

« En vérité, mon bon ami, j'en suis presque certain, le pape, c'est l'Antechrist que le monde attend. C'est l'Antechrist en pensées, en paroles, en actions. Je vous en dirai bien d'autres : vous me lirez[2]. »

Dans une lettre adressée à Jean Voigt, moine augustin de Magdebourg, il disait : « Mon frère en Jésus-Christ, j'achève en ce moment, en langue allemande, un livre contre le pape, *de Statu Ecclesiæ emendando*. J'y mène le pontife comme l'Antechrist; priez que ma parole fasse fructifier l'Église[3]. » Spalatin avait reçu en même temps

[1] Voyez la lettre aux Pièces justificatives, n° XII.

[2] Ego sic angor ut propè non dubitem papam esse propriè Antichristum illum quem vulgatâ opinione expectat mundus : adeò conveniunt omnia, quæ vivit, facit, loquitur, statuit. Sed hæc magis coram. Si non vidisti, curabo ut legas. — Spalatino, 24 feb. — De Wette, l. c., t. I, p. 420.

[3] Nihil timemus ampliùs, sed jam edo librum vulgarem contra papam de

d'autres confidences de son ami. « Savez-vous ce que je pense de Rome? c'est un ramassis de fous, de niais, d'imbéciles, d'ignares, de bûches, de bornes, de possédés et de diables[1]. Voyez donc ce qu'on peut espérer de Rome, qui vomit sur l'Eglise un semblable Tartare. Je vais traiter cet âne d'Alfeld de façon que le pontife romain s'en souviendra. Il ne faut pas les épargner, c'est de nécessité; étalons au grand jour les mystères de l'Antechrist[2]. »

Le pape Antechrist! C'est un mot nouveau qui revient pour la troisième fois dans ses lettres, et de Wittemberg va retentir dans toute l'Allemagne. Il y a trois ans, si Luther l'eût proféré, on se fût séparé de lui sur-le-champ; on eût ri de pitié peut-être. Luther savait bien ce qu'il faisait, lorsque, au milieu des docteurs de Leipsick, il dissertait froidement sur le genre d'obéissance et de respect qu'on doit au pape. Alors il niait seulement l'origine divine de la papauté; aujourd'hui le pape n'est plus qu'un envoyé de Satan sur la terre. Que lui répondre? Il est là, avec son livre ouvert, où il a lu que le pape, opérant des œuvres sataniques, n'est que le vicaire de Satan. Que lui fait le sens commun? Lisez mon livre! dit-il, le nom de l'Antechrist n'est-il pas marqué en toutes lettres sur le front de celui qui s'appelle le successeur des apôtres? En vain lui répondrez-vous que son œil n'y voit pas : vous ferez comme Eckius. Luther vous appellera hérétique, inepte, ignare,

statu Ecclesiæ emendando : hic papam acerrimè tracto, et quasi Antichristum. — Johanni Voigt, 3 aug. — De Wette, l. c., t. I, p. 476.

[1] Ich mein, sie sind zu Rom alle toll, thöricht, wüthend, unsinnig, Narren, Stock, Stein, Hölle und Teufel worden. — Spalatino, Jun. — De Wette, p. 453.

[2] Johanni Voigt. — Schröckh, l. c., t. I, p. 190.

Voyez encore : Lutheri Epist., 9 feb. — Spalatino, de Wette, t. I, p. 406. — Spalatino, 5 maii, de Wette, p. 446. — Spalatino, 17 maii, de Wette, p. 449. — Henrico de Bunau, 30 maii, de Wette, p. 450. — Spalatino, 10 jul., de Wette, p. 465, et toutes les lettres écrites à ce docteur par Luther, en 1520.

enfant de la grande prostituée; car Rome, siége de l'Antechrist, n'est plus Rome, c'est Babylone.

C'est une chose prodigieuse que, de la symbolique luthérienne, Wittemberg n'ait gardé que l'article qui enseigne que le pape est l'Antechrist. L'Église wittembergeoise ne croit plus à l'impanation, au serf arbitre, à la nécessité libre du docteur, mais elle tient fermement que le souverain pontife est l'Antechrist prédit par Daniel. Un moment sa foi parut faiblir; mais Wigand, Gallus, Judex, Amsdorf, travaillèrent efficacement à la relever : Jean Wigand[1] et Matthieu Judex[2], en prouvant que le pape est bien le fils de perdition. Il est vrai que Jean de Muller remarque ingénieusement qu'il est plus probable que l'Antechrist s'est incarné dans le corps de quelque ministre qui nie la divinité du Christ[3].

[1] Synopsis Antichristi Romani, spiritu oris Christi revelati.

[2] Gravissimum et severissimum edictum et mandatum æterni et omnipotentis Dei, quomodò quisque sese adversus papatum nimirum Antichristum gerere et exhibere debeat.

[3] Au nombre des écrivains *de Antichristo* qui ont démontré que le *spiritus Antichristi* avait établi son siége principal parmi les papes, à Rome, il faut citer le professeur M. Beumler, Arn. Cheffreus, Lamb. Danæus, Andr. Wilet, Anglais, le professeur Conrad Grasser, le professeur Alb. Grawer, l'Anglais Henri Hammond, Jac. Heerbrand, le théologien réformé Sam. Maresius, qui écrivit son *Antichristum revelatum*, en réponse à Hugo Grotius, inventeur d'imaginations bizarres sur l'Antechrist; Andr. Mengiletus, Jon. Georg. Siegwart, Joh. Conrad Danhauer; Spener, qui voulut démontrer dans un sermon que le pape était l'Antechrist; le professeur Fréd. Balduin, le professeur Joh. Hœpfner, l'évêque anglais John Abbod, Nic. Hunnius, Theod. Thummius, Dorsch et d'autres encore, tels que John Fox, Whitaker, Fulke, Willet, Isaac Newton, Joseph Mede, Lowman, Towson, Bicheno, Henr. Kett (*Interpret. of prophecy, pref.*), les évêques anglicans Fowler, Warburton, Newton, Hurd, Watson, le luthérien Braunbom, Sébastien Francus, l'Église protestante des Siebenbürgen (*De abolend. Christ. per Antichrist.*), Napper (*Sur la révélation*), Bèze (*in Confess. gen.*), Flemming, Bullinger (*in Apoc.*), Junius, Musculus, Whiston (*Essay on revel.*), le huguenot Alix, G. S. Faber, Daubeny (*the Fall of papal Rome*, etc.). En 1840, la *Revue protestante* annonçait avec éloge l'apparition d'un ouvrage de Cuningham où cette proposition : *Le pape est l'Antechrist*, est démontrée jusqu'à l'évidence. C'est aussi l'opinion du rédacteur de ce recueil.

Luther tenait la parole qu'il avait donnée dans diverses lettres à ses amis : il travaillait à ruiner la doctrine catholique en Allemagne. Au commencement de 1520, il publia son sermon sur l'Eucharistie[1], que le duc Georges dénonça à l'électeur de Saxe comme entaché de hussisme, et que l'évêque de Misnie, dans un mandement affiché à la porte des églises de son diocèse, condamna comme hérétique[2]. Luther se vengea de l'évêque dans un pamphlet, où il traitait le prélat de niais et de taupe[3].

Dans la préface de son manifeste à la noblesse allemande, il parle de la nécessité de réformer l'Église, et, pour y parvenir, il propose de détruire toute espèce de hiérarchie sacerdotale. Il veut que le baptême, en nous faisant enfants de Dieu, nous confère les pouvoirs ecclésiastiques, et il adjure tout ce qui sent couler dans ses veines du sang teuton d'en finir une fois pour toutes avec cette papauté, qui représente sur cette terre l'Antechrist de Daniel[4].

Dans la *Captivité de l'Église de Babylone*, il s'attaque aux sacrements de l'Église, qu'il réduit d'abord à trois, puis à deux. Il ne veut pas que l'Eucharistie soit un sacrifice. Il parle des châtiments que Rome apprête contre lui, et c'est pour les tourner en dérision. Si le châtiment est infligé, dit-il, ma rétractation est toute prête, elle est dans le *præludium* de mon livre : j'en tiens, du reste, ajoute-t-il, une autre à leur service, une rétractation telle que Rome n'en aura jamais vu ni lu de semblable[5]; c'est ce qu'il nomme ailleurs saupoudrer Rome de son sel.

Érasme disait : « Qui eût cru que la réforme, du premier

[1] Op. Luth. Jen., germ., t. I, p. 165 et suiv.
[2] Op. Luth., t. IX. Witt , germ., p. 87.
[3] Selnec., Hist. Luth., p. 16.
[4] Cochl., l. c., p. 42, 43, 44.
[5] Alteram se prope diem editurum, talem certè qualem hactenùs Romana sedes nec viderit unquam, nec audiverit. — Ulenberg, l. c., p. 70,

bond, viendrait se heurter contre la morale, le dogme et la foi de quinze siècles? »

Érasme n'avait pas compris Luther.

En proclamant la suprématie du sens individuel sur l'autorité ou la tradition, Luther a fait une révolution. La raison l'a pris au mot, et l'anarchie est entrée dans la réforme. A l'heure qu'il est, Carlstadt n'écoute déjà plus la voix de son disciple; il veut être chef de secte et annoncer son évangile; Mélanchthon a des conférences avec quelques-uns des prophètes futurs de la nouvelle Jérusalem. Le curé d'Einsiedeln a entendu la voix de Luther; mais, pour renverser le vieil édifice catholique, il s'y prend d'une autre façon que le réformateur. Luther détache une pierre; Zwingli en abat une autre. L'un dit : Cette pierre doit être conservée, c'est le Seigneur qui l'a posée de ses mains; et l'autre : Brisons-la, car c'est le travail de Satan. La réforme n'a que trois ans de vie, et elle se réforme déjà.

Qu'on ne nous dise pas que Luther doit son triomphe aux lumières nouvelles qu'il apportait en Allemagne, lui qui bannit, en prêchant son nouvel évangile, les sciences comme inutiles et damnables, la philosophie comme diabolique, et dont le disciple bien-aimé met en question l'utilité des écoles[1]. On a voulu que le monde se soit épris pour les dogmes nouveaux, parce que celui qui les prêchait était doué d'un esprit merveilleux. Nous ne lui dénions pas une splendide intelligence; mais est-ce que le catholicisme était à cette heure si mal représenté par Emser, par Eck et par Cajetan? On a dit que la pensée opprimée dormait enchaînée, et qu'à la voix de Luther elle se réveilla. En vérité, qu'a donc fait le moine? Ne vient-il pas

[1] Nonne Lutherus scripsit omnem disciplinam tam practicam quàm speculativam esse damnatam? omnes scientias speculativas esse peccata et errores? Nonne Melanchthon aliquando damnavit scholas publicas? — Eras. Epist. Ep. 59, p. 31.

de fonder un autre esclavage sous le nom de raison individuelle, instrument de vérité absolue, ne procédant que d'elle-même, rayon qui n'a qu'une source humaine, le cerveau d'où il s'échappe? Comme Luther pèse au contraire sur la pensée, obligée de le reconnaître pour son père, sans quoi le moine lui dit : « Tu n'es plus ma fille, tu t'égares dans des voies de perdition, tu te livres à tes caprices, tu viens des ténèbres et non de la lumière, tu es la progéniture de l'école. » Et par école on sait ce qu'il entend : l'enseignement de l'Église qui s'est perpétué d'âge en âge, du Christ à son vicaire, du vicaire aux évêques, des évêques aux prêtres, du prêtre à la communion des fidèles; divine et merveilleuse chaîne d'or qu'il a brisée de son autorité privée! car pontife, évêques, Église, sacerdoce, tout cela est l'œuvre de Satan. Il n'y a plus qu'un prêtre, c'est lui, c'est l'homme. Voilà cette autre grande nouveauté qui lui valut tant de partisans, surtout dans les cours et parmi les princes. Cette proposition qu'il vient d'enseigner, « que nous appartenons tous également au sacerdoce, et que l'Écriture ne fait aucune différence entre le laïque et le prêtre, que le prêtre s'appelle évêque ou pape[1]; » c'était la confusion des deux puissances, la tiare attachée à la couronne ducale ou impériale, l'encensoir aux mains de quiconque porte épée, l'Église livrée pieds et poings liés aux princes séculiers, Henri VIII chef des consciences, la papauté détruite, et par conséquent le catholicisme.

Si l'on admet son sacerdoce universel, il n'est plus besoin de docteur humain; chaque fidèle revêtu de la dignité sacerdotale peut annoncer la parole, remettre les péchés,

[1] Scriptura sancta nihil discernit inter eos, nisi quòd ministros, servos œconomos appellat, qui nunc papæ, episcopi, dominique jactantur; nam verum est hos æqualiter sacerdotes esse. — De Libert. christianâ, p. 390, t. I, Opera Luth.

administrer les sacrements : donc, plus de vérité religieuse, car un chrétien indépendant ne saurait reconnaître d'autorité. Est-il étonnant qu'au bruit de cette doctrine, séduisante en théorie, on vit surgir une foule de prophètes, prêtres et apôtres selon la lettre de Luther? Par un phénomène inexplicable, Luther, qui répudie la liberté métaphysique, exagère la liberté ecclésiastique, puisqu'il enseigne positivement, dans la *Captivité de l'Église à Babylone*[1] qu'il vient de publier, que ni pape ni évêque n'a le pouvoir d'imposer aucune syllabe au chrétien qui refuse de l'accepter[2]. La confession d'Augsbourg fut obligée de rejeter la doctrine de Luther[3], qui ne l'appliqua jamais dans la pratique. Mais on voit quels nombreux disciples elle dut lui gagner. Voilà l'un des éléments spirituels de ses succès.

Nous ne nions pas du reste que l'éloquence de Luther, que sa tête, ou plutôt sa poitrine d'Achille, comme la nomme Mélanchthon[4], et cette pureté de mœurs que ses ennemis reconnaissaient alors, n'aient été pour lui de puissants auxiliaires : mais le peuple n'aurait pas été entraîné aussi facilement, si ses princes n'eussent pas apostasié les premiers. Car était-ce autre chose qu'une apostasie à peine dissimulée, que cette protection accordée à Luther par l'électeur de Saxe? Le peuple fit ce qu'il vit faire à ses maîtres. A la cour de l'électeur, le nom de Luther était en

[1] De captivitate Babylonicâ Ecclesiæ, præludium ad Herm. Eullichium Witt., 1520. — Von den Babylonischen Gefängnissen der Kirchen. Ibid.

[2] Dico itaque, neque papa, neque episcopus, neque ullus hominum habet jus unius syllabæ constituendæ super christianum hominem, nisi id fiat ejusdem consensu : quidquid aliter fit, tyrannico spiritu fit. — De captivitate Babyl., p. 228.

[3] De ordine ecclesiastico docent quòd nemo debeat in Ecclesiâ publicè docere, nisi ritè vocatus. — Conf. Aug., art. XIV.

Voir Plank, Geschichte des protestantischen Lehrbegriffs, t. II, p. 342.

[4] Achilleus stomachus. — Melanchth. Ep., lib. IV, ep. 240.

vénération; Frédéric l'appelait son père, son ami, l'élu du Seigneur, l'homme de Dieu; les courtisans, pour plaire à Sa Grâce, répandaient les écrits de l'augustin, les lisaient, livraient à leurs moqueries tout ce qu'il raillait : les indulgences, Rome, les moines et le pape. Mettez Luther à la place de Jean Huss, et il sera plus heureux que le prêtre bohémien. Jean Huss a bien ce qui séduit la multitude: du courage, de l'opiniâtreté et une foi extérieure; mais il eut grand tort, non pas de se laisser brûler, mais de prêcher au début de sa mission contre les vices, l'avarice, la lubricité et les richesses des grands, et de prendre en pitié les larmes et les misères du peuple. Les grands l'abandonnèrent au jour du danger, et proscrivirent ses disciples par le fer et la flamme. Luther n'eut d'abord que des paroles de miel pour les nobles saxons : à Rome et à ses cardinaux les outrages et les bouffonneries. Un chapeau rouge le met en fureur; qu'il aperçoive l'hermine ducale, alors il s'épuise en adulations; c'est un prêtre courtisan; aussi trouva-t-il dans la plupart des princes d'Allemagne d'ardents protecteurs; mais cette aide qu'ils lui prêtaient, ils savaient bien à quel intérêt. On les verra bientôt répudier le catholicisme, non pas qu'ils croient le moins du monde, pas plus que Luther peut-être, que l'idolâtrie et la fornication aient établi leur siége à Rome, mais pour ne plus payer à la chancellerie des redevances annuelles. Un jour ils ouvriront la porte des couvents; non pas qu'ils regardent les vœux monastiques comme défendus par l'Évangile, mais parce qu'ils trouveront dans les monastères des vases d'or et des pierres précieuses. Ils appelleront la réforme une œuvre d'émancipation; non pas qu'elle ait affranchi le peuple, mais parce qu'elle les a délivrés du joug sacerdotal. Voici trois germes spirituels de révolution signalés par les penseurs de l'époque. Erasme indique l'un : « La réforme fait des progrès, qui s'en étonnerait?

le peuple aime à prêter l'oreille à des prédicateurs qui enseignent que la contrition n'est pas nécessaire, et que la satisfaction est chose vaine[1]. » Calcagnini a trouvé l'autre : « Soyez tranquille, vous crie Luther, le sang du Christ suffit pour obtenir le salut éternel : voici le ciel qui s'ouvre, si la foi au sang de Jésus n'a point abandonné le pécheur[2]. » Mélanchthon signale le troisième : « On ne s'est attaché à Luther que parce qu'il nous a délivrés des évêques; on ne l'aime que parce qu'il nous a arrachés à leur juridiction[3]. »

Un grand écrivain allemand, M. Heine, qui reproche aux Français de n'avoir jamais compris que le côté négatif de la réforme, n'a vu dans la lutte de Luther contre Rome que le triomphe du spiritualisme contre le sensualisme : le spiritualisme, bien entendu, c'est la réformation, « médiatisant, dit-il, les saints, coupant les ailes aux anges, ôtant à la Vierge ses droits à la couronne du ciel, faisant de Dieu un célibataire céleste, et contestant rudement la légitimité de son fils[4]. »

Singulier spiritualisme, avouons-le, qui nie la liberté morale, et de l'homme fait une plante qui obéit à tous les souffles de vent; une cavale qui se ploie à tous les mou-

[1] Populus enim libenter audiebat esse qui docerent non esse necessariam exomologesim, supervacuam esse satisfactionem. — Epist. Erasm.. lib. XXVI, ep. 28.

[2] Nec enim vult Lutherus quemquam de actionibus suis admodum anxium esse, siquidem ad salutem et æternitatem promerendam fidem et sanguinem Christi sufficere. Lasciviant igitur homines, obsonentur, pergræcentur in Venerem, in cædes, in rapinas, ut libet, efferantur. Paratum tamen eis cœlum, parata immortalitatis felicitas, si fides inconcussa maneat, et in sanguine Christi spes tota subsidat. — Calcagninus. — Epist. Er., ep. 54. lib. XXI.

[3] Quem nullâ de causâ, ut video, amant, nisi quia beneficio ejus sentiunt se episcopos excussisse. — Melanchth. Ep. Camerario, l. IV, ep. 106.

[4] De l'Allemagne, par Henri Heine, t. I, Ire partie. L'auteur, page 55, affirme pourtant que la réforme fit perdre à l'Allemagne beaucoup de poésie.

vements du cavalier; un clou qui cède à la moindre pression du marteau, car c'est à l'aide de ces diverses comparaisons que Luther représente l'homme sous la main de Dieu[1]!

[1] Consulter encore sur les doctrines de Luther, en 1520 : — Confitendi ratio D. Martini Lutheri. Lipsiæ, 1520. — Eine kurze Form der Zehen Gebot, eine kurze Form des Glaubens. — Ein Sermon von dem heil. hochwürdigen Sacrament der Taufe. Witt., 1520. — Eine sehr gute Predigt, D. Mart. Luther, Augustiner, von zweierlei Gerechtigkeit, aus dem Latein ins Deutsche übersetzt, *cum præf. Geor. Spalatini*, Leipzig, 1520. — Eine fast nützliche Betrachtung des Leidens Christi. — Eine Unterweisung von der Beicht. — Erklärung etlicher Artikel, nemlich von der Fürbittung der lieben Heiligen, von dem Fegfeuer, von dem Ablaß, von den Geboten der Kirchen, von den guten Werken und von den römischen Kirchen ꝛc. Witt., 1520. Imprimés de janvier à octobre.

CHAPITRE XXI

LETTRE DE LUTHER A LÉON X.

— 1520 —

Les thèses de Luther sont condamnées aux universités de Louvain, de Leipsick et de Cologne. — Luther, qui d'abord avait consenti à prendre pour juges ces universités, refuse de souscrire à leur arrêt. — Colères prophétiques du moine. — Avenir qu'il prédit à l'Allemagne. — Lettre de Luther à Léon X, envoyée au moment même où il rassure Miltitz. — Examen du livre sur la *Liberté chrétienne* qu'il a joint à sa lettre au souverain pontife. — Dogmes de Luther sur la foi, sur l'œuvre, sur les sacrements. — Son sacerdoce.

Après sa dispute, Eck se mit en route pour Rome, « afin d'invoquer contre Luther l'abîme de l'abîme, et de mettre le feu à la forêt du Liban[1]. » Il avait été convenu que les thèses seraient déférées aux universités de Leipsick, de Cologne, de Louvain, et ne pourraient être publiées avant leur décision.

Eck partait fidèle à son serment; seulement, avant de quitter l'Allemagne, il avait voulu venger le concile de

[1] Eccius meus vadit Romam succensurus saltum Libani. — Geschichte der durch Publications-Bulle wider Dr. Martin Luther erregten Unruhen, in-4°, p. 7.

Constance des accusations de Luther. Dans quelques pages pleines de verve, comme il savait les écrire, il n'eut pas de peine à prouver l'hétérodoxie de certaines doctrines de Jean Huss, et le peu de fondement des reproches adressés à l'empereur et au pape, qui auraient violé le sauf-conduit donné à l'hérésiarque[1].

Mélanchthon, moins discret, oublia la promesse faite par son maître. Dans une lettre à Œcolampade, imprimée à Wittemberg, et qui se répandit en Allemagne, il donna un résumé luthérien de la discussion, et, tout en rendant justice au beau génie d'Eck[2], il attaqua vivement les thèses du professeur d'Ingolstadt. Eck se plaignit avec raison de cette violation du traité. Mélanchthon répondit avec une aigreur d'expression qui n'était pas dans ses habitudes de polémique[3], et que Luther trouve moyen de louer, en affirmant, à la face de l'Allemagne, qu'un grammairien de vingt-cinq ans comme Mélanchthon en savait plus en théologie que trois ou quatre Eccius[4].

Quoi qu'il en soit, les universités[5], après avoir reçu les

[1] Des heiligen *Concilii* zu Costnitz, der heiligen Christenheit, und hochlöblichen Kaysers Sigismunds, und auch des deutschen Adels Entschuldigung, daß ihnen Bruder Martin Luder mit Unwahrheit auffgelegt, Sie haben *Joannem Hus* und *Hieronymum* von Prag, wider päpstlich, christlich, kayserlich Geleit und Eyd, verbrandt. Johann von Eck, Doct. — Lipsiæ, 1520.

[2] Cæterùm apud nos magnæ admirationi plerisque fuit Eccius ob varias et insignes ingenii dotes. Carolostadium de scriptis, credo, novisti. Bonus ut vir et rarâ doctrinâ, planèque nonnihil extra vulgi aleam eruditus.

[3] Defensio Melanchthonis contra Eccium, prof. theologiæ. — Epist. 706.

[4] Vidisse te credo Eccii excusationem adversùs Philippum nostrum, satis dignam Ecciano ingenio, in quâ homini etiam in sacris litteris terque quaterque omnibus Ecciis doctiori, denique et sordidæ illius Ecciansæ theologiæ non ignaro, opprobrat magno vitio grammaticam professionem. — Luth. Resolut. Seckendorf, l c., p. 82.

[5] Voyez, sur les injures prodiguées par Luther aux universités : Lettres à Jean Lange, 16 oct.; — 15 oct., à Spalatin, où il accuse les docteurs de Leipsick de dégorger leur venin per fistulam Rubii; — à Eccius, 1er nov.; — à Spalatin, 20 nov. Præter ventrem, marsupium, pompam, quid fulget in vobis? au même, 3 déc., où il avoue qu'il a accepté le jugement des

actes de la dispute, s'assemblèrent et nommèrent des rapporteurs. La doctrine de Luther fut condamnée tout d'une voix. Nous nous rappelons que Luther avait déclaré qu'il s'en rapporterait au jugement de ses maîtres en théologie; il avait raison; car, au rapport d'Érasme, ces universités brillaient par les lumières et le savoir. Luther y comptait plus d'un admirateur. Il n'y eut toutefois qu'une opinion sur les thèses du moine. On peut lire dans les lettres du Saxon avec quelles brutales colères il accueillit cette décision. Les théologiens de Leipsick, de Cologne et de Louvain furent immolés à sa risée. Pendant plusieurs mois, il n'est pas une de ses épîtres où l'on ne voie un de ses juges apparaître sous la forme d'un âne ou d'une taupe. Luther n'avait pas encore trouvé le Satan dont il abusera plus tard.

Un ami d'Érasme, Jacques Latomus (Masson), profes-

docteurs de Leipsick; — 18 décembre, à Spalatin, où il s'élève contre les sacrements de l'Église, efface celui de l'ordre, et déclare que : omnes nos esse sacerdotes et hoc sacerdotis genus in quo nos sumus prorsus non differre videatur à laicis, nisi ministerio, quo sacramenta et verbum ministrantur; — à Jean Lange, 18 décembre, contre l'université de Paris; — à Spalatin, 10 janvier 1520, où il reconnaît l'omnipotence du concile statuant sur la communion sous les deux espèces. Comme témoignage de soumission et de foi aux lumières de l'épiscopat, lisez ses lettres — à Albert, archevêque de Mayence, 4 février 1520; — à Adolphus, évêque de Mersebourg, 4 février, même année; dans cette dernière il affirme (sub fine) qu'il ne diffère de ses adversaires sur la puissance pontificale que, solo nomine : — Tournez la page, 9 février, et il va « enfouir dans le charnier tous les témoignages de l'iniquité et de la balourdise des évêques; » — 12 février, à Spalatin, où l'épiscopat tout entier est renvoyé à l'Évangile et traité d'ignorant; — 18 février, au même, où l'évêque de Misnie est traité de blasphémateur. La faculté de Cologne condamna, le 30 août, celle de Louvain, le 7 novembre 1519, quelques propositions extraites des œuvres de Luther. Le moine augustin leur répondit dans un écrit qui parut sous le titre de : Condemnatio doctrinalis librorum Mart. Lutheri per quosdam magistros nostros Lovanienses et Colonienses facta. Responsio Lutheriana ad eamdem condemnationem ad Christophorum Blancum, Oper. Witt. 11, 39, Jenæ, 1568. Le collecteur des lettres de Luther dit au sujet de cette réponse qu'elle était sehr heftig; l'expression est trop douce : il eût mieux valu la nommer insolente

seur à l'université de Louvain, défendit la sentence des théologiens[1] avec beaucoup plus d'esprit que ne s'en permettaient les scolastiques. Tout en combattant son adversaire à l'aide de l'Écriture, il ne dédaigne pas l'épigramme; son latin, qui ne sentait pas le collége, avait mérité, dans une autre occasion, l'éloge de Bilibad Pirkheymer[2], bon juge assurément.

Mais Luther avait d'autres images à son service que ses mauvaises figures de rhéteur. On va le voir, il a grandi. « Je ne veux pas que d'un glaive on fasse une plume; la parole de Dieu est une épée, c'est la guerre, c'est la ruine, c'est le scandale, c'est la perdition, c'est le poison; c'est, comme parle Amos, l'ours sur le grand chemin et la lionne dans la forêt.

« Je me suis bien permis d'autres violences envers Emser et Eckius, et vous ne m'avez rien dit[3]. »

« Si vous connaissez bien l'esprit de la réforme, vous devez comprendre qu'elle ne peut s'opérer sans tumulte, sans commotion. Je sens Dieu qui m'enlève. Oui, je l'avoue, je suis trop violent peut-être, mais on me connaissait bien, on ne devait pas irriter le chien; il fallait le laisser en repos. Jetez les yeux sur le Christ, mon cher Spalatin. Colomniait-il, lui, quand il appelait les Juifs race adultère et perverse, enfants de vipères, hypocrites, fils du diable? Et Paul, quand il les nommait chiens, insensés, imbéciles? quand il s'élevait contre un faux prophète avec une violence qui pourrait passer pour de la

[1] Opera Latomi, in-fol.

[2] Mirâ quâdam brevitate, sed ut nihil fieri absolutiùs. Latomus avait d'abord injustement attaqué la foi d'Érasme, qui voulut que son ami se rétractât : c'est ce que fit Latomus dans quelques pages qui plurent beaucoup à Pirkheymer. — Epist. Erasmi, 12, l. XII.

[3] Verbum Dei gladius est, bellum est, ruina est, scandalum est, perditio est, venenum est, est ut Amos ait, sicut ursus in viâ, et læna in sylvâ; longè vehementiùs in Emser, in Eccium scripsi, et nihil es conquestus. — Spalatino, feb. — De Wette, t. I, p. 417.

folie, et qu'il le traitait de fils du diable, d'ennemi de la vérité, d'âme pleine de dol et de tromperie? La vérité ne connaît pas de vains ménagements[1]... »

« Seigneur! que de ténèbres, que d'iniquités Rome a vomies sur la terre, et par quel jugement de Dieu a-t-elle vécu tant de siècles? Tromper les hommes par d'impures décrétales et des mensonges effrontés, dont elle faisait autant d'articles de foi! J'en suis presque convaincu, le pape, c'est l'Antechrist, c'est le fils de perdition qu'attend le monde. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il prescrit, sent l'Antechrist[2]... »

« Qu'on ne me parle plus de mes emportements. Voyez! tout ce qu'on fait dans notre siècle avec calme s'évanouit et tombe. Le ventre de Rebecca porte des embryons qui se battent déjà. On me juge mal aujourd'hui. La postérité me rendra pleine justice... Le révérend père vicaire Staupitz m'écrit d'Erfurt de ne pas publier mon livre *de Emendando statu Christianorum*; c'est trop tard. Il faut que l'Esprit-Saint me pousse, puisque ce n'est ni l'amour de l'or, ni l'amour des plaisirs, ni la passion de la gloire. Je ressemble au Christ, qu'on crucifia parce qu'il avait dit : Je suis le roi des Juifs. On me crucifie pour des doctrines que je n'ai pas enseignées, la communion sous les deux espèces, par exemple[3]. »

« L'évêque de Misnie, et avec lui d'autres évêques m'accusent! Je saurai bien leur répondre : je ne souffrirai pas que des erreurs condamnées dans l'Évangile soient enseignées même par des anges du ciel, à plus forte raison par ces idoles d'évêques. Je veux bien leur pardonner pour

[1] Spalatino, feb. 1520. — De Wette, p. 418.
[2] Wencesl. Link, 19 aug.
[3] Sicut enim Christus propter vocabulum : Rex Judæorum crucifixus est, ita et ego propter utramque speciem quam nec jussi sumendam, nec prohibui. — Spalatino, 13 janv. — De Wette, t. I, p. 389-390.

le moment : qu'on leur écrive donc de se taire, de ne rien faire contre Luther. Qu'ils prennent garde à eux ; ils croient éviter la grêle, ils mourront sous une avalanche de neige. Que si Dieu ne m'ôte pas la raison, plus ils remueront le fumier, plus il sentira mauvais[1]. »

« Quels imbéciles que vos docteurs de Misnie et de Leipsick! est-ce qu'ils ont perdu la tête? jamais je n'eus de semblables adversaires; les niais! Dites-leur donc de me laisser tranquille; je les tiens, et, s'ils me mettent en colère, je les couvrirai d'opprobre. J'avertirais bien le duc Georges; mais, si je lui écris, il ne me lit pas, ou il ne me comprend pas.... A la volonté de Dieu, me voici; aux vents et aux flots le navire! Je ne puis à cette heure que prier Dieu. Je lis dans l'avenir, le Seigneur m'en lève un coin; je vois des tempêtes prochaines, si Satan n'est enchaîné. Les pensées de mes ennemis sont des pensées de dol et de méchanceté. Que voulez-vous, mon ami? la parole divine ne marche jamais sans trouble, cette parole de toute majesté, qui fait de si grandes merveilles, qui gronde et roule sur les hauteurs et les nuées et qui tue les âmes paresseuses d'Israël. Il faut ou renoncer à la paix, ou renoncer à la parole divine. Le Seigneur est venu apporter la guerre et non la paix... Je suis frappé de terreur... Malheur à la terre[2]! »

« Des visions nouvelles ont paru dans le ciel; à Vienne, des flammes et des incendies; je voudrais les voir; c'est ma tragédie que ces signes annoncent[3]... »

« Qu'y a-t-il donc d'étrange que le monde soit troublé à cause de la parole de Dieu? A la seule nouvelle de la nais-

[1] Ne si incipiant velle fugere pruinam, obruantur nive... Si stercus ampliùs moverint, latiùs et crassiùs fetebit (on traduira facilement le proverbe). — Spalatino, 18 feb. — De Wette, l. c., p 415.

[2] Staupitio, feb. — De Wette, p. 425.

[3] Spalatino, 19 mart. — De Wette, p. 428.

sance du Christ, Hérode et sa cour ne se sont-ils pas émus? Et la terre et le soleil ne s'obscurcirent-ils pas quand le Christ mourut? Pour moi, la preuve qu'une doctrine est sage, c'est que la multitude, les grands et les sages, s'en offensent. Voici le Psalmiste qui dit : Il a été posé comme un signe, afin qu'on le contredît pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre, non parmi les nations, mais en Israël[1]. »

« Que je le veuille ou non, chaque jour ma science s'accroît. Il n'y a pas deux ans que j'écrivais sur les indulgences, aujourd'hui je voudrais détruire mes livres. J'étais alors sous le joug de la tyrannie de Rome; je ne voulais pas qu'on les rejetât, ces indulgences, et, en vérité, à quoi bon s'en émerveiller? J'étais seul à rouler ce rocher. Mais bientôt mes yeux se sont ouverts, et j'ai vu que ces pardons n'étaient que de misérables impostures, inventées pour voler l'argent aux hommes et leur foi en Dieu... Ah! que je voudrais qu'on brûlât mes livres sur les indulgences!... Gloire et paix dans le Seigneur... mon cher Nicolas, il ne faut rien répondre à Emser[2], parce que c'est un homme dont l'apôtre Paul a dit : « Il est condamné, « évitez-le, son souffle est mortel. » Encore un peu de temps, et je prierai contre lui; je demanderai à Dieu qu'il lui rende selon ses œuvres : qu'il meure, car il vaut mieux qu'il périsse que s'il continue de blasphémer contre le Christ... Je ne veux pas que vous priiez pour ce misérable, priez pour moi seulement[3]. »

Voilà ce que Luther écrivait au moment où, assis à

[1] Archidiacono Elsterwicensi, 30 maii 1520. — De Wette, p. 450.

[2] Nicolao Hausmann, 26 april. — De Wette, p. 442-443.

[3] Adhuc modicum, et orabo contra eum, ut reddat ei Dominus secundùm opera sua; melius est enim ut moriatur quàm ut sic pergat contra conscientiam Christum blasphemare; sine ergo eum, velociter nimis satis compescetur miser iste; sed et tu desine pro eo orare; ora pro me. — Nicol. Hausmann. 26 ap. — De Wette, p. 442.

table à côté de Miltitz, il buvait à la santé du saint-père, à la paix de l'Allemagne. Au delà des Alpes, tout le monde était joyeux dans le sacré collége, et Léon X plus que tout autre, lui qui aimait si franchement le *frate*. Le frate n'est plus un petit moine écrivant sur les indulgences, mais un apôtre possédé de l'Esprit-Saint, un être inspiré, un prophète qui lit dans les astres, et à qui le Seigneur a révélé l'avenir; avenir de malheur, car c'est une tragédie qu'il va jouer. Elle se dénouera comme la tragédie antique, par le meurtre : cela ne l'effraye pas, il l'affirme, il le répète. Son œuvre va causer à l'humanité des larmes et du sang; qu'importe? il ne l'abandonnera pas. Un prêtre demande au ciel que son ennemi meure! Il veut qu'il meure et qu'on s'abstienne de prier pour cette âme, qu'il damne dès cette vie. En ce moment la voix de quelques moines timides est venue l'avertir; c'est un appel de Dieu que cette voix d'hommes simples qui lui montrent l'abîme ouvert. Mais Luther se rit de ces terreurs, comme il se joue des pleurs qu'il va faire répandre! Jamais cri plus effrayant que cette prophétie formulée si brièvement : *Malheur à la terre!... Væ terræ!* Encore un peu de temps, et cette prophétie s'accomplira! L'Allemagne tout entière se soulèvera; l'orgie, le meurtre, se promèneront dans les rues de Munster; d'affreux accouplements souilleront l'intérieur des couvents; des hommes et des femmes qui se diront possédés de l'esprit de Dieu marcheront tout nus, la Bible à la main. Il y aura du sang dans les églises, du sang sur les places publiques, du sang sur les autels! Alors, quand tout cela arrivera, Eck tournera la tête vers Wittemberg, et, en montrant Luther, il nous dira : « C'est Luther qui a crié *Malheur à la terre!* son oracle s'accomplit; — c'est Luther qui a écrit qu'il faisait une tragédie : sa tragédie se joue; — c'est Luther qui demandait à voir des signes dans le ciel : ces signes ont paru; — c'est Luther qui a dit que la pa-

role de Dieu était une épée : cette épée est tirée du fourreau, elle brille dans les mains de Storch ! Luther n'a pas péché par ignorance, puisqu'il annonçait d'avance tout ce qui se fait aujourd'hui. Gloire donc à Luther ! »

Mais déjà sa parole a fructifié : à Zwickau, un prêtre qui doit bientôt appeler aux armes les paysans de la Thuringe, Munzer, monte en chaire le jour de l'Assomption, et reproduit les insolences de Luther contre le siége de Rome. Il traite la papauté, l'indulgence, le purgatoire, la messe, la plupart des sacrements de son Église, de jongleries humaines[1]. Il lui faut, à lui, une nouvelle Église, dont il tiendra les clefs, car, à l'entendre, « Luther a manqué de courage. Il embrasse encore la chair, le lâche qu'il est; il laisse l'homme dans la fange du péché, et la foi qu'il prêche est encore plus funeste au salut que celle des papistes. Le Dieu nouveau qu'il faut au monde régénéré, c'est un Dieu tout spirituel, qui se révèle à l'homme dans le sommeil, qui vient le visiter en songe[2]. » Pauvre âme qui, sans Luther, aurait continué d'évangéliser en paix son petit troupeau !

Nous nous rappelons que, lors de son entrevue avec Miltitz à Lichtenberg, Luther avait promis au nonce d'écrire une troisième lettre à Sa Sainteté. Or, quand il faisait cette promesse, la lettre était déjà partie pour Rome. Elle est arrivée, et avec la lettre Léon X a reçu l'opuscule ascétique dont le moine parlait à Miltitz. La lettre porte la date du 2 avril 1520[3]. La voici. Qu'on n'oublie pas, en la lisant, la table hospitalière où sont assis l'un à côté de l'autre Miltitz et Luther; ces grands pots de bière qu'on leur a servis, ces verres pleins qui se sont choqués à

[1] Weller, Alles und alle Theile der Geschichte, part. I, p. 732.

[2] Theod. Strebel, Leben, Schriften und Lehren Thomä Münzers. — Nürnberg, in-8, p. 12, 13.

[3] Voir la note de la page 309.

chaque nouvelle rasade; ces deux mains de moine et de nonce qui se sont serrées affectueusement; ces baisers, gage de réconciliation; ces larmes de joie, ces paroles d'amitié échangées entre les deux convives, et jusqu'à la peau du renard fabuleux qu'a revêtue Miltitz.

« Au milieu des monstres de ce siècle[1], avec qui je suis en guerre depuis trois ans, ma pensée et mon souvenir se lèvent vers vous, très-saint Père... Je le proteste, et ma mémoire est fidèle, jamais je n'ai parlé de vous qu'avec honneur et respect... S'il en était autrement, je serais tout prêt à me rétracter. Ne vous appelai-je pas le Daniel dans la fosse aux lions? n'est-ce pas moi qui défendis votre innocence contre un homme tel que Sylvestre Priérias, qui osait la souiller?... Vous ne sauriez le nier, mon cher Léon, ce siége où vous êtes assis surpasse en corruption et Babylone et Sodome; c'est contre cette Rome impie que je me suis révolté. Je me suis soulevé d'indignation en voyant qu'on se jouait si indignement, sous votre nom, du peuple de Jésus-Christ; c'est contre cette Rome que je combats, que je combattrai tant qu'un souffle de foi vivra en moi. Non pas que je croie, ce qui est impossible, que mes efforts prévaudront contre la tourbe d'adulateurs qui règnent dans votre Babylone désordonnée; mais, chargé de veiller sur le sort de mes frères, je voudrais qu'ils ne fussent pas la proie de toutes les pestes romaines. Rome est une sentine de corruption et d'iniquité. Car il est plus clair que la lumière que l'Église romaine, de toutes les Églises la plus chaste autrefois, est devenue une caverne fétide de

[1] Epistola Lutheriana ad Leonem X summum pontificem. Liber de Christianâ libertate continens summam doctrinæ christianæ : quo ad formandam mentem, et ad intelligendam Evangelii vim, nihil absolutiùs, nihil conducibiliùs, neque à veteribus neque à recentioribus scriptoribus proditum est. Tu, christiane lector, relege iterùm atque iterùm, et Christum imbibe. Recognitus Wittembergæ, in-4, 1521.

Voir, aux Pièces justificatives, n° XIII.

voleurs, le plus effronté des lupanars, le trône du péché, de la mort et de l'enfer, et que sa malice ne pourrait pas monter plus haut, quand l'Antechrist y régnerait en personne.

« Vous, Léon, vous voilà comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel au milieu des lions, comme Ézéchiel au milieu des scorpions. A tous ces monstres qu'allez-vous opposer? trois ou quatre cardinaux, hommes de foi et de science : qu'est-ce que cela au milieu de ce peuple de mécréants? Vous mourriez empoisonné si vous tentiez de remédier à tant de maux, et avant même d'avoir songé au remède... Les jours de Rome ont été comptés, la colère de Dieu a soufflé sur elle. Elle hait les conciles, elle craint la réforme, elle ne veut pas qu'on mette un frein à sa fureur d'impiété. On dira d'elle ce qu'on a dit de sa mère : Nous avons soigné Babylone, elle ne peut être guérie, laissons-la. C'était à vos cardinaux et à vous à remédier à tant de maux; mais la podagre rit de la main du médecin, le char n'écoute plus les rênes...

« Plein d'amour pour votre personne, j'ai souvent gémi de vous voir élevé sur le siége pontifical, dans un siècle comme le nôtre : vous méritiez de naître à une autre époque. Le siége de Rome n'est pas digne de vous, il devrait être occupé par Satan, qui, en vérité, règne beaucoup plus que vous dans cette Babylone... N'est-il pas vrai que sous ce vaste ciel il n'y a rien de plus corrompu, de plus inique, de plus pestilentiel que Rome? Vraiment, Rome surpasse en impiété le Turc lui-même; elle, autrefois la porte du ciel, est aujourd'hui la gueule de l'enfer, que la colère de Dieu empêche de fermer; à peine s'il nous est permis de sauver quelques âmes du gouffre infernal... »

Après avoir raconté comment la querelle s'est engagée entre lui et les courtisans du pape, Luther termine ainsi :

« Je ne veux pas venir à vous les mains vides, je vous offre un petit traité, sous votre nom; gage de mon amour pour la paix, témoignage de ce dont j'aurais aimé à occuper mes loisirs, si vos adulateurs me l'avaient permis; présent de peu de valeur si vous considérez la forme de l'œuvre, bien précieux, si je ne me trompe, si vous vous attachez à l'esprit du livre. Moi, pauvre moine, je n'ai rien de mieux à vous offrir, vous n'avez besoin d'autre don que d'un don tout spirituel[1]. »

Veut-on connaître maintenant ce livre de prédilection que Luther envoie à Léon X en témoignage d'amour et de piété filiale? C'est son traité de la *Liberté chrétienne*[2], où l'augustin établit comme doctrines fondées sur la parole évangélique, non-seulement la justification sans les œuvres, mais l'impossibilité de la foi avec les œuvres, qu'il regarde comme autant de péchés; la sujétion de la créature au démon, même quand elle fait effort pour lui échapper, et son incarnation au péché, quand elle s'élève vers le Créateur; quand sa pensée, détachée des liens de la terre, s'abîme dans la contemplation des mérites du Sauveur; quand sa main répand l'aumône; quand ses lèvres s'ouvrent pour prier ou bénir; quand elle pleure ou se repent : car, dit-il, tout ce qui est en nous est coulpe, péché, damnation, et l'homme ne peut faire le bien.

[1] Luther traduisit en allemand la lettre à Léon X. Cette traduction, qui parut sous le titre de : Sendschreiben an den Papst Leo den Zehenten, D. M. Luther, etc..., diffère en quelques passages de l'original. Le texte allemand est beaucoup plus énergique, plus violent. Le *lupanar omnium impudentissimum* est rendu par ein Bubenhaus über alle Bubenhäuser. Sodome et Gomorrhe y reviennent bien plus souvent. La version allemande était destinée à ses concitoyens, la version latine aux lettrés. De Wette a imprimé les deux textes, p. 497 et 506, t. I de son recueil des lettres de Luther.

[2] De Libertate christianâ Luth. op. Witt. fol. t. II. La première édition parut en 1520, une seconde en 1521, sans indication de nom d'auteur, d'imprimeur et de lieu. Von der Freyheit eines christen Menschen. — Antiqua litterarum monumenta. Brunswigæ, in-12, 1690, p. 118.

« Il y a, dit-il ailleurs, deux hommes dans l'homme. l'homme intérieur, l'homme extérieur; l'homme intérieur, c'est l'âme; l'homme extérieur, c'est le corps. Le corps ne peut souiller l'âme; que le corps boive, mange, qu'il ne prie pas de bouche, comme fait l'hypocrite, qu'il hante les lieux profanes, l'âme n'en saurait être affectée. Dès que l'âme a la foi, elle ne fait qu'un avec le Christ; c'est l'époux et l'épouse. »

Dangereuse doctrine assurément, qui établit la compatibilité de la foi avec un cœur souillé à plaisir des crimes les plus horribles, et dont on craint d'abord de rendre responsable un esprit aussi lumineux que Luther. Mais en vain essayerait-on de le nier : c'est bien là la pensée qu'il développe encore dans sa *Captivité de l'Église à Babylone*. « Ainsi donc, dit-il dans un passage de ce livre, tu dois voir combien est riche l'homme chrétien, qui ne saurait perdre son salut, même quand il le voudrait par toutes sortes de péchés, à moins toutefois qu'il refuse de croire; car, à l'exception des péchés contre la foi, rien ne peut lui fermer la porte du ciel... Repentir, confession, satisfaction, œuvres inventées par les hommes, tout cela t'abandonnera, te rendra malheureux, si, oubliant la foi, tu te reposes sur les vaines pratiques de la superstition humaine [1]. »

Afin que sa théorie sur l'efficacité de la foi fût saisie même par les intelligences vulgaires, Luther a eu soin de l'exprimer plus nettement encore. C'est ainsi qu'il écrit à Mélanchthon :

« Sois pécheur, et pèche fortement; mais plus fortement encore crois et te réjouis dans le Christ, le vainqueur du péché, de la mort et du monde. Le péché, c'est notre

[1] Ita vides quàm dives sit homo christianus; *etiam volens non potest perdere salutem suam quantiscunque peccatis, nisi nolit credere. Nulla enim peccata eum possunt damnare, nisi sola incredulitas*, etc. — De Captiv. Bab., t. II, p. 284.

lot ici-bas. Cette vie n'est pas la demeure de la justice; mais nous attendons, dit saint Pierre, des cieux nouveaux et une terre nouvelle où habite la justice. Il suffit que, par les richesses de la gloire de Dieu, nous connaissions l'Agneau qui ôte les péchés du monde : le péché ne saurait nous en arracher, quand dans le même jour nous commettrions mille et mille homicides, mille et mille adultères [1]. »

« Croire est un don si précieux, que, si l'on pouvait commettre un adultère dans la foi, ce ne serait pas un péché [2]. »

L'œuvre lui fait si peur, qu'il voudrait en détourner tout ce qu'il nomme chrétien. « Les âmes pieuses, dit-il, qui font le bien pour obtenir le royaume des cieux, n'y parviendront jamais : je les regarde comme des impies, il est plus urgent de se prémunir contre l'œuvre que contre le péché [3]. »

Luther, dans sa *Liberté chrétienne*, s'efforce encore d'établir que le sacerdoce est infus dans l'humanité, comme l'âme dans le corps; qu'il appartient à tout homme qui croit, parce que, le Christ s'étant uni à l'humanité par une union mystique, l'âme est devenue son épouse, et qu'elle participe alors à tous les dons que l'époux répand sur sa bien-aimée; que les vocables de prêtre, de clerc, d'ecclésiastique, ne signifient rien, et sont un outrage à la parole de Dieu, parce que nous sommes tous ses enfants au

[1] Esto peccator et pecca fortiter; sed fortiùs fide et gaude in Christo, qui victor est peccati, mortis et mundi : peccandum est quandiù hìc sumus. Vita hæc non est habitatio justitiæ; sed expectamus, ait Petrus, cœlos novos et terram novam, in quibus justitia habitabit. Sufficit quòd agnovimus per divitias gloriæ Dei Agnum qui tollit peccata mundi : ab hoc non avellet nos peccatum, etiamsi millies, millies uno die fornicemur aut occidamus. — Melanchthoni, 21 aug. 1521.

[2] Si in fide fieri posset adulterium, peccatum non esset. — Luth., Disp., t. I, p. 523.

[3] Op. Lutheri, Witt., t. VI, fol. 160. — Mœhler, Symbol., t. I, p. 166, note.

même degré, ses économes et ses ministres, et que les vêtements, la pompe extérieure, les cérémonies, ne sont que de vaines figures, des formes humaines que l'esprit du Christ doit bannir du milieu des chrétiens[1]. Et, comme le remarque ici le D. J. Marx, le sacerdoce luthérien n'est point une figure, mais une réalité, qui confère au laïque tous les pouvoirs du prêtre catholique : la prédication, le pardon des fautes, l'absolution, la dispense des sacrements[2]. Mais que signifie ce signe, que la seule foi nous confère, comme l'eau du baptême le titre d'enfants de Dieu? que l'homme quitte et reprend à son gré, selon qu'il embrasse la croyance ou le doute? Qu'est-ce donc que cette foi luthérienne qui nous rend semblables à l'ange, et change tout à coup notre nature? Est-ce la foi, moins les indulgences, comme en 1518; la foi, moins la primauté divine du pape, comme en 1519; la foi moins les sacrements de l'ordre, de l'extrême-onction, comme en 1520; la foi moins la messe, moins le culte des saints, comme en 1521? Mais qui dit foi dit confession. Or Luther ne peut établir de confession sans l'autorité. Si la raison individuelle de Carlstadt, par exemple, comme nous le verrons, s'insurge contre la croyance du docteur, qui les jugera? Qu'est-ce donc que la foi suivant Luther, sinon un caprice, une fantaisie, un fantôme; maladie chez l'un, fièvre cérébrale chez l'autre, exaltation du système nerveux, prostration ou exubérance de vitalité, lumière ou ténèbres? — Luther dit : « Croyez; » mais alors qu'il n'enseigne point que « la mission des évêques est double, médiate et immédiate : de nos jours médiate, c'est-à-dire

[1] Voyez : De Libertate christianâ, t. II, Op. Luth. Wittemberg., in principio.

[2] Omnes quotquot baptizati sumus æqualiter sumus sacerdotes, nullum sacerdotibus super nos est jus imperii... Christiani omnes sunt æqualiter sacerdotes, eamdem in verbo et sacramento quocunque habent potestatem. — Luth. Op., t. II, p. 297, b.

dérivant de l'homme, mais immédiate chez les apôtres, qui la tenaient de Jésus même, immédiate chez les prophètes, qui la tenaient de Dieu; que les apôtres ont transmis cette mission à leurs disciples; saint Paul à Timothée et à Tite, qui la transmettent aux évêques leurs successeurs, les évêques à ceux qui leur succèdent; ainsi jusqu'à nos jours et à la consommation des siècles, en sorte que cette mission, bien que médiate, est cependant toute divine [1]. »

Voilà donc que la foi seule ne suffit plus pour donner le sacerdoce, qui est un véritable héritage par délégation divine : tout homme n'est donc pas prêtre; tout homme n'a donc pas mission d'enseigner.

Il est dit dans l'histoire de Cromwell qu'un soldat de son armée passa la Tamise pour se rendre à Londres. Il portait avec lui une lanterne où brûlaient cinq chandelles. Arrivé sur le rivage, il appela à haute voix la multitude, et, ouvrant sa lanterne, il prit une d'elles, souffla dessus et dit : « Qu'ainsi meurent les dîmes. » Puis une seconde : « Qu'ainsi meurent les parlements. » Puis une troisième et une quatrième; enfin la cinquième, et il cria : « Qu'ainsi meure la Bible. » Or le peuple commençait à s'ameuter et à le maltraiter de paroles. Un des assistants dit au soldat : « Où as-tu pris tout cela? — C'est la parole de Dieu, reprit le soldat, que je vous prêche : Luther a bien fait une religion nouvelle; Calvin a soufflé dessus; Calvin a fait une religion nouvelle, Cranmer, le grand archevêque, a soufflé dessus, et la reine Élisabeth a soufflé sur tout cela. Eh bien, moi, à mon tour, je viens au nom de la parole du Christ, balayer de mon souffle tout ce qui a été dit... » Le peuple se tut. Ce soldat n'avait-il pas raison? Il était prêtre selon l'ordre de Luther, car il disait qu'il croyait au Christ et à sa sainte parole [2].

[1] Luther, Ire partie, 8e feuillet du 1er chapitre de l'Épître aux Galates, 2.
[2] Voyez Cobbett, Histoire de la réformation en Angleterre.

CHAPITRE XXII

LES DEUX BULLES.

— 1520 —

Caractère des résistances de Luther. — Longanimité de Léon X. — Il se décide à fulminer une BULLE contre l'hérésiarque. — Mais, en même temps qu'il condamne les erreurs de Luther, il offre au moine un moyen de réconciliation. — Appréciation littéraire de la BULLE *Exsurge*. — Hutten commente la BULLE de Sa Sainteté. — ANTI-BULLE de Luther. — Comment s'y prend Luther pour perdre ses adversaires dans l'opinion de l'Allemagne.

Maintenant, qu'il nous soit permis d'adjurer tout homme dont la raison n'est point obscurcie par l'esprit de secte de poser la main sur son cœur, et de nous dire si Luther, tel qu'il s'est montré depuis trois ans, en chaire et dans ses livres, n'a pas dépassé toutes les bornes; s'il lui reste un outrage à imaginer contre Rome; une raillerie vieille ou moderne contre la papauté à rajeunir ou à rajuster; une insolence contre l'autorité à reprendre dans les œuvres des hérésiarques qui l'ont précédé. Il a laissé bien loin derrière lui et Jérôme de Prague, et Jean Huss, et Wiclef. Depuis trois ans l'Allemagne le voit se servir du

glaive de la parole pour blesser au cœur toutes les vieilles croyances à l'ombre desquelles elle s'était si longtemps reposée ; que de boue il a jetée à la face du successeur de saint Pierre ! Le monde catholique n'a-t-il pas été assez troublé par ces folles disputes qui avancent si peu le règne de Dieu, au dire de Mélanchthon; et ce verbe divin apporté par le nouvel apôtre, comme la seule loi et le seul évangile auxquels l'homme dût croire, n'a-t-il pas subi en passant par sa bouche assez d'altérations, d'interprétations et de tortures diverses? Si pendant trois ans un moine a pu sans mission troubler la société, y jeter le désordre, agiter les consciences, soulever les esprits; ne sera-t-il pas permis à la papauté de faire entendre sa voix? Que Seckendorf regarde la lettre de Luther comme un gage de respect envers le saint-siége, le lecteur n'y verra qu'une affreuse ironie, et, suivant l'expression d'un écrivain anglican, qu'une satire sanglante de l'Église romaine [1]. Sleidan croit

[1] Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, t. IV, p. 10. — La lettre de Luther à Léon X, dans l'édition d'Iéna, porte la date du 6 avril 1520, et *nous croyons que c'est la véritable*. Seckendorf, pour atténuer les torts de Luther, la place au mois d'octobre de la même année, c'est-à-dire longtemps après la bulle de Léon X; en sorte, dit cet historien, que la bulle aurait provoqué la lettre; comme s'il était probable que Luther, ayant connu cette bulle, n'en eût rien dit dans sa lettre! En admettant la supposition de l'historien de la réforme, on ne voit pas ce que Luther peut y gagner, car voici ce qu'il écrivait le 11 octobre à Spalatin : « Enfin Eck a rapporté de Rome la bulle dont on fait tant de bruit... Le Christ, ainsi que vous le verrez en la lisant, y est condamné. On veut me faire chanter la palinodie. Me voilà bien plus libre à cette heure. Je sais maintenant que le pape n'est autre que l'Antechrist, je connais le siége de Satan. » *Jam multo liberior sum, certus tandem factus papam esse Antichristum, et Satanæ sedem manifestè inventam.* Or voyez la bonne foi de Seckendorf! Il feint de croire aux paroles de soumission de Luther, qui, le 11 octobre, sait, de science certaine, que le pape est l'Antechrist, et qui, le 13, en fait un Daniel dans la fosse aux lions, un agneau parmi les loups! Ou Seckendorf n'avait pas lu les lettres de Luther, ou il déguise la vérité. Mais Luther lui-même trompe ici Spalatin, son correspondant; ce n'est pas la bulle de Léon X qui lui a révélé que Satan régnait à Rome; il y a longtemps qu'il avait acquis cette certitude. N'écrivait-il pas à Lange le 18 août : « Moi, je ne dois d'autre

que le pape eût dû prendre patience, attendre encore. Attendre que Luther eût démoli pièce à pièce tout le vieil édifice catholique, et que celui qui en avait été nommé de Dieu lui-même le gardien en vît tomber une à une les pierres, sans pousser un cri d'avertissement et de désespoir? Quand Carlstadt viendra pour poser le marteau sur l'œuvre de la réforme, Luther, l'apôtre de Wittemberg, n'attendra pas trois longues années pour accourir de la Wartbourg.

C'était assez de longanimité[1]; Léon X ne pouvait plus longtemps rester sourd aux pleurs de l'Église catholique. Il fallait qu'il parlât, sous peine de voir les esprits errer à l'aventure, en cherchant la lumière que le Christ leur avait promise; et Léon X hésita longtemps. On connaît quel culte le pape avait voué aux muses. Jeune, il aimait à s'enivrer des rêveries de la philosophie platonicienne. Quand il ceignit la tiare, il eut de la peine à se dépouiller

obéissance au pape que celle qu'on doit à l'Antechrist en personne. » *Ego pro me confiteor papæ à me nullam deberi obedientiam, nisi eam quam τῷ γνησίῳ Ἀντιχρίστῳ debeo*, p. 478, t. I. Remarquez que nous raisonnons ici dans la supposition où la lettre au pape aît été écrite le 15 octobre. Mais, écrite avant ou après la bulle au pape, c'est une tache ineffaçable pour le réformateur. Du reste, diverses dates ont été données à cette lettre : le 6 avril, dans l'édition d'Aurifaber et d'Iéna; — le 13 octobre, dans la collection de de Wette, t. I, p. 497; — et le 6 septembre, par Luther lui-même.

Il existe sur cette question de date une dissertation importante, que Roscoë a placée dans la deuxième édition de la Vie de Léon X, et où l'écrivain prouve jusqu'à la dernière évidence que la lettre de Luther est bien du 6 avril 1520. C'est un excellent morceau de critique que M. Henri n'a pas malheureusement jugé à propos de placer dans la traduction de l'ouvrage anglais.

On la trouvera dans la traduction italienne publiée à Milan par Bossi, tome II.

[1] C'est une chose remarquable que Léon X, accusé par les réformés d'une rigueur excessive envers Luther, a été accusé par quelques catholiques de trop de condescendance et de douceur : « Papa Leone che ruminando alti pensieri di gloria mondana, e più che agli affari della religione agonisante in Germania, pensando all' ingrandimento temporale della Chiesa... — Muratori, Ann. vol. X, p. 145.

de ses sympathies pour Platon, l'âme la plus poétique de l'antiquité. Un moment on vit le Vatican changé en véritable Sunium, où l'on trouvait, quand le soleil se couchait sur Saint-Pierre, Léon X entouré de ses cardinaux, presque tous discourant sur les lettres, dont il était le père, et dont il n'eût tenu qu'à lui d'être l'ornement et la gloire. Il aimait la Saxe, où l'étincelle des lettres, transportée d'Italie, commençait à briller, et surtout Luther, qui la portait à dix-neuf ans dans son couvent, qui l'entretenait, qui la réchauffait dans son sein, et marchait joyeux aux lueurs de cette nouvelle étoile. Parmi les membres du sacré collége, la science du frère ermite comptait beaucoup d'admirateurs, Sadolet, entre autres, qu'Érasme nomme l'Attique, pour peindre d'un seul mot l'élégance de ses manières et de sa diction; dont le style cicéronien, dit-il, est toujours pur, limpide, doux et nombreux; tissé, non pas comme le lin, mais coulant comme de l'eau [1]. Pendant plusieurs jours le conseil de Sa Sainteté se tint assemblé. Luther n'y manqua pas d'avocats [2]; mais que pouvaient-ils? retarder de quelques jours peut-être une condamnation écrite à chaque page dans le livre du Christ : Léon X l'ouvrit enfin.

Il ne nous appartient pas d'apprécier comme œuvre dogmatique la bulle du pape, ce magnifique enseignement de notre Église [3]. Aussi bien la parole du successeur des apôtres est trop haut placée pour être soumise à notre examen. Mais si, descendant des hauteurs de la foi, nous la considérons d'un œil humain et comme ou-

[1] Quid enim nunc prædicem illum verum tullianum orationis fluxum, ubique purum, limpidum, etc. — Epist. Erasmi.

[2] William Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, t. IV. — Sarpi, Stor. del concilio di Trento, lib. IV.

[3] Cette bulle fut fulminée le 15 juin 1520. — Sarpi, Concil. di Trento, lib. IV, p. 11. — Pallavicini, Concil. di Trento, cap. XX, p. 119. — Op. Luth., t. III, p. 423.

vrage d'art, il nous est impossible de ne pas y trouver la révélation la plus complète de la régénération latine de Rome à cette époque. Qu'on nous dise si pareilles fleurs sont jamais tombées de cet arbre que la réforme avait fait reverdir en Allemagne! Oserait-on comparer, comme création littéraire, cette glorieuse composition à rien de ce qui est encore sorti de la main des réformateurs? Érasme lui-même, qui passa longtemps pour avoir hérité de tous les trésors de la parole romaine, a-t-il jamais jeté dans ses écrits autant de richesses et d'harmonie, cadencé aussi musicalement sa période, et reflété l'antiquité avec autant de charme que le cardinal Accolti dans cette bulle contre Luther? On voit que l'Italie avait fait une sérieuse étude du style cicéronien : parure mondaine sans doute, que revêtit aussi la réforme, et que nul des catholiques qui jusqu'ici ont défendu l'intégrité de nos dogmes, Eck pas plus que Priérias, n'a rejetée comme vaine, quoi qu'en dise Luther. A l'entendre, pourtant, la Rome de Léon X ne renfermait alors que deux ou trois cardinaux hommes d'intelligence. Le nom du cardinal Accolti n'était pas même venu jusqu'à lui. L'exorde de la bulle est à lui seul un vaste tableau dessiné à la manière de Michel-Ange.

Le ciel s'ouvre, et Dieu le père se lève dans toute sa majesté; il incline l'oreille pour écouter les gémissements de son Église, qui lui crie de chasser le renard qui infeste la vigne sainte, le sanglier qui désole la forêt du Seigneur. Puis on voit saint Pierre, le chef des apôtres, attentif aux supplications de sa fille chérie, de cette Église de Rome, la mère des Églises, la maîtresse de la foi, dont il arrosa la première pierre de son sang. Il se lève tout armé contre ces maîtres de mensonge, dont la langue est un charbon ardent, dont la bouche distille le venin et la mort. Voici saint Paul qui a entendu les pleurs des fidèles, et qui vient pour défendre son œuvre, teinte de son sang aussi,

contre un nouveau Porphyre dont la dent s'attache aux pontifes morts dans la foi, comme jadis l'ancien Porphyre aux saints de Dieu. Puis enfin le firmament tout entier se déploie; vous apercevez l'Église universelle : sur une nuée lumineuse, les anges et les trônes, les chérubins et les dominations, les prophètes de l'ancienne loi et les martyrs, les docteurs et les apôtres, les disciples du Christ, et la milice des bienheureux, qui, les mains tendues vers le trône de l'Agneau, crient au Seigneur de mettre fin au triomphe de l'hérésie et de conserver à la sainte Église du Christ la paix et l'unité [1] !

Mais il y a dans cette bulle quelque chose de bien préférable à cette phrase latine où l'écrivain lutte avec les grands modèles de l'antiquité romaine : la lettre est belle, mais l'esprit en est bien autrement admirable.

Léon X, comme père, souffre de châtier un enfant rebelle : comme il serait plus heureux s'il pouvait lui pardonner, et ce pardon n'est pas difficile à obtenir! Demain tout le passé sera oublié, si Luther consent à se rétracter devant deux témoins que le pape désignera ; ou bien à partir pour Rome, et c'est le vœu le plus cher du souverain, qui, à la face du monde catholique, engage sa parole comme sauf-conduit [2]. Le pape se charge même des frais du voyage [3]. Que l'enfant vienne se jeter aux genoux de son père, son père est là qui l'attend pour l'embrasser.

[1] Voyez la bulle aux Pièces justificatives, n° XIII.

[2] Ipse Lutherus errores et assertiones hujusmodi omninò revocet, et de revocatione hujusmodi per publica documenta in formâ juris validâ, in manibus duorum prælatorum consignatâ, ad nos intrà alios similes sexaginta dies transmittenda, vel per ipsummet (si ad nos venire voluerit, quòd magis placeret), cum præfato plenissimo salvo conductu quem ex nunc concedimus deferendâ, nos certiores efficiat, ut de ejus verâ obedientiâ nullus dubitationis scrupulus valeat remanere.

[3] M. Michelet, Mémoires de Luther, t. I, p. 266.

A ce tableau d'une si grande ordonnance, aux couleurs bibliques, et qui nous donne une si haute idée du talent d'Accolti, opposons un tableau d'un tout autre genre, tel que Callot l'eût peint dans une débauche d'imagination : d'un côté la pourpre romaine, de l'autre le capuchon monacal; la soutane rouge et l'habit de bure; l'Italie et la Saxe; Rome et Wittemberg. Luther, lui aussi, va fulminer sa BULLE.

« On m'apprend, mon cher lecteur, qu'une bulle a été lancée contre moi : le monde la connaît; elle n'est pas venue jusqu'ici. Peut-être que, fille de la nuit et des ténèbres, elle aura tremblé de me regarder en face... Enfin il m'a été donné de la voir, grâce au zèle de mes amis, cette chauve-souris (*noctuam*), et dans toute sa beauté. En vérité, je ne sais si les papistes se moquent de moi. Non, ce ne peut être que l'œuvre de Jean Eck, cet homme de mensonges, d'iniquités, ce damné d'hérétique. Ce qui ajoute à mes soupçons, c'est que cet Eck vient de Rome : bel apôtre, bien digne d'un tel apostolat!... Il y a quelques jours que j'avais entendu dire qu'on préparait une bulle bien méchante à l'instigation de ce bourreau d'Eck, qui l'a soupoudrée de son style et de sa bave... Je tiens l'auteur de cette bulle pour l'Antechrist; je la maudis, cette bulle, comme une insulte et un blasphème contre le Christ fils de Dieu. Amen. Je reconnais, je proclame en mon âme et conscience, comme vérités, les articles qu'elle condamne : je voue tout chrétien qui la recevrait, cette bulle infâme, aux tortures de l'enfer. C'est un païen, pour moi, c'est l'Antechrist en personne. Amen. Voilà comme je me rétracte, moi, bulle, fille d'une bulle de savon. Mais dis-moi donc, ignorantissime Antechrist, tu es donc bien bête pour croire que l'humanité va se laisser effrayer? S'il suffisait, pour condamner, de dire : Ceci me déplait, non, je ne veux pas; mais il n'est pas de mulet, d'âne, de taupe, de souche, qui

ne pût faire le métier de juge. Quoi! ton front de prostituée n'a pas rougi d'oser ainsi, avec des paroles de fumée, s'attaquer aux foudres de la parole divine[1]?...

« On dit souvent que l'âne ne chante mal que parce qu'il entonne trop haut. Cette bulle eût bien mieux chanté si d'abord elle n'eût posé sa bouche blasphématrice sur le ciel... Ah! bullistes, vous ne tremblez pas que la pierre et le bois ne suent du sang au bruit des abominations que vous vomissez? Où donc êtes-vous, empereurs? Où donc êtes-vous, rois et princes de la terre? Vous avez donné votre nom à Jésus dans le baptême, et vous souffrez cette voix tartaréenne de l'Antechrist! Où donc êtes-vous, docteurs? où donc êtes-vous, évêques? vous tous qui prêchez le christianisme, garderez-vous le silence devant un tel prodige d'impiété? Malheureuse Église, devenue le jouet et la proie de Satan! Misérables qui vivez dans ce siècle! voici, voici venir l'ire de Dieu sur tout ce qui porte le nom de papiste[2]. Léon X et vous, nosseigneurs les cardinaux romains, écoutez, je vous le dis en face : si c'est vous qui avez enfanté cette bulle, si vous l'avouez comme votre œuvre, j'use, moi, de la puissance que Dieu m'a faite dans le baptême en m'instituant son fils et son héritier. Appuyé sur ce roc qui ne redoute ni les portes de l'enfer, ni le ciel, ni la terre, je vous le répète : revenez à Dieu, renoncez à vos sataniques blasphèmes contre Jésus-Christ, et tout de suite. Sachez-le bien, le Christ vit et règne encore. Il vient, le Seigneur qui d'un souffle de sa bouche dissipera cet homme d'iniquité, ce fils de perdition. Si le

[1] Quis morio, quis asinus, quæ talpa, quis stipes non queat damnare? Non pudescit frons tua meretricia ut sic in publico ecclesiastico audeas inanibus inermibusque verbis, verborum tuorum fumis contradicere cœlestium verborum fulminibus? — Adversùs execrabilem Antichristi bullam. — Opera Lutheri, t. II, p. 89.

[2] Oper. Lutheri, t. II, p. 91.

pape a écrit cette bulle, je le proclame l'Antechrist, venu pour bouleverser le monde[1]. »

Ulrich de Hutten commenta la bulle dans des gloses d'une effrayante audace : le disciple est digne du maître[2].

« C'est toi, dit-il à Léon, qu'il appelle Dix, c'est toi qui es un renard, qui as volé la Germanie. Va, le Christ ne t'entend plus, tu n'es qu'un menteur. L'Évangile t'a toujours déplu, tyran que tu es! Tu as avalé l'Allemagne, Dieu la tire de ton ventre. Tu as soufflé, extorqué notre argent... Les maléfices, les fables, dont toi Dix et tes ancêtres nous repaissaient, avaient amolli nos cœurs... Qu'appelles-tu liberté de l'Église? La faculté de nous voler sans doute? Il n'y a que toi d'hérétique. Va, Dix, n'oublie pas que la Germanie nourrit contre toi des lions, s'il ne suffit pas de ses aigles. Tu es devenu lion, tu voudrais nous manger... Tes cardinaux sont des gloutons, des libertins, des ivrognes, des.... [3] »

Hutten était d'avis qu'on en finît avec Léon X et Albert de Mayence par la voie des armes. Il proposait à Luther une croisade dont Sickengen et ses nobles amis les gantelets de fer étaient prêts à faire partie. Albert de Mayence était le même archevêque qui avait prêté au poëte 400 ducats d'or en diverses fois, et dont Hutten avait célébré les vertus dans une pièce de vers[4].

On a dû remarquer que Luther ne se met jamais en colère sans aller chercher dans quelque mauvais lieu des images ou des comparaisons qu'il jette ensuite, tout glo-

[1] Il disait dans son intraduisible langage : « N'allez pas avoir peur de la bulle; si quelqu'un meurt de peur, au lieu de cloches, quand on le portera en terre, ce sont des *crepitus* qu'on entendra. »

[2] Einige haben wohl auch Luthern zum Verfasser der spitzigen und bittern Glossen über diese Bulle machen wollen; es ist aber unstreitig, daß sie von Ulrich von Hutten herkommen. — Geschichte ꝛc., p. 38

[3] Scortatores.

[4] Hutten se servit de l'épée et de la plume dans la cause de Luther. Il

rieux, à la face de ses adversaires. C'était là, nous dira-t-on, le langage du siècle. Comment se fait-il qu'on ne le trouve pas dans les écrivains catholiques? Avouons que ce Saint-Esprit dont Luther se dit possédé parlait par la bouche de son disciple un idiome bien étrange. On peut, à toute force, préférer celui que Satan met sur les lèvres de Léon X l'Antechrist; c'est un Antechrist du moins qui ne fait pas rougir la pudeur. Encore si le fils du mineur ne calomniait ses ennemis que dans leurs mœurs, mais il les poursuit jusque dans leur intelligence. Si le siècle ressemblait aux peintures de Luther, s'il était tel qu'il est représenté dans les lettres du moine, il n'y aurait qu'à verser des larmes sur l'abaissement des esprits à cette époque. Le cœur se serre en lisant sa correspondance; quelquefois on se surprend à croire à sa parole, et on est tenté de le bénir pour avoir fait luire la lumière au milieu d'épaisses ténèbres. Mais on n'est pas longtemps le jouet de Luther; quoi! dans ce vaste musée de portraits qu'il fait passer sous les yeux du lecteur, pas un cerveau éclairé de quelque rayon d'intelligence! Abrutissement en Allemagne, abrutissement en Italie. Voyez Priérias, Emser, Hochstraët, Eck, Cajetan et tous les adversaires de l'augustin. A l'un, de la bave sur les lèvres; à l'autre, des cornes et une queue. Celui-ci est l'Antechrist; celui-là Satan; souvent le même personnage est dans la même page mulet, chameau, taupe et hibou. La postérité protestante, si elle croit encore que le pape est l'Antechrist, a depuis long-

écrivit pour le défendre : — Exclamatio in Incendium Lutheranum. — Conquestiones ad imperatorem. — Invectivæ in Aleandrum, Caracciolum, cardinales, episcopos et sacerdotes impugnantes Lutherum. — Dialogi varii : Bullicida, Monitores, etc. — Carlstadt attaqua la bulle dans un in-4° qui a pour titre : Von papstlicher Heylickeit, Andreas Bodenstein von Carlstat Doctor. C'est un mauvais factum, sans verve, sans style, et qui ne contient qu'un passage saillant; c'est celui qui termine l'œuvre : — Celui qui ne me croit pas, est un mauvais chrétien; wer das nit glaubt, der ist ein böser Unchrist

temps renoncé à le voir dans Léon X; elle a coupé la queue et les cornes à tous ces esprits malins que Luther logeait charitablement dans le corps de ses ennemis; elle ne dit plus, rendons-lui cette justice, que Rome est une prostituée, et, si Babylone renaissait, ce n'est pas à Rome qu'elle la placerait; mais malheureusement elle croit encore à l'ignorance des moines qui disputèrent avec son apôtre. Quel tableau M. de Villers a fait des adversaires du réformateur! Sa parole est plus polie que celle de son maître, sans contredit, mais elle est tout aussi explicite : « Priérias, Emser, Eck et le cardinal Cajetan lui-même n'étaient que de piètres théologiens, incapables de tenir tête au moine. » Nous avons vu si ces intelligences catholiques savaient se défendre, si elles méritent les outrages du Saxon et les dédains de M. de Villers. Et puis, par bonheur, la Providence a pris soin de placer à côté de Luther Érasme, théologien et orateur également habile, polygraphe écrivant avec une facilité aussi merveilleuse sur l'antiquité que sur l'histoire, sur l'exégèse que sur la philosophie spéculative; frondeur par tempérament, railleur passionné de tout ce qui porte froc ou capuchon, et croyant beaucoup plus à Luther qu'aux moines, ainsi qu'il en fait la confession. Or nous avons lu les œuvres de ce Voltaire du seizième siècle, et au témoignage du docteur de Wittemberg nous avons toujours à opposer celui du philosophe de Rotterdam. Qu'est-il arrivé? c'est que toutes ces physionomies catholiques que le réformateur, dans sa mauvaise humeur, a barbouillées d'encre ou de suie, déposent l'une après l'autre ce masque menteur, et reparaissent sous les traits de maîtres en la sainte théologie, de professeurs exercés, d'hommes de science et de foi: que ces âmes affligées de crétinisme et possédées de l'esprit de ténèbres ont passé leur vie dans l'étude des auteurs sacrés, dont souvent elles parlent la langue mul-

tiple; que ces fronts marqués du signe de la bête brillent de rayons lumineux, et que, sous ce bonnet ridicule que, pour faire rire l'Allemagne, un moine met à d'autres moines, on aperçoit un cerveau dépouillé avant l'âge dans les veilles et les travaux de l'intelligence. Il n'en est pas moins certain que Luther dut beaucoup de ses triomphes au talent prodigieux qu'il avait de la caricature. L'Allemagne et la Saxe surtout se dilataient en voyant ainsi fustiger des docteurs indignes de se commettre avec un athlète tel que Luther. Le démon aussi travaillait pour le réformateur. L'Évangile, assurément, n'enferme pas autant de possédés que la simple correspondance luthérienne de deux années seulement. Qu'un homme se présente pour venger la foi catholique, sans crainte des ris et des sarcasmes de Luther; qu'il ait le courage, au péril de sa réputation et de son repos, de l'attaquer en face; que, ne consultant que l'inspiration de sa conscience, il vienne dénoncer à l'Allemagne les nouveautés qui menacent son avenir : vous pouvez être sûr que cet homme est un envoyé de Satan d'abord, et, s'il continue son duel, Satan en personne. Si l'un des disciples du nouvel évangéliste veut essayer de prendre la défense du maître : « Que faites-vous, mon cher Amsdorf? lui dit-il... Philippe m'apprend que vous voulez répondre à Emser! Vous ne savez donc pas que cet homme est plein de Satan? Si vous lui répondez, prenez bien garde que vous ne répondiez qu'à l'ange des ténèbres : il ne sait pas ce qu'il dit, c'est l'esprit diabolique qui parle par sa bouche, il manque à sa malice d'être entré dans un vase de stupidité et d'ignorance. Si j'avais su plus tôt que le démon s'en fût emparé, j'aurais bien su secouer le malin esprit[1]. » Or c'est ce même

[1] Rursùm cùm sit Satanà plenus, metuo ne rideat et cavilletur si quisquam è juvenibus ei respondet... Ipse enim quid loquatur, nihil intelligit : sed spiritus qui longo invidiæ morbo, cum in furorem vertit. et solùm. ut

Emser que Luther pria Dieu, un jour que l'argumentation du dominicain était un peu trop pressante, d'enlever de cette terre[1], et qui mourut dans l'impénitence finale, c'est-à-dire fidèle à la foi de ses ancêtres, « le cou tordu, » dit Luther, par le démon; c'est-à-dire d'une apoplexie foudroyante causée par un excès de travail, suivant la version catholique, et cette version a prévalu.

irritet et cavilletur, loquitur, omnia loquitur... Planè malus spiritus est, sed hoc unum deest suæ malitiæ, quòd stolidum, stupidum et indoctum vas obsidet et occupat, etc A Amsdorf, 13 juillet 1521. Voici à quelle occasion le démon était entré dans Emser : Luther soutenait, en s'appuyant sur la 1re Épitre de saint Pierre, ch. II, v. 9, que tout homme est prêtre... Emser, au contraire, établissait qu'il existe une grande différence entre le prêtre et le laïque. Cette possession est la troisième; la première eut lieu, d'après Luther, lorsque le même Emser soutint la primauté du pape.

[1] Nicolao Hausmann, 26 april. 1520. — De Wette, t. I, p. 442.

CHAPITRE XXIII

LUTHER BRULE LA BULLE DE LÉON X.

— 1520 —

Eck est chargé de répandre la bulle en Allemagne. — Elle est affichée sur la porte des églises, en Saxe. — Récit que fait Luther des traitements qu'éprouve la bulle. — Luther renouvelle son appel au concile. — Il prend le parti de faire brûler la bulle. — Comment il annonce cet événement au monde catholique. — Les nobles encouragent Luther.

Avec les actes de la dispute de Leipsick, Eck avait apporté à Rome quelques sermons publiés par Luther, des pamphlets imprimés à Wittemberg et reproduits dans plusieurs villes d'Allemagne, et jusqu'à des caricatures contre le saint-siége, œuvres ou inspirations du moine[1]. Les archevêques de Salzbourg, de Mayence, de Trèves, l'évêque de

[1] C'est ainsi que, sous le titre de : Ein trostlich Predigt von der Gnaden Gottes und freyen Willen, und von der Gewalt der Schlüssel Sant Petri, beschriben durch Dr. Martinum Lutherum, gedruckt zu Basel, durch Adam Petri, on réimprima en 1520 un sermon de Luther contre le libre arbitre et la primauté du pape. Comme tous les écrits de cette époque, ce sermon porte un titre orné de figures allégoriques. Ici c'est saint Pierre les clefs à la main, et saint Paul tenant l'épée, qu'on a gravés sur bois.

Misnie (Meissen), avaient dénoncé plusieurs fois les dangers où la parole de Luther jetait leurs diocésains. Des couvents, celui de Jutterbock entre autres, s'étaient plaints énergiquement des désordres inouïs que Luther promenait dans l'Allemagne. L'évêque de Misnie demandait qu'on imposât silence à cet augustin assez hardi pour travestir sous le nom de taupe l'official Stolpensis, qui avait contre-signé le mandement publié contre les erreurs des nouveaux docteurs [1].

Ce fut Eck sur qui le pape jeta les yeux pour publier et répandre la bulle. Celui qui avait soutenu avec tant de gloire, dans la dispute de Leipsick, les intérêts de la tiare, méritait l'honneur que lui faisait aujourd'hui le saint-siége. Il partit de Rome avec la dignité de nonce et protonotaire apostolique [2]. Nous ne concevons pas comment des auteurs catholiques ont pu blâmer le choix du souverain pontife. Ce choix dut paraître à Luther, dit Pallavicini [3], l'inspiration de la haine plutôt qu'un conseil de sagesse et de prudence. Mais à quel plus habile négociateur le pape pouvait-il remettre les saintes vengeances de la foi outragée? Qui mieux que ce théologien connaissait l'état des esprits en Saxe, les ressources du docteur et de son parti; les dispositions des princes, des cours, des universités, des prélats et du clergé? qui alliait à plus de fermeté des formes plus conciliantes? Eck partit de Rome, traversa rapidement une partie de l'Allemagne, fit parvenir la bulle aux évêques de Misnie, de Mersebourg et de Brandebourg; s'arrêta à Louvain, à Cologne et dans chaque ville universitaire, où les écrits de l'hérésiarque furent brûlés publiquement, en même temps que la bulle était

[1] Seln. Hist. Luth., p. 16. — Ulenberg, l. c., p. 62.

[2] Geschichte der durch Publication der päbstlichen Bulle wider Luther erregten Unruhen, p. 8.

[3] Pallavicini, Concilio di Trento, cap. xxv.

affichée aux portes des églises. Luther a rendu compte de cette mission, qui ne fut pas toujours heureuse ni toujours sans dangers. « Mon cher Jean, écrit-il, vous avez montré beaucoup d'esprit dans tout ce bruit que traîne après elle la bulle. Eck a voulu la faire recevoir à Erfurt, on s'est moqué de lui; on a dit : La bulle n'est pas légitime. De nombreux écoliers l'attendaient; il n'a pas paru. On a brûlé la bulle, puis on l'a jetée à l'eau aux cris de *Bulla est, in aquâ natet*. Le libraire a demandé le prix de son impression, le consulat a feint de ne rien entendre. Voilà une bulle qui n'est qu'une bulle[1]... Les Coloniens et les Lovaniens ont incendié mes écrits : beau zèle, mais qui n'est pas selon la science! pauvres aveugles, dont la sottise me fait mal. Comme il est facile de brûler quand on ne peut pas répondre! Le roi Joachim, lui aussi, fit brûler le livre du prophète Jérémie. Voilà bien la vertu humaine : les clercs étouffent la vérité, le peuple l'embrasse avec avidité[2]... L'évêque de Misnie a fait un auto-da-fé de mes écrits, et ce petit saint de Mersebourg aussi[3], cet évêque tout enflé d'orgueil et d'avarice[4]... A Leipsick on a lacéré, après l'avoir em......, la bulle papale; ainsi a-t-on fait à Torgau; même cérémonie à Deblin; on l'a pendue avec cette inscription : *Das Nest ist hier, die Vœgel sind ausgeflogen*. A Magdebourg on a attaché le livre d'Emser[5]

[1] 30 oct., Johanni Greffendorf, 1520. — De Wette, t. I, p. 519, 521.

[2] Fabiano Feilitzch, 1er déc. — De Wette, t. I, p. 530.

[3] Sanctula, sanctitula sua non sufficit pro operculo impietatis, quâ papæ plus statuit obedire quàm Deo suo. — Spalatino, 13 nov. — De Wette, t. I, p. 524.

[4] Lango, 6 mart. Il écrivait le 4 février précédent au même évêque : « Mon révérend père en Jésus-Christ, je vous écris, plein de confiance en votre bonté, dont j'ai reçu tant de témoignages... En vérité, je me regarderais comme coupable, si vous pouviez ajouter foi à tout ce que la langue de mes ennemis répand contre moi. Je vous en supplie, que votre bonté paternelle ait égard à ma faiblesse; si j'ai jamais erré, qu'elle m'indique en quoi je dois me rétracter. »

[5] Wider das unchristliche Buch M. Luther's, Augustiner's, an den deutschen Adel

in publico infamiæ loco, avec cet écriteau : *Ce lieu est digne d'un tel livre*. Ces jours-ci, jours de carnaval, nos écoliers se sont amusés à représenter le pape en personne, tout habillé, dans toute sa pompe; puis ils l'ont promené processionnellement, et, arrivés à la grande place, ils ont poursuivi pape et cardinaux, évêques et familiers, de leurs brocards et de leurs risées : l'ennemi du Christ méritait bien un châtiment si comique, lui qui se joue des rois et du Christ lui-même. On rime la farce[1].

Luther songeait à se venger. En présence de notaires et de témoins, il renouvela son appel au concile général. L'appel[2] fut affiché, comme autrefois ses thèses, sur les murs de l'église de Tous-les-Saints. De Léon X, « ce superbe contempteur de l'Église du Christ, » il en appelle à la voix de l'Église rassemblée en concile, quand quelques mois auparavant il a déclaré solennellement à Leipsick qu'un concile général peut errer. Il faut que tout ce qu'il y a d'âmes généreuses en Allemagne, empereur, électeurs,

ausgegangen. Vorlegung Hieronimi Emsers an Gemeine Hochlöbliche deutsche Nation. Leipzig, in-4°.

[1] Spalatino, 17 feb. 1520. — De Wette, p. 560.

Citons quelques fragments de la correspondance de Luther à cette époque.

Libellum Captivitatis Babylonicæ prohibitum esse nihil curo. Nihil scribam in rudes illos spermologos (20 oct. 1520, Patri Michaëli Marx). — Libellum Thomæ Rhadini Emseri esse, stilus et saliva consonat (ibid.). — Legi exemplar literarum apostolicarum, seu apostaticarum, ad ducem Johannem (Greffendorfio, 30 oct. 1520). — Quis Satan unquam tam impudenter ab initio mundi locutus est in Deum? Sed quid dicam, vincet me magnitudo blasphemiarum istius bullæ, et id nemo observat. Prorsus persuasus sum, extremum diem adesse in limine, multis et potentibus argumentis Antichristi regnum finiri incipit (Spalatino, 4 nov.). — Gaudeo Huttenum prodiisse atque utinam Marinum ac Aleandrum intercepisset (Spalatino, 13 nov.). — Excommunicatio bullatica nobis non timetur quanquam episcopos istos duos audiamus processuros, quos rursùs et ego pulchrè excipiam et insignibus suis ornabo (Spalatino, 13 nov.). — Dux Georgius insanit, imò plus quam furit (28 nov., Georgio Lango). — Galerus Moguntinus mea publico dicto inhibuit. Asinus Aveldensis iterum in me scripsit (Spalatino, 15 dec.).

[2] Appellatio Martini Lutheri. — Lutheri Op., t. II, p. 2?8.

princes et nobles, viennent à son secours et s'opposent à l'acceptation de cette bulle impie, œuvre d'un fou et d'un tyran[1]. Puis, se rappelant que Jérôme de Prague avait fait brûler la sentence des pères de Constance contre Jean Huss[2], il veut en faire autant de la bulle de Léon X. L'électeur est absent, personne dans la résidence pour s'opposer à cet attentat.

Le 10 décembre s'élevait à Wittemberg, près de la porte Orientale, un vaste bûcher; tout autour étaient des échafauds en bois, disposés en gradins à l'instar de l'amphithéâtre des anciens[3]. A neuf heures parurent quelques membres de l'université, des frères du couvent des Augustins, et une foule d'écoliers et d'habitants : multitude joyeuse qui venait par ordre de Luther assister au spectacle qu'il leur avait promis la veille. Bientôt on vit venir le docteur en habit de solennité, portant sous le bras les décrétales des papes, les constitutions nommées Extravagantes, la bulle de Léon X, qui apparaissait à tous les yeux, imprimée en gros caractères. D'autres suivaient, tenant les écrits d'Emser, d'Eck, de Priérias, de tous ceux qui étaient entrés en lice avec le père de la réforme. A la vue de Luther, le peuple poussa des cris de joie. Luther imposa silence de la main et du regard, et fit signe à un bedeau d'allumer le bûcher. Quand la flamme brilla, il prit la bulle, qu'il montra aux spectateurs, et la jeta au feu en

[1] A superbo contemptore sanctæ Ecclesiæ Dei... Quocirca oro suppliciter serenissimum, illustrissimum, inclytos, generosos, nobiles, strenuos, prudentes viros et dominos, Carolum imperatorem, electores imperii, principes, comites, barones, nobiles, senatores et quidquid est christiani magistratûs totius Germaniæ, velint pro redimendâ catholicâ veritate et gloriâ Dei, pro fide et Ecclesiâ Christi, pro libertate et jure legitimi concilii, mihi meæque appellationi ad hanc papæ incredibilem insaniam adversari, tyrannidi ejus impiissimæ resistere, etc.

[2] Hagenbach, l. c., t. I, p. 225.

[3] Op. Luth., t. II, p. 320. — Pallavicini, ch. xxII. — Ulenberg, p. 78.

criant : « Tu as troublé la maison de Dieu, c'est pourquoi tu seras livrée au feu éternel[1]. »

Le peuple dit : *Amen*, et se répandit autour du bûcher, tâchant d'enlever à la flamme dévorante quelque parcelle de ces livres qu'il s'amusait à lancer dans l'air aux cris de : « Vive Luther ! à bas les papistes ! Une messe pour la pauvre bulle ! » Le lieutenant de l'électeur de Saxe, le sénat, les consuls, nul ne vint inquiéter cette fête bouffonne, que le docteur annonça le lendemain au monde catholique, comme un général une victoire. Elle ne coûta ce jour-là que des larmes; le sang allait venir[2].

« L'an de J. C. MDXX, le X décembre, à neuf heures, ont été brûlés à Wittemberg, à la porte Orientale, en face de l'église de la Sainte-Croix, tous les livres du pape, les rescrits, les décrétales de Clément VI, les Extravagantes et la nouvelle bulle de Léon X, ensemble la Somme de l'Ange de l'école, le Chrysoprasus d'Eck[3], et d'autres écrits du même auteur, ainsi que d'Emser, afin que les papistes incendiaires apprennent qu'il ne faut pas grand courage pour brûler des livres qu'on ne peut réfuter[4]. »

Le lendemain Luther montait en chaire. La veille il avait annoncé qu'il prêcherait. L'église était pleine. « J'ai fait incendier hier, dit-il, en place publique, les œuvres sataniques des papes. Il vaudrait mieux que ce fût le pape qui eût ainsi brûlé, je veux dire le siége pontifical[5]. Si

[1] Weil du den Heiligen des Herrn betrübt hast, so betrübe und verzehre dich das ewige Feuer. — Luther's sämmtliche Werke. Halle, t. XXIV, p. 450-459.

[2] Exustio Antich. decretalium, relat. officielle, 2 pages in-4°. Coll. Passionei, 168° vol., à Rome.

[3] Chrysoprasus sive de prædestinatione, centuriæ sex. Aug. Vind., 1514.

[4] Georgio Spalatino, 10 dec.

[5] Parum esse hoc deflagrationis negotium, ex re fore ut papa quoque, hoc est sedes papalis, concremaretur. — Luth. Opera, v. II, p. 320. — Roscoë, Vie de Léon X, t. IV. — Luth. Op., t. II, exustionis antichristianum decretalium acta. p. 320. Ienæ, 1600.

vous ne rompez avec Rome, point de salut pour vos âmes... Que tout chrétien réfléchisse bien qu'en communiant avec les papistes il renonce à la vie éternelle. Abomination sur Babylone! Tant que j'aurai un souffle dans la poitrine, je dirai : Abomination! »

Certes, c'est la remarque d'un protestant, si jamais atteinte solennelle fut portée aux droits de l'autorité, c'est dans la combustion publique des décrets du saint-siége[1]; et, par une contradiction manifeste qui n'a point échappé à la conscience de Menzel, Luther, qui jusque-là a condamné l'emploi de la force brutale, en s'appuyant sur la parole du Christ : « A qui te prend ta robe abandonne ton manteau; » Luther brûle la bulle du pape, en s'écriant pour se justifier : « Je leur fais ce qu'ils m'ont fait[2]. »

La guerre était déclarée, et la scission opérée. L'Église en ce jour faisait une grande perte; quelques milliers d'âmes brisaient violemment le lien qui les unissait à la vieille famille, dont le berceau était à Bethléem. Mais, à peine enfantée, l'œuvre luthérienne, « le flambeau du chrétien, sa lumière dans cette vie, son gage d'immortalité pour la vie future, » est un sujet de division parmi ceux qui l'avaient adoptée!

Les âmes que la réforme a séduites sont les premières à donner l'exemple des discordes. Les voilà à leur tour qui

[1] An sich und nach aller Strenge beurtheilt, war freilich das öffentliche Verbrennen eines Gesetzbuches etwas Unerlaubtes, ein Eingriff in die Rechte der Obrigkeit. — Schrœckh.. l. c., t. I, p. 246.

[2] Das Auffallendste war, daß Luther unter Anderem auch die Lehre, es sey einem Christen erlaubt, sich mit Gewalt gegen Gewalt zu schützen, als eine widerchristliche aufführte, weil sie dem Spruche Christi : „Wer dir deinen Rock nimmt, dem laß auch den Mantel," entgegen sey, während er doch durch den Verbrennungsakt selbst und durch seine Rechtfertigungsschrift, die er mit den Worten schloß : „So wie sie mir gethan haben, so habe ich ihnen gethan," auf das deutlichste kund that, daß er gegen den römischen Stuhl noch mehr, als bloße Selbsthilfe für rechtmäßig hielt. — Menzel, l. c., t. I, p. 83.

interprètent la parole du maître, et qui la soumettent au doute de leur intelligence. Éclose à peine, la réforme a trouvé parmi les réformés d'ardents adversaires[1].

Suivons un moment Luther à sa cellule, après que la grande foule d'écoliers l'a salué de ses vivat répétés. Des lettres nombreuses l'attendent sur son bureau : ce sont des nobles de la Franconie qui lui écrivent : « Courage, père, soyez sans peur, au besoin nous sommes là pour vous défendre. Nous vous offrons cent hommes d'armes qui sont prêts, au premier signal, à vous porter secours : malheur à qui toucherait à un seul de vos cheveux[2] ! »

Ces lettres sont signées d'Ulrich de Hutten, de Franz de Sickingen et de Sylvestre de Schaumbourg.

Ces nobles croyaient le lion de la papauté couché pour toujours à terre, et ils se partageaient déjà les dépouilles du clergé catholique. L'homme du Nord va prendre enfin sa revanche ! Luther est son libérateur ; le moine chevalier vient d'adopter pour devise : CEDO NEMINI[3].

[1] Dans le premier mois de l'an 1521, Carlstadt publia un livre intitulé : *De cælibatu, monachatu et viduitate*, où Luther eut beaucoup à reprendre. Voyez la lettre qu'il écrit à ce sujet à Mélanchthon, 6 août, t. II, p. 37. — Dr. de Wette.

A cette époque parurent en Allemagne une foule de traités contre le célibat des prêtres. Luther, étonné de ce déluge de pamphlets, écrivait à Spalatin : « Bon Dieu ! nos Wittembergeois veulent donc à toute force donner des femmes à nos moines ! At mihi non obtrudent uxorem. L'auteur des Dialogues sur le célibat n'a ni assez de génie ni assez d'érudition pour me convaincre. » On le voit tourmenté de doutes sur le célibat sacerdotal ; il consulte les épîtres de saint Paul, en confère les textes, avoue qu'il y a dans les Écritures des paroles obscures... « Vellem à vobis nihil prodiri quod obscuris et ambiguis scripturis nitatur, cum à nobis exigatur lux quæ plusquam solis et omnium stellarum sit, neque sic tamen vident. » — A Mélanchthon, 6 août 1521.

[2] Selnec. Hist. Luth., p. 17-19. — Ulenberg, l. c., p. 64. — Cochl., l. c., p. 40.

[3] Joach. Westphal. in libello Wilkom., p. 84.

On consultera :

Tob. Schmid, Zwickauische Chronik. — Lebensbeschreibung eines christlichen

Politici, nemlich Lazari Spenglers, weiland vörderſten Rathſchreibers zu Nürnberg. Nürnberg. 1741, in-8. — Pirkheim. op. — Hansdorf, Nürenbergiſches Gelehrt.-Lex. — Jac. Schwindel, Neue Sammlung von lauter alten und raren Büchern. — Rorer's Relation von ſeiner Handlung bei D. Ecken zu Ingolſtadt, dans Geſchichte der durch Publication ꝛc., cité dans ce chapitre (p. 125 et suiv.). — Schelhorn, Act. hist. eccles. sæc. XV et XVI, t. I.

FIN DU TOME PREMIER.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

— I —

LES MOINES EN ALLEMAGNE AU COMMENCEMENT DU VIII[e] SIÈCLE

Page 37.

Vers 720, Boniface vint porter la lumière de l'Évangile sur les rives du Rhin [1]. Il prêcha d'abord dans la Thuringe et dans la Hesse : les conversions étaient nombreuses. Pour étendre le royaume du Christ, il voulut fonder un séminaire, et il choisit, dans ce dessein, un site agreste, entouré d'épaisses forêts, où l'âme contemplative pouvait adorer Dieu en silence [2]. A Fulde, ou Buchonia, s'éleva bientôt une vaste maison habitée par des moines, qui prirent pour patron saint Benoît, et reçurent le nom de Bénédictins. Aussitôt les religieux commencent l'œuvre de la civilisation. Tout autour du couvent et dans quatre directions principales, des routes sont tracées qui conduisent jusqu'aux bourgades voisines. Boniface, quand il parcourt ces contrées, en partie plongées dans les ténèbres du paganisme, recommande aux mères d'envoyer leurs enfants à l'abbaye de Fulde. Les mères écoutent la voix de

[1] Cave (Will.), Hist. lit. Script. eccl., 1689, in-folio. — Olearius Gottfried. Bib. Script. eccl., t. II, p. 244 et seq.

[2] Eichhorn, Geschichte der Künste und Wissenschaften seit der Wiederherstellung derselben bis an das Ende des achtzehnten Jahrhunderts. Göttingen, 1799, t. II, p. 382 et suiv.

l'apôtre, et bientôt viennent s'asseoir sur des bancs de bois, et dans une vaste salle où s'élève l'image de Jésus crucifié, une foule d'enfants auxquels les moines enseignent d'abord les vérités de la foi, puis les principes de la lecture, de l'écriture et du calcul. Charlemagne favorisa ce double mouvement religieux et intellectuel; chaque âme gagnée au Christ était une conquête pour le prince [1].

A chaque nouveau siége épiscopal, à chaque abbaye nouvelle qu'il fondait, l'empereur attachait une école de musique, une école de grammaire, une école de bonnes lettres. Osnabruck possédait, en 804, un gymnase, où des clercs enseignaient les langues grecque et latine [2]. Alors s'opère un mouvement semblable à peu près à celui qui se manifeste après la chute de Constantinople, quand les Médicis appellent de l'Orient une foule d'Hellènes, qui viennent fonder en Italie le règne des lettres. Les routes d'Allemagne sont incessamment traversées par des pèlerins qui ont reçu du ciel la mission de convertir les populations à la foi chrétienne, et du prince celle de régénérer l'entendement humain. Apollonius à Ratisbonne, Virgile à Salzbourg [3], prêchent un double baptême. La cellule qu'ils habitent est un foyer de propagande.

Le premier abbé de Fulde fut saint Sturme; le troisième, Ratgaire, qui se montra plein de zèle pour la science.

Ratgaire, à peine installé, envoie à Tours Raban Maur et Hatto, pour étudier sous Alcuin, Bruno sous Einard, Modestus et Candidus sous Clément l'Écossais. Raban Maur devait rapporter en Allemagne la méthode d'enseignement dont se servaient les maîtres gaulois. Il fréquenta longtemps leurs écoles, et revint à Fulde avec un rudiment complet, que Harmuth introduisit à Saint-Gall, Walfrid Strabo à Reichnau, et Ottfried à Weissembourg. Fulde, sous Raban Maur [4], qui succéda à saint Eigil, devint bientôt une école que fréquentèrent un grand nombre de belles intelligences que Dieu réservait au culte de ses autels. Quand un évêque avait remarqué dans son troupeau un enfant de grande espérance, il se hâtait de l'envoyer à Fulde. C'est de ce monastère qu'on vit sortir une foule d'élèves qui brillèrent dans toutes les

[1] Ernst Ruhkopf's Geschichte des Schul- und Erziehungswesens in Deutschland. Bremen, 1794, in-8, t. I.

[2] Diploma Caroli M. Imperatoris de scholis Osnabrugensis Ecclesiæ græcis et latinis criticè expensum ab A. I. anno 1717. On lit dans ce diplôme : Et hoc eâ de causâ statuimus, quia in eodem loco græcas et latinas scholas in perpetuum manere ordinavimus, et nunquam clericos utriusque linguæ gnaros ibidem deesse in misericordiâ Dei confidimus. — Baluzii Capit., t. I, p. 419. — Baring, Clavis dipl., p. 27. — Möser's Osnabrückische Geschichte.

[3] Gerberti Historia Nigræ Sylvæ, t. I, p. 126. — Hedio, Hist. Eccl., lib. VI, c. IX.

[4] Baronius, Ann. eccl., anno 869. — Trithemii Chron. Hirs., an. 815, 890. — Schannat, Hist. Fuldens., p. I, § 2.

sciences, des mathématiciens, des astronomes, des géomètres, des rhéteurs, des musiciens. Après un stage de plusieurs années, ils allaient occuper les hautes dignités, que le pape ou l'empereur leur décernait [1]. Servatus Lupus, ses études achevées, fut nommé abbé de Ferrières par Charles le Chauve, et Haymo, évêque d'Halberstadt, par Louis le Pieux, en 840 [2].

Un beau spectacle, glorieux pour la royauté des lettres, se passe alors au delà du Rhin. La guerre désole les contrées où avait été bâti le monastère de Fulde. Lothaire et ses frères Louis et Carl se battent à la manière des barbares, couverts de peaux de sanglier et armés d'une hache. Le pauvre abbé de Fulde, qui a pris le parti du vaincu, quitte son monastère. Le vainqueur, Louis, à la vue de cette maison d'où s'exhalent des chants pieux de la bouche d'enfants que les moines instruisent dans les lettres humaines, se sent ému d'admiration et de pitié, et il écrit à Raban Maur que, non-seulement il lui pardonne, mais qu'il lui rend et ses titres, et sa cellule, et ses livres. Mais un autre avait été choisi par le couvent pour remplacer l'exilé : c'était le savant Hatto. Alors, Louis l'Allemand donne à Raban Maur l'archevêché de Mayence. N'était-ce pas noblement se venger? Quelques paroles latines, chantées par des voix d'enfants, avaient changé cette sauvage nature.

La guerre a cessé; les lettres respirent, et l'Allemagne avec elles : c'est l'heure des créations intellectuelles [3].

Éginhard d'Odenwald, qui cherche à se modeler sur Suétone, a souvent, dans sa phrase latine, la précision élégante de son maître; Walfrid Strabo d'Allemanie écrit en véritable poëte; sa prose a du nombre et de l'harmonie; une nonne du couvent de Gandersheim, Roswitha, n'a pas de rival dans la langue de Virgile, même parmi les moines lettrés; Raban Maur, qui traite des sept arts libéraux, est supérieur en science à Beda et à Alcuin lui-même. Vous trouveriez difficilement

[1] Erat autem his temporibus in monasteriis ordinis nostri hæc consuetudo celeberrima, ut scholæ monachorum in singulis penè cœnobiis haberentur, quibus non sæculares homines, sed monachi moribus et eruditione præficiebantur nominatissimi, qui non solùm in divinis Scripturis docti essent, verùm etiam in mathematicâ, astronomiâ, geometriâ, musicâ, rhetoricâ, poesi, et in cæteris omnibus sæcularis litteraturæ scientiis eruditissimi haberentur. Ex his multi non solùm in romanâ linguâ, sed etiam in hebraicâ, græcâ et arabicâ peritissimi, quod ex eorum operibus facilè dignoscitur, quamquam vitio scriptorum qui à primævâ institutione præceptorum paulatim degenerare cœperunt, pauca exemplaria nostris temporibus emendata reliquerunt. — Trithemii Chron. Hirs., anno 890.

[2] Chronic. Hildesh., in Leibnitii Script. rer. Brunsw., t. I, p. 714. — Ziegelbauer, Hist. Bened., p 32, 39, 41, 310.

[3] Eccardi Comm. de Reb. Fr. Orient., l. XXIX, p. 357.

peut-être en Italie un écrivain plus fécond que Godeschalc, un canoniste plus habile que Régino, un compositeur sacré plus ingénieux que Notker Balbulus, un écrivain qui ait assoupli avec plus de bonheur qu'Ottfried sa langue natale. Le dixième siècle est vraiment l'âge d'or du monachisme. Les cénobites sont les instituteurs de l'Allemagne : presque toutes les grandes lumières de l'époque appartiennent à l'ordre des Bénédictins, dont Trithemius se plut à célébrer la gloire. Chez le moine allemand, la science s'allie à la piété; aussi, si l'on jette les yeux au delà des Alpes, on aperçoit, sur les siéges d'évêques, et jusque dans la chaire de saint Pierre, des religieux au nom tout allemand, qui ont traversé la forêt de Fulde avant d'arriver sur ces hauts lieux, où Dieu devait les donner en spectacle au double monde latin et germain [1].

A la lumière succèdent les ténèbres; ténèbres qui passent bien vite, heureusement.

A peine la mort de Charlemagne a-t-elle laissé les côtes de l'Allemagne dépourvues de défense, que des hordes de Slaves fondent sur ce pays. Au bruit de ces hommes du Nord, Bohémiens, Moraves, Wendes, qui portent la désolation dans le cœur de l'Empire, Arnolphe appelle à son secours les Hongrois. Les Hongrois accourent et repoussent les barbares, qui, sous son fils Louis, recommencent leurs incursions. L'œuvre du grand empereur est menacée : ces belles écoles qu'il protégeait, ces monastères, asiles des vertus et des sciences, qu'il entretenait, ces riches bibliothèques qu'il avait rassemblées avec tant de soin, tout tombe sous le pas du cheval ou sous la hache du Normand. Le Normand, qui a du sang païen dans les veines, n'a pas plus de pitié de l'herbe des champs que du presbytère; du christ sculpté que du manuscrit où, sous l'œil d'un frère, l'enfant apprend les premières règles de la syntaxe latine [2].

Mais Dieu prit pitié des saintes lettres et du moine qui les cultivait avec un amour si pieux. Il suscita, pour les sauver de la fureur des barbares, deux princes, descendant de Witikind et de race saxonne, et qui tous deux ont mérité le nom de *grand*, Henri I[er] et Othon I[er]. Henri défit à Sondershausen et Mersebourg (934) les bandes qui avaient

[1] Aurea fuerunt in ordine sanctissimi patris nostri Benedicti· hæc sæcula, quibus viri monastici vitâ et doctrinâ penè innumerabiles ubique claruerunt. Ex quibus multi ad pontificatûs apicem fuere promoti : cùm nulla in toto Latinorum imperio aperiretur ecclesia, quæ de ordine monachorum non habuerit antistitem. Commendabat enim vitæ sanctitas scientiam Scripturarum et fecit eruditio litterarum omnimoda vitam monachorum multo clariorem. — Trith. Chr. Hirs. ad an. 952.

[2] Eichhorn, l. c., p. 392.

pénétré jusque dans la Thuringe : quatre-vingt mille barbares restèrent sur le champ de bataille; le reste mourut de faim. Pour garantir ses États et ses conquêtes contre les Slaves, Henri bâtit, sur les bords de l'Elbe, Meissen, place forte et capitale du margraviat de Misnie; pour les défendre contre l'irruption des Wendes, il fonda le margraviat de la Saxe septentrionale. Puis il porta la guerre dans le Jutland, réunit à son empire le territoire qui s'étend entre l'Eider et le Schley, dont il forma le margraviat de Schleswig [1].

Othon Ier continua l'œuvre de Henri, son père. Trois prélats figurent au couronnement d'Othon, les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, tous trois alors revêtus de la dignité électorale [2]. Dans les guerres qui désolèrent l'Allemagne, plus d'une fois l'évêque prit place à côté du prince. Il s'agit de sauver le christianisme, et, avec le christianisme, le pays et la civilisation; le prêtre est à son poste : il lutte contre le paganisme et l'esclavage. Le peuple ne l'écouterait plus s'il restait caché dans son palais.

Les Hongrois, ou, comme on les nommait, les Magyars, qui mangeaient, dit-on, la chair et buvaient le sang de leurs ennemis, reparaissent en Allemagne (955), inondent la Bavière, l'Autriche, le pays qui s'étend jusqu'au Lech, traversent le fleuve, et se présentent devant Augsbourg en poussant des cris affreux [3]. Othon accourt, et livre bataille aux barbares, qui fuient pour ne plus revenir.

Le vainqueur se repose alors, mais son repos est glorieux : le christianisme achèvera l'œuvre que l'épée du guerrier a si heureusement commencée. Le pays de Schleswig et le Jutland embrassent la foi du Christ. Pour assurer le règne de l'Évangile dans des contrées à peine échappées aux ténèbres du paganisme, Othon fonde à Schleswig, à Ripen, à Arhusen, divers évêchés, suffragants du siége de Hambourg. Les nouveaux évêques secondent les intentions du prince.

Les moines reparaissent (956-1056), non plus comme autrefois dans la mystérieuse obscurité de la forêt de Fulde, car le cheval slave ou normand n'a pas épargné un seul de ces beaux arbres qui abritaient le couvent, mais dans les capitales des districts. C'est là que le prince, qu'on nomme cette fois empereur, parce qu'il a reçu la couronne d'or impériale des mains du pape, fait construire pour eux des cloîtres à côté même du palais où il veut que logent les prélats, grands du royaume.

[1] Rotteck, Histoire générale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 1832. Carlsruhe, 1832, in-8, t. II, p. 594 et suiv.
[2] Rotteck, l. c., p. 598.
[3] Witikind. Annal. ap. Meibom., t. I, p. 650. — Hahn's Reichshist., t. II, p. 45.

On voit de ces palais à Brandebourg, à Havelberg, à Naumbourg, à Ripen et à Magdebourg [1].

Sous la dynastie des Othons, amis des lettres, les évêques et les moines se liguent dans une sainte croisade contre l'ignorance. A Utrecht, dont il est évêque, Adelbold fonde une école où Bruno, fils de Henri I[er] et frère d'Othon le Grand, vient étudier [2] les langues anciennes, la dialectique et la poésie. Liége (960) a des gymnases confiés aux moines, et entretenus aux frais de l'évêque Éraclius, et que tout ce qui se destine au saint ministère est obligé de fréquenter. Au moment où personne ne s'y attend, on voit paraître le prélat qui interroge l'enfant, le reprend et l'encourage [3]. Brême a pour écoliers des princes danois et des fils de famille [4]; Hildesheim a pour professeurs Goderannus, Albert, Siegebert, Meinward [5]. Dans le couvent de Saint-Michel de cette ville est une école de grammaire dont l'évêque a rédigé les statuts [6]. A Paderborn, l'évêque Meinwerk a appelé des philosophes, des rhéteurs, des géomètres, des astronomes, des musiciens et des poëtes. On y explique Horace et Virgile, Salluste et Stace, Aristote et Démosthènes; on y fait de la musique et des vers; on y étudie les mouvements des astres et la culture des champs [7]. L'Université de Cologne est connue de toute l'Allemagne; elle a pour protecteur le frère même de l'empereur Othon, Bruno, un des hommes les plus savants du dixième siècle.

Au milieu de cet épanouissement des lettres et des sciences, la pensée ne pouvait rester inactive. Les moines avaient à leur disposition les grandes œuvres de philosophie, d'histoire et de poésie grecques et latines. Gunzone [8] venait d'apporter d'Italie en Saxe le Περὶ Ἑρμηνείας de Platon, les *Topiques* d'Aristote, l'*Iliade* d'Homère, les *Harangues* de Ci-

[1] Adamus Bremens., in Hist. eccl., c. LVII. — Ziegelbauer, Hist. ord. Bened., t. I.

[2] Rotger, in Vitâ Brunonis ap. Surium, de Viris sanct. ad d. XI octob. — Folcuinus, de Gestis Abbatum Leodiensium, c. XIII, in d'Achery Spicil., t. II, p. 307.

[3] Ziegelbauer, l. c.

[4] Adamus Bremens., in Hist. eccles., c. LVII.

[5] Siffridus Misnensis, in epist., lib. I, ad an. 1002.

[6] Ziegelbauer, Hist. ord. Bened., t. I, p. 45, 46.

[7] Studiorum multiplicia sub eo floruerunt exercitia, quando ubi musici fuerunt et dialectici enituerunt, rhetorici clarique grammatici, quando magistri artium ibi exercebant trivium, quibus omne studium erat circa quadrivium; ubi mathematici claruerunt et astronomici habebantur, physici atque geometrici. Viguit Horatius, magnus atque Virgilius, Crispus et Sallustius et Urbanus Statius; ludusque fuit omnibus insudare versibus et dictaminibus jucundisque cantibus. — Vita Meinwercki, c. LII, in Leibnitii Scr. rer. Brunsw., t. I.

[8] Christ. Gatterer, Commentatio de Gunzone italo, qui sæculo X obscuro in Germaniâ pariter atque in Italiâ eruditionis laude floruit. Norimb., 1756, in-4°. p. 17 et suiv.

céron et de Démosthènes, l'*Histoire naturelle* de Pline l'ancien, les *Commentaires* de César, les poëmes de Stace, de Claudien et de Manilius, Virgile, Horace et Vitruve [1]. Les moines en firent des copies destinées aux bibliothèques cléricales, que chaque évêque formait dans son diocèse. Ces trésors étaient enfermés ordinairement dans la sacristie des cathédrales, et la garde en était confiée à des prêtres instruits. On citait surtout la collection d'écrivains antiques, rassemblée pàr Walthred à Magdebourg, et celle de Bernward à Hildesheim [2].

Les moines se remettent au travail : leur première pensée est de rappeler les merveilles du règne des Othons, leurs protecteurs. C'est une pensée qui vient du cœur : pouvait-elle ne pas leur porter bonheur? Witikind le Saxon retrace dans une sorte d'épopée, où manque le rhythme, les gestes de Henri l'Oiseleur et du grand Othon [3]. Dithmar raconte la vie des cinq empereurs de la grande race saxonne, de Henri Ier, des trois Othons et de Henri II [4]. Lambert d'Aschaffenbourg met le peuple germain en scène et retrace avec la foi naïve d'un légendaire, c'est-à-dire d'un poëte, tout ce que le peuple germain a fait de merveilleux dans sa lutte contre les hommes du Nord [5]. Hermann Contractus résout quelques problèmes difficiles d'astronomie [6]; Notker fait passer les chants du prophète-roi dans un vieil idiome teuton, qui va se perdant de jour en jour [7]; Willram, à l'imagination colorée, rime le Cantique des cantiques de Salomon [8]. Il est impossible de ne pas applaudir à ces tentatives du clergé, pour donner au peuple germain une littérature nationale.

C'est au clergé, aux moines surtout, que les lettres durent le développement qu'elles prirent avant le règne de la scolastique. Et d'abord, c'est l'instrument de la pensée qu'il fallait créer.

LANGUE ALLEMANDE [9]. Au huitième siècle, l'Allemagne n'avait pas de

[1] Martenne, in Thes. Anecd., t. I, p. 304.

[2] Eichhorn, l. c., p. 398.

[3] Witikindi Saxonis rerum ab Henrico et Othone I, imp. gestarum, lib. III. — Meibomii Script. germ., t. I.

[4] Dithmari Mersebourg. ep., lib. VII, quinque imp. Saxonicorum, Henrici I, Othonum trium et Henrici II, ed Joach. Jo. Madero, Helmst., 1667, in-4°; in Leibnitii Scr. rer. Brunsw., t. I, p. 323.

[5] Lamberti Schaffnaburgensis Chronic. s. Historia Germanorum, in Pistorii S. rerum germ. Ratisb., 1726, fol. t. I, p. 301.

[6] Hermannus Contractus, de Mensurâ astrolabii liber, in Pezii Thes. anec., t. III, p. 2, 50, 93. — Il a écrit également : Chron. de sex mundi ætatibus.

[7] Notkeri Psalterium Davidicum è latino in theodiscam veterem linguam versum et paraphrasi illustratum, in Jo. Schelteri Thes. Ant. Teut., t. I.

Willrami, in Canticum canticorum paraphrasis gemina, prior rhythmis latinis, altera veteri linguâ francicâ, in Jo. Schelteri Thes. Ant. Teut., t. I.

[9] Sur le développement de la langue allemande, consulter Adelung's umständ-

langue nationale, mais des dialectes populaires, qu'on parlait et que personne n'écrivait, faute de syntaxe. Il était difficile d'élever jusqu'à la puissance symbolique des signes en grande partie formés de diphthongues. Au temps d'Ottfried, cette entreprise semblait impossible. Le christianisme, qui avait régénéré l'homme, fonda en quelque sorte la langue. Le prêtre, dans ses prédications nomades, la pourvut incessamment, sinon de radicaux nouveaux, du moins d'acceptions nouvelles qu'il donnait aux vocables existants. Ces acceptions n'étaient au fond que la signification figurée de termes populaires en usage, images d'idées inconnues et que le missionnaire faisait entrer dans le domaine de la parole écrite. Ce ne fut pas seulement un des dialectes que bégayait le peuple, qui s'enrichit ainsi de terminologies nouvelles. Le moine, sorte de lexique vivant, laissait sur son chemin, parmi les peuples divers qu'il évangélisait, des idées qui parvenaient à l'entendement, à l'aide de mots qui changeaient désormais de signification.

De là un nouvel ordre de notions en partie empruntées à la vie spirituelle, telle qu'elle est représentée dans l'Évangile, et que les missionnaires révélèrent aux peuples qu'ils convertissaient au christianisme. Les premiers fragments littéraires qui nous restent de ces temps anciens sont écrits dans les dialectes bas saxon, allemanique, rhénique et francique. Presque tous sont en prose, et semblent avoir été destinés particulièrement aux prêtres qui portaient la lumière parmi les peuplades païennes. Ce sont des traductions ou des paraphrases du Nouveau Testament, des livres ascétiques, des statuts, des règles de conduite sacerdotale [1]. Leur origine est évidemment latine. Eckardt a donné un fragment d'un sermon latin prononcé au temps de Boniface [2], et qui fut reproduit depuis en langue saxonne. Les gloses de Melberg sont probablement l'œuvre de quelque moine, et les capitulaires de Louis le Pieux ont vraisemblablement été rédigés par des prêtres.

Pour initier les jeunes gens aux secrets de la langue latine, les religieux rédigèrent des vocabulaires que chaque élève était tenu de copier [3]. Celui de Raban Maur, qu'un de ses écoliers composa, fut longtemps en usage dans les classes [4]. Quelquefois, sous la forme de glos-

liches Lehrgebäude der deutschen Sprache, t. I. Leips., 1782, in-8°. — Hoch's Compendium der deutschen Literatur-Geschichte. Berlin, 1795, in-8.

[1] Catechesis Theodisca (Eccardi, p. 93. — Grupen, Form. vet. conf. Hannov., 1667, in-4°, p. 19) du neuvième siècle. — Une traduction en langue française de l'écrit d'Isidore, de Nativitate Domini, 7e s. (Schilter, t. II). Une paraphrase en langue rhénique des quatre évangélistes. (Michæler, t. III, p. 84.)

[2] Catech. Theod., p. 749.

[3] Eccardi Franc. Or., t. I, p. 853; t. II, p. 350-997.

[4] Eccardi l. c., p. 350.

saire, l'auteur enfermait un traité élémentaire de science anatomique, comme Walfrid Strabo dans son vocabulaire des parties du corps humain [1].

Ce fut un service plus réel que le clergé rendit à la langue nationale, en traduisant quelques ouvrages purement scientifiques, tels que ceux de Boëce, de Martianus Capella, et l'*Organon* d'Aristote [2]. Ces essais, où la pensée primitive pouvait n'être pas toujours fidèlement reproduite, favorisaient le mouvement des idées.

Par intervalles, la pensée, qui devient de plus en plus indépendante, s'essaye à donner une forme originale à ses inspirations; elle chante ou rime : c'est Jésus qui parle avec la Samaritaine en vers rimés; c'est une hymne en vers à saint Georges; ce sont les quatre évangélistes qui racontent encore en vers la vie du Christ. Quelquefois l'écrivain est véritablement inspiré, comme dans l'hymne sur saint Anno, œuvre d'un beau jet poétique. Heureux ou malheureux dans ses vers, le poëte n'en a pas moins rendu service à l'idiome ou au dialecte dont il s'est servi : en croyant ne parler qu'au cœur, il a converti l'oreille [3].

L'Allemagne, si lente dans son travail intellectuel, a devancé toutes les autres nations dans la culture de la langue maternelle. C'est qu'en Allemagne la langue du peuple était distincte de celle du savant, qui s'était réservé le latin; en sorte que chaque tentative de la muse plébéienne dans l'idiome populaire était un véritable progrès lexicologique. Eichhorn remarque, avec raison, qu'il n'en était pas ainsi chez les autres peuples, chez les Français, les Italiens et les Espagnols par exemple, où à cette époque il n'y avait qu'une langue écrite, la langue savante ou latine. Plus tard, quand chez ces nations le latin eut fait scission avec le roman, le roman tomba dans le domaine du peuple; tandis que le latin resta la propriété des hautes intelligences.

ÉTUDE DE LA LANGUE LATINE. C'est des rives de la Loire que la syntaxe latine fut apportée sur les rives du Rhin. A Tours existait une école célèbre dirigée par Alcuin, et que Raban Maur vint visiter. Les maîtres de ce gymnase s'étaient formé une méthode technique d'enseignement, compréhensible à toutes les intelligences, et dont le succès était aussi sûr que rapide. L'Allemagne, qui désirait s'approprier cette méthode, chargea l'un de ses plus glorieux enfants d'aller l'étudier sur les bancs mêmes du séminaire d'Alcuin.

[1] Walfridi Strabonis Glossæ latino-barbaricæ de partibus humani corporis (in Goldasti Scrip. rer. alem. II; — in Rabani Mauri Op., t. VI, p. 331.

[2] Boëce fut introduit à Saint-Gall vers le dixième ou onzième siècle (Gerberti Iter alem., p. 143). — Mart. Capella au même temps (Gerbert, l. c., p. 141).

[3] Eccardi Franc. Orient., t. II, p. 948. — Nyerup, Symbol., p. 411. — Schilter, t. II,

Raban Maur quitta Tours, emportant avec lui une grammaire qu'il traduisait, et qu'on enseigna bientôt à Fulde. Walfrid l'introduisit à l'école de Reichenau; Ermenric [1] la répandit sur son chemin dans divers établissements fondés par les moines. On possédait la clef de l'arche sainte, restaient les trésors dont il fallait s'emparer. Raban Maur y songeait. Sous l'œil du maître, d'habiles disciples composèrent de petits lexiques [2] où chaque mot, dont on s'était approprié la notion, venait se ranger par ordre alphabétique. Iso, à Saint-Gall, exécutait le même travail. Bientôt tous les couvents de l'Allemagne possédèrent des grammaires et des dictionnaires, que des scribes multipliaient, et que les élèves étaient obligés de copier eux-mêmes : la syntaxe et le lexique étaient donc trouvés. Mais le rudiment d'Alcuin fut bientôt insuffisant; on imagina d'autres méthodes, et le clergé fit des grammaires nouvelles. Parmi les grammairiens de l'époque, on cite Haymo, évêque d'Halberstadt; Adelmann, évêque de Rixen; Willram, abbé d'Ebersberg [3].

Grâce à ce double instrument de toute investigation lexicologique, la grammaire et le dictionnaire, l'usage du latin se répandit dans les couvents. Toutefois c'est le mot et non pas encore l'idée qui occupait le cerveau du moine, et le mot simple qu'il trouvait ordinairement dans les livres de piété dont il faisait sa lecture habituelle. D'écrivain antique, il n'avait nul souci, nul besoin, parce qu'il cherchait à nourrir son âme avant de féconder sa mémoire. Mais, une fois maître du vocable, il était impossible qu'il ne songeât pas à s'approprier l'idée que ce mot représentait plus particulièrement dans l'antiquité; aussi, dès qu'il eut conquis le signe, il dut, par une pente insensible, arriver à la source qui l'avait produit. Il comprit donc bientôt la nécessité d'étudier l'antiquité. Au dixième siècle Probus cite souvent Cicéron, Virgile et les

[1] Liber de Grammaticâ ad Grimoldum archicapellanum. — Mabill., Annal., t. IV, p. 420-422.

[2] Eccardi Comm. de Reb. Franc. Orient., t. II, p. 340. — Gerbert, Iter alem., p. 4-10. Bern. Pezii Thes. Anecd., t. I.

[3] Mabillon, dans ses Ann., lib. XXI, n° 18, cite quelques exemples de la manière dont les moines parlaient le latin en France au dixième siècle. L'épitaphe suivante en donnera une idée.

Qui requi esset in passe Eusebia religiosa
Magna ancela Domini
Qui in secullo ab heneunte etate sua vexit.
Secolares, annos XIV et ubi a Domino
Electa est, in monasterio sanctorum Cyrici
Servivet annos quiquagenta; recesset
Sub die pridie Kald octobris, indictione sesta.

— Voir, dans Labbe, Conc., t. IV, p. 1780, les plaintes de Charlemagne sur la langue barbare dont se servaient les moines en France.

écrivains du grand siècle [1]; Bruno, archevêque de Cologne, se pique de connaître ses auteurs latins [2]; le moine Frumond ramène fréquemment dans ses lettres des passages de Perse et de Juvénal [3]. A Paderborn on expliquait, au commencement du onzième siècle, Horace et Virgile, Stace et Salluste [4]. Térence était jusque dans la chambre des nonnes, car les religieuses elles-mêmes s'étaient mises avec une ferveur pieuse à l'étude de l'antiquité classique. Mais ce n'est déjà plus le mot seul dont le moine cherche à faire la conquête; il en veut à la tournure, au rhythme, à l'harmonie, au style enfin. Roger, du couvent de Saint-Pantaléon à Cologne, dans sa vie de Bruno [5], Notker, evêque de Liége, dans sa légende de saint Remach, ne manquent ni de simplicité ni de charme [6]. Lambert d'Aschaffenbourg avait étudié les beaux modèles de Rome et d'Athènes; aussi est-il bien supérieur à tous ses rivaux, même à Peregrinus de Hirschau, qui passait pour un maître en style [7].

Poésie latine. L'Allemagne avant toutes les autres nations eut une épopée. Au sixième siècle un moine chanta l'expédition d'Attila dans les Gaules. Christ. Fischer fit connaître au monde érudit, en 1780, ce poëme épique [8]. Il paraît que Raban Maur trouva dans l'école d'Alcuin à Tours une prosodie latine qu'il introduisit à Fulde, et qui fut bientôt en usage dans tous les colléges des rives rhénanes. Alors, comme de nos jours, l'écolier était obligé de composer en vers; l'hexamètre était surtout en honneur dans les couvents. Malheureusement le poëte, véritable saltimbanque, croyait attirer l'admiration de ses lecteurs à force de tours poétiques plus ou moins sérieux. Il y eut des poëmes dont une suite de vers commencent par la même lettre, d'autres dont les vers forment des figures d'hommes ou d'animaux, d'autres où les vers ont tous la même consonnance.

Le poëme *de Santâ Cruce* que Raban Maur envoyait, en 847, au pape Sergius, offre une suite d'alinéas dont chacun représente une arabesque [9]. La vie de Conrad, par Wippo, est écrite en vers léonins [10].

[1] Servatus Lupus, in ep. 20.
[2] Rotger, in Vitâ Brunonis, c. VII, ap. Surium, de Vitis sanctorum ad d. XI oct.
[3] Ziegelbauer, Hist. ord. Bened., t. II, p. 557.
[4] Vitâ Meinwerki, c. LII, in Leibnitii Scrip. rer. Brunsw.
[5] In Leibn. Scrip. rer. Brunsw., t. I.
[6] Apud Surium, 3 sept.
[7] Trithemii Chron. Hirsaug. an. 113, t. I, p. 393.
[8] De primâ expeditione Attilæ regis Hunnorum in Galliam, ac de rebus gestis Waltheri Aquitanorum principis, carmen epicum sæcul. VI, nunc primùm ex cod. memb. productum à Fred. Christ. Jon Fischer. Lipsiæ, 1780, in-4°.
[9] Rabani Mauri opera, ed. Georg. Colvenerio. Col. Agripp. 1627, 1 fol.
[10] Pistorii Scrip. rer. germ., t. III, p. 457.

Ce sont du reste les Allemands qui, les premiers, imaginèrent de mettre l'histoire en vers. Au milieu du neuvième siècle, un moine du couvent de Paderborn essaya de chanter « les gestes » de Charlemagne [1]; Walfrid Strabo, moine et depuis abbé de Reichenau, célébra non-seulement les saints [2], mais le jardin de son monastère, les fleurs qui croissaient aux environs, l'herbe des champs et les vertus médicinales dont Dieu avait doué certaines plantes qu'il allait cueillir lui-même sur la montagne. Mais le grand poëte de l'époque, c'est une religieuse de Gandersheim, Roswitha, élève de deux jeunes filles, Richardis et Geberga, qui lui apprirent, l'une le latin, et l'autre le grec. Dans ses moments de loisir, quand elle avait dit ses heures, la nonne lisait Térence, qu'elle finit par savoir par cœur; alors elle eut l'envie d'imiter son poëte bien-aimé et d'écrire comme lui des comédies. Elle ne rougit pas d'avouer sa flamme pudique pour ce beau génie [3]; on s'en doute, du reste, en lisant les comédies qu'elle écrivit [4]. Ce qui l'a charmée dans Térence, c'est une douceur harmonieuse d'expressions qu'elle reproduit assez heureusement. Il faut être indulgent pour une jeune fille et pardonner à Roswitha quelques barbarismes que son maître ne se serait jamais permis. Au milieu des manuscrits d'Ottfried on trouva une espèce de chant que la nonne adressait au moine; c'est l'œuvre la plus élevée de Roswitha; elle s'y montre vraiment poëte.

LANGUE GRECQUE. Charlemagne en prescrivit l'étude aux ecclésiastiques. L'empereur, dans ses rapports politiques avec la Grèce, avait besoin d'ambassadeurs qui entendissent la langue qu'on parlait en Orient. Amalarius, évêque de Trèves, et Hatto, évêque de Bâle [5], que ce prince avait envoyés à la cour de Byzance, auraient pu passer pour des Hellènes. A Fulde, sous Raban Maur, on enseignait les deux langues latine et grecque [6]. On cite comme des hellénistes distingués Hartmann, l'élève de Raban Maur, Rupert, moine de Mayence, Ratbert

[1] Poeta Saxo monachus Paderbornensis, de Gestis Caroli M. in Leibn. Scrip. rer. Brunsw., t. I, p. 120.

[2] Vita S. Mammæ, S. Blaitmaici, Visiones S. Wettini, Carmen ad Ruadbertum, in Canisii Lect. ant., t. II, p. 2, p. 176.

[3] Non recusavi illum imitari dictando quem alii colunt legendo. Préface de ses Comédies.

[4] Opera Hrosvitæ, ed. Conrad. Celtes, Norimb., 1501. — Opera partim soluto, partim vincto sermonis genere, conscripta, ed. Henr. Leon. Schurzfleisch. Wittemb., 1707, in-4°.

[5] Hatto fut envoyé avec Hugues de Tours en ambassade auprès de Nicéphore, empereur d'Orient. Il écrivit la relation de son voyage, qui est malheureusement perdue. — Voyez Fabricii Bib. lat. med. ævi.

[6] Ziegelbauer, l. c., t. I, p. 210.

et Tutilo, religieux de Saint-Gall; et surtout ce polyglotte qu'on nommait Hermann Contractus [1].

Histoire. On peut distinguer deux périodes dans l'historiographie : l'une qui précède, l'autre qui suit ou accompagne Charlemagne. Dans la première l'histoire est légendaire, hagiologique, chronologique. L'historien s'attache à reproduire dans ses récits la vie d'un saint, les miracles qui marquèrent l'existence de son héros, l'intérieur de la vie cénobitique. Sa narration, qui presque toujours commence avec la création du monde, ne manque ni de charme ni de naïveté. En général, il est animé d'une vive foi, et la foi est sa muse. Son monde est presque toujours enfermé dans le petit couvent qu'il habite; et, comme Savonarole, il écrit à l'ombre de quelques beaux rosiers; mais son style est loin d'en avoir le parfum. Pour s'en convaincre il suffit de jeter un coup d'œil sur les *Annales* de Fulde, par un moine dont on ignore le nom [2], et sur l'*Origine et les Révolutions du couvent de Saint-Gall,* par Ratker [3]. Ce sont Raban Maur, Wandelbert, Walfrid Strabo, qui donnèrent le goût des martyrologes et des hagiographies [4]. Il ne faut pas leur demander, non plus qu'à leurs imitateurs, de l'ordre, de la méthode, de la critique.

Vers la fin du dixième siècle l'histoire commence à revêtir de nouvelles formes : elle laisse le ciel et va chercher ses héros sur la terre. L'historien s'est mêlé parmi le peuple; il a étudié les mœurs nationales, les origines des cités, le mouvement des idées, les révolutions des États et les causes qui les ont amenées. Witikind, moine de Corvey, répand le merveilleux dans ses *Annales saxonnes;* mais, quand il décrit un site, une bataille, il est exact et pittoresque [5]. Dithmar, doyen de Walbeck, puis évêque de Mersebourg, s'il n'a pas le style de son rival, le surpasse dans l'appréciation philosophique des faits; son âme est vigoureusement trempée, son coup d'œil sûr, ses vues politiques révèlent un homme d'État [6]. Ce sont les deux gloires de l'histoire du moyen âge allemand. Adelbold, moine d'abord, puis évêque d'Utrecht, en 1008, avait fait une étude sérieuse de Tacite, dont il cherche

[1] Trith., Chron. Hirsaug. ad an. 1048.

[2] Auctor anonymus Annalium Fuldensium (secul. IX) dans Freher.

[3] De origine et diversis casibus monasterii S. Galli, dans Goldast.

[4] Aegilis, Vita Sturmionis (ed. Christ. Brovero). — Candidi Vita Aegilis (ed. Ch. Brovero), 750. — De Miraculis Othmari, dans Goldast. — Theodorici Moguntini Inventio reliquiarum Celsi confessoris.

[5] Annales de Rebus Saxonum gestis (ed. Reineccio), Francof., 1577, in-fol. — Voss., III, de Hist. lat., c. XLI.

[6] Chronicorum lib. VIII, ab an. 876-1018 (ed. Reineccio). Francof., 1580, et Madero, Helmst., 1667, in-4°. In Leibnitii Scr. rer. Brunsw., t. I, p. 323.

à reproduire la phrase sentencieuse [1]; mais Lambert d'Aschaffenbourg est bien supérieur à tous les historiens de son siècle. Il avait voyagé jusqu'en Syrie. Il voit de haut et de loin, et marche constamment sans interrompre sa narration par d'oisives digressions [2]; c'est un homme de talent, de génie peut-être. Siegebert de Gembloux a de belles qualités, mais inférieures à celles de Lambert [3].

L'histoire eut à cette époque une lutte dramatique à raconter, celle de Grégoire VII avec Henri IV; malheureusement le drame enfermait plus d'un écueil, où il était bien difficile qu'un contemporain pût éviter de tomber. L'empire et la tiare se disputaient le monde. Il faut s'attendre, si l'historien porte un capuchon, comme Berthold, à l'apologie complète de tous les actes de la papauté. Le moine épouse avec ardeur la cause du pontife romain [4]; mais cette passion même sert quelquefois admirablement le narrateur, elle en fait un poëte. D'un autre côté, la mitre ne préserve pas toujours qui la porte d'injustes préventions [5]; et qui voudrait se faire une idée du grand pape Grégoire VII doit bien se garder de s'en rapporter au récit de Waltram, évêque de Naumbourg, âme violente, qui pallie jusqu'aux crimes de Henri IV, son héros [6].

L'annaliste allemand, qui avait pris d'abord pour modèles les historiens antiques, ne pouvait manquer de leur dérober la manie des harangues. Bruno fait comme Tite Live; il prête au début d'une bataille un magnifique discours aux chefs militaires des deux camps; mais le bon sens du peuple teuton se moqua bien vite de ces allocutions de rhéteur, et le moine, c'est une justice qu'on doit lui rendre, ne brava pas longtemps le dédain populaire. Il renonça bien vite à la harangue, qu'il remplaça par des documents puisés aux sources officielles, et qu'il jette tantôt au bas de la page, tantôt dans le récit, tantôt à la fin même de son œuvre.

La biographie, à cette époque, prend du développement, a des formes plus appropriées au sujet. La légende est moins superstitieuse, et fait intervenir moins souvent le miracle; non pas que le moine, en

[1] De Vitâ imperatoris Henrici II, in Leibn. Scr. Brunsw., t. I, n° 30. — Leyseri Hist. poet. med. ævi, p. 307. — Fabricii Bib. lat. med. æt., t. I, p. 38.

[2] Chronicon Hist. Germanorum. Bas. 1569, in Pistorii Scr. rerum Germ., t. I, p. 301. — Vossius, II, de Hist. lat., c. XLVII.

[3] Chronicon (ab anno 381-1112), imprimé dans Schardii, IV, Chronogr. celeb. Francof., 1566, in-fol., et curâ Auberti Miraei. Antuerp., 1604, in-4°.

[4] In Jac. Gretseri Apologia pro Gregorio VII. Ingolst., 1709, in-folio, et Gretseri oper., t. VI. Ratisb., 1735.

[5] Historia belli Saxonici, 1073-1082. Il écrivit encore des anecdotes sur Henri IV.

[6] In Goldasti Apologiâ pro Henrico IV.

écrivant, oublie sa source ordinaire d'inspirations, le ciel; seulement il comprend mieux le caractère de ses personnages et leur double individualité. C'est l'âme et le corps, la matière et l'esprit qu'il s'étudie à montrer dans leurs phénomènes divers. La biographie de l'archevêque Bruno, par Rotger [1], moine de Cologne; de Bernward, évêque de Hildesheim, par le diacre Tangmar [2]; de Meinwerk, évêque de Paderborn, par un religieux inconnu [3], sont des essais historiques d'une véritable valeur. Hermann Contractus occupera toujours dans la chronographie un rang distingué [4].

Géographie. C'est au glaive des Franks (ou Franconiens) qui s'ouvrirent un passage à travers le nord de l'Europe, mais surtout à la croix que les missionnaires chrétiens allaient plantant de royaume en royaume, que nous devons le mouvement des sciences géographiques en Allemagne. Les moines comprirent la nécessité, pour animer leur récit, de décrire les lieux témoins des exploits de ces peuples guerriers. Les légendaires qui s'attachaient aux pas du missionnaire dans ses courses miraculeuses à travers des peuplades païennes tinrent à donner des notions exactes sur les mœurs des nouveaux convertis et les pays qu'ils habitaient. Tout légendaire est de sa nature poëte; l'aspect d'un site sauvage l'émeut; il s'inspire à l'ombre d'une forêt ténébreuse; il a besoin de les voir ou par ses yeux ou par les yeux de ses héros.

Adam, chanoine de Brême, est le premier (1076) qui ait étudié avec soin et décrit avec fidélité la topographie d'une contrée [5]. Il aimait le grand air et l'espace; une partie de sa jeunesse fut employée à visiter des pays inconnus. Pour les décrire, il s'aida d'abord de ses souvenirs, puis des relations que les moines, depuis Louis le Pieux, avaient composées et laissées dans leurs couvents. Son livre fut longtemps cité comme un modèle de géographie comparée; personne avant lui n'avait donné des notions aussi complètes sur le Jutland, l'intérieur de la Suède et diverses iles de l'océan Atlantique.

C'est dans Solin et Martianus Capella que les moines vont puiser leurs renseignements sur la géographie des peuples de l'antiquité; mais, quand il s'agit des Slaves et des Normands, ils n'ont pour s'aider que les récits de leurs compatriotes. De là, dans la géographie alle-

[1] In Leibnitii Scr. rer. Brunsw., t. I.
[2] In Leibn. Scr. rer. Brunsw., t. I, p. 441.
[3] Id., p. 417, 564.
[4] Hermanni Contracti Chronicon, in Pistorio.
[5] Adamus Bremensis, de Situ Daniæ et reliquarum, quæ trans Daniam sunt regionum naturâ, deque gentium istarum moribus religionibusque. — In Lindenbrog, Script. rerum septent. Hamburg., 1706.

mande, deux séries de travaux : les uns qu'on peut dédaigner parce qu'ils ne sont que la reproduction, quelquefois même fautive, de notions déjà publiées; les autres qu'il faut étudier, puisque la plupart du temps ils ont été pris à des sources officielles.

Ordinairement un prêtre qui avait fait de longs voyages en écrivait le récit. C'est ainsi que Wilibad, premier évêque d'Eischtaedt, publia la relation de son pèlerinage en Italie, à l'île de Chypre et dans la terre sainte [1]; Hayton (Hetto), celle de son itinéraire de Bâle à Constantinople (813); Amalarius, archevêque de Trèves, celle de ses pérégrinations à travers une partie de l'Orient [2].

Un des plus glorieux monuments de cosmographie au dixième siècle était la grande carte géographique dont saint Gall avait fait présent à l'abbaye qu'il avait fondée [3].

Mathématiques. La physique, les mathématiques, l'astronomie, faisaient partie de ce *quadrivium* qu'on enseignait dans tous les couvents. Toutefois ces sciences n'eurent parmi les moines aucun représentant de grande valeur.

Hermann Contractus a laissé deux ouvrages sur la mesure et l'utilité de l'astrolabe [4]. Trithemius a vanté les services que Wilhelm, abbé du couvent de Hirschau, rendit à l'astronomie et aux mathématiques [5].

Dialectique. Depuis Raban Maur, ce fut une science qu'on enseigna dans tous les couvents; mais ni Théodorich de Mayence, ni Remi, abbé de Mittlach, ni Orthrich de Magdebourg, ni son élève Adelbert, évêque de Prague, ni beaucoup d'autres moines qu'on vante comme philosophes, n'imprimèrent un mouvement durable aux idées. C'étaient presque toujours les spéculations d'Aristote qu'ils reproduisaient. S'ils ne vont pas à la recherche de l'inconnu, on ne saurait leur reprocher le moindre écart dans la dogmatique; âmes pieuses qui s'attachent à l'autorité, et n'ont nul souci de paroles nouvelles qui pourraient troubler le monde des intelligences. Croire, aimer, opérer de bonnes œuvres, voilà leur philosophie. Toutefois à l'ombre du cloître se produisent quelques logiciens vraiment habiles : tel fut Willram, qui vint professer la philosophie à l'Université de Paris. Élève de l'école de Bamberg, puis moine à Fulde, il mourut abbé de Mersebourg [6].

[1] Mabill., Act. ord Bened., t. II, p. 275.
[2] Id., p. 455.
[3] Radbertus, de Casibus monasterii S. Galli, c. x.
[4] Hermanni Contracti de Mensurâ astrolabii liber, in Pezii Thes. Anecd., t. III, p. 2. De Utilitatibus astrolabii, ib., p. 107.
[5] In Astronomiâ, Mathematicâ et Arithmeticâ quàm peritus fuerit, ejus volumina testantur : de his facultatibus multùm lucubravit. — Trith., Chron. Hirs. an. 1070.
[6] Claruit his temporibus Willramus ex scholastico Bambergensi monachus Fuldensis, et tandem ex monacho abbas cœnobii Merseburgensis... vir tam in divinis

La MUSIQUE d'église fut cultivée avec succès dans les couvents. On doit à Notker Balbulus de Saint-Gall, mort en 912, un système de notation à l'aide de lettres de l'alphabet [1]. Berno, abbé de Reichenau, utilisa son voyage en Italie avec l'empereur Henri pour étudier le chant romain. De retour en Allemagne, il introduisit quelques améliorations dans le choral. Son traité sur la tonalité fut imprimé, au seizième siècle, à Paris [2]. Berno semble avoir donné une vie nouvelle à la musique d'église; il fit école. Bientôt l'Allemagne posséda quelques grands musiciens sacrés, tels que Hermann Contractus, Wilhelm, abbé de Hirschau [3], et Siegebert de Gembloux, qui se vante d'avoir *mellifié* le chant des antiennes et des répons de la fête des saints Macaire et Guibert [4].

Quand Guido d'Arezzo eut trouvé son système de notation dans une de nos hymnes d'église, l'archevêque de Brême, Hermann, appela l'artiste, qui fit adopter sa méthode à la plupart des couvents [5].

MÉDECINE. Cette science n'était pas cultivée en Allemagne : on y comptait seulement des praticiens célèbres : à Corvey [6], Wiebert, qui fut plus tard (880) évêque de Hildesheim; Agius, médecin de l'abbesse de Gandersheim; Hathumod [7], et Thiadaz, qui guérit d'une paralysie le duc de Bohême, Boleslas, et reçut pour récompense l'évêché de Prague. A Saint-Gall, on citait Iso, l'un des scolastiques les plus célèbres du neuvième siècle, Notker (954) et Eckkehard [8].

THÉOLOGIE. Que de fois n'avons-nous pas entendu répéter qu'avant la réforme l'exégèse était une science inconnue dans le monde théologique! Il n'en est rien, toutefois. On étudiait la Bible aux couvents de Fulde, de Saint-Gall, de Mersebourg, avec une véritable passion. C'est Raban Maur qui le premier eut l'idée de commenter la parole inspirée [9]. Haymo, son compagnon de classe et de voyages, d'abord pro-

scripturis quàm in secularibus litteris non infimè doctus, qui in Parisiensi gymnasio philosophiam multis annis gloriosè docuerat. — Trithemius, in Chron. Hirsaug. ad an. 1064. — Fabricius, Bibl. lat. med. ævi t VI, p. 903. — Polycarp. Leyseri Hist. poet. med. ævi, p. 354.

[1] Notkeri Balbuli sequentiarum liber, in Pez. Thes. anecd. t. I, p. 15

[2] Bernonis liber de Officio Missæ. Paris, 1514, in-4°.

[3] De Musicâ et Tonis et de correctione Psalterii.

[4] « Arte musicâ antiphonas et responsoria de sanctis Macario et Guiberto mellificavi. »

[5] Adamus Brem., l. II, c. L, p. 76.

[6] Leibn., Scr. Brunsw., t. II.

[7] Pez. Thes. Anecd., t. I, p. III, p. 285. — Eccard. Comm. de rebus Franciæ Orient.

[8] Eckkehardus, de Casibus Mon. S. Galli.

[9] Opera collecta primùm industriâ Jacobi Pamelli, nunc vero in lucem emissa curâ Antonii de Henin, ac studio et op. Georgii Colvenerii. Col. Agr., 1627, in-folio.

fesseur à Fulde, puis évêque de Halberstadt, explique le sens mystérieux des psaumes et du Cantique de Salomon, les petits prophètes et toutes les épîtres de saint Paul [1]. Dithmar, helléniste et hébraïsant (850), discute grammaticalement le texte de saint Matthieu, de saint Luc et de saint Jean [2]. Bruno, évêque de Wurzbourg, et fils de Conrad, duc de Karinthie, interprète quelques livres bibliques, confère le texte latin de saint Jérôme avec les gloses de Grégoire le Grand, de Cassiodore et de Beda [3]. Walfrid Strabo est un habile exégète. Sa Bible *cum glossâ ordinariâ* fut pendant longtemps le manuel de toute l'Église occidentale; son livre est le résumé fidèle de l'herméneutique grecque et latine [4].

On a dit qu'avant la réforme la Bible était un livre que le prêtre cachait soigneusement à tous les regards, ambroisie céleste qu'il ne versait que goutte à goutte sur les lèvres profanes. Et voici Ottfried qui met en vers les quatre évangélistes [5]; Notker, surnommé Labeo, qui paraphrase les psaumes [6]; Willram qui reproduit le Cantique des cantiques [7], tous trois en langue vulgaire.

En tête de son catéchisme, Calvin se plaint que l'Église catholique n'ait jamais voulu rassembler dans un recueil à l'usage de l'enfant les dogmes du christianisme. Or ce livre d'Or, c'est le nom qu'on lui donnait, existait au neuvième siècle [8], et il paraît qu'il était l'œuvre de l'un de ces missionnaires qui évangélisèrent la Teutonie. Vraisemblablement ce petit mendiant qui interrogeait l'enfant de la bonne Cotta sur les vérités de la foi récitait, sans s'en douter, des questions tirées de l'un de ces catéchismes qui, des forêts de la Buchonie, avait passé dans l'Église d'Eisleben.

Tel est le résumé incomplet des travaux monastiques en Allemagne jusqu'au onzième siècle. Depuis cette époque jusqu'à la Renaissance, on vit s'élever au delà du Rhin diverses écoles dont l'histoire ne saurait

[1] Explanatio in omnes psalmos et in cantica, ed. Des. Erasmo. Friburg., 1555, in-folio. — In Jesaiam, ed. Nicol. Herborn. Colon., 1531, in-8°. — In XII Prophetas minores et in Cant. cant. Col., 1529, in-8. — In Pauli epistolas omnes. Col., 1529, in-8°.

[2] Chr. Dithmari Grammatici expositio in Matthæum cum epitomatibus in Lucam et Johannem. Argent., 1514, in-folio.

[3] Comment. in totum Psalterium et Cantica tam vet. quàm N. Testament. In Bibl. Patrûm max. Lugd., t. XVIII, p. 65.

[4] Biblia sacra cum glossâ ordinariâ, primùm quidem à Walfrido Strabo Fuldensi, nunc vero novis Patrûm cùm græcorum tùm latinorum explicationibus locupletata. — Opera et studio Theologorum Duacensium. Duaci, 1607, in-fol., 6 vol.

[5] In Schilterii Thes. ant. Reut., t. II.

[6] Ueberſetzung des Pſalters, ed Jo. Schiller. Ulm, 1726.

[7] In Schilter., t. I.

[8] Eccardi Catechesis Theodisca.

trouver place ici, et qui se partagèrent le monde théologique. Bientôt régna la scolastique, qui rendit, suivant Charles Villers, de véritables services à l'esprit humain [1]. Ses grands apôtres furent saint Thomas, Lanfranc, Roscelin, Abailard, Jean Duns Scot. Toutefois nous ne saurions nier que la lumière que les couvents avaient fait luire d'abord ne s'obscurcit un moment, surtout vers la fin du quatorzième siècle. Une réforme était nécessaire, le cloître avait besoin d'être régénéré; cette restauration allait être tentée par un moine de l'ordre des Bénédictins [2].

Ce moine s'appelait Trithemius. Essayons d'apprécier rapidement l'influence qu'il exerça sur la discipline des couvents en Allemagne.

TRITHEMIUS OU TRITHEIM. — RÉFORME DES COUVENTS.

Ne quittons pas les rives rhénanes. Vers la fin de l'hiver, en 1476, un enfant venu pour assister à la messe qu'on célébrait au couvent de Westenbrul, dans le Rhingau, admirait le Missel aux lettres d'or ouvert sur l'autel, et disait à Dieu dans sa prière : « Mon Dieu, faites qu'un jour je puisse lire dans ce beau livre! »

Ainsi parlait Jean de Trittenheim, si connu sous le nom de Trithemius, né de Jean, vigneron de Heidelberg, et d'Élisabeth de Longwich. C'est en vain qu'il priait : Dieu ne voulait pas l'écouter. Les moines se détournaient quand il les arrêtait pour leur demander de lui apprendre à lire dans le beau Missel du monastère. Trithemius ne se décourageait pas. Or, par une belle nuit d'été, il se réveilla tout à coup, et il aperçut sa petite chambre resplendissante de lumière, et, à travers ces lueurs fantastiques, un jeune homme aux blanches ailes qui tenait

[1] Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther, par Ch. Villers, in-8. 1808, p. 368.

[2] Voir sur les travaux des moines, J. Gottfried Eichhorn, l. c., p. 440, dont nous avons reproduit en partie les documents, et qui cite encore : Amalarii Trevirensis Arch. epist. ad Carolum M. de Baptismo, in Canisii Ant. lect., p. 366. — Udalricus, Epist. Augsb. de Cœlibatu cleri, epist., in Eccardi Corp. hist. med. ævi, t. II, p. 23. — Haymonis episc. Halb. Homiliarum. Col., 1531, in-8. De Corpore et Sanguine Christi, in d'Achery Spicil., t. XII, p. 27. — Godeschalci, Conf. fidei 2, ad calcem Historiæ Godeschalci et prædestinatianæ controv. auct. Usserio. Dubl., 1631. — Reginonis monachi Prumensis, de Discipl. Ecclesiæ lib. II, ed. Joach. Hildebrand. Helmst., 1649, in-4°.

Cons. encore Christophori Saxii Onomasticon litterarium. Trajecti ad Rhenum, in-8, t. II.

en main deux tablettes, l'une pleine d'images de toutes couleurs, l'autre de caractères graphiques.

« Que me voulez-vous? dit l'enfant au messager céleste.

— Choisis, mon petit, » dit l'ange.

Et Trithemius, étendant la main, prit l'alphabet.

Et l'ange sourit et s'envola, dit la légende [1].

C'est un véritable grimoire pour Trithemius que ces pages tombées du ciel et bariolées de figures semblables à celles qu'il avait vues dans le Missel de Westenbrul.

Trithemius avait un ami, Jacques, qui faisait les commissions d'un monastère voisin, où il avait appris à décliner et à conjuguer. Il prit l'alphabet mystérieux et se mit à le lire couramment. Huit jours après Jean savait l'A B C, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres, etc. [2].

Cependant il n'était pas content; il aurait voulu que son livre fût aussi gros que le Missel de l'abbaye.

« Console-toi, dit Jacques à son ami, nous irons ensemble au couvent, où de bons frères m'ont appris à lire : ton ange nous conduira. »

Ils se mirent en chemin. Les voilà qui frappent à la porte du monastère.

Or dans cette sainte maison habitait un père, Pierre de Heidenburg, qui savait lire non-seulement dans les parchemins latins, mais aussi dans les codices grecs, et même, dit-on, un peu dans les manuscrits hébreux. Il fut émerveillé de l'accent de l'enfant, et il lui dit : « Sois béni, mon fils, c'est le ciel qui t'envoie; prie et aime le bon Dieu, il t'aidera. Voici une lettre pour ton père. »

Jean sauta de joie, embrassa Pierre de Heidenburg, et reprit le chemin du logis.

Le père lut la lettre. L'abbé lui demandait compte de la fortune de l'enfant, fils d'un premier lit.

Ce soir, Jean alla se coucher sans souper, et le lendemain, au lieu de pain, il eut des coups. La légende ne dit pas si l'ange descendit de nouveau pour consoler son protégé.

Seulement, à quelque temps de là, nous trouvons Jean sur le chemin de Trèves, un livre d'Heures sous le bras, le bâton de pèlerin à la main, la gourde de voyage pendue à la ceinture, s'arrêtant par intervalles devant une maison de belle apparence, et chantant un vieux cantique rimé pour obtenir le pain du bon Dieu.

---

[1] Macrostroma, seu de laudibus Trithemianis, par J. de Butzbach de Miltenberg. Ce manuscrit se trouve à Bonn.
[2] Ibid.

Parfois la fenêtre s'ouvre, et nous voyons apparaître entre quelques touffes de clématite, encadrement ordinaire des habitations allemandes à cette époque, une femme qui s'émeut de pitié, essuie une larme et court chercher quelques miettes de pain qu'elle jette à l'enfant.

Ainsi nourri, comme Luther plus tard, par la charité, Trithemius arriva à Trèves, cette ville romaine remplie de colléges, de monastères et d'abbayes. Il alla droit au couvent le plus renommé.

Là, pendant plusieurs années, Trithemius étudia la grammaire, la dialectique et la rhétorique, trivium ou vestibule de la théologie, alors la maîtresse des sciences. Ses progrès tenaient du prodige. Quand les pères lui eurent livré tous leurs trésors intellectuels, l'enfant s'en alla pour voyager de nouveau.

Le voilà fréquentant les universités allemandes. A Louvain, dans la Germanie inférieure, il se prend aux anges de l'école, à saint Thomas surtout, son maître bien-aimé. Heidelberg lui enseigne les ruses du syllogisme aristotélicien: Mayence l'initie à la philosophie de Platon [1]. Quand l'abeille a composé son miel de toutes les fleurs qu'elle trouve dans cet Éden de la science, elle s'envole de nouveau. Cette vie nomade convenait à l'imagination de Trithemius. Elle développa en lui les germes d'un mysticisme dont il devait faire plus tard une véritable poétique. Le soir venu, il aimait à poser sa tente au pied d'un arbre ; sa tente, c'est-à-dire les livres qu'il emportait avec lui, la Bible, Homère et la *Somme* de saint Thomas. Là, il ne tardait pas à s'endormir ; et, dans ce sommeil des sens, où son corps reposait seul, son âme rêvait un monde invisible, dont il était alors l'architecte, et que bientôt il devait chanter en artiste.

Ces étoiles qui scintillaient comme autant de diamants au-dessus de sa tête avaient chacune un ange dont il écrivait le nom sur ses tablettes; le torrent qui bruissait à ses côtés obéissait à un génie familier qu'il voyait dans le bleu; la feuille qui tombait de l'arbre dans le ruisseau était détachée par un gnome dont il savait la forme; les éclairs qui brillaient à l'horizon étaient allumés par Satan. C'était la voix du démon qu'il entendait dans le cri de l'orfraie, dans le vol strident de la chauve-souris, dans les hurlements des tempêtes [2]. Alors il se demandait si quelques paroles secrètes ne pourraient pas évoquer ces séraphins déchus, et il formulait des exorcismes, qui, murmurés par une voix pieuse, peuplaient l'air de toutes sortes d'esprits, dont il a tracé, dans sa *Stéganographie*, l'emploi, les attributs et le ministère.

Il avait acquis des connaissances aussi variées qu'étendues. Il savait

[1] Macrostroma.
[2] Macrostroma, etc.

les langues orientales, la philosophie païenne et chrétienne, l'astronomie et l'alchimie; il était théologien, poëte et orateur. Un jour l'image de son pays natal lui apparut dans sa cellule, et il quitta ses livres pour revoir, avant de mourir, la cabane de son père. Il se mit en route avec un clerc qu'il avait initié aux mystères de sa science cabalistique. Ils traversèrent Kreuznach, les hauteurs du Hunsruck, et vinrent demander à dîner au couvent de Spanheim. Au moyen âge, le couvent était une véritable hôtellerie où le voyageur était sûr de trouver du pain, un lit et des aumônes. Le repas fini, ils prirent congé du supérieur, qui avait été aussi enchanté qu'édifié de la conversation des deux pèlerins.

« Que Dieu vous conduise, dit le père en leur donnant sa bénédiction, il vous ramènera bientôt à Spanheim!

— *Amen!* » dit le compagnon de Jean.

Ils n'avaient pas fait un mille que l'orage les surprit; un vent impétueux balayait des flocons de neige sur la figure de nos voyageurs : la route était méconnaissable.

« Retournons au couvent, dit le clerc, c'est l'ange des tempêtes que Dieu envoie pour nous barrer le chemin. »

Jean s'arrêta en levant les yeux au ciel.

Le frère continua : « Ce blanc suaire qu'il vient d'étendre sur les champs, c'est l'habit que tu dois revêtir. »

Jean regardait son compagnon.

« Ce soleil qui luit par intervalles à travers ce rideau de neige, c'est la lumière que tu feras briller dans le couvent [1].

— Que Dieu t'écoute, dit Trithemius : à Spanheim! »

Et ils sonnaient; et le supérieur ouvrait en répétant :

« Je vous l'avais bien dit que Dieu vous ramènerait. »

Or ceci arrivait le 25 janvier 1482, le jour de la Conversion de saint Paul. Le 1er février suivant, Jean quittait l'habit séculier; le 21 mars, il prenait la robe de novice, et, le 25 novembre, il prononçait ses vœux. L'abbé qui avait deviné l'avenir de Trithemius se nommait Jean de Holhausen. Quand il partit de Spanheim pour Seligenstadt, où il avait été appelé par ordre de ses supérieurs, le chapitre se rassembla et élut Trithemius.

Tout change à partir de cette époque. Le couvent devient un véritable atelier de peinture, de dessin, de calligraphie; une école de théologie, un séminaire, une académie. Tout le monde prie ou travaille. Il y a des frères qui passent les jours à transcrire d'anciens manuscrits de la Bible, en grec et en latin; d'autres qui nettoient et blanchissent le parchemin; d'autres qui taillent des plumes ou alignent les règles; d'au-

[1] Macrostroma.

tres, venus d'Italie, qui enluminent les majuscules et colorient les miniatures; d'autres qui préparent l'ocre, le minium, le cinabre, l'or et l'argent; d'autres qui rassemblent les feuillets, encartent les gravures, relient les volumes et attachent les fermoirs. L'œuvre achevée, un moine reviseur confère les textes ligne par ligne, lettre par lettre, et note les fautes échappées aux copistes. Durant ce double travail de la main et du cerveau, en voici qui vont à la découverte d'un orphelin délaissé, d'un moribond qui attend le bon Dieu, d'une âme malade de doutes; ils portent avec eux du pain, des vêtements, des remèdes et des prières. En voici d'autres qui rôdent au loin, chassant aux manuscrits, qu'ils dépistent admirablement, et qui rentrent au monastère au son des cloches, aux vivat de l'abbé, car c'est chose précieuse qu'un manuscrit. Sur les gardes de quelques-uns on lit : Acheté par le couvent de... au prix de tant d'*obit*, de tant de *Pater* et d'*Ave Maria* [1]. Trithemius est là qui assemble tous ces merveilleux feuillets, qui les classe et les catalogue. A son entrée au monastère, l'abbaye n'avait pas quarante-huit volumes; en 1502 elle en comptait près de deux mille, parmi lesquels il en était qu'on citait comme des chefs-d'œuvre de calligraphie.

Souvent Trithemius montait en chaire; il aimait à prendre pour texte de son sermon cette phrase de l'une de ses lettres à son ami Capellarius : La notion, c'est l'amour. « Plus nous aimons, disait-il, plus nous savons [2]. Le livre divin est la source de toute science; là repose l'eau vive du rocher, la manne du désert, le lait des petits enfants. Travaillez sans cesse à goûter l'Écriture, lisez-la le matin et le soir; qu'elle revienne dans vos songes, qu'elle illumine vos voies, car ce n'est que par la parole divine qu'on arrive aux joies intimes du cœur [3]. Les démons savent; mais, comme ils n'ont pas l'amour, leur science est vaine et inutile [4]. »

De retour dans sa cellule, Trithemius se mettait à travailler : il s'occupait d'un grand ouvrage historique, de son traité *de Scriptoribus ecclesiasticis*, vaste recueil où la légende dramatise le récit, naïve biographie de plus de huit cents Pères de l'Église ou théologiens, qu'il dédia à l'évêque de Mayence, Jean de Dalberg, l'ami et le protecteur de

[1] M. Mignet, Comment l'ancienne Germanie est entrée dans la société civilisée.

[2] Tantùm cognoscimus quantùm diligimus. (Joh. Capellario Mathematico.) — Scientia parit Dei cognitionem, cognitio amorem.

[3] Semper ergo ad sapientiæ dulcedinem nobis pervenire cupientibus, o Rogeri, laborandum est et nunquam à studio Scripturarum cessandum; quia non aliter possumus ad gustum internæ pervenire suavitatis. (Rogerio Sicambro.)

[4] Dæmones mali cognoscunt; sed quia non habent amorem, ad fruitionem quæ ex utroque nascitur minimè pertingunt. Epist. familiares. Franc., 1501, in-fol.

Reuchlin. En 1497, Utrecht imprime le *de Luminaribus Germaniæ*, qui eut un grand succès dans le monde savant; plus tard, Trithemius publia son *Liber lugubris de statu et ruinâ ordinis Sancti Benedicti*, qu'on lisait à table au couvent de Hirschau. L'année suivante, au chapitre tenu à Seligenstadt, il prononça un discours *de Curâ pastorali*, et, à la même époque, il soutint, contre Wigand Caupo, docte ecclésiastique de Francfort, une thèse en faveur de la Conception immaculée de la Vierge.

Tant de travaux lui ont brûlé le sang. Il était en voyage; il se met au lit, apprête lui-même les remèdes qu'il faut employer pour sa guérison, et fait venir de son couvent le seul médecin, après Dieu, auquel il ait confiance : un lexique grec imprimé par les Aldes [1].

C'est dans la solitude de Spanheim, enfermé dans une ceinture de montagnes bleuâtres, au bruit des torrents, au balancement des pins, qu'il rassembla les matériaux d'un livre qui fit beaucoup de bruit quand il parut, et dont on a oublié jusqu'au titre. Nous voulons parler de sa *Stéganographie*, ou l'art de s'entretenir avec les absents à l'aide d'une écriture occulte [2]; livre curieux, sévèrement blâmé par Bellarmin, énergiquement défendu par le jésuite Schott.

Trithemius, dans ce singulier ouvrage, donne les noms des anges déchus, leurs habitations, leurs formes diverses, leur signalement. Dans sa *Chronologia mystica*, il assigne les rangs des dominations planétaires : Orifiel est l'esprit de Saturne; Anael, l'esprit de Vénus; l'ange de la lune doit gouverner le monde jusqu'en 1879. Pauvre âme! devenue folle à force de science, mais qui, dans ses rêveries extatiques, resta toujours soumise à l'Église catholique, dont elle fut une des gloires. Trithemius disait en tête de sa *Stéganographie:* « Tout ce qui est écrit dans ce petit volume repose sur les vrais principes du catholicisme et de la physique; toutes mes adjurations se font au nom de Dieu, sans tromperies, sans superstition, sans atteinte à la foi ou à l'autorité de l'Église [3]. »

[1] Ad nos cum latore præsentium è græcâ bibliothecâ nostrâ subjecta volumina ut habeamus ad manum in lecto ægritudinis nostræ quibus fructuosè occupemur per intervalla scripturarum studiis, Dictionarium imprimis græcum ab Aldo impressum romano mittas velim. (Epist.)

[2] Steganographia : hoc est ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi certa. Darmstadii, 1621, in-4°. Cet ouvrage a été publié pour la première fois à Lyon, en 1531.

[3] Omnia quæ in hoc volumine continentur veris catholicis et naturalibus principiis innituntur, fiuntque omnia et singula cum Deo, cum bonâ conscientiâ, sine injuriâ fidei christianæ, cum integritate ecclesiasticæ traditionis, sine superstitione quâcumque. (Præfatio.)

La mémoire de Trithemius, un moment attaquée, a été vengée par Gasp. Schott,

Le 16 août 1506, Trithemius quittait l'abbaye de Spanheim pour aller se charger de la direction du couvent des Écossais, à Saint-Jacques de Wurzbourg, où il avait été appelé par l'évêque Laurent de Bibra. Il avait oublié ses monades aériennes. Tout entier aux soins de l'abbaye, il répéta bientôt ses miracles de zèle évangélique, de charité et de science que Spanheim avait admirés.

C'est au couvent de Saint-Jacques qu'il acheva ses grandes œuvres historiques. Il employa six années à composer ses *Annales Hirsaugienses*, et ses *Chronica monasterii Spanheimensis sancto Martino consecrati*, deux ouvrages qu'il faut lire, si l'on veut connaître les annales ecclésiastiques et profanes des rives rhénanes. Son *Breviarium primi voluminis chronicorum, de origine gentis et regum Francorum, per annos* 1189, *à Marcomiro ad Pepinum regem*, — et son *De origine gentis Francorum ex duodecim ultimis Hunibaldi libris de Francis*, ne doivent être consultés qu'avec prudence : légende plutôt qu'histoire, où le démon paraît à chaque page, mais légende pleine de fraîcheur; naïve peinture des mœurs des premiers âges de notre monarchie; miroir où l'âme de notre moine se révèle avec ses superstitions, mais aussi avec son amour pour ses frères, son enthousiasme pour la chaire de saint Pierre, et son culte pour les lettres.

Il faut lire dans sa correspondance avec Jacques son frère, avec Nicolas Remi de Spanheim, avec Roger le Sicambre, avec J. Capellarius le mathématicien, avec l'électeur Hermann de Cologne, avec le pape Jules II, des détails curieux sur la vie cénobitique de cette époque. Il y a là des hymnes à l'Écriture sainte qui révèlent à la fois le Père de l'Église et l'écrivain. Il dit quelque part : « *Ignorantia Scripturarum, ignorantia Christi est.* »

Nous n'avons pas raconté tous les titres de Trithemius à la reconnaissance des catholiques.

Dans son *Chronicon monasterii Sancti Jacobi majoris in suburbio Herbipolitano*, il a narré longuement l'histoire du couvent des Écossais à Wurzbourg; dans sa *Vita sanctæ Irminæ virginis*, il a glorifié Trèves, sa patrie d'adoption : ses *Polygraphiæ* en six livres, imprimées à Oppenheim, en 1506, contiennent d'utiles notions sur l'art d'écrire en chiffres. William Roscoë a dit, dans la *Vie de Léon X*[1], que Bembo essaya le premier, à la Renaissance, de faire revivre la sténographie antique : c'est une erreur; tous les éléments de cet art sont dans les *Polygraphiæ* de Trithemius. Le jésuite Busée réunit, en 1605, à

de la Société de Jésus, dans un in-quarto qui a pour titre : Schola steganographica. Norimbergæ, 1660. — V. Matth. Gesneri observationes ad steganographiam. — Coleri Anthologia, t. I, fascic. VI, part. I.

[1] Tom. I, Appendice.

Mayence, le recueil des *opera spiritualia* de l'abbé de Spanheim. Ces œuvres renferment des sermons, des exégèses sur divers textes bibliques, des écrits ascétiques. Trithemius travaillait encore quand la mort vint le surprendre. Il mourut comme il avait vécu, en fervent chrétien. Quelques jours avant sa dernière heure, il avait formulé une recette à l'usage de ceux qui veulent conserver, disait-il, « un bon estomac, un cerveau libre, une mémoire docile, la vue et l'ouïe heureuses. » Ce fut pendant plus de deux siècles la panacée de tous les lettrés.

Le jour de Sainte-Lucie, 13 décembre 1516, le monde vit s'éteindre cette grande lumière du moyen âge.

Mais son œuvre n'était pas perdue : la réforme opérée par Trithemius à Spanheim s'introduisit dans la plupart des couvents de l'Allemagne. Le moine, qui si longtemps avait délaissé les lettres humaines, excité par l'exemple de Trithemius, dont Jules II a si souvent loué les lumières, se remet à étudier l'antiquité. C'est vers l'Italie qu'il tourne ses regards. L'Italie envoie à la Germanie tous ses beaux trésors de philosophie, d'histoire, de poésie, de linguistique antique qu'elle a récemment découverts[1]. Les couvents teutons secondent ce mouvement intellectuel. Le moine plongé dans le sommeil des sens se réveille : partout vous le trouvez travaillant à ressusciter cette belle langue latine qu'Ottfried et Lambert parlaient autrefois avec tant de pureté. Il faut, pour connaître le monde latin qui paraissait oublié, des lexiques et des grammaires : c'est donc par le rudiment et le vocabulaire que s'annonce l'œuvre de la Renaissance[2].

Partout en même temps renaît le goût des études sacrées que Tri-

[1] Voyez le t. I de notre Histoire de Léon X.

[2] Vocabularium latino-germanicum. Norimbergæ, 1479.

Vocabularius incipiens teutonicum ante latinum. Spiræ, 1476, 1477. — Colon., 1496, aut. Goclenio.

Vocab. variorum terminorum, autore Thortellio. Argentorati, 1502.

Vocab. de partibus indeclinabil. Spiræ, 1479.

Wimphelingii Elegantiarum medulla. Moguntiæ, 1498.

— Elegantiæ majores. Argentorati, 1513.

Vocabularius latinis, gallicis et teutonicis verbis scriptus. Strasb., in-4°, 1515.

Vocabularius fructuosus omni ætati, et utilis. Colon., Ulric Zell.

Vocabularius breviloquus. Basileæ, 1481.

Vocabularius Joan. Altenstaig. Argentinæ, 1515, in-4°.

Vocabularius rerum, in Augustâ, 1478, in-fol.

Incipit Variloquus, compilatus per Mgrn. Joh. Melber., 1481, in-4°.

Vocabularius rerum. August., 1495, petit in-4°.

Gorlandria Joh. de Synonimiâ. Reutlingæ, 1489, in-4°. — Textus Equivocorum. Spiræ, 1487. — Composita verborum (in Belgiâ). Verba deponentialia. Spiræ, 1487.

Grammatellus, pro juvenum eruditione, cum glosâ almanicâ, lat. et ger. Norimbergæ, 1473-1475, in-4°.

Elegantiarum viginti præcepta. Lipsiæ, 1499.

themius recommande si vivement. C'est le livre des Évangiles[1] qu'on orne d'images, car Trithemius l'a dit : l'image est une parole muette; c'est la passion de l'Homme-Dieu qu'on multiplie à l'aide de la gravure sur bois[2]; c'est la patience de Job dans la souffrance qu'on offre comme leçon à tous les chrétiens[3]; ce sont les chants du Roi-prophète qui sont commentés dans un langage populaire[4]; c'est la morale biblique dont on célèbre les charmes ineffables[5]; c'est la prière du Christ, le *Pater noster*, dont on commente les enseignements[6]; ce sont les évangiles du dimanche qu'on développe en forme de prônes[7]; c'est le *Miroir de la vie chrétienne* par saint Bernard qu'on réimprime dans tous les formats[8]; c'est le *Soliloque* de saint Bonaventure qu'on reproduit pour nourrir la dévotion de l'âme contemplative[9]; c'est l'*Image de la vie sacerdotale* que l'auteur dédie au clergé catholique[10]; c'est la vie humaine dont on retrace, dans des emblèmes, les misères et les félicités, misères toutes terrestres, félicités toutes célestes[11]; c'est un traité des devoirs de l'homme dans toutes les conditions de la vie que compose Jean de Galles d'après l'Écriture, les saints Pères et les philosophes profanes[12].

Chose curieuse! en tête de la plupart de ces livres divers est une préface où l'écrivain, rendant hommage aux travaux du docte abbé de Spanheim, avoue qu'il l'a pris pour modèle; que le temps est venu de mettre à profit les conseils de cet homme de Dieu; que la paresse ne

[1] Memorabiles Evangelistarum figuræ, tradidit Thomas Phorcensis, cognomento Anthelmius, 1503.

[2] Passionis Christi unum ex quatuor Evangelistis textum, autore Rigmano Philesio. Argentorati.

[3] Postilla fratris Thomæ de Aquino in Job feliciter incipit. Esslingen, 1474.

[4] Joh. de Turrecrematâ, Expositio brevis et utilis super toto Psalterio. Moguntiæ, 1474.

[5] Liber Bibliæ moralis expositionum interpretationumque, historiarum ac figurar. veteris novique Testamenti, peroptimus incipit liber. Reutlingen, 1474.

[6] Expositio venerabilis magistri Heinrici de Hassiâ super dominicam orationem.

[7] Explicit Postilla super Evangelia dominicalia. Augsb., 1482.

[8] Incipit speculum beati Bernhardi, de honestate vitæ. Mogunt.

[9] Incipit soliloquium venerabilis Bonaventuræ. Argentor.

[10] De Vitâ et Moribus sacerdotum, opusculum singularem eorum dignitatem ostendens, et quibus ornati esse debeant virtutibus explanans, auctore Jodoco Chlictoveo.

[11] Liber incipit dictus speculum vitæ humanæ editus à Roderico Zamorensi. Argentorati, 1475.

[12] Ad omne hominum genus incipit liber Summa collationum dictus. Colon., vers 1480.

Consulter Vossius III, de Hist. lat., cap. x. — Fabricii Bibl. lat. med. ævi, t. IV. — Heumannus, in Viâ Hist. litter., c. iv, § 48. — Id., Miscell. nov. Lipsens., vol. II, part. I, p. 109, 125. — Toh. Magiri Epongmol. crit., voce Trithemius. — Pope-Blount, p. 503-505.

doit plus désormais enchaîner la langue du moine, dont la vile va se passer dans la pratique des vertus chrétiennes, l'édification du prochain, la culture des saintes lettres et l'instruction de l'enfance.

Rome, en même temps, s'expliquait par la voix des Pères rassemblés à Latran. Elle voulait une réforme dans le chef et dans les membres; mais une réforme n'était pas une révolte, et c'est une révolte que Luther méditait.

— 11 —

EX SERMONE SECUNDO TETZELII [1].

Page 84.

Venerabilis Domine, rogo, ut velis populo vobis subjecto intimare, ne tantam gratiam, ad salvandas animas concessam, negligere velit. Sciat, quod sanctus Laurentius omnes thesauros Ecclesiæ et corpus suum tradidit ad ossandum; sanctus Bartholomæus propriam pellem crudeliter moriendo. Stephanus lapidatus omnesque martyres cæsi et mortui sunt, pro salute animæ. Et tu non vis cognoscere, quod habes Romam in civitate sive oppido. Ecclesia tua effecta est Ecclesia S. Petri de Româ, et sacerdotes tui facti sunt pœnitentiarii Apostolici. Scilicet Ecclesia est uti illæ septem Romæ, deputatæ pro peccatorum omnium remissione. Altaria illa septem sunt veluti illa quæ sunt in S. Petro, ubi habetur plenaria remissio. Quid ergo cogitas, quid tardas converti? Cur jam in hoc tempore lacrymas non effundis pro peccatis tuis? Cur jam coram vicariis sanctissimi Domini nostri Papæ non confiteris? Non habes exemplum à Laurentio, qui traditos thesauros, quos habebat, amore Dei distribuit, et corpus ad ossandum præbuit? Non capis exemplum à Bartholomæo, Stephano et aliis sanctis, qui mortem crudelissimam animo libenti pro animæ salute voluerunt? Et tu non solum thesauros infinitos, verum etiam modicam eleemosynam non proponis. Ipsi præbuerunt corpora ad tormenta, tu vero delicias et oblectamenta non dedignaris. Tu sacerdos, tu nobilis, tu mercator, tu mulier, tu virgo, tu nupta, tu juvenis, tu senex, intra Ecclesiam tuam, quæ ut dixi est sancta Petri, et visita crucem sanctissimam, quæ pro te *elevata est*, quæ continuò clamat et vocat te : verecundiam habes visitare crucem cum unâ candela : et non verecundaris visitare tabernam. Verecundaris ire ad Confessores Apo-

[1] On n'oubliera pas que ce fragment d'un sermon de Tetzel est tiré par un protestant, Vogel, d'une *source protestante*. Les catholiques n'ont pas donné ce sermon.

stolicos, et non ad choreas. Considera, quòd tu es in mari furibundo hujus mundi, in tantis tempestatibus et periculis positus, et ignoras an ad portum pervenire valeas salutis. Scisne quòd omnia sint hominum tenui pendentia filo, et omnis vita militia super terram? Militemus ergo sicut Laurentius et alii omnes sancti, pro salute animæ, et non pro corpore, quod hodie est et cras non, quod hodie sanum, cras infirmum, hodie vivum, cras mortuum. Scito, quod quicumque confessus et contritus eleemosynam ad capsam posuerit, juxta consilium confessoris, plenariam omnium peccatorum suorum remissionem habebit, et post confessionem et jubilæum habitum, omni die visitando crucem et altaria, consequetur indulgentias, sicut visitaret in Ecclesiâ S. Petri altaria illa septem, ubi datur plenaria indulgentia. Quid ergo statis otiosi? omnes currite ad salutem animæ vestræ. Sis promptus et sollicitus ad salutem animæ, sicut ad bona temporalia, à quibus non cessatis die noctuque, Quærite Dominum dum prope est et dum inveniri potest, ut Johannes admonet; operamini dum dies est, venit enim nox, in quâ nemo operari poterit. Non auditis voces parentum vestrorum et aliorum defunctorum clamantium et dicentium : Miseremini, miseremini meì, saltem, etc. Quia manus Domini tetigit me. Quia sumus in durissimis pœnis et tormentis, à quibus possetis nos parvâ eleemosynâ redimere : et non vultis. Aperiatis aures, quia pater ad filium, et mater ad filiam, etc., dicentes : Vos genuimus, aluimus, gubernavimus, bona nostra temporalia relinquendo, et estis tam crudeles et duri, quòd nunc tantâ facilitate nos liberare possetis, non vultis, permittitisque in flammis jacere, gloriam nobis promissam tardantes. Potestis jam habere confessionalia, quorum virtute, in vitâ et in articulo mortis, et in non reservatis, totiens quotiens habere plenariam remissionem pœnarum pro peccatis debitarum : O vos votivi, usurarii, o raptores, o homicidæ, o criminosi; jam tempus est audiendi Dei vocem, qui non vult mortem peccatoris, sed ut convertatur et vivat. Convertere ergo Jerusalem, Jerusalem, ad Dominum Deum tuum. O vos oblocutores, contradictores, et impedientes hujusmodi negotium, directè vel indirectè, quomodo statis pessimè, estis extra communionem Ecclesiæ. Non missæ, non sermones, non preces, non sacramenta, non suffragia, vos adjuvant. Non agri, non vineæ, non arbores, non animalia, reddunt fructum suum, vina spiritualia arida et sicca fiunt, ut exempla adduci possunt. Nolite tardare. Convertimini ad me in toto corde vestro, et capiatis medicinam, de quâ loquitur Sapientia ; Altissimus creavit medicinam de terrâ, et vir prudens non abhorrebit eam. (Cité par Vogel, p. 211, 212.)

— III —

ALBERTI ELECTOR'S MOGUNTINI DIPLOMA INDULGENTIARUM LEONIS X A. 1517 [1]

Page 86.

Albertus, Dei et apostolicæ sedis gratià sanctæ Moguntinensis sedis ac Magdeburgensis Ecclesiæ archiepiscopus, primas et sacri Romani imperii in Germanià archicancellarius, princeps, elector, ac administrator Halberstatiensis, marchio Brandenburgensis, Stetinensium, Pomeraniæ, Cassuborum, Sclavorumque dux, burggravius Nuremburgensis Rugiæque princeps et *Guardianus* fratrum ordinis Minorum de observantià Conventùs Moguntini per sanctissimum Dominum nostrum Leonem papam decimum, per provincias Moguntinenses ac Magdeburgenses, ac illarum et Halberstatenses civitates et diœceses, nec non terras et loca, illustrissimorum et illustrium principum dominorum marchionum Brandenburgensium temporali dominio mediatè vel immediatè subjecta : nunciis et commissariis, ad infra scripta specialiter deputatis, universis et singulis præsentes litteras inspecturis salutem in Domino : Notum facimus, quòd sanctissimus dominus noster Leo, divinà providentià papa decimus modernus, omnibus et singulis utriusque sexùs Christi fidelibus ad reparationem fabricæ basilicæ principis Apostolorum S. Petri de Urbe, juxtà ordinationem nostram manus porrigentibus adjutrices, ultra plenissimas indulgentias ac alias gratias et facultates, quas Christi fideles ipsi obtinere possunt, juxta litterarum apostolicarum desuper confectarum continentiam, misericorditer etiam in Domino indulsit atque concessit, ut idoneum possent eligere confessorem presbyterum secularem, vel cujusvis etiam mendicantium ordinis regularem, *qui eorum confessiòne diligenter auditâ*, pro commissis per eligentem delictis et excessibus, ac peccatis quibuslibet, quantumcumque gravibus et enormibus, etiam in dictæ sedi reservatis casibus, ac censuris ecclesiasticis, etiam ab homine ad alicujus instantiam latis, de consensu partium, etiam ratione interdicti incursis, et quorum absolutio esset eidem sedi specialiter reservata; præterquam machinationis in personam sanctissimi Pontificis, occisionis episcoporum, aut aliorum superiorum prælatorum, et injectionis manuum violentarum in illos, aut alios prælatos, falsificationis litterarum apostolicarum, delationis armorum et aliorum prohibitorum ad partes infidelium, ac sententiarum et censurarum occasione aluminum (*sic*) sanctæ Ecclesiæ Apostolicæ de partibus infidelium, ac

[1] Tiré d'une source protestante par un protestant.

fideles contra prohibitionem apostolicam delatorum, incursarum, semel in vitâ et in mortis articulo quotiens ille imminebit, licet mors tunc non subsequatur, et in non reservatis casibus totiens quotiens id petierit, plenariè absolvere, et *eis pœnitentiam salutarem injungere*, nec non semel in vitâ et in dicto mortis articulo plenariam omnium peccatotorum indulgentiam ac remissionem impendere, et Eucharistiæ sacramentum (excepto die Paschatis et mortis articulo) quibusvis anni temporibus ministrare, nec non per eos emissa pro tempore vota quæcumque (ultramarino ingressus religiosis et castitatis visitationis liminum Apostolorum ėt sancti Jacobi ad Compostellam, votis, duntaxat exceptis) in alia pietatis opera commutare, autoritate Apostolicâ possit et valeat. Indulsit quoque idem sanctissimus dominus noster, præfatos benefactores, eorumque parentes defunctos, qui cum charitate decesserunt, in precibus, suffragiis, eleemosynis, jejuniis, orationibus, missis, horis canonicis, disciplinis, peregrinationibus, stationibus et cæteris omnibus spiritualibus bonis, quæ fiunt et fieri poterunt in totâ universali sacrosanctâ Ecclesiâ militante, et in omnibus membris ejusdem, in perpetuum participes fieri. Et quia devoti Meckel relicta Rodts, Peders et Adam Roth ad ipsam fabricam et necessariam instaurationem supra dictæ basilicæ principis Apostolorum, juxta sanctissimi domini nostri papæ intentionem et nostram ordinationem de bonis suis contribuendo se gratos exhibuerunt, et liberârunt, in cujus rei signum præsentes litteras à nobis acceperunt; ideò eâdem autoritate apostolicâ, nobis commissâ, et quâ fungimur in hac parte, ipsis, quòd dictis gratiis et indulgentiis uti et iisdem gaudere possint et valeant, per præsentes concedimus et largimur. Datum in Gottingen, sub sigillo per nos ad hæc ordinato, die primâ mensis julii, anno Domini MCCCCCXVII.

FORMULA ABSOLUTIONIS TOTIENS QUOTIENS IN VITA.

Misereatur tuî, etc. Dominus noster Jesus Christus per meritum suæ passionis te absolvat, autoritate cujus et apostolicâ mihi in hâc parte commissâ et tibi concessâ ego te absolvo ab omnibus peccatis tuis. In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti, Amen.

FORMULA ABSOLUTIONIS ET PLENISSIMÆ REMISSIONIS, SEMEL IN VITA ET MORTIS ARTICULO.

Misereatur tuî, etc. Dominus noster Jesus Christus per meritum suæ passionis te absolvat, et ego autoritate ipsius et apostolicâ mihi in hâc parte commissâ et tibi concessâ te absolvo primò ab omni sententiâ ex-

communicationis majoris vel minoris, si quam incurristi, deinde ab omnibus peccatis tuis, conferendo tibi plenissimam omnium peccatorum tuorum remissionem. In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti, Amen [1]. (Vogel, p. 165-169.)

— IV —

BULLE DE CONDAMNATION CONTRE LES EPISTOLÆ OBSCURORUM VIRORUM.

Page 118.

Universis et singulis præsentes litteras inspecturis Salutem et apostolicam benedictionem. Intelligimus non sine gravi animi molestià, nonnullos iniquitatis filios, à quorum oculis Dei atque hominum timor abscessit, improbâ ac damnabili et temerarià loquacitate ductos, quemdam libellum famosum, cui titulus est, *Epistolæ obscurorum virorum*, ad venerabilem virum Magistrum Ortvinum Gratium Daventriensem Coloniæ Agrippinæ bonas litteras docentem, et reliqua edere, et editum imprimi facere, atque ad diversas orbis provincias, quo eorum temeritas notior fieret, et scandalorum materiam diffusius seminarent mittere præsumpsisse. In quo libello inter cætera contra sacræ theologiæ, et præcipuè ordinis fratrum Prædicatorum professores et Colonienses ac Parisienses studiorum in eâdem theologiâ magistros, quorum aliqui nominatim exprimuntur, tot jurgia, contumeliæ et convicia proferantur; et aliàs tam spurcè et petulanter invehitur, convertendo etiam ad scurrilia sacra eloquia, ut expediat quantociùs pro Christianæ religionis honore illius lectionem tanquam labem pestiferam à rerum naturâ depelli; scandalosæ verò hujusmodi garrulitatis auctores debità animadversione puniri. Quocirca auctoritate apostolicà, tenore præsentium omnes et singulos utriusque sexùs Christi fideles, cujuscumque statùs, gradùs, dignitatis et excellentiæ sint, requirimus et monemus, eisque sub Excommunicationis latæ sententiæ pœnâ, ipso facto, qui præsentibus non paruerint, incurrendâ : à quâ nonnisi à Romano Pontifice, præterquàm in mortis articulo absolvi possint, districtè præcipiendo mandamus. Quatenùs infra triduum, quo præsentium notitiam habuerint, à dicti libelli ejusque exemplarii lectione perpetuò abstineant, illaque per omnia igne comburant : et qui ipsius libelli auctoris seu ejus exemplarium impressorum vel scriptorum, aut

[1] Les écrivains protestants ont donné plusieurs formules d'absolution, qui ne se ressemblent point. Les mandements, lettres, sermons de catholiques qu'ils citent en témoignage, offrent entre eux de notables différences.

illa tenentium, et comburere negligentium, vel recusantium seu eorum alicujus notitiam habuerint, eos ordinariis locorum, in quorum civitatibus vel diœcesibus illi tunc moram trahent, aut eorum officialibus seu vicariis per eos debitâ pœnà afficiendos infra idem triduum revelent. Injungimus quoque in virtute sanctæ obedientiæ, et sub eâdem pœnâ, ordinariis præfatis, eorumque vicariis, officialibus et ministris, ut contra auctores diffamationum et illorum scriptores et impressores hujusmodi, prout delicti qualitas exigit, justitiæ vindictam exerceant, et excommunicationem per nos latam in eos, quos illam incurrisse consisterit, inviolabiliter observari : et tam eisdem ordinariis, quàm parochialium et aliarum ecclesiarum rectoribus; ut quoties super hoc pro parte alicujus Prædicatorum vel alterius ordinis fratrum aut generalium studiorum magistrorum in theologiâ fuerint requisiti, præsentes litteras vel aliquid ex earum authenticis transsumptis, quibus publici notarii subscriptione, et alicujus prælati vel curiæ ecclesiasticæ sigilli impressione munitis, fidem ubiquè decernimus adhibendam, in eorum ecclesiis, dum populi multitudo eò ad divina convenerit, duobus aut tribus diebus dominicis vel festivis publicari faciat, etiam si expediat sermone vulgari, ut quantociùs fieri possit, tale nefandum scelus, quod hæresin sapit, ne ulteriùs serpat, penitùs extirpetur. Non obstantibus Constitutionibus et Ordinationibus apostolicis, cæterisque contrariis quibuscumque. Datum Romæ, ad Sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, die XV Martii MDXVII. Pontificatùs nostri anno quarto.

Jacobus SADOLETUS.

— V —

BAPTISTE LE MANTOUAN A JULES II.

Page 124.

O utinam Pater omnipotens tibi proroget annos,
Ut valeas olim, post hæc certamina, Romæ
Ad malè compositos animum convertere mores.
Sicut enim tua regna rapax laceraverat hostis
Improbitas : sic et sanctos Acherontigenarum
Larvarum impietas et perniciosa libido
Corrupit mores : quibus illa antiqua parentum
Semideorum ætas totum condiverat orbem,
More salis : sine quo nemo convivia, quanquàm

Mille dapes habeant, et sint saliaria, laudat.
Hæc morum jactura magis deflenda videtur
Quàm regni prior illa tui. Nam dissipat omne
Imperium Christi : toto jam cognita mundo
Mendacem facit esse Deum, qui dixit, Avernum
Imperiis non posse suis inferre ruinam.
Ecce ruunt, charitas friget, pallida languet;
Ægra fides, fragili vix sustentata bacillo,
Ex procerum tectis fugit, et gurgustia quærit.
His tribus incubit tanquàm tribus alta columnis
Tecta, domus Christi. Tribus his labentibus ergò,
Est opus ut ruat hæc moles, validissima quondàm,
Nunc senio morboque tremens, rimisque dehiscens,
Nec te, magne Pater, latet hoc : prudentia pectus
Tanta tuum vegetat. Sed idonea tempora quæris,
Expectasque diem, quæ det feliciter isti
Principium divino operi ! Stat ad ostia Christus,
Cum grege cœlituum tecum venturus in istam
Militiam. Tua, magne Pater, præcordia pulsent
Anteferenda aliis hæc sancta negotia curis;
Hæc animo res digna tuo, quà sanctior esse
Nulla potest, nulla utilior mortalibus. Esto,
Qui decus hoc habeat, quem gloria tanta coronet.
Ad Romam converte oculos, luxumque fluentem
Aspice, et indignos Christi propagine mores.
Tota in capreolos it vinea, tota comantem
Effluit in sylvam, foliis spargentibus umbram
Pestiferam segeti, dulces neque parturit uvas.
Hos steriles ramos, nemus istud inutile trunca.
Nam bibit humorem terræ, qui pasceret altas
Alcinoi sylvas, Atlantiadumque sororum
Auriferas malos, et odori semina costi.
Erue mortiferas taxos, aconita, cicutas,
Et sere vitales herbas, ut cinnama, nardos,
Balsama, thura, crocos. Veterum reminiscere patrum.
Gregorium pone ante oculos, magnumque Leonem,
Sylvestrum, et reliquos, quorum est imitabilis alto
Vita animo, regnoque humeros suppone labanti.
Qui te cumque colunt, optant hæc cernere, et istud
Expectant ardenter opus.

Lugduni, 1516.

— VI —

LETTRE DE LUTHER A ALBERT, ARCHEVÊQUE DE MAYENCE.

Page 156.

Reverendissimo in Christo Patri, Illustrissimo domino, domino Alberto, Magdeburgensis ac Moguntinensis Ecclesiæ archiepiscopo primati, marchioni Brandenburgensi, etc. Domino suo et pastori in Christo, venerabiliter metuendo, ac gratiosissimo.

JESUS.

Gratiam et misericordiam Dei et quicquid potest et est. Parce mihi, reverendissime in Christo Pater, Princeps illustrissime, quòd ego fæx hominum tantum habeo temeritatis ut ad culmen tuæ Sublimitatis ausus fuerim cogitare epistolam. Testis est mihi Dominus Jesus, quod meæ parvitatis et turpitudinis mihi conscius diu jam distuli, quod nunc perfrictâ fronte perficio, permotus quàm maximè officio fidelitatis meæ, quam tuæ reverendissimæ Pat. in Christo debere me agnosco. Dignetur itaque tua interim Celsitudo oculum ad pulverem meum intendere, et votum meum pro tuâ et pontificali clementiâ intelligere.

Circumferuntur indulgentiæ papales sub tuo præclarissimo titulo ad fabricam S. Petri, in quibus non adeò accuso prædicatorum exclamationes, quas non audivi, sed doleo falsissimas intelligentias populi ex illis conceptas, quas vulgo undique jactant, videlicet, quòd credunt infelices animæ, si litteras indulgentiarum redemerint, quòd securi sint de salute suâ : item, quòd animæ de purgatorio statim evolent, ubi contributionem in cistam conjecerint : deinde, tantas esse has gratias, ut nullum sit adeò magnum peccatum, etiam (ut aiunt) si per impossibile quis matrem Dei violâsset, quin possit solvi : item, quòd homo per istas indulgentias liber sit ab omni pœnâ et culpâ.

O Deus optime, sic erudiuntur animæ tuis curis, optime Pater, commissæ ad mortem, et fit atque crescit durissima ratio tibi reddenda super omnibus istis. Idcircò tacere hæc ampliùs non potui. Non enim fit homo per ullum munus episcopi securus de salute, cùm nec per gratiam Dei infusam fiat securus, sed semper in timore jubet nos operari salutem nostram Apostolus, et *justus vix salvabitur :* denique tam arcta est via quæ ducit ad vitam, ut Dominus per Prophetas Amos et Zachariam salvandos appellet torres raptos de incendio, et ubique Dominus difficultatem salutis denuntiet.

Quomodò ergo per illas falsas veniarum fabulas et promissiones faciunt populum securum et sine timore? cùm indulgentiæ prorsùs nihil

boni conferant animabus ad salutem aut sanctitatem, sed tantùmmodò pœnam externam, olim canonicè imponi solitam auferant.

Denique opera pietatis et charitatis sunt in infinitum meliora indulgentiis, et tamen hæc non tantâ pompâ, nec tanto studio prædicant : imò propter venias prædicandas illa tacent : cùm tamen omnium episcoporum hoc sit officium primum et solum, ut populus Evangelium discat, atque charitatem Christi. Nusquam etiam præcepit Christus indulgentias prædicari, sed Evangelium vehementer præcipit prædicari. Quantus ergo horror est, quantum periculum episcopi, si, tacito Evangelio, non nisi strepitus indulgentiarum permittat in populum suum, et has plus curet, quàm Evangelium? Nonne dicet illis Christus : *colantes culicem et glutientes camelum?*

Accedit ad hæc, reverendissime Pater in Domino, quòd in instructione illâ commissariorum, sub T. R. Paternitatis nomine editâ, dicitur utique sine T. P. reverendissimæ et scientiâ et consensu unam principalium gratiarum esse donum illud Dei inæstimabile, quòd reconcilietur homo Deo, et omnes pœnæ deleantur purgatorii; item, quòd non sit necessaria contritio iis qui animas vel confessionalia redimunt.

Sed quid faciam, optime præsul et illustrissime princeps, nisi quòd per Dominum Jesum Christum T. R. Paternitatem orem, quatenùs oculum paternæ curæ dignetur advertere, et eumdem libellum penitùs tollere, et prædicatoribus veniarum imponere aliam prædicandi formam : ne fortè aliquis tandem exsurgat, qui editis libellis et illos et libellum illum confutet, ad vituperium summum illustrissimæ tuæ Sublimitatis. Quod ego vehementer quidem fieri abhorreo, et tamen futurum timeo, nisi citò succurratur.

Hæc meæ parvitatis fidelia officia, rogo, tua illustrissima Gratia dignetur accipere modo principali et episcopali, id est, clementissimo, sicut ego ea exhibeo corde fidelissimo, et T. P. R. deditissimo : sum enim et ego pars ovilis tui. Dominus Jesus custodiat T. reverendissimam Paternitatem in æternum. Amen. Ex Wittembergâ, in vigiliâ Omnium Sanctorum; anno MDXVII.

Si tuæ reverendissimæ P. placet, poterit has meas disputationes videre, ut intelligat, quàm dubia res sit indulgentiarum opinio, quam illi ut certissimam somniant.

Indignus filius,

Martinus LUTHER, Augustin. Doctor S. Theol. vocatus.

— VII —

THÈSES DE LUTHER.

Page 139.

Amore et studio elucidandæ veritatis hæc subscripta themata disputabuntur Wittembergæ, præsidente R. P. Martino Luthero, eremitano augustiniano, artium et sanctæ theologiæ magistro, ejusdem ibidem ordinario lectore. Quare petit ut, qui non possunt verbis præsentes nobiscum disceptare, agant id litteris absentes. In nomine Domini nostri Jesu Christi. Amen. Anno MDXVII.

1. Dominus et magister Jesus Christus, dicendo : Pœnitentiam agite, etc., omnem vitam fidelium pœnitentiam esse voluit.

2. Quod verbum de pœnitentià sacramentali, id est, confessionis et satisfactionis, quæ sacerdotum ministerio celebratur, non potest intelligi.

3. Non tamen solam intendit interiorem; imò interior nulla est, nisi foris operetur varias carnis mortificationes.

4. Manet itaque pœna donec manet odium sui, id est, pœnitentia vera intùs, scilicet usque ad introitum regni cœlorum.

5. Papa non vult nec potest ullas pœnas remittere, præter eas quas arbitrio vel suo vel canonum imposuit.

6. Papa non potest remittere ullam culpam, nisi declarando et approbando remissam à Deo; aut certè remittendo casus reservatos sibi, quibus contemptis, culpa prorsùs remaneret.

7. Nulli prorsùs remittit Deus culpam, quin simul eum subjiciat humiliatum in omnibus sacerdoti suo vicario.

8. Canones pœnitentiales solùm viventibus sunt impositi, nihilque morituris secundùm eosdem debent imponi.

9. Indè benè nobis facit Spiritus sanctus in papâ, excipiendo in suis decretis semper articulum mortis et necessitatis.

10. Indoctè et malè faciunt sacerdotes ii, qui morituris pœnitentias canonicas in purgatorium reservant.

11. Zizania illa de mutandâ pœnâ canonicâ in pœnam purgatorii videntur certè dormientibus episcopis seminata.

12. Olim pœnæ canonicæ non post, sed ante absolutionem imponebantur, tanquam tentamenta veræ contritionis.

13. Morituri per mortem omnia solvunt, et legibus canonum mortui jam sunt, habentes jure earum relaxationem.

14. Imperfecta sanitas seu caritas morituri necessariò secum fert magnum timorem, tantòque majorem, quantò minor fuerit ipsa.

15. Hic timor et horror satis est se solo, ut alia taceam, facere pœnam purgatorii, cùm sit proximus desperationis horrori.

16. Videntur infernus, purgatorium, cœlum differre, sicut desperatio, propedesperatio, securitas differunt.

17. Necessarium videtur animabus in purgatorio sicut minui horrorem, ita augeri charitatem.

18. Nec probatum videtur ullis aut rationibus aut scripturis, quòd sint extrà statum meriti, seu augendæ charitatis.

19. Nec hoc probatum esse videtur, quòd sint de suâ beatitudine certæ et securæ, saltem omnes, licèt nos certissimi simus.

20. Igitur papa remissionem plenariam omnium pœnarum, non simpliciter omnium intelligit, sed à se ipso tantummodò impositarum.

21. Errant itaque indulgentiarum commissarii, qui dicunt per papæ indulgentias hominem ab omni pœnâ solvi et salvari.

22. Quin nullam remittit animabus in purgatorio, quam in hâc vitâ debuissent secundùm canones solvere.

23. Si remissio ulla omnium omninò pœnarum potest alicui dari, certum est eam nonnisi perfectissimis, id est paucissimis, dari.

24. Falli ob id necesse est majorem partem populi per indifferentem illam et magnificam pœnæ solutæ promissionem.

25. Qualem potestatem habet papa in purgatorio generaliter, talem habet episcopus et curatus in suâ diœcesi et parochiâ specialiter.

26. Optimè facit papa quòd non potestate clavis (quam nullam habet), sed per modum suffragii dat animabus remissionem.

27. Hominem prædicant qui, statim ut jactus nummus in cistam tinnierit, evolare dicunt animam.

28. Certum est, nummo in cistâ tinniente, augeri quæstum et avaritiam posse, suffragium autem Ecclesiæ est in arbitrio Dei solius.

29. Quis scit si omnes animæ in purgatorio velint redimi, sicut de sancto Severino et Paschale factum narratur?

30. Nullus securus est de veritate suæ contritionis, multò minùs de consecutione plenariæ remissionis.

31. Quàm rarus est verè pœnitens, tam rarus est verè indulgentias redimens, id est rarissimus.

32. Damnabuntur in æternum cum suis magistris, qui per litteras veniarum securos sese credunt de suâ salute.

33. Cavendi sunt nimis qui dicunt venias illas papæ donum esse illud Dei inæstimabile, quo reconciliatur homo Deo.

34. Gratiæ enim illæ veniales tantùm respiciunt pœnas satisfactionis sacramentalis ab homine constitutas.

35. Non christiana prædicant, qui docent quòd redempturis animas vel confessionalia non sit necessaria contritio.

36. Quilibet christianus verè compunctus habet remissionem plenariam à pœnâ et culpâ, etiam sine litteris veniarum, sibi debitam.

37. Quilibet verus christianus, sive vivus sive mortuus, habet participationem omnium bonorum Christi et Ecclesiæ, etiam sine litteris veniarum, à Deo sibi datam.

38. Remissio tamen et participatio papæ nullo modo est contemnenda, quia, ut dixit, est declaratio remissionis divinæ.

39. Difficillimum etiam doctissimis theologis simul extollere veniarum largitatem et contritionis veritatem coram populo.

40. Contritionis veritas pœnas quærit et amat; veniarum autem largitas relaxat et odisse facit saltem occasione.

41. Cautè sunt veniæ apostolicæ prædicandæ, ne populus falso intelligat eas præferri cæteris bonis operibus charitatis.

42. Docendi sunt christiani, quòd papæ mens non est redemptionem veniarum ullâ ex parte comparandam esse operibus misericordiæ.

43. Docendi sunt christiani, quòd dans pauperi aut mutuans egenti, meliùs facit quàm si venias redimeret.

44. Quia per opus charitatis crescit charitas et fit homo melior; sed per venias non fit melior, sed tantummodo à pœnâ liberior.

45. Docendi sunt christiani quòd qui videt egenum, et neglecto eo, dat pro veniis, non indulgentias papæ, sed indignationem Dei sibi vindicat.

46. Docendi sunt christiani quòd nisi superfluis abundent, necessaria tenentur domui suæ retinere et nequaquam propter venias effundere.

47. Docendi sunt christiani quòd redemptio veniarum est libera, non præcepta.

48. Docendi sunt christiani quòd papa, sicut magis eget, ita magis optat in veniis dandis pro se devotam orationem, quàm promptam pecuniam.

49. Docendi sunt christiani quòd veniæ papæ sunt utiles, si non in eas confidant; sed nocentissimæ, si timorem Dei per eas amittant.

50. Docendi sunt christiani quòd si papa nosset exactiones venialium prædicatorum, mallet basilicam sancti Petri in cineres ire quàm ædificari cute et ossibus ovium suarum.

51. Docendi sunt christiani quòd papa, sicut debet, ita vellet etiam venditâ, si opus sit, basilica sancti Petri de suis pecuniis dare illis, à quorum plurimis quidam concionatores veniarum pecuniam eliciunt.

52. Vana est fiducia salutis per litteras veniarum, etiamsi commissarius, imò papa ipse, suam animam pro illis impignoraret.

53. Hostes Christi et papæ sunt ii qui propter venias prædicandas verbum Dei in aliis ecclesiis silere jubent.

54. Injuria fit verbo Dei, dum in eodem sermone æquale vel longius tempus impenditur veniis quàm illi.

55. Mens papæ necessariò, quod si veniæ, quod minimum est, unâ campanâ, unis pompis et cæremoniis celebrantur, Evangelium quod maximum est, centum campanis, centum cæremoniis prædicetur.

56. Thesauri Ecclesiæ, undè papa dat indulgentias, neque satis nominati sunt, neque cogniti apud populum Christi.

57. Temporales certè non esse patet quòd non tam facilè eos profundunt, sed tantummodò colligunt multi concionatorum.

58. Nec sunt merita Christi et sanctorum, quia hæc semper sine papâ operantur gratiam hominis interioris, et crucem, mortem, inferumque exterioris.

59. Thesauros Ecclesiæ sanctus Laurentius dixit esse pauperes Ecclesiæ; sed locutus est usu vocabuli suo tempore.

60. Sine temeritate dicimus claves Ecclesiæ, merito Christi donatas, esse thesaurum istum.

61. Clarum est enim quòd ad remissionem pœnarum et casuum, sola sufficit potestas papæ.

62. Verus thesaurus Ecclesiæ est sacrosanctum Evangelium gloriæ et gratiæ Dei.

63. Hic autem est meritò odiosissimus quia ex primis facit novissimos.

64. Thesaurus autem indulgentiarum meritò est gratissimus, quia ex novissimis facit primos.

65. Igitur thesauri evangelici retia sunt quibus olim piscabantur viros divitiarum.

66. Thesauri indulgentiarum retia sunt quibus nunc piscantur divitias virorum.

67. Sunt tamen indulgentiæ quas concionatores vociferantur maximas gratias, intelligitur verè tales quoad quæstum promovendum.

68. Sunt tamen reverà minima ad gratiam Dei et crucis pietatem comparatæ.

69. Tenentur episcopi et curati veniarum apostolicarum commissarios cum omni reverentià admittere.

70. Sed magis tenentur omnibus oculis intendere, omnibus auribus advertere, ne pro commissione papæ sua illi somnia prædicent.

71. Contrà veniarum apostolicarum veritatem qui loquitur, sit ille anathema et maledictus.

72. Qui verò contra libidinem ac licentiam verborum concionatoris veniarum curam agit, sit ille benedictus.

73. Sicut papa justè fulminat eos qui in fraudem negotii veniarum quâcumque arte machinantur.

74. Multò magis fulminare intendit eos qui per veniarum prætextum in fraudem sanctæ charitatis et veritatis machinantur.

75. Opinari venias papales tantas esse, ut solvere possint hominem, etiamsi quis per impossibile Dei genitricem violâsset, est insanire.

76. Dicimus contrà quòd veniæ papales nec minimum venialium pec catorum tollere possint quoad culpam.

77. Quod dicitur, nec si sanctus Petrus modò papa esset, majores gratias donare posset, est blasphemia in sanctum Petrum et papam.

78. Dicimus contrà quòd etiam iste et quilibet papa majores habet, scilicet Evangelium, virtutes, gratias curationum, etc., ut I Corinth., 12,

79. Dicere crucem armis papalibus insigniter erectam cruci Christi æquivalere, blasphemia est.

80. Rationem reddent episcopi, curati et theologi, qui tales sermones in populum licere sinunt.

81. Facit hæc licentiosa veniarum prædicatio, ut nec reverentiam papæ facile sit, etiam doctis viris, redimere à calumniis, aut certè argutis quæstionibus laicorum.

82. Scilicet, cur papa non evacuat purgatorium propter sanctissimam et summam animarum necessitatem, ut causam omnium justissimam; cum tamen infinitas animas redimit propter pecuniam funestissimam ad structuram basilicæ, ut causam levissimam?

83. Item, cur permanent exequiæ et anniversariæ defunctorum, et non reddit aut recipi permittit beneficia pro illis instituta, cùm jam sit injuria pro redemptis orare?

84. Item, quæ illa nova pietas Dei et papæ quòd impio et inimico propter pecuniam concedunt, animam piam et amicam Dei redimere; et tamen propter necessitatem ipsiusmet piæ et dilectæ animæ non redimunt eam gratuità charitate?

85. Item, cur canones pœnitentiales, re ipsâ et non usu jam diu in semet abrogati et mortui, adhuc tamen pecuniis redimuntur per concessionem indulgentiarum tanquàm vivacissimi?

86. Item, cur papa, cujus opes hodiè sunt opulentissimis Crassis crassiores, non de suis pecuniis magis quàm pauperum fidelium struit unam tantummodò basilicam sancti Petri?

87. Item, quid remittit aut participat papa iis qui per contritionem perfectam jus habent plenariæ remissionis et participationis?

88. Item, quid adderetur Ecclesiæ boni majoris, si papa sicut semel facit ita centies in die cuilibet fidelium has remissiones et participationes tribueret?

89. Ex quo papa salutem quærit animarum per venias magis quàm pecunias; cur suspendit litteras et venias jam olim concessas cùm sint æquè efficaces?

90. Hæc scrupulosissima laicorum argumenta solâ potestate compescere, nec redditâ ratione diluere, est Ecclesiam et papam hostibus ridendos exponere et infelices christianos facere.

91. Si ergò veniæ secundùm spiritum et mentem papæ prædicarentur, facilè illa omnia solverentur, imò non essent.

92. Valeant itaque omnes illi prophetæ qui dicunt populo Christi : Pax, pax, et non est pax.

93. Benè agant omnes illi prophetæ qui dicunt populo Christi : Crux, crux, et non est crux.

94. Exhortandi sunt christiani ut caput suum Christum per pœnas, mortes infernosque sequi studeant :

95. Ac sic magis per multas tribulationes intrare cœlum quàm per securitatem pacis confidant.

PROTESTATIO.

Ego Martinus Lutherus doctor, ordinis eremitarum Wittembergæ, publicè testatum volo, propositiones aliquot contrà pontificales, ut vocant, indulgentias à me editas esse. Etsi autem me hactenùs neque celeberrima hæc et laudatissima schola nostra, neque civilis aut ecclesiastica potestas condemnaverit, sunt tamen, ut audio, quidam præcipitis atque audacis ingenii homines, qui re quasi benè cognitâ et perspectâ hæreticum me pronuntiare audent.

Ego verò, ut antè sæpè, ita nunc quoque, per fidem christianam obtestor singulos, vel ut meliorem mihi monstrent viam, si quibus hæc divinitùs esset revelata, vel certè suam sententiam Dei et Ecclesiæ judicio submittant. Non enim adeò temerarius sum ut meam solius opinionem cæteris omnibus anteferri, neque tam stupidus etiam, ut verbum Dei fabulis, humanâ ratione excogitatis, postponi velim.

— VIII —

LETTRE DE LUTHER A LÉON X.

Page 175.

Beatissimo Patri Leoni decimo, pontifici maximo, frater Martinus Luther, Augustinianus, salutem æternam.

Auditum audivi de me pessimum, beatissime Pater, quo intelligo, quosdam amicos fecisse nomen meum gravissimè coram te et tuis fœtere, ut qui auctoritatem et potestatem clavium et summi pontificis mi-

nuere molitus sim : indè hæreticus, apostata, perfidus et sexcentis nominibus, imò ignominiis accusor. Horrent aures et stupent oculi, sed unicum stat fiduciæ præsidium, innocens et quieta conscientia. Nec nova audio. Talibus enim insignibus et in nostrà regione me ornaverunt homines isti honestissimi et veraces, id est, pessimè sibi conscii, qui sua portenta mihi conantur imponere, et meà ignominià suas ignominias glorificare; sed rem ipsam, beatissime Pater, digneris audire ex me infante et inculto.

Cœpit apud nos diebus proximis prædicari jubilæus ille indulgentiarum apostolicarum, profecitque adeò, ut præcones illius, sub tui nominis terrore, omnia sibi licere putantes, impiissima hæreticaque palam auderent docere, in gravissimum scandalum et ludibrium ecclesiasticæ potestatis, ac si decretales de abusionibus quæstorum nihil ad eos pertinerent. Nec contenti, quòd liberrimis verbis hæc sua venena diffunderent, insuper libellos ediderunt, et in vulgum sparserunt, in quibus, ut taceam insatiabilem et inauditam avaritiam, quam singuli penè apices olent crassissimè, eadem illa impia et hæretica statuerunt, et ita statuerunt, ut confessores juramento adigerent, quo hæc ipsa fidelissimè instantissimèque populo inculcarent.

Vera dico, nec est, quo se abscondant à colore hoc; extant libelli, nec possunt negare. Agebantur tum illa prosperè, et exsugebantur populi falsis spebus, et ut propheta ait, *carnem desuper ossibus eorum tollebant,* ipsi verò pinguissimè et suavissimè interea pascebantur.

Unum erat quo scandala sedabant, scilicet terror nominis tui, ignis comminatio, et hæretici nominis opprobrium. Hæc enim incredibile est, quàm propensi sint intentare, quandoque etiam si in meris opiniosisque nugis suis contradictionem senserint : si tamen hoc est scandala sedare, ac non potiùs merà tyrannide schismata et seditiones tandem suscitare.

Verùm nihilominùs crebrescebant fabulæ per tabernas de avaritià sacerdotum, detractionesque clavium summique pontificis, ut testis est vox totius hujus terræ. Ego sanè (ut fateor) pro zelo Christi, sicuti mihi videbar, aut, si ita placet, pro juvenili calore urebar, nec tamen meum esse videbam, in iis quicquam statuere aut facere.

Proinde monui privatim aliquot magnates ecclesiarum : hic ab aliis acceptabar, aliis ridiculum, aliis aliud videbar : prævalebat enim nominis tui terror et censurarum intentatio : tandem cùm nihil possem aliud, visum est, saltem leniusculè illis reluctari, id est, eorum dogmata in dubium et disputationem vocare. Itaque schedulam disputatoriam edidi, invitans tantùm doctiores, si qui vellent mecum disceptare, sicut manifestum esse etiam adversariis oportet, ex præfatione ejusdem disceptationis.

Ecce, hoc est incendium, quo totum mundum queruntur conflagrari,

fortè, quòd indignantur me unum, auctoritate tuâ apostolicâ magistrum theologiæ, jus habere, in publicâ scholâ disputandi pro more omnium universitatum et totius Ecclesiæ, non modò de indulgentiis, verùm etiam de potestate, remissione, indulgentiis divinis, incomparabiliter majoribus rebus : nec tamen multùm moveor, quòd hanc mihi facultatem invideant à tuæ Beatitudinis potestate concessam, qui eis favere cogor invitus multò majora, scilicet quòd Aristotelis somnia in medias res theologiæ miscent atque de divinâ majestate meras nugas disputant ; contra et citra facultatem eis datam.

Porrò, quodnam fatum urgeat has solas meas disputationes præ cæteris, non solùm meis sed omnium magistrorum, ut in omnem terram penè exierint, mihi ipsi miraculum est. Apud nostros et propter nostros tantùm sunt editæ, et sic editæ, ut mihi incredibile sit, eas ab omnibus intelligi. Disputationes enim sunt, non doctrinæ, non dogmata, obscuriùs pro more, et ænigmaticos positæ : alioqui si prævidere potuissem, certè id pro meâ parte curâssem, ut essent intellectu faciliores.

Nunc quid faciam? Revocare non possum, at miram mihi invidiam ex eâ invulgatione video conflari : invitus venio in publicum periculosissimumque ac varium hominum judicium, præsertim ego indoctus, stupidus ingenio vacuus eruditione, deinde nostro florentissimo sæculo, quod pro suâ in litteris et ingeniis felicitate etiam Ciceronem cogere possit ad angulum, lucis et publici alioqui non ignavum sectatorem. Sed cogit necessitas, me anserem strepere inter olores.

Itaque quò et ipsos adversarios mitigem, et desideria multorum expleam : emitto ecce meas nugas, declaratorias mearum disputationum. Emitto autem, quò tutior sim, sub tui nominis præsidio, et tuæ protectionis umbrâ, beatissime Pater : in quibus intelligent omnes, qui volent, quàm purè simpliciterque ecclesiasticam potestatem et reverentiam clavium quæsierim et coluerim, simulque quàm iniquè et falsè me tot nominibus adversarii fœdaverint. Si enim talis essem, qualem illi me videri cupiunt, ac non potiùs omnia disputandi facultate recte à me tractata fuissent, non potuisset fieri, ut illustrissimus princeps Fridericus, Saxoniæ dux, elector imperii, etc., hanc pestem in suâ permitteret universitate, cùm sit catholicæ et apostolicæ veritatis unus facilè amantissimus : nec tolerabilis fuissem viris nostri studii acerrimis et studiosissimis. Verùm actum ago, quando illi suavissimi homines non verentur mecum et principem et universitatem pari ignominià conficere palam.

Quare, beatissime Pater, prostratum me pedibus tuæ Beatitudinis offero ; cum omnibus quæ sum et habeo : vivifica, occide, voca, revoca, approba, reproba, ut placuerit. Vocem tuam, vocem Christi, in te præsidentis et loquentis agnoscam. Si mortem merui, mori non recusabo. Domini enim est terra, et plenitudo ejus : qui est benedictus in

sæcula, Amen. Qui et te servet, in æternum, Amen. Die S. Trinitatis, anno MDXVIII.

F. Martinus LUTHERUS, August.

— IX —

LETTRE DE LUTHER AU CARDINAL CAJETAN.

Page 200.

Reverendissimo in Christo Patri et domino Thomæ, tituli S. Sixti, presbytero cardinali, sanctæ sedis apostolicæ per Germaniam de latere legato, etc., in Christo metuendo et colendo, salutem et omnem subjectionem sui.

Reverendissime in Christo Pater, iterum venio, sed per litteras : dignetur R. paternitas tua me clementissimè audire.

Egit mecum reverendus mihique dulcissimus Pater meus in Christo vicarius noster, Johannes Staupitius, ut humiliter sentirem, et opinioni propriæ cederem et sensum meum submitterem, commendavitque ac exuberantissimè persuasit, R. tuam P. mihi esse gratiosissimam. Ea res et nuntius pariter me mirum in modum exhilarârunt. Est enim homo hic talis et tantus in oculis meis, ut nullus sit in mundo, cui libentiùs audirem et obsequerer. Nec minùs egit dulcissimus frater meus, magister Wenceslaus Lincus, qui ab ineunte ætate pari mecum studio adolevit. Breviter, non potuit R. P. tua fortiùs et dulciùs me movere, quàm his duobus viris mediatoribus, quorum uterque in solidum me habet in manu suâ. Tanta est tua simul humanitas et prudentia, quâ video tuam R. P. non mea, sed me quærere, cùm potuisset solâ potestate in me dominari. Itaque jam timor meus sensim transit, imò mutatus est in singularem erga R. P. tuam amorem, et veram filialemque reverentiam.

Nunc, reverendissime in Christo Pater, fateor, sicut et aliàs fassus sum, me fuisse certè nimis (ut dicunt) indiscretum, acrem et irreverentem in nomen summi pontificis : et licet acerrimè fuerim in hanc irreverentiam provocatus, tamen meum fuisse nunc intelligo, modestiùs, humiliùs et reverentiùs hanc materiam tractare, et non ita respondere stulto, ut ei similis efficerer. De quo sincerissimè doleo, et veniam peto et per omnia pulpita in vulgus promulgabo, sicut et sæpiùs jam feci, daboque deinceps operam, ut alius sim et aliter loquar, Deo miserente : imò promptissimus sum, atque facillimè promitto, me posthàc materiam de indulgentiis non tractare, atque his finitis quiescere : modò illis

quoque modus imponatur, aut sermonis aut silentii, qui me in hanc tragœdiam suscitaverunt.

Cæterùm, mi reverendissime in Christo ac jam dulcissime Pater, quantùm ad sententiæ veritatem pertinet, libentissimè omnia revocarem, tam tuo, quàm vicarii mei jussu et consilio si ullo modo conscientia mea permitteret. Ego enim scio, nullius præcepto, nullius consilio, nullius gratiâ, me tantum debere permittere, ut aliquid contra conscientiam dicam aut faciam. Deinde narrationes divi Thomæ et aliorum tantò non sunt, ut mihi in hâc quæstione satisfaciant, cùm deditâ operâ contra eas disputârim, ut optimè perlectas atque percognitas. Visæ enim sunt non satis firmo niti fundamento. Hoc autem unum superest, ut meliori superer ratione, quæ est, si vocem sponsæ audire merear : hanc enim certum est vocem sponsi audire.

Ideòque omni humilitate supplico, R. P. tua dignetur ad sanctissimum Dominum nostrum Leonem X istam causam referre, ut per Ecclesiam hæc dubia determinata, ad justam, vel revocationem vel credulitatem possint compelli. Nihil enim aliud cupio, quàm Ecclesiam audire et sequi. Nam mea super dubiis et indeterminatis revocatio quid faciat ignoro, nisi quod meritò mihi objici posse timeo, me nec quid asseruerim, nec quid revocârim, scire. Suscipiat R. P. tua hanc humilitatis et parvitatis meæ supplicationem, et in filii vicem clementer commendatum me habere dignetur. Datum pridie Lucæ evangelistæ, anno MDXVIII.

— X —

LETTRE DE LUTHER AU PAPE LÉON X.

Page 231.

Beatissimo Patri Leoni X Pontifici maximo, F. Mart. Lutherus, Augustinianus, salutem æternam.

Beatissime Pater, cogit iterùm necessitas, ut ego fæx hominum et pulvis terræ ad Beatitudinem tuam tantamque majestatem loquar. Quare paternas ac verè Christi vicarias aures huic oviculæ tuæ interim clementissimè accommodare dignetur Beatitudo tua, et balatum meum hunc officiosè intelligere.

Fuit apud nos honestus hic vir Carolus Miltitz, Beatitudinis tuæ secretarius cubicularius, gravissimè causatus nomine Beatitudinis tuæ apud illustrissimum principem Fredericum de meâ in romanam Ecclesiam

et Beatitudinem tuam et irreverentià et temeritate, expostulans satisfactionem. Ego ista audiens, plurimùm dolui, officiosissimum officium meum tam infelix esse, ut, quod pro tuendo honore Ecclesiæ romanæ susceperam, in irreverentiam etiam apud ipsum verticem ejusdem Ecclesiæ ac plenam omnis mali suspicionem venerit.

Sed quid agam, beatiss. Pater? Desunt mihi consilia prorsùs : potestatem iræ tuæ ferre non possum, et quo modo eripiar, ignoro. Revocationem expostulor disputationis : quæ si id posset præstare, quod per eam quæritur, sine mora ego præstarem eam. Nunc autem cùm resistentibus et prementibus adversariis, scripta mea latiùs vagentur, quàm unquàm speraveram : simul profundiùs hæserint plurimorum animis, quam ut revocari possint : quin cùm Germania nostra hodie mire floret ingeniis, eruditione, judicio : si romanam Ecclesiam volo honorare, id quàm maxime mihi curandum video, ne quid ullo modo revocem. Nam istud revocare nihil fieret, nisi Ecclesiam romanam magis ac magis fœdare et in ore omnium hominum accusandam tradere.

Illi, illi, heu! beatiss. Pater, hanc Ecclesiæ romanæ intulerunt injuriam et penè infamiam apud nos in Germaniâ quibus ego restiti, id est, qui insulsissimis suis sermonibus, sub nomine Beatitudinis tuæ, non nisi deterrimam avaritiam coluerunt, et opprobrio Ægypti contaminatam et abominandam reddiderunt sanctificationem : et quasi id non satis fuerit malorum, me, qui tantis eorum monstris occurri, auctorem suæ temeritati apud Beat. tuam inculpant.

Nunc, beatiss. Pater, coram Deo et totâ creaturâ suâ testor, me neque voluisse neque hodie velle Ecclesiæ romanæ ac Beatitudinis tuæ potestatem ullo modo tangere aut quâcumque versutiæ demoliri : quin plenissimè confiteor hujus Ecclesiæ potestatem esse super omnia : nec ei præferendum quidquam sive in cœlo, sive in terrà præter unum Jesum Christum Dominum omnium : nec Beatitudo tua ullis malis dolis credat, qui aliter de Luthero hoc machinantur.

Et quod unum in istâ causâ facere possum, promittam libentissimè Beatitudini tuæ, istam de indulgentiis materiam me deinceps relicturum, penitùsque taciturum (modò et adversarii mei suas vanas ampullas contineant), editurum denique in vulgus, quò intelligant et moveantur ut romanam Ecclesiam purè colant, et non illorum temeritatem huic imputent : neque meam asperitatem imitentur adversus romanam Ecclesiam, quâ ego usus sum, imò abusus et excessi adversùs balatrones istos; si quâ tandem gratiâ Dei, vel eo studio rursum sopiri queat excitata discordia. Nam id unicum à me quæsitum est, ne avaritiæ alienæ fœditate pollueretur Ecclesia romana mater nostra, neve populi seducerentur in errorem, charitatem discerent posthabere indulgentiis. Cætera omnia, ut sunt neutralia, à me viliùs æstimantur. Si

autem et plura facere potero aut cognovero, sine dubio paratissimus ero. Christus servet Beatitudinem tuam in æternum. Ex Altenburg, 3 martii, anno MDXIX. F. Martinus LUTHERUS, doctor.

— XI —

LETTRE DE LÉON X A LUTHER.

Page 276.

Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem. Summoperè nobis placuit ex litteris dilecti filii Caroli Miltitz, nuncii nostri ad dilectum filium nobilem virum Fridericum Saxoniæ ducem destinati intelligere ea, quæ minus rectè à te scripta, aut verbo dicta fuerunt non eo consilio ac proposito, ut nos aut sedem apostolicam et sanctam romanam Ecclesiam in aliquo offenderes, sed ut à quodam religioso per dilectum filium nostrum Albertum tit. sancti Chrysogoni presbyterum cardinalem ad publicandas certas indulgentias deputato provocatus, ei respondens, à te scripta dictave fuisse; teque, dum acriùs illum persequeris, prolapsum ultra quàm voluisses honestatis ac veri terminos excessisse, maturèque illis consideratis amarissimo dolore tactum doluisse ac ingemuisse, paratumque esse omnia etiam scriptis revocare, ac principibus et aliis, ad quos tua scripta pervenerunt, errorem tuum significare, in posterumque à similibus abstinere velle, ac omnia etiam coram legato ista nostro revocaturum fuisse, nisi legatum ipsum dicto religioso, quem tui erroris causam fuisse asseris, adversùs te nimiùm favere, ac in te duriùs animadvertere velle, timuisses. Nos igitur considerantes, quòd spiritus quidem promptus, caro autem infirma est; et quod multa iracundiæ calore proferuntur, quæ deinde saniore consilio emendari debent, agimus gratias omnipotenti Deo, qui cor tuum illuminare dignatus fuit, ac etiam providere, ne Christi fideles in his, quæ animarum salutem concernunt, auctoritate ac doctrinâ tuâ confisi, in tam graves ac perniciosos errores trahi possent. Et propterea, Nos, qui illius vices in terris gerimus, qui non vult mortem peccatoris, sed ut convertatur et vivat, excusationes tuas paterno affectu admittimus; ac pro eâ, quâ omnes viros, in quâcumque et præsertim sacrarum litterarum scientiâ doctos, benevolentiâ prosequimur, te coram audire et videre desideramus, ut revocationem, quam coram nostro legato facere veritus fuisti, coram nobis Christi vicario, securè ac liber facere valeas. Præsentibus igitur litteris acceptis, te itineri accinges, et ad nos rectè venies; speramus autem quòd postpositis odiis, et conciliato animo

nec passione aliquâ, sed solo Spiritu Sancto repletus, et charitate munitus, ea, quæ omnipotentis Dei laudem concernunt, procurabis ita quòd nos te obedientiæ filium fuisse gaudebimus, tuque nos pium et clementem patrem invenisse lætaberis. Datum in villâ nostrâ Manlianâ, sub annulo Piscatoris, die XXIX martii MDXIX, pontificatus nostri anno septimo.

— XII —

LETTRE DE LUTHER A CHARLES-QUINT.

Page 280.

Ad serenissimum principem et dominum, dominum Carolum V, Romanorum Cæsarem, imperatorem augustum, Hispaniarum, etc., regem, archiducem Austriæ, etc.

JESUS.

Gratiam et pacem à Domino nostro Jesu Christo. Quòd ego Majestatem tuam serenissimam, imperator optime Carole, audeo litteris adire, nemo non optimo jure mirabitur. Quid enim insolentius videri poterit, quàm regem regum et dominum dominantium in terris à vili et infimæ sortis homuncione compellari? Verùm minùs mirabitur, quisquis causæ magnitudinem contemplatus, de evangelicâ veritate agi intellexerit: quæ cùm digna sit etiam cœlestis majestatis thronum accedere, non indigna videri debet, quæ terrenum principem conveniat. Accedit, quòd terreni principes, ut sunt imagines cœlestis, ita eos decet hunc imitari, ut et ipsi in altis habitent, humilia tamen respiciant in terrâ, et suscitent de terrâ inopem et de stercore erigant pauperem. Venio itaque inops et pauper ante pedes tuæ serenissimæ regiæ Majestatis prostratus, indignissimus, dignissimam tamen causam producturus.

Editi sunt à me nonnulli libelli, quibus multorum et magnorum mihi conflavi invidiam et indignationem : ubi duplici tutus esse præsidio debui : primùm, quòd invitus in publicum veni, nec nisi aliorum vi et insidiis prodiens scripsi, quidquid scripsi, nihil unquam ardentioribus votis expetens, quàm ut in angulo meo laterem : deindè quòd, teste conscientiâ meâ, ac optimorum virorum judicio, non nisi evangelicam veritatem studui evulgare adversùs superstitiosas humanæ traditionis opiniones, propter quam tertius jàm finitur fermè annus, ex quo patior sine fine iras, contumelias, pericula et quidquid adversarii possunt excogitare mali. Frustrà interim veniam peto, frustrà silentium offero, frustrà pacis conditiones propono, frustrà erudiri meliora postulo : unum est quod in me paratur, tantùm ut extinguar cum universo Evangelio.

Cùm autem omnia frustrà tentârim, visum est tandem, exemplo sancti Athanasii, imperatoriam majestatem invocare, si fortè Dominus dignetur per eam suæ causæ adesse. Quare serenissimæ Majestati tuæ, Carole princeps regum terræ, suppliciter procumbens supplico : dignetur non me, sed causam ipsam veritatis, ob quam tibi solam datum est gladium gestare, in vindictam malorum, laudem verò bonorum, sub umbram alarum tuarum suscipere : et me in illâ non ampliùs nec longiùs tueri, quàm donec redditâ ratione, aut vicero, aut victus fuero. Nolo defendi, si impius et hæreticus inventus fuero. Unum peto, ne damnetur sive veritas, sive falsitas inaudita et inconvulsa.

Hoc enim regium et imperatorium tuum decet thronum, hoc tuum ornabit imperium, hoc tuum consecrabit posteris sæculum, si non patiatur Majestas tua sacratissima, ut impius conculcet et devoret justiorem se, et sit facies hominis, ut propheta ait, quasi pisces maris, et quasi reptilia non habentia ducem, dum sit judicium et contradictio potentior. Ita me commendo, ita confido, ita spero in tuam sacratissimam Majestatem, quam Dominus Jesus nobis servet, et magnificet ad gloriam Evangelii sui sempiternam. Amen. Datum Wittembergæ, die 15 januarii, anno MDXX.

Serenissimæ Majestatis tuæ ac regiæ imperatoriæ

Clientulus devotus

Martinus LUTHERUS.

— XIII —

LETTRE DE LUTHER A LÉON X.

Page 301.

Leoni X, romano pontifici, Martinus Lutherus, salutem, in Christo Jesu, Domino nostro. Amen.

Inter monstra hujus sæculi cum quibus mihi jam in tertium annum res et bellum est, cogor aliquandò et ad te suspicere, tuique recordari, Leo pater beatissime; imo cùm tu mihi belli causà passim habearis, non possum unquàm tuì non meminisse. Et quanquam impiis adulatoribus tuis in me sine causâ sævientibus, coactus fuerim à sede tuâ ad futurum convocare concilium, nihil veritus Pii et Julii tuorum prædecessorum vanissimas constitutiones, id ipsum stultà tyrannide prohibentium, non tamen unquàm interim à tuâ Beatitudine sic alienavi, ut non totis viribus optima quæquæ tibi sedique tuæ optârim, eademque sedulis, atque quantùm in me fuit, gemebundis precibus apud Deum, quæsierim; atqui eos qui me autoritatis et nominis tui majestate hacte-

nùs tenere conati sunt, penè contemnere ac triumphare cœpi. Unum superesse video, quod contemnere non possum, quæ causa fuit, ut denuò scriberem ad tuam Beatitudinem. Hæc est, quòd accusari me et magno verti mihi vitio intelligo meam temeritatem, quâ nec tuæ personæ pepercisse judicor.

Ego verò, ut rem apertè confitear, conscius mihi sum, ubicumque tuæ personæ meminisse oportuit, non nisi magnifica et optima de te dixisse. Si verò à me secùs factum esset, ipsemet nullis modis probare possem, et illorum de me judicium omni calculo juvarem, nihilque libentiùs quàm palinodiam hujus temeritatis et impietatis meæ canerem. Appellavi te Danielem in Babylone; et innocentiam tuam insignem adversus contaminatorem tuum Silvestrum quàm egregio studio tutatus sim, quivis lector intelligit abundè. Scilicet, celebratior et augustior in omni terrarum orbe, tot tantorum virorum litteris cantata opinio et vitæ tuæ inculpata fama, quam à quovis vel maximi nominis possit quâvis arte impeti. Non sum tàm stultus, ut eum incessam, quem nullus non laudat; quin et mei studii fuit, eritque semper, nec eos incessere, quos publica fama fœdat. Nullius enim delector crimine, qui et ipse mihi satis conscius sum magnæ trabis meæ in oculo meo, nec primus esse queam, qui in adulteram lapidem mittat.

Communiter quidem in impias doctrinas insectus sum acriter, et adversarios, non ob malos mores, sed ob impietatem, non segniter momordi. Cujus me adeò non pœnitet ut animum induxerim, contempto hominum judicio, in eà vehementiâ zeli perseverare, Christi exemplo qui genimina viperarum, cæcos hypocritas, filios diaboli suos adversarios pro zelo suo appellat. Et Paulus filium diaboli, plenum omni dolo et malitiâ magnum criminatur, canes, subdolos, cauponatores quosdam tradit. Ubi, si des molliculos istos auditores, nihil erit Paulo mordacius et immodestius. Quid mordacius prophetis? Nostri sanè sæculi aures ita delicatas reddidit adulatorum vesana multitudo, ut quàm primum nostra non sentiamus probari, morderi nos clamemus, et cum veritatem alio titulo repellere nequamus, mordacitatis, impatientiæ, immodestiæ prætextu fugimus. Quid proderit sal, si non mordeat? Quid os gladii, si non cædat? Maledictus vir, qui facit opus Domini fraudulenter.

Quare, optime Leo, his me litteris rogo expurgatum admittas, tibique persuadeas me nihil unquàm de personâ tuâ mali cogitâsse. Deindè me talem esse, qui tibi optima velim contingere in æternum, neque mihi cum ullo homine de moribus, sed de solo verbo veritatis esse contentionem. In omnibus aliis cedam cuivis. Verbum deserere et negare non possum, nec volo. Qui aliud de me sentit, aut aliter meo hausit, non rectè sentit, nec vera hausit.

Sedem autem tuam, quæ curia Romana dicitur, quam neque tu, ne-

que ullus hominum potest negare, corruptiorem esse quàvis Babylone et Sodomà, et quantùm ego capio, prorsùs deploratæ, desperatæ atque conclamatæ impietatis sanè detestatus sum, indignèque tuli sub tuo nomine et prætextu Romanæ Ecclesiæ, ludi Christi populum, atque ita restiti, resistamque dum spiritus fidei in me vixerit. Non quòd ad impossibilia nitar, et sperem meâ solius operâ, tot repugnantibus furiis adulatorum, quidquam commoveri in istâ Babylone confusissimâ. Sed quod debitorem me agnoscam fratrum meorum, quibus consuli à me oportet, ut vel pauciores, vel mitiùs à Romanis pestibus perdantur. Neque enim aliud è Romà jam è multis annis in orbem inundet (quod non ignoras ipse) quàm vastitas rerum, corporum, animarum, et omnium pessimarum rerum pessima exempla; luce enim hæc omnibus clariora sunt, et facta est è Romanâ Ecclesià, quondam omnium sanctissimâ, spelunca latronum licentiosissima, lupanar omnium impudentissimum, regnum peccati, mortis et inferni; ut ad malitiam quod accedat, jam cogitari non possit, ne Antichristus quidem, si venerit.

Interim tu, Leo, sicut agnus in medio luporum sedes, sicut Daniel in medio leonum, et cum Ezechiele inter scorpiones habitas. Quid his monstris unus opponas? Adde tibi eruditissimos optimos cardinales tres aut quatuor. Quid hi inter tantos? Antè veneno omnibus pereundum vobis, quàm de remedio statuere præsumeretis. Actum est de Romanâ curià; pervenit in eam ira Dei usque in finem. Concilia odit, reformari metuit, furorem impietatis suæ mitigare nequit et implet matris suæ elogium de quâ dicitur : Curavimus Babylonem, et non est sanata; derelinquamus eam. Officii quidem tui cardinaliumque tuorum fuerat, his malis mederi; sed ridet medicam ista podagra manum, et nec currus audit habenas. Hàc affectione tactus dolui semper, optime Leo, his sæculis te pontificem factum, qui melioribus dignus eras. Non enim Romana curia meretur te tuìque similes, sed Satanam ipsum, qui et verè plus quàm tu in Babylone istâ regnat.

O utinam depositâ istà, quam tibi gloriam esse jactant hostes tui perditissimi, privato potiùs sacerdotiolo, aut hereditate paternâ victares! Hàc glorià gloriari non sunt digni, nisi Schariotides, filii perditionis. Quid enim facis in curiâ, mi Leo, nisi ut quò quisque est sceleratior et execratior, eò feliciùs utatur tuo nomine et autoritate, ad perdendas hominum pecunias et animas, ad multiplicanda scelera, ad opprimendam fidem et veritatem, cum totà Ecclesià Dei? O reverà, infelicissime Leo et periculosissimo sedens solio! Veritatem enim tibi dico, quia bona tibi volo. Si enim Bernhardus suo Eugenio compatitur, cùm adhuc meliore spe Romana sedes, licet tùm quoque corruptissima, imperaret, quid nos non quæramur, quibus in trecennis annis tantùm accessit corruptionis et perditionis?

Nonne verum est, sub vasto isto cœlo nihil esse Romanâ curià corruptius, pestilentius, odiosius? Incomparabiliter enim Turcarum vincit impietatem. Ut reverà quæ olim janua cœli, nunc sit patens quoddam os inferni, et tale os, quod, urgente irâ Dei obstrui non potest, uno tantùm relicto miseris consilio, si queamus aliquot à Romano (ut dixi) isto hiatu revocare et servare.

Ecce, mi Leo pater, quo consilio, quâ ratione in sedem istam pestilentiæ debacchatus sim. Tantùm enim abest, ut in tuam personam sævirem, ut sperarem etiam gratiam initurum me, et pro tuâ salute staturum, si carcerem istum tuum imo infernum tuum strenuè et acriter pulsarem. Tibi enim tuæque saluti profuerit, et tecum multis aliis quidquid in impiæ hujus curiæ confusionem moliri potest omnium ingeniorum impetus. Tuum officium faciunt, qui huic malè faciunt. Christum glorificant, qui eam omnibus modis execrantur. Breviter, christiani sunt, Romani non sunt.

Sed ut ampliùs loquar, nec hoc ipsum unquàm super cor meum ascendit, ut in Romanam curiam inveherer, aut quidquam de eà disputarem. Videns enim desperata omnia salutis remedia, contempsi, et dato repudii libello, dixi ad eam : « Qui sordet, sordescat adhuc, « et qui immundus est, immundus sit adhuc, » tradens me placidis et quietis sacrarum studiis, quibus prodessem fratribus circum me agentibus.

Hic cùm nonnihil proficerem, aperuit oculos suos Satan et servum suum Johannem Eccium, insignem Christi adversarium, extimulavit indomità gloriæ libidine, ut me traheret in arenam insperatam, captans me in uno verbulo, de primatu romanæ Ecclesiæ, mihi obiter elapso. Hic Thraso ille gloriosus, spumans et frendens jactabat, pro glorià Dei, pro honore sanctæ sedis apostolicæ, omnia se ausurum, et de tuâ inflatus abutendâ sibi potestate, nihil certiùs expectabat quàm victoriam; non tam primatum Petri, quàm suum principatum inter theologos hujus sæculi quærens : ad quem non parvum momentum habere ducebat, si Lutherum duceret in triumpho. Quod ubi sophistæ infeliciter cessit, incredibilis furia hominum exagitat. Sentit enim suâ culpâ solius factum esse quidquid Romanæ infamiæ per me natum est.

Atque sine me, quæso, optime Leo, hic et meam aliquandò causam agere, verosque tuos hostes accusare. Notum esse arbitror tibi, quid mecum egerit cardinalis sancti Sixti legatus tuus imprudens et infelix, imò infidelis. In cujus manu, ob tui nominis reverentiam, cùm me et omnia mea posuissem, non hoc egit, ut pacem statueret, quam uno verbulo potuisset facilè statuere, cùm ego tùm promitterem silentium et finem causæ meæ facturum, si adversariis idem mandaretur. At homo gloriæ non contentus eo pacto, cœpit adversarios justificare, licentiam

aperire, et mihi palinodiam mandare, id quod in mandatis prorsùs non habuit. Hic sanè, ubi causa in optimo loco erat, illius importunâ tyrannide venit in multò pejorem; unde quidquid post hæc secutum est, non Lutheri, sed Cajetani tota culpa est, qui ut silerem et quiescerem non est passus, quod tùm summis viribus poscebam. Quid enim facere amplius debui?

Secutus est Carolus Miltitius, et ipse Beatitudinis tuæ nuntius, qui multo et vario negotio cursans et recursans, nihilque omittens, quod ad reparandum causæ statum, quem Cajetanus temerè et superbè turbaverat, pertineret, vix tandem etiam auxilio illustrissimi principis Friderici electoris effecit, ut semel et iterùm familiariter mecum loqueretur. Ubi de tuo nomine cessi paratus silere acceptans etiam judicem vel archiepiscopum Treverensem, vel episcopum Nuremburgensem. Atque ita factum et impetratum. Dum hæc spe bonâ aguntur, ecce alter et major hostis tuus, irruit Eccius cum disputatione Lipsicâ, quam instituerat contrà D. Carolostadium, et novâ acceptà de primatu papæ questione, in me vertit insperata arma, et penitùs hoc consilium pacis dissipat. Expectat interim Carolus Miltitius. Disputatur, judices eliguntur, nec hic aliquid decernitur. Nec mirum; quando Eccii mendaciis, simulationibus, technis, omnia ubique erant turbatissima, confusissima, ut quocumque inclinâsset sententia, majus esset exoriturum incendium; gloriam enim, non veritatem quærebat. Nihil etiam hic omisi, quod ad me fieri oporteret.

Et fateor hàc occasione non parum venisse ad lucem Romanarum corruptelarum, sed in quà, si quid peccatum est, Eccii culpa est, qui onus suprà vires suscipiens, dùm gloriam suam furiosè captat, ignominiam Romanam in totum orbem revelat.

Hic est ille hostis tuus, mi Leo, seu potiùs curiæ tuæ. Hujus unius exemplo discere possumus, non esse hostem adulatore nocentiorem. Quid enim suâ adulatione promovit, nisi malum, quod nullus regum promovere potuisset? Fœtet enim hodiè Romana curia, in orbe, et languet papalis auctoritas, famosa inscitia malè audit, quorum nullum audiremus, si Eccius Caroli et mecum de pace consilium non turbàsset, id quod non obscurè et ipse sentit, serò et frustrà indignatus in libellorum meorum editionem. Hoc debebat tùm cogitare, cùm totus in gloriam, sicut hinniens emissarius, insaniret, neque alia quàm sua in te, tuo tamen maximo periculo quæreret. Sperabat homo vanissimus me formidine nominis tui cessurum et taciturum (nam de ingenio et eruditione non credo quod præsumpserit); nunc cùm nimiò me confidere et sonare videat, serâ pœnitentia temeritatis suæ, intelligit esse in cœlo, qui superbis resistat, et præsumentes humiliet, si tamen intelligit.

Nihil itaque hàc disputatione promoventibus nobis nisi majorem con-

fusionem Romanæ causæ, jam tertiò Carolus Miltitius patris ordinis capitulo congregatos adit, concilium petit componendæ causæ, quæ jam disturbatissima esset. Mittuntur hinc ad me, cùm viribus in me (Deo propitio) non sit spes grassandi, aliquot celebriores ex illis, qui petunt, ut saltem T. B. personam honorem, et litteris humilitatis excusem innocentiam et tuam et meam; esse adhuc rem non in extremo desperationis loco, si Leo X pro suâ innatâ bonitate manum admoveret. His ego, qui semper pacem et obtuli et optavi, ut placidioribus et utilioribus studiis inservirem, cùm et in hoc ipsum tanto spiritu sim tumultuatus, ut eos, quos mihi longissimè impares esse videbam, magnitudine et impetu, tam verborum quàm animi compescerem, non modò libens cessi, sed et cum gaudio et gratitudine acceptavi, ut gravissimum beneficium, si dignum fuerit spei nostræ satisfacere.

Ita venio, beatissime pater, et adhuc prostratus rogo, si fieri potest, manum apponas, et adulatoribus istis, pacis hostibus, dùm pacem simulant, frenum injicias. Porrò palinodiam, ut canam, beatissime pater, non est quod ullus præsumat, nisi malit adhuc majore turbine causam involvere. Deindè leges interpretandi verbi Dei non patior, cùm oporteat verbum Dei esse non alligatum, quod libertatem docet omnium aliorum. His duobus salvis, nihil est quod non facere et pati possim, ac libentissimè velim; contentiones odi, neminem provocabo, sed provocari rursùs nolo : provocatus autem, Christo magistro, elinguis non ero. Poterit enim tua Beatitudo brevi et facili verbo contentionibus istis ad se vocatis et extinctis silentium et pacem utrinque mandare, id quod semper audire desideravi.

Proindè, mi pater Leo, cave syrenas istos audias, qui te non purum hominem, sed mixtum Deum faciunt, ut quævis mandare et exigere possis. Non fiet ita, nec prævalebis. Servus servorum es, et præ omnibus hominibus miserrimo et periculosissimo loco. Non te fallant, qui te dominum mundi fingunt, qui sine tuâ auctoritate nullum christianum esse sinunt, qui te in cœlum, infernum, purgatorium posse aliquid garriunt. Hostes hi tui sunt, et animam tuam ad perdendam quærunt, sicut Esaias dicit : « Popule meus, qui te beatum prædicant, ipsi te decipiunt. » Errant, qui te supra concilium et universalem Ecclesiam evehunt. Errant, qui tibi soli Scripturæ interpretandæ jus tribuunt, suas enim hi omnes impietates sub tuo nomine statuere in Ecclesiâ quærunt, et, proh dolor! multum per eos Satan profecit in tuis prædecessoribus.

Summa, nullis, crede, qui te exaltant, sed qui te humiliant. Hoc enim est judicium Dei : deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. Vide quàm dispar sit Christus suis successoribus, cùm tamen omnes velint ejus esse vicarii, et metuo ne reverà eorum sint et nimiùm

seriò vicarii ejus. Vicarius enim absentis principis est. Quòd si pontifex, absente Christo et non inhabitante in corde ejus, præsit, quid aliud quàm vicarius Christi est? Ad quid tùm illa Ecclesia nisi multitudo sine Christo est? quid verò talis vicarius nisi Antichristus et idolum est? Quantò rectiùs Apostoli, qui se servos Christi appellant præsentis, non vicarios absentis!

Impudens fortè sum, tantum verticem visus docere, à quo doceri omnes oportet, et sicut jactant pestilentiæ tuæ, à quo judicantium throni accipiunt sententiam. Sed æmulor sanctum Bernardum in libello *de Consideratione, ad Eugenium*, omni pontifici memoriter noscendo. Neque enim docendi studio, sed puræ fidelisque sollicitudinis officio hoc facio, quæ cogit nos etiam omnia tua vereri proximis nostris, nec patitur rationem dignitatis aut indignitatis haberi, solis periculis et commodis alienis intenta. Cùm enim sciam tuam Beatitudinem versari et fluctuari Romæ, id est, medio mari infinitis periculis undiquè urgente, et eà te miseriæ conditione laborantem, ut etiam cujusque minimi fratris minimà ope indigeas, non videor mihi absurdus, si interim majestatis tuæ obliviscar, dùm officium implevero. Nolo adulari in re tàm serià et periculosâ, in quà si amicus esse et plusquàm subjectissimus tibi non intelligar, est qui intelligat, et judicet.

In fine, ne vacuus advenerim, beatissime pater, meum affero tractaculum hunc sub tuo nomine editum, velut auspicio pacis componendæ, et bonæ spei; in quo gustare possis, quibusnam studiis ego malim et possim fructuosiùs occupari, si per impios adulatores tuos liceret, et hactenùs licuisset. Parva res est, si corpus spectes, sed summa, ni fallor, vitæ christianæ compendio congesta, si sententiam captes. Neque habeo pauper aliud, quo gratificer, nec tu alio eges, quàm spirituali dono augeri. Quo et meipsum Paternitati et Beatitudini tuæ commendo, quam Dominus Jesus servet in perpetuum. Amen.

Wittembergæ, MDXX, 6 aprilis.

— XIV —

BULLE DE LÉON X.

Page 312.

Leo episcopus, servus servorum Dei. Ad perpetuam rei memoriam.

Exsurge, Domine, et judica causam tuam, memor esto improperiorum tuorum, eorum quæ ab insipientibus fiunt totà die. Inclina aurem tuam ad preces nostras, quoniam surrexerunt vulpes quærentes demo-

liri vineam, cujus tu torcular calcâsti solus, et ascensurus ad Patrem, ejus curam, regimen et administrationem Petro tanquam capiti, et tuo vicario, ejusque successoribus, instar triumphantis Ecclesiæ commisisti; exterminare nititur eam aper de silvâ, et singularis ferus depascitur eam.

Exsurge, Petre, et pro pastorali curâ præfata (ut præfertur) tibi divinitùs demandatâ, intende in causam sanctæ Romanæ Ecclesiæ matris omnium Ecclesiarum, ac fidei magistræ, quam tu, jubente Deo, tuo sanguine consecrâsti. Contrà quam, sicut tu præmonere dignatus es, insurgunt magistri mendaces, introducentes sectas perditionis, sibi scelorum interitum superducentes, quorum lingua ignis, inquietum malum, plena veneno mortifero, qui zelum amarum habentes, et contentiones in cordibus suis, et mendaces sunt adversùs veritatem.

Exsurge tu quoque quæsumus, Paule, qui eam tuâ doctrinâ ac pari martyrio illuminâsti atque illustrâsti. Jam enim surgit novus Porphyrius, qui sicut ille olim sanctos apostolos injuste momordit, ita hic sanctos pontifices prædecessores nostros, contrà tuam doctrinam eos non obsecrando, sed increpando mordere, lacerare, ac ubi causæ suæ diffidit, ad convicia accedere non veretur, more hæreticorum (ùt inquit Hieronymus) ultimum præsidium est, ut cùm conspiciant causas suas damnatum iri, incipiant virus serpentis linguâ diffundere, et cùm se victos conspiciant, ad contumelias prosilire. Nam licet hæreses esse ad exercitationem fidelium, tu dixeris oportere, eas tamen ne incrementum accipiant, neve vulpeculæ coalescant, in ipso ortu, te intercedente et adjuvante, exstingui necesse est. Exsurgat deniquè omnis sanctorum, ac reliqua universalis Ecclesia, cujus verâ sacrarum litterarum interpretatione posthabitâ, quidam, quorum mentem pater mendacii excæcavit, ex veteri hæreticorum instituto, apud semetipsos sapientes, Scripturas easdem aliter, quam Spiritus Sanctus flagitet, proprio duntaxat sensu, ambitionis auræque popularis causâ (teste apostolo) interpretantur, imò verò torquent et adulterant. Ita ut juxtà Hieronymum, jam non sit Evangelium Christi, sed hominis, aut quod pejus est, diaboli. Exsurgat, inquam, præfata sancta Ecclesia Dei, et unà cum beatissimis apostolis præfatis apud Deum omnipotentem intercedat, ut purgatis ovium suarum erroribus, eliminatisque à fidelium finibus hæresibus universis, Ecclesiæ suæ pacem et unitatem conservare dignetur.

Dudùm siquidem, quod præ animi angustiâ et mœrore exprimere vix possumus, fide dignorum relatu ac famâ publicâ referente ad nostrum pervenit auditum, imò verò, proh dolor! oculis nostris vidimus, ac legimus multos ac varios errores, quosdam videlicet jam per concilia ac prædecessorum nostrorum constitutiones damnatos, hæresim etiam Græcorum et Bohemicam expressè continentes, alios verò respectivè vel hæ-

reticos, vel falsos, vel scandalosos, vel piarum aurium offensivos, vel simplicium mentium seductivos à falsis fidei cultoribus, qui per superbam curiositatem, mundi gloriam cupientes, contrà apostoli doctrinam, plus sapere volunt quàm oporteat, quorum garrulitas (ut inquit Hieronymus) sine Scripturarum autoritate non haberet fidem, nisi viderentur perversam doctrinam; etiam divis testimoniis, malè tamen interpretatis, roborare, à quorum oculis Dei timor recessit, humani generis hoste suggerente, noviter suscitatos, et nuper apud quosdam leviores in inclytà natione germanicà seminatos.

Quod eò majus dolemus ibi evenisse, quod eamdem nationem et nos et prædecessores nostri in visceribus semper gesserimus charitatis; nam post translatum ex Græcis à Romanâ Ecclesiâ in eosdem Germanos imperium, prædecessores nostri et nos, ejusdem Ecclesiæ advocatos defensoresque ex eis semper accepimus. Quos quidem Germanos, catholicæ veritatis verè germanos, constat hæresium acerrimos oppugnatores semper fuisse. Cujus rei testes sunt laudabiles illæ constitutiones Germanorum imperatorum pro libertate Ecclesiæ, proque expellendis exterminandisque ex omni Germaniâ hæreticis, sub gravissimis pœnis, etiam amissionis terrarum et dominiorum, contrà receptatores, vel non expellentes, olim editæ, et à nostris prædecessoribus confirmatæ; quæ si hodiè servarentur, et nos et ipsi utique hâc molestià careremus.

Testis est in concilio Constantiensi Hussitarum ac Wiclevistarum, nec non Hieronymi Pragensis damnata ac punita perfidia. Testis est toties contrà Bohemos Germanorum sanguis effusus. Testis deniquè est prædictorum errorum, seu multorum ex eis, per Coloniensem et Lovaniensem universitates, utpote agri dominici piissimas religiosissimasque cultrices, non minùs docta quàm vera ac sancta confutatio, reprobatio et damnatio. Multa quoque alia allegare possemus, quæ, ne historiam texere videamur, præmittenda censuimus.

Pro pastoralis igitur officii divinâ gratiâ nobis injuncti curà, quam gerimus, prædictorum errorum virus pestiferum ulteriùs tolerare, seu dissimulare, sine christianæ religionis notâ, atque orthodoxæ fidei injurià, nullo modo possumus. Eorum autem errorum aliquos præsentibus duximus inserendos, quorum tenor sequitur et est talis.

Hæretica sententia est, sed usitata, sacramenta novæ legis justificantem gratiam illis dare, qui non ponunt obicem.

In puero post baptismum negare remanens peccatum, est Paulum et Christum simul conculcare.

Fomes peccati, etiamsi nullum adsit actuale peccatum, moratur exeuntem à corpore animam ab ingressu cœli.

Imperfecta charitas morituri, fert secum necessariò magnum timorem,

qui se solo satis est facere pœnam purgatorii, et impedit introitum regni.

Tres esse partes pœnitentiæ, contritionem, confessionem, et satisfactionem, non est fundatum in Scripturâ, nec in antiquis sanctis christianis doctoribus.

Contritio quæ paratur per discussionem, collectionem et detestationem peccatorum, quâ quis recogitat annos in amaritudine animæ suæ, ponderando peccatorum gravitatem, multitudinem, fœditatem, amissionem æternæ beatitudinis ac æternæ damnationis acquisitionem, hæc contritio facit hypocritam, imò magis peccatorem.

Verissimum est proverbium, et omnium doctrinâ de contritionibus, hucusque datâ præstantius, de cætero non fieri summâ pœnitentiâ, optimâ pœnitentiâ, nova vita.

Nullo modo præsumas confiteri peccata venialia, sed nec omnia mortalia, quia impossibile est, ut omnia mortalia cognoscas. Undè in primitivâ Ecclesiâ solum manifesta mortalia confitebantur.

Dùm volumus omnia pene confiteri, nihil aliud facimus, quàm quòd misericordiæ Dei nihil volumus relinquere ignoscendum.

Peccata non sunt ulli remissa, nisi remissa, nisi remittente sacerdote credat sibi remitti; imò peccatum maneret, nisi remissum crederet; non enim sufficit remissio peccati, et gratiæ donatio, sed oportet etiam credere esse remissum.

Nullo modo confidas absolvi propter tuam contritionem, sed propter verbum Christi : Quodcumque solveris, etc. Hic, inquam, confide si sacerdotis obtinueris absolutionem, et crede fortiter te absolutum, et absolutus es, quidquid sit de contritione.

Si per impossibile confessus non esset contritus, aut sacerdos non seriò, sed joco absolveret, si tamen credat se absolutum, verissimè est absolutus.

In sacramento pœnitentiæ ac remissione culpæ, non plus facit papa vel episcopus, quàm infimus sacerdos, æquè tantùm quilibet, etiamsi mulier vel puer esset.

Nullus debet sacerdoti respondere se esse contritum, nec sacerdos requirere.

Magnus est error eorum, qui ad sacramentum eucharistiæ accedunt huic innixi, quòd non sint confessi, quòd non sint sibi conscii alicujus peccati mortalis, quòd præmiserint orationes suas et præparatoria; omnes illi judicium sibi manducant et bibunt. Sed si credant et confidant se gratiam ibi consecuturos, hæc sola fides facit eos puros et dignos.

Consultum videtur, quòd Ecclesia in communi concilio statueret, laicos sub utrâque specie communicandos, nec Bohemi communicantes sub utrâque specie sunt hæretici, sed schismatici.

Thesauri Ecclesiæ, undè papa dat indulgentias, non sunt merita Christi et sanctorum.

Indulgentiæ sunt piæ fraudes fidelium, et remissiones bonorum operum, et sunt de numero eorum quæ licent, et non de numero eorum quæ expediunt.

Indulgentiæ iis, qui veraciter eas consequuntur, non valent ad remissionem pœnæ pro peccatis actualibus debitæ apud divinam justitiam.

Seducuntur credentes indulgentias esse salutares, et ad fructum spiritùs utiles.

Indulgentiæ necessariæ sunt solùm publicis criminibus, et propriè concedunt duris solummodò et impatientibus.

Sex generibus hominum indulgentiæ nec sunt necessariæ, nec utiles, videlicet, mortuis seu morituris, infirmis, legitimè impeditis, his qui non commiserunt crimina, his qui crimina commiserunt, sed non publica, his qui meliora operantur.

Excommunicationes sunt tantùm externæ pœnæ, nec privant hominem communibus spiritualibus Ecclesiæ orationibus.

Docendi sunt christiani plus diligere excommunicationem quàm timere.

Romanus pontifex, Petri successor, non est Christi vicarius super omnes totius mundi Ecclesias, ab ipso Christo in beato Petro institutus.

Verbum Christi ad Petrum : Quodcumque solveris super terram, etc., extenditur duntaxat ad ligata ab ipso Petro.

Certum est in manu Ecclesiæ aut papæ prorsùs non esse, statuere articulos fidei, imò nec leges morum, seu bonorum operum.

Si papa cum magnâ parte Ecclesiæ sic vel sic sentiret nec etiam erraret, adhuc non est peccatum aut hæresis contrarium sentire, præsertim in re non necessarià ad salutem, donec fuerit per concilium universale alterum reprobatum, alterum approbatum.

Via nobis facta est enarrandi auctoritatem conciliorum, et liberè contradicendi eorum gestis, et judicandi eorum decreta, et confidenter confidenti quidquid verum videtur, sive probatum fuerit, sive reprobatum a quocumque concilio.

Aliqui articuli Johannis Hus, condemnati in concilio Constantiensi sunt christianissimi, verissimi et evangelici, quos nec universalis Ecclesia posset damnare.

In omni opere bono justus peccat.

Opus bonum optimè factum, est veniale peccatum.

Hæreticos comburi, est contrà voluntatem Spiritus.

Præliari adversùs Turcas, est repugnare Deo visitanti iniquitates nostras.

Nemo est certus se non semper peccare mortaliter, propter occultissimum superbiæ vitium.

Liberum arbitrium post peccatum est res de solo titulo, et dùm facit quod in se est, peccat mortaliter.

Purgatorium non potest probari ex sacrâ Scripturâ, quæ sit in canone.

Animæ in purgatorio non sunt securæ de earum salute, saltem omnes, nec probatum est, ullis aut rationibus aut Scripturis, ipsas esse extra statum merendi, aut augendæ charitatis.

Animæ in purgatorio peccant sine intermissione, quamdiù quærunt requiem, et horrent pœnas.

Animæ ex purgatorio liberatæ suffragiis viventium, minùs beantur, quàm si per se satisfecissent.

Prælati ecclesiastici et principes non malefacerent, si omnes saccos mendicitatis delerent.

Qui quidem errores respectivè quàm sint pestiferi, quàm perniciosi, quàm scandalosi, quàm piarum et simplicium mentium seductivi, quam deniquè sint contrà omnem charitatem ac sanctæ Romanæ Ecclesiæ matris omnium fidelium et magistræ fidei reverentiam, atque nervum ecclesiasticæ disciplinæ, obedientiam scilicet, quæ fons est et origo omnium virtutum, sinè quâ facilè unusquisque infidelis esse convincitur, nemo sanæ mentis ignorat.

Nos igitur in præmissis, utpote gravissimis, propensiùs (ut decet) procedere, necnon hujusmodi pesti, morboque canceroso, ne in agro dominico tanquam vepres nocivus, ulteriùs serpat, viam præcludere cupientes habità super prædictis erroribus et eorum singulis diligenti trutinatione, discussione, ac districto examine, maturâque deliberatione, omnibus ritè pensatis ac sæpius ventilatis cum venerabilibus fratribus nostris, sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalibus, ac regularium ordinum prioribus seu ministris generalibus, pluribusque aliis sacræ theologiæ, necnon utriusque juris professoribus, sive magistris, et quidem peritissimis, reperimus eosdem errores respectivè (ut præfertur) aut articulos non esse catholicos nec tanquam tales esse dogmatizandos, sed contrà catholicæ Ecclesiæ doctrinam, sive traditionem, tanquàm adeò veram divinarum Scripturarum receptam interpretationum, cujus autoritati ita acquiescendum censuit Augustinus, ut dixerit, se Evangelio non fuisse crediturum, nisi Ecclesiæ catholicæ intervenisset autoritas. Nam ex eisdem erroribus, vel eorum aliquo, vel aliquibus palàm sequitur, eamdem Ecclesiam quæ Spiritu Sancto regitur, errare et semper errâsse. Quod est utique contrà illud quod Christus discipulis suis ascensione suà (ut in sancto Evangelio Matthæi legitur) promisit, dicens : Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi; nec non contrà sanctorum Patrum determinationes, conciliorum quoque et summorum pontificum

expressas ordinationes seu canones, quibus non obtemperâsse, omnium hæresium et schismatum, teste Cypriano, fomes et causa semper fuit.

De eorumdem itaque venerabilium fratrum nostrorum consilio et assensu, ac omnium et singulorum prædictorum maturâ deliberatione, prædictâ autoritate omnipotentis Dei, et beatorum apostolorum Petri et Pauli, et nostrà, præfatos et singulos articulos seu errores tanquam (ut præmittitur) respectivè hæreticos aut scandalosos, aut falsos, aut piarum aurium offensivos, vel simplicium mentium seductivos et veritati catholicæ obviantes, damnamus, reprobamus, atque omninò rejicimus, ac pro damnatis, reprobatis et rejectis ab omnibus utriusque sexus Christi fidelibus haberi debere, harum serie decernimus et declaramus. Inhibentes in virtute sanctæ obedientiæ, ac sub majoris excommunicationis latæ sententiæ, nec non quoad ecclesiasticas et regulares personas, episcopalium omnium, etiam patriarchalium, metropolitanorum, et aliarum cathedralium ecclesiarum, monasteriorum quoque et prioratuum, etiam conventualium et quorumcumque dignitatum, aut beneficiorum ecclesiasticorum, secularium, aut quorumvis ordinum regularium, privationis et inhabilitatis ad illa et alia in posterum obtinenda.

Quò verò ad conventus, capitula, seu domos aut pia loca, secularium, vel regularium, etiam mendicantium, nec non universitatis etiam studiorum generalium, quorumcumque privilegiorum indultorum à sede apostolicâ vel ejus legatis, aut aliàs quomodolibet habitorum vel obtentorum, cujuscumque tenoris existant; necnon nominis et potestatis studium generale tenendi, legendi, ac interpretandi quasvis scientias et facultates et inhabilitatis ad illa, et alia in posterum obtinenda; prædicationis quoque officii ac amissionis studii generalis et omnium privilegiorum ejusdem.

Quò verò ad seculares ejusdem excommunicationis, nec non amissionis cujuscumque emphyteosis, seu quorumcumque feudorum, tàm Romanâ Ecclesiâ quàm aliàs quomodolibet obtentorum, ac etiam inhabilitatis ad illa et alia in posterum obtinenda.

Nec non quoad omnes et singulos superiùs nominatos, inhibitiones ecclesiasticæ sepulturæ, inhabilitatesque ad omnes et singulos actus legitimos, infamiæ ac diffidationis et criminis læsæ majestatis, et hæreticorum et fautorum eorumdem in jure expressis pœnis, eo ipso et absque ulteriori declaratione, per omnes et singulos supra dictos, si (quod absit) contrà fecerint, incurrendis. A quibus vigore quibuscumque facultatis et clausularum etiam in confessionalibus quibusvis personis, sub quibusvis verborum formis contentarum, ni à Rom. Pontifice vel alio ab eo ad id in specie facultatem habente, præterquàm in mortis articulo constituti absolvi nequeant.

Omnibus et singulis utriusque sexùs Christi fidelibus tàm laicis quàm clericis, secularibus, et quorumvis ordinum regularibus et aliis quibuscumque personis, cujuscumque statùs, gradùs, vel conditionis existant, et quocumque ecclesiasticâ vel mundanâ præfulgeant dignitate; etiam sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalibus, patriarchis, primatibus, archiepiscopis, episcopis patriarchalium, metropolitanorum, et aliarum cathedralium, collegiatarum, ac inferiorum ecclesiarum, prælatis, clericis, aliisque personis ecclesiasticis, secularibus et quorumvis ordinum, etiam mendicantium, regularibus, abbatibus, prioribus, vel ministris generalibus vel particularibus fratribus, seu religiosis, exemptis et non exemptis studiorum quoque universitatibus, secularibus et quorumvis ordinum etiam mendicantium regularibus.

Nec non regibus, imperatoribus, electoribus, principibus, ducibus, marchionibus, comitibus, baronibus, capitaneis, conductoribus, domicellis, omnibusque officialibus, judicibus, notariis, ecclesiasticis et secularibus, communitatibus, universitatibus, potentatibus, civitatibus, castris, terris et locis, seu eorum vel earum civibus, habitatoribus et incolis, ac quibusvis aliis personis ecclesiasticis, vel regularibus (ut præfertur) per universum orbem ubicumque, præsertim in Alemanniâ existentibus, vel pro tempore futuris, ne præfatos errores, aut eorum aliquos, perversamque doctrinam hujusmodi asserere, affirmare, prædicare, aut illi quomodolibet, publicè vel occultè, quovis quæsito ingenio vel colore tacitè vel expressè favere præsumant.

Insuper, quia errores præfati, et plures alii continentur in libellis seu scriptis Martini Lutheri, dictos libellos, et omnia dicti Lutheri scripta, seu prædicationes, in latino, vel quocumque alio idiomate reperientur, in quibus dicti errores, seu eorum aliquis continentur, similiter damnamus, reprobamus, atque omninò rejicimus, et pro omninò damnatis, reprobatis ac rejectis (ut præfertur) haberi volumus. Mandantes in virtute sanctæ obedientiæ, et sub pœnis prædictis eo ipso incurrendis, omnibus et singulis utriusque sexûs Christi fidelibus superius nominatis, ne hujusmodi scripta, libellos, prædicationes seu schedulas vel in eis contenta capitula errores aut articulos supradictos continentia legere, asserere, prædicare, laudare, imprimere, publicare, sive defendere, per se, vel alium seu alios, directè vel indirectè, tacitè vel expressè, publicè vel occultè, aut in domibus suis, sive aliis, publicis vel privatis locis tenere quoquomodo præsumant. Quinimo illa statim post harum publicationem ubicumque fuerint, per ordinarios et alios supradictos diligenter quæsita, publicè et solemniter, in præsentia cleri et populi, sub omnibus et singulis supradictis pœnis comburant.

Quod verò ad ipsum Lutherum attinet, bone Deus, quid prætermisimus, quod non fecimus, quid paternæ charitatis omisimus, ut eum ab

hujusmodi erroribus revocaremus! Postquàm enim ipsum citavimus, mitiùs cum eo procedere volentes, illum invitavimus, atque tam per diversos tractatus, cum legato nostro habitos, quàm per litteras nostras hortati fuimus, ut è prædictis erroribus discederet, aut ad nos, oblato etiam salvo conductu, et pecuniâ ad iter necessariâ, sine metu, sine timore aliquo, quem perfecta charitas foràs mittere debuit, veniret ac Salvatoris nostri, apostolique Pauli exempto, non in occulto, sed palàm, et in facie loqueretur. Quod si fecisset, pro certo (ut arbitramur) ad cor reversus, errores suos cognovisset, nec in Romanâ curiâ, quam tantoperè vanis malevolorum rumoribus plus quàm oportuit tribuendo vituperat, tot reperisset errata, docuissemusque eum luce clariùs, sanctos Romanos pontifices, prædecessores nostros, quos præter omnem modestiam injuriosè lacerat, in suis canonibus seu constitutionibus quas mordere nititur, nunquàm erràsse. Quia juxta prophetam, nec in Galaad resina, nec medicus deest.

Sed obaudivit semper, et prædictâ citatione, omnibusque et singulis supradictis spretis, venire contempsit, ac usque in præsentem diem contumax, atque animo indurato censuras ultra annum sustinuit. Et quod deterius est, addens mala malis, de citatione hujusmodi notitiam habens, in vocem temerariæ appellationis prorupit ad futurum concilium, contra constitutionem Pii II ac Julii II prædecessorum nostrorum quâ cavetur, taliter appellantes hæreticorum pœnâ plectendos (frustrà enim concilii auxilium imploravit, qui illi se non credere palàm profitetur). Ita ut contra ipsum, tanquam de fide notoriè suspectum, imò verè hæreticum, absque ullâ citatione, vel morâ, ad condemnationem et damnationem ejus, tanquam hæretici, ac omnium et singularum suprascriptarum pœnarum et censurarum severitatem procedere possumus, nihilominùs de eorumdem fratrum nostrorum consilio, omnipotentis Dei imitantes clementiam, qui non vult mortem peccatoris, sed magis ut convertatur et vivat, omnium injuriarum hactenùs nobis et apostolicæ sedi illatarum, obliti, omni quâ possumus pietate uti decrevimus, et quantùm in nobis est àgere, ut propositâ mansuetudinis viâ, ad cor revertatur, et à prædictis recedat erroribus, ut ipsum, tanquam filium illum prodigum ad gremium Ecclesiæ revertentem benignè recipiamus.

Ipsum igitur Lutherum, et quoscumque ei adhærentes, ejusque receptatores et fautores per viscera misericordiæ Dei nostri, et per aspersionem sanguinis Domini nostri Jesu Christi, quo, et per quem humani generis redemptio, et sanctæ matris Ecclesiæ ædificatio facta est, ex toto corde hortamur et obsecramus, ut ipsius Ecclesiæ pacem, unitatem et virtutem, pro quâ ipse Salvator tàm instanter oravit ad Patrem, turbare desistant, et à prædictis tàm perniciosis omnibus prorsùs absti-

neant, inventuri apud nos, si effectualiter paruerint, et paruisse per legitima documenta nos certificaverint, paternæ charitatis affectum, et apertum mansuetudinis et clementiæ fontem.

Inhibentes nihilominùs eidem Luthero ex nunc ut interim ab omni prædicatione, seu prædicationis officio omninò desistat. Alioqui ut ipsum Lutherum, si fortè justitiæ et virtutis amor à peccato non retrahat, indulgentiæque spes ad pœnitentiam non reducat, pœnarum terror coerceat disciplinæ, eumdem Lutherum, ejusque adhærentes, complices, fautores et receptatores tenore præsentium requirimus, et monemus in virtute sanctæ obedientiæ, et sub prædictis omnibus et singulis pœnis eo ipso incurrendis, districtè præcipiendo mandamus, quatenùs infra sexaginta dies, quorum viginti pro primo, viginti pro secundo, et reliquos viginti dies pro tertio et peremptorio termino assignamus, ab affixione præsentium in locis infrascriptis, immediatè sequentes numerandos, ipse Lutherus, complices, fautores, adhærentes et receptatores prædicti à præfatis erroribus eorumque prædicatione ac publicatione et assertione, defensione quoque et librorum et scripturarum editione, super eisdem, sive eorum aliquo, omninò desistant : librosque ac scripturas omnes et singulas, præfatos errores, seu eorum aliquos quomodolibet continentes, comburant, vel comburi faciant. Ipse etiam Lutherus errores et assertiones hujusmodi omninò revocet, ac de revocatione hujusmodi per publica documenta in formâ juris validà, in manibus duorum prælatorum consignatâ, ad nos infra alios similes sexaginta dies transmittendâ, vel per ipsummet (si ad nos venire voluerit, quod magis placèret) cum præfato plenissimo salvo conductu, quem ex nunc concedimus, deferendâ, nos certiores efficiat, ut de ejus verà obedientià nullus dubitationis scrupulus valeat remanere.

Aliàs, si (quod absit) Lutherus præfatus, complices, fautores, adhærentes et receptatores prædicti secùs agerent, seu præmissa omnia et singula infra terminum prædictum cum effectu non impleverint; Apostoli imitantes doctrinam, qui hæreticum hominem post primam et secundam correctionem vitandum docuit, ex nunc prout ex tunc et è converso eumdem Lutherum, complices, adhærentes, fautores et receptatores præfatos, et eorum quemlibet, tanquam aridos palmites, in Christo non manentes, sed doctrinam contrariam, catholicæ fidei inimicam, sive scandalosam, seu damnatam, in non modicam offensam divinæ Majestatis ac universalis Ecclesiæ, et fidei catholicæ detrimentum, et scandalum dogmatizantes et prædicantes, claves quoque Ecclesiæ vilipendentes, notorios et pertinaces hæreticos eàdem autoritate fuisse et esse declarantes, eosdem, ut tales harum seriò condemnamus, et eos pro talibus haberi ab omnibus utriusque sexùs Christi fidelibus supradictis volumus et mandamus. Eosque omnes et singulos

omnibus supradictis et aliis contra tales à jure inflictis pœnis præsentium tenore subjicimus, et eisdem irretitos fuisse et esse decernimus et declaramus.

Inhibemus præterea sub omnibus et singulis præmissis pœnis eo ipso incurrendis, omnibus et singulis Christi fidelibus superiùs nominatis, ne scripta etiam præfatos errores non continentia, ab eodem Luthero quomodolibet condita vel edita, aut condenda vel edenda, seu eorum aliqua, tanquam ab homine orthodoxæ fidei inimico, atque ideò vehementer suspecta, et ejus memoria omninò deleatur de Christi fidelium consortio, legere, asserere, prædicare, laudare, imprimere, publicare, sive defendere, per se, vel alium seu alios, directè vel indirectè, tacitè vel expressè, publicè vel occultè, seu in domibus suis, sive aliis locis publicis, vel privatis tenere quoquo modo præsumant, quinimò illa comburant, ut præfertur.

Monemus insuper omnes et singulos Christi fideles supradictos sub eadem excommunicationis latæ sententiæ pœnâ, ut hæreticos prædictos declaratos et condemnatos, mandatis nostris non obtemperantes, post lapsum termini supradicti evitent, et quantùm in eis est, evitari faciant nec cum eisdem vel eorum aliquo commercium aut aliquam conversationem, seu communionem habeant, nec eis necessaria ministrent.

Ad majorem prætereà dicti Lutheri suorumque complicium, fautorum et adhærentium ac receptatorum prædictorum, sic post lapsum termini prædicti declaratorum hæreticorum et condemnatorum confusionem, universis et singulis utriusque sexùs Christi fidelibus, patriarchis, archiepiscopis, episcopis, patriarchalium, metropolitanorum, et aliorum cathedralium, collegiatarum, ac inferiorum ecclesiarum prælatis, capitulis, aliisque personis ecclesiasticis, secularibus, et quorumvis ordinum, etiam mendicantium (præsertim ejus congregationis, cujus dictus Lutherus est professus, et in quà degere, vel morari dicitur) exemptis et non exemptis, nec non universis et singulis principibus, quâcumque ecclesiasticâ vel mundanâ fulgentibus dignitate, regibus, imperatoribus, electoribus, ducibus, marchionibus, comitibus, baronibus, etc., mandamus, quatenùs sub prædictis omnibus et singulis pœnis, ipsi vel eorum quilibet præfatum Lutherum, complices, adhærentes, receptatores et fautores personaliter capiant, et captos ad nostram instantiam retineant, et ad nos mittant; reportaturi pro tàm bono opere, à nobis et sede apostolicâ remunerationem præmiumque condignum, vel saltem eos, et eorum quemlibet de metropolitanis, cathedralibus, collegiatis et aliis ecclesiis, domibus, monasteriis, conventibus, civitatibus, dominiis, universitatibus, communitatibus, castris, terris ac locis respectivè, tàm clerici et regulares, quàm laici omnes et singuli supradicti, omninò expellant.

Civitates verò, dominia, terras, castra, villas, comitatus, fortitia oppida et loca, quæcumque ubilibet consistentia, earum et eorum respectivè, metropolitanas, cathedrales, collegiatas et alias ecclesias, monasteria, prioratus, domus, conventus, et alia loca religiosa vel pia, cujùscumque ordinis (ut præfertur) ad quæ præfatum Lutherum, vel aliquem ex prædictis declinare contigerit, quamdiù ibi permanserit, et triduò post recessum, ecclesiastico subjicimus interdicto.

Et ut præmissa omnibus innotescant, mandamus insuper universis patriarchis, archiepiscopis, episcopis, patriarchalium, metropolitanorum, et aliarum cathedralium ac collegiatarum ecclesiarum prælatis, capitulis, aliisque personis ecclesiasticis, secularibus et quorumvis ordinum supradictorum regularibus fratribus, religiosis, monachis, exemptis et non exemptis supradictis ubilibet, præsertim in Alemanniâ constitutis, quatenùs ipsi, vel eorum quilibet sub similibus censuris, et pœnis eo ipso incurrendis, Lutherum omnesque et singulos supradictos, qui elapso termino, hujusmodi mandatis seu monitis nostris non paruerint, in eorum ecclesiis, dominicis et aliis festivis diebus, dùm inibi major populi multitudo ad divina convenerit, declaratos hæreticos et condemnatos publicè nuncient, faciantque, et mandent ab aliis nuntiari, et ab omnibus arctiùs evitari. Nec non omnibus Christi fidelibus, ut eos evitent pari modo, sub prædictis censuris et pœnis. Et præsentes litteras, vel earum transsumptum sub formâ infrà scriptâ factum in eorum ecclesiis, monasteriis, domibus, conventibus, et aliis locis, legi, publicari, atque affigi faciant.

Excommunicamus quoque et anathematizamus omnes et singulos cujuscumque statùs, gradùs, conditionis, præeminentiæ, dignitatis, aut excellentiæ fuerint, qui, quominùs præsentes litteræ vel earum transsumpta, copiæ seu exemplaria, in suis terris et dominiis legi, affigi et publicari possint, fecerint, vel quoquo modo procuraverint, per se vel alium seu alios, publicè vel occultè, directè vel indirectè, tacitè vel expressè.

Postremò, quia difficile foret præsentes litteras ad singula quæque loca deferri, in quibus necessarium foret, volumus et apostolicâ autoritate decernimus, quòd earum transsumptis manu publici notarii confectis et subscriptis, vel in almâ urbe impressis, et sigillo alicujus ecclesiastici prælati munitis ubique stetur, ut plena fides adhibeatur, prout originalibus litteris staretur et adhiberetur, si forent exhibitæ vel ostensæ.

Et ne præfatus Lutherus omnesque alii supradicti, quos præsentes litteræ quomodolibet concernunt, ignorantiam earumdem litterarum, et in eis contentorum omnium et singulorum prætendere valeant, litteras ipsas in basilicæ principis Apostolorum, et cancellariæ apostolicæ, nec

non cathedralium ecclesiarum Brandenburgen, et Misnen, et Mersburgen valvis affigi et publicare deberi voluimus; decernentes quod earumdem litterarum publicatio sic facta, supra dictum Lutherum, omnesque alios et singulos prænominatos, quos litteræ hujusmodi quomodolibet concernunt, perindè arctent, ac si litteræ ipsæ die affixionis et publicationis hujus modi, eis personaliter lectæ et intimatæ forent. Quum non sit verisimile, quòd ea, quæ tàm patenter fiunt, debeant apud eos incognita remanere.

Non obstantibus constitutionibus apostolicis, seu supradictis omnibus et singulis, vel eorum alicubi, aut quibusvis aliis à sede apostolicâ prædicta, vel ab eâ potestatem habentibus, sub quâvis formâ, etiam confessionalis, et cum quibusvis etiam fortissimis clausulis, aut ex quâvis causâ, seu grandi consideratione indultum, vel concessum existat, quòd interdici, suspendi vel excommunicari non possint per litteras apostolicas non facientes plenam et expressam, ac de verbo ad verbum, non autem per clausulas generales, id importantes de indulto hujusmodi mentionem, ejusdem indulti tenores, causas et formas, perindè ac si de verbo insereretur; ita ut omninò tollatur, præsentibus pro expressis habentes.

Nulli ergò omninò hominum liceat hanc paginam nostræ damnationis, reprobationis, rejectionis, decreti, inhibitionis, voluntatis, mandati, hortationis, obsecrationis, requisitionis, monitionis, assignationis, confessionis, condemnationis, subjectionis, excommunicationis, et anathematizationis infringere, vel ex ausu temerario contra ire. Si quis autem hoc attentare præsumpserit, indignationem omnipotentis Dei, ac beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus se noverit incursurum.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, anno Incarnationis Dominicæ M D XX, 17 kalend. julii, pontificatûs nostri anno octavo,

Visa, R. MILANESIUS.

ALBERGATUS.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE I.

PREMIÈRES ANNÉES DE LUTHER. — 1483-1507.

CHAPITRE II.

LUTHER AU COUVENT. — 1507-1510.

CHAPITRE III.

LUTHER A ROME. — 1510.

CHAPITRE IV.

LUTHER DOCTEUR. — 1512.

CHAPITRE V.

TETZEL ET LE SERMON SUR LES INDULGENCES. — 1517.

CHAPITRE VI.

OPPOSITION CONTRE LE CLERGÉ ET LE MONACHISME. — REUCHLIN.

CHAPITRE VII.

OPPOSITION CONTRE LE CLERGÉ ET LE MONACHISME. — ULRICH DE HUTTEN.

CHAPITRE VIII.

LA RÉFORME CATHOLIQUE. — 1517.

CHAPITRE IX.

LES THÈSES. — 1517-1518.

CHAPITRE X.

LES ÉCOLIERS ET LES THÈSES. — 1518.

CHAPITRE XI.

ÉCOLE CATHOLIQUE, ECK, EMSER, PRIÉRIAS. — 1518.

CHAPITRE XII.

LUTHER CITÉ A ROME. — 1518.

CHAPITRE XIII.

LUTHER DEVANT CAJETAN. — 1518.

CHAPITRE XIV.

ÉLECTION D'UN EMPEREUR. — 1518-1519.

CHAPITRE XV.

MORT DE TETZEL. — 1518-1519.

CHAPITRE XVI.

ENTREVUE DE LUTHER ET DE MILTITZ. — 1519.

CHAPITRE XVII.

ECK ET CARLSTADT. — 1519.

CHAPITRE XVIII.

DISPUTE DE LEIPSICK. — ECK ET CARLSTADT. — 1519.

CHAPITRE XIX.

DISPUTE DE LEIPSICK. — ECK ET LUTHER. — 1519.

CHAPITRE XX.

LUTHER EN RÉVOLTE CONTRE ROME. — 1519-1520.

CHAPITRE XXI.

LETTRE DE LUTHER A LÉON X. — 1520.

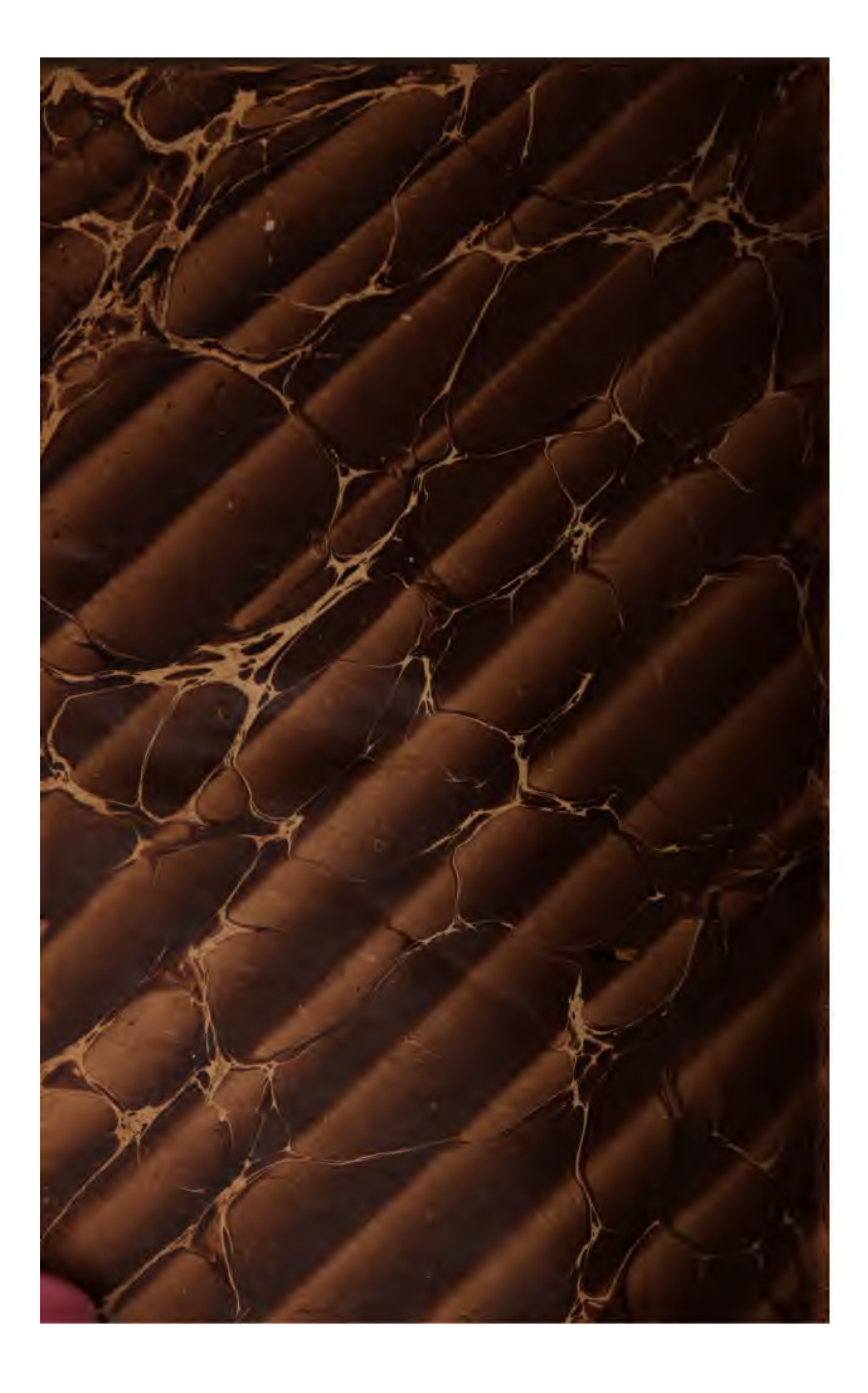
CHAPITRE XXII.

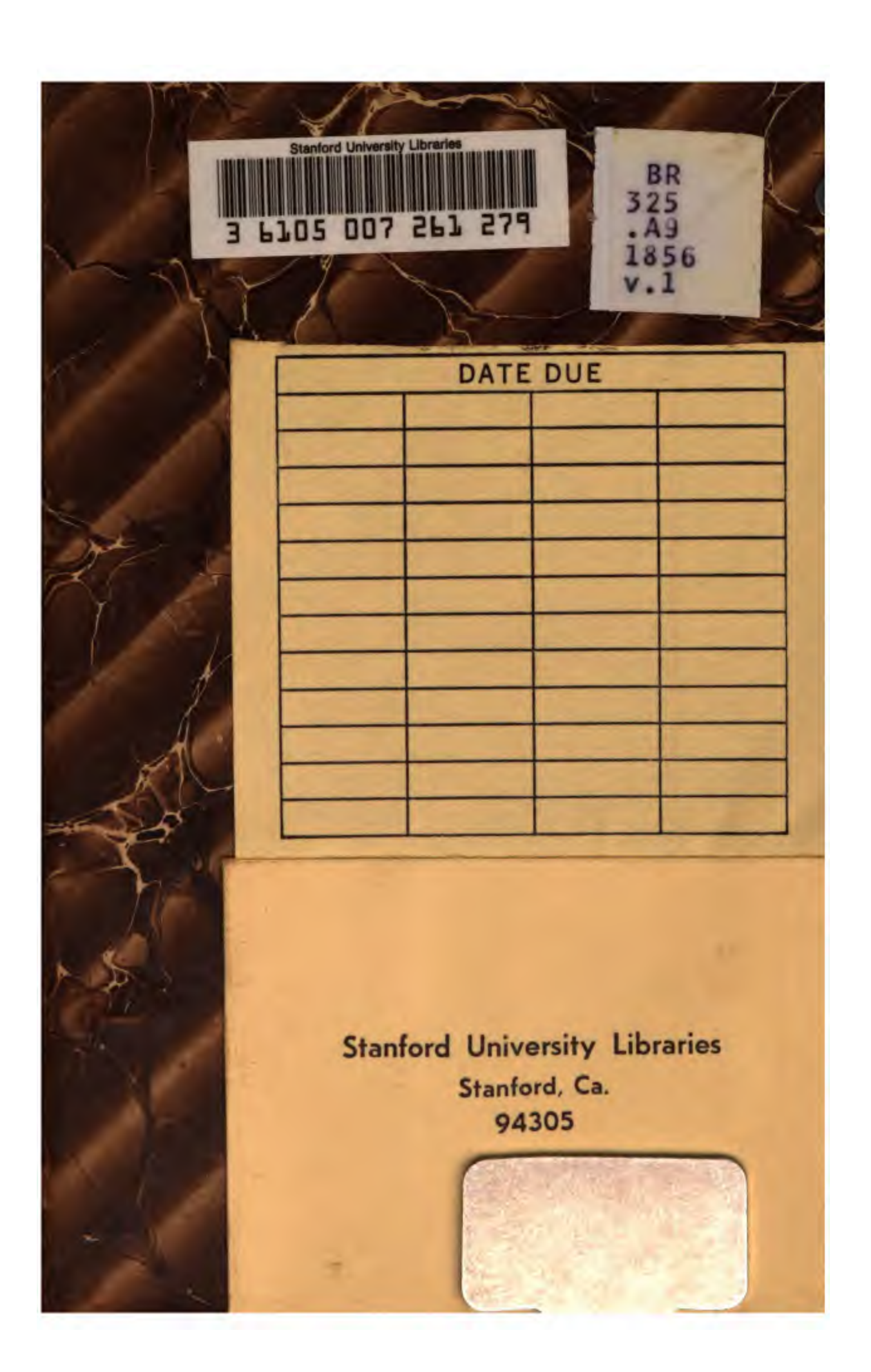
LES DEUX BULLES. — 1520.

CHAPITRE XXIII.

LUTHER BRULE LA BULLE DE LÉON X. — 1520.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.




Stanford University Libraries
3 6105 007 261 279
BR
325
.A9
1856
v.1
DATE DUE
Stanford University Libraries
Stanford, Ca.
94305

